This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

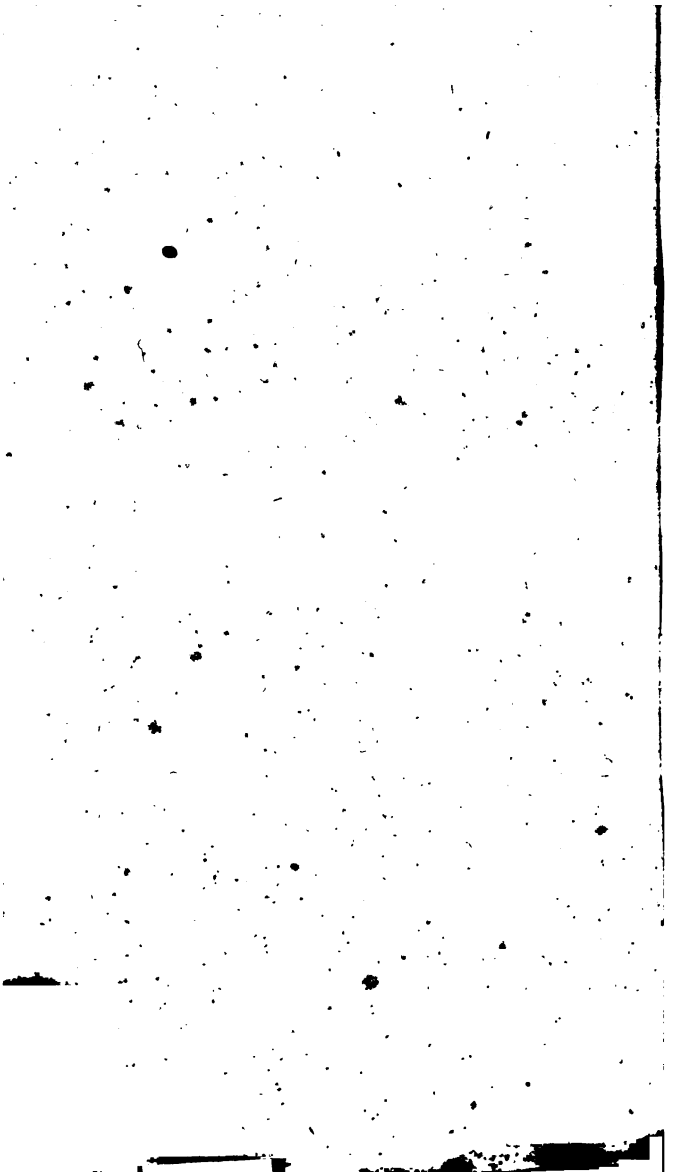
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ARTES SCIENTIA VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Z
1007
.B586

1817
ARTES SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Z
1007
.B586



BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

DE JUILLET, AOUT & SEPTEMBRE

1748.

TOME QUARANTE-UN.

Prémière Partie.

BIBLIOTHEK D. KÖN. CADETTEN
BERLIN

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLVIII.

Introduction

librarian
nijhoff
9-11-80
2625

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois
de Juillet, Août & Septembre,
1748.

ARTICLE I.

LETTRES *on ſeveral* SUBJECTS &c.

C'eſt-à-dire.

LETTRE du Chevalier THOMAS FITZOSBORNE publiées ſur ſes Manuſcrits. A *Londres* chez *R. Dodsley*. 1748. In 8. Pag. 192.

LE goût eſt-il afecté à une ſeule Nation? Le don d'allier l'enjoüment au ſavoir a-t-il été refuſé aux Anglois? Mépriſent-ils, méconnoiſſent-ils même ces graces légères cultivées chez leurs voiſins, & dans la Béotie n'eſt-ce pas en vain qu'on chercheroit Athènes? On prend volontiers l'affirmative ſur toutes ces queſtions; on répète les jugemens desavantageux qu'ont fait des Ecrits de

nos Insulaires ceux qui n'en ont lu que peu, & peut-être entendu aucun ; des traductions, des papiers de nouvelles, des brochures aussi promptes à mourir qu'à paroitre suffisent pour décider que les Anglois manquent de goût. Demandons à ceux qui le disent, s'ils connoissent les Ecrits des *Butlers*, des *Cowlays*, des *Shaftsburys*, des *Addisons*, des *Priors*, des *Swifts*, des *Bolingbrookes*, & de tant d'autres que je pourrois nommer ; ou sans aller si loin, prions les de lire sans préjugé les lettres dont on vient de voir le titre.

Celui qui les a composées ne s'est point nommé; & je respecterois le voile sous lequel il a voulu se cacher, si après avoir donné en sa langue les Lettres de *Pline*, il avoit pu espérer de demeurer anonyme (*a*). C'est sur ce modèle qu'il s'est formé, & après s'être exercé à le traduire, il a réussi à l'imiter.

Le Recueil dont il s'agit contient diverses lettres de litérature & de morale. Chacune d'elles a un but, & quoiqu'il y ait peu de nouveauté dans le choix des matières, il y en a dans la manière de les envisager. Les sujets les plus familiers offrent à un esprit juste une infinité d'idées accessoires, qui sont perdues ou confuses pour le commun des hommes, & que tout le monde distingue après lui. C'est à cet usage que peuvent servir les observations de notre Auteur, & je ne crains pas d'ajouter que son ame a autant de délicatesse que son esprit.

Il seroit à souhaiter que mon Extrait pût justifier les éloges que je viens de donner à ce Recueil, mais la finesse même des pensées & du stile de l'Auteur ne

(*a*) Il s'appelle Mr. *Melmoth*.

ne me permet pas de m'en flater. Tout ce que je pourrai faire ce ſera de donner une idée des ſujets, & ſans m'aſtreindre à l'ordre des Lettres, de réunir ſous un même point de vue les ſujets, qui auront entr'eux quelque affinité.

Les idées de notre Auteur ſur le genre d'écrire gracieux ne paroitront peut-être pas ſuffiſamment dévelopées à ceux qui exigent par-tout une exactitude mathématique. Il en avertit lui même, & après avoir emprunté le *nequeo monſtrare et ſentio tantum* d'un Poëte, il ajoute que dans tous les cas, où le langage manque de termes, pour exprimer de certaines notions, il faut ſe contenter d'expreſſions figurées & dès-là un peu obſcures. La *grace* ne peut non plus être décrite que définie; il vaut mieux la comparer avec cet air aiſé qui caractériſe les perſonnes bien élevées. Elle ne conſiſte point dans un amas de beautés, mais dans la ſimétrie & dans l'arrangement d'un tout. L'union des diverſes parties les rend propres à réfléchir leurs beautés les unes ſur les autres, & la moindre tranſpoſition préjudicieroit à leur effet. Les idées, les métaphores, les expreſſions doivent naitre & ſe ſuccéder au gré de la ſimple Nature. Tout ce qui eſt forcé dans les ſentimens ou affecté dans le ſtile eſt le contrepié des graces. Elles ſont à un bon Ecrit ce qu'un jour bien entendu eſt à un Tableau. Non ſeulement il fait paroitre les proportions & les rapports des figures; mais il les éclaire de la manière la plus avantageuſe. Le prémier qui ait introduit cette qualité dans les Ecrits Anglois c'eſt le Chevalier *Temple*, & Mr. *Addiſon* ſemble l'avoir portée au plus haut point. Ses productions ont cette aimable facilité, que *Ciceron* regarde comme la marque d'un bon

Abus ridicule d'un art deſtiné à aider & non à bannir la Raiſon. Suivant les Maitres de cet art, il ne doit jamais paroitre l'effet du travail; l'arrangement des périodes n'eſt parfait que lorſqu'il eſt naturel; & le plus grand défaut c'eſt de ſacrifier à la cadence la force de l'expreſſion. Un ſon harmonieux n'accompagne dignement qu'un ſens élevé.

L'art de déchifrer les énigmes trouve en notre Auteur un zélé ou plutôt un ironique défenſeur. Cet art, dit-il, ſeroit digne de l'encouragement de nos Univerſités. Il fournit les moiens de réduire en pratique les règles de la Logique & d'en remplacer les ſiſtêmes. Il accoutume l'eſprit à découvrir la vérité ſous des formes empruntées, & à éviter cette grande ſource d'erreurs qui nait des fauſſes connexions. Condamnés à converſer parmi des ſots & des méchans, le déguiſement nous eſt infiniment utile. *Qui ne ſait pas diſſimuler*, diſoit un ſage Prince, *n'eſt pas digne de regner*, & notre Auteur dit à ſon exemple *qui ignore le perſiflage ne ſait pas comme on vit*. Après cela faut-il ajouter que l'Antiquité a fait grand cas des énigmes. C'eſt par-là que *Samſon* ſe fit connoitre: *Salomon* & *Hiram* s'envoyoient dans ce genre des défis mutuels, & le grand *Homère* mourut de douleur de n'avoir pas compris l'énigme des Pêcheurs de l'Ile *d'Jö*. Non contens de s'être embaraſſés à deviner pendant leur vie, les Anciens à leur mort propoſoient au public le même tourment & le même plaiſir. C'eſt du moins une conjecture que confirme l'inſcription ſuivante, dont on propoſe l'explication aux Antiquaires.

Viatores. Optumi
His. Nugis. Gryphis. Ambagibusque. Meis
Condonare. Poſſimus.

On

On trouve dans une autre lettre un parallèle ingénieux entre la Métaphyſique & les Romans. L'un & l'autre genre ſupoſent dans ceux qui les goûtent l'amour du merveilleux, & l'un des deux entraîne aſſez facilement à l'autre. Il ne s'agit que de décider par lequel il faut commencer, & notre Auteur demande ſérieuſement à une de ſes amies, ſi elle lui conſeille de ſe préparer à la Métaphyſique par la lecture de quelque Roman, ou de n'entamer *Clélie* qu'après avoir lu *Malebranche*.

L'Auteur de l'*Ebauche de la Religion Naturelle* a fort condamné le déſir qui nous porte à ſouhaiter qu'on ſe ſouvienne de nous après notre mort. *Le nom* dit-il, *transmis à la poſtérité ne fait point connoître celui qui l'a porté. Et l'homme n'eſt point vivant quoique ſon nom le ſoit. Dire que* Céſar *a vaincu* Pompée..... *ce n'eſt dans le fonds autre choſe que dire qu'un homme en a batu un autre. C'eſt là cependant cette immortalité vantée; c'eſt là cette gloire que nous recherchons! Pour l'Etre qui penſe, elle n'eſt que de l'air, il la mépriſe s'il ne la rejette pas.* Mais, replique fort bien notre Auteur, raiſonner ainſi, c'eſt raiſonner trop ſubtilement. Quand même le ſouvenir de la poſtérité ne ſeroit que ce qu'on vient de voir, il ne conviendroit pas à la philoſophie d'en bannir le déſir. Pluſieurs de nos plaiſirs naiſſent de nos erreurs, & l'imagination qui change la nature des objets n'en eſt pas moins un don du Ciel. Perfectionnez mes organes, & les objets qui me plaiſent me feront horreur; en conclurez-vous que j'ai tort de les rechercher? Qui nous aſſure d'ailleurs qu'une gloire méritée ne s'étendra pas à d'autres périodes de notre exiſtence? Eſt-il impoſſible que les éloges des bons & des ſages nous

parviennent dans les demeures céleſtes? La deſcription que les Poëtes font de la Renommée, quand ils la repréſentent comme ſe promenant ſur la Terre & élevant ſa tête dans les Cieux n'auroit-elle point quelque réalité? N'effaçons point un ſentiment imprimé dans tous les cœurs, & que la Révélation eſt bien éloignée de proſcrire. *Etre exalté en honneur*, s'aſſurer un *ſouvenir éternel*, c'étoient là quelques unes des bénédictions promiſes à l'ancien peuple, & la Mère du Sauveur ſe félicite que *tous les âges la diront bienheureuſe*. Il eſt dangereux de diminuer le nombre des encouragemens à la vertu. Les diſpoſitions des hommes diffèrent. S'il y a des gens qui n'aiment la vertu que pour elle, permettez à d'autres d'en enviſager les récompenſes, & de regarder comme telles cette *louange univerſelle des gens de bien*, cette *voix incorruptible des ſages*, ſi recherchées de *Ciceron*.

Mais ſi nous deſirons l'eſtime des autres, ne négligeons pas celle que nous nous devons à nous-mêmes. Il y a des Philoſophes, qui élèvent la Religion ſur les ruines de l'humanité. Mais n'eſt-il pas plus raiſonnable de conſiderer la vertu comme faiſant partie de notre conſtitution, & de prouver que tout écart de la rectitude morale eſt un effort contre les penchans naturels. Le Créateur a placé au dedans de nous un caractère de dignité qu'il veut que nous reſpections. Πάντων δὲ μάλιστα αἰσχύνου σ'αυτὸν c'eſt le grand précepte de *Pithagore*. Eſprits biſares & miſantropes pourquoi aviliſſez-vous notre Nature? Elle n'eſt diforme que chez vous. Quel homme ne ſera tenté d'agir mal, s'il s'y croit porté par une pente naturelle? Eſpérerez-vous des ſentimens élevés de celui qui s'en juge in-

incapable; & la vertu peut-elle ſubſiſter ſans ce reſpect intérieur, qui en eſt la garde inſéparable?

Lorſqu'une ſcène d'horreur a laſſé les yeux de *Jupiter*, il aime à les baiſſer ſur des peuples aimables par leur innocence & par leur ſimplicité (*a*). Il eſt beau d'imiter un pareil modèle, & de ſe préſerver de tout ſentiment de haine contre notre eſpèce, en en démêlant les vertus. On ne juge de l'humanité que ſur le petit nombre d'individus que l'on voit, & ce petit nombre en eſt la partie la plus mépriſable. La meſure du mérite des hommes ne doit ſe tirer ni des tableaux de l'hiſtoire ni des ſcènes turbulentes de la vie. Les grandes vertus ont probablement toujours été obſcures & dans tous les âges il y a eu plus de véritable héroïsme méconnu qu'il n'y en a eu de célébré. Ce principe Divin caché dans tous les hommes ſe montre où nous le cherchions le moins, & dans ceux qui s'écartent du devoir, il y a peut-être ſouvent plus d'ignorance que de malice.

Un homme ſi porté à aimer les hommes eſt bien digne d'en être aimé, & de connoître les douceurs de l'amitié. Auſſi n'en ignore-t-il ni le prix ni la difficulté. Cette vertu ne deviendra commune qu'avec le bon ſens & la généroſité. L'on ne ſe plaindroit point du peu de durée des engagemens qu'on contracte, ſi en les formant on ſe ſouvenoit de ce conſeil d'un Poëte (*b*).

Tu tantum inſpice qui novus *paratur*
An poſſit fieri vetus *ſodalis.*

Avant de ſe faire un ami, il faudroit l'obſerver dans

(*a*) Les *Hipomolges*. Voy. *Homère Iliad.* XIII. 4.
(*b*) *Martial.*

dans ſes reſſentimens. Celui qui eſt capable d'être un ennemi invétéré ne ſera jamais un ami véritable. Rien de plus beau que ce trait dont *Tacite* ſe ſert pour caractériſer *Agricola*. *Sa colère*, dit-il, *ne laiſſoit point après elle de ſilence que vous euſſiez lieu de craindre.* Modèle peu ſuivi! ce ſont nos amitiés qui meurent; nos inimitiés ſeules ſont immortelles. Mais outre cette néceſſité du choix, qui eſt un fruit du jugement, il faut à l'amitié un principe plus actif & plus animé. La paſſion doit concourir avec la Raiſon. De-là vient que les forts attachemens ſont les fruits de l'âge le plus bouillant. Notre Cœur s'atiédit à meſure que nos Paſſions s'afoibliſſent, & un cœur glacé par la vieilleſſe ne contracte plus d'amitié vigoureuſe. *Auguſte* peut ſupléer à la perte de ſes Flottes, de ſes Légions, de Rome même; mais il ne retrouvera jamais *Agrippa* ni *Mécène*.

Les Anciens outroient leurs idées de l'amitié. On les admire quand ils en font une vertu, mais ils deviennent fanatiques, lorſqu'ils recherchent ſi cette affection du cœur peut diſpenſer des règles de la juſtice. *Ciceron* l'affirme, & c'eſt de *Théophraſte* qu'il tient cette ſurprenante Théorie. Rendons leur cependant juſtice, ils en ſentoient eux mêmes le foible, ne la propoſoient qu'en héſitant, & peut-être contre leur propre conviction. Il y a ſur ce ſujet un trait bien remarquable dans la vie de *Chilon*. Ce Sage prêt à mourir s'adreſſe en ces termes à ſes amis: *Je repaſſe*, leur dit-il, *ſans inquiétude toute ma conduite paſſée. Une ſeule de mes actions me fait quelque peine, & je doute encore ſi dans cette occaſion je m'acquitai de mon devoir. J'étois Juge avec deux autres perſonnes; mon ami*

mi étoit coupable, & ſuivant les Loix il méritoit la mort. Je décidai ſuivant ma conſcience, mais je me ſervis de toute mon éloquence, pour engager mes deux aſſociés à l'abſoudre. Je crains, je l'avoue, qu'il n'y ait eu quelque perfidie à perſuader à d'autres d'agir contre ce que croyois équitable. Le ſcrupule de *Chilon* n'eut pas arrêté *Ciceron*, mais le plus ſimple païſan eut décidé ſur ce point plus équitablement que l'Orateur. *Montagne* ſeul de tous les modernes a été plus loin encore que les Anciens. Il permet de réveler à un ami le ſecret qu'on a juré de ne jamais découvrir. Preuve évidente que l'homme le plus Philoſophe a toujours quelque foible, que la Raiſon la plus éclairée eſt rarement exemte d'une teinte de fanatiſme, & dans quel ſujet ſeroit-il plus excuſable que dans celui de l'amitié !

Croira-t-on que l'eſtimable Auteur de ces Lettres étende juſqu'aux Inſectes ſon eſprit de bienveillance, & lui-même ne paroitra-t-il pas un peu enthouſiaſte, quand vous le verrez ſe faire de la peine de tuer les Chenilles de ſon jardin ? Il ne ſait de quel principe dérivent ces droits illimités que nous nous arrogeons ſur la vie des eſpèces inférieures à la nôtre. Si du moins nous n'étendions pas nos privilèges au delà de nos beſoins, une infinité de victimes échaperoit à notre cruauté. Pourquoi tuez-vous cet Inſecte, qui vit de ce que la Nature lui offre, & ne traitez-vous pas également dans le même cas de plus grands Animaux ? N'êtes-vous pas les dupes des idées rélatives du *grand* & du *petit* ? L'Animal, dont le corps eſt inférieur au vôtre, vous paroit digne de mépris ; mais ſentez-vous ce qu'a de vrai cette apoſtrophe de *Shakespear* ;

Ce

Ce petit eſcarbot que j'écraſe en marchant
Souffre en perdant la vie un auſſi vif tourment
Que lorſqu'un Géant meurt (*a*).

Les ſenſations de pluſieurs Inſectes ſont beaucoup plus délicates que les nôtres, & nous qui avons tant de ſenſibilité ne ſimpatiſerions-nous pas à leurs maux ? Il y a ſelon *Montagne* des droits d'amour & de bienveillance entre les divers Etres. Il ſeroit à ſouhaiter que cette maxime influât ſur l'éducation de la jeuneſſe. Ce n'eſt pas que le plaiſir que prend un enfant à tuer des mouches ſoit en lui la marque d'une cruauté innée. Le Créateur ne forme pas ſa Créature avec des penchans vers le crime. Mais des jeux de cette eſpèce accoutument l'ame à manquer d'attention pour les ſouffrances d'autrui. Voulez-vous inſpirer à vos enfans les ſentimens de l'humanité, faites leur apercevoir au Microſcope dans le plus petit Animal les mêmes preuves de ſageſſe & de bonté qu'ils admirent en eux-mêmes. Ils ſont les objets de la bienveillance de celui qui les forme ; & ne le ſeroient-ils pas également de celui qui les obſerve ?

En voila aſſez pour faire connoitre ces lettres & leur Auteur. Je n'entreprendrai point de le ſuivre dans ſes réflèxions ſur le *Suicide* (*b*), ſur le mariage, ſur la diverſité des caractères, ſur le chan-

ge-

(*a*) Quand on oſe traduire un Auteur tel que *Shakespear*, il faut toujours mettre ſes paroles à la marge, ne fut-ce que pour s'humilier.

The poor beetle that we tread upon
In corporal ſufferance feels a pang as great
As when a giant dies.

(*b*) L'Auteur répond aux principales raiſons contenues dans une des Lettres Perſannes, quoiqu'il ne les cite pas.

gement des goûts, ſur le bon ſens, ſur la difficulté des progrès, ſur le lieu de naiſſance de *Pope*, ſur la mort d'un intime ami, ſur la perte d'un père reſpectable, &c, & je finirai par la traduction d'une lettre entière, qu'il adreſſe à ſon Epouſe, après ſix ans de mariage & de bonheur.

„ Quoiqu'il ne m'ait pas été poſſible de célé-
„ brer avec vous l'anniverſaire du jour de votre
„ naiſſance, je n'ai pu laiſſer paſſer cette fête aima-
„ ble, ſans faire mille tendres réflexions. Je me
„ ſuis plu à ſuivre juſqu'à ſon origine une vie
„ qui rend la mienne heureuſe, & j'ai ſongé que
„ peut-être dans le même inſtant ma *Thémire* ſe
„ rappelloit les divers inſtans d'une joie douce
„ qu'elle a paſſés avec moi.

„ Mon cœur étoit ſi rempli de ſes ſentimens,
„ que je me ſuis ſenti animé d'un enthouſiaſme
„ poëtique; & je n'ai pu m'empêcher d'exprimer
„ en vers ce que tant de fois j'ai dit en proſe à cel-
„ le qui m'a procuré le plus ſolide bonheur. *Je*
„ *les accompagne de deux Sereins; puiſſe leur*
„ *aimable ramage être plus expreſſif que ma mu-*
„ *ſe* (*a*).

„ Je ne dois pas oublier de vous avertir que
„ c'eſt dans le boſquet que vous aimez, & que
„ nous avons ſi ſouvent parcouru enſemble que
„ je me ſuis livré à ces aimables rêveries. Vous
„ de-

(*a*) Mes Lecteurs me pardonneront-ils une petite ſupercherie que je leur fais? N'étant pas aſſez Poëte pour oſer traduire les vers de mon Auteur, j'ai mieux aimé leur ſubſtituer une Pièce d'un de mes Amis ſur le jour de naiſſance de ſa femme. Cette différence de même que l'envoi des Sereins dont elle étoit accompagnée m'ont engagé à faire dans la Lettre même de petits changemens, que j'ai diſtingués en caractères Italiques.

„ devinez bien auſſi que je n'ai pas manqué d'in-
„ voquer le Génie du lieu & de m'adreſſer aux
„ Muſes avant de compoſer les couplets ſuivans.

LES SEREINS.

De mon Amour n'attens plus ma Thémire
Des dons de nos jardins les frivoles couleurs ;
Le même Dieu toujours m'inſpire,
Mais il ne t'offre plus de fleurs.

Mieux qu'elles ces Oiſeaux t'aſſurent mon hommage.
Ils me répondent de ton Cœur ;
Tous les jours à nos yeux ils offriront l'image
De notre hymen & de notre bonheur.

Séparés d'abord l'un de l'autre
Par leur tendre ramage ils s'inſpirent leurs feux ;
Dans leur naiſſante ardeur nous reverrons la nôtre.
Et dans les leurs nos propres jeux.

Unis dans le Printems ſous de flateurs auſpices
De leurs tranſports naiſſent les ſoins ;
Mais de communs travaux ſe changent en délices ;
Ils s'aiment mieux, ils chantent moins.

Pour leurs petits le même inſtinct les preſſe.
Fruits de l'Amour ils ſont chers à leurs yeux ;
On doute en voiant leur tendreſſe
Qui des deux les aime le mieux.

L'une pour eux dédaignant ſon plumage
Les couve de ſon aile, & craint de les quiter,
L'autre pour les nourir fait un nouvel uſage
D'un bec, qui juſqu'alors n'avoit ſu que chanter.

„ *Pour*

Pour leur poſtérité ce tendre ſoin ne ceſſe
Que lorſqu'à leur exemple ils ont ſu la former,
Et que laſſe des jeux de la folle jeuneſſe
Elle ſent le beſoin d'aimer.

Une ſi douce expérience
Fait dans les deux parens renaître les déſirs;
L'Amour reprend ſur eux ſa prémière puiſſance,
Et de nouveaux concerts précédent leurs plaiſirs.

De chants, de jeux, de ſoins leur vie eſt une chaîne,
Libres d'inquiétude, exemts d'oiſiveté,
Tous les jours plus heureux, ils ne ſentent qu'à peine
La perte de leur liberté.

Ma Thémire, *ſur ce modèle,*
Tous deux également conſtans,
Dans les devoirs auxquels le deſtin nous appelle,
Nous trouvons des plaiſirs tous les jours plus piquans.

Sachons en profiter; la Parque file encore
L'hiver ne fut point fait pour de tendres amans;
Dans toutes les ſaiſons ils ſavent faire éclore
Les jours aimables du Printems.

Que de la mort les ſiniſtres images
Ne nous inſpirent point une vaine frayeur;
Ceſſer de vivre, pour les ſages,
Ce n'eſt que changer de bonheur.

„ Tels étant mes ſentimens pour vous, puis-
„ je m'en voir abſent ſans chagrin? Il eſt vrai que,
„ quoique la compagnie & le lieu où je me trou-
„ ve ſoient aimables, je ſens un vuide dans mon
„ bonheur, que vous ſeule pouvez remplir. Ceux

„ qui recommandent ces petites ſéparations com-
„ me propres à ranimer les langueurs du mariage
„ n'en connoiſſent pas les plaiſirs les plus déli-
„ cats. Il n'y a point de ſatiété dans un échange
„ réciproque de tendres ſoins & de bons offices.

„ Il a été un tems qu'un bonheur de ce genre
„ paſſoit pour la plus ſolide gloire & le bien le plus
„ précieux de la vie. Je me ſouviens d'avoir vu en
„ Italie diverſes Inſcriptions conjugales ſur des
„ monumens ſépulcraux de l'ancienne Rome. Il
„ ne s'y trouve point de panégirique, mais on y
„ rapporte comme un éloge le nombre d'années
„ que les défunts ont paſſées enſemble dans une
„ harmonie conſtante. Les Romains, ſur cet ar-
„ ticle comme ſur pluſieurs autres, nous offrent
„ les plus grands exemples, & un de leurs Ecri-
„ vains remarque, que quoique les divorces fuſ-
„ ſent permis, la République ſubſiſta pluſieurs
„ ſiècles, ſans qu'on fit uſage de ce privilège. Ain-
„ ſi, ma *Thémire*, quelque peu à la mode que je
„ puiſſe être actuellement, je l'aurois été autre-
„ fois chez des peuples, qui avoient autant de ga-
„ lanterie & de bon ſens que nous. Mais des atta-
„ chemens fondés ſur la Nature & ſur la vérité,
„ n'ont pas beſoin d'autorités pour ſe ſoutenir, &
„ je ne regarde pas moins comme ma gloire que
„ comme mon bonheur de me dire &c.

ARTICLE II.

KONGL. SWENSKA WETENSKAPS ACADEMIENS HANDLINGAR.

C'eſt à-dire.

MEMOIRES *de* l'ACADEMIE Royale *des* Sciences *de* SUEDE *Volume* VII *pour* l'Année 1746. de 290 pages. *Volume* VIII *pour* l'année 1747. de 312 pages.

MR. *Nicolas Roſén* premier Médecin de S. M. & Profeſſeur en Médecine d'Upſal a préſidé à l'Académie pendant le prémier Trimeſtre de 1746.

Mr. *Nicolas Wallerius* a répandu dans le même, & généralement dans les deux Volumes dont nous parlons, un grand nombre d'expériences ſur l'évaporation des Liquides, qui ſont faites avec beaucoup de ſoin. Nous allons les réunir, elles en ſeront plus utiles. Le poids dont il s'eſt ſervi, eſt celui de *Troy* d'Angleterre, & ſa balance étoit des plus ſenſibles. Comme un ſavant Phyſicien avoit poſé en fait, que l'eau exhaloit davantage, à proportion de ſa profondeur; Mr. *Wallerius* a trouvé par ſept expériences, que les quantités des exhalaiſons de l'eau qui s'évapore, ſont uniquement comme les ſurfaces, & que les profondeurs n'y changent rien, en poſant les degrés de chaleur égaux, & toutes les circonſtances égales. Cela porte coup à Mr. *Kuhn* qui pour ſe défaire des calculs incommodes de *Halley*, & pour ôter aux pluyes la proportion avec les rivières, a poſé en fait que l'eau exhale en raiſon inverſe des profondeurs. Ces mêmes expé-

riences démontrent, que les Vents contribuent beaucoup à l'élevation des vapeurs, & que l'eau exhale beaucoup plus copieusement, quand ces torrens d'air en rasent la surface. Mr. *Wallerius* ne s'est pas borné à l'évaporation de l'eau, il a mesuré avec beaucoup d'exactitude celle de plusieurs autres liqueurs, & il a déterminé le plus ou moins de viteſſe avec laquelle elles exhalent. Dixsept autres expériences ont servi à former des tables. Il s'est trouvé, que l'Eau de vie exhale le plus vîte de tous les corps liquides, que la Biere exhale un peu plus lentement, que l'Eau de Chaux; la dissolution du Vitriol & celle de l'Alun s'exhalent plus lentement encore dans l'ordre, dans lequel nous les avons nommées. L'Eau commune vient après la solution de l'Alun, ensuite le Lait, l'Eau salée, la solution du Nitre, & la plus lente de toutes c'est l'Huile. Les quantités d'évaporation ne sont donc pas en raison inverse des poids spécifiques, elles ne suivent pas même la proportion de la ténuité des liqueurs, puisque les solutions des sels s'exhalent plus vîte, que l'eau commune, qui est visiblement plus fluide.

La Nature n'a pas voulu, que nous puissions prévoir ses loix, cette facilité nous auroit enorgueillis & rendus paresseux. Ignorans dans tout ce que nous ne savons pas par expérience, nous en devenons plus humbles & plus industrieux. Dans trois autres expériences Mr. *Wallerius* a examiné l'évaporation de la Glace. Elle est la plus grande, quand l'eau commence à geler, & elle diminue quand la glace est entierement formée. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'eau dont la surface se gèle, exhale plus alors que dans un degré de chaleur

leur beaucoup au-deſſus de celui de la congélation. Quand elle eſt changée en glace, elle exhale plus dans un tems plus chaud, & moins lorsque le tems ſe remet au froid. La grande expanſion de l'eau, qui ſe glace, démontre, que la congélation n'eſt pas un effet d'un ſimple repos dans les élémens de l'eau, & qu'elle eſt plutôt celui d'un mouvement conſidérable. Mr. *Wallerius* a examiné juſqu'à l'évaporation d'un œuf couvert de ſa coque. Elle eſt conſidérable, & un œuf conſervé pendant dix mois a perdu la cinquième partie de ſon poids. Dans un autre mémoire, il réſume toutes ſes expériences & il en tire des concluſions. 1°. La vapeur qui exhale de l'eau eſt élaſtique, pendant qu'elle conſerve ſa chaleur. Cette propriété n'eſt pas conſtante dans toutes les liqueurs. La fumée de la poudre à Canon, du Soufre, de l'Ambre jaune, de la Houille, de l'huile d'Anis, eſt élaſtique. Celle de l'huile de Térébentine, de l'huile de Girofle, de l'huile de Navette, de l'eſprit de Vin, de l'eſprit de nitre & de pluſieurs autres liqueurs ne l'eſt pas. Comment prévoir des qualités auſſi oppoſées dans des corps auſſi ſemblables, que le ſont entre elles les huiles diſtillées. 2°. Mr. *Wallerius* décide pour Mr. *Muſſchenbroek* contre Mr. *Hales*. Les Vapeurs, quoique élaſtiques, ne ſont pas de l'air véritable. 3°. La cauſe des exhalaiſons eſt uniquement un mouvement intérieur dans les Corps qui exhalent: ce mouvement force les élémens de ces corps hors de leur ſphère d'attraction, & des corps des forces répulſives les écartent, & les obligent à s'éloigner les unes des autres. 4°. L'élevation des vapeurs ne peut s'expliquer que par leur légèreté ſpécifique à l'égard de l'air, dans lequel elles s'élevent. Sans cela

la les vapeurs ne changeroient pas de direction, elles les suivroient les directions de leurs forces répulsives. Elles s'élevent par conséquent dans un air plus pesant qu'elles, & elles retombent, quand elles sont parvenues à une hauteur où l'air est plus leger. Elles ne sont donc pas de l'air couvert d'une croute d'eau. Ce sentiment est insoutenable, puisque les vapeurs s'élèvent dans le vuide & sous la pompe pneumatique même.

Mr. *Steuin Charles de Bueke* a donné plusieurs mémoires sur une nouvelle espèce de Blé sarazin (*Fagopyrum*) dont nous avons parlé ailleurs. Il l'a fait semer, & l'a trouvée plus précoce, que l'espèce ordinaire; ce qui n'est pas un petit avantage dans un pais où les étés sont courts, & où le froid enleve souvent une partie. La graine en est d'ailleurs plus pesante, & donne par conséquent plus de nourriture.

Mr. *Rinman* a fourni la description d'une espèce de *Serpentine*, qu'on trouve autour de Sahlberg. On en trouve de jaune & de transparente. Il a donné encore celle d'une espèce de *Selenite phosphorique*, fort ressemblante à la *Pierre de Berne* des Académiciens de France. Il y en a de différentes couleurs. Echauffée à un degré de chaleur médiocre, & presque supportable à la main, cette pierre rend dans l'obscurité une lumière bleuâtre, qui est assez vive pour éclairer, & qui disparoit avec la chaleur de la pierre.

Mr. *de Geer* continue ses recherches sur les Insectes. Il a fourni à l'Académie l'histoire naturelle d'une espèce de Chenilles, qui font beaucoup de tort au blé, & dont Mr. *de Reaumur* a parlé dans le VIII. Mémoire du III. Tome *de l'histoire des Insec-*

Insectes. Il y ajoute le remède de ce mal. Il faut étouffer ces animaux par le moyen de la fumée du soufre allumé ou de celle du Tabac, qu'il a trouvée plus expéditive. Le même Gentilhomme, de concert avec Mr. *Linnæus*, a décrit une Cigale luisante de la Chine. Elle est à lanterne longue & étroite, & tout à fait différente de celle de Suriname de Melle. *Merjan*.

Pendant le second *Trimestre* de 1746. Mr. l'Intendant de la Cour *Horleman* a présidé à l'Académie. Mr. le Baron de *Palmquist*, dont une paralysie chronique n'affoiblit point le génie, y donna la solution d'un problême, dans lequel il s'agit de trouver la longueur de la chute de deux boules, qui tombent en différens tems & qui doivent laisser entre elles une distance donnée.

Mr. *Berch* a fait des recherches laborieuses sur les poids spécifiques des laitages. Ils se trouvèrent fort variables. Le Lait est à l'eau depuis 1.042 jusqu'à 1 017 à 1.000. Le même a donné plusieurs autres mémoires fort penibles. Il a comparé avec beaucoup d'exactitude les différens poids de l'Europe. La livre Suédoise est de 8849 grains du poids de Troy Anglois : la livre de Paris de 9697 ½, celle de Londres, poids de Troy, de 7766 ½ poids d'Aver-du-poids 9443 $\frac{43}{44}$; celle de Copenhague, la plus pesante de toutes de 10397 ½ ; celle de Lisbonne de 9572 ½ ; celle de Russie de 8501 ; & celle d'Amsterdam de 10154 ½. Il a comparé de même les mesures sèches & liquides des différens Royaumes. Dans un autre mémoire Mr. *Berch* a calculé la perte de bled, qui se fait depuis le fauchage jusqu'à ce qu'on l'envoye au moulin. Après plusieurs essais Mr. *Berch* détermine le produit d'un arpent

de Suéde valant 49220 piés quarrés, à 66,619,270. grains d'Orge ; & la perte pour le moins à 39 pour cent : mais le remède pour les différentes pertes ſeroit peut-être trop compliqué pour le Laboureur, à qui le tems & les machines ſont également trop chères.

Mr. *Klingenſtröm* a donné un mémoire pour déterminer l'heure du Midi avec préciſion.

Mr. *Rudenſchiold* a cherché, entre des milliers de Sapins celui, dont les cercles ſeroient les plus nombreux. Il a compté juſqu'à 318 cercles, qui ſont autant d'années. Les Sapins de France n'ont ſelon Mr. *Rudenſchiold* que 50. de ces cercles, & il ſe perſuade que le nombre en augmente à proportion de l'élevation du Pole. Cela revient aſſez à la remarque de Mr. *de Reaumur*. Le froid prolonge la vie des Inſectes, & il en retarde l'accroiſſement. Ces Inſectes, qui ne ſont preſque mobiles qu'à proportion de la chaleur extérieure, tiennent aſſez de près aux plantes.

Mr. *Brandt*, le Chymiſte, a donné pluſieurs mémoires dans le cours de ces deux Volumes. Le prémier, qui eſt imprimé dans le Trimeſtre, dont nous rendons compte regarde un foſſile aſſez ſemble à la mine d'Arſenic, qu'on appelle *Cobald* dans le Nord, mais qui contient du fer avec l'acide du ſoufre, & qui donne avec l'alcali un verre bleu, comme les *Cobolds* de Saxe.

Dans un autre mémoire Mr. *Brandt* compare la Potaſſe avec la Soude. Il trouve que celle-ci contient un ſel cryſtalliſable, qui ne ſe fond pas à l'air & qui ſe vitrifie au feu. La Potaſſe n'a pas ce ſel, mais elle eſt mêlée de véritable ſel alcali fixe, & d'un ſel moyen, qui manque à la Soude.

Dans

Dans un autre encore il a fait voir que l'Argille donne preſque toujours un ſel alcali volatile dans la diſtillation, & qu'on en obtient un ſel armoniac, quand on en diſtille avec du ſel marin. Il me ſemble que ce fait eſt nouveau.

Mr. *Linnaeus* donne dans le même Trimeſtre la deſcription & la figure d'un genre de plante connu, ſous le nom de *Limnia* qu'il rapporte à la *Claytonia* de Mr. *Gronovius*. Elle a beaucoup de rapport avec l'Oreillette d'Ours. Mais ſon Calyce eſt de deux pièces & ſon fruit n'eſt qu'à trois graines.

Il a donné ailleurs la deſcription d'un inſecte aſſez reſſemblant aux Libelles qu'il appelle *Phryganea*, & que Mr. *Carleſon*, chargé des affaires de Suéde à Conſtantinople, a trouvé en Moldavie. Il ſe diſtingue des Libelles, parce qu'il n'en a pas le maſque.

Le même naturaliſte donne dans un autre mémoire l'hiſtoire naturelle du *Coati Mondi*. Cet animal ſe trouve également dans l'Amérique Méridionale & dans la Septentrionale. Il aproche de l'Ours, par la longueur de ſes jambes de derrière, ſa tête panchée, ſon poil épais, & par ſes pates. Mais il eſt petit & familier, & ſa queue eſt fort longue, & rayée de différentes couleurs. Mr. le Prince ſucceſſeur de Suéde avoit fait préſent d'un de ces animaux à Mr. *Linnaeus* qui l'a entretenu aſſez longtems dans ſa maiſon, aux dépens des douceurs qu'il pouvoit atraper, & quelquefois aux dépens de ſa baſſe-court, où le *Coati Mondi*, malgré le droit de l'hoſpitalité, emportoit des têtes à coups de dents, & humoit le ſang. Il eſt remarquable par ſon extrême opiniatreté, à ne rien faire contre ſon gré: mal-

gré sa petitesse il se défendoit avec une force extraordinaire lorsqu'on le faisoit marcher malgré lui, & se cramponnoit contre les jambes des personnes, dont il alloit familierement ravager les poches, & confisquer ce qu'il y trouvoit à sa bienséance. Cette opiniatreté a son remede. Le *Coati* craint extrêmement les soies de cochon, la moindre brosse lui faisoit quitter prise. Un Matin l'étrangla un jour, qu'il s'étoit sauvé dans un jardin du voisinage, & Mr. *Linnaeus* en donne l'Anatomie. Son genre de vie étoit assez extraordinaire. Il dormoit depuis minuit jusqu'à midi, veilloit le reste du jour & se promenoit régulierement depuis six heures du soir jusqu'à minuit, quelque tems qu'il fit. C'est apparemment le tems, que la nature a assigné à cette espèce d'animaux dans leur Patrie, pour pourvoir à leurs besoins, & pour aller à la chasse des oiseaux, & à la découverte de leurs œufs, qui sont leur principale nourriture.

Le Trimestre, dont nous avons rendu compte, finit par l'Eloge de Mr. *Celsius*. Nous avons déja parlé de la vie de cet Homme si pour observer.

Le Trimestre suivant eut pour Président Mr. *Abraham Baeck* Assesseur du Collège Royal de Médecine. Ce Savant y donna un précis des nouvelles découvertes faites sur les Polypes. Mr. *Baeck* a découvert le premier ces Animaux autour de Berlin & à Stokholm. Ils possedent le même privilège dans le Nord, qui en fait des Phenix plus véritables que ceux des fables. Il a donné les desseins d'une espèce de Polypes-à-cloche, que Mr. *Collinson* lui a communiqués. Mr. *Baeck* fait deux classes de ces célebres animaux, les Polypes nus & les polypes à enveloppe quelconque. C'est l'es-

pèce

pèce blanche de la première Classe, que Mr. *Baeck* a trouvée à Stockholm, & dans les environs de mon séjour, où l'admirable Polype à Panache est extrêmement commun. C'est encore l'espèce blanche, à qui Mr. de *Trassen* a cru avoir trouvé des œufs, ce qui rendroit la propriété de renaître encore plus incompréhensible, parce qu'elle deviendroit inutile. Mr. *DeGeer* a donné dans un autre mémoire la description d'une espèce de polypes presque invisible, qui s'attache au corps du *Monoculus Linnaei*, ou *pulex arborescens* de *Swammerdam*. Ils sont blanchâtres, leur corps est presque ovale, le pié commun, qui en supporte toute une famille, s'attache à l'insecte, qui lui sert de racine. La faculté de renaître a été donnée avec la même libéralité à ces polypes microscopiques, séparés de leur tronc par une incision, ils reprennent leur figure, & retrouvent des marques de vie, en nageant & en s'agitant dans l'eau.

Mr. *Linnæus* a donné la description d'une mine d'Etain mêlée de fer que l'on a découverte dans la Paroisse de *Dunmora*. Elle est plus dure & moins pesante, que les mines d'étain de Saxe, & jusqu'ici elle a paru moins abondante en étain. Mr. *Brandt* en ajoute une autre, découverte auprès de Westmanfors dans la Westmanie; elle a plus de fer, moins d'étain, & moins de pesanteur spécifique.

Mr. *Acrell* Chirurgien, Auteur d'un livre *sur les playes fraiches*, a envoyé à l'Académie une observation importante qu'il a faite dans l'armée Françoise, dans laquelle il étoit de service dans le tems qu'elle évacuoit la Baviere. Une fièvre maligne y regnoit; elle avoit sa crise; c'étoient des

Bu-

Bubons ſous les aines, des parotides, & d'autres tumeurs critiques pareilles. Les Chirurgiens François les ouvroient méthodiquement, & les malades mouroient de même. Un heureux hazard découvrit à Mr. *Acrell* que les malades en réchapoient quand on ne touchoit pas à leurs tumeurs. Il écouta la voix de la Nature, n'ouvrit plus de Bubons, ni de parotides, n'y apliqua pas même d'emplâtre maturatif, & laiſſa à la Nature le ſoin de la guériſon, dont elle s'aquita fidèlement. Il l'aidoit à la vérité en donnant dans le tems de la maturité des bubons, quelque laxatif fort doux : une matière purulente s'évacuoit par les ſelles, & l'effet en étoit heureux.

Mr. *Jean Heſſelius* donne la deſcription d'une maladie ſingulière. Une fille avaloit des alimens durs & ſolides avec aſſez de facilité, mais elle ne pouvoit avaler aucun liquide. Quand elle s'y forçoit, elle ſe ſentoit extrêmement incommodée d'une colique d'eſtomac qui duroit une heure entière. Une fièvre s'y mêla heureuſement pour la malade, elle eut une criſe de matière mêlée de pus & de ſang par les ſelles, & guérit. Il eſt plus que probable que la cauſe du mal avoit été un ulcère dans le bas de l'œſophage, où les fluides pouvoient entrer & y cauſer de la douleur, mais que les nourritures ſolides paſſoient ſans s'arrêter.

Mr. *Acrell* décrit dans un autre mémoire une tumeur, qui avoit parue ſur la tête d'un enfant, qui ne venoit que de naître. On la prit pour un hydrocéphale, l'enfant mourut, & il ſe trouva, que c'étoit une extravaſation du ſang, épanché ſur la Dure-mère.

Mr. *Triewald* a remarqué, que les Sangſues incom-

commodent extrêmement les poiſſons dans les rivières. L'eſpèce que les Suédois nomment *Rud*, & les Allemans *Carauſche*, en ſoufre le plus. Son remède, c'eſt de mêler l'eau de ces étangs avec un peu d'eau ſalée. Reſte à ſavoir, ſi les poiſſons d'eau douce aimeront, cette eau ſalée. Nous ne rendrons aucun compte de pluſieurs mémoires de Mr. *Triewald* ſur les Vers à ſoie, dont il auroit voulu introduire l'uſage en Suéde. Ce projet, tout patriotique qu'il eſt, nous paroit abſolument impraticable, dès qu'il s'agira de l'exécuter en gros.

Le dernier des Trimeſtres de 1746. eut Mr. *Meyer* fondeur d'Artillerie, pour Préſident. Mr. *Hiorter* y parle de ſes obſervations ſur la Comète de 1744. & en donne le progrès & les rétrogradations. Il ne convient pas, que ce ſoit la Comète, que Mr. *Loys de Cheſeaux* croit avoir reparue après un intervalle de 442 ans; il la trouve plus reſſemblante à une autre, qui a parue en 1058 & en 1401 & dont la courſe s'achève en 343 ans. Tout cela n'eſt que conjecture, n'y ayant presque eu d'obſervation exacte du Ciel, que depuis le tems de *Tychon Brahé*.

Il a donné de tems en tems des obſervations météorologiques faites jour par jour à Upſal. Le même Mr. *Hiorter* rapporta en 1747 les obſervations de Mr. *Celſius* ſur la déclinaiſon de l'Eguille magnétique. Ce Savant l'avoit obſervée avec beaucoup de ſoin, & il avoit trouvé, qu'elle eſt encore plus inconſtante qu'on ne l'a crue. A peine eſt-elle dans la même ſituation pendant quelques heures, elle ne fait que varier du côté de l'Eſt ou de l'Oueſt, & il eſt impoſſible par conſéquent de déterminer, la déclinaiſon d'une ville ou d'un païs, à moins qu'on n'ait un grand nombre d'obſervations, dont on

on puiſſe prendre le milieu. Les Aurores Boréales affectent extrêmement l'aiguille aimantée. Ses variations ordinaires ſont de cinq minutes ou environ par jour; mais une Aurore Boréale ayant paru, l'aiguille fit un ſaut de 150 minutes à l'Oueſt. Il paroit par-là, qu'il ſe trouve vers le Nord une quantité conſidérable de matière magnétique, qui ſe répand delà vers le Sud, & dont l'expanſion irrégulière cauſe de la confuſion dans la direction de la bouſſole. Les changemens ſoudains de l'aiguille ont parus les mêmes à Upſal, où Mr. *Celſius* obſervoit, & à Londres, où Mr. *Graham* y étoit attentif. Pour les changemens journaliers ils ſe ſont trouvés aſſez réguliers. l'Aiguille paſſe à l'Oueſt depuis deux heures après minuit, juſqu'à 8 heures du matin, & retourne à l'Eſt de la même manière après midi.

Mr. *Salander* a obſervé, qu'une eſpèce de Gallon (*a*), qui croît dans la Gothlande, & qu'on y appelle *Madre*, donne une teinture rouge auſſi vive & auſſi conſtante que la Garance.

D'autres obſervateurs ont étendu cette remarque, & ont trouvé, que toute la claſſe des Rubiacées a le même privilège. Cette obſervation eſt de conſéquence y ayant des païs, où la Garance ne ſauroit venir, & où d'autres Rubiacées abondent. J'aime à voir la Botanique ſe raprocher du bien public.

Mr. *Jean Browall* Docteur & Profeſſeur en Théologie à Abo, mais Botaniſte & Phyſicien célèbre eſt le Préſident du 1. Trimeſtre de 1747.

Mr.

(*a*) C'eſt le *Galium caule erecto foliis lanceolatis trinervibus. Enum. Helv.* aſſez rare en Suiſſe, mais fort commune, autour de Jéna, de Szolberg, & ailleurs en Allemagne.

Mr. *Sheldon* y décrit une espèce de rouleaux qui peut servir à charier les plus lourdes masses, des colonnes, des vaisseaux, des maisons entières. Mr. *Elvius* a calculé les avantages de la machine & les a trouvés justes. Mais j'avoue que la mécanique & ses termes me sont trop peu connus, pour que je pûsse entrer dans un détail sur des machines.

Mr. *Pierre Kalm*, qui est parti depuis pour le Canada, & qui après avoir essuyé un naufrage, doit y être arrivé à présent, a recommandé à ses Citoyens la culture de plusieurs plantes, naturelles à la Sibirie, & dont la culture seroit aisée, & avantageuse pour sa Patrie. Il espère avec beaucoup de fondement, que des plantes venues d'un pais plus froid encore que la Suéde, y réussiront mieux, que celles que la bonté de leur Climat a rendues plus délicates. Ces plantes sont une Guéde, un Lin, deux espèces de Vesses, plusieurs Chiendens, (dont la Suéde n'est pas assez pourvue pour les fourages) deux Sainsfoins, deux espèces de branches d'Ours, dont nous avons parlé à l'occasion du livre de Mr. *Gmelin*, & quelques autres plantes, qui pourroient servir à l'utilité des gens de la Campagne.

Mr. *Schutzer*, habile Chirurgien, a fait une cure considérable. Il a guéri une femme, qui soufroit des épreintes fort semblables à celles, qui précèdent l'accouchement. Il sut distinguer avec habileté ces douleurs des véritables douleurs de l'enfantement; il toucha la femme, lui trouva une vessie remplie d'une liqueur différente des eaux de l'Amnion, perça la vessie avec un trois-cart, & n'y trouva que du sang, retenu dans la matrice. Une autre de ses observations n'est pas moins utile, pour

être

être plus tragique. Une femme, fatiguée d'une rechute de fièvre tierce, prit un remède assez commun chez les Soldats, c'est de la poudre à Canon avec de l'eau de vie. Elle tomba dans une léthargie, qui la mena à une promte mort. On l'ouvrit, & on y trouva les vaisseaux du cerveau etigorgés, & toutes les marques d'une congestion du sang vers la tête.

Mr. *Hesselius* a trouvé par expérience, que les Orties peuvent servir de nouriture aux vaches, & qu'elles augmentent même la quantité du lait.

Mr. *Faggot* Directeur du Comptoir de Géographie a présidé à l'Académie pendant le second Trimestre de 1747. M. *Lauraeus* y donne le plan d'une Glacière, invention utile, qui peut servir à conserver les viandes en été: ce plan est imité des Russiens. C'est une cave, bâtie non sous terre, où la chaleur se conserve la nuit, au lieu que la surface de la terre s'y rafraichit, mais à rez de chaussée; les murs sont doubles, avec un intervalle d'une aune & demie rempli d'argille. Il n'y a d'entrée que par le toit, une porte double, la plus petite qui se peut, mène à un escalier, & la porte intérieure est faite de barres de fer croisées. On remplit la glacière en Fevrier, & on donne de l'air à la Glacière trois fois par semaine.

Mr. *Horleman*, Surintendant de la Cour, a donné un tout autre plan pour une Glacière. Le plus grand défaut selon lui, c'est de ne pas donner d'issue à l'eau, qui se forme de la glace fondue. Pour éviter cet inconvenient, il pratique un caveau quarré, mais plus étroit par le bas, & muré, dont le bas mène à un canal souterrain, qui descend obliquement dans la terre, L'orifice inférieur du caveau

est

eſt couvert d'une grille, ſur laquelle on met la glace, dont l'eau s'écoule par le canal. On couvre la glace de branches de ſapin. Au-deſſus de la glace on met une couche d'argille, percée de deux trous par leſquels on retire la glace. Sur l'argille on pratique une cave, qui ſe tient extrêmement fraîche & dans laquelle on peut faire rafraîchir la boiſſon.

Mr. *Spoering*, qui eſt mort depuis, a vu un ſolitaire ſortir par un abcès à l'aîne. Il ſe ſert de cette occaſion, pour donner ſes penſées ſur cet incommode animal. Il en cherche l'origine dans l'eau. Pluſieurs poiſſons ont les inteſtins remplis de cette eſpèce de vers, & les villes maritimes ou ſituées ſur des rivières, ſont plus fécondes en ſolitaires ſelon Mr. *Spoering*; il ne doute point de la régénération des parties de cet inſecte, merveille, que les polypes nous ont rendue familière. Mr. *Roſen* nous a donné ſes obſervations ſur le même animal. Il décrit avec exactitude les ſymptômes, qui viennent de ſa préſence. C'eſt envain qu'on chaſſe par les ſelles des aunes, des quatre vint piés même du ſolitaire. Mr. *Roſen* en a vu des pièces de cette longueur chaſſées par des purgatifs, ſans que le malade en ait été ſoulagé. D'un autre côté on a vu des malades ſe remettre par l'uſage de l'électuaire d'étain d'Aſton, ſans qu'on ait remarqué d'évacuation.

Mr. *Pierre Naëſman* a donné l'hiſtoire naturelle de la Paroiſſe de *Madeſio* en Smolande. Les Paroiſſes de Suéde ſont extrêmement étendues, & valent preſque des Diocèſes d'Italie. Le païs y eſt ingrat, & rempli de groſſes pierres; la charue n'y eſt d'aucun uſage, & le foin même s'y recueille avec peine. Les moutons profitent de cette incommodité, ils s'engraiſſent entre les rochers, comme

ils s'engraiſſent ſur les Alpes, auſſi eſt-ce le bétail, qui nourit les habitans. Dans un païs auſſi ſtérile Mr. *Naeſman* a vu de ſon tems le nombre des habitans s'augmenter conſidérablement, & il attribue cet évènement ineſpéré au déparcellement des terres, qui étoient trop étendues pour les poſſeſſeurs, & qu'on a partagées pour les rendre plus proportionées aux forces du labourcur. La terre y eſt ingrate en tout, elle ne fournit qu'un peu de fer, quelque ſalpetre, & des ſources d'eaux vitrioliques.

Mr. *Stroemer* rend compte dans deux mémoires des expériences ſur l'Electricité, qu'il a faites de concert avec Mr. *Klingenſtierna*. Fort éloigné des craintes modeſtes de Mr. *Muſſchenbroek*, il croit l'humidité favorable aux expériences & ſe paſſe des cordons de ſoye. Il a trouvé moien de faire l'expérience foudroyante de ce Phyſicien avec fort peu d'appareil. Il faut deux hommes pour la faire, le prémier fait agir la roue, qui électriſe le globe de verre, & touche de l'autre main un fil d'archal, qui deſcend dans une bouteille à demi pleine d'eau. L'autre ſoutient cette bouteille d'une main & approche l'autre du fil d'archal. Pour les expériences ordinaires, Mr. *Stroemer* ſait s'électriſer lui-même, ſans aucun ſecours, en ſe plaçant comme de coutume ſur une caiſſe de poix. Il frotte d'une de ſes mains le globe de verre, qu'il fait tourner par exemple avec le pié, & diſtribue ſa force électrique de l'autre main. Il a fait une autre expérience peu favorable aux idées ordinaires, ou à celle de Mr. *Deſaguliers*. Deux hommes, dont l'un communique la force électrique à l'autre, ſoutiennent chacun une bouteille d'eau. Ces deux bouteilles ſe lancent des étincelles, quoiqu'elles

ſoyent

ſoyent bien ſûrement électriſées l'une & l'autre, & de la même eſpèce d'électricité, quand même on en ſuppoſeroit deux eſpèces différentes.

Mr. *Giſler* Phyſicien ou Médecin autoriſé de la Norlande, examine l'opinion que nous avons raportée d'après *Celſius* ſur la diminution des eaux de la mer. Il la trouve fondée, mais irrégulière & ſe perſuade que Mr. *Celſius* eſt allé trop loin dans la ſuppoſition, que ce décroiſſement ſe fait dans une proportion conſtante & reglée.

On a ouvert des brebis malades, dont le mal étoit épidémique, on leur a trouvé des nids entiers de vers ſous le crane, qui rongeoient l'intérieur des cornes.

Mr. *Palmſtierna*, Sénateur du Royaume, a préſidé à l'Académie pendant le troiſième Trimeſtre de 1747. Mr. le Baron de *Palmquiſt* y a fourni un mémoire fort inſtructif ſur une nouvelle eſpèce de Cotton, qui ne craint aucun froid, & qui vient également dans le fond du Nord. C'eſt de l'étoupe de lin qu'on le prépare. Il faut pour en faire, verſer un peu d'eau de mer dans un chaudron de fer, y répandre enſuite des portions égales de cendres de Bouleau & de la chaux; placer ſur ces cendres l'étoupe à la hauteur de deux doits; en couvrir tout le fond du chaudron; la couvrir du même mélange de chaux & de cendres de Bouleau: y remettre des étoupes, & achever de cette manière à remplir à demi le chaudron, achever de le remplir d'eau de mer; & faire bouillir le tout pendant dix heures en y ajoutant de tems en tems de l'eau de mer pour empêcher l'étoupe de ſe bruler ou de ſe rouſſir. Quand on a fini cette opération, on porte cette étoupe au bord de la mer, on l'y diſpoſe dans une

corbeille d'ozier, on la remue avec un baton, & quand la plus grande chaleur eſt paſſée, & qu'on peut manier l'étoupe, on la lave avec du ſavon, on la met tremper dans de l'eau ſavonée pendant deux jours, puis on la blanchit comme on blanchit le linge, en l'étendant ſur le gazon, & après l'avoir blanchie ſufiſamment, on la lave encore une fois dans l'eau; on la ſèche entre deux ais pendant deux fois 24. heures en la chargeant de quelques pierres; & on aura un véritable cotton. L'opération nous paroit longue & difficile, & peut-être ce cotton artificiel ſeroit-il plus cher en Suède même, que le cotton naturel de l'Archipel & des Iles, n'y eſt peut-être.

Mr. *Pierre Elvius* s'eſt attaché à la navigation. Il a cherché mathématiquement la figure la plus commode des vaiſſeaux, & la plus avantageuſe du centre de gravité. Il a conſideré le vaiſſeau comme mu par quatre forces différentes. La peſanteur du vaiſſeau lui donne une direction perpendiculaire, & l'enfonce dans la mer ſuivant une ligne, qui paſſe par le centre de la gravité. La réſiſtance de l'eau, qui s'oppoſe à l'enfoncement du vaiſſeau, peut être réduite à une force qui monte perpendiculairement, & qui repouſſe le vaiſſeau directement en haut. Le vent travaille contre les voiles ſuivant ſa propre direction, & l'eau de la mer réſiſte aux côtés du vaiſſeau ſuivant leurs directions moiennes. Mr. *Elvius* démontre que ces quatre forces ſont dans la même proportion, que les quatre côtés d'un quarré, que forment les lignes de direction de ces quatre forces. Ces principes poſés Mr. *Elvius* fait voir, que les différens avantages, que l'on peut ſe propoſer dans un vaiſſeau, demandent des conditions différentes dans ſa Structure.

La

La figure aigue de la poupe, & des derrières du vaisseau, est la plus convenable pour lui donner une assiéte stable dans les élans qu'il fait en haut, & en bas en allant directement devant le vent. La largeur des flancs est la plus avantageuse pour empêcher le vaisseau de tomber sur le côté. Le centre de gravité du vaisseau doit être fort proche de son centre de grandeur pour le faire avancer en droite ligne avec le vent le moins favorable. Il faudroit lire l'original pour s'informer plus parfaitement des vues & des démonstrations de Mr. *Elvius*.

Mr. *Charles Skytte* a proposé de faire servir les toupinambours à la distillation du brandevin, & d'épargner par-là les blés, si précieux à la Suède. Il a trouvé qu'un arpent de terre planté de ces racines rend considérablement plus d'eau de vie, qu'un arpent semé d'orge.

Mr. *Rabe* Conseiller privé du Roi de Danemarc, a donné la relation d'un tremblement de terre arrivé dans les environs de Christianſand en Norvége le 7 de Février 1745.

Le dernier Trimestre de 1747. a eu pour Préſident Mr. *George Brand* Asſeſſeur du Collège métallique du Royaume.

Mr. *Waſſenius* y a fourni des tables, où les naiſſances, les mariages & les morts de la Paroiſſe de Waſſenda ſont exprimés pendant vingt ans. On en apprend, que la quantité des habitans s'augmente, que les nombres des naiſſances des garçons & des filles ſont à peu près égaux; que la mort enlève avec égalité les deux Sexes; qu'elle épargne l'âge, qui eſt renfermé entre la 10e & la 20e année, qu'elle fait un ravage aſſez égal depuis 20 juſqu'à 60., qu'après ce terme elle montre plus d'avidité; que le vintième

des perſonnes eſt le tribut annuel qu'on lui paye.

Mr. *Gerard Boltenhagen* a vu une cruelle eſquinancie, qui a détruit une grande partie de la gorge, produit un ulcère extérieur, qui eſt deſcendu preſque au Sternon & dégénéré en gangrene.

Mr. *Horleman* ayant réfléchi peut-être ſur des ſapins qu'on a trouvé fort entiers dans les Lacs de la Laponie, & à une diſtance extraordinaire de tous les bois de cette eſpèce, conſeille à la Nation de conſerver le bois de charpente en le tenant entièrement enfoncé ſous l'eau.

Mr. le *Sénateur Ehrentreuſſ* a vu un perroquet ſtérile depuis longtems, pondre un oeuf ſans l'aproche d'aucun mâle, uniquement, parce que le perroquet femelle s'étoit aperçu qu'un mâle de ſon eſpèce étoit arrivé dans ſon voiſinage. Ces évènemens ſont aſſez fréquens, & nous en avons vu de ſemblables.

Mr. *Weſtbeck* a fait une expérience aſſez ſingulière. Il a fait bâtir une voûte, ſans pierre ni chaux, uniquement formée de charbons de bois diſpoſés, comme on place les pierres, & joints avec de l'argille pétrie avec de la poudre de charbon. Il a penſé à ſe ſervir de ces fragiles matériaux, parce qu'ils n'atirent aucune humidité, ni aucun acide de l'air, ni de la Terre, & que par-là ils ſont plus durables que la pierre même.

Nous finiſſons par une réparation que nous devons à la vérité. Les Académiciens étrangers dont nous avons donné la liſte dans notre dernier extrait, ne le ſont pas tous, quoique nous l'ayons priſe d'une Lettre d'un Académicien Regnicole très célèbre. Une liſte correcte de 92. membres nationaux, & de huit Aſſociés étrangers a été imprimée

primée au mois d'Avril 1748. Voici les Etrangers. Mr. *Frederic Raben* Chevalier, conseiller privé du Roi de Danemare Baillif de Falster, Mr. *Haller* de Gottingue, Mr. *de Musschenbroek* de Leide, Mr. *de Perard* de Stettin, Mr. *Jean Albert Gesner* Médecin du corps du Duc de Wirtenberg, Mr. *Charles de Kirchbach* Capitaine des mines de Saxe, Mr. *Jean Collinson* le même apparamment que nous connoissons sous le nom de *Pierre C.* de Londres, & le Marquis de *Sagramozo* Chevalier de Malte.

ARTICLE III.

A VOYAGE *round the* WORLD, *in the years* MDCCXL, I, II, III, IV. *by* GEORGE ANSON Esqr. Commander in chief of a Squadron of His Majesty's Ships, sent upon an Expedition to the *South-seas*. &c.

C'est-à-dire,

VOYAGE autour du MONDE fait dans les années 1740, 1, 2, 3, & 4. par GEORGE ANSON *Ecuier Chef de l'Escadre de S. M. envoiée dans la* Mer du Sud. Ouvrage compilé sur les papiers & les autres matériaux fournis par Milord ANSON, & publié sous sa direction par RICHARD WALTER *Maître ès Arts & Chapelain du Vaisseau le* Centurion *dans le cours de cette expédition*. Grand Quarto de 417. pages enrichi de 42. Planches en taille douce, & imprimé à *Londres* pour l'Auteur chez *Jean & Paul Knapton* 1748.

CEs Argonautes fameux, que l'héroisme dirai-je, ou l'espoir d'une riche toison engagea, sous

les ordres d'un Chef entreprenant, à confier leur vie à un frêle vaiſſeau, à parcourir des mers inconnues, & à chercher loin de leur patrie des dangers & des ennemis, ont eu de tout tems un grand nombre d'imitateurs. Le déſir de la gloire & de l'or peut rendre les hommes intrépides, & la valeur dirigée par la prudence manque rarement de ſuccès.

C'eſt ce phénomène connu, mais toujours intéreſſant, qui autant que le goût pour la nouveauté fait rechercher les relations des voyages & des expéditions; & celle dont on vient de voir le titre juſtifie à tous égards la curioſité & l'impatience du Public. Soit qu'on la conſidère comme un monument des ſoufrances que peuvent endurer des hommes, ſoit qu'on l'enviſage comme fourniſſant des lumières ſur la Géographie, la Navigation, l'Hiſtoire naturelle, & ce qui intéreſſe encore plus les Anglois, les forces & l'état de leurs Voiſins, on ne peut diſconvenir qu'elle ne ſoit digne & des ſoins qu'on a pris pour la perfectioner, & de l'ardeur de ceux qui l'ont ſi longtems atendue.

Je tâcherai d'y répondre par des extraits circonſtanciés, & me bornant dans celui-ci aux avantures de nos hardis navigateurs, je renverrai à une autrefois les obſervations qu'ils ont faites, & les vues qu'ils ont eues. Si, comme le titre l'aſſure, Milord *Anſon* a lui même fourni les mémoires, ſi, comme on le dit, des Phyſiciens éclairés (*a*) ont concouru avec l'Auteur, pour rendre ſon ouvrage

(*a*) Mr. *Robins* Membre de la Societé Royale, Phyſicien & Ingénieur diſtingué, & Auteur de pluſieurs Ouvrages bien reçus, a, dit-on, principalement contribué à perfectionner celui-ci.

ge plus parfait, ſi enfin en comparant d'autres relations avec celle-ci je puis ajouter quelques éclairciſſemens à ceux qui s'y trouvent, j'eſpère qu'on me pardonera un peu plus de longueur, que ſans tous ces encouragemens je n'euſſe oſé m'en permettre; & le ſuccès de mon prémier extrait m'animera à la compoſition du ſecond. (*a*).

La guerre avec l'Eſpagne, qu'on prévit en 1739. fit penſer qu'on ne pouvoit l'ataquer avec plus d'avantage que dans le nouveau monde. Divers projets furent propoſés, diverſes réſolutions furent priſes, abandonnées à la légère, ou exécutées à demi. La ſeule dans laquelle on perſiſta fut de confier à Mr. *Anſon* la direction d'une escadre & d'une expédition. On ſongeoit d'abord à l'envoier aux *Indes Orientales* avec quelques vaiſſeaux de guerre & diverſes compagnies de troupes reglées. Il eut eu ordre de ne toucher qu'à *Java*, de ne s'y arrêter que pour ſe fournir d'eau, & de ſe rendre directement à *Manile* ſituée dans l'Ile de *Luçon* l'une des *Philipines*. On ſupoſoit que cette Place auſſi mal fortifiée & pourvue dans le commencement de la guerre que le reſte des établiſſemens des Eſpagnols, ne ſeroit capable ni d'une forte ni d'une longue réſiſtance. Une autre Escadre auſſi conſidérable que la précédente auroit du partir en même tems, & pénétrant par le Cap *Horn* dans la Mer du *Sud*, croiſer le long de la Côte, ataquer quelqu'une des Places, & ſe joindre enſuite à la flote de Mr. *Anſon*. (*b*)

Mais

(*b*) Oſerois-je faire ſouvenir mes Lecteurs que le ſecours d'une Carte ne leur ſera pas inutile pour lire avec fruit cet Extrait?

(*b*) On m'a aſſuré que le Roi *Guillaume* avoit formé

Mais ce projet ſi ſagement concerté eut, on ne ſait pourquoi, le ſort des projets. Il ne fut point exécuté. L'Amiral *Wager* qui l'avoit formé, & Mr. *Anſon* qui devoit en exécuter une partie y renoncèrent à regret. Pour conſoler ce dernier on lui propoſa une nouvelle expédition dans la Mer du *Sud*. Il s'en chargea volontiers, & y eut ſans doute réuſſi, ſi des retardemens dont il ne fut point le maitre, n'euſſent fait écouler une ſaiſon favorable & fourni aux Ennemis le tems d'être inſtruits de ſes deſſeins. Quatre jours avant ſon départ, une perſonne venue de l'Amérique fut en état de lui dire ce qu'il alloit y faire, & les Eſpagnols dépêchèrent une Escadre ſupérieure à la ſienne, qui le prévint à *Madère*, & dont il n'eut que là les prémiers avis.

L'Escadre avec laquelle il partit conſiſtoit en cinq vaiſſeaux mal pourvus de matelots & plus mal encore de ſoldats. Le *Centurion*, qu'il montoit étoit de ſoixante canons, & il s'y trouvoit 400. hommes d'équipage. Il y en avoit 300. ſur le *Glocester* & autant ſur le *Severn* vaiſſeaux de cinquante pièces. La *Perle* de quarante avoit 250. hommes; le *Wager* de 28. en avoit 160, & la Chaloupe l'*Eſſai* avoit cent hommes & huit canons. Deux vaiſſeaux de tranſport chargés de vivres avoient ordre d'accompagner cette Escadre, & de ne l'abandonner qu'après les lui avoir remis. Enfin, pour troupes de débarquement, il n'y avoit que 470. hommes, qui ou invalides ou nouvellement levés n'avoient guère du Soldat que l'uniforme.

Cette

avant ſa mort un projet tout pareil, & qui fut de la même maniére négligé par l'Adminiſtration, qui lui ſuccéda.

Cette Eſcadre, qui ne put quiter les ports d'Angleterre que le 18 de Septembre 1740. ſe flatoit de regagner le tems perdu par une promte navigation. Mais les vents contraires prolongèrent à 40. jours le trajet à *Madère*, qui quelquefois ſe fait en dix ou douze. Mr. *Anſon* s'y arrêta huit jours, pour ſe procurer de l'eau & des rafraichiſſemens. Il paſſa la ligne le 28. de Novembre, & arriva à l'Ile de Ste. *Catherine* ſur la côte du *Breſil* le 28. de Décembre ſuivant. Les Equipages, qui juſqu'à *Madère* n'avoient eu que peu de malades, ſe virent acablés des ardeurs du ſoleil, & des fièvres chaudes, qui en ſont les effets. Souvent ſuivies de la mort, elles laiſſoient d'autres fois après elles des indiſpoſitions conſidérables. On eſpéroit d'en être délivré dans une Ile, dont les navigateurs ont exalté les productions, l'air, & les habitans. Eloges exceſſifs que l'évènement démentit! A la réſerve des plantes, des fruits, & de l'eau, on n'y trouva rien que de mediocre & d'exceſſivement cher. L'air infecté par les exhalaiſons des bois ne fit que peu de convaleſcens, & le Gouverneur engagé dans un commerce clandeſtin avec les Eſpagnols de *La Plata*, trahit ſes hôtes, en donnant à leurs Ennemis avis de leur arrivée, de leurs forces, & de leur état.

Les retardemens cauſés par les mats de la Chaloupe, qu'il fallut réparer, retinrent un mois Mr. *Anſon* dans un lieu ſi peu favorable, & l'obligèrent enſuite de relâcher à St. *Julien* Port de la *Patagonie*. Un païs deſtitué d'eau, de bois, & d'habitans n'eut pas ſans les plus fortes raiſons arrêté des gens déjà trop retardés. Mais il falloit s'y préparer à la rencontre d'ennemis & d'orages encore plus redoutables

bles qu'eux, & les Anglois ne purent quiter ce lieu que le 27. de Février 1741. Ils rangèrent le reſte de la Côte, paſſèrent devant le détroit de *Magellan*, & s'approchèrent de celui de *Le Maire*. Ils en entreprirent le paſſage le 7 de Mars, & ne l'eurent pas plûtôt franchi, que les Vents contraires & les Courans leur firent éprouver, combien dans ces Mers étoit dangereuſe la ſaiſon des Equinoxes. Chacun des vaiſſeaux batu par des tempêtes continuelles, & par une Mer dont les ondes ſurpaſſoient par leur élévation celle de toutes les autres Mers, fut chaque jour pendant trois mois à la veille d'être englouti dans des abymes d'eau, ou précipité ſur des rochers inconnus. Des voiles déchirées, des mats fracaſſés devinrent pour tous des accidens familiers. Les matelots engourdis de froid, eſtropiés par des chutes fréquentes, chaſſés de leurs lits par l'eau qui y entroit, ſentirent par une triſte expérience l'inſuſiſance de leur manoeuvre, & l'imperfection de leur eſtime. Se croyant au bout d'un mois aſſez avancés vers l'Oueſt, pour reprendre la route du Nord, ils ſe virent près d'échouer contre une Terre qu'ils croyoient à cent lieues, & obligés de retourner vers le Sud à la hauteur de ſoixante degrés. La flotte déja privée de la *Perle* & du *Severn*, qui manquant de conſtance retournerent en Europe, acheva d'y être diſperſée, & ne ſe rejoignit que longtems après & qu'imparfaitement. A tant de malheurs ſe joignit peu après le paſſage du détroit une afreuſe maladie. La durée & les fatigues d'un ſi long ſéjour ſur la mer, & ſans doute les proviſions ou corrompues ou trop ſalées rendirent ce mal auſſi violent qu'univerſel. Dès la fin d'Avril, il y avoit peu de perſonnes qui en

fuſ-

fuſſent exemtes, & dans ce mois le *Centurion* perdit 43. hommes. Le ſuivant fut plus mortel encore, car quoique plus éloigné du Pole & des mers orageuſes l'équipage ſe flatât d'éprouver un tems plus doux & un air plus ſain, il ne laiſſa pas de mourir ce mois le double du monde que le précédent. Enfin le mois de Juin augmenta encore la mortalité, & lorsqu'on prit terre il y avoit deux cent hommes de morts, & il n'en reſtoit plus que ſept ou huit capables de ſe traîner.

En vain pour prévenir les progrès de ce mal, & pour rejoindre le reſte de l'Escadre, le *Centurion* avoit-il croiſé le 8. de Mai à la hauteur de l'Ile du *Secours*, lieu du prémier rendez-vous; cette Côte où il ne ſe trouva perſonne ne préſenta que des rochers, des précipices, & des écueils. Quelques Bayes, dont l'ouverture étoit bouchée par une multitude d'Ilots n'ofroient qu'un aſile ſuſpect. Un ouragan, qui ſembloit réunir les horreurs de tous les autres, faillit le 22. de Mai à jetter le vaiſſeau ſur l'Ile de *Chiloé*, & ſi enſuite on ſe trouva dans une Mer moins agitée, on ne crut pas devoir s'en prévaloir pour ſe préſenter devant *Baldivia*, où l'on avoit fixé un ſecond rendez-vous. Il n'y avoit pas d'aparence, que des vaiſſeaux qui ne pouvoient avoir moins ſoufert que celui du Chef, & qui ne s'étoient pas trouvés à un lieu deſtiné pour ſe réunir, puſſent ſe rendre devant une Ville fortifiée, qu'il eut été queſtion d'ataquer. On prit donc directement la route de l'Ile de *Juan Fernandès*. Mais lorsque le 28. de Mai on étoit près d'y aborder, l'incertitude où l'on étoit ſur ſon véritable lieu fit craindre qu'on ne ſe fut trop écarté vers l'Oueſt, & pour ne le pas manquer, après s'être

rapro-

raproché du Continent, on rebrouſſa chemin, en ſuivant toujours le même Paralèle. Ce détour alongea de trois ſemaines une navigation déja trop longue, & fit perdre le courage & la vie à 70. malades, qui plûtôt tranſportés à terre s'y ſeroient peut-être rétablis.

Enfin l'on arriva; mais le ſcorbut avoit fait de ſi fortes impreſſions, que pendant les prémiers jours il ne s'en paſſoit point, qu'on n'enterrât ſix ou ſept matelots. Ce ne fut que par des degrés inſenſibles que les moins malades ſe rétablirent, & ceux là ſeuls, qui à leur arrivée pouvoient encore ſe traîner, éprouvèrent dans peu les heureux effets de l'air, des rafraichiſſemens, & des vivres.

Le *Centurion* ne précéda que de deux jours la Chaloupe *l'Eſſai*, qui n'avoit guère moins ſouffert que lui. Elle avoit perdu 34. hommes, & il ne reſtoit plus que le Capitaine, le Lieutenant, & trois hommes, qui puſſent faire la manoeuvre. Cette jonction ſubite fit eſpérer aux deux vaiſſeaux, qu'ils ſeroient bientôt rejoints par les autres. Mais ce ne fut que le 21. de Juin qu'ils en apperçurent un nouveau. Il diſparut peu après, mais on le revit le 26. & on le reconnut pour le *Glocester*. Mr. *Anſon* prévoyant par l'expérience de ſon vaiſſeau ce que celui-ci devoit avoir ſoufert, dépêcha à ſa rencontre un bâteau chargé d'eau, de rafraichiſſemens, & ce qui devoit lui être encore plus néceſſaire, d'un ſurcroit de matelots. Jamais ſecours ne vint plus à propos & ne fut témoin d'un plus triſte ſpectacle. Deux tiers de l'équipage avoient péri, & ceux qui vivoient encore étoient, à la réſerve des Officiers & de leurs valets, réduits à la plus dure extrémité. Ils ne recevoient plus par jour qu'une pinte d'eau,

&

& il leur en reſtoit ſi peu, que ſans celle qu'on leur envoyoit, en peu de jours ils ſeroient tous morts de ſoif. On n'eut aucun lieu d'en douter par l'obſtination des vents, qui pendant un mois entier éloignèrent les gens de l'équipage d'une Ile, à laquelle ils touchoient. L'inutilité de leurs efforts pour y aborder leur en avoit fait perdre l'eſpérance, & ayant conſumé l'eau & les proviſions, qui leur avoient été plus d'une fois envoyées, ils atendoient la mort à la vue du lieu, qui ſeul pouvoit prolonger leur vie. Heureuſement le vent changea le 28. de Juillet, & les pouſſa dans la baye où étoient les deux autres vaiſſeaux. Il ne reſtoit plus que 80. hommes ſur le *Gloceſter*, mais quoiqu'ils fuſſent tous malades, il en périt beaucoup moins à terre qu'il n'en étoit mort du *Centurion*, ſans doute parce que les ſecours du Chef les avoient diſpoſés à une plus prompte convalescence.

Des deux Vaiſſeaux chargés de vivres, on en avoit déchargé un, peu après avoir quité *Madère*. Celui qu'on avoit retenu n'arriva à *Juan Fernandès* qu'au mois d'Août. Sa vûe fut d'autant plus agréable qu'il aportoit du pain, & que de même que le reſte de l'Eſcadre on le croyoit ou de retour ou péri. On craignoit que ſon équipage moins nombreux & plus retardé que ceux des vaiſſeaux réjoints n'eut été encore plus maltraité qu'eux, & l'on fut tout ſurpris de ne pas voir à ſa manoeuvre, comme on l'avoit fait à celle des autres, des marques de ſa foibleſſe. Mais il venoit d'un port, qu'il avoit trouvé lorſqu'il s'attendoit à périr. Prêt d'échouer le 16 de Mai ſur une Côte du Continent à 45^{d}. 30^{m}. de latitude Méridionale, il aperçut une ouverture étroite, au travers

vers de laquelle il parvint dans un port. L'eau & les rafraichiſſemens qu'on trouva à terre, y arrêtèrent deux mois les ſeize Anglois, qui formoient l'équipage. La crainte étoit pour eux le ſeul déſagrément de leur aſile. Ils n'oſoient s'écarter de peur des Eſpagnols, dont ils ſe croyoient moins éloignés qu'ils ne l'étoient, & des Naturels du païs repréſentés comme auſſi cruels que puiſſans. Leurs fraieurs étoient mal fondées, car pendant le ſéjour qu'ils firent ſur cette Côte, ils ne virent qu'une ſeule famille. Elle étoit compoſée d'un Indien, de ſa femme, & de ſes enfans, & étoit venue ſur une barque, peu après l'arrivée des Anglois. De peur d'en être trahis, ils crurent devoir l'arrêter & tachèrent par de bons traitemens de lui faire oublier ſon eſclavage. Cet Americain leur parut avoir de la ſagacité, & la plus forte preuve qu'il leur en donna fut de ſe procurer la liberté. Il ſortit pendant une nuit orageuſe à la faveur d'une ouverture négligée, & s'enfuit avec ſa famille ſur une des barques du vaiſſeau, après en avoir détaché celles qui auroient pu le pourſuivre. Il ne fut découvert qu'au bruit de ſes rames, & lorſqu'il n'y avoit plus moien de l'ateindre. Quoique ſa fuite renouvellât les craintes des Anglois, ils ne furent pas inſenſibles au mérite d'un homme, qui avoit tout riſqué pour recouvrer le bien le plus précieux. Comme il pouvoit ſoufrir dans les bois, où on ſuppoſoit qu'il s'étoit caché, on eut l'humanité d'y porter des proviſions, & le plaiſir de voir qu'elles avoient été acceptées. Le vaiſſeau repartit enſuite, & ne fut pas longtems à rejoindre le *Centurion*.

Le *Wager* Vaiſſeau de guerre de la même Eſcadre n'eut pas le même bonheur. Comme il étoit char-

chargé des munitions & de l'attirail néceſſaires pour le Siège de *Baldivia*, le Capitaine n'avoit pas voulu manquer de ſe trouver à l'Ile du *Secours*. Mais la violence du vent, les écueils de la Côte, la mauvaiſe maneuvre de l'équipage, & le fâcheux état du Vaiſſeau le firent échouer. Les 130. hommes qui s'y trouvoient ſe ſauvèrent à terre, & y portèrent la diſcorde. Peut-être ſe ſeroient-ils réunis, s'ils s'étoient crus auſſi près du Vaiſſeau de tranſport que probablement ils l'étoient. Ce Vaiſſeau, qui n'étoit pas éloigné d'eux de plus de trente lieues, eut pu les tranſporter tous à l'Ile de *Juan Fernandès*. C'eſt là que le Capitaine perſiſtoit à vouloir aller, en repréſentant à ſon équipage, qu'il lui ſeroit facile de s'emparer près de l'Ile de *Chiloé* de quelque Vaiſſeau Eſpagnol, & qu'après tout il y avoit moins de témérité à pourſuivre ſa route qu'à rebrouſſer chemin. Il acheva par ſes diſcours & par quelques violences de révolter contre lui le plus grand nombre de ſes gens, qui après l'avoir empriſoné, le laiſſèrent avec ſeize hommes ſur l'Ile déſerte & ſtérile, où ils s'étoient ſauvés; & entaſſés ſur la grande barque, qu'ils n'avoient pu aſſez alonger, traverſèrent le détroit de *Magellan*. Manquant de proviſions, & cotoiant des terres inacceſſibles ou ſtériles, ils parvinrent au *Breſil* diminués de plus de la moitié. La petite troupe fidèle à ſon Chef fut encore plus malheureuſe; car après avoir fait de vaines tentatives pour s'avancer vers le Nord ſur les eſquifs qu'on lui avoit laiſſés, & réduite par divers accidens au nombre de quatre, elle ſe vit obligée de ſe rendre aux Eſpagnols de *Chiloé*. Le Capitaine & ſes trois Compagnons en furent humainement reçus, tranſportés au *Chili*

& enfin après le cartel renvoiés dans leur Patrie.

Ainſi de toute l'Eſcadre il n'y eut que deux Vaiſſeaux de guerre, la Chaloupe, & le Vaiſſeau de tranſport qui ſe réunirent. Ce dernier devenu inutile, dès qu'on en eut tiré les proviſions, & trop endommagé pour reprendre la route de l'Europe, fut détruit peu après ſon arrivée, & ſon équipage ſervit à renforcer les autres. Ils n'en avoient que trop de beſoin. De 961. hommes, qui s'étoient trouvés ſur ces quatre Vaiſſeaux, il en étoit mort 626; & ceux qui reſtoient, loin d'être en état d'exécuter leurs projets, étoient réduits à craindre ceux de leurs Ennemis. Des cruches briſées, des monceaux de cendres, & des arrêtes de poiſſons nouvellement mangés, qu'ils trouvèrent près du bord de la mer, leur firent penſer que l'Eſcadre Eſpagnole les avoit devancés, & qu'elle les cherchoit pour achever de les détruire. Ils ignoroient le ſort de cette Eſcadre, dont l'Hiſtoire ne doit pas être plus longtems différée.

L'Amiral *Pizarro* avoit ſous ſes ordres cinq Vaiſſeaux de guerre & une Patache de 20. pièces de canon. L'*Aſie*, ſur laquelle il ſe trouvoit, étoit de 66. pièces & contenoit 700. hommes. Il y en avoit autant ſur le *Guipuſcoa* de 74. pièces. L'*Hermione* en avoit 54. & 500. Hommes d'équipage. Celui de l'*Eſpérance* Vaiſſeau de 50 pièces étoit de 450. Hommes, & le *St. Eſtevan* de 40. pièces contenoit 350. Hommes. Outre les matelots & les milices, il y avoit ſur cette Eſcadre un Régiment de vieilles troupes. Dirigée dans ſes mouvemens par celle des Anglois, qu'elle avoit ordre d'obſerver, de ſuivre, & d'attaquer dans la Mer du *Sud*, elle trouva les mêmes obſtacles, & eut encore

moins

moins de bonheur. Comme le départ de l'Amiral avoit été précipité, il n'avoit eu le tems de prendre des provisions que pour quatre mois, & il comptoit de se pourvoir à *Buenos Ayres*. Il aprit dans ce lieu par le Gouverneur de *Ste. Catherine*, que les Anglois se trouvoient sur cette Côte, & qu'ils se disposoient à en partir. De crainte d'en être devancé, *Pizarro* ne s'arrêta point. Les deux Escadres se trouvèrent près du détroit à si peu de distance l'une de l'autre, qu'un Vaisseau Anglois écarté des autres se méprit à la forme de ceux des Ennemis, & faillit à être pris par l'Amiral, qui avoit eu la prudence de rendre son Vaisseau aussi semblable qu'il le pouvoit à celui de Mr. *Anson*. Les tempêtes du Cap *Horn* séparèrent trois Vaisseaux Espagnols de leur Amiral, & repoussant continuellement celui-ci l'obligèrent de retourner tout délabré à *la Plata*, où il ne fut rejoint que par l'*Espérance* & le *St. Estevan*. On n'a jamais su le sort de l'*Hermione*, & l'on suppose qu'il fut encore plus funeste que celui du *Guipuscoa*, qui échoua sur la Côte du *Brésil*. L'équipage de ce dernier diminué de près de la moitié eut le bonheur de se sauver à terre, après avoir de même que les équipages des autres Vaisseaux éprouvé pendant plus d'un mois toutes les horreurs de la famine. Les rats se vendoient à un prix excessif, & un frère coucha pendant plusieurs nuits avec le cadavre de son frère, pour retenir la petite portion de vivres que le mort recevoit. Les Equipages de l'*Asie* & du *St. Estevan* furent réduits à la moitié. Il ne restoit que 58. hommes en vie sur l'*Espérance*, & que 60. de tout le Régiment.

Pizarro ne se vit pas plûtôt en sureté, qu'il tâ-

cha de ſe remettre en état de pourſuivre ſon expédition. Il lui manquoit des vivres, des munitions, & ſur tout de l'argent. Le Viceroi du *Pérou*, à qui il s'adreſſa pour ce dernier article ne lui envoia que la moitié de ce qu'il demandoit, & divers contretems le fruſtrèrent des mâts, dont il avoit beſoin. Il répara cependant le mieux qu'il put l'*Aſie* & le *St. Eſtevan* & ſe remit en mer au mois d'Octobre 1741. Le *St. Eſtevan* aiant été fracaſſé ſur un écueil en deſcendant la rivière, fut détruit par ordre de l'Amiral. La ſaiſon étoit favorable pour ſon paſſage; mais par la négligence d'un des Officiers, les mâts s'abatirent dans un roulis, & l'*Aſie* revint de nouveau en très mauvais état à ſon port. *Pizarro* y fit réquiper l'*Eſpérance*, & en donna le commandement à un de ſes Capitaines nommé *Mindinuetta*. Il traverſa lui-même le Continent, & fut joint au *Chili* par *Mindinuetta*, qui étoit parti au mois de Novembre 1742. & avoit enfin fait le tour du Cap *Horn*. On ne nous dit point ce que ſon Vaiſſeau fit dans une Mer, dont les Anglois étoient repartis, & où *Pizarro* jugea à propos de le laiſſer. Cet Amiral revint à *Buenos Ayres* avec *Mindinuetta* en 1745, & y reprit ſur l'*Aſie* la route de ſa Patrie. Le défaut de matelots Eſpagnols l'avoit obligé de ſe ſervir de priſoniers Anglois & Indiens. Ces derniers ennemis nés des Eſpagnols, dont ils ſe virent encore maltraités pendant leur voiage, tachèrent de ſatisfaire à la fois leur haine & leur vengeance. Comme ils n'étoient qu'au nombre d'onze, ils ſondèrent les Anglois; mais ceux-ci n'ayant pas répondu à leurs avances, ils ne ſe crurent pas trop foibles, pour exécuter ſeuls leurs deſſeins. *Orellana*

digne

digne Chef d'une troupe auſſi animée l'arma de couteaux pointus, & de lanières de cuir, qui chargées de boulets devenoient dans les mains des Américains des armes redoutables. Ils profitèrent d'une nuit obſcure, & ſe jettant ſur un équipage mal préparé, en dépéchèrent un grand nombre, & forcèrent les autres à ſe ſauver avec les Officiers dans les chambres du Vaiſſeau. Ils ſe rendirent ainſi en peu de minutes maîtres du tillac, & en demeurèrent en poſſeſſion pendant deux heures. Ce ne fut que faute d'armes qu'ils ne pûrent forcer leurs ennemis dans les endroits, où ils s'étoient retirés. Ceux-ci revenus enfin de leur ſurpriſe & de leur frayeur reconurent le petit nombre des révoltés, & entr'ouvrant leur porte tuèrent le Chef d'un coup de piſtolet. Ses compagnons ne voulurent point lui ſurvivre, & s'étant tous précipités dans la mer, ils y périrent vengés. *Pizarro* ariva enfin en 1746. ſur la Côte de *Galice*, & ne ramena que 100. hommes de 3000. qui en étoient partis avec lui.

Ce ne fut que par une priſe que les Anglois fûrent informés du mauvais ſuccès de la flote Eſpagnole. Mais s'ils ſe virent par là délivrés de leurs inquiétudes, ils aprirent en même tems qu'elles n'avoient pas été deſtituées de fondement. *Pizarro* en envoiant au Vicerοi le détail de ſes déſaſtres, avoit ajoûté qu'il étoit poſſible que les Anglois plus téméraires que lui euſſent auſſi été plus heureux; mais que dans ce cas comme ils devoient avoir beaucoup ſoufert, & qu'ils ne pouvoient relâcher qu'à *Juan Fernandès*, il n'y auroit qu'à les y aller atendre avec quelques Vaiſſeaux, auxquels dans l'état de foibleſſe où ils ſeroient ils ne pourroient

roient réſiſter. Sur cet avis le Viceroi avoit dépêché quatre Vaiſſeaux de *Calao*, ſavoir un de 50, deux de 40. & un de 20. pièces de canon, pour intercepter les reſtes de l'Eſcadre Angloiſe. Mais après les avoir inutilement atendus près de la Baïe de la *Conception* & de l'Iſle de *Juan Fernandès* juſqu'au 6. de Juin, ils s'étoient retirés, perſuadés que les Anglois avoient renoncé à leur entrepriſe, ou y étoient tous péris; & le Viceroi qui le crut comme eux les déchargea à leur retour, & ne retint plus les Vaiſſeaux marchands dans ſes ports.

Cette nouvelle, qui expliquoit la raiſon des pots caſſés, des arrêtes & des cendres, que Mr. *Anſon* avoit trouvées en arrivant, & qui le raſſuroit contre la crainte d'être attaqué par des forces trop ſupérieures l'engagea à faire croiſer ſon Eſcadre le long de la Côte du *Chili* & du *Pérou*. Ce ne fut point ſans ſuccès. Chacun de ſes Vaiſſeaux fit de riches priſes, & en auroit fait un plus grand nombre, ſi quelque accidens arrivés à la Chaloupe l'*Eſſai* n'euſſent obligé le *Centurion* de perdre à ſecourir, & enſuite à décharger & à détruire cette Chaloupe, le tems que la plûpart des Vaiſſeaux devoient paſſer de *Calao* à *Valparaiſo*. Pour ſe procurer avec une plus grande apparence de force plus de facilité à faire des priſes, Mr. *Anſon* équipoit les Vaiſſeaux qu'il prenoit, & les diſpoſoit dans des lieux différens, & aſſez éloignés de la Côte, pour n'être point apperçus. Mais un Vaiſſeau échappé au *Glocester*, qui l'avoit pourſuivi en vain, donna avis au Gouverneur de *Paita* de l'arrivée des Ennemis, celui-ci dépêcha au Viceroi un Exprès chargé de cette nouvelle, & dès lors peu de vaiſſeaux Eſpagnols oſerent ſortir

des

dos ports. Les Anglois en saisirent cependant un, qui à peine sorti de *Paita*, leur aprit qu'ils étoient découverts, & leur donna un détail des forces & des trésors, qui se trouvoient dans ce lieu. Il n'en falut pas d'avantage pour les animer à tâcher de les enlever, avant que le Gouverneur les eut fait transporter plus avant dans les terres. Pour éviter de l'alarmer, Mr. *Anson* dépêcha à l'entrée de la nuit trois barques chargées de 58. hommes, qui guidés par des prisonniers, & profitant de l'obscurité entrèrent dans la Baie, sans avoir été découverts. Ils y fûrent reconnus par une barque Espagnole, qui par ses cris anonça aux habitans l'approche des Anglois. Ils s'assemblèrent en tumulte, on fit du Fort deux ou trois décharges, & les Anglois ne laissèrent pas de débarquer à une des extrémités de la Ville. Ils en traversèrent les rues en poussant des cris de joie, qui achevèrent d'effrayer leurs ennemis, & se divisant en deux corps ils s'emparèrent presqu'à la fois du Fort & de la maison du Gouverneur. Les Espagnols, surpris dans la nuit, abandonnèrent leurs lits & leurs habits, & s'enfuirent dans le plus grand désordre. Le Gouverneur laissa après lui une jeune Epouse, à laquelle il n'avoit été marié que deux jours, & qui sans deux soldats, qui moins expéditifs que leur Chef l'emportèrent sans chemise, seroit tombée en cet état entre les mains des Anglois. Ceux-ci se voiant dans un quart d'heure successeurs des habitans s'occupèrent à en saisir les effets. Les matelots enfilant à la hâte les habits des Espagnols par dessus les leurs paroissoient ridiculement travestis. Cependant le Vaisseau du Chef, qui n'avoit commencé à s'aprocher de la Ville, que lorsqu'il y avoit

lieu de croire que ſon monde y étoit débarqué, eut le plaiſir de voir le matin l'étendart Anglois arboré ſur le Fort. Il ne fut enſuite queſtion que de tranſporter ſur les Vaiſſeaux les richeſſes de la Place, & on le fit tranquilement malgré les menaces des Eſpagnols, qui renforcés & raſſemblés autour de la Ville, ſembloient vouloir y rentrer par aſſaut. Trop fiers pour conſentir à racheter leurs maiſons & les marchandiſes qu'on ne pouvoit tranſporter, ils aimèrent mieux que les Anglois brulâſſent les unes & les autres en ſe retirant. Toute la Ville fut conſumée à la réſerve d'un Couvent & d'une Egliſe, qu'on épargna par ordre de Mr. *Anſon*. Cette exception étoit une preuve de ſon humanité autant que de ſa politique. Ajoutons y les traitemens qu'il fit à ſes priſoniers pendant tout le cours de ſon expédition. Car quoiqu'on l'eut repréſenté comme un hérétique c'eſt-à-dire comme un monſtre, & qu'il eut lieu de s'atendre à de mauvais traitemens, s'il avoit le malheur d'être pris, il ne s'en crut que plus obligé d'inſpirer par ſon exemple à ſes priſoniers des idées plus ſaines & des ſentimens plus généreux. Ils fûrent traités avec douceur, leurs femmes fûrent reſpectées, les Moines mêmes ne pûrent réſiſter aux honnêtetés de vainqueurs, qu'ils n'avoient que trop noircis. Un Jéſuite reconoiſſant ſe crut obligé d'interpréter en leur faveur d'une manière hipothétique l'excluſion du ſalut, que ſon Egliſe dénonce aux hérétiques. Ainſi le nom de Mr. *Anſon* & à cauſe de lui tout le nom Anglois eſt devenu reſpectable en Amérique; & la Paix fera aiſément renaitre l'union & la confiance entre des Nations, que le commerce, les beſoins, & l'eſti-

me

me doivent concourir à lier.

Le *Gloceſter* occupé à croiſer plus haut ſur le même Côté n'eut point de part à la priſe de *Paita*, & ne ſe rejoignit que quelques jours après au *Centurion*, après avoir fait deux priſes de la valeur de 20, 000. L. St. La ſeule expédition que l'Escadre réunie put entreprendre dans ſon état de foibleſſe, & dans la certitude où elle étoit d'être découverte, ne pouvoit avoir pour objet que quelque vaiſſeau, qui ſe rendroit en Amérique d'un païs éloigné. Tous les ans vers le mois de Janvier, il en arrive un pareil au *Mexique* chargé à *Manile* des marchandiſes de l'Aſie, il les porte à *Acapulco*, y reçoit en échange de l'argent & un petit nombre de productions de l'Amérique, & repartant vers le mois de Mars s'en retourne en Aſie avec plus de promtitude qu'il n'en eſt venu. C'eſt ſur ce Vaiſſeau, appellé le *Galion*, que les Anglois fixèrent leurs vues pendant dix huit mois. Il leur reſtoit en quittant *Paita* aſſez de tems à ce qu'ils croyoient, pour ſe rendre à *Acapulco* avant le *Galion*. Mais comme leurs priſoniers, qu'ils n'avoient pu relâcher qu'à *Paita*, avoient conſumé leur eau, & que cette Ville ſituée dans un Climat ſabloneux & ſtérile en manque elle même, ils réſolurent de s'en pourvoir à l'Ile de *Quibo* ſituée à l'embouchure du Golfe de *Panama*. Ils y arrivèrent le 3. de Décembre, après avoir peu de jours auparavant paſſé pour la ſeconde fois la Ligne. Il ne leur auroit falu que trois jours pour ce qu'ils avoient à faire à *Quibo*, ſi la ſéparation du *Gloceſter* ne les avoit forcés à atendre ce Vaiſſeau qu'ils ne rejoignirent que le 12. Ils s'ocupèrent dans cet intervale à ſe fournir d'une eau excellente, qui coulant dans un canal de

120. piés de large & de 450. piés de long, ſe précipite ſur des rocs, qui à chaque inſtant en varient le cours, & forme une cascade, dont les bois des environs relèvent la beauté. Cette Ile, qui d'ailleurs n'eſt qu'une forêt continuelle, & qui n'eſt fréquentée que dans le tems de la pêche des perles, ne fournit aux Anglois d'autre proviſion que des Tortues. Ils en trouvèrent un nombre prodigieux, & en chargèrent ſuffiſamment ſur leurs Vaiſſeaux pour leur ſervir pendant un mois. Il en pêchèrent alors de nouvelles ſur la Côte de *Mexique*, & elles leur fûrent ſi ſalutaires, que pendant les ſept mois qu'ils paſſèrent en Amérique depuis leur départ de *Juan Fernandès*, il ne leur mourut que deux hommes. Ils enſeignèrent à en manger aux Indiens & aux Négres qu'ils avoient pris, & qui accoutumés à regarder la Tortue comme un poiſon, ſe félicitoient d'avoir apris à ſe procurer une nouriture plus délicieuſe, que celle qu'ils trouvent chez leurs Maitres. On ſait aſſez, que ces infortunés ne connoiſſent guère de plaiſirs, que ceux que des excès de boiſſon, ou des repas abondans peuvent fournir.

De *Quibo* au *Mexique* le trajet paroiſſoit court; mais des vents d'Oueſt interrompus par des calmes le firent durer juſqu'au 27. de Janvier 1742. La nuit du jour précédent, les Anglois avoient aperçu une lumière, & diſpoſés à ſe hâter, ils l'avoient priſe pour le fanal du *Galion*. Le matin diſſipa leur joie, en leur faiſant voir un feu placé ſur une montagne élevée, qu'ils devoient avoir aperçu dans la nuit à une diſtance de 25. lieues. Quoique le tems de l'arrivée du *Galion* fût paſſé, on eſpéroit, que quelque accident l'auroit retardé, &

autant

autant pour s'en éclaircir que pour reconnoître la ſituation d'*Acapulco*, on dépêcha une barque qui s'aprochant pendant la nuit de la terre, ſe ſaiſit d'un Canot de pêcheurs. On aprit par les priſonniers que le *Galion* étoit arrivé le 9. de Janvier & qu'il devoit repartir le 14. de Mars. A cette nouvelle les eſpérances renaquirent, & Mr. *Anſon*, pour intercepter ce Vaiſſeau, diſpoſa les ſiens dans une ligne circulaire devant le port d'*Acapulco*. Les cinq Vaiſſeaux, dont ſon Escadre étoit pour lors compoſée, ſe tenoient à trois lieues l'un de l'autre, & embraſſoient ainſi un eſpace de 24. lieues, dans lequel rien n'eut pû paſſer ſans être aperçu. Ils avoient ſoin d'ailleurs de s'éloigner aſſez du rivage, pour n'en être pas aperçus.

Mais la barque, qui par ſes informations, avoit donné lieu à ces ſages diſpoſitions, les avoit en même tems rendues vaines. Elle avoit été aperçue, & les Ennemis inſtruits des ravages que les Anglois venoient de faire au *Pérou*, ne manquèrent pas de retenir dans le port le vaiſſeau, qui auroit dû en ſortir. Les Anglois, qui ignoroient ce contr'ordre, continuèrent à croiſer devant *Acapulco* quinze jours au delà du terme, & lorſqu'ils n'eûrent plus lieu de douter que leur arrivée ne fût la cauſe du retardement, Mr. *Anſon* eut quelque deſſein de ſurprendre la Place avec le tréſor qui s'y trouvoit. Les ouvrages qu'on y avoit faits, & les troupes qui y étoient entrées n'auroient pas empêché le ſuccès ou du moins l'entrepriſe. Mais les calmes de la nuit, & les vents de terre du matin fûrent des obſtacles inſurmontables, & il falut enfin ſe retirer, & chercher quelque endroit ſur la Côte, propre à fournir de l'eau & des rafraîchiſſemens. Le port

de

de *Chequetan* ou *Segataneo* ſitué à trente lieues d'*Acapulco*, ne convenoit le mieux, que parce qu'il étoit le moins éloigné. Les proviſions n'y ſont ni fort bonnes ni fort nombreuſes. L'eau y eſt un peu ſaumache, les Animaux ne s'y trouvent point en abondance, il y manque de légumes & de fruits, & la pêche même n'y fournit pas autant qu'ailleurs. Peut-être auroit-on pu mieux ſe pourvoir, s'il y avoit eu moien de pénétrer dans l'intérieur du Païs, & de lier commerce avec les habitans. Mais ceux-ci retenus par les Eſpagnols, que l'arrivée des Anglois attira dans les bois autour du port, & qui contens de les y obſerver, ne firent aucune tentative pour les ataquer, ne ſe montrèrent point ſur la Côte. Il eut été imprudent de les aller chercher plus loin, à moins qu'on n'eut eu plus de forces; & comme il étoit naturel de ſupoſer qu'ils ſe tenoient en embuscade, on prit diverſes précautions, pour empêcher que les gens de l'Escadre ne s'écartâſſent. Il y en eut cependant un, qui ayant paſſé les barrières, eut le malheur d'être pris, mais qui enſuite s'échapa à *Lisbone* du vaiſſeau qui le tranſportoit en Eſpagne, & porta en Angleterre les prémiers avis de l'état des vaiſſeaux Anglois en Amérique.

Chequetan étoit la dernière terre de l'Amérique, à laquelle on ſe propoſoit d'aborder. Il faloit ſonger à ſe rendre en Aſie, & pour n'être point retardé dans ce trajet, on détruiſit les priſes Eſpagnoles dont on s'étoit ſervi auparavant. On manquoit de monde pour les équiper. Le nombre des Anglois étoit à peine ſuffiſant pour un vaiſſeau du quatrième rang, & ſur cette Côte même ils faillirent à perdre ſept ou huit de leurs meilleurs matelots

lots. Ils avoient été laiſſés avec un Officier dans une barque devant le port d'*Acapulco*, avec ordre en cas que le *Galion* ſortit, d'en venir auſſitôt donner avis au Chef, qui d'abord ſe ſeroit mis à ſa pourſuite. On avoit fixé à cette barque un tems, qui s'écoula ſans qu'on la revit, & le moindre danger qu'on craignit pour elle fut d'avoir été découverte & ſurpriſe par les gens du lieu. Dans cette ſupoſition, Mr. *Anſon* envoya quelques uns de ſes priſoniers au Gouverneur, pour lui redemander ce petit nombre d'Anglois, en échange des Eſpagnols qu'on retenoit encore. Mais avant qu'on eut reçu de réponſe la barque reparut, & le raport de ceux qui s'y trouvoient confirma ce que leur phiſionomie décharnée & leur foibleſſe exceſſive inſinuoient ſufiſament. On ne peut ſoufrir plus qu'ils l'avoient fait. Après avoir croiſé devant le port pendant le tems qui leur avoit été preſcrit, ils avoient eſſayé de rejoindre l'Escadre, mais les Courans s'étoient toujours oppoſés à eux. L'eau leur manqua, & ils fûrent obligés de cotoyer vers le Sud, & de chercher quelque lieu où ils pûſſent en trouver. Ce fut inutilement, & ils ſe virent réduits à boire du ſang de Tortue. Bientôt ils ſeroient morts de ſoif, ſans une pluie, dont ils reçurent l'eau dans leurs voiles tendues horiſontalement & changées par le moien de boulets en des eſpèces de ſacs. Après ce ſecours imprévu, ils prirent le large, & rejoignirent leurs compagnons, qui après cette réunion ſe diſpoſèrent à prendre la route de l'Aſie. Ils renvoyèrent cependant leurs priſoniers au Gouverneur d'*Acapulco*, qui de ſon côté leur avoit dépêché une barque chargée de rafraichiſſemens, que le mauvais tems obligea de revenir, ſans les avoir rencontrés.

A

Avant que de quiter avec nos Anglois un païs où ils s'étoient promis les plus grands ſuccès, il faut voir s'ils avoient eu tort de s'en flater, & ce qu'ils auroient pu faire dans des circonſtances plus favorables. Si ce détail paroit un hors d'œuvre, ce n'eſt qu'après notre Auteur que nous nous y engageons, & que nous bâtiſſons à la lettre des *Châteaux en Eſpagne*.

Trois mois plutôt le paſſage du Cap *Horn* ſe ſeroit fait en été; il eut été court, & la Flote ſe ſeroit trouvée devant *Baldivia* dans toute ſa force. Les Anglois n'auroient rien eu à craindre des forces navales de leurs Ennemis. Comme elles n'auroient pu être prêtes plûtôt qu'elles ne le fûrent, elles auroient toujours eſſuié les mêmes déſaſtres. *Baldivia* mal fortifiée & ſans doute mal défendue eut bientôt ouvert ſon port à l'Eſcadre Angloiſe. Il n'en auroit pas falu davantage pour ébranler tout le *Chili*. Les Gouverneurs des diverſes Provinces de ce grand Roiaume occupés à amaſſer des tréſors en avoient négligé des Places. Les magazins étoient vuides, les fortifications en déſordre, & la diſcipline entiérement abolie. Les Troupes amolies par les chaleurs & par les plaiſirs avoient oublié l'uſage des armes à feu. Dans tout le *Chili* il n'y avoit pas trois cent mouſquets. Les Villes de *Panama* & de *Calao* n'auroient pas pu réſiſter aux Anglois, & le Viceroi craignoit leur viſite à *Lima*. Les diviſions, qui regnoient entre les Gouverneurs, loin de leur permettre de ſe réunir, leur euſſent fait trouver du plaiſir dans la deſtruction de leurs voiſins. Les Naturels du païs toujours animés contre des Maîtres, qui les me-

ha-

naçoient encore d'un nouveau *Pizarro*, euſſent regardé les Anglois comme leurs libérateurs. Les *Arranques*, les *Puelches*, & les *Penguinches* euſſent joint leurs armes aux leurs & à celles des Indiens voiſins du *Pérou*, & un ſoulèvement univerſel eut pu être la ſuite de leur révolte. Ainſi l'Eſpagne ataquée puiſſament dans les païs d'où elle tire ſes tréſors, ſe ſeroit vûe obligée d'y envoyer des forces conſidérables, & eut été moins en état de fournir des ſecours aux Ennemis de l'Angleterre. Tels ſelon notre Auteur euſſent pu être les fruits de cette expédition. Ceux qu'elle eut n'y répondirent qu'imparfaitement, & fûrent, comme ils l'avoient déja été, précédés d'inquiétudes & d'accidens, dont il me reſte à rendre compte, en ſuivant les Anglois dans leur nouvelle navigation.

Le *Centurion* & le *Glocester* quitèrent les Côtes de l'Amérique le 6. de Mai 1742. Les prémières terres de l'Aſie, qui fuſſent à leur portée, étoient les Iles *Ladrones*, ſéparées de l'Amérique de près du tiers de la circonférence du Globe. Mais comme entre les Tropiques ſoufient d'ordinaire des Vents de Nord-Eſt favorables pour ce paſſage, les Anglois ſe flatoient de n'y pas demeurer plus longtems que les Eſpagnols, qui le font ſouvent en deux mois. Pleins de cette confiance, ils s'éloignèrent des Terres, & gagnèrent la hauteur, où l'on atend les vents les plus conſtans. Mais ceux d'Oueſt ou tout au plus des vents variables ne leur permirent pas pendant ſept ſemaines de faire plus du quart du chemin. Des accidens nombreux ſuivirent ce retardement. Les mâts des deux Vaiſſeaux fûrent ſouvent endomagés, & dans l'un & dans l'autre des voies d'eau conſidérables fatiguè-

guèrent des équipages afoiblis par le Scorbut.

Quoiqu'ils ne manquâſſent pas de proviſions, que les pluies fournîſſoient abondament de l'eau, & qu'on eut ſoin d'entretenir la fraicheur & la propreté, la maladie ne laiſſa pas de faire des progrès, qu'aucun remède ne put arrêter. Le vent favorable, qui s'étoit fixé vers la fin de Juin, ne rendit pas la navigation auſſi prompte qu'elle eut pu l'être. Le *Gloceſter* ayant perdu ſon grand mât, n'avançoit que lentement, & le *Centurion* perdit près d'un mois à l'atendre. Lorſqu'il ne reſtoit plus que 300. lieues à faire, de nouveaux vents contraires achevèrent de démâter le *Gloceſter*, & ſon équipage ne put plus ſufire à vuider l'eau qui y entroit. Il falut donc décharger & détruire ce vaiſſeau le 15. d'Août, & le 23. on aperçut les prémières Iles qu'on eut vûes dans ce long trajet. Elles n'étoient pas propres pour un débarquement, & l'on craignoit preſque de n'en point trouver d'autres, lorſque le 26. on en découvrit trois nouvelles. Une Barque qu'on ſaiſit ayant donné ſur l'une d'elles les informations les plus favorables, on ſe hâta d'y aborder. Les malades, dont le nombre étoit exceſſivement augmenté, fûrent inceſſament mis à terre, & les Officiers ſuivant l'exemple de leur Chef les y portèrent ſur leurs épaules. Leur Santé ſe rétablit avec une promtitude ſurprenante, & dans tout le ſéjour qu'ils firent dans cette Ile, il n'en mourut pas plus de dix. Les fruits aigrelets & les plantes antiſcorbutiques contribuèrent de même que l'air à leur guériſon. Ils y trouvèrent abondance de beſtiaux, d'oiſeaux & de légumes, & quoiqu'il n'y eut point de rivière, les ſources réparoient ce défaut & formoient en plu-

plusieurs endroits des bassins d'une eau excellente.

Mais les plus beaux païs sont sujets à quelques désavantages, & l'Ile de *Tinian* n'en est pas entièrement exemte. Le plus grand de tous c'est le manque de ports. Le seul endroit où les Vaisseaux puissent se tenir est au S. O., & depuis la mi-Juin jusqu'à la mi-Octobre, il est infesté par des tempêtes dans les tems de la pleine & de la nouvelle Lune. Les cables déchirés par les pointes de Coral, dont le fond de la mer est rempli ne peuvent résister aux Vents & aux Courans. C'est ce que le *Centurion* éprouva le 22. de Septembre. Un vent furieux rompit les cables qui le tenoient à l'ancre, l'écarta de la Côte, & ne lui permit pas d'y revenir de 19. jours. Comme la plus grande partie de l'équipage se trouvoit à terre avec Mr. *Anson*, il n'étoit resté à bord que 108. hommes, la plupart à peine convalescens. Un nombre si peu proportioné au service des pompes & à la maneuvre du Vaisseau n'avoit pu le ramener plutôt vers l'Ile, & l'on y desespéroit de le voir de retour. Le Chef eut lui-même les plus vives inquiétudes, lorsque quelques jours après il vit deux barques, qu'il prit de loin pour celles du *Centurion*, & dans lesquelles il craignit que la partie de l'équipage séparée de lui ne se fut sauvée du vaisseau submergé. Cette idée, à laquelle se joignit la crainte de terminer sans gloire une expédition aussi pénible, lui causa une émotion, à laquelle il donna un libre cours, en se renfermant dans sa Tente. A la réserve de cet instant de foiblesse, que quelques personnes lui ont reproché, on ne peut qu'admirer son flegme, sa prudence, & son activité. Il représenta à ses gens, qu'il y avoit aparence que le Vais-

ſeau n'ayant pu regagner l'Ile ſe ſeroit rendu à la *Chine*, & que pour l'y rejoindre, il faloit fier par le milieu la barque qu'on avoit priſe, & l'alonger de manière qu'elle pût les tranſporter tous. Il ne ſe contenta pas de les animer à cet ouvrage & de le diriger, il y mit lui même la main. Les principaux Ouvriers du Vaiſſeau, qui ſe trouvoient dans l'Ile, eurent bientôt préparé des Outils & des Matériaux, & les deux bouts de la barque alloient être réunis, lorſque le 11. d'Octobre le Vaiſſeau reparut & fit ceſſer le travail & l'inquiétude. Mr. *Anſon* ne tarda pas de s'y rendre avec la plus grande partie de ſon monde, & quoique quelques jours après le Vaiſſeau fut de nouveau emporté par une tempête, l'équipage renforcé ſe vit en état de le reconduire en cinq jours à la rade. Déja ce peu de tems avoit été employé par les matelots reſtés à terre. Réduits à un moindre nombre ils avoient commencé à remettre la barque dans l'état où elle étoit, & qui alors leur auroit ſufi. Enfin ils ſe rejoignirent tous, & quitèrent le 21. une Ile, où ils avoient éprouvé ſucceſſivement les agitations de la joie & de la douleur. Leur navigation ne fut pas longue, & ils arivèrent à *Macao* le 12. de Décembre. C'étoit depuis deux ans le prémier Port d'amis qu'ils euſſent vu. A la vérité ce furent des amis timides & de mauvais conſeillers. Le Gouverneur Portugais quoique diſpoſé à rendre ſervice à Mr. *Anſon* étoit trop dépendant des Chinois, pour oſer le faire éficacement. Il ne lui conſeilla pas non plus de ſe rendre à *Canton*, de peur de ſe brouiller avec les habitans, qui peu acoutumés à voir des Vaiſſeaux de cette force n'en exigeoient pas moins le droit que leur payent les marchands, &

dont

dont un Vaiſſeau de guerre avoit lieu de ſe croire exemt Ces raiſons firent préférer un petit Port nommé *Typa*. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que Mr. *Anſon* put obtenir des Chinois ce qui lui manquoit. Atachés par l'interêt aux Eſpagnols de *Manile*, ils ne regardoient le Commandant Anglois que comme un grand Pirate, & cette raiſon autant que la mauvaiſe foi de leurs Mandarins, la vénalité de leurs Tribunaux, & les artifices de leurs marchands, cauſa de grands retardemens à la réparation du Vaiſſeau, & à l'achat des munitions & des vivres qui lui manquoient. Las de délais qui ſe ſuccédoient continuellement, Mr. *Anſon* ſe convainquit que la réſolution & les menaces lui réuſſiſſoient mieux que les préſens; & le Vaiſſeau après avoir été radoubé & pourvu, partit de *Typa* le 6. & de *Macao* le 19 d'Avril 1743.

Mr. *Anſon*, en quitant ce port, avoit répandu le bruit qu'il alloit reprendre la route d'Europe, & quoique dans cette ſaiſon la monſon Occidentale ne permit guères ce trajet, il avoit perſuadé à ſes gens que ſe fiant ſur leur adreſſe & ſur la bonté de ſon Vaiſſeau, il avoit deſſein de faire cette ſinguliére épreuve. Il étoit convaincu que ſi l'on eut ſu à *Macao* qu'il en vouloit au *Galion* de *Manile*, les habitans n'en euſſent été informés par leurs amis les Chinois. Ils ne laiſſérent pas que de l'être, malgré ſes ſoins à ſe tenir aſſez loin des Côtes des *Philipines*, pour n'en être pas aperçu. Il le fut diverſes fois, & le Gouverneur de *Manile* ſolicité par les marchands avoit réſolu d'envoyer à ſa rencontre divers Vaiſſeaux de force. Mais l'opoſition des vents, les retardemens du principal Vaiſſeau, & ſurtout les diférens ſurvenus entre les Intéreſſés

prévinrent l'exécution de cette entrepriſe. Ce n'étoit pas la ſeule qui eut manqué de cette manière, car lorſque le *Centurion* étoit hors d'état de défenſe à *Typa*, pendant qu'on le réparoit, les Eſpagnols avoient ſongé à le faire bruler par un Vaiſſeau qu'on y auroit envoié. Mais quoiqu'on ne demandât que 40, 000. écus, pour un coup qui en eut épargné un million, les Marchands, qui ſoupçonnoient le Gouverneur de vouloir ſimplement leur tirer cet argent, refuſèrent d'en faire l'avance, & les Anglois dûrent la conſervation de leur Vaiſſeau aux défiances & à l'économie de leurs Ennemis.

Dès que le *Centurion* ſe trouva en pleine mer, Mr. *Anſon* en fit aſſembler l'équipage. Il lui dit que ſon deſſein étoit d'aller attendre au Cap de *Spiritu Santo* le Vaiſſeau d'*Acapulco*, qui ne manque jamais d'y paſſer à ſon retour à *Manile*. Il ajouta, que malgré les bruits qu'on faiſoit courir de l'épaiſſeur de ce Vaiſſeau qu'on diſoit impénétrable aux canons, il avoit réſolu de s'en approcher d'aſſez près, pour que les ſiens le traverſaſſent de part en part. Animés par ce diſcours à une ſi riche priſe, les gens du Vaiſſeau l'attendirent pendant un mois. (*a*) Le *Galion* parut enfin le 20. de Juin, & loin de paroître fuir le *Centurion*, il s'en approcha hardiment, & ſe prépara de même que lui au combat. Mais le feu continuel que Mr. *Anſon* fit faire de ſes canons, & des mousquets d'un équipage exercé à s'en ſervir terminèrent en fort peu de tems l'Action à ſon avantage. Les Eſpagnols ayant perdu une grande partie

(*a*) L'Auteur a inſéré dans ſa Rélation l'extrait du Journal d'une des perſonnes de l'équipage, qui exprime de la manière la plus naive ſon impatience & ſon ardeur.

partie de leur monde & sur tout de leurs Officiers, furent contraints de se rendre à des gens, dont le nombre n'étoit que la moitié du leur.

Le Vaisseau qu'on venoit de prendre s'appelloit *Nostra Signora de Cabadonga*. Il étoit beaucoup plus grand que le *Centurion*, portoit 36 piéces de canon & 28. pierriers, & contenoit 550. hommes. *Don Jéronimo de Montaro*, qui le commandoit, étoit regardé comme le plus habile des Capitaines de *Galions*, & portoit le titre de Général. Les Anglois aprirent de leurs prisonniers que le Vaisseau retenu à *Acapulco* l'année précédente, en étoit parti celle-ci plûtôt qu'à l'ordinaire, & devoit avoir gagné *Manile*, avant que Mr. *Anson*, se fut rendu devant le Cap où il venoit de les prendre; de sorte que sans les délais des Chinois il eut pu faire deux prises au lieu d'une. L'équipage s'en consola par la richesse de celle qu'il avoit faite. On ne songea qu'à regagner avec elle les Ports de la *Chine*; & pendant le voiage qui fut court, le prémier soin fut de veiller sur les prisonniers, & le second de compter & de transporter leurs trésors. On trouva 1,313, 843. pièces de huit, & 35, 682. onces d'argent, ce qui avec ce que les Anglois avoient pris aux Espagnols pendant le reste de cette expédition montoit à 400, 000. L. St. Si à cette somme on ajoute les marchandises détruites, dont la valeur étoit du moins de 600, 000. L. S., les frais de la Flotte de *Pizarro*, & les dépenses faites pour réparer les Fortifications de l'Amerique, il paroitra que la perte des Espagnols doit avoir été fort grande, & que l'expédition de la Flotte Angloise leur fut très préjudiciable.

Mr. *Anson* arriva à *Macao* le 11. de Juillet, & s'a-

vançant de là vers la rivière de *Canton*, franchit malgré les refus des Chinois le paſſage étroit qui défend le Port. Deux Forts placés des deux côtés du paſſage & garnis de huit ou dix Canons de fer ne s'aviſèrent point de faire une réſiſtance, qui eut été inutile; mais les Gouverneurs, de même que le Pilote que Mr. *Anſon* avoit forcé de le conduire, furent punis d'avoir permis ce qu'ils n'avoient pu empêcher. Cet acte de vigueur joint au ſurcroit des richeſſes des Anglois, leur acquit plus de conſidération d'un Peuple craintif & venal. Les déclarations de quelques Eſpagnols auxquels on avoit permis d'aller à terre furent honorables à leurs Vainqueurs. Le Viceroi à qui Mr. *Anſon* avoit écrit, pour lui demander des proviſions, & une audience, lui accorda les prémières, & remit l'autre ſous prétexte de la chaleur, mais en effet pour avoir le tems de recevoir les ordres de ſa Cour. On parla encore du droit demandé, mais comme le Chef fut inflexible, les Mandarins députés par le Viceroi ſe relâchèrent de leurs prétentions, & exigèrent ſeulement que les priſonniers Eſpagnols fûſſent mis en liberté. On leur accorda après quelques difficultés comme une faveur, ce qu'on déſiroit autant qu'eux.

Il ſeroit auſſi fatiguant qu'inutile de raporter les divers préparatifs des Anglois pour leur retour, & les retardemens qu'y aportèrent les Chinois, ſoit par crainte, ſoit par intérêt, ſoit par ſimple formalité. Il ſufira de dire que Mr. *Anſon* fut obligé de venir lui-même à *Canton*, & d'avoir l'oeil à l'exécution de ſes ordres. Prêt à partir il s'adreſſa de nouveau au Viceroi, pour le faire ſouvenir de ſon audience. Elle eut peut-être encore été retardée, ſans une ocaſion qu'eurent les Anglois de ſe rendre uti-

utiles à des hôtes, qui ne ſavoient ni les recevoir ni les renvoyer. Un feu violent, qui par la négligence des Chinois conſuma une grande partie de la Ville, & que les matelots Anglois arrêtèrent preſque ſeuls, leur valut les remercimens de la Nation, & l'audience du Vice-roi. Mr. *Anſon* y obtint tout ce qu'il demanda, & ayant vendu le Vaiſſeau Eſpagnol à des Marchands de *Macao*, il quita ce Port le 15. de Décembre, & revint en Europe par le détroit de *La Sonde* & le Cap de *Bonne Eſpérance*. Il revit ſa Patrie le 15. de Juin 1744. après avoir prouvé dans cette expédition, qui dura trois ans & neuf mois, que, *quoique la prudence, la conſtance & l'intrépidité ne ſoient pas exemtes des coups de la Fortune, elles lui ſont à la longue ſupérieures, & ne manquent guère à la fin d'être couronnées de ſuccès.*

En terminant cet Extrait, je ne puis que me féliciter d'avoir eu à ſuivre un auſſi bon Guide. Tout intéreſſe dans ſa Rélation. On entre dans ſes idées, & l'on goûte ſa façon de ſentir autant que ſa maniére de narrer. En racontant les faits il raporte les motifs, & avec les événemens les cauſes qui les ont produits. Les plus petites particularités deviennent importantes par les circonſtances & les réflexions dont elles ſont acompagnées. La Critique n'a juſqu'ici reproché qu'un défaut à ce Livre, c'eſt d'être un peu trop chargé des éloges du Chef; mais ce défaut fait honneur à un homme reconnoiſſant, qui après tout n'a fait ſur ce ſujet que prévenir les ſentimens de ſes Lecteurs, & qui par excès de zéle a oublié que pour bien louer il ne faut pas louer beaucoup.

ARTICLE IV.

EPITRE *ſur les* trois principales hypothèſes *de* l'Union *de* l'Ame & *du* Corps *à Madlle.* SOPHIE ROQUES, *Fille de* MR. ROQUES, *très célèbre Paſteur de l'Egliſe Françoiſe à* Basle: *précedée d'une* LETTRE *au Pere au ſujet de cette Pièce adreſſée à Madlle. ſa Fille.*

CEux qui ne connoiſſent pas comme moi Mlle. votre Fille ſeront ſurpris que je lui adreſſe une Epitre ſur une matière auſſi abſtraite & auſſi difficile que l'eſt celle de l'union de l'Ame & du Corps; mais cet étonnement ceſſeroit s'ils ſavoient qu'elle a pénétré ſous vos auſpices jusques dans le Sanctuaire des Muſes, & que la Philoſophie a peu de ſecrets que vous ne lui ayez révelés.

Les Dames ne ſe contentent pas aujourdhui de gagner nos coeurs par les charmes tout puiſſans que leur prête la Beauté, elles veulent encore triompher de nos eſprits par la ſupériorité de leurs connoiſſances; elles nous montrent que la faculté de penſer égaliſe les deux ſexes auſſi bien que les différentes conditions; que la même éducation produiroit à peu près les mêmes effets, & que pour percer dans les myſtères les plus profonds il n'y a qu'à avoir de l'attention & une bonne vue.

Madame la Marquiſe *du Chatelet* ne marche-t-elle pas à côté des *Newtons* & des *Leibnitz*? les Sciences & la Nature ont-elles des richeſſes qui lui ſoient inconnues? les Dames ſe bornoient autrefois à briller par la fineſſe & la naïveté de l'Expreſſion, par une imagination ornée de graces, par la délicateſſe des penſées & des ſentimens. Elles joignent au-

aujourdhui la juſteſſe & la ſolidité à cette manière d'écrire, naturelle, touchante & agréable, qui nous plaît & nous attache; qu'on admire, mais qu'on a tant de peine à ſaiſir & à imiter. On voit par-là que je n'ai pas tort d'adreſſer à la Fille d'un grand Philoſophe, une Pièce en vers qui traite ce que la Métaphyſique a peut-être de plus important & de plus délicat.

Je prévois que l'on me fera ici une autre objection; ce ſujet, me dira-t-on, n'eſt guères ſuſceptible des ornemens de la Poëſie, ni de ces images vives & riantes qui en ſont la beauté. L'expreſſion la plus propre à la penſée qu'on veut exprimer, n'eſt pas toujours celle qui eſt la plus convenable à la meſure & à la rime; elle y réſiſte même ſouvent; on eſt quelquefois réduit à ſacrifier la cadence & l'harmonie, à la clarté & à la préciſion. Il eſt certain que la Langue Françoiſe fournit peu de termes ſynonimes; le mot propre eſt quelquefois unique: quelque dur qu'il ſoit en Poëſie, on eſt contraint de l'employer faute de mieux; c'eſt ce que j'ai été obligé de faire en me ſervant de cette expreſſion, *cauſes occaſionelles*. Je ſcai qu'elle gâte le vers, mais où en trouver une autre qui exprime ce que je veux dire? malgré ces inconvéniens dont je conviens, je ne crois pas que les figures dont les Muſes ornent le raiſonnement, lui ôtent rien de ſa force, de ſa juſteſſe, & de ſon énergie. Une vérité n'eſt pas moins une vérité en vers qu'en proſe; elle ſemble même recevoir un nouveau prix des obſtacles que l'art a ſurmonté, & on y trouve deux ſortes de beautés; celle qui eſt propre à la penſée, & celle qu'elle doit à l'expreſſion.

N'y a-t-il pas de l'adreſſe à tourner en ornemens les matériaux les plus néceſſaires à un édifice? N'oublions jamais que les prémiers Poëtes ont été les

prémiers Philoſophes : ils ont cru que pour gagner l'eſprit & le coeur, il falloit commencer à gagner l'oreille. La raiſon elle-même a aprouvé un artifice qui étendoit les bornes de ſon empire.

Mais la plus grande difficulté eſt tirée du ſujet même ; comment pourrions-nous connoitre quel eſt le véritable ſyſtême de l'union de l'Ame & du Corps, ſi nous ne connoiſſons bien ni notre Corps ni notre Ame ? Dans les queſtions importantes, mais douteuſes, il faut ſe contenter du probable au défaut du vrai ; mais ici le probable même ſemble ſe dérober à nos recherches : tout ce que nous ſavons c'eſt ce qu'exprime Madame *Deshoulieres* dans ces vers-ci.

Je ſens que de la Machine
Les inviſibles reſſorts
Bien que l'Ame ſoit divine,
L'uniſſent avec le Corps.

Si nous voulons aller au delà, nous marchons dans les ténebres ; c'eſt beaucoup d'ignorance ſur bien peu de certitude. Ici les plus ſavans ſe trouvent au niveau des moins éclairés ; le célebre Mr. le *Clerc* ne croyoit pas qu'il fut poſſible d'expliquer clairement quelle eſt la nature de l'union de l'Ame & du Corps : pluſieurs Péres de l'Egliſe ont regardé cette union comme une eſpèce de prodige, comme quelque choſe d'incompréhenſible & d'inexplicable. Voici ce que dit ſur ce ſujet *Gregoire* de Nice. *Mentis corporisque nexus & ſocietas rationem quandam conjunctionis habet, quæ explanari dicendo & intelligi cogitando non poteſt.*

Le Père *Malebranche* qui avoit ſi fort médité ſur les propriétés de l'Ame & du Corps, n'avoit pu parvenir à les connoitre ; il s'imaginoit même que nous

ne pouvions être assurés de l'existence & de la réalité du Corps que par la Révélation. A l'égard de l'Ame nous ne la connoissons guères que par sentiment : les Cartésiens sont persuadés qu'il n'appartient qu'à elle seule de penser & de réfléchir & que cette faculté la distingue parfaitement du Corps ; cependant Mr. *Locke*, dont l'Esprit étoit si juste & si pénétrant, croit que nous ne connoissons pas encore toutes les propriétés de la matière, & que peut-être elle n'est pas incapable de penser. Combien d'Enigmes n'y a-t-il pas encore sur la nature de l'Ame ? pouvons-nous nous vanter de connoître parfaitement toutes ses facultés & leur étendue ? Que d'obscurités sur le Méchanisme du Corps humain & sur les fonctions de chaque partie !

Notre esprit s'élevant du sein de la poussiere,
Veut tout connoître & tout voir,
Et nous ignorons la maniere
Dont notre Corps peut se mouvoir !

Combien de connoissances qui seroient nécessaires pour nous conduire au vrai système de l'union de l'Ame & du Corps ! ces Lumières nous manquant, on se trouve dans l'obscurité, & l'on ne fait plus que tâtonner. Aussi les plus grands Philosophes se sont-ils partagés sur la nature & la forme de cette union. Chacun d'eux fait des objections presque triomphantes contre l'Hypothèse qu'il combat, mais à son tour il a beaucoup de peine à parer les coups qu'on porte à son système favori : c'est ce qui fait que plusieurs personnes desespèrent quasi que nous puissions parvenir à quelque chose de certain & d'évident sur cette matière. Toutes les différentes opinions qu'on a proposées sur ce sujet touchent à la Liberté & à la Préscience divine ; & l'on

l'on a beaucoup de peine à concilier ces deux choſes, qu'on doit reſpecter, & qui ſont également certaines.

Pour adopter un principe ce n'eſt pas aſſez qu'il ſoit ingénieux & qu'il ait quelque choſe de vraiſemblable, il faut encore qu'il ne repugne point aux vérités les plus évidentes, comme le ſont celles-ci: Dieu eſt un Etre parfaitement libre, parfaitement juſte, & il ne trompe perſonne; Or, on prétend démontrer que le Syſtême de Mr. *Leibnitz* ruine la Liberté, non ſeulement de l'homme, mais encore celle de Dieu même; qu'il fait tort à ſa Bonté & à ſa Sageſſe, parce qu'il confond le mal moral & le mal phyſique, qu'il les rend également néceſſaires; en ſorte que ſi le ſuprême Légiſlateur puniſſoit les coupables il agiroit très injuſtement, puiſqu'ils n'ont fait qu'exécuter ſes Loix, remplir leur deſtinée, & qu'ils ne ſont criminels que parce qu'ils ne pouvoient pas être autrement. On prétend prouver cette accuſation par l'Hypothèſe même de Mr. *de Leibnitz*, par les conſéquences néceſſaires qui en découlent naturellement, par ſes propres paroles, & par celles de ſes plus zélés Partiſans: auſſi dès qu'il eut propoſé ſon ſyſtême, il s'éleva un cri preſque général; & qu'on ne diſe pas que cette voix étoit celle de la populace des gens de Lettres! Les Philoſophes les plus illuſtres fulminèrent contre cette Hypothèſe: les Pères *Lami*, & *Tournemine*, Mrs. *Bayle*, *Clarck*, *Newton*, quels noms, & quelles autorités! firent à ce ſujet de très fortes objections. Vous Monſieur, & l'illuſtre Mr. *de Crouzas* les avez pouſſées d'une manière victorieuſe dans pluſieurs de vos judicieux Ouvrages (*a*): enſorte que l'on

(*a*) Voyez le *Journal Helvetique* Decembre 1737. Fevrier

l'on peut dire que vous avez renverſé l'Edifice que Mr. *de Leibnitz* avoit élevé à grand frais. Des grands Philoſophes prennent plaiſir à former des ſyſtêmes, mais comme le Batiment manque de ſolidité, on l'ébranle aiſément, & il tombe par ſon propre poids.

Auſſi Mr. *de Leibnitz* n'a-t-il peut-être conſideré ſon Hypothèſe que comme un Roman ingénieux; il a voulu eſſayer comment & juſqu'où un génie ſupérieur pourroit le ſoutenir & l'accrediter: mais comme ce Roman eſt dénué d'une qualité eſſentielle, qui eſt la vraiſemblance, & qu'il eſt d'ailleurs chargé de grands défauts, que toute l'habileté de l'Auteur n'a pu couvrir entièrement, il n'a pas échapé à la Critique, & à une Critique d'autant plus judicieuſe, qu'elle eſt dictée par la vérité.

Ceci me rappelle que j'ai dit aſſez de mal du ſyſtême de l'harmonie préétablie, ſans dire préciſément ce que c'eſt, & ſans prouver mon accuſation; cela n'eſt pas permis: il faut donc ſuivre les règles, & pour cela je n'ai qu'à expoſer le ſyſtême tel que le propoſe Mr. *de Leibnitz* lui-même, nous verrons enſuite ſi j'ai tort ou raiſon. Je promets de ne rien exagerer, de ne dire rien que de vrai, mais auſſi je ne diſſimulerai point ce que cette Hypothèſe a de dangereux. Un Juge trop indulgent, pour ſauver un coupable, riſque la vie de dix innocens: je me ſouviendrai toujours que Mr. *de Leibnitz* étoit un génie vaſte, pénétrant, qui a honoré les Sciences qu'il a cultivées avec beaucoup de ſuccès, remontant aux principes les plus ſublimes & en tirant tout ce qui eſt poſſible d'en tirer; mais, Mr. *de Leibnitz*,

vrier & Novemb. 1738. Fevrier & Juin 1739. les Pièces de Mr. *Reques* ſont des modèles d'une diſpute polie.

nitz, tout grand-homme qu'il étoit, n'étoit pourtant qu'un homme, & ce qu'il a écrit peut avoir des défauts, parce que tout ce que font les Hommes a le caractère de l'humanité.

Il me semble que l'on doit être encore plus en garde sur les fautes qui échapent aux génies supérieurs que sur celles que commettent les Ecrivains du commun; celles-ci sont sans conséquence, au lieu que les prémières font autorité. Louons ce qui est véritablement louable, mais aussi, soyons assez hardis pour relevér ce qui ne l'est pas: ce seroit manquer de justesse d'esprit & de droiture de cœur, que de ne lire un ouvrage que dans le dessein de relevér ce qui est mauvais; mais aussi ce seroit pousser trop loin l'adulation & manquer de discernement, que d'aprouver tout indifféremment. Sur tout point de railleries mordantes, & moins encore d'invectives; n'oublions jamais que les injures ne sont pas des raisons, non plus que les tourmens des démonstrations: si nous sommes obligés de montrer la nudité des grands-hommes; ne le faisons qu'avec modestie & en tournant en quelque sorte la tête en arrière pour nous la cacher à nous-mêmes.

Voila, Monsieur, les règles judicieuses que vous avez sagement observées dans votre dispute avec Mr. le Professeur *Bourguet*, au sujet de l'harmonie préetablie. Vous avez toujours parlé avec éloge de l'Auteur de cet ingénieux système, mais vous n'avez pas dissimulé ce qu'il a de défectueux & de blamable. Votre modération & votre politesse ajoutent un nouveau prix à l'évidence de vos preuves, & à la force de votre raisonnement. Mr. *de Leibnitz* mérite bien ces égards; lui qui, malgré sa dispute avec Mr. *Bayle*, l'a placé après sa mort

dans

dans le Ciel avec les Intelligences céleſtes, & qui croyoit que la diverſité des ſentimens ne devoit jamais alterer l'union qui doit être entre les hommes.

J'examinerai à préſent, en peu de mots, l'Hypothèſe de Mr. *de Leibnitz*; je juſtifierai ce que j'en ai dit précédemment, & ce qu'on trouvera dans mon Epitre. Cet illuſtre Philoſophe compare l'union qui eſt entre l'Ame & le Corps à celle qui eſt entre deux pendules, qui s'accordent ſi parfaitement que dans le tems que l'une montre les heures, l'autre ſonne; mais celle qui ſonne les heures, ne les ſonne pas, parce que l'autre les montre; mais parce que Dieu a établi leurs mouvemens de façon que l'aiguille & la ſonnerie ſe raportent continuellement.

Je cite les propres paroles de Mr. de *Fontenelle*, dans l'expoſition qu'il fait du ſyſtême de Mr. *de Leibnitz*. Qui ne voit que ſi l'Ame n'eſt unie au Corps que comme deux pendules, qui s'accordent parfaitement, ſont unies enſemble; cette union n'eſt point réelle, & qu'elle eſt tout à fait illuſoire. Mon Ame pourroit faire les mêmes fonctions dans un autre moule, comme elle les fait dans celui de mon Corps, pourvu qu'il fut ajuſté de la même manière: tout étui lui ſeroit indifférent. L'Ame de *Therſite* auroit pu occuper le Corps d'*Achille*, & celle d'*Achille* le Corps de *Therſite*; & ſi tout étoit reglé d'avance, comme l'aſſûre Mr. *de Leibnitz*, *Achille* auroit été un poltron, & *Therſite* auroit été un Héros. Selon cette Hypothèſe il s'en faudroit de beaucoup que l'union de l'Ame & du Corps fut auſſi étroite & auſſi intime qu'elle l'eſt effectivement; ils n'auroient de rapport & de conformité que par une volonté particulière & arbitraire du Créa-

Créateur ; enſorte, comme le dit Mr. *de Voltaire*, qu'il valoit autant placer mon Ame dans Saturne, que dans mon Corps. Les penſées de l'Ame en conſéquence ne dépendroient point des mouvemens du Corps, ni les mouvemens du Corps des penſées de l'Ame: comment pourrions-nous donc être aſſûrés que notre Ame aperçoit ce qui ſe paſſe au dehors & au dedans, & qu'elle a, à cette occaſion telles ou telles penſées ? quand elle ſeroit ſeule dans l'Univers elle auroit les mêmes idées, & les mêmes ſenſations.

Mr. *de Leibnitz*, qui veut que rien ne ſe faſſe ſans une raiſon ſuffiſante, auroit-il pû me dire pourquoi Dieu a uni mon Ame à mon Corps plutôt qu'à un autre, & pourquoi elle a telles ou telles penſées, telles ou telles ſenſations, plutôt que des penſées & des ſenſations toutes différentes ? une conjecture eſt admiſſible lorsqu'elle ſert à expliquer les Phénomènes dont on cherche la cauſe, mais il faut qu'elle ne repugne pas à la nature des choſes & au ſentiment invincible qui eſt en nous. Or il me paroit que l'Hypothèſe de Mr. *de Leibnitz* repugne à la nature de l'Ame, & au ſentiment invincible que nous avons de ſon étroite union avec le Corps ; elle repugne à la nature de l'Ame en ce qu'elle aſſujettit un Etre libre, & qui agit volontairement, à une chaine de déterminations forcées qui ſe ſuivent néceſſairement ; c'eſt ce qui fait que Mr. *Leibnitz* appelle l'Ame un Automate ſpirituel. Il a raiſon de la nommer ainſi, s'il eſt vrai, comme il l'aſſûre, *qu'il y a dans chaque Subſtance des traces de tout ce qui lui eſt arrivé, & de tout ce qui lui arrivera ; l'état préſent de chaque Subſtance, étant une ſuite naturelle de ſon état précedent.* Voila le cercle étroit où l'Ame eſt renfermée; elle

ne

ne ſauroit ſortir de la route qui lui eſt tracée ; toutes ſes penſées, toutes ſes actions ſont déterminées d'avance. Lorſqu'elle doute, qu'elle ſuſpend ſon jugement; qu'après avoir bien balancé, & bien examiné, elle croit faire un choix, & ſe déterminer par elle-même, elle n'agit que par une impulſion aveugle, qui la détermine ſans attendre ſon conſentement, en ſorte que notre Liberté ne ſeroit qu'une illuſion & une chimère. On a beau dire que l'Entendement ſe détermine par lui-même à ce qui lui paroit juſte & vrai; que la Volonté a le pouvoir de choiſir entre deux biens celui qui lui paroit le meilleur; Mr. *de Leibnitz* ôte à l'Homme tous ces avantages, & le réduit à la condition des ſimples Automates. *L'ignorance*, dit-il, *l'erreur & la malice ſe ſuivent naturellement dans des animaux faits comme nous ſommes.* Ce Monde-ci ſeroit-il le plus parfait, ſi cette eſpèce lui eut manqué? *c'eſt une règle*, ajoute-t-il, *de mon ſyſtême de l'harmonie générale que le préſent eſt gros de l'avenir, & que celui qui voit tout, voit dans ce qui eſt, tout ce ſera.* Enſorte qu'il n'y a plus rien de libre & de contingent, tout eſt décidé d'avance; les Vertus & les Vices ſont auſſi néceſſaires que les Pluies & les Tempêtes. *Neron* & *Caligula* n'ont fait qu'accoucher des crimes dont ils étoient gros, ils n'ont fait que développer les germes qui étoient déja en eux, ils ne ſont pas plus coupables qu'un réveil que l'Ouvrier a monté, & qui ſonne l'heure à point nommé. Ce raiſonnement eſt fondé ſur celui-ci de Mr. *de Leibnitz : l'Ame humaine*, dit-il, *eſt une eſpèce d'Automate ſpirituel. Tout eſt certain & déterminé par avance dans l'Homme comme*

partout ailleurs (*a*).

J'ai toujours cru que la Liberté étoit cette disposition qu'éprouve l'Homme de pouvoir agir ou ne pas agir, choisir ou ne choisir pas; que la Vertu consistoit à préferer les biens de l'Ame à ceux du Corps, à faire taire les sens, & à résister aux passions; mais si j'en crois Mr. *de Leibnitz*, je n'ai rien à faire qu'à m'abandonner tranquillement à ma destinée: quoique je fasse je suis toûjours dans l'ordre, puisque je ne fais que suivre ma tablature, & remplir la tâche imposée par le Créateur. Dès lors il n'y aura plus ni vices ni vertus; plus de péché, puisqu'il ne consiste que dans la violation de l'ordre. Ainsi, Dieu n'aura rien à punir ni à récompenser.

Je sçais bien que plus un Etre intelligent est parfait, plus il est déterminé vers ce qui est bon & juste; c'est dans ce sens, que *Velleius* disoit de *Caton* qu'il lui étoit impossible de faire une mauvaise action; Mais cette détermination est l'effet d'une raison éclairée, qui donne la préférence au bien sur le mal. Ce n'est point ainsi que l'entend Mr. *de Leibnitz*; il parle d'une détermination antérieure à la vue de l'objet, détermination qui ne nous laisse pas le pouvoir de choisir, & qui n'est point un acte de la Volonté; que l'on ne croye pas que j'en impose ici à notre philosophe; Voici ses propres paroles; *après tout*, dit-il, *il paroit que l'Homme est forcé à faire le bien & le mal qu'il fait, tout est très parfaitement dans l'ordre des choses; puisque rien ne sauroit arriver sans qu'il y ait une cause disposée comme il faut à produire l'effet; ce qui n'a que moins*

(*a*) Theodicée *Tom I. pag.* 177.

moins lieu dans les actions volontaires que dans toutes les autres (*a*).

Tout se réduit, comme on le voit, à un pur méchanisme ; Mr. *Bayle* avoit bien raison de dire que, selon Mr. *de Leibnitz*, un vaisseau pourroit arriver au port sans Pilote, & malgré les vents & les orages. Si les Hommes conservoient encore un ombre de liberté, je demanderois aux Sectateurs de Mr. *de Leibnitz*, comment ils peuvent concevoir que le Méchanisme soit capable de produire des mouvemens qui répondent successivement & avec tant de justesse aux déterminations d'un Etre libre intelligent, qui se varient à l'infini. Je leur demanderois encore qu'ils m'expliquent s'ils le peuvent, comment notre ame, qui n'est, selon eux, qu'un Automate spirituel, a le pouvoir de se former, par sa propre Efficace, l'image des Etres corporels qui sont hors d'elle.

Mais si tout est méchanique & nécessaire dans l'Univers, ce ne sera plus qu'un vaste Théâtre de Marionettes qui obéissent au Machiniste, sans connoître le but de leurs mouvemens, & sans appercevoir les ressorts qui les font mouvoir ; tous les évènemens, toutes les actions des hommes ne seront plus qu'un jeu de Pantomimes, dont les uns prononceront des paroles, & les autres feront des gestes de concert, sans savoir en quoi consiste cette harmonie.

Mais il se présente ici une difficulté ; l'harmonie entre le Corps & l'Ame ne subsiste pas toujours ; il y a souvent de l'opposition & de la contradiction entre ces deux Substances ; l'Ame condamne souvent

(*a*) Theodicée pag. 77.

vent le penchant, les desirs & les mouvemens du Corps, ce qui a fait dire à un Poëte :

Seigneur, d'une guerre fatale
Soutiendrai-je toujours l'effort ?
Remplira-t-elle l'intervalle
De ma naissance & de ma Mort ?

Platon sauvoit la bonté de Dieu aux dépens de sa puissance, *peut-on croire*, disoit-il, *que ce qui est mauvais & déréglé soit l'Ouvrage de l'Etre tout parfait ? n'est-il pas le principe & la source de toute vertu, tant en lui-même que hors de lui ; s'il avoit trouvé plus de docilité dans la terre, plus de disposition à l'ordre, sans doute qu'il l'auroit rempli de toute sorte de bien : tel est en effet son caractère à moins qu'il ne trouve des obstacles invincibles.* Ces obstacles invincibles sont, suivant Mr. *de Leibnitz*, les propres perfections de l'Etre suprême, qui l'ont en quelque manière forcé à choisir, comme le plus parfait, ce monde-ci où le mal est mêlé avec le bien ; ensorte que selon Mr. *de Leibnitz*, Dieu agit aussi nécessairement que l'Homme. Mais qui a dit à Mr. de *Leibnitz* que Dieu ait fait passer en revue tous les Mondes possibles, & qu'il ait été nécessité à créer celui-ci comme le meilleur; dira-t-il qu'il soit le meilleur, uniquement parce que Dieu en est l'Auteur, & qu'il ne peut rien faire que de parfait ; dans ce cas, ce seroit une pure pétition de principe ; l'on en pourroit dire autant de tout autre Monde, qu'il auroit choisi. Ne vaudroit-il pas mieux dire que Dieu a créé ce Monde, non comme étant le plus parfait, mais comme le plus conforme à ses vues, & le plus propre à son but : mais, dit Mr. *de Leibnitz*, tout ce qui existe est bien ; on lui répond, votre

tre raisonnement va trop loin; car par-là vous prouveriez que le mal même est un bien; je le démontre par ce syllogisme: selon vous, tout ce qui est dans le monde est bien, le mal moral est dans le monde, donc le mal moral est bien. Dans le Système de Mr. *de Leibnitz*, comme dans celui de *Spinosa*, tout est bien, soit dans l'ordre Physique, soit dans l'ordre Moral; dans l'un, tout est ordonné de Dieu; dans l'autre tout est Dieu; les hommes, les animaux, les plantes, sont des modifications de la Divinité.

Dire que tout est bien, c'est dire aux Parricides,
Frappez, ensanglantez, vos Armes homicides.
Sujets, révoltez vous, Rois, soyez des Tyrans.
Fiers vainqueurs, insultez aux Vaincus expirans.

En général, le Voluptueux tirera cette conséquence du système de Mr. de *Leibnitz*; tout est bien & je ne puis être autrement; donc mes inclinations sont bonnes, je suis dans l'ordre; quand l'aiguille montre l'heure, il faut bien qu'elle sonne. L'Ingrat dira, quelle obligation ai-je à mon Bienfaiteur, il n'a fait que ce qu'il étoit nécessité de faire; il a ouvert sa main, parce qu'il n'avoit pas la force de la fermer. S'il y a *en chaque Substance des traces de tout ce qui lui est arrivé, & de tout ce qui lui arrivera*, l'Homme pense & agit involontairement; c'est une pierre qui tombe, parce qu'elle doit tomber; c'est une rivière, dont on ne peut arrêter le cours. Il y a plus, si l'Homme est tel qu'il doit être, pourquoi *J. Christ* est-il venu au monde pour le rendre meilleur? pourquoi lui & ses Apotres nous ont-ils prêché la repentance? il n'y avoit qu'à leur répondre, notre machine est

montée de cette manière, par le Créateur : *les impreſſions des objets externes ſont toutes reglées, auſſi bien que les mouvemens du Corps humain, il ne lui arrive rien qui ne ſoit une ſuite reglée & prévue de la conſtruction de l'Univers.*

Je vais plus loin, & je dis, que les penchans des Hommes, leurs Vices mêmes, qui déterminent leurs actions & leurs mouvemens, ſont des pièces néceſſaires à l'Edifice de cet Univers : car, ſelon Mr. de *Leibnitz*, tout eſt parfaitement lié enſemble, c'eſt une chaîne dont on ne ſauroit rompre aucun chainon ; enſorte que les Princes les plus cruels, un *Commode*, un *Domitien*, ces monſtres qui ont deshonoré le Trône des Céſars, & la Nature humaine, agiſſoient par une ſuite néceſſaire de l'impulſion qu'ils avoient recue ; ils n'étoient ainſi pas plus coupables que les *Trajans* & les *Antonins*, qui ont fait les délices de leurs Sujets.

Hé, qu'on ne croye pas que j'impute rien ici à Mr. de *Leibnitz* ; voici ce que dit un de ſes plus zelés Diſciples, & qui eſt la doctrine même de ſon Maître. *Tous les Elemens de l'Univers, & par conſéquent tous les Corps qui en ſont compoſés, & tous leurs états ſucceſſifs ſont liés enſemble. Chacun eſt lié avec le monde entier ; ils ſont tous reglés les uns ſur les autres, de même que leurs changemens ; car on peut rendre raiſon des changemens dans l'un, par les changemens & par l'état des autres. Bien loin donc*, ajoute-t-il, *que nous devions être ſurpris de ce que l'action des objets externes ne dérange point la ſuite des opérations du Corps, nous voyons au contraire, que toutes les actions ſont liées avec l'état de tout l'Univers, & qu'elles en ſont des ſuites immanquables.*

Vous

Vous voyez que Mr. *de Vatel*, car ceci eſt tiré de ſon livre, ne diſtingue point ici les Opérations de l'Entendement & de la Volonté, de celles du Corps, & de la Matière; il croit que tout eſt une ſuite néceſſaire de leurs mouvemens réciproques: l'Action de la plus petite partie ſe communique infailliblement à toute la maſſe, le plus petit dérangement ſeroit capable de ruiner de fond en comble l'ordre, l'harmonie, & la conſtruction de l'Univers.

Ce qui m'étonne, c'eſt que Mr. *de Leibnitz*, qui réduit tout au pur méchaniſme, qui fait de l'Ame un ſimple Automate, veut pourtant qu'elle ait le pouvoir de produire elle-même ſes idées; ſi cela étoit, elle n'en produiroit certainement que d'agréables & de flateuſes, & elle auroit bien ſoin d'écarter celles qui pourroient la troubler ou lui faire quelque peine. Puiſqu'elle renferme, ſelon Mr. *de Leibnitz*, le Monde idéal, elle devroit ſe repréſenter clairement tout ce qu'il contient, d'autant plus qu'elle eſt jointe intimement avec lui, & elle devroit mieux le connoître, qu'elle ne connoît ſon propre Corps, avec lequel elle n'eſt unie que d'une manière hypothétique. Si l'Ame renferme le Monde idéal, elle doit être bien inſtruite, aucune Science ne peut, & ne doit lui échapper. Auſſi Mr. *de Leibnitz* aſſûre qu'elle contient éminemment ce qu'il y a de beau dans la méchanique; par où elle doit auſſi contenir éminemment ce qu'il y a de beau dans l'Hiſtoire, dans la Poëſie, &c.

Tous les Hommes naîtront également éclairés; ils doivent tout trouver chez eux, & ils n'ont pas beſoin de leçons & de ſecours: ſi l'Ame humaine étoit ſeule dans l'Univers, elle devroit avoir les mêmes idées & les mêmes ſenſations.

On ne manquera pas de me faire un reproche, on me dira, que je n'ai, juſqu'ici, attaqué que les conſéquences du ſyſtême de Mr. *de Leibnitz*, & que je n'ai pas touché au principe. A cette objection, voici ma réponſe; Mr. *de Leibnitz* s'élève quelquefois ſi haut qu'on le perd de vue; il ſemble qu'il ſe plaiſe à s'enveloper d'une majeſtueuſe obſcurité; auſſi a-t-il reproché ſouvent à ſes Adverſaires qu'ils combattoient une chimère & qu'ils ne pénétroient pas le vrai ſens de ſon Hypothèſe. Je ne me vante pas d'avoir la vue plus fine, & plus de pénétration que les *Clarks*, les *Bayles*, & les *le Clercs*. Une Métaphyſique ſi nébuleuſe n'édifie perſonne, & n'explique rien: à l'égard des conſéquences de ſon Principe de l'harmonie préétablie; elles ne ſont que trop claires, elles ont frappé tout le monde. Chacun a dit qu'elles ruinent la Liberté; qu'elles rendent inutiles les Prières & les Inſtructions; que nos organes, qui ont un uſage & un but marqués par le Créateur, ſont des pièces hors d'oeuvre; puiſque notre Ame renferme tout en elle-même, & que nous trouvons en nous tout ce que contient le Monde idéal. Quand Dieu anéantiroit le Soleil & les Etoiles, nous ne devrions pas moins jouir de leurs lumières.

Je tombe dans le doute le plus affreux; peut-être dis-je en moi-même, tout ce que je vois n'eſt-il qu'une illuſion, dont je ne trouve qu'en moi la réalité; peut-être ſuis-je le ſeul Etre qui exiſte, peut-être que le Créateur ne préſente à mes yeux que des ſonges & des preſtiges. En vérité, *Monſieur*, des Conſéquences qui nous plongent dans une incertitude ſi terrible me donnent beaucoup de défiance pour le Principe d'où elles découlent néceſſairement: vous

vous ne ſauriez les nier ſans être forcé de renoncer au Principe qui les ſuppoſent; & pour me raſſûrer j'ai beſoin de chercher un autre Syſtême plus conforme au témoignage de mes ſens, à l'idée que j'ai de l'Ame & du Corps, aux lumières naturelles & révélées. Je ſuis en droit au reſte de rejetter tout Principe dont les Conſéquences ſont manifeſtement dangereuſes, & qui ſont oppoſées à des Vérités claires & évidentes: c'eſt réfuter ſufiſamment le Principe que de réfuter les Conſéquences, & que de prouver qu'un eſprit ſage & éclairé ne ſauroit les admettre.

Voilà, *Monſieur*, ce qui m'a paru du ſyſtême de Mr. *de Leibnitz*; je n'y vois qu'un faux brillant qui s'évanouit quand on l'examine de près. Malgré les efforts qu'a fait Mr. *de Vatel*, pour le ſoutenir contre vous, & le célèbre Mr. *de Crouzas*, je ne crois pas qu'il y réuſſiſſe; je ſuis ſeulement ſurpris qu'il ſe ſoit donné la peine d'étayer un bâtiment auſſi peu ſolide; ainſi vous avez fort bien fait de ne pas lui répondre; ce ſeroit jouer au balon, & ſe renvoyer la balle l'un à l'autre. J'avois deſſein de le faire pour vous, & vous me l'aviez permis: l'Illuſtre Mr. *de Crouzas* qui m'honnore de ſon amitié, & que Mr. *de Vatel* a traité fort cavalierement, m'invitoit à prendre ſa défenſe; mais j'ai cru que ſa meilleure Apologie étoit ſes propres Ouvrages. Tout y reſpire, de même que dans les vôtres, l'amour de la Vertu, de la Vérité, & de la Religion. On ne ſauroit ſoupçonner de jalouſie & d'orgueil, des perſonnes dont la modeſtie, la douceur, & la modération, ne ſe ſont jamais démenties, & qui ſont trop riches de leur propre fond, pour envier les richeſſes d'autrui. Après tout, j'ai remarqué que la diſpute ne ſert jamais de rien; il y entre preſ-

que toujours de l'aigreur & de l'animosité, l'Amour propre ne cherche qu'à faire prévaloir son opinion sur celle d'autrui; tout sentiment contraire au nôtre nous paroit contraire à la Vérité; on s'aveugle pour ne pas voir la lumière; la dispute dégenere ordinairement en Invectives, ou du moins, en Jeux de mots, & en de perpétuelles Logomachies.

Quand la Matière a été exposée clairement, qu'on l'a envisagée dans toutes les faces, & qu'un esprit éclairé & impartial a dit sur ce sujet ce qui se présente d'évident, tout ce qu'on y ajoûte est de trop, & ne sert de rien à l'éclaircissement de la question.

Par exemple, je voudrois bien que Mr. *de Vatel* répondît à cette difficulté, *s'il y a en chaque substance*, comme le dit Mr. *de Leibnitz*, *des traces de tout ce qui lui est arrivé & de tout ce qui lui arrivera*. L'Ame est nécessairement passive; elle n'a pas plus le pouvoir de sortir des Vestiges qui lui ont été tracés, que la Matière ne l'a, de sortir des règles que le Créateur lui a prescrites. En un mot, ces traces sont réelles, & permanentes, ou elles ne le sont pas. Si elles sont réelles & permanentes, il n'y a plus de Liberté, cela est inconteſtable; & si elles ne le sont point, le système de Mr. *de Leibnitz* ne sauroit se soutenir & s'écroule par lui-même. Je répéterai le même Argument sous une autre forme. L'Homme a-t-il le pouvoir de sortir du Cercle où l'a renfermé Mr. *de Leibnitz*, ou ne l'a-t-il pas? s'il ne l'a pas, c'en est fait de sa Liberté; & s'il l'a, c'en est fait de l'Harmonie préétablie. Mais, Monsieur, en voila assez; j'ai rempli ma destinée, en écrivant contre le système de Mr. *de Leib-*

Leibnitz, tout comme Mr. *de Vatel* a rempli la ſienne en prenant ſa défenſe.

EPITRE.

Toi que les Muſes ont ornée
De leurs dons les plus précieux,
Toi qui, dès le berceau, ſur le Pinde amenée
Parle ſi bien le langage des Dieux;
Apren moi, charmante Sophie
L'art heureux de faire des Vers,
Et de joindre un grand ſens à leur douce harmonie.
Mon Ame à tes accords attentive, attendrie,
Sent tous les mouvemens divers
Qu'exprime ſi bien ton Génie.
Tout plait, tout nous ravit dans tes ſavans Concerts.
Quand ton luth de la Paix nous dépeignoit les charmes,
Ma main briſa ſoudain les armes
Que Bellone avoit apporté. (a)
Tu rends le calme à mon cœur agité
Et fuyant le bruit, les allarmes,
Sur le bord des ruiſſeaux, à l'ombre des forêts,
Je trouve le plus doux azile.
Mille petits oiſeaux ſous ces ombrages frais
Célebrent les beautés d'un ſéjour ſi tranquille.
C'eſt là que de l'Erreur redoutant le poiſon,
Sur l'Homme & ſes devoirs je m'applique à m'inſtruire:
J'évite les objets qui ſûrent me ſéduire,

Qui

(a) Dans le tems des troubles de Genève Madlle *Roques* fit une belle Ode ſur la Paix.

Qui captivoient mes ſens & troubloient ma Raiſon.
Suivons ſans balancer, ce guide ſalutaire.
Dans la nuit de l'Erreur ſon flambeau nous éclaire;
De ſolides beautés elle orne nos Ecrits;
Et d'elle les beaux arts empruntent tout leur prix.
Loin! Divinités chimériques,
Vous à qui des Erreurs antiques
Ont dreſſé follement de ſuperbes Autels;
Oublions à jamais ces cultes fanatiques
Qui deſhonoroient les Mortels.
Un Eſprit délicat, éclairé, raiſonnable,
Pour plaire a-t-il beſoin du ſecours de la Fable?
Les objets qu'elle peint ne ſont que vanité;
Mais la Vérité plait par ſa propre beauté.
Libre de Préjugés je cherche l'Evidence.
Je cherche à démêler par quels ſecrets reſſorts
Mon Ame eſt unie à mon Corps;
Une mutuelle influence
En produit-elle les Accords?
Mais comment concevoir qu'une brute Matière
Peſante, inſenſible, groſſière,
Puiſſe agir ſur l'Entendement!
Je ne connois le Corps que par ſon mouvement;
Sa peſanteur, ſes couleurs, ſa figure:
C'eſt un Etre étendu qu'on diviſe aiſément.
Toute autre qualité fauſſe, incertaine, obſcure,
S'offre à mes yeux moins clairement.
Mais notre Ame apperçoit, forme un raiſonnement;
Compare des Objets la grandeur, la ſtructure;
Et portant ſes regards ſur toute la Nature
En obſerve le cours, l'ordre & l'arrangement.
Comment des corps ſans ſentiment

ſe-

Feroient-ils naître nos pensées?
Comment produiroient-ils ces diverses idées
Sur lesquelles l'Esprit porte son Jugement?
Ma Raison ne sauroit approuver un système,
Dont l'Erreur est le fondement,
Et qui se détruit par lui-même.
Dois-je mieux écouter le célèbre Leibnitz
Qui veut que les Corps, les Esprits
Comme deux Pendules s'unissent,
Et que de concert ils agissent.
Que d'Objets ignorés, ici, nous sont offerts!
Etonnante union, merveilleuse harmonie,
Par le Créateur établie,
Quand sa voix du néant tirant cet Univers
A tous les Animaux donna l'Etre & la Vie!
Mais ces Accords subtils à mes yeux sont couverts.
Oui, dans ce parfait équilibre
Je ne vois que nécessité.
Si par son Créateur tout Homme est limité,
Et si tout ce qu'il fait d'avance est arrêté,
Comment pourroit-il être libre?
Dans ce Système si vanté
Je n'apperçois que Mécanisme,
Et qu'un aveugle Fatalisme.
Comme un foible instrument par l'Artiste monté,
L'Homme ne seroit plus qu'une simple machine,
Dont une Puissance Divine
Feroit mouvoir tous les ressorts;
Et dirigeroit les accords.
Le mal moral, le mal physique,
Effets d'un rapport mécanique,
Se trouvent ainsi confondus:
La même Cause les explique.
Le barbare Neron, *le vertueux* Titus

Se-

Seront également ſans crimes ni vertus.
Ainſi Catilina *pouvoit ſans être impie*
Trahir tous ſes ſermens, mettre en feu ſa Patrie:
Il pouvoit, s'égalant aux plus grands Criminels,
Fouler aux pieds ſes Dieux juſques ſur leurs Autels.
Déterminés par l'harmonie
L'Eſprit, le Savoir, le Génie
Ne feront qu'un Etre idéal,
Tout ne ſera que Machinal.
Je ne puis recevoir une telle doctrine.
Je n'ai qu'à le vouloir, je penſe, j'examine;
Je puis faire le bien, je puis faire le mal:
Ma main peut préſenter de l'Encens à Bahal;
Ou l'offrir à celui dont la Bonté Divine
A ce vaſte Univers a donné l'Origine.
Il eſt vrai que ſouvent la folle Volupté
Des fragiles Mortels ſéduit la Volonté:
Que ſouvent la Raiſon, à l'Erreur aſſervie,
Ne peut des Paſſions reprimer la folie.
Mais ſi briſant les fers de ce Joug odieux,
L'Homme ſur ſes devoirs a ſans ceſſe les yeux,
S'il chérit la Vertu, s'il abhorre le Crime,
Il jouit conſtamment d'un bonheur légitime.
Ainſi, lorſque les vents ont ſoulevé les flots
Quand la Mer en courroux glace les Matelots,
Si le Pilote actif lutte contre l'Orage,
Malgré l'effort des vents il aborde au rivage.
Par l'attrait des plaiſirs l'Homme déterminé
A ſuivre ſon penchant n'eſt que trop entraîné;
Mais Dieu des Paſſions reprime les amorces;
Et pour les repouſſer il lui prête des forces.
Quand nous croyons agir, il ſait agir en nous;
Des plus cruels Tyrans ſa main ſuſpend les coups.

Ra-

Rarement permit-il qu'un aveugle Caprice
Du bonheur général renverse l'Edifice.
De notre liberté Dieu dirige l'emploi,
Et sans nous captiver il nous donne la Loi.
Oui, de l'humble Vertu ce Protecteur suprême
Lui fait des Défenseurs de ses Ennemis même.
Ainsi, lorsque St. Paul, esclave de l'Erreur,
Va contre les Chrétiens exercer sa fureur,
Dieu l'arrête au milieu d'une injuste carrière;
A ses yeux obscurcis il montre la lumière:
Dès lors de ses Erreurs triomphant sans effort;
Il brave le mépris, les tourmens, & la mort:
Il renonce à jamais à des cultes frivoles,
Et des Dieux des Gentils il brave les Idoles.
Qui peut de l'Eternel limiter le pouvoir!
Pour nous anéantir il n'a qu'à le vouloir.
De notre Ame lui seul forme & connoit l'essence:
Il veut qu'à nos Devoirs, bornant notre Science,
Nous respections ses saints Decrets;
Sans vouloir sonder les secrets,
Qu'il cache sagement à notre connoissance.
Qui pourroit calculer tous ces Globes divers,
Dont l'Amas surprenant compose l'Univers?
Dans l'Abîme des Cieux, qui peut porter la vue?
Et de l'Immensité mesurer l'étendue!
Qui pourra décider comment & par quels noeuds
Nos Corps & nos Esprits peuvent s'unir entr'eux!
Qui pourra dissiper les ombres, les nuages,
Que la Divinité répand sur ses Ouvrages!
Un Système apparent que l'Etude produit,
Par un plus apparent très souvent se détruit.
Mais quoi, toujours le vrai reste-t-il dans l'Abîme.
Se plaire à le chercher seroit-ce donc un crime?

No

Ne pourrons-nous de Dieu respectant les desseins
Et de l'Ame & du Corps connoître les Liens?
Ne pourrons-nous sortir d'une Ignorance extrême;
Et serons-nous toujours une énigme à nous même?
Osons, sans nous lasser par les difficultés,
Chercher loin de l'Erreur de sublimes Clartés.
Soumis à des Loix mutuelles
Dont l'Etre suprême est l'Auteur;
Notre Ame & notre Corps, causes occasionelles
Agissent sous ses yeux, il en est le Moteur.
Ne croyez pas pourtant qu'une invisible Chaîne
Courbant la Volonté, la subjugue & l'entraîne;
Quel gré Dieu sauroit-il d'un Hommage forcé;
Et d'un Encens abject qu'il auroit arraché?
Auteur de nos Forfaits, blameroit-il nos Vices?
Puniroit-il en nous ses propres Injustices?
Gardons nous d'imputer à l'Etre tout parfait
Ce qui de nos Erreurs est la cause ou l'effet.
L'Homme, pour être heureux, cherchant le bien suprême
Prend l'Ombre du bonheur pour le bonheur lui-même.
En cela que peut-il condamner que son choix?
Du grand Législateur ignore-t-il les Loix?
Dieu n'exerce sur nous aucune Tyrannie.
Notre Esprit apperçoit, juge, se modifie,
Et produit dans le Corps ces divers mouvemens
Que font naître nos sentimens.
Sources de plaisir, de tristesse,
Sources ou de Haine ou d'Amour,
Que l'Ame ressent tour à tour,
Pour ce qui lui plaît ou la blesse.
Malgré cette union, qu'on ne peut contester,
Du Corps & de l'Esprit les penchans se divisent;

Ces

Ces deux amans se contredisent;
Mais ils ne doivent se quitter
Que lorsque les Cieux l'autorisent.
Alors dévoré par le Temps,
Le Corps s'appesantit, se derange, & se mine.
Bien-tôt, cette frêle machine
Est le jouet des Elemens.
Mais l'Ame remontant à sa noble origine,
Prend son vol jusques dans les Cieux;
De toutes les Vertus Azile glorieux.
A l'Etre tout parfait elle rend ses hommages;
Et de ses merveilleux Ouvrages
Contemplant la diversité;
L'ordre, le nombre, les usages,
Elle aime à célébrer l'auguste Vérité,
Qu'elle découvre sans nuages,
Et qui fait sa félicité.
Hà! Puisse ce bonheur promis à l'Innocence
Rendre les Hommes vertueux!
Richesses, Dignités, Titres, Gloire, Puissance,
Des travaux des Mondains frivole récompense;
Vous ne sauriez nous rendre heureux.
Un Cœur fidèle & généreux,
Ne trouve qu'en Dieu seul, dans sa grandeur immense,
Un objet digne de ses vœux.

ARTICLE V.

EXPLICATION *adoucie de la* Bulle *de* CLEMENT VI.

MONSIEUR,

VOus me demandez ce qu'on doit penser des Adoucissemens que Mr. *Meuron*, Jurisconsul-

ſulte de Neuchatel en Suiſſe a apportés à la Bulle de *Clément* VI. qu'on avoit fait enviſager dans la *Bibliothèque Raiſonnée*, comme ſcandaleuſe & renverſant la ſûreté publique (*a*).

Je remarquerai d'abord qu'on ne peut qu'approuver le deſſein de cet Apologiſte. C'eſt quelque choſe de fort louable dans un Auteur Proteſtant, de travailler ainſi à excuſer la Bulle d'un Pape, qui paroit ſi choquante. Cette équité & même cette généroſité lui font honneur. Il eſt beau de ſavoir ſe défaire ainſi de l'eſprit de parti pour rendre juſtice à ſes Adverſaires. C'eſt-là le caractère d'un honnête-homme & d'un bon Chrétien.

Vous vous rappellerez, s'il vous plait, *Monſieur*, qu'avant lui j'avois déja fait quelque tentative pour décharger ce Pape de ce qu'il y a d'odieux dans ſa Bulle (*b*). J'avois eſſayé d'adoucir les traits qui choquent le plus à la prémière lecture. l'Avocat de Neuchatel a même employé quelques unes de mes excuſes; Mais il a ſu leur donner un nouveau jour. Il y en a auſſi ajoûté de nouvelles, d'où il a cru être en droit de conclure que cette Bulle pouvoit avoir un ſens fort tolérable.

Vous n'avez pas oublié la teneur de la Bulle en queſtion, ou du Bref, pour parler plus exactement. C'eſt un Privilège accordé au Roi *Jean* & à la Reine *Jeanne* ſa Femme, de même qu'à leurs Succeſſeurs, tant que la Monarchie de France ſubſiſtera, en vertu du quel leurs Confeſſeurs pourront commuer en d'autres Oeuvres de piété, les Vœux qu'ils

(*a*) *Tom. XXXVIII.* pag. 133. L'Apologie de cette Bulle a été inſérée dans le *Journal Helvétique*, juin 1747. p. 529.

(*b*) *Journal Helvétiq.* Avril 1747. & *Biblioth. Raiſonnée* T. XXXIX. p. 48.

qu'ils auront faits. Après cela ſuivent ces paroles remarquables, *de même que les Sermens par eux prêtés, ou à prêter à l'avenir, par eux & par leurs Succeſſeurs, qu'ils ne pourroient pas tenir commodément* (*a*).

Les Proteſtans qui ont fait mention de cette Bulle avoient paru extrêmement indignés de cette Diſpenſe dans la ſuppoſition que ces Sermens pouvoient regarder les Traités que ce Prince auroit faits avec quelque autre Puiſſance, ou les Promeſſes faites à quelques Particuliers où l'on auroit fait intervenir le nom de Dieu; mais l'Apologiſte de Neuchatel prétend qu'il faut ſimplement rapporter ces Sermens aux Vœux dont la Bulle vient de parler, & que l'intention du Pape eſt ſeulement d'avertir le Confeſſeur que quand même les Vœux que le Prince auroit faits, ſeroient appuyés du Serment, cela n'empêcheroit pas qu'il ne pût de même les commuer en d'autres Oeuvres de piété.

Les raiſons de Mr. *Meuron* en faveur de cette explication mitigée, ne manquent pas de vraiſemblance. " On peut ſuppoſer, dit-il, que la Bulle „ n'a pour objet que quelques cas particuliers qui „ regardoient uniquement le Roi & la Reine, & „ qui n'avoient aucun rapport aux Négociations „ publiques que les Rois font avec les autres „ Souverains, vu que les Reines n'y ont aucune „ part, ſur tout à l'égard de la qualité de Parties „ contractantes.

Ceux qui ont cru qu'il s'agiſſoit de Sermens pour confirmer des Traités, expliquoient de cette ma-

(*a*) *Nec non Juramenta per vos præſtita, & per vos & eos præſtanda in poſterum, quæ vos & illi ſervare commode non poſſetis.*

manière pourquoi la Diſpenſe étoit accordée aux Reines auſſi bien qu'aux Rois, c'eſt que dans l'abſence du Prince & ſur tout en cas de Minorité, les Reines pouvoient gouverner comme Régentes, & qu'alors elles pouvoient avoir occaſion de conclure des Traités & des Aliances. Cependant je vous avoue, *Monſieur*, que, ſi vous trouvez que les expreſſions puiſſent le permettre, à conſiderer la nature de la choſe, il paroit plus naturel de regarder ici les Reines comme ayant fait quelque voeu de dévotion, dont il s'agit de les libérer.

Pour prouver qu'il s'agit ici de quelque cas particulier, Mr. *Meuron* remarque que cette Bulle fut accordée aux ſouhaits du Roi & de la Reine conjointement qui avoient demandé cette Diſpenſe au Pape. J'avoue que le début de la Bulle ſemble le marquer. On diroit que le ſaint Père y répond à la demande qu'on lui avoit faite d'être libéré de quelque Voeu gênant que l'on avoit ſpécifié. Mais je crois qu'on ne doit point inſiſter ſur ce début. On le trouve tout ſemblable dans pluſieurs autres Bulles du même genre rapportées par Dom *Luc d'Acheri*, & où il s'agit de quelques prérogatives que l'on voit viſiblement qui n'ont point été demandées par le Prince.

Les Papes accordoient ces ſortes de graces de leur propre mouvement ſans en être ſollicités. Il y a plus de mérite à le faire de cette manière. La Diſpenſe en queſtion eſt une eſpèce de Relief que le Pontife a voulu donner à la Couronne de France, comme quand le Concile de Conſtance a accordé à ces Souverains le Privilège de communier ſous les deux Eſpèces. Mais que le Roi *Jean* ait demandé cette Diſpenſe ou que le Pape l'ait prévenu

ſans

ſans en être ſollicité, c'eſt une circonſtance qui n'eſt pas fort eſſencielle dans le fond. Cependant vous allez voir par ce qu'ajoûte notre Apologiſte que je ne devois pas tout-à-fait l'omettre.

Il fait valoir le Caractère de ce Prince qui ſe piquoit de Probité, & qui par conſéquent ne peut pas avoir demandé une Diſpenſe pour fauſſer ſon Serment, & pour tromper les autres Souverains avec qui il auroit pris des engagemens. Il fit paroître beaucoup de bonne foi dans l'exécution du Traité de *Bretigni*. Comme on lui donnoit des Expédiens pour le rompre, ſous prétexte qu'il l'avoit fait par néceſſité & étant en priſon, il dit cette belle parole, que *ſi la Vérité & la Bonne Foi étoient perdues dans tout le reſte du monde, on devroit les retrouver dans la bouche & dans la conduite des Rois*. Mr. *Meuron* demande là-deſſus s'il eſt vraiſemblable qu'un Prince qui avoit de ſi excellentes qualités, eut demandé au Pape une diſpenſe de tenir ſa parole donnée aux autres Princes avec Serment, & cela non pour d'énormes lezions, mais ſur le ſimple prétexte d'une incommodité ?

Je ne doute point, *Monſieur*, que vous ne ſoyez frapé de cette preuve comme je l'ai été moi-même. Si je voulois diſputer, je pourrois bien eſſayer de l'affoiblir un peu. Je dirois d'abord que le Roi *Jean* n'a rien demandé de ſemblable ; mais que le Pape qui ne connoiſſoit pas encore bien le Caractère de ce Prince a cru le gratifier en lui envoyant ce Privilège avec pluſieurs autres. Il faut faire attention à la date de la Bulle : elle eſt de l'an 1351, & la priſon de ce Prince qui lui donna occaſion d'étaler ſes beaux ſentimens eſt poſtérieure de pluſieurs années. Cependant pour me piquer auſſi de

mon côté de Bonne Foi, je reconnois que cette raiſon eſt d'un grand poids.

Voici un autre moien de défenſe, mais qui n'eſt pas de la même force. „ Le Siège de Rome, dit „ Mr. *Meuron*, pouvoit reſſentir de funeſtes contrecoups d'une Bulle ainſi expliquée. Le Roi de „ France ou ſes Succeſſeurs auroient pu violer & „ reſcinder tous les Concordats faits ou à faire avec les Papes, ſous prétexte de quelque incommodité que l'Egliſe Gallicane pouvoit en „ recevoir.

A ces raiſons priſes de la Nature de la choſe, l'Apologiſte en joint quelques autres priſes des expreſſions. En voici une qui mérite d'être peſée. „ La Bulle dit que *ces Voeux de même que le Serment peuvent être commués en d'autres Oeuvres de piété* (a). S'il s'agiſſoit d'autres Sermens „ pour des affaires civiles, pour des Traités de Paix ou d'Alliance entre les Princes, dont ils auroient promis & juré l'obſervation, pourroit-on dire que ſi l'un d'eux y trouvoit *quelque incommodité*, il ſeroit diſpenſé de ſon Serment en faiſant *d'autres Oeuvres de piété*? Ces expreſſions mettroient tous les Traités publics ou particuliers que ces Princes feroient pour quelque „ négociation que ce fut, au rang des Oeuvres de „ piété. Ne ſeroit-ce pas confondre les choſes ſacrées avec les profanes, le Ciel avec la Terre?

On peut encore ajouter en faveur du ſens adouci de la Bulle, qu'il ne paroit pas qu'aucun Roi de France s'en ſoit jamais ſervi pour rompre quelque

(a) *Indulgemus ut Confeſſor commutare valeat Vota... nec non Juramenta... in alia Opera pietatis.*

que Traité qui l'auroit un peu gêné. *Louis XIV.* par exemple, auroit pu l'employer pour la *Révocation de l'Edit de Nantes*, & c'eſt juſtement à cette occaſion que Mr. *de la Chapelle* nous l'a fait connoître. Cependant il ne paroit pas que ce Prince ait jamais penſé à faire valoir une Pièce qui auroit été ſi commode, preuve que la Bulle n'a pas été donnée pour ces cas-là, mais ſimplement pour diſpenſer les Rois de France de leurs Voeux de Dévotion.

Si les raiſons employées dans ce Plaidoyer ne ſont pas aſſez fortes pour entraîner tous les Suffrages, il faut convenir qu'elles ſont aſſez plauſibles pour nous faire au moins ſuſpendre notre jugement. Après avoir oui cet Avocat de la Bulle, j'ai cru qu'avant de me déterminer entièrement ſur le ſens qu'on doit lui donner, je devois faire de nouvelles recherches. Quand il s'agit d'expliquer un Paſſage d'un Auteur, vous ſavez, *Monſieur*, que le vrai moien d'y réuſſir, c'eſt de lire ce qu'on a de lui pour connoître ſon ſtile, & dans quel ſens il employe certaines expreſſions. Pour ſuivre cette méthode, je me ſuis mis en devoir de parcourir les autres Bulles de ce Papè ramaſſées par Dom *Luc d'Acheri*.

Pour parvenir à mon but, je n'ai pas été obligé de faire beaucoup de chemin. Dès la Bulle ſuivante j'ai cru trouver quelque lumière ſur le noeud de la Queſtion, qui eſt de ſavoir s'il faut joindre les Sermens aux Voeux, & s'ils n'en ſont que l'Acceſſoire. Voici de quoi il s'agit dans cette nouvelle Bulle.

C'eſt une Diſpenſe accordée au Roi *Jean*, & à ſes Soldats lorſqu'ils ſeront en Campagne, d'ê-

tre assujettis à faire maigre les jours de Jeûne, à cause de la difficulté de trouver du Poisson dans la plupart des endroits où l'Armée pourroit se rencontrer. Parmi quelques Exceptions que le Pape met à cette Permission, voici celle sur quoi il appuye le plus. C'est que le Confesseur du Roi ne pourra point accorder l'usage de la Viande au Roi ou à ses Soldats dans les jours défendus, au cas qu'ils se fûssent engagés *par un Serment ou par un voeu* à observer les Loix de l'Eglise (*a*).

Vous voyez bien, *Monsieur*, l'avantage que Mr. *Meuron* pourroit tirer de cette Exception. Les Sermens s'y trouvent joints aux Voeux d'une manière à rendre presque ces expressions sinonimes dans le stile du Pontife. On y voit au moins clairement que les Sermens y peuvent accompagner les Voeux, ce qui est un grand point pour la cause que défend cet Avocat.

Je devrois laisser cette 2de Bulle, après en avoir fait usage, pour éclaircir quelques expressions qui nous embarassoient dans celle qui nous occupe. Mais un Lecteur tant soit peu intelligent s'apperçoit bientôt que ces deux Bulles sont contradictoires l'une à l'autre, & cette Remarque ne vous échapera pas. Vous aimez, *Monsieur*, à tout approfondir, & vous ne me tiendriez pas quitte si je ne disois rien de cette Contradiction. Elle est des plus palpables. Dans la prémière Bulle le Pape donne au Confesseur du Roi le pouvoir de commuer les Voeux qu'il peut avoir fait même avec Serment. Il est

(*a*) *Dummodo tu vel illi juramento vel voto ad abstinentiam ejus hujusmodi diebus illis alias non fuis adstricti.* Dacherii Spicilegium, *Tom. IV. pag. 276. in 4to.*

eſt vrai qu'il y a ajoûté quelques Exceptions, mais dans ces cas réſervés nulle mention du Voeu de ne point manger de Viande les jours défendus. Et le voici qui dans la Bulle ſuivante s'aviſe après coup d'excepter ce cas : la raiſon ſurquoi portoit la Diſpenſe, je veux dire l'incommodité qui en réſulteroit, eſt ici palpable. Un Prince qui eſt à la tête de ſon Armée, ne peut pas toujours avoir du Poiſſon, le Pape le reconnoit lui-même dans cette Bulle, il y a donc lieu d'être ſurpris de le voir ainſi retirer d'une main ce qu'il venoit d'accorder de l'autre.

Vous voyez aſſez, *Monſieur*, que je pourrois tirer avantage de cette contrariété pour rendre ſuſpecte cette ſeconde Bulle qui fait contre moi. Mais vous voulez qu'on agiſſe toujours avec droiture, & je ſuis auſſi dans les mêmes ſentimens. Je vais donc eſſayer d'accorder ces deux Bulles. Pour cela il n'y a qu'à ſuppoſer que le Père *d'Acheri* ne les a pas bien rangées dans ſon Recueil. La 1re. eſt du 20 Avril 1351, l'autre eſt de la même année, mais on n'en a pas la date préciſe. Il n'y a donc qu'à ſuppoſer que celle qui refuſe au Confeſſeur du Roi le pouvoir de diſpenſer ce Prince du Voeu d'obſerver l'Abſtinence à la rigueur, a précédé celle qui accorde à ce Confeſſeur le pouvoir de commuer les voeux du Roi quand il pourroit en être incommodé. A l'aide de cette tranſpoſition tout ſera applani.

Quoi qu'il en ſoit, pour revenir à notre ſujet principal, il paroit par cette Bulle que le Serment peut accompagner les Voeux. Juſqu'ici j'avois été dans la penſée que les Voeux & les Sermens étoient deux choſes fort diſtinguées l'une de l'autre, & qui ne devoient pas même aller enſemble.

Les voeux ſe font proprement à Dieu, & n'ont pas beſoin du Serment. Il doit être réſervé pour appuyer les Engagemens que l'on prend avec les autres Hommes. Cette Diſtinction eſt fondée; Cependant je reconnois à préſent qu'on ne doit pas trop appuyer là-deſſus. Quand je l'ai fait valoir contre la Bulle, je ne penſois pas que les Catholiques Romains font ſouvent des Voeux aux Saints, auſſi bien qu'à Dieu, & alors le Serment peut bien y intervenir. Suppoſons, par exemple, que le Roi *Jean* & la Reine euſſent fait un voeu à la Ste. Vierge de bâtir une magnifique Egliſe à ſon honneur, ou à quelque autre Saint. Ils pouvoient y avoir ajoûté un Serment fait à Dieu de ſe ſoumettre à la Vengeance divine s'ils n'exécutoient pas ce Voeu. Cependant quand il fut queſtion de commencer l'Ouvrage, les Sommes qui y avoient été deſtinées ſe trouvèrent employées ailleurs. Ils ne pouvoient plus accomplir leur voeu ſans une incommodité conſidérable: voilà un de ces cas pour leſquels la Bulle aura été donnée, à la prendre dans le ſens le plus favorable.

Après avoir rapporté d'une manière impartiale, tout ce que l'on peut dire pour excuſer la Diſpenſe de *Clément VI.*, il s'agit à préſent de faire ma propre Apologie ſur les imputations odieuſes contre ce Pontife, dont je me trouve chargé précédemment.

Je vous prie; *Monſieur*, de relire cette Bulle, & vous verrez que, dans la ſuppoſition qu'il ne s'agit que de Voeux confirmés par un Serment, rien n'eſt ſi aiſé que de s'y méprendre. Le Pape donne au Confeſſeur du Roi le pouvoir de commuer les Voeux que lui ou ſes Succeſſeurs à la Couronne

au-

auront faits, ou qu'ils pourront faire dans la suite. Il y ajoûte le pouvoir de commuer *de même les Sermens faits ou à faire, dont ils pourroient être incommodés* (a).

Ces Sermens ne sont point présentés ici comme un simple accompagnement des Voeux, mais comme un article distinct & séparé. Ce qui contribue encore à les faire regarder de cette manière, c'est la répétition de ces mots *faits ou à faire*. La Bulle avoit déja marqué cette circonstance en parlant des Voeux, pourquoi y revenir sur l'article des Sermens, s'ils ne sont qu'un simple accompagnement des Voeux? Le Serment qui appuie un Voeu est censé se faire dans le même tems que l'on fait cet acte de Dévotion.

Ce qui aide encore beaucoup à donner à la Bulle le sens le plus odieux, c'est le caractère des Papes, & les droits qu'ils s'arrogent. On sait le pouvoir excessif que les Suppots du Pontife Romain lui attribuent. Vous avez vu dans plusieurs Auteurs Ultramontains qu'il est le Lieutenant de Dieu en Terre; non seulement les Flateurs & les Canonistes en font un Vice-Dieu, très souvent ils lui ont même donné le nom de Dieu. En se faisant appeller Dieu en Terre, il est naturel qu'il en soutienne le caractère & qu'il en fasse les fonctions. Aussi il croit avoir le droit de dispenser des Loix Divines. Il délie les Sujets du Serment de Fidélité, & très souvent il annulle les engagemens que des Prin-

(a) *Indulgemus ut Confessor. Vota, per vos forsitan jam emissa, ac in posterum emittenda; nec non Juramenta per vos praestita, & praestanda in posterum, quae servare commode non possetis, commutare valeat in alia Opera pietatis* Spicilegium. T. IV. p. 275.

Princes ont pris avec d'autres Puiſſances, même avec Serment. La Conduite des Papes peut donc ſervir de Commentaire à la Bulle de *Clement* VI.

Non ſeulement le Pape eſt au deſſus des Créatures viſibles, des Rois, des Empereurs, mais il eſt ſupérieur aux Anges, & en cette qualité il peut leur commander. C'eſt là l'idée que l'Auteur de la Bulle avoit de ſon pouvoir. Il en avoit donné une autre, une année auparavant, où il fait uſage de cette prérogative. Il y ordonne que ceux qui mourroient ſur le chemin, en faiſant le voyage de Rome pour ſe trouver au Jubilé de l'an 1350, fuſſent abſous de tous leurs péchés, *mandant aux Anges du Paradis*, ajoute-t-il, *qu'ils introduiſent l'Ame de ces Pélerins en la Gloire de Paix, en les exemtans des peines du Purgatoire* (a). Agrippa dans ſon Traité *de la vanité des Sciences*, nous apprend que *Clement* V. commandoit auſſi aux Anges de tirer certaines Ames du Purgatoire pour les porter en Paradis. Vous ſavez, *Monſieur*, que nos Controverſiſtes attaquent l'Egliſe Romaine ſur ce qu'elle invoque les Anges. Le Pontife Romain s'eſt mis à couvert de ce reproche; en voila deux qui ne s'abaiſſent pas ainſi au deſſous de ces Eſprits bienheureux. Au contraire ils leur ordonnent, ils leur commandent à baguette, comme l'on parle. Le Jugement le plus modéré que l'on puiſſe faire de ces deux Bulles, c'eſt qu'elles ſont un peu inciviles.

Mais revenons à celle que l'on veut que j'aye pris de travers, & ſur quoi il s'agit de me juſtifier. Des Auteurs fort diſtingués l'ont entendue dans le ſens le plus odieux. Le célèbre *Burnet* qui me fit

(a) Jurieu, Préjugés légit. *Tom. I.* pag. 272.

ſit connoitre cette Bulle le prémier, entendoit qu'elle donnoit du Confeſſeur au Roi de France le pouvoir de le diſpenſer de tenir les Traités appuyés même du Serment qu'il auroit fait ou qu'il devoit faire avec d'autres Princes ou avec ſes Vaſſaux. Un autre Auteur Anglois publia en 1736, un Ouvrage de Controverſe où la Bulle eſt expliquée de la même manière. En voici le titre; *Examen du Papisme, tel qu'on le trouve dans la Confeſſion de Foi du Pape Pie IV... On y a joint un Appendice touchant les Indulgences pour les péchés à venir, & une Diſpenſe accordée aux Rois & aux Reines de France pour rompre leurs Sermens, & leurs Engagemens les plus ſolemnels*, par Joſeph Burrhougs (*a*).

J'ai encore pour moi quelques Catholiques Romains eux-mêmes. Il me ſemble que l'on peut bien ranger dans cette claſſe Dom *Luc d'Acheri* le prémier qui a publié la Bulle. S'il l'avoit entendue dans le ſens adouci qu'on eſſaye de lui donner aujourd'hui, voici le titre qu'il auroit dû mettre à la tête : *Que le Confeſſeur du Roi & de la Reine pourra commuer leurs voeux, même faits avec Serment.* Au lieu de cela voici comment il en exprime la Subſtance, *Que le Confeſſeur pourra commuer leurs Voeux, & leurs Sermens* (*b*). Il en fait deux Articles ſéparés.

Vous pouvez vous rappeller, *Monſieur*, que je vous ai parlé précédemment d'un Abbé Homme d'eſprit qui a demeuré longtems à Rome, & qui connoit parfaitement le ſtile de la Chancellerie Ro-

(*a*) Biblit. Britanniq. Tom. VII. pag. 220.
(*b*) *Quod Confeſſor poteſt mutare Vota, & Juramenta eorum.*

Romaine, avec qui je m'étois entretenu ſur la Bulle, au commencement de cette année (*a*). Je lui propoſai alors de joindre les *Sermens* aux *Vœux*, pour y donner un ſens plus ſupportable; mais il me dit que les expreſſions ne le ſoufroient pas, & il aima mieux avouer rondement qu'il n'entendoit pas cette Bulle. Il ajoûta que quand il ſeroit chez lui, où il alloit ſe rendre inceſſamment, il examineroit à loiſir cette Pièce, & que s'il y pouvoit donner un ſens raiſonnable, ſans faire violence aux termes, il ne manqueroit pas de me le communiquer. Il ſemble donc qu'on ne devoit pas exiger de nous en faveur du ſens adouci de la Bulle, plus de pénétration que les Catholiques Romains eux-mêmes n'en ont fait paroître. Si nous l'avons traitée de Scandaleuſe, c'eſt la faute du Pape qui y a donné lieu par ſes Expreſſions louches & équivoques. C'eſt donc un ſcandale *donné*, & non un ſcandale *pris*, pour parler le langage des Théologiens.

Concluons, *Monſieur*, qu'après tout *Clement VI.* eſt fort blamable d'avoir donné une Bulle ſi obſcure. Dans des matières auſſi délicates que celle-ci, il y a bien de l'imprudence à s'exprimer d'une manière ambigue. Cette Diſpenſe eſt pour tous les Rois de France à perpétuité; ſi le Roi *Jean* n'en a pas abuſé à cauſe de ſa probité, n'y avoit-il pas lieu de craindre que quelqu'un de ſes Succeſſeurs ne l'entendît comme nous l'avons priſe d'abord, & ne s'en ſervît pour violer la Foi jurée à d'autres Souverains?

P. S.

(*b*) Il eſt Prévôt de la Cathedrale de *Vaiſon* dans le Comtat d'Avignon.

P. S.

Pour mettre un peu de variété dans ma Lettre je vais joindre ici par Apoſtille un de ces cas, où les Catholiques par imprudence, donnent lieu à des imputations odieuſes, qui bien examinées ne ſe trouvent pas avoir un fondement ſolide. Je ne ſais, *Monſieur*, ſi vous avez oui parler d'une Edition des Oeuvres de St. *Auguſtin* de 1570, à Veniſe in 4to. On y voit dans le frontiſpice, c'eſt-à-dire, dans le titre même une déclaration fort ſingulière. On y avertit le Lecteur que cette nouvelle Edition eſt d'autant plus recommandable qu'*outre qu'on y a rétabli pluſieurs Paſſages de ce Père ſur d'anciens Manuſcrits, on a encore eu ſoin d'en retrancher tous ceux qui pourroient favoriſer les Hérétiques, & détourner de la Foi Catholique des Fidèles* (*a*). Il s'en fit une autre Edition dans la même Ville en 1584 où cet aveu ingénu ſe trouve encore dans les mêmes termes.

Les Proteſtans s'étoient plaints pluſieurs fois des altérations faites par les Catholiques dans les Ouvrages des Pères. Dès qu'ils virent paroitre ce St. *Auguſtin*, ils ne doutèrent point qu'il ne fut mutilé; ils n'héſitèrent pas à en croire les Editeurs ſur leur parole, & ils s'écrièrent d'un air de triomphe, *Habemus confitentem reum.*

Mr. *Le Clerc* dans ſa *Bibliothèque Univerſelle* informe ſes Lecteurs de cet attentat (*b*). Mr. *Ser-*

(*a*) *In quo, præter locorum multorum reſtitutionem, ſecundum collationem vetuſtiorum exemplarium, curavimus removeri ea omnia, quæ Fidelium mentes hæretica pravitate poſſent inficere, aut à Catholica & Orthodoxa fide deviare.*

(*b*) Tom. V. p. 272.

Serces dans une Brochure Angloiſe intitulée, *le Papiſme ennemi de l'Ecriture*. Mr. *Saurin* dans ſes Lettres adreſſées aux Religionaires de France, en fait auſſi mention. „ Un Homme d'hon-„ neur qui ne vit plus m'a aſſûré, dit-il, avoir vu „ une Edition de St. *Auguſtin* dont le titre porte „ qu'on *avoit pris ſoin d'en retrancher tous les* „ *Paſſages qui auroient pu être favorables aux* „ *Hérétiques*" (*c*).

On a l'Edition de 1584 dans la Bibliothèque publique de *Genève*. Au commencement de ce Siècle, qu'elle a commencé à prendre quelque conſiſtence, ceux qui en prenoient ſoin, montroient cette Edition aux Etrangers comme une Pièce curieuſe. Ils la produiſoient ſur tout lorſque quelque Moine s'aviſoit de faire le Controverſiſte, & de nous objecter quelques Paſſages des Pères. Les Bibliothécaires ne manquoient pas alors de répliquer que les Catholiques ſavoient accommoder les Ouvrages des Anciens à leur manière, & leur faire parler le langage de l'Egliſe Romaine. Auſſi tôt le St. *Auguſtin* de Veniſe deſcendoit de ſa Niche & étoit expoſé ſur la Table. Le titre ſeul devenoit la tête de Méduſe qui pétrifioit nos Adverſaires.

Mais, *Monſieur*, n'allons pas ſi vîte que nos zélés Proteſtans du tems paſſé, & ne condamnons pas ainſi les gens ſur l'étiquette. Il pourroit être qu'il eſt arrivé à ces Editeurs de St. *Auguſtin* comme à quelques Dévots de leur communion qui dans le Tribunal de la pénitence ſe confeſſent de certaines mauvaiſes Actions qu'ils n'ont pas commiſes,

(*c*) L'Etat du Chriſtianiſme en France, p. 215.

mises, & qui en disent plus qu'ils n'ont fait effectivement. Du moins c'est ainsi qu'un Critique a expliqué la chose. Mr. *Simon*, neveu, si je ne me trompe, du fameux Prêtre de l'Oratoire de ce nom, dit que malgré la Déclaration naive du Titre, *le Texte est en son entier, & que les retranchemens regardent seulement les Sommaires & les Scholies qui étoient aux marges des Editions précédentes. Il avoit été arrêté dans les Livres appellés*, Indices Expurgatorii, *qu'on retrancheroit des nouvelles Editions des Pères ces Sommaires ou Scholies* (*a*).

C'est-là, la véritable explication de ce Titre si révoltant. Nous nous en sommes assûrés par nos propres yeux. Un de nos Auteurs qui travailloit sur la matière de l'Eucharistie, chercha dans cette Edition tous les Passages de ce Père dont nous nous servons pour prouver qu'il entendoit comme nous ces paroles, *Ceci est mon corps*, & les y trouva toutes rapportées avec la dernière fidélité.

Si l'on consulte *l'Indice Expurgatoire* publié dans les Païs-Bas par l'autorité de *Philippe II.* en 1571, on verra assez clairement de quelle nature sont les retranchemens qui ont été faits à Venise; les Inquisiteurs condamnent les Prologues & les Notes d'un St. Augustin imprimé à Paris en 1555, chez la veuve *Guillard* (*b*). C'étoit une Femme célébre dans l'Imprimerie. Elle s'est

(*a*) Voyez la *Bibliothèq. Critiq. de saint Jore*, Tom. I.

(*b*) *Sunt autem ferè omnia quæ offendunt in Prologis & marginalibus annotationibus*, dit l'Indice Expurgatoire

s'eſt ſignalée par un nombre conſidérable de bonnes impreſſions que l'on conſerve avec ſoin dans les Bibliothèques. On a dans celle de Genève ſon St. *Auguſtin*. J'y ai cherché ces notes ſuſpectes d'Héréſie; & on y en trouve un aſſez bon nombre. On les attribue à *Eraſme*. Je vous en communiquerois quelques unes ſi ma Lettre n'étoit pas déja trop longue.

Je conclus de la même manière que ſur la Bulle de *Clément VI.* ſi les Proteſtans ont été ſcandaliſés du titre de ce St. *Auguſtin*, il en faut charger les Editeurs. C'eſt encore un ſcandale *donné*, & non un ſcandale *pris*. Je ſuis &c.

ARTICLE VI.

DIE RELIGION ENTWORFFEN *von Herrn* RACINE mit-glied der Königl. Academie der Wiſſenſchafften zu *Paris*. *In das Teutſche überſetzt und mit einigen Anmerckungen vermehret.*

C'eſt-à-dire:

LA RELIGION, Poëme de *Mr.* RACINE *traduit en Vers Allemans avec des Remarques, & le Texte François à côté.* A Francfort chez *Fleiſcher* 1744. 8. pag. 302. Sans les Préfaces.

LE Poëme de Mr. *Racine* eſt connu; ſon prix eſt aujourd'hui fixé. On convient que c'eſt un très bel Ouvrage. On y trouve raſſemblés la plupart des argumens qu'on allegue en faveur de la Religion. Il eſt vrai que d'ordinaire ils ne ſont pas aſſez dévelopés, ni aſſez pouſſés. Mais en échan-

échange ils y paroiſſent ornés des graces de la Poëſie : d'où il reſulte un double avantage ; d'un côté ceux qui connoiſſent déja ces argumens ne peuvent que les revoir avec un nouveau plaiſir, & ils ſe les impriment d'autant mieux dans l'eſprit : de l'autre, bien des gens qui n'avoient pas daigné les examiner peuvent être engagés par la beauté de l'expreſſion & des images à y donner quelque attention, & à lire des Ecrits de Proſe où la même matière eſt traitée avec plus de préciſion, de profondeur & de force. Il eſt à eſpérer que l'exemple de Mr. *Racine* excitera nos meilleurs Poëtes à travailler ſur de pareils ſujets.

Mais le but de cet Extrait eſt moins d'entretenir le Lecteur du livre même de Mr. *Racine*, que de rendre compte de la Traduction, qui nous paroit mériter d'être connue.

L'Anonyme qui en eſt l'Auteur, quoique amateur paſſionné de la Poëſie, n'aſpiroit point à être Poëte lui-même. Après quelques petits Eſſais d'une Muſe naiſſante, il s'étoit borné à admirer les Ouvrages des autres. C'eſt la lecture du Poëme de Mr. *Racine* qui a excité ſa veine & réveillé ſon Enthouſiaſme. Il a été ſi charmé de voir les plus grandes Vérités de la Religion exprimées en beaux vers, qu'il n'a pu ſe refuſer au plaiſir de tenter la même choſe dans ſa Langue. Il a écrit par ſentiment : Et réuſſit-on jamais mieux que lorſque le ſentiment s'en mêle ?

On n'exige pas qu'une Verſion en vers ſoit auſſi ſcrupuleuſement fidèle, qu'une Verſion en proſe. On ſait bien que la Rime n'eſt pas une petite gêne. Elle force ſouvent à dire un peu plus ou un peu moins qu'on n'auroit voulu, comme notre Au-

teur le remarque fort bien. C'est assez qu'un Traducteur Poëte exprime le fond des pensées de son Auteur ; & qu'aux beautés qu'il ne peut rendre, il en substitue d'autres à peu près équivalentes. On pourroit peut-être comparer un Traducteur en Prose à un débiteur obligé de payer l'argent qu'il a emprunté en mêmes espèces qu'il l'a reçu : Au lieu qu'un Traducteur en Vers ressemble plus à celui qui est libre de payer en quelque monnoie courante que ce soit ; il suffit qu'il rende la même somme. Il n'étoit donc pas nécessaire que l'Auteur fît des excuses de ce qu'il ne suit pas par-tout si rigoureusement son Original. Le chicaner là-dessus seroit moins un manque d'indulgence que de Justice. J'ai comparé plusieurs morceaux de son Ouvrage avec ceux qui leur répondent dans celui de Mr. *Racine*, & j'ai toujours retrouvé dans ceux-là ce qu'il y a d'essentiel dans ceux-ci. S'il laisse en arrière des traits & des images qu'il n'a pu rendre ; il en ajoûte aussi quelquefois. En général, si cette Traduction n'égale pas tout-à-fait l'Original, elle en approche du moins beaucoup. L'Auteur mérite assurément les éloges & la reconnoissance du public.

Pour mettre autant qu'il nous est possible le Lecteur en état de juger du travail de notre Auteur, il ne sera pas inutile d'en traduire fort littéralement quelques morceaux qu'on pourra comparer avec l'Ouvrage original.

Voici comme il débute, car il a omis l'Invocation & la Dédicace comme ne contenant, dit-il, que des complimens du Poëte à sa Muse & à son Roi, qui ne signifient rien ; jugement beaucoup trop sévere.

„ Oui,

„ Qui, notre Dieu est un Etre caché. Cependant sa Puissance peut se lire dans ses Ouvrages. „ Parlez, témoins sans nombre, révelez nous sa „ gloire. Parlez, Cieux, Soleil, Lune: parlez „ air, terre, mers. Qui est-ce qui a suspendu ces „ flambeaux dans ces voutes éclatantes, (dans „ ces hauteurs étoilées)? Qui est-ce qui nous fait „ voir la nuit brillante de mille feux au milieu „ d'un fond noir. Cieux, que votre Grandeur & „ votre Majesté nous font bien connoître un Maître qui est au dessus de tout! C'est lui qui a semé „ les Astres dans vos espaces immenses, & qui fait „ distiller les champs de Graisse. Soleil toujours „ enflammé d'un feu qu'aucun autre feu n'égale, toi qui chaque matin sors nouveau du sein „ de la nuit & des ténèbres, qui est-ce qui t'élève „ si haut pour nous donner des jours plus longs; „ & pour communiquer par ta douce chaleur la „ fécondité à la terre? Tu parois tous les jours; „ tu viens & tu te retires tous les jours. Qui est-ce qui fait mouvoir le char sur lequel tu fais „ ton immense cours "?

Notre Auteur traduit ainsi ces beaux Vers du second Chant:

Je me figure hélas! le terrible réveil,
D'un homme qui sortant des bras d'un long sommeil; &c.

„ Ainsi qu'un homme endormi qui après une „ longue nuit frapé par quelque chose de subit, „ se réveille plein d'effroi, & se voit dans une Ile „ environnée de rochers escarpés & de déserts, „ sans savoir comment il y est venu. Il se lève en „ tremblant. Il regarde avec inquiétude autour „ de lui. Où suis-je? dit-il en soupirant. Ses

„ ſens ne l'éclairciſſent point là-deſſus. Il retom-
„ be à terre: bientôt il tâche de ſe relever. Il
„ pouſſe des ſoupirs: il avance: il s'arrête. Un
„ tremblement a ſaiſi tous ſes membres. Il ne ſait
„ où il va. Telle fut ma frayeur, lorſque la lu-
„ mière de la Vérité me tira de mon ſommeil. Je
„ me vis ſeul, ſans ſecours, au milieu des dan-
„ gers, égaré ſur la vaſte étendue de la terre, ſans
„ conſolation ".

Je ne traduirai plus qu'un morceau du cinquième Chant. Dans Mr. *Racine* il commence par ces Vers.

Foibles amas de ſable, ouvrage de la cendre,
Deux Verres, (le hazard vient encor nous
l'apprendre,) &c.

„ Deux Verres de lunette vont ſatisfaire l'avi-
„ dité des yeux. Heureux amuſement d'enfant!
„ qui donna lieu en Zélande à l'invention d'un
„ Chef-d'Oeuvre ſi merveilleux & ſi utile à l'As-
„ tronomie. Ainſi ſouvent le hazard nous dé-
„ couvre les plus grandes choſes; C'eſt après
„ cela au tems & au travail à les perfectionner
„ & à rendre l'uſage aiſé. Un *Ptolomée* ſe pour-
„ voit de meilleurs yeux. C'en eſt fait de vous,
„ Cercles & Criſtaux. *Galilée* eſt en état de nous
„ apprendre un tout autre ſyſtême. Maintenant
„ nous devons tous les jours tourner autour du
„ Soleil; tandis que le Soleil Roi du jour & cen-
„ tre du monde ſe tient fièrement dans le repos, &
„ conſidère quand il lui plait la Terre & les Cieux
„ tourner ſur leurs axes. Telle eſt la doctrine de
„ *Galilée*, qui le fait tomber entre les mains d'un
„ Tribunal Eccléſiaſtique. Une priſon de ſix ans
„ apprit à cet infortuné ce qu'il y a à gagner à dire

„ la

„ là Vérité. Cependant la Terre ne laiſſoit pas de
„ continuer ſon cours, emportant avec elle *Gali-*
„ *lée* & ſon Juge."

Comme l'Anonyme écrit pour ſes Compatriotes qui pour la plus grande partie ſont Proteſtans, il a trouvé à propos de ſuprimer quelques endroits de cet Ouvrage qui auroient pu les choquer. Ce qui n'eſt pas de trop bon exemple. C'eſt de cela même dont on fait tous les jours un crime à ceux qui publient à *Paris* des Traductions Françoiſes d'Auteurs Proteſtans. Notre Auteur s'excuſe en diſant que d'ailleurs les vers qu'il néglige ne font rien au ſujet. Mais je crois que la meilleure manière de le juſtifier, c'eſt de dire, qu'un Poëte qui daigne être Traducteur, & qui réuſſit auſſi bien que notre Anonyme, a ſur ſon Original des droits qu'aucun Traducteur en proſe n'oſeroit s'arroger. On lui ſait trop de gré de ce qu'il donne, pour lui chercher querelle ſur ce qu'il ne donne pas. On ſait bien que *Pégaze eſt rétif* & qu'on n'en obtient rien que volontairement.

Aux notes de l'Original, l'Anonyme ajoûte les ſiennes, deſtinées en grande partie à rectifier ce qu'on a avancé de peu juſte dans les prémières. Entre autres choſes il redreſſe ſouvent Mr. *Racine* ſur les jugemens qu'il porte de divers hommes fameux. *Epicure*, *Lucréce*, *Seneque*, *Spinoza*, *Montagne*, *St. Evremont*, *Bayle* &c. trouvent en l'Anonyme, quelques uns un défenſeur zelé, tous un Juge équitable qui tourne tout du bon côté, & ne craint rien tant que de condamner légèrement quoique ce ſoit, dans les perſonnes même que l'on décrie communément ſans le moindre ſcrupule. Je ne vou-

drois pas garantir tous ſes jugemens; peut-être porte-t-il quelquefois l'indulgence trop loin. Mais cet excès ſeroit toujours bien plus pardonnable, que l'excès oppoſé, quoique celui-ci ſoit infiniment plus commun : car il ſuffit qu'un homme ſoit ſuſpect à quelques égards pour qu'il n'y ait ni intentions ſi ſiniſtres, ni opinions ſi étranges qu'on ne ſe croye en droit de lui attribuer. Donnons quelques exemples des adouciſſemens de notre Auteur. Selon lui, *Lucrece* (*a*) & *Spinoza* (*b*) ſont mal à propos accuſés d'Athéiſme. On ne doit pas croire tout ce qu'on dit d'*Epicure* (*c*); il eſt à craindre que ſon goût pour la Volupté n'ait été plus pur que la Vertu de bien des Chrétiens. Ce que *Hobbes* (*d*) a avancé que la *force fait le droit*, doit s'entendre de ce qui arrive & non de ce qui devroit être. *Caton* (*e*) vient à des Jeux où la pudeur eſt bleſſée : il s'en retire lorſqu'il voit que ſa préſence contient le peuple. Selon Mr. *Racine* l'une & l'autre de ces démarches eſt également condamnable. „ Mais „ pourquoi blamer *Caton*, dit l'Anonime, ſans „ ſavoir le motif qui l'a fait agir ? on doit ſuppoſer qu'un homme qui s'eſt toujours conduit auſſi ſagement, a eu ſes raiſons dans cette „ occaſion". Mr. *Racine* dans une note ſur le 6e. Chant traite *Seneque* de faux Philoſophe & de faux Bel-eſprit qui rend ſa Morale haïſſable par le ton dont il la débite, de qui les moeurs étoient bien moins ſéveres que ſes diſcours, qui avoit amaſſé d'immenſes richeſſes, & qui en un mot étoit

(*a*) *pag.* 33. & 70. (*b*) *pag.* 94. (*c*) *pag.* 60. (*d*) *pag.* 36. (*e*) *pag.* 269.

étoit un ſervile Adulateur du Monſtre dont il avoit été le Précepteur. Voici l'Apologie que l'Anonyme oppoſe à ces accuſations. „ Je ne „ comprens pas, dit-il (*pag.* 267.), quel avanta„ ge pour la Religion, Mr. *Racine* prétend „ trouver à parler mal des Philoſophes payens „ avec ſi peu de fondement. La Vérité eſt pour „ un Chrétien auſſi ſacrée lorſqu'il s'agit de ſon „ ennemi que lorſqu'il eſt queſtion d'un ami. „ Il n'y a pas de la grandeur d'Ame à faire brill„ er nos vertus par les vices d'autrui. *Séneque* „ avoit des ennemis. Philoſophe & Miniſtre d'E„ tat à la fois, pouvoit-il en manquer? C'eſt d'a„ près leur rapport que *Tacite* a écrit. Le té„ moignage qu'un ſage ſe rend à lui-même eſt „ le meilleur qu'on puiſſe avoir ſur ſon ſujet. „ Quiconque ſait penſer & écrire comme *Sé„ neque*, n'eſt certainement pas un Scélerat. Il „ ſe peut bien que le titre de Bel-eſprit ſelon le „ goût François ne lui convienne pas; car „ il eſt plus profond qu'amuſant & badin. Mais „ pourquoi ſa manière d'écrire rendroit-elle ſa „ Morale haïſſable? Ici je me rappelle le Joueur „ de Mr. *Regnard*, à qui ſon Valet ayant de„ mandé ſi *Séneque* étoit de Paris, répond tout „ en colère, *Non, il étoit de Rome.*

Ce dernier trait n'eſt nullement obligeant pour les François, mais il n'eſt pas le ſeul, quoique l'Anonyme rende ſouvent juſtice à leurs bons Auteurs. Il rappelle même le méchant bon mot de *Bouhours* ſur les Allemands: bon mot que tant d'aveus honorables à ces derniers, faits par les François, devroient, ſemble-t-il, avoir fait oublier. Au fond il n'y avoit pas tant à ſe plaindre. *Bou-*

hours génie ſuperficiel, Littérateur petit-maître, Savant de ruelle, Pédant empezé, toujours à la quête de jeux de mots & de pointes, faiſoit plus d'honneur qu'il ne penſoit à ceux qu'il ne croyoit pas capables de devenir *beaux eſprits* à ſa manière. Si l'Abbé d. ***. décidoit que le *Perſiflage*, talent qui le fait briller dans ſa Cotterie eſt au deſſus de la Sphère de certaines gens; ceux-ci devroient-ils s'offenſer d'un pareil jugement?

L'Anonyme n'a pas toujours entendu ſon Auteur: ce qui doit rendre bien timides ceux qui traduiſent des Ecrits d'une langue étrangere, laquelle ils ne poſſèdent pas à fond. Il eſt curieux de lui voir (page 201) préter à Mr. *Racine* une penſée toute contraire à celle que cet Auteur a exprimée, & la combattre enſuite par des raiſonnemens le plus ſérieuſement du monde. Autre exemple: Mr. *Racine* avoit remarqué (*pag.* 220.) que ſuivant le ſyſtême de *Newton* les Corps mus dans le vuide s'attirent entr'eux en raiſon directe de leurs maſſes & inverſe du quarré de leurs diſtances. L'Anonyme traduit que *les Corps s'attirent en droite ligne de leur maſſe & ſelon qu'ils ſont éloignés les uns des autres.* A quoi il ajoûte une note qui n'eſt pas fort claire.

Je n'alléguerai plus qu'une mépriſe de la même ſorte, d'autant plus remarquable que l'Anonyme à l'exemple des plus doctes Commentateurs corrige ſon texte faute de l'entendre. Mr. *Racine* remarque que *Socrate* finit les beaux diſcours qu'il fit avant ſa mort, en demandant qu'on offrît un Coq à *Eſculape*. „ Ceux qui ne peuvent ſe „ perſuader, ajoûte-t-il, que la dernière parole „ de ce Héros de l'Antiquité ait été ſi puérile, y „ cher-

„ cherchent un ſens allégorique : mais ce ſens eſt
„ bien envelopé ; & la réponſe de *Criton*, *nous*
„ *ferons ce que vous ſouhaitez*, fait voir qu'il
„ prend la parole de *Socrate* dans le ſens naturel,
„ c'eſt-à-dire dans le ſens ſuperſtitieux". L'Anonyme traduit ces mots, *mais ce ſens eſt bien envelopé*, par ceux-ci : *Mais ici le ſens n'eſt point du tout obſcur*, & il juſtifie ſa Verſion en prouvant par belles raiſons dans une note, qu'au lieu de ces mots : *Ce ſens eſt bien envelopé*, il faut lire : *Ce ſens eſt bien peu envelopé*. Il n'y a pourtant qu'à jetter les yeux ſur la remarque même de Mr. *Racine* que nous avons tranſcrite pour s'appercevoir de la mépriſe de l'Anonyme. Qu'il nous ſoit permis d'arrêter ici un moment l'attention du Lecteur. Voila un Ecrivain de qui on ne peut pas douter qu'il ne ſache fort bien le François, Langue vivante pour laquelle on a des ſecours qui manquent à ceux qui étudient le Grec ou le Latin. Il cite les meilleurs Auteurs de cette nation ; il les poſſède ; ſon eſprit paroit s'en être nourri. En particulier il doit avoir bien épluché l'Ouvrage de Mr. *Racine*, puiſqu'il en donne une très belle Verſion & qu'il le commente. Il a d'ailleurs beaucoup d'eſprit, de jugement & de goût. La Correction qu'il fait ne conſiſte qu'à ajoûter un mot de trois Lettres qui a aiſément pu échaper aux Imprimeurs. Enfin le ſens qu'il donne au Texte ſe lie fort bien avec ce qui précède & ce qui ſuit ; de ſorte qu'il n'y a perſonne qui liſant la Verſion ſans conſulter l'Original ne ſoit de l'avis de l'Anonyme. Que dire après cela de ces amas de *reſtitutions de paſſages* d'Auteurs Grecs & Latins, fondées ſur les conjectures des *Heinſius*, des

Bent-

Bentleys & d'autres fameux Critiques? Conjectures bien éloignées de paroître auſſi vraiſemblables que celle de notre Auteur. Si les Anciens revenoient au monde, reconnoîtroient-ils leurs Ouvrages réformés ſur de pareilles Corrections? *Credat Judæus Apella.*

ARTICLE VII.

HISTOIRE *de* l'ACADEMIE ROYALE *des* SCIENCES. Année 1743. Avec les MEMOIRES *de* MATHEMATIQUES & de PHYSIQUE *pour la même Année, tirés des Regiſtres de cette Académie.*

PHYSIQUE & HISTOIRE NATURELLE.

Pierres-ponces veues ſur la Mer, entre le Cap de Bonne-Eſpérance & les Iles de St. Paul & d'Amſterdam.

On doit à Mr. *Garcin*, Docteur en Médecine, l'Obſervation ſuivante, qu'il apprit lui-même à Batavia en 1726. d'un Capitaine des Vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe. Le Vaiſſeau faiſoit route du Cap de Bonne-Eſpérance aux Iles de St. Paul & d'*Amſterdam*, & il étoit entre le 38 & le 39 degré de Latitude auſtrale, lorſqu'on vit la Mer couverte d'une quantité prodigieuſe de ces Pierres calcinées, poreuſes & légères, qu'on nomme *Pierres-ponces*, depuis la groſſeur d'une Noix juſqu'à celle de la tête d'un homme & davantage. On vogua parmi ces Pierres pendant 9 ou 10 jours, ſur un eſpace de plus 500 lieues.

Suivant Mr. *Garcin*, ces Pierres viennent du fond de la Mer, où il y a des Feux Souterrains, de vrais Vol-

Volcans tels qu'il s'en trouve sur terre. Les Iles formées de nos jours auprès de celle de Santorin dans la Méditerranée, & entre les Acores dans l'Ocean fournissent des preuves bien sensibles de ces sortes d'éruptions. Mr. *Garcin* croit aussi que les Montagnes où l'on trouve beaucoup de Pierres-ponces, portent une marque certaine de leur origine, & qu'elles ont été Volcans. Il seroit bon de savoir, ce me semble, s'il y a des *Pierres-ponces* dans le voisinage de tous les Volcans: s'il y en a, le sentiment de Mr. *Garcin* paroîtroit assez bien prouvé.

Sur une espèce de Ver qui vient à la Langue des Chiens.

Ce Ver est fort commun dans certains Païs, & sur-tout en Roussillon & à Perpignan. Il est pour l'ordinaire blanchâtre, rond, de la longueur d'environ deux pouces, & d'une ligne de diamètre vers le milieu du corps, pointu par les deux bouts, & principalement par la queue qui est fort effilée. Les petits Chiens-couchans & les Chiens de Berger sont les plus sujets à cette maladie, du moins en Roussillon, où Mr. *Barrere*, de qui l'Académie tient cette observation, ne l'a point remarquée dans aucune autre espèce. Le mal s'annonce par une faim & une maigreur extraordinaires, qui augmentent à mesure que le Ver devient plus grand, & dont la fuite est une mort certaine, si l'on n'a soin d'y remédier. Toute la cure consiste à enlever ce Ver avec une aiguille; mais il faut attendre pour cela qu'il ait acquis une certaine grosseur, parce qu'auparavant on ne sauroit l'apercevoir.

Il seroit curieux de savoir quelle est l'origine de ce Ver, pourquoi on ne le trouve pas dans toutes

toutes les eſpèces de Chiens, & pourquoi enfin il eſt plus commun dans certains Païs que dans d'autres. Peut-être qu'après bien des recherches, nous n'aurons encore ſur tout cela que des conjectures; car rien ne me paroit plus difficile à découvrir que l'origine de la plupart de ces Inſectes importuns & carnaciers, à qui les Animaux & l'Homme même, leur prétendu Roi, ſervent de pâture.

Grand Os foſſile trouvé en Bourgogne.

Des Coupeurs de bois trouvèrent il y a quelques années un grand Os à deux pieds de profondeur en terre, dans une Forêt qui eſt entre Challon & Tournus. C'eſt, ſelon toute apparence, un grand fragment de l'Omoplate d'un Eléphant, ou de quelque Animal marin & cétacée; mais le plus grand nombre des Connoiſſeurs le jugent être d'un Eléphant. On conjecture, par une règle de proportion, que l'Eléphant, à qui cette Omoplate foſſile a apartenu, doit avoir eu tout au plus 10 piés 3 pouces de hauteur. Cela fait, à la vérité, un grand Eléphant; mais on ſait & par les rélations des Voyageurs, & par les Livres des Naturaliſtes anciens & modernes, qu'il y en a de plus grands dans les Indes. *Gillius* dit en avoir meſuré un à Conſtantinople, qui avoit 10 piés 9 pouces de hauteur, & ſelon *Scaliger*, dans ſes Notes ſur l'Hiſtoire des Animaux d'*Ariſtote*, il y en a de 9 coudées ou de 13 piés & demi. Celui qui fut diſſéqué à Verſailles par Mr. *Duverney* en 1681. avoit 7 piés & demi de hauteur, quoiqu'il n'eût encore qui 17 ans: Or il eſt certain que les Animaux de cette eſpèce croiſſent bien au-delà de cet âge, puisque, ſelon *Ariſtote*,

tote, *Pline*, & quelques autres Auteurs, leur jeuneſſe ne commence qu'à 50 ou 60 ans.

Ivoire rendu flexible & tranſparent.

Il s'agit ici d'une petite Cuillière d'Ivoire que de la Moutarde, où elle a trempé longtems, a rendue flexible & tranſparente comme de la Corne. Ce fait peut conduire à d'autres découvertes, & aider à en éclaircir un autre que nous avons rapporté (*a*) dans un des Volumes de ce Journal. (*b*)

ANATOMIE.

Sur le dedans extraordinaire de la Bouche d'un Enfant né Bec-de-lièvre.

Ce qui a paru extraordinaire dans l'Enfant dont il eſt ici queſtion conſiſte en ce que les Cornets inférieurs du Nés manquoient, & que vers la partie moyenne & à chaque côté de la diviſion du Palais il y avoit un trou oblong & très ſenſible. C'étoient les orifices des Canaux excrétoires très gros de deux Glandes placées au voiſinage des deux par-

(*a*) Voyez le Tome 39, pag. 184.

(*b*) Articles omis, qui appartiennent à la Phyſique & à l'Hiſtoire Naturelle. I. *Obſervations météorologiques & Botanico-météorologiques* par Mr. *du Hamel*. 2. *Leçons de Phyſique expérimentale*, Tom. I. & II. par Mr. l'Abbé *Nollet*. 3. Sur la *Scintillation des Etoiles fixes*, par Mr. *Garcin*. 4. *Parélie obſervé à Reims*. par Mr. *de la Croix*. 5. Sur un *Arc-en-ciel extraordinaire vu en Dalécarlie*, par Mr. *Celſius*. 6. Sur le *Hauſſement vrai ou apparent de la Mer auprès de certaines Côtes*. 7 *Hauteur extraordinaire du Baromètre*, par Mr. *Allaman*. 8. *Bouteilles d'une fragilité ſingulière*. 9. Sur la *diſtribution méthodique des Coquillages, & deſcription particulière d'une eſpèce de Bucin ou de Limaçon terreſtre*, par Mr. *Daubenton*. 10. *Grand morceau de Cryſtal rempli d'Amiante*.

parties de la Luette. De cette construction extraordinaire s'ensuivoient plusieurs effets singuliers ; soit dans la déglutition des alimens solides & liquides de cet Enfant, soit dans sa respiration. Par exemple, une grande partie de ce qu'il buvoit lui refluoit par le Nés ; & quelquefois aussi en se jouant il emplissoit sa bouche d'eau, & la tenant exactement fermée, il faisoit jaillir cette eau par ses Narines en forme d'arcade, comme font ces Poissons cétacées qu'on nomme *Soufleurs*. Cette Observation est de Mr. *Hérissant*.

Double Matrice.

Mr. *Cruger* Chirurgien du Roi de Dannemarc, a trouvé dans une Femme morte en couche, deux Matrices, ayant chacune une trompe, un Ligament large, un Ligament rond, un Orifice, le tout pour un seul Vagin qui leur étoit commun. On sait que la Matrice, dans sa structure ordinaire a deux Trompes ou conduits, qui naissent des côtés de son fond & vont aboutir aux Ovaires, & qui portent communément le nom de *Fallope*. Elle a aussi deux Ligamens larges qui viennent des Lombes, & deux Ligamens ronds qui vont se rendre aux aines. On trouve dans l'Histoire de l'Académie de l'Année 1705, un autre exemple de deux Matrices, observées par Mr. *Littre*, & dont chacune n'avoit qu'une Trompe & un Ovaire, qu'un Ligament large, & qu'un Ligament rond. Voila de ces cas qu'on ne sauroit jamais prévoir dans un Acouchement, & qui peuvent donner lieu à bien des inconvéniens.

Ovaires où l'on a trouvé des Cheveux, des Os & des Dents.

Mr. *le Riche*, Chirurgien Major de Strasbourg,

bourg, trouva, à l'ouverture du corps d'une Femme de cette Ville, une poche très groſſe, qui rempliſſoit preſque l'hypocondre gauche & qui paroiſſoit avoir des attaches à la Matrice, à la Veſſie & à l'Inteſtin colon. Cette poche contenoit une matière jaunâtre, figée en certains endroits à peu près comme de l'huile, & une pelote de cheveux de la groſſeur d'un Citron. Les cheveux étoient preſque de la longueur du doigt, & liés entre eux par la matière graſſe. Vers le fond étoient pluſieurs Cellules remplies d'une eſpèce de ſuif, & au milieu un Os de figure très irrégulière, à l'extrémité duquel il y avoit trois dents bien diſtinctes enchaſſées dans leurs alvéoles. Toute cette poche ayant été diſſéquée avec ſoin, Mr. *le Riche* reconnut que c'étoit l'Ovaire du côté gauche. L'Ovaire du côté droit étoit rempli d'une ſemblable matière, & contenoit auſſi vers le centre un Os pareil à celui de l'Ovaire gauche. Il y a dans *Ruyſch* pluſieurs exemples d'Os trouvés avec des cheveux dans des Ovaires; mais il n'y en a point de cette ſingularité dans les deux Ovaires d'une même perſonne.

Paralyſie ſans ſentiment, quoique les mouvemens de la partie inſenſible ne ſoient point détruits.

Vers la fin de Janvier 1731 un Soldat, après avoir eu une fièvre opiniâtre & quelques autres incommodités, s'aperçut qu'il perdoit chaque jour & de plus en plus le ſentiment dans tout le bras gauche. Au commencement de Mai de la même année il lui ſurvint dans toute l'étendue du bras, de l'avant-bras, & à la main, une dartre conſidérable, dont il guérit, mais il demeura tout-à-fait

privé de sentiment depuis la partie inférieure du même côté de l'occiput, & depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité des doigts de la main, & il étoit encore dans cet état en 1739 où se termine la relation. Au commencement de cette même année il leva par mégarde avec la main insensible le couvercle d'un poele de fer très ardent & presque rouge, il le posa ensuite tranquilement, & il ne s'aperçut point du tout, du moins par le sentiment, qu'il s'étoit brulé tout le dedans de la main. Les tégumens internes, les tendons, & le périoste de l'Index en furent tout-à-fait détruits: la gangrène se mit à la plaie, & l'on y fit bien des incisions auxquelles il ne sourcilla pas, non plus que lorsqu'on lui appliquoit la Pierre infernale. Il en demeura estropié de deux doigts.

Ce défaut de sentiment n'empêche pas ce Soldat de remplir fort bien les fonctions de son état: il empoigne son fusil & son épée, il met le fusil sur l'une & l'autre épaules: il joue à la boule, il fend du bois, en y employant les deux bras, sans que celui qui est insensible y faise remarquer de la peine ou de la contrainte. Du reste cette sorte de paralysie, qui ne tombe que sur les organes du sentiment, quoique très rare, n'est pas inconnue aux Modernes: *Willis* & *Junker* en ont parlé dans leurs Ouvrages, & en voici un second exemple en la personne d'un Ami que nous avons vu à Amsterdam, d'abord en parfaite santé, & dans un autre voyage qu'il y fit, attaqué de cette fâcheuse maladie, que son trop d'ardeur à herboriser lui avoit causée en Suisse.

Autre Paralysie de même nature.

Mr. *Garcin*, dont nous avons parlé au commen-

menoement de cet Extrait, eſt lui-même le ſujet du nouvel exemple de cette eſpèce de Paralyſie. Tous ſes doigts ſont inſenſibles, ſans être privés de mouvement. Il eſt obligé d'en prendre un ſoin infini, pour les garantir de mille atteintes auxquelles ils ſont continuellement expoſés. Un des principaux ſymptomes de ſon mal eſt que ſes doigts ſont toujours plus froids que ne comporte la température actuelle de l'air où il eſt, & du reſte de ſon corps; ils ne peuvent jamais ſe rechauffer d'eux-mêmes, il faut néceſſairement avoir recours à une chaleur extérieure, & il les tient d'ordinaire ſur ſa poitrine à laquelle il les applique ſous ſes habits. Quand il veut reconnoître leur état, il les porte ſur ſon viſage, ne les ſentant jamais par eux-mêmes ni froids ni chauds. Qu'on juge des inconvéniens qu'entraîne après ſoi une pareille incommodité. Mr. *Garcin* ſe brula un jour au pouce pour avoir trop approché ſa main d'un petit poele où il vouloit la rechaufer; mais il ne s'aperçut de cette brulure que deux heures après, par une groſſe veſſie qui en occupoit la moitié de la circonférence. Il n'oſeroit preſque rien entreprendre dans l'obſcurité, ſans riſquer de ſe meurtrir ou de s'écorcher à ces doigts inſenſibles, faute de voir ce qu'il touche, & comment il le touche.

Nous nous plaignons ſouvent d'être trop ſenſibles à la douleur; mais ſi nous n'en avions aucun ſentiment, comment ferions-nous pour préſerver notre corps de mille accidens auxquels il eſt continuellement expoſé? D'ailleurs ſi nous étions ſans douleur nous ſerions ſans plaiſir, l'un & l'autre ont la même ſource. Qu'une étincelle

me tombe ſur la main, ſans que je la voye, la douleur m'avertit à l'inſtant du riſque que je cours d'être brulé, & ſans le ſentiment du Tact, mes autres ſens ne me préſerveroient pas du danger auquel je ſuis expoſé (*a*).

CHYMIE.

Effet remarquable du Remède de Mademoiſelle Stephens.

Il reſulte de pluſieurs faits rapportés ici par Mr. *Geoffroy*, que le Remède de Mademoiſelle de *Stephens* peut ſoulager pour un tems certains Malades, en nétoyant la Veſſie, & qu'il empêche du moins l'accroiſſement de la Pierre pendant qu'ils en font uſage. On eſt de plus aſſuré par un grand nombre d'Obſervations, que ce Remède ne laiſſe aucune mauvaiſe impreſſion ſur la Veſſie, & que les Malades qui en uſent, ſont toujours en état d'en venir à l'opération de la Taille, ſans qu'il en arrive aucun accident de la part du Remède. L'uſage du Petit-lait & de diverſes Eaux minérales ne produit-il pas auſſi les mêmes effets, & s'il les

(*a*) Articles omis : 1. *Sur la Reſpiration*, par Mr. *Hériſſant*, Médecin de la Faculté de Paris. 2. *Sur l'introduction de l'Air dans le corps animal*, par Mr. *Bouillet*. 3. *Elémens de Médecine Pratique*, par le même Auteur. 4. *Si le Corps ſe raccourcit ou s'il s'alonge lorſqu'il ſe contracte*, par Mr. *Perſon*, Médecin de la Faculté de Paris. 5. *Organe de l'Ouie*, par Mr. *Martini*, Médecin Sicilien. 6. *Muſcle ſingulier*, par Mr. *de Conreilles*, Médecin de la Marine à Breſt. 7. *Taille latérale*. 8. *Douzième Vertèbre du dos d'un Homme, traverſée par le bout d'une lame d'épée qui s'y caſſa*, par Mr. *Ferrein*. 9. *Suites d'une bleſſure à la tête*, par Mr. *Vacher*, Chirurgien à Beſançon. 10. *Odeurs communiquées au corps animal*.

les produit, qu'eſt-il alors beſoin de recourir au Remède de Mademoiſelle *Stephens*, qui eſt moins ſimple, ſouvent plus difficile à avoir, & d'ailleurs aſſez deſagréable au goût?

Pierre de Bologne.

La Pierre de Bologne eſt, comme l'on ſait, une matière gypſeuſe & talqueuſe qui, étant calcinée, s'imbibe de la lumière au grand jour ou au Soleil, & reluit enſuite à l'obſcurité pendant quelques minutes, comme un charbon ardent. Elle devient auſſi lumineuſe lorſqu'on l'expoſe au clair de la Lune, à la lumière d'un flambeau, & même du crépuſcule. Comme pluſieurs Auteurs ont douté de ces dernières expériences, Mr. l'Abbé *Nollet* produit une de ces Pierres qui rend le fait certain, & qui lui fut donnée à Turin en 1739 par un grand Prince, toute préparée par la calcination. On la gardoit depuis quelques années dans une petite boîte de carton garnie de flanelle en dedans.

Cette Pierre s'imprégnoit très bien non ſeulement de la lumière du jour, comme ont coutume de faire toutes celles de ſon eſpèce, mais encore, quoique plus foiblement, de la lumière d'une ſimple bougie, lorſqu'elle y avoit été expoſée pendant quelques minutes à 4 ou 5 pouces de diſtance. Ces ſortes de Phoſphores ceſſent de reluire & périſſent d'ordinaire au bout de quelques mois; mais celui de Mr. l'Abbé *Nollet* luiſoit encore en 1743, s'imbiboit même encore de quelque lumière dans le tems qu'on alloit imprimer cette obſervation, c'eſt-à-dire, 6 à 7 ans depuis qu'il l'avoit reçue, & peut-être 10 à 12 ans depuis qu'elle avoit été préparée. Cette vertu ſi forte & ſi durable vient-

elle de ſa préparation ou de quelque autre cauſe (*a*) ?

BOTANIQUE.

Sur la Culture du Riz.

On donne ſous ce titre une courte deſcription du Riz, avec la manière de le cultiver, de le couper, & de le dépouiller de ſa balle. En général le Riz ſe cultive dans des lieux humides & marécageux, & dans des Païs chauds, du moins à en juger par les Contrées où il eſt le plus en uſage, & où il fait la principale nourriture des Habitans. Tout le Levant, l'Egypte, l'Inde, la Chine, ſont dans ce cas. Les Etats de l'Europe où l'on en recueille davantage ſont l'Eſpagne & l'Italie; & c'eſt delà que vient preſque tout le Riz que l'on conſomme en France. Celui qu'on ſeme dans une terre ſalée y pullule ordinairement beaucoup plus qu'en toute autre. On en retire juſqu'à 30 ou 40 pour un; par conſéquent, & toutes choſes d'ailleurs égales, les Côtes & les Païs maritimes y ſeront les plus propres. On doit le Mémoire ſur cette Plante, dont l'Hiſtorien de l'Académie ne donne que la partie la plus eſſentielle, à Mr. *Barrère*, Docteur & Profeſſeur Royal en Médecine dans l'Univerſité de Perpignan, qui a fait beaucoup d'attention à ſa culture, tant à Valence en Eſpagne, qu'en Catalogne & dans le Rouſſillon.

Sapins foſſilles.

On trouve fréquemment dans les Marais du Nord

(*a*) Articles omis: 1. *Sur deux eſpèces d'Etains alliés*, examinés par Mrs. *Geoffroy* & *Hellot*. 2. *Huile cauſtique pour marquer le Linge*. 3. *Sels neutres*.

Nord de l'Irlande, & quelquefois en Angleterre, de gros Sapins ſouterrains, qui paroiſſent être ſi anciens que quelques Naturaliſtes les ont jugés antérieurs au Déluge. Après bien des recherches faites par Mr. *Sloane*, pour ſavoir de quelle eſpèce ſont ces Arbres, il a enfin découvert que c'eſt le *Pinus ſilveſtris, foliis brevibus glaucis, conis parvis albentibus* de *Ray*, lequel croît au Nord de l'Ecoſſe & en Norvège, & qui, ſelon toute apparence, fait partie de ces Pins ou Sapins que des Voyageurs ont obſervés dans pluſieurs Contrées du Nord-eſt. C'eſt d'après le fruit même que Mr. *Sloane* en a jugé. On a trouvé dans la Province de Lancaſtre, & auprès de quelques-uns de ces troncs d'Arbres foſſiles, des Cones ou Pommes de Pin, tout-à-fait ſemblables à celles du Pin de *Ray* que nous venons d'indiquer.

ARITHMETIQUE

Sur les Nombres Prémiers, & ſur les différentes puiſſances des termes de la ſuite naturelle des Nombres, avec la manière d'en dreſſer des Tables.

En 1743 on préſenta à l'Académie un grand Ouvrage d'Arithméthique, intitulé *la Nouvelle Science des Nombres, ou Traité des grandeurs conſtantes différentielles qui fixent les caractères des Nombres*, &c. par le P. *Guillaume le Vaillant, de la Baſſardries*, Jéſuite des Païs-bas. Le Père Vaillant s'eſt reſtraint dans cet Ouvrage à trouver, 1. tous les Nombres Prémiers depuis 1 juſqu'à 100000; 2. la manière la plus facile de former les différentes puiſſances des termes de la ſuite naturelle; 3. à conſtruire des Tables de tous

ces Nombres. Comme la matière eſt utile & de pratique, l'Hiſtorien de l'Académie en donne une idée d'après le rapport qui en a été fait à la Compagnie par ſes Commiſſaires. L'Académie reconnoît dans cet Ouvrage beaucoup de ſagacité de la part de l'Auteur ; mais on n'y trouve pas, à beaucoup près, tout ce que ſemble promettre ſon titre.

ALGEBRE.

Il n'y a ſous ce titre qu'un ſeul Article, encore appartient-il aux *Mémoires* ; il eſt de Mr. *Nicole*, & regarde le *Cas irréductible du Troiſième Degré*.

GEOMETRIE.

Nouvelles démonſtrations des principales propriétés de la Cycloïde.

Ces recherches ſont de Mr. le Marquis de *Courtivron*, Aide-Maréchal-des-logis dans l'Armée de Bavière, qui les a envoyées à Mr. *Clairaut*, lequel en a fait part à l'Académie. On y trouve trois manières différentes & fort ſimples de démontrer que l'aire de la Cycloïde eſt triple de celle du Cercle générateur. La troiſième de ces démonſtrations ſur-tout eſt entièrement nouvelle, & a de plus cet avantage qu'elle peut être appliquée à d'autres eſpèces de Cycloïde que celle qu'on entend communément, & qui eſt formée par le roulement du Cercle, la ſeule dont il s'agit ici. Toutes ces recherches ont paru à l'Académie marquer beaucoup d'invention & de capacité dans l'Auteur.

ASTRONOMIE.

Théorie des Comètes.

Cette *Théorie des Comètes* eſt un Ouvrage de

de Mr. *le Monnier*, que l'on peut concevoir comme diviſé en cinq parties. Dans la prémière Mr. *le Monnier* expoſe les principaux phénomènes du mouvement des Comètes, & les plus importans préceptes de l'Aſtronomie qui leur eſt propre. Il remarque d'abord que les Comètes n'ayant point de parallaxe diurne, c'eſt une preuve inconteſtable qu'elles ſont fort élevées au-deſſus de la Lune, & qu'en même tems la parallaxe de l'orbe annuel étant très ſenſible dans ces Aſtres, il s'enſuit qu'ils ſont dans la région des Planètes, lorſque nous les voyons. Il donne enſuite un précis de la Doctrine de *Newton* ſur les Comètes, & il termine ce Discours par le calcul de l'orbite de la Comète de 1742, d'après la belle méthode contenue dans le troiſième Livre des Principes de ce Philoſophe.

La ſeconde partie contient l'Abrégé de l'Aſtronomie cométique de *Halley*, avec ſes Tables, & les Notes de Mr. *Wiſton* inſérées dans le Texte, traduit du Latin & accompagné des remarques & explications de Mr. *le Monnier*. La troiſième partie contient une hiſtoire abrégée de ce que l'on a fait depuis le commencement de ce ſiècle pour perfectionner la théorie des Comètes. Selon la remarque de Mr. *le Monnier*, la plûpart des Etoiles auprès desquelles a paſſé la Comète de 1742. & dont il falloit ſe ſervir pour en déterminer la route, ne ſe trouvoient point dans les Catalogues les plus amples & les plus exacts; Mr. *le Monnier* en donne aujourd'hui la poſition d'après tout ce qu'il a fait ou pu recueiller d'obſervations de cette Comète. C'eſt le ſujet de la quatrième partie. La cinquième

enfin nous préſente les Tables du Soleil de *Flamſteed*, & leur uſage, avec quelques changemens.

Pour donner un nouveau relief à cet Ouvrage, on l'a orné de deux Planiſphères céleſtes de *Flamſteed*, réduits en petit avec beaucoup d'art & de propreté, & de celui de *Wiſton*, où ſont repréſentées les Trajectoires de toutes les Comètes les mieux connues. Suivant l'Hiſtorien de l'Académie il eſt peu de Livres qui, dans un ſi petit volume, contiennent tant de choſes utiles & curieuſes ſur la Science qui en fait l'objet.

Ephémérides des Mouvemens Céleſtes.

Feu Mr. *Desplaces*, ſavant Calculateur Aſtronome, publioit depuis 1715, de dix en dix ans, des Ephémérides des mouvemens Céleſtes, qu'il a pouſſées juſqu'en 1745, & qui ont été très favorablement reçues du Public. Mr. l'Abbé *de la Caille* vient de nous en donner la continuation depuis 1745 incluſivement juſqu'au commencement de 1755, & avec pluſieurs additions importantes, dont l'Hiſtorien de l'Académie expoſe le précis. Ces Ephémérides ſont précédées d'une Introduction qui en donne l'intelligence, & qui peut mettre tout Lecteur médiocrement inſtruit en état de s'en ſervir.

Carte Céleſte.

Les défectuoſités qu'on a remarquées aux Cartes des Etoiles circumpolaires Arctiques par où a paſſé la Comète de 1742, ont fait naître à Mr. *Ladoubedent d'Herouville* le deſſein d'en dreſſer une plus complète de toute cette partie du Ciel compriſe entre le Zénith de Paris & le Pole. Cette Carte contient un nombre d'Etoiles plus que double de celui que *Bayer* & *Flamſteed* y ont mar-

marqué dans les leurs. L'Académie a jugé ce travail utile & très bien exécuté (*a*).

GEOGRAPHIE & HYDROGRAPHIE.

Projet de Cartes de la France.

Ce Projet, qui eſt de Mr. *Buache*, conſiſte en un Ouvrage qui comprendra toutes les diviſions de la France par Gouvernemens, Généralités, &c. avec des Itinéraires exacts de tout le Royaume, & des remarques ſur les particularités d'Hiſtoire Naturelle qui s'y rencontrent. Mr. *Buache* a déja préſenté une partie de cet Ouvrage à l'Académie, qui a jugé le projet utile & digne d'être mis en exécution.

Cartes des Côtes & des Mers des Indes Orientales & de la Chine, avec des Mémoires ſur ces Côtes & ſur ces Mers, & des Inſtructions concernant les Voyages qu'on y peut faire.

Cet excellent Ouvrage eſt le fruit que Mr. *d'Après de Mannevillette*, Lieutenant des Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes & Correſpondant de l'Académie, a recueilli de ſes Voyages dans les Indes Orientales. De nouvelles Cartes hydrographiques de toutes ces Mers font voir avec combien d'intelligence il les a naviguées. Le nombre des corrections qu'il a faites aux poſitions de divers points importans de cette grande partie de la ſurface du Globe, théatre ancien & moderne des Voyageurs, a de quoi ſurprendre. Qu'on

(*a*) Articles omis: *comète de* 1742 *obſervée à la Chine.* 2. *Anciennes obſervations de la Chine ſur l'Obliquité de l'Ecliptique.* 3. *Petit Calendrier.*

Qu'on en juge par le ſeul Cap de Bonne-Eſpérance, le plus célèbre de tous, & à la Longitude duquel il y a vraiſemblablement plus de 4 degrés d'erreur ſur nos meilleures Cartes.

Mr. *d'Après* a joint à ces recherches géographiques & hydrographiques d'utiles inſtructions pour les Navigateurs qui auront à parcourir ces Mers. L'Ouvrage ſera donné au Public ſous le titre de *Neptune Oriental.* Vingt ou vingt-cinq Cartes particulières, plus ou moins détaillées par les vues, les ſondes, les roches & les bancs, ſelon l'importance des lieux, & ſubordonnées à deux grandes Cartes générales, renferment toutes les Mers, tous les Parages, où l'on a coutume de naviger dans les Indes Orientales, depuis les Côtes d'Arabie, le Golfe Perſique & la Mer Rouge, juſqu'aux Côtes de la Chine vers le Nord, & des Iles de la Sonde vers le Sud. Les Cartes particulières ont été dreſſées ſous la forme ordinaire de *Cartes planes* & de *Plans*, & les Cartes générales ſelon la méthode des *Cartes réduites.* Dans les Mémoires qui accompagnent ces Cartes on trouve par-tout le Navigateur attentif, qui joint à une grande pratique une excellente théorie, & cet eſprit d'obſervation & de recherche ſans lequel la théorie & la pratique demeurent ſouvent infructueuſes.

MECHANIQUE.

Leçons élémentaires de Méchanique.

Ces Leçons, qui ſont de Mr. l'Abbé *de la Caille*, ſont deſtinées à ſervir d'introduction à toutes les Sciences Phyſico-mathématiques. L'ordre qui règne dans cet Ouvrage, le choix des ma-

matières qu'on y traite, l'exactitude & la précision des démonstrations concourent à le rendre utile. C'est le jugement qu'en porte l'Académi.

Traité de Dynamique.

On sait que la Dynamique a pour objet la méchanique du mouvement la plus générale, la plus abstraite & la plus transcendente. Le Traité de Dynamique dont il est ici question, a pour Auteur Mr. *d'Alembert*, qui vient de le donner au Public. La prémière partie de cet Ouvrage contient les Loix générales du mouvement & de l'équilibre des corps; la seconde expose d'abord un principe général auquel Mr. *d'Alembert* a eu l'art de réduire tout ce qui constitue cette Science. Il montre ensuite la fécondité de ce principe par des applications choisies aux plus importans problêmes qu'on a coutume d'y traiter, & à quelques autres qui sont entièrement nouveaux.

Traité de l'Art de la Corderie.

Ce Traité de Mr. *du Hamel* est de la dernière importance, & paroîtra dans un Volume séparé des Mémoires de l'Académie. l'Auteur y a principalement en vue la Marine (*a*).

Machines & Inventions.

Ces Machines ou inventions, sont au nombre de six: 1. Divers modèles de Machines destinés à faire remonter les Bateaux contre le courant des Rivières, par Mr. *Lavier*, Architecte. Suivant le jugement que l'Académie a porté de ces Machines, il y a lieu de douter qu'elles puissent réussir

(*a*) *Article omis. Problêmes de Dynamique.*

fir. 2. Un *Brise-Glace*, par le même. Cette Machine consiste en une espèce de Mouton suspendu à une Chèvre, qui peut s'incliner plus ou moins en s'avançant hors du Bateau sur lequel elle est posée, & même se coucher tout-à-fait pour passer sous les ponts. L'Académie a jugé qu'on pouvoit s'en servir utilement. 3. Une *Machine hydraulique*, par Mr. l'Abbé *Geffrier*. Quoique le principe sur lequel cette Machine est fondée ne puisse pas passer pour neuf, il a cependant été trouvé assez ingénieusement appliqué pour mériter à l'Auteur l'approbation de l'Académie. 4. Une Machine pour doubler les Soies & pour leur donner le tors, à l'usage des Fabricans de Bas au métier. Cette Machine, qui a été inventée par Mr. *Griesser*, Allemand, s'applique au Rouet ordinaire à la place de l'Instrument connu sous le nom d'*Epinglier*: elle ne fait pas plus d'ouvrage, mais elle le fait plus surement, plus commodément, & lui est préférable à plusieurs égards. 5. Un *Pantographe* ou *Singe*, espèce d'Instrument qui sert à copier le trait de toutes sortes de Desseins & de Tableaux, & à les réduire, si l'on veut, en grand ou en petit. Ce nouveau Pantographe est de l'invention de Mr. *Langlois*, Ingénieur du Roi & de l'Académie pour les Instrumens de Mathématique. 6. Une *Horloge* d'une demi-minute pour l'opération du Lok. L'Aiguille de cette *Horloge* ou Montre à secondes, fait le tour du Cadran en une demi-minute: elle est de l'invention de Mr. *Gourdain*, Horloger. On trouvera dans l'Histoire de l'Académie l'usage auquel elle est destinée.

ELO-

ELOGES

De Mr. le Cardinal de Fleury, de Mr. l'Abbé Bignon, & de Mr. Lémery.

ANDRE-HERCULE DE FLEURY naquit à Lodève le 22 Juin 1653, de *Jean de Fleury* Ecuyer Seigneur de Die, de Valquieres & Vernasobre, & de *Diane de la Treille de Foziéres* d'une ancienne Nobleſſe de Languedoc. A l'âge de ſix ans il fut amené à Paris; on le mit d'abord au Collège de Clermont, aujourd'hui de Louis le Grand, & enſuite au Collège d'Harcourt où il fit ſa Philoſophie. Les Thèſes qu'il ſoutint en Latin & en Grec lui firent beaucoup d'honneur. Deſtiné à l'état eccléſiaſtique il fut reçu & inſtallé Chanoine de l'Egliſe de Montpellier en 1668, & cette même année le Chapitre flatté de la réputation qu'il s'étoit déja aquiſe, lui permit de venir continuer ſes études à Paris. Ses talens faiſoient concevoir dès-lors les plus grandes eſpérances en ſa faveur. Il commença ſa Licence en 1676, & il ne prit le Bonnet de Docteur que longtems après.

Il entra dans le monde avec toutes les qualités propres à s'y diſtinguer, & ſur-tout à s'y faire aimer. Il n'étoit pas encore Prêtre, & n'avoit qu'environ 22 ans, lorſqu'il obtint une Charge d'Aumonier de la Reine; il fut enſuite Aumonier du Roi. *Louis* XIV. qui avoit goûté ſon caractère, le nomma à l'Evêché de *Fréjus* le 1 de Novembre 1698. Les ſuccès juſtifiérent pleinement le choix du Prince. Bientôt chéri de ſon Peuple, il l'édifie par ſes exemples, il le reforme par ſes inſtructions, il le ſoulage par ſes largeſſes, enfin le garantit des fureurs de la guerre par ſa prudence, &

par

par cet art de ſe concilier les cœurs, qu'il exerce ſur tous les hommes & juſques ſur l'Ennemi armé. Ce dernier trait eſt connu. Lorſqu'en 1707 le Duc de Savoie entra en Provence pour aller faire le ſiège de Toulon, les habitans de *Fréjus* d'autant plus allarmés que leur Ville étoit ſans défenſe & l'objet le plus prochain du pillage, voulurent l'abandonner & ſe retirer loin des Côtes où ſe portoient toutes les forces des Ennemis. Mr. de *Fleury* les en empêcha, il fit nommer trois Députés pour aller au-devant du Prince, eut lui-même pluſieurs conférences particulières avec S. A. R. pendant trois jours qu'elle demeura à *Fréjus*, & il ne ceſſa point d'être admis à ſa table, où ſe trouvoient en même tems le Prince *Eugène* & le Prince de *Heſſe-Caſſel* aujourd'hui Roi de Suède. La ſageſſe & le charme ſecret de ſon entretien lui gagnèrent l'eſtime & la bienveillance de tous ces Princes; le Captif devenu Favori obtint tout ſans peine de ceux à qui le ſort des armes l'avoit ſoumis; une Contribution d'abord modique & reglée à vingt mille livres fut encore réduite, & la campagne des environs fut épargnée.

Les vertus & les talens de Mr. de *Fleury* ne pouvoient demeurer plus longtems enſevelis au fond d'une Province. *Louis* XIV prêt de finir ſa courſe, & voulant aſſurer une éducation digne du trône au Prince qui devoit lui ſuccéder, porte ſes regards ſur tout ce qu'il y a d'hommes rares dans ſes Etats, il balance les talens & les caractères, & il déſigne par un codicile de ſon Teſtament l'Evêque de *Fréjus* Précepteur de *Louis* XV. On ſait quelles ont été les ſuites d'un ſi heureux choix; & quelles marques de reconnoiſſance & de tendreſſe l'Auguſte

Diſ-

Disciple a données à son Maitre. C'est en éclairant son Roi que le Cardinal de *Fleury* en aquit toute la confiance; & c'est à cette confiance éclairée qu'il dut toute son élévation. Arrivé au Ministère sans effort, il l'exerça sans contradiction, il s'y maintint sans trouble; son autorité couloit de source, & se ressentoit de la simplicité des moyens qui l'avoient fait naître. Ses mœurs, son caractère, ses inclinations n'en souffrirent aucune atteinte; ennemi du faste & de l'opulence, sa maison, sa table, auparavant modestes, demeurèrent les mêmes. Tout entier à l'Etat dans le Cabinet & dans les Conseils, tout entier à la Société & à ses Amis dans le commerce ordinaire, par-tout tranquile & à lui-même, il sçut allier l'Homme & le Ministre, & les rendre l'un & l'autre heureux.

Les principes & les maximes de gouvernement du Cardinal de *Fleury* étoient pacifiques; il ne s'en est jamais écarté, il a cedé seulement, & en quelque sorte malgré lui, au cours inévitable des evènemens qui amènent la guerre. Le secret & le silence, un visage toujours égal & sérein, lui tinrent lieu de la dissimulation que quelques Politiques ont cru si nécessaire pour gouverner. Fidèle & rigide économe des Biens de l'Etat, il a soutenu avec une généreuse indifférence le murmure & les plaintes de l'avidité frustrée de son attente. C'est dans ses propres fonds qu'il a puisé ses libéralités & le soulagement des malheureux. Les tems & les circonstances lui ont plus souvent fourni ses maximes, qu'ils n'y ont été soumis. Aussi n'a-t-il été l'émule d'aucun de ses Prédécesseurs dans le Ministère; mais il a marché sur

les traces des uns ſans penſer à les imiter, comme il s'eſt éloigné de la conduite des autres ſans ſonger à les reprendre.

Le Cardinal de *Fleury* parloit purement & avec facilité; ſa manière de raconter étoit élégante & naïve. Il écartoit, autant qu'il lui étoit poſſible, la gêne du cérémonial, & il en rompoit volontiers le ſérieux par un aimable badinage. La raillerie devenoit toujours entre ſes mains une marque de faveur pour ceux qu'elle ſembloit attaquer. C'eſt dans ce goût qu'il écrivoit quelquefois à ceux de ſes Amis les plus diſtingués par l'eſprit & par les talens; il entroit en lice avec eux, & il ne ſe montroit pas inférieur à de pareils adverſaires (*a*). Les années s'accumulèrent ſur ſa tête ſans affoiblir ſon eſprit & ſans en chaſſer les graces. Il vit tranquilement approcher la mort, & il expira le 29 Janvier 1743, dans la quatre-vingt-dixième année de ſon âge.

JEAN PAUL BIGNON, Abbé de St. Quentin en l'Ile, &c. fut batiſé à Paris le 19 Septembre 1662. Il étoit fils puîné de *Jérôme Bignon* Conſeiller d'Etat Ordinaire, Avocat Général au Parlement de Paris, & Maître de la Librairie du Roi, & de *Suzanne Phelypeaux de Pontchartrain*; & Petit-fils de *Jérôme Bignon*, cet illuſtre Magiſtrat que les derniers ſiècles peuvent hardiment oppoſer aux plus grands Perſonnages de l'Antiquité.

L'enfance de l'Abbé *Bignon* fut marquée par une

(*a*) Voyez dans le Tome XXX. pag. 112 & 113, de cette Bibliothèque ce qu'il écrivit à *Mr. de Fontenelle* & à l'Abbé de *St. Pierre*, au ſujet du *Projet de Paix Perpétuelle* de ce dernier.

une ardeur infatigable pour le ſavoir, & par le ſavoir même. Malgré le défaut de ſa vue, qui étoit ſi baſſe qu'à peine pouvoit-il écrire, peu d'hommes ont tant étudié, tant lu, & tant écrit. On fit de vains efforts pour l'empêcher de s'appliquer, il étoit toujours ſurpris un Livre à la main; Auteurs claſſiques, Hiſtoriens, Orateurs, Poéſies, Romans, tout ce qui dans ces divers genres peut inſtruire ou amuſer des hommes faits, étoit de ſon reſſort. Une excellente mémoire ne lui laiſſoit rien échaper de ce qu'il avoit lu, & mettoit également à profit ce qu'il entendoit dans la maiſon de ſon Père, de tout tems conſacrée aux Lettres & le rendez-vous des Savans.

Il embraſſa par choix l'état Eccléſiaſtique, & il finit avec autant de ſuccès que de rapidité les études preſcrites à cet état. Pour travailler plus tranquilement, il entra dans la Congrégation des Pères de l'Oratoire, où il demeura quelques années; & après avoir fait une ample moiſſon de connoiſſances dans la Théologie, la Juriſprudence, les Langues ſavantes, la Critique & la Philoſophie, il ſe voua à la Prédication. Il ſe diſtingua bientôt dans ce genre ſublime d'éloquence en un tems où les *Bourdaloues* & les *Maſſillons* s'y faiſoient admirer. Il prêcha devant le Roi *Louis* XIV, & il fut retenu en l'état & charge de Prédicateur de S. M. par Lettres du 17 Février 1693.

Le 15 Juin 1693 il fut reçu à l'Académie Françoiſe, & la même année, de même qu'en 1694 & 1695, il aſſiſta aux Aſſemblées du Clergé, tantôt comme Député de la Province de Paris, & tantôt en qualité de Promoteur. Il fut

député deux fois de la part de l'Assemblée vers le Roi, qui lui donna l'Abbaie de *St. Quentin*, valant au moins trente mille livres de rente. En 1701 il fut fait Conseiller d'Etat, & ensuite Chef du Bureau des affaires Ecclésiastiques. Quelque grande que soit la réputation qu'il s'est aquise par ses connoissances & dans l'exercice de ses emplois, elle disparoit dévant le nom immortel qu'il s'est fait par la protection constante qu'il a accordée aux Sciences & aux Savans, & par le fameux renouvellement de l'Académie des Sciences & de celle des Belles-Lettres. C'est dans l'Histoire de ces deux célèbres Compagnies, & dans les Ecrits de tous les Savans de l'Europe qu'il faut chercher son éloge. On le trouvera à la tête de mille Ouvrages procurés par ses soins ou mis au jour sous ses auspices. Il étoit de l'Académie de Peinture & de Sculpture, & il ne pouvoit en être sans aider de ses lumières, & sans favoriser de tout son crédit un établissement si digne de marcher après les Sciences & les Belles-Lettres.

Le Journal des Savans ayant cessé de paroître par la mort du Président *Cousin*, l'Abbé Bignon le rétablit en 1702. Devenu Bibliothécaire du Roi, il fit venir une infinité de Livres, tant imprimés que manuscrits, de toutes les parties du Monde; il prit de justes mesures avec les Savans de tous les Païs, avec les Ambassadeurs, les Envoyés, & les Consuls de toutes les Cours, afin que rien de curieux & de rare ne pût échaper à ses recherches. A l'avènement de *Louis* XIV à la Couronne, on ne trouva dans la Bibliothèque de ce Prince que 5000 Volumes; il y en avoit environ 70000 après sa mort, c'est-à-dire trois ans avant

avant qu'elle fût confiée à l'Abbé *Bignon*, & l'on en compte aujourd'hui plus de 135000, dont près du quart ſont manuſcrits. Ce fut à ſa ſollicitation que cette Bibliothèque, qui étoit trop à l'étroit dans une ou deux maiſons de la rue Vivienne, fut tranſportée à l'Hôtel de Nevers, vaſte & magnifique Palais, où elle eſt depuis 1721.

Après la mort du Marquis de *Louvois*, Mr. de *Pontchartrain* alors Controlleur Général, & depuis Chancelier de France, prit l'Académie des Sciences ſous ſa protection. Mr. l'Abbé *Bignon*, ſon Neveu, devint par-là Chef de la Compagnie, & le dépoſitaire de toutes les graces accordées aux Gens de Lettres. Il entretenoit des correſpondances dans tous les Païs du Monde en faveur des Académies de Paris & des Provinces, & même par raport aux Académies étrangères. On eût dit que le département de l'eſprit & du ſavoir lui étoit échu en partage du conſentement unanime des Nations. A l'exemple de la plupart des Grands-hommes, il ne chercha à ſe procurer du repos qu'après mille ſervices rendus à ſa Patrie & au Genre humain. Il fit d'abord de fréquens voyages à ſon Château de l'Iſle-belle près de Meulan, & ſouvent de longs ſéjours; enfin il s'y retira entièrement en 1741 & il y mourut le 14 Mars 1743. Il a laiſſé parmi ſes Papiers un grand nombre de Lettres de Savans avec les Minutes de ſes réponſes, &, ſuivant toutes les apparences, pluſieurs de ſes Sermons qu'il avoit revus & mis en ordre pendant ſa retraite.

Louis Lemery, Fils de *Nicolas Lémery* célèbre Chimiſte, & de *Magdeleine Belanger*, naquit

quit à Paris le 25 Janvier 1677. Quelques heureux eſſais d'éloquence le portèrent d'abord vers le Bareau; mais ſon Père & un goût plus décidé lui firent embraſſer la profeſſion de Médecin. Dès l'âge de 21 ans il étoit Docteur en Médecine, & il n'en avoit que 23 lorſqu'il entra à l'Académie en qualité d'Elève, d'abord de Mr. de *Tournefort*, & enſuite de ſon Père. En 1702 il fit paroître ſon *Traité des Alimens*, Ouvrage enrichi d'analyſes chimiques, & où brille beaucoup d'ordre & de clarté. Mr. *Andry*, Médecin-Journaliſte & très connu par ſon eſprit critique, attaqua vivement cet Ouvrage dans un de ſes extraits; & Mr. *Lémery*, pour ſe venger de ſon adverſaire, attaqua le Traité qu'il avoit publié en 1700. ſur *la génération des Vers dans le Corps de l'Homme*. Mr. *Lémery* fit comme ces grands Capitaines, qui pour délivrer plutôt leur Païs de la guerre, la portent-tout-à-coup & avec tous ſes ravages au milieu de l'Etat ennemi.

Il monta à la place d'Aſſocié de l'Académie des Sciences en 1712 & il eut en 1715 celle de Penſionnaire-Chimiſte, vacante par la vétérance de ſon Père qui mourut la même année. En 1722 il acheta une charge de Médecin du Roi; & c'eſt en cette qualité qu'il fut nommé pour accompagner l'Infante Marie-Anne-Victoire d'Eſpagne, aujourd'hui Princeſſe du Bréſil, lorſqu'elle retourna à Madrid. En 1731 il ſuccéda à feu Mr. *Geoffroy* dans la Chaire de Chimie du Jardin-Royal. Il a été 33 ans Médecin de l'Hôtel-Dieu. Il y étoit toujours ſuivi d'une foule d'Etudians en Médecine, qu'il inſtruiſoit avec plaiſir en s'inſtruiſant lui-même. Il avoit aquis

dans

dans cette grande Ecole, ce pronoſtic ſûr, & cette connoiſſance délicate du Pouls, qu'on ne remarque que dans un petit nombre de Médecins du prémier ordre. Cependant perſonne ne fut jamais plus reſervé à prononcer ſur la vie ou ſur la mort de ſes malades : auſſi ne ſe trompa-t-il jamais quand il fit tant que de déclarer une maladie mortelle.

Il fut particulierement attaché à Madame la Ducheſſe de *Brunſwic* qu'il viſitoit ſouvent dans le Palais de Luxembourg. Médecin de S. A. S. Madame la Princeſſe de *Conti* ſeconde Douairière, il en avoit toute la confiance, &, s'il eſt permis de le dire, il en poſſédoit l'amitié. Il paſſoit régulierement toutes les nuits à l'Hôtel de cette Princeſſe ; & c'eſt là qu'il a compoſé pluſieurs de ſes Mémoires ; car il retrouvoit partout ſon ſavoir, ſon cabinet, & presque ſon laboratoire.

Les Mémoires de Mr. *Lémery* ſont au nombre de 40, la plupart d'une étendue conſidérable, ſans compter les morceaux qu'on ne trouve que dans l'Hiſtoire & par extrait. Ceux qui regardent la Chymie, & qui font le plus grand nombre, roulent principalement ſur la nature du Fer & ſur ſa production, ſur le Nitre & quelques autres Sels, ſur les analyſes végétales & animales ; trois ſujets où il s'eſt montré un Chymiſte de la prémière force. Il exerça auſſi ſon fourneau & ſa plume ſur pluſieurs autres matières, ſur les différentes eſpèces de Vitriol, ſur les Sels & les Eſprits acides, par raport à leur précipitation & à leurs volatiliſations, ſur l'Alun, ſur le Borax, ſur les différentes couleurs des

précipités de Mercure, ſur le Sublimé corroſif, ſur l'Antimoine, ſur la Poudre dite des Chartreux, & ſur quelques autres matières qui font le ſujet d'autant de Mémoires. La Phyſique, aidée de la Chimie, lui en avoit fourni quelques-uns : tel eſt ſon Syſtême ſur la matière du Feu & de la Lumière en 1709, le même, à ce que prétend l'Hiſtorien de l'Académie, que celui qu'on a vu depuis avec quelques additions dans la Chimie de Mr. *Boerhave*. Ses recherches Anatomiques ſur l'Uſage du Trou ovale, cette ouverture qu'on voit dans le coeur du Foetus, & qui ſe bouche après la naiſſance, lui ont fait honneur.

Il méditoit pluſieurs autres Ouvrages, & ſurtout un Traité complet de Chimie, auquel il avoit grand regret de n'avoir pas travaillé plutôt.

Sa diſpute avec feu Mr. *Duverney* & Mr. *Winslow* lui avoit déja fourni la matière de ſept à huit grands Mémoires, les derniers qu'il ait donnés à l'Académie, lorſqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 9 Juin 1743. Il s'étoit marié en 1706. avec *Catherine Chapotot*. De trois enfans qu'il eut de ce mariage, il n'eſt reſté qu'une Fille, l'objet de ſes complaiſances. Il étoit doux & poli dans le commerce de la vie, capable d'amitié, généreux, libéral, & très charitable envers les Pauvres.

AR-

ARTICLE VIII.

A TREATISE *on* MIRACLES Where in their Nature, Conditions, Characteriſtics, and true immédiate cauſe are clearly ſtated; and all the Objections &c. with a Poſtſcript, containing ſome Remarks on Dr. *Middleton's* introductory Diſcourſe to a larger work, &c. By *Abraham Lemoine* Rector of Everley wilt's; &c.

C'eſt-à-dire:

TRAITE *ſur les* MIRACLES, où l'on établit clairement leur Nature, leurs Conditions, leurs Caractères, & leur Cauſe immédiate; & où l'on examine à fond les Objections & les difficultés ſuſſitées juſqu'ici, contre leur crédibilité, & contre la preuve qui en réſulte; leſquelles on réſoud d'une manière ſatisfaiſante, ſurtout celles qui ſe trouvent dans le Discours de Mr. *Chubb* ſur ce ſujet; avec un *Poſtſcriptum* contenant quelques remarques ſur le Discours que Mr. *Middleton* a publié, pour ſervir d'introduction à un plus gros Ouvrage, &c. Par *Abraham Lemoine* Miniſtre d'Everley Wilt's, & Chapelain du Duc de Portland. *A Londres*, Chez *J. Nourſe*, à l'Agneau dans le ſtrand. 1747. 8°. de 522. pag. ſans la Préface & la Table.

APrès pluſieurs excellens Traités qui ont été écrits en diverſes Langues ſur les Miracles,

la Matière ſemble être épuiſée & peu propre à faire le ſujet d'un nouveau Livre intereſſant pour le Public : mais il y a une manière d'approfondir les ſujets qui les rend toujours nouveaux, un goût à traiter & à préſenter les choſes, qui fait qu'on les revoit toujours avec plaiſir. Ceux, qui liront avec attention le Livre dont nous allons rendre compte, verront bien par eux mêmes s'il ne mérite pas ce double Eloge. L'Auteur nous apprend dans ſa Préface qu'il l'a entrepris pour répondre au Discours de Mr. *Chubb* ſur les Miracles. Cet homme né avec des Talens ſupérieurs a eu la réputation de *Grand Génie* ; & peut-être moins Chrétien que Philoſophe, il a prétendu traiter des Miracles conſidérés en eux-mêmes & ſans toucher à la Religion qui fait de ceux de *Jeſus Chriſt* & des Apotres une de ſes preuves fondamentales : car les yeux clairs-voyans apperçoivent autravers de cette impartialité affectée, un deſſein formé de ſapper imperceptiblement les fondemens du Chriſtianisme. Les Théologiens zélés reſteroient-ils dans l'inaction en pareil cas ? L'Homme n'a déja de lui-même que trop de penchant à l'incrédulité ; les raiſonnemens ſpécieux qui la favoriſent le frappent, ébranlent ſa foi & ſouvent le pervertiſſent ; il faut toute la force de la vérité pour le détromper & pour le ramener. Mais ſi les Incrédules reviennent perpétuellement à la charge en préſentant ſous une nouvelle face des Objections cent fois réfutées, pourquoi ne les repouſſeroit-on pas avec des argumens toujours employés avec ſuccès remis dans un nouveau jour ? Mr. *Lemoine* a fait plus que cela, car il y a beaucoup ajouté du ſien.

ſien. Commençons par donner ſon Plan tel qu'il l'a mis à la fin de ſon Livre.

„ Si, dit-il, ce que j'ai tâché de prouver eſt „ vrai: Que Dieu eſt ſeul la cauſe immédiate „ & efficiente des Miracles, & que parconſé- „ quent les Miracles ſont une preuve directe & „ abſoluë d'une Miſſion divine; Que *Jeſus* „ *Chriſt* a fait de vrais Miracles & que la ré- „ petition en ſeroit également *inutile*, *déraiſonnable* & même *injuſte*; Que le manque *d'Univerſalité* dans la Propagation de ſa Reli- „ gion ne prouve point que les miracles faits „ pour l'appuyer ne viennent point de Dieu, „ mais de quelqu'autre Etre ſupérieur inviſible; „ Que les Apotres qui les rapportent n'ont été „ ni Enthouſiaſtes, ni Crédules, ni Trompeurs, „ ni Trompés; Que l'Evidence de leur té- „ moignage, bienloin de décroître à la longueur „ du tems, croît au contraire par l'intervention „ de nouvelles circonſtances; Que les Evan- „ giles dans leſquels ce Témoignage ſe trouve „ ſont authentiques, & qu'on ne peut rien ob- „ jecter contre, ſoit du *tems* ſoit des *lieux* où „ ils ont été écrits, non plus que de la manière „ dont ils ont été gardés, par les prémiers Chré- „ tiens; Que tous les Apotres ont été témoins „ dans ce cas-là, & que leurs dépoſitions ſont „ auſſi expreſſes, auſſi exactes & auſſi complet- „ tes qu'on peut le ſouhaiter; Et enfin, que ce „ Témoignage fournit, non une ſimple *probabilité* mais une *Preuve certaine* de la vérité „ des miracles qu'ils rapportent; &, en un mot „ que l'Evidence, qui en réſulte, eſt ſuffiſante „ pour déterminer tout homme raiſonnable, &

ne

„ ne peut manquer ſi l'on y fait attention, de deve-
„ nir l'objet de notre foi, & d'influer ſur notre vie;
„ ſi tout cela, dis-je, eſt vrai, il eſt ſûr que nous
„ avons une preuve invincible & qui approche d'-
„ une Démonſtration, que *Chriſt* a été envoyé de
„ Dieu, que par conſéquent ſa Religion eſt di-
„ vine, & que ceux qui la rejettent malgré cet-
„ te évidence, ſont tout-à-fait inexcuſables. "

Après avoir donné d'après l'Auteur, l'idée de ſon Ouvrage, nous allons en faire un ſuccint abregé; & pour ne point l'interrompre, s'il s'offre quelques remarques, nous les mettrons au bas des pages, en forme de Notes.

Les Savans ont donné diverſes Définitions des Miracles, ſelon leurs veuës & leurs différentes idées. Sans examiner quelle eſt la plus exacte, je vais donner la mienne dans le deſſein de l'appuyer par de bons argumens. *Un Miracle, en Général, eſt une Opération ou un effet ſenſible & extraordinaire au deſſus de la Capacité naturelle ou du pouvoir inhérent d'Agens naturels, c'eſt-à-dire, de tout Etre créé, par conſéquent que Dieu ſeul peut produire, pour confirmer quelque Révelation faite, ou quelque Meſſage envoyé de ſa part au Genre humain.* Mr. *Chubb* en donne une où l'on voit tant d'affectation & une ſi grande complication d'idées qu'elle ſemble faite exprès pour embrouiller la matière. *Je penſe*, dit-il, *qu'on ſe ſert du terme de Miracle pour exprimer un effet ſenſible que l'homme eſt naturellement incapable de cauſer ou produire par lui-même, & qui ſurpaſſe également le cours ordinaire de la Nature, ou ces loix par leſquelles le monde naturel eſt gouverné dans le cours ordinaire de la Pro-*

Providence divine; & qui auſſi eſt produit par le miniſtère ou la coopération d'un Etre inviſible. L'explication qui ſuit eſt encore plus embrouillée que la définition même qui ne manque pas moins d'exactitude que de clarté. Il auroit du ajoûter à l'incapacité de l'homme celle de tout Etre créé (mais cela eût été contraire à ſon but) & déterminer ce qu'il entend par le cours ordinaire de la Nature qui n'eſt pas le même dans tous les Climats. De la Glace ſeroit regardée comme un Miracle ſous la *Ligne* où il ne gèle jamais, au lieu qu'elle eſt ordinaire dans le Nord (*a*); & ſi par les loix de la *Nature*; ou par leſquelles le *Monde naturel eſt gouverné*, on entend, comme je crois qu'on le doit, la conſtitution originale, ou les propriétés eſſentielles, & les rapports des choſes; alors je dis que Dieu lui même ne peut les changer ſans changer où plutôt renverſer tout le ſyſtême du Monde, ce qui rendroit les Miracles impraticables, & juſques là impoſſibles (*b*).

Mr.

(*a*) Cet Exemple, quoiqu'employé par le ſavant Evêque de *Salisbury*, ne prouve point ici ce que l'on veut en conclure. Le cours de la Nature eſt réglé par les mêmes loix, ſur toute la ſurface de la terre, & les effets différens qu'on y voit à certains égards, en différens climats ne font rien contre l'uniformité de ces loix. Il n'y a point de Peuple tant ſoit peu policé où l'on ignore les relations que la Terre a avec le ſoleil. L'habitant de la zone torride ſait qu'il doit y avoir de la glace dans le Nord quoiqu'il n'en voye point chez-lui; & nous, ſans avoir jamais été ſous la ligne, nous ſavons qu'il n'y gèle point, & nous n'en ſommes point ſurpris. Mais quiconque, à ſa parole, fondroit en un inſtant toutes les glaces du *Spitbergue* au milieu de l'hiver, ou glaceroit le *Gange* au mois de May à porter de peſans fardeaux, feroit ſans doute dans l'un & dans l'autre climat un très grand Miracle.

(*b*) Je ne ſçais pas bien ce que l'Auteur entend par *conſti-*

tu-

Mr. *Chubb* ſuppoſe deux conditions néceſſaires à un Miracle, & qui n'ont aucun fondement. La 1qu'il dépende de la volonté de celui qui le fait, ou qu'il ſe faſſe lorſqu'il le veut. Mais cela eſt tout-a-fait abſurde. Comment un homme peut-il diſpoſer d'un Pouvoir qui eſt fort audeſſus du ſien & qui s'exerce ſans ſa participation? Le changement de la Verge en Serpent ne dépendoit point de la volonté de Moyſe. La 2. que la Perſonne prévoye ou prédiſe l'effet Miraculeux qui doit s'opérer. Mais un Miracle n'en eſt pas moins tel pour n'avoir pas été prédit; comme on le voit par pluſieurs Miracles de *Moyſe*, des *Prophètes* & de *Jeſus Chriſt*. Le premier ne prédit point que ſa Verge, qu'il jetta par terre ſelon l'ordre de Dieu, alloit ſe changer en Serpent; *Jeſus Chriſt* n'avoit point prédit qu'il alloit rendre le calme à la Mer agitée, & quand *Eliſée* ſe mit en devoir de rendre la vie au Fils de la Scunamite il ne ſavoit pas s'il y réuſſiroit.

Après avoir expliqué à ſa manière la Nature & les conditions d'un Miracle, Mr. *Chubb* propoſe avant que d'aller plus loin d'examiner 5. queſtions. La 1. eſt de ſavoir *juſqu'où va la ca-*

tution originale, propriétés & rapports eſſentiels des choſes. Eſt-ce l'activité du feu? Dieu la ſuſpendit à l'égard des trois Enfans jettés dans la fournaiſe. Eſt-ce le mouvement des Aſtres? Joſué fixa la lumière du ſoleil en un point, pendant pluſieurs heures. Eſt-ce l'attraction ou la gravitation? Les eaux de la mer rouge formèrent *un mur de chaque côté* du paſſage ouvert aux Iſraélites (Exod. XIV: 26.) & celles du Jourdain *s'emmoncelèrent* Joſ. 3: vs. 16. à l'aproche des Sacrificateurs; ajoutez Jeſus Chriſt qui marcha ſur la mer. Je ne connois point de loix plus *eſſentielles* que celles qui ont ſouffert exception dans ces cas-là.

capacité naturelle de l'homme? J'avoue, avec lui, que cette difficulté eſt au deſſus de notre portée, s'il s'agit de déterminer préciſément le point où cette capacité s'arrête; mais je nie qu'il ſoit néceſſaire de le ſavoir pour juger d'un vrai miracle. On peut, ſans ſe tromper, regarder les hommes comme incapables aujourd'hui, de choſes qui ont conſtamment paru au deſſus de leur pouvoir depuis ſix mil ans.

Mr. *Chubb* demande 2. *S'il n'y a point d'autres Agens inviſibles que Dieu qui agiſſent, ou du moins qui puiſſent agir ſur ce Globe*? Il répond que la Révélation à part, à en juger par les ſeules lumières de la raiſon, c'eſt un point qu'on ne peut décider, & que, par conſéquent, on ne peut ſe ſervir ni de la *Négative* ni de *l'affirmative* pour établir quelque autre point. Mais oubliant dabord cette règle qu'il a poſée, il examine fort au long, ſuppoſé qu'il y ait des Agens inviſibles, quel peut-être leur Pouvoir, & ſi Dieu permet qu'ils l'exercent pour tromper les hommes? Outre qu'il n'auroit pas dû raiſonner ſur une hypothèſe dont il venoit de dire qu'on ne pouvoit rien conclure, il me ſemble qu'en bon Logicien, il eut pu former cet argument: „ Les Miracles ſont des Effets ſenſibles „ au deſſus de la capacité naturelle des hom„ mes, produits, par conſéquent par un Etre „ d'un pouvoir ſupérieur: mais, par la raiſon, „ nous n'en découvrons *certainement* point „ d'autre que Dieu: donc nous devons le re„ garder comme la Cauſe immédiate des mi„ racles" (*a*). Ayant

(*a*) Il me ſemble que l'Auteur fait ici la même faute qu'il

Ayant ſuffiſamment réfuté les deux conditons que Mr. *Chubb* croit néceſſaires aux Miracles, indiquons-en briévement les vrais Caractères, auxquels on peut aiſément les diſtinguer des effets naturels les plus ſurprenans, des tours de gibecière & des miracles prétendus. 1. Un miracle doit être poſſible (*a*). S'il eſt contradictoire, comme la *Tranſubſtantiation* il doit être rejetté. 2. On ne peut le prédire par aucun art humain, comme on prédit certains Phénomènes de la Nature. 3. Il doit être vraiſemblable, il ne ſent point la *Fable* & le *Roman*. Il ſe fait ſans *oſtentation* & ſans *appareil*, dans une occaſion importante, dans des veuës ſages & dignes de Dieu, par exemple, pour atteſter une nouvelle Révélation qu'il donne aux hommes. Enfin 4. un Miracle doit être reconnu, au premier coup d'œil, pour l'Ouvrage de Dieu. Le Spectateur en eſt tellement frappé qu'il n'a beſoin pour s'en convaincre, ni de beaucoup de réflexions ni de profondes recherches.

En effet, *il n'y a que Dieu ſeul qui ſoit la Cauſe immédiate & efficiente des Miracles*. Car, 1. quoiqu'on puiſſe, ſans abſurdité, ſuppoſer une gradation d'Etres entre nous & Dieu, s'en ſuit-il qu'ils exiſtent réellement? Mais, je veux, pour un moment, qu'ils exiſtent. Le pouvoir *inhérent*

qu'il reproche à ſon Antagoniſte. Celui-ci avoit raiſonné ſur l'*affirmative*, & celui-ci conclud de la *Négative*, avec d'autant moins de raiſon qu'il reconnoit enſuite la poſſibilité d'une ſuite d'Etres au deſſus de nous, en remontant juſqu'à Dieu.

(*a*) Je voudrois ajouter *viſible*, puiſqu'on en veut trouver un inviſible dans la Meſſe.

rent de faire des miracles, reſulte-t-il de leur ſimple exiſtence? Et parmi les miracles, il y en a très peu qui ne demandent un pouvoir infini. Pouſſons plus loin cette ſuppoſition: il y a entre Dieu & nous des Etres qui ont d'eux mêmes le pouvoir d'operer des miracles; ces Etres ſont-ils bons ou mauvais? S'ils ſont bons (& la raiſon ne nous dit rien de contraire,) ils ne feront point uſage de leur pouvoir pour appuyer l'impoſture; & s'il y en a de méchans, ce que nous ne ſavons que par la Révélation, il eſt probable qu'ils ont perdu la meilleure partie de leur pouvoir en punition de leur méchanceté, & il n'eſt pas vraiſemblable que Dieu leur permette d'employer le peu qui leur en reſte, en faveur du menſonge. Ainſi la vraye cauſe des miracles ſe réduit enfin au pouvoir & à la volonté de Dieu ſeul. Cela ſe prouve 2. de ce que Dieu ſeul produit par ſon influence perpetuelle & immédiate tout ce qu'il y a de mouvement dans le monde matériel. La ſaine Philoſophie n'en connoit point d'autre Principe. On peut conſulter là-deſſus le Dr. Clarke dans ſa Démonſtration de l'Exiſtence de Dieu, & ſur tout *la Recherche ſur la Nature de l'Ame humaine*, où ce ſujet eſt très bien traité. Je regarde donc comme ſuffiſamment prouvé, que ce qu'on appelle *le Cours de Nature*, n'eſt à proprement parler, autre choſe que *l'effet immédiat de la volonté & du pouvoir conſtant & arbitraire de Dieu.* Par conſéquent, tout ce qui eſt *hors* ou *au deſſus* du Cours ordinaire de la Nature, c'eſt-à-dire, tout miracle eſt auſſi ſon Ouvrage *immédiat*. Quel autre que lui peut faire exception aux règles qu'il a lui ſeul établies?

Dire que des Etres inférieurs puiſſent le faire, ſans qu'il leur en ait donné la commiſſion & le pouvoir, c'eſt ſuppoſer que la Créature peut agir à chaque inſtant dans le monde naturel contre la volonté déterminée du Créateur & renverſer ſes deſſeins, ſuppoſition abſurde & blaſphématoire.

3. C'a été de tout tems l'opinion conſtante du Genre humain, ſi nous en croyons l'Hiſtoire. C'eſt ce qui fait que toutes les Religions (*a*) ont plus ou moins prétendu aux miracles, car cela montre qu'on les regardoit comme une bonne preuve de la protection divine. Ce qu'on lit de la Miſſion de Moyſe prouve que ce n'étoit pas ſeulement le ſentiment des Iſraélites, mais auſſi de *Pharao* & des Egyptiens, ſans en excepter les Mages, comme cela paroît par leur réponſe: *c'eſt ici le doigt de Dieu.* Ainſi tous, tant Iſraélites que Gentils ont cru que le pouvoir de faire des miracles appartenoit à Dieu ſeul.

Je ne crois point comme quelques uns que ce fut un Ange qui parla à Moyſe du milieu du Buiſſon, ni que les Anges ayent publié la loi, mais Dieu lui-même, ou du moins l'Ange du grand Conſeil, la 2de perſonne de la Trinité. Un Ange n'auroit pas dit: *Je ſuis celui qui ſuis, Jehova*; *Moyſe* l'appelle du même nom dans ſes recits; en beniſſant Joſeph, il dit: (*b*) *que la bénédiction de celui qui ſe tenoit au buiſſon vienne ſur*

(*a*) L'Auteur avoit dit pag. 15, qu'il n'y a *point d'autre Religion* que la Juive & la Chrétienne qui prétendent aux miracles, comme à la preuve évidente de leur Origine divine.

(*b*) Deut. 33: 16.

sur Joseph; & Jesus Christ dit aux *Sadducéens* que DIEU *parla à Moyse du milieu du buisson*. Tous les miracles que ce Législateur fit dans la suite sont attribués à Dieu (*a*). C'est en qualité de Dieu que Jesus Christ a, de sa pleine autorité, commandé aux Tempêtes, aux maladies, aux Démons, & à la Mort qui lui ont obéï (*b*). Mais si les Anges ont fait des Miracles, ce n'a été que par commission; encore faut-il avouer que Dieu lui-même les faisoit sous leur nom. Car, quelque idée qu'on se forme du pouvoir des Anges qui certainement surpasse le nôtre de beaucoup, est-il concevable qu'un seul Ange ait pû tuer dans un moment de la nuit, tous les Premiers-nés, dans un Pays aussi peuplé d'hommes & de Bétail, que l'étoit l'Egypte? Peut-on s'empêcher d'attribuer tout de même, directement à Dieu, la Défaite des 185000. Assyriens tués en très peu d'heures, sans bruit & sans blessure apparente? A l'égard des Apôtres, ils ont souvent déclaré qu'ils ne faisoient des miracles que par le pouvoir qu'ils en avoient reçu de Jesus Christ (*c*).

Prouvons à présent que tous les miracles que Jesus Christ a faits exprès pour confirmer sa doctrine, requéroient un *pouvoir infini & absolu*, tant à l'égard de la *Matière*, qu'à l'égard de la *manière*. On en trouve environ 30. rapportés dans les 4. Evangiles: citons en quelques uns.

Pour

(*a*) Exod. II: 4. 5. XII: 12. 23. 27. 29.
(*b*) Matt. VIII: 3. 13. Je. IV: 26 46. Mar. V: 8. Luc VII: 14. 15. Je. II: 43.
(*c*) Act. V: 6. IX: 34. X: 44.

Pour convertir l'eau en vin, il falloit avoir le pouvoir de créer ſi eſſentiel à Dieu qu'il ne peut le communiquer. L'eau n'a de commun avec le vin que la fluidité; elle a dû acquerir les propriétés eſſentielles du vin, c'eſt-à-dire que les parties de l'eau durent recevoir une nouvelle configuration, un nouveau tiſſu, un autre mouvement, une autre gravité ſpécifique &c. en un mot, être créés de nouveau. Ainſi le *Sujet* étoit auſſi peu diſpoſé à ce changement que le *Chaos* à la création des Corps. Et ſi cela eſt, comme on n'en peut diſconvenir (*a*) ſelon les principes de la vraye Philoſophie, je ſuis ſûr que ce Miracle n'a pu être opéré par le plus grand de tous les Anges. Il en eſt de même de la multiplication des pains, & du pouvoir de refaire de nouveaux membres à ceux qui les avoient perdus (*b*). Une autre ſorte de Mi-

ra-

(*a*) Je ne crois pas que tout le Monde en convienne. 1. Il y a aujourd'hui des Chimiſtes qui contrefont avec tant d'Art les différens vins, que les Gourmets s'y trompent & certainement l'eau eſt la baze de ces compoſitions. 2. L'eau eſt auſſi la baze du vin naturel. C'eſt elle qui, en s'introduiſant dans les pôres des racines de la Vigne, juſques dans le raiſin y charie avec elle, les ſels, le ſouphre, l'huile, & la terre, que le Soleil digère tout enſemble, pour en former cette agréable liqueur tout à la fois ſi utile & ſi pernicieuſe. S'il n'eſt pas aiſé de convertir l'eau en vin, il eſt très facile de convertir le vin en eau, en le faiſant paſſer au travers d'une bonne pierre à filtrer.

(*b*) C'eſt le ſens que Mr. Le Moine donne au mot Grec Κυλλὸν; il ſe fonde ſur ce que le même mot eſt employé Matt. XVIII. 8. pour ſignifier l'état de celui à qui on a coupé quelque membre: *ſi ta main ou ton pié te fait broncher coupe-les &c. il vaut mieux que tu entres dans la vie* Κυλλὸν &c. Cette explication ſe trouve dans *Erasme*, mais elle n'a pas fait fortune; *Beze* la rejette, en diſant qu'il ne faut pas entendre ici Κυλλὸν comme dans Matth. XVIII. 8. mais de

ceux

racles de la *Matière*, c'eſt de reſſuſciter les Morts. Envain Mr. *Chubb* prétend-il prouver que les hommes, ayant rapellé à la Vie, par leurs ſoins & par leur habileté, des corps en qui tout mouvement avoit ceſſé, il ſe peut qu'ils aillent plus loin par leurs découvertes & que, par conſéquent, la réſurrection d'un Mort, pourroit bien ne pas être au deſſus du pouvoir des Anges. Cela eſt abſurde; car pour reſſuſciter un Mort, non ſeulement il faut rétablir des liqueurs corrompuës, des fibres putréfiées, des vaiſſeaux briſés, ce qui n'eſt pas moins que de les créer de nouveau, mais encore, il faut rappeller l'ame du lieu où elle s'étoit retirée après ſa ſéparation, & la réunir à ce corps nouvellement organiſé, de la même manière qu'elle l'étoit auparavant, ce qui eſt le point capital de la création de l'homme, & par conſéquent l'ouvrage de Dieu ſeul.

Je mets enfin au nombre des *Miracles de la Matière*, la faculté de connoître les penſées des hommes & de ſonder les cœurs, auſſi bien que de prédire les futurs contingens. C'eſt ce que *Jeſus Chriſt* a fait: *Il connoiſſoit par lui-même ce que chacun avoit dans le cœur* (*a*); & il dit dans l'Apocalypſe, *que toutes les Egliſes ſauront qu'il eſt celui qui ſonde les cœurs & les reins* (*b*). Or c'eſt un

ceux qui ont perdu l'uſage de quelque membre, c'eſt-à-dire des *Eſtropiés* comme l'ont rendu nos Verſions. On pourroit auſſi le rendre par *perclus*, & c'en eſt certainement le véritable ſens. Quelle apparence que les Evangéliſtes ſe fuſſent arrêtés à raconter les circonſtances de Miracles beaucoup moins importans, s'il s'en étoit fait de ſi lui qu'on le ſuppoſe? Ils rapportent en détail le Miracle d'une main ſéche rendue ſaine, pendant qu'ils ne diſent pas un mot de membres ſuplées & remis à ceux qui les avoient perdus.

(*a*) Jean II. 25. (*b*) Apoc. II. 23.

un attribut qui n'appartient qu'à Dieu ſeul.

J'appelle *Miracles de la Manière* toutes ces Cures ſurprenantes que Jeſus Chriſt a faites ſans avoir recours aux moyens naturels, & quelquefois en employant des moyens peu propres & même contraires, par un mot & dans un inſtant. Il n'y a, abſolument que Dieu ſeul qui puiſſe agir ainſi. Je crois qu'on doit dire la même choſe du pouvoir de chaſſer les Démons, & de rétablir ſur le champ ceux qui en avoient été maltraités. Ce pouvoir étoit reſervé à Jeſus Chriſt ſeul; perſonne ne l'avoit eu avant lui, & perſonne ne l'a eu depuis. Car, s'il y avoit chez les Juifs des Exorciſtes qui ſe vantoient de chaſſer les malins eſprits, c'étoit une vaine prétention, puiſqu'on n'en peut produire aucun exemple. Ce qu'on lit ſur ce ſujet dans l'hiſtoire évangelique & dans Joſephe ne prouve rien, ou plûtôt prouve tout le contraire.

Or, ſi l'on y prend garde, on verra dans toute l'Ecriture, les Miracles attribués directement à Dieu & propoſés comme la preuve certaine d'une *Miſſion divine*; mais c'eſt ce qu'ils ne peuvent jamais être, ſi les Anges bons ou mauvais ont d'eux mêmes le pouvoir d'en opérer. Qu'on liſe le IV. ch. du *Deuter.* on verra que Moyſe y attribue expreſſement à Dieu tous les Miracles opérés en faveur des Iſraélites. Et tout de même dans les Hiſtoires de *Joſué*, de *Gedeon*, de *Samuel*, d'*Elie* (*a*); ajoutez les paſſages où on lit que *Dieu ſeul fait des choſes merveilleuſes* (*b*). Deſorte qu'au lieu d'attribuer les Miracles aux ſaints perſonages qui ſemblent

(*a*) Deut. IV, Joſ. V. 13. Jug. V. 1 Sam. XII. 16. 1. Rois XVII. & XVIII.

(*b*) Pſ. LXXII. 18. CXXXVI. 4.

blent les avoir faits, il faut, à la lettre, les attribuer à Dieu ſeul qui les opéroit à leur prière. Enfin, que les Miracles ſoient la preuve certaine d'une Miſſion divine, c'eſt ce que les Apôtres ont atteſté, ſurtout S. Pierre au II. ch. du livre des Actes. *Jeſus le Nazaréen a été un homme à qui Dieu a rendu parmi vous un témoignage authentique, par les merveilles, par les prodiges, & les Miracles qu'il a faits par lui au milieu de vous* (a). Jeſus dit S. Jean (b) *a fait en préſence de ſes Diſciples pluſieurs autres Miracles qui ne ſont point écrits dans ce livre; mais ces choſes ont été écrites afin que vous croyez que Jeſus eſt le Chriſt le fils de Dieu.* Mais bien loin de nous obliger à le croire, j'oſe dire que les Miracles prouveroient très peu de choſe, ſi des Etres inférieurs pouvoient les produire. Je vais plus loin; je ſoutiens que dans cette ſuppoſition Dieu ne peut pas ſe révéler à ſes Créatures de maniére qu'ils ne puiſſent pas en douter. Car il ſera toujours incertain ſi la Doctrine atteſtée par des Miracles vient de lui, dès que ces Miracles peuvent être faits par un autre que lui.

[C'eſt pourquoi je remarque enfin, que ſi l'opinion contraire n'eſt pas certainement vraye, Dieu ne peut jamais ſe réveler efficacement au Genre humain, ou donner une Révélation générale qui ſe puiſſe aiſément diſtinguer de celles qui pourroient faire d'autres Etres inviſibles inférieurs. Il n'y a, ſelon Mr. *Chubb* lui-même, que deux voyes pour cela. „ Ou 1. de s'adreſſer immédiatement „ à l'eſprit de chaque individu de notre Eſpéce, & „ de réveler ainſi à un chacun les Vérités dont „ on

(a) Act. II. 22. (b) Jean XX. 30. 31.

„ on auroit deſſein de les inſtruire. Ou 2. de s'a-
„ dreſſer immédiatement à l'eſprit de quelqu'un
„ ou de pluſieurs de notre eſpèce, & de réveler à
„ lui ou à eux les vérités deſtinées à être connues;
„ & alors de s'adreſſer médiatement aux autres,
„ par lui ou par eux, en le chargeant, ou eux, de ré-
„ veler ou de publier ces Vérités à d'autres, ceux-
„ ci à d'autres, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que
„ cette Révelation fût parvenue à tous". Ces deux Voyes ſont ſujettes l'une & l'autre à des inconvéniens, mais la prémière beaucoup plus que la dernière (*a*); il eſt vrai qu'un ſeul homme ou une Société d'hommes peuvent tromper & en impoſer beaucoup, ſous prétexte d'une Révélation, mais alors il eſt aiſé, ou dumoins il n'eſt pas fort difficile de découvrir la fourberie & de s'en garantir, parce qu'il y a une règle certaine, c'eſt-à-dire, la Raiſon pour juger de la vérité ou de la *non-contradiction* de la Doctrine révelée, & des Miracles faits pour prouver la Miſſion divine de celui qui la publie: au lieu que dans le premier cas, de la manière dont les hommes ſont faits, on ne verroit que confuſion & déſordre, ſans pouvoir y remedier; du moins ſi l'on en peut juger par les effets qu'ont eu des prétentions de cette ſorte. Ainſi, (pour me ſervir de la remarque de Mr. *Chubb.*) l'*Enthouſiasme* & la *fureur*, ſi on peut lui donner ce nom, qui eut lieu dans le dernier ſiècle & qui cauſa tant de déſordre étoit fondée ſur ce qu'on croyoit,

(*a*) Ici & dans la ſuite de cet article on trouve *dernière* où j'ai mis *prémière*, & *prémière* où j'ai mis dernière. C'eſt viſiblement une faute que j'ai cru devoir rectifier, ſoit qu'elle vienne de l'Imprimeur, où d'inadvertance de l'Auteur, peut-être en recopiant ſon Ouvrage.

croyoit, ou du moins ſur ce qu'on prétendoit que Dieu s'adreſſoit immédiatement à l'eſprit de chaque Particulier. Chacun croyoit ou prétendoit *être immédiatement enſeigné de Dieu.* Et comme en pareil cas, on n'a d'égard ni pour les déciſions de la Raiſon, ni pour les Miracles, il eſt aiſé de s'imaginer en quel déplorable état le monde ſeroit bientôt réduit. Il n'eſt donc pas probable que Dieu ſe ſerve jamais de cette méthode; l'autre quoique ſujette à quelques inconvéniens eſt la ſeule dont nous pouvons raiſonnablement ſuppoſer qu'il veuille faire uſage. Mais cette méthode même n'eſt pas & ne ſauroit être en ſon pouvoir, ſi les Miracles ne ſont pas, d'eux mêmes & indépendemment de toute autre conſidération, la preuve *propre & complette* d'une Miſſion divine. Et c'eſt ce qu'ils ne peuvent jamais être, s'il y a, outre Dieu, des Agens inviſibles bons ou mauvais, qui puiſſent les faire; car dans ce cas-là, comment eſt-il poſſible de diſtinguer les Révélations *divines* des ſuggeſtions d'Eſprits *Malins*, ſi les unes & les autres ſont fondées ſur la même ſorte de preuve? Il faut par conſéquent, ou ſuppoſer que Dieu ne peut jamais ſe réveler au Genre humain, ou, ſi l'on convient qu'il le peut, avouer qu'il n'y a que lui qui puiſſe faire de vrais Miracles (*a*).] Auſſi ſont-ils appellés le *ſceau de Dieu*, unſceau qui n'appartient qu'à lui (*b*). Et Jeſus Chriſt dit expreſſément que ceux, qui ne les auront pas regardés comme la preuve évidente de la divinité de ſa Doctrine, ſeront inexcu-

(*a*) Tout ce morceau renfermé dans ces marques [ ] eſt pris mot à mot de l'Auteur pour donner une idée de ſa maniére de raiſonner. (*b*) Jean. VI. 27. XV. 24.

cuſables (*a*).

Il n'y a, contre cette hypothèſe fondée dans la Nature des choſes, ſur l'opinion générale du Genre humain, mais principalement ſur l'idée que l'Ecriture donne des Miracles, qu'une objection qui eſt priſe des Prodiges faits par les *Magiciens*, *les Enchanteurs* & les *faux Docteurs* en faveur des fauſſes religions, & qui ont dû provenir des *malins Eſprits*. Mais on a déja réfuté cette objection tant de fois & ſi ſolidement, que je ne ferai qu'ajoûter quelque Réflexions. Le premier & le plus fameux exemple eſt celui des ſages d'Egypte qui contrefirent les Miracles de *Moyſe*. Mais, 1. Les noms qui leur ſont donnés, de *Sages*, d'*Enchanteurs*, & de *Magiciens* (*b*), ne ſignifient que des gens adroits, verſés dans l'art d'en impoſer aux ſpectateurs par des tours de paſſe-paſſe; des *Joueurs de gobelets* qui vous font accroire que vous voyez ce que vous ne voyez réellement point. 2. *Moyſe* ne dit point que ces *Sages* &c. euſſent aucun commerce avec les Malins Eſprits, ni qu'ils en empruntaſſent le ſecours pour opérer leurs Prodiges. 3. Les autres Auteurs (*c*), qui ont rapporté cette hiſtoire ou ne diſent point que le *Diable* y ait eu aucune part, ou donnent clairement à entendre que ces prétendus prodiges ſe faiſoient par artifice. 4. L'Hiſtoire nous apprend que la Magie ancienne eſt de bien plus vieille date qu'au-

(*a*) Matt. XI: 21.

(*b*) חרטמים, מכשפים, חכמים.

(*c*) Sap. VII. 2. Tim. III: 8. 9. Euſeb. Præp. Evang. Lib. IX. ch. 8. Antiq. Jud. L. II. C. XIII. Herbel. Bibl. or. p. 641. Dict. de Calmet au mot. *Jannes*. Hiſt. univers. Liv. I. ch. VII. p. 427.

qu'aucune relation que nous ayons de Miracles faits par des hommes ; par conſéquent elle n'a rien de commun avec la production des Miracles. 5. Eſt-il probable que Dieu ait permis, ou donné le pouvoir au *Démon* de faire des Miracles en oppoſition aux ſiens ? & par là de jetter *Pharao* & *Moyſe*, les *Egyptiens* & les *Iſraélites* dans une invincible & dangereuſe erreur ? Etoit-il équitable de mettre *Pharao*, pour l'éprouver, dans des circonſtances où il ne pouvoit pas s'empêcher de s'oppoſer aux deſſeins de Dieu ? 6. La particule Hébraïque (*a*) qu'on a traduite par *le ſemblable, de même*, ne ſignifie pas une parfaite reſſemblance ou imitation, mais en général ce qui reſſemble de près ou de loin. 7. *Pharao* ne fit appeller les *Sages* qu'après que *Moyſe* eut fait ſon premier Miracle, ainſi ils eurent le tems de ſe préparer à le contrefaire. Il en fut de même des eaux tournées en ſang & des grenouilles. 8. Si les *Sages* avoient eu réellement le pouvoir de changer les eaux en ſang & de produire des grenouilles, pourquoi ne pouvoient-ils pas faire ceſſer ces playes ? Pourquoi ſe trouvèrent-ils courts dans l'imitation du 4. miracle ? C'eſt en effet qu'ils n'eurent pas le tems de préparer leurs machines. Alors *Moyſe* n'avertit point *Pharao* de ce qu'il alloit faire, de ſorte que les Magiciens furent ſurpris. „ Outre cela, la pouſſière de la terre „ étant devenue des poux qui couroient ſur tout „ le monde & ſur les Magiciens mêmes, ils ne „ pouvoient pas raiſonnablement prétendre de „ faire la même choſe, excepté qu'ils euſſent pro„ duit une nouvelle ſorte de poux qu'on eût pu dis-

(*a*) כֵּן. Ex. VII. 11. 12. 22. & VIII. 7.

„ diſtinguer aiſément de ceux que *Moiſe* avoit
„ déja produits. Mais comme ils ne le pouvoient
„ pas, ils n'avoient point d'autre voye de ſauver
„ leur crédit qu'en avouant que ce que *Moiſe* a-
„ voit fait à cet égard, étoit une production im-
„ médiate de Dieu même, & qu'ainſi on ne devoit
„ point être ſurpris de ce qu'ils ne pouvoient
„ pas l'imiter (*a*) ".

Après

(*a*) Mr. Le *Moine* étend chacune de ces Réflexions avec beaucoup d'art & d'érudition. Il ſuit, comme on voit, une hypothèſe qui eſt en vogue depuis pluſieurs années & qui, réduit à de ſimples tours d'adreſſe les ſignes & les prodiges des *Sages* d'Egypte, des faux Prophètes, & de tous les Enchanteurs ou Magiciens dont il eſt parlé dans l'Ecriture. C'eſt, ce me ſemble, couper le noeud & non pas le dénouer. Qui ſe perſuadera que les *Sages* d'Egypte qui ont fourni les principes des belles ſciences à toute la Terre ne fuſſent que de miſérables joueurs de goblets? Qu'un Roi & toute ſa Cour compoſée ſelon toute apparence de gens ſavans, puiſque *Moyſe* en qualité de petit fils du Roi avoit été élevé dans toutes les ſciences du Païs, s'en ſoyent laiſſés impoſer ſi groſſièrement? Que le *Démon* n'ait jamais fait de prodiges & qu'il n'ait pas le pouvoir de ſe joindre aux Méchans pour les aſſiſter dans leurs mauvais deſſeins? Je voudrois que l'Auteur nous eût expliqué ce que c'étoit que cet *Eſprit* de *Python* que S. Paul chaſſa d'une Eſclave, par le moyen duquel elle devinoit & gagnoit beaucoup d'Argent (Act. XVI. 16 17. 18.) Etoit-ce une réalité? Le Démon peut donc ſe joindre aux Méchans &c. N'étoit-ce qu'une impoſture? pourquoi l'Apôtre l'appuye-t-il, en agiſſant avec cette fille comme ſi elle avoit eu réellement un Eſprit de devination? Pourquoi n'en impoſa-t-elle pas tout de même enſuite? Aureſte, je ne ſçais ſi l'on goutera les raiſons de l'Auteur touchant l'impoſſibilité où ſes Sages avouërent qu'ils étoient d'imiter le Miracle des poux. La terre en étoit couverte, ils en étoient couverts eux-mêmes, ils n'étoient pas prévenus, donc ils ne purent pas jouer leurs tours à cet égard. Il me ſemble qu'il en faut conclure tout le contraire; autrement c'eſt avoir bien peu d'opinion des premiers *Eſcamoteurs* de l'Univers.

Après avoir ſuffiſamment montré qu'on ne peut tirer de cette hiſtoire aucune objection contre ma Thèſe générale que *Dieu ſeul peut faire de vrais miracles*, j'examinerai brièvement quelques paſſages de l'Ecriture qui paroiſſent favoriſer l'opinion contraire. Le premier eſt Deut. XIII: 1. &c. qui ſemble ſuppoſer qu'un faux Prophète eſt capable de faire des *Signes* & des *Miracles*. Mais 1. Les mots hébreux ſignifient une *prédiction*, ou un *Phénomène* auſſi bien qu'un miracle; ainſi 2. je crois qu'il s'agit là de quelque évènement prédit. 3. Ce qui le confirme, c'eſt que ce faux Prophète eſt appellé deux fois un *ſongeur* des *ſonges*. 4. Enfin ce que *Moïſe* ajoûte que *Dieu éprouve ſon peuple*, montre qu'il ne peut pas s'agir-là de Miracles vrais qui ſont les ſceaux d'une Miſſion divine; C'eût été l'expoſer à une tentation invincible. Ces mêmes raiſons ſervent à expliquer Matt. XXIV: 24. Et je ne vois point dans aucun paſſage que les *Magiciens* & les *Enchanteurs* ſoient repréſentés comme des faiſeurs de Miracles. On allègue encore 2. Theſſ. II: 9. où S. Paul dit, en parlant de l'*Antechriſt*; *qu'il viendra accompagné de la force de Satan, aura toute ſorte de pouvoir*; & *fera des prodiges & de faux Miracles*. Mais, loin de prouver que le Diable puiſſe par lui même faire de vrais Miracles, cela prouve le contraire, puiſque ſes opérations ſont appellées de *faux Miracles*; c'eſt-à-dire des *impoſtures* qui n'auront qu'une fauſſe apparence de réalité (*a*).

Il

(*a*) J'aurois de la peine à accorder cette explication avec ces

Il n'y a jamais eu que *Moïse* & Jesus Christ qui ayent fait de vrais Miracles pour prouver leur mission qui par conséquent étoit divine. Mahomet n'a point prétendu avoir le don des Miracles, ni aucun fondateur des Religions payennes. Quelques Législateurs ont dit avoir reçu leurs loix de certaines Divinités; mais ils n'ont jamais même tenté de faire aucun Miracle pour appuyer leur Doctrine. Enfin le pouvoir qu'on attribue au Diable d'operer des prodiges doit son origine à la Fable; à la Philosophie platonicienne; à la manière de disputer des Pères avec les Payens dont ils attribuoient les Oracles aux Démons: au *Manichéisme* ou à la Doctrine des deux principes, & enfin au Papisme. Les sages Payens se sont moqués des enchantemens, sortilèges, oracles, arts magiques (*a*) &c. Mais s'ils eussent vû de vrais miracles bien attestés ils y eussent sans doute fait attention.

Mr. *Chubb* poussant son Hypothèse, fait cette question: supposé qu'il y ait des Agens invisibles supérieurs capables de faire des Miracles, Dieu leur permetra-t-il d'exercer ce pouvoir pour tromper le Genre humain? Et là dessus il dit qu'à en juger par analogie, il est probable qu'il le leur permettra, puisqu'il permet aux hommes, comme dans

ces mots: *viendra accompagné de la force, ou du pouvoir de Satan.* On n'en a pas besoin pour faire des tours de passe-passe. A la vérité, l'Auteur convient, dans la suite, que le *Démon* peut faire des choses surprenantes, à quoi l'on pourroit se méprendre, mais il nie que ce puisse être de vrais Miracles.

(*a*) Horat. Epist. II. ad Jul. Flor. Ovid. de *Arte am.* Lib. II. Q. Curt. L. VII. c. 4. Cic. de *Divinat.* Plin Lib. XXX. Hist. nat. Euseb. Prop. Ev. l. IV. Clem. Alex. Strom. Lib. III.

dans le cas de Mahomet, de s'entre-tromper dans des choſes de la dernière importance. Mais il y a de la proportion d'homme à homme au lieu qu'il n'y en a point de l'homme à un Etre tel qu'on le le ſuppoſe, & ſi les hommes s'en laiſſent impoſer par leurs ſemblables, c'eſt leur faute, puiſque Dieu leur a donné des facultés ſuffiſantes pour ſe garantir de l'impoſture.

Mr. *Chubb* ſe déclare enfin ouvertement contre les Miracles. „ Si, dit-il, Dieu ſe ſert des Miracles en quelque tems que ce ſoit pour convaincre les hommes de la divinité d'une Révélation, „ lorſqu'ils deviennent incrédules, les Miracles „ devroient ſe répeter. Mais ſi Dieu ne le fait pas, „ dans ce dernier cas, c'eſt une preuve qu'il ne l'a „ pas fait dans le premier ". Je réponds à cela, qu'en juſtice, Dieu n'eſt pas obligé à répeter les Miracles pour la conviction des hommes, lorſqu'il leur en a déja ſuffiſamment donné à cet effet. A quoi il replique que ce n'eſt pas la juſtice, mais la bonté qui fait agir Dieu. Mais moi je réponds que la bonté de Dieu eſt dirigée par ſa juſtice & par ſa ſageſſe. Si les anciens Miracles ſont authentiquement démontrés, les nouveaux ſeroient ſuperflus. Et, quand on accorderoit que, dans ce cas-là, la bonté eſt le ſeul principe des actions de Dieu, s'en ſuit-il de là qu'il y auroit à lui autant de bonté à les répeter pour la conviction des Incrédules, qu'il y en eut d'abord à les faire pour la converſion du Genre humain? Ils étoient abſolument néceſſaires pour fonder la foi de ceux-ci, mais les autres n'en ont pas beſoin pour croire, puiſque ſans avoir recours à de nouveaux Miracles, on a des preuves ſuffiſantes des premiers.

Pour-

Pourquoi donc Dieu répeteroit-il les Miracles? Pour que nous euſſions l'Evidence des ſens? Elle eſt incompatible avec la foi; l'évidence du témoignage y ſuplée très bien, comme il arrive tous les jours dans la vie. Et ne faudroit-il pas s'en contenter quand même il ſe feroit de nouveaux Miracles? Car, à moins qu'ils ne s'en fît en préſence de chaque Particulier, il faudroit encore s'en rapporter ſouvent à ceux qui les auroient vûs. D'ailleurs, quand il s'en feroit actuellement devant des gens accoutumés à nier tout, croiroient-ils leurs propres yeux? Enfin, la *Fréquence* des Miracles n'en détruiroit-elle pas le merveilleux, & alors, que prouveroient-ils? Car ne s'accoutumeroit-on pas à les mettre au rang des effets ordinaires de la Nature?

Il y a, dit enſuite Mr. *Chubb*, pluſieurs circonſtances par où l'on peut juger qu'un Miracle eſt fait en faveur de la vérité. Les unes regardent le fait en lui-même, & les autres la Révélation qu'il favoriſe. Une circonſtance très importante, ſelon lui(*a*), c'eſt *que cette Révélation ſoit communiquée également à tous ceux qui en ont beſoin.* „ „ Le manque de cette circonſtance détruit ou du „ moins affoiblit beaucoup la probabilité que ces „ Miracles viennent de Dieu, quand même tou„ tes les autres circonſtances concourroient en fa„ veur de la divinité de cette Révélation (*b*) ". Quel-

(*a*) Je paſſe ſous ſilence les autres circonſtances qui ſont 1. le degré de pouvoir qu'exige un certain Miracle; 2. le bien qui en réſulte. 3. les effets de la Révélation: je m'en ſuis tenu à la dernière circonſtance parce qu'elle m'a paru la plus importante.

(*b*) Avant que de propoſer ces conſidérations, l'Auteur, reprend Mr. *Chubb*, ſur ce qu'il affirme que Dieu fait toujours tout

Quelques conſidérations feront voir la fauſſeté de cette conſéquence, & que ſi la Révélation Chrétienne n'eſt pas en effet univerſelle, ce n'eſt en Dieu ni partialité ni faute de Bienveillance. 1. La Révélation a en elle-même & dans ſa deſtination le caractère d'univerſalité dont on fait tant de bruit. Tous ſes Dogmes, tous ſes Préceptes conviennent à la capacité de tous les hommes; elle eſt propre à tous également; elle eſt calculée pour la perfection & le bonheur de tous, en tout tems & en tous lieux. 2. Si la Révélation n'eſt pas actuellement univerſelle, cela vient de la nature de la choſe & de quelques circonſtances particulières. Dieu ayant jugé à propos de s'adreſſer à un petit nombre pour ſe révéler à tout le Genre-humain, elle ne peut s'étendre que par degrés; il a donc fallu qu'une partie du Monde l'ignorât encore pendant que l'autre en ſeroit éclairée. 3. Publiée d'une manière naturelle elle a dû ſubir les viciſſitudes des choſes humaines. Les Apôtres & leurs Diſciples avoient répandu l'Evangile preſque par tout le monde connu: & ſi leurs Succeſſeurs euſſent été enflamés du même zèle, le Chriſtianiſme ſeroit probablement la Religion de toute la Terre. Il a été connu en *Amérique*, à en juger par de certaines cérémonies religieuſes qui s'y ſont conſervées d'une manière plus ſenſible qu'en *Barbarie*, où l'on eſt ſûr qu'il a été prê-

tout pour le mieux, & il réfute le ſyſtême du *meilleur* mis en vogue par *Leibnitz*, vanté par les Poëtes & les Philoſophes & reçu des plus fameux Théologiens. Ce morceau mérite l'attention des Lecteurs; & il renferme trop de choſes pour avoir pu le faire entrer dans cet Abrégé.

prêché. Et connoîtroit-on aujourd'hui le nom d'Evangile en *Europe*, si rien ne s'étoit opposé à l'ignorance, à la superstition & à la méchanceté des Moines? 4. Si les progrès de l'Evangile ont été retardés par la tiédeur, la négligence & la corruption des Chrétiens, ils ne l'ont pas été moins par les mauvaises dispositions des peuples à le recevoir. Il s'en est trouvé, sur-tout en *Amérique*, de si abrutis qu'ils n'ont pu goûter une Doctrine toute spirituelle.

Mais, dira-t-on, Dieu qui a prévu ces inconvéniens auroit dû les prévenir; il se passera bien des siècles avant que la Révélation réponde à son but, & tous ceux qui meurent pendant ce tems-là sans la connoître en perdent tout l'avantage. Ce raisonnement ne prouve rien parce qu'il prouve trop; il faudroit sur ce pié-là nier que la raison soit un bien, parce que plusieurs en abusent honteusement. Dieu a prévu que les hommes empêcheroient le succès de l'Evangile par leur faute, mais il n'auroit pu remédier à ce mal sans leur ôter la liberté du choix, ce qui seroit un bien plus grand mal; & celui qui résulte de ce que la Révélation n'est pas universellement reçue, n'est pas comparable aux salutaires influences qu'elle a répandues sur toute la Terre, selon le témoignage de plusieurs anciens Auteurs tant sacrés que prophanes (*a*). Enfin, le Monde ne peut-il pas durer encore tant de milliers d'années pendant lesquels la Religion Chrétienne sera l'unique universellement

(*a*) Vid. Grotius de Verit. Rel. Ch. L. II. §. 20. Just. Apol. II. & Dial. adv. Thriph. Iren. L. I. c. 3. adv. Heres. Tertul. L. I. adv. Judæos &c.

ment reçue & professée, que le tems qui s'est écoulé depuis la publication ne sera en comparaison qu'une espèce de commencement (*a*)?

Mais ajoutent les Déistes, s'il n'y a point de salut pour ceux qui ne connoissent point la Révélation, voilà la bonté de Dieu restreinte à un petit nombre pendant qu'il exerce sa cruauté contre la multitude. Cette objection seroit fondée si nous disions que sans la Révélation les hommes ne peuvent du tout ni connoître ni pratiquer leur devoir, ou que Dieu exige autant de ceux qui n'ont jamais ouï parler de Christ que de ceux qui le connoissent, & que sa Médiation n'est que pour les vrais Croyans. Mais c'est ce que jamais aucun Théologien raisonnable n'a soutenu. La raison nous enseigne que la lumière naturelle suffisoit seule au commencement pour conduire les hommes aux grands principes de la Religion & pour leur en faire observer les préceptes moraux. Cette lumière, tout obscurcie qu'elle est, auroit encore la même vertu si l'on vouloit s'en bien servir. La raison nous dit encore qu'un Dieu infiniment juste & bon ne demandera compte aux hommes que des talens qu'il leur aura confiés. La Révélation confirme ces Vérités (*b*). D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi le bénéfice de la Rédemption universelle de notre Sauveur ne s'étendroit pas à ceux-là mêmes qui n'ont jamais entendu parler de lui, pourvû qu'ils ayent fait de leur mieux (*c*).

Si

(*a*) Il n'y a pas d'apparence que les Déistes fassent grand cas de ce raisonnement.

(*b*) Rom. II: 12. 14. 15. & VI. 11. Matt. XXV. où se trouve la Parabole des Talens. Luc. XII: 48. Act. X. 4. 34. 35.

(*c*) Je ne sçais si l'Auteur ne détruit pas ici d'une main

Si l'on replique que ſur ce pié-là, la Révélation n'eſt pas d'une fort grande utilité, puiſque ſans elle les hommes auroient pu parvenir à la félicité, & obtenir également des récompenſes proportionnées à l'uſage qu'ils auroient fait de leurs talens & des circonſtances où ils ſe ſeroient trouvés, je réponds 1. que, vu l'état dépravé dans lequel les hommes étoient tombés par l'abus volontaire qu'ils avoient fait de leur raiſon & de leur liberté, la force des préjugés & des paſſions, leur ignorance & leurs vices qui les empêchoient de profiter des préceptes & de l'exemple de leurs meilleurs Philoſophes, une Révélation divine leur étoit très utile & très néceſſaire: ſans cela *peu*, *très peu* euſſent été capables de connoître leur devoir, & il y en eût eu moins encore qui l'euſſent bien pratiqué; par conſéquent *peu*, *très peu* fuſſent parvenus à quelque degré de félicité dans l'autre vie. 2. La connoiſſance des Dogmes de la Religion Chrétienne procure aux hommes un avantage infini: elle les ſatisfait, les tranquilliſe, les porte à la vertu & les com-

ce qu'il a édifié de l'autre. La Médiation de J. C. s'étend à ceux-mêmes qui n'ont point ouï parler de lui, *pourvu qu'ils ayent connu & pratiqué les devoirs que la lumière naturelle nous découvre*: ſoit. Mais ſi, à conſidérer les hommes dans l'Etat de Nature, *l'abus volontaire de leur raiſon, & de leur liberté* &c. les empêchoit de profiter des plus beaux préceptes & des meilleurs exemples & les plongeoit dans la dépravation, deſorte qu'un extrêmement petit nombre eût pu parvenir à quelque félicité, que deviendront des Peuples innombrables qui vivent dans une profonde ignorance & dans un affreux déréglement? Car la Médiation ne peut s'étendre qu'à ce petit nombre de ceux qui *auront connu & pratiqué leur devoir*, par les lumières naturelles; & alors, que gagne l'*Univerſaliſme*?

comble de joie. 3. Enfin si ceux qui ne connoissent point la Révélation parviennent à quelque degré de bonheur, ce n'est pas sans elle, dans un sens, puisque j'ai toujours supposé que la Médiation de Jesus-Christ s'étend à tous les hommes sans exception. Au reste la Révélation ne fait point les divers degrés de peine & de récompense : ils naissent naturellement de la Souveraine équité de Dieu & de la manière dont chacun aura profité de ses graces, selon ses forces & ses talens. Mais il ne faut pas douter que le degré de bonheur, auquel on peut parvenir avec le secours de la Révélation, ne soit de beaucoup supérieur à celui où conduiroit la simple nature.

Ne poussons pas plus loin cet Abrégé, & laissons quelque chose à la curiosité des Lecteurs qui ont du goût pour ces sortes de sujets ; ils trouveront dans ce Livre de bons matériaux, beaucoup d'érudition & nombre d'excellentes réflexions. Mais il seroit à souhaiter que ceux qui composent des Livres s'attachassent à en faciliter la lecture, en observant un ordre exact, en réduisant à certains chefs ce qu'ils ont à dire, & en ne disant rien que ce qui est absolument nécessaire au sujet. Alors c'est un jardin agréable & délicieux où le Lecteur se promène à son aise en cueillant des fleurs & des fruits. Mais ces Livres où l'on ne trouve ni ordre, ni sections, ni chapitres, ressemblent, à moins qu'ils ne soient forts courts, à une vaste forêt, vous n'y êtes pas plutôt entré que vous vous égarez, vous marchez d'un bout à l'autre sans savoir où vous êtes, & vous ne vous retrouvez que quand vous en êtes heureusement sorti.

Pendant qu'on imprimoit l'Ouvrage de Mr. Le *Moine*, il parut une Brochure de Dr. *Middleton* intitulée: *Discours pour servir d'Introduction à un plus gros Ouvrage qu'on publiera dans la suite, touchant les pouvoirs miraculeux qu'on suppose avoir subsisté dans l'Eglise Chrétienne pendant plusieurs siècles après son établissement, tendant à montrer que nous n'avons point de raison suffisante pour croire sur l'autorité des Peres que l'Eglise ait joui de tels pouvoirs après les Apôtres.* D'abord Mr. *Le Moine* ne pensoit point à l'examiner, mais il changea d'avis en considérant que les raisons du Dr. pouvoient invalider la preuve qu'on tire des miracles, & il auroit inséré ses réflexions dans son Traité, à l'endroit où il réfute la prétendue nécessité de répéter les Miracles, si l'impression n'en eût pas été trop avancée. Il les a donc rassemblées dans ce *Postscriptum*. L'Hypothèse du Dr. se réduit à ceci, *que les Miracles ont entièrement cessé à la mort des Apôtres.* Je ne saurois entrer dans le détail de ces Réflexions, qui ruïnent de fond en comble cette supposition. Je me contenterai de dire qu'on ne peut guère voir rien de mieux composé. J'ai lu cet Ecrit avec beaucoup de plaisir, & je crois que si le Dr. l'a lu sans passion & sans préjugé, il aura abandonné son projet, ou du moins il aura changé de Systême.

AR-

ARTICLE IX.

LE SPECTACLE *de la* NATURE *ou* Entretiens *sur les* Particularités *de* l'Hiſtoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes Gens curieux & à leur former l'Eſprit. *Tome Sixième.* 8. p. 571. A la Haye chez *Jean Neaulme* 1747.

DAns ce Vol. & le ſuivant l'Auteur traite de l'homme conſideré dans l'état de Société. Il examine d'abord (*a*) quelle eſt l'origine de cet état. Il ne veut pas qu'on la cherche ni dans des beſoins qui ayent obligé l'homme à déſirer le ſecours de ſes ſemblables, ni dans l'invention de Légiſlateurs & de Philoſophes qui ayent perſuadé à une multitude diſperſée de s'unir. Selon lui la Société eſt dans l'intention de Dieu, qui a mis dans l'homme une forte inclination à vivre avec d'autres hommes, & lui a donné divers talens tous inutiles, s'il ne les met en Oeuvre conjointement avec ſes ſemblables. L'Auteur convient pourtant que la Providence qui a formé la Société, la fait marcher tant par la direction des meilleurs eſprits que par l'aiguillon du beſoin.

Notre Auteur condamne avec raiſon celui qui ſort de la Société pour vivre dans la Solitude. „ Il „ fait, dit-il, un double mal; il perd ſon tems à „ chercher laborieuſement ce que la Société lui „ offre d'une façon expéditive, & il néglige ou enfouit injuſtement un talent qu'il avoit reçu pour „ elle".

(*a*) L. Entret.

„ elle ". Le premier inconvénient n'eſt, ce me ſemble, en rien comparable au ſecond. Les Solitaires ſont bien la plupart perdus pour la Société, puiſqu'ils ne travaillent pas pour elle; mais la Société n'eſt pas perdue pour eux. Le Chartreux dans ſon ſilence & ſa retraite, ne retire-t-il pas mille avantages de la Société qu'il fuit? Ce logement où il vit en paix & en ſûreté, ſa table qui ne ſe reſſent jamais de la diſette, ces fleurs qu'il cultive, ces outils avec leſquels il s'amuſe, ces livres qui lui ſervent à adoucir ſon ennui, à qui les doit-il, ſinon au ſoin & au travail des autres hommes?

Le Chriſtianiſme eſt, ſelon notre Auteur, *la perfection de la Société, puiſqu'il pourſuit l'injuſtice juſques dans ſes racines en ſuprimant l'amertune & la haine. Qui dit un vrai Chrétien dit un vrai Citoyen.* Voilà qui eſt très vrai & qui fait un honneur infini à la Religion Chrétienne. Cela devroit ſuffire pour la rendre du moins reſpectable à ceux qui ſe refuſent à ſes divines inſtructions. Mais n'y a-t-il rien d'outré dans ce que l'on ajoûte, que *hors du Chriſtianiſme on ne trouve que des apparences de Citoyen*. Solon, Ariſtide, Socrate, ne furent-ils donc pas de bons Citoyens? En effet, quel Etat ne ſe féliciteroit pas d'en avoir beaucoup de ſemblables? L'Auteur conclud delà qu'*il eſt inutile de puiſſer les premiers devoirs & la vraie Science de la Société dans la Philoſophie, dans Ariſtote, dans Puffendorf.* Non, cela n'eſt pas inutile. La connoiſſance de nos devoirs en qualité d'Hommes, & de Citoyens, nous vient d'une double lumière, celle de la Raiſon & celle de la Révélation. La Raiſon jette les fondemens de l'édifice & l'élève juſqu'à un cer-

certain point: la Révélation achève, perfectionne & fortifie tout l'ouvrage, elle en fait le couronnement. L'Evangile ne suppose-t-il pas comme connus les principes de Justice que la Raison dicte? Est-il Pasteur qui dans son Prône ne rappelle souvent ses Ouailles à ces Maximes que la nature a gravées dans le cœur de tous les hommes; & ne s'en serve pour leur faire sentir l'équité & la sagesse des préceptes Evangéliques?

Dans le II. Entr. qui roule sur le Mariage, on fait voir au long les inconvéniens de la Polygamie. L'on discute la question, qui des deux fait plus de tort à la Société, ou de celui qui débauche la femme d'autrui, ou de celui qui voit une personne libre & qui évite d'assurer l'état des enfans par un engagement régulier. On décide que c'est le dernier. De la diversité des qualités que le Créateur a mises dans l'homme & dans la femme, on en conclud que leur destination n'est pas la même, qu'ils sont appellés à des occupations différentes. Le portrait d'une femme propre à faire le bonheur de son mari est long, mais il ne le paroit point.

Les 3. Entretiens suivans, dont la plus grande partie du dernier est renvoyée à la fin du Volume, traitent de l'Education. C'est la partie du livre la plus importante, & celle à laquelle par conséquent nous nous arrêterons le plus. Nous ne dirons rien de l'ancienne question, si une Mère est obligée en conscience d'allaiter son enfant. On expose ici fort nettement les raisons du pour & du contre.

C'est à la Mère, toujours enfermée dans l'intérieur du logis, à poser les fondemens d'une bonne Education. Ses soins doivent avoir pour objet 1. de façonner le corps & de plier les organes & l'i-

magination de ſon enfant aux uſages & aux bienſéances de la Société; 2. de lui inſpirer les principes d'une douceur réelle, de l'humanité la plus officieuſe; 3. de l'accoutumer à dire toujours la vérité; 4. de donner à ſa raiſon la première culture en réveillant ſa curioſité, en faiſant d'agréables récits, en expliquant tout ce qui ſe préſente, en amenant à propos des queſtions, en banniſſant tout ce qui exténue ou deshonore la raiſon, tout conte de Fées, tout récit de vols & de maſſacres, toute peinture de Lutins & d'Eſprits cornus; 5. de former le langage & la prononciation de l'enfant. Le IV. Entr. n'eſt autre choſe que le portrait d'une Mère également tendre & intelligente toute occupée de ces ſoins.

Dans le cours de ce long Ouvrage l'Auteur a préſenté à ſes Lecteurs bien des ſpectacles intéreſſans & gracieux; mais je doute qu'il y en ait un auſſi touchant, auſſi raviſſant que celui-ci. Ici ce n'eſt pas l'imagination qui eſt frappée par une ſuite d'agréables images: c'eſt le cœur qui eſt flatté, touché, charmé. Les Mères, & en général toutes les perſonnes à qui la première enfance eſt confiée, ne ſauroient trop méditer cet excellent morceau.

Ces premières attentions ſont les mêmes pour les garçons & pour les filles. Dans la ſuite l'Education varie ſelon le ſexe. Celle des filles, à quoi la borne-t-on le plus ſouvent? A un air de politeſſe & à quelques menues occupations propres à aider la contenance, ſans y ajouter aucun travail réel & ſoutenu. On ne leur inſpire d'autre ſoin que celui de plaire par les graces du maintien & par l'enjouement des Manières. Quel eſt le fruit d'une ſi frivole Education? Une longue imbécillité. Une femme

me ainſi élevée eſt ſans idées, ſans diſcernement; hors la matière des habits & des plaiſirs, elle renferme tout ſon ſavoir dans le rolet des complimens d'uſage & dans les petites rubriques de la mode; elle paſſe ſa vie dans l'inutilité. Quitte-t-elle la toilette & le quadrille, ſon eſprit & ſes doigts demeurent dans l'engourdiſſement. Notre Auteur propoſe une Education bien différente. Il veut que ſans négliger les dehors, on procure à une Demoiſelle des connoiſſances d'uſage qui la mettent en état de ſe bien conduire & de gouverner les autres, & qu'on l'accoutume à ne ſe croire heureuſe qu'autant qu'elle eſt ſolidement occupée.

L'Hiſtoire Sainte & le Catéchisme, Savoir compter promptement & écrire une lettre avec facilité, c'eſt à quoi l'on peut borner, ſelon lui, les inſtructions qu'on donne à une Demoiſelle, lorſqu'on s'en tient au ſeul néceſſaire. La dernière de ces choſes eſt la plus difficile. Le moyen d'y réuſſir n'eſt pas de débuter par la compoſition de Lettres dont il faudroit qu'elle cherchât la liaiſon & la ſuite dans ſa tête. Il faut lui raconter fréquemment un trait d'Hiſtoire qui l'attache, & l'engager à le redire elle même, pour l'écrire auſſi-tôt de la même façon qu'elle vient de le conter (*a*). On viendra enſuite à lui faire écrire une petite Lettre dont on lui aura dit une ou deux fois le contenu. Il faut bien ſe

(*a*) L'Auteur donne le même conſeil pour les Garçons. On ne ſauroit y faire trop d'attention. Il eſt certain que faire lire pluſieurs fois aux Jeunes Gens un morceau d'Hiſtoire en François ou en Latin, & exiger qu'ils le rendent ſur le champ de vive voix & enſuite par écrit, eſt un des moyens les plus ſûrs & les plus faciles qu'on puiſſe employer pour leur former l'eſprit & le ſtile.

ſe garder de lui recommander de mettre de l'eſprit dans les petites Lettres qu'on lui propoſe d'écrire. Ce ſeroit le moyen de la rendre pareſſeuſe à écrire ou ridicule dans ce qu'elle écrira. „ J'aimerois „ beaucoup mieux, dit notre Auteur, débuter par „ lui recommander de n'avoir point d'eſprit, & „ lui faire bien entendre qu'une Lettre eſt l'image „ ou le remplacement de la converſation; qu'il „ faut s'habituer à écrire aux perſonnes abſentes „ comme on parle aux perſonnes préſentes. Ce „ qu'on appelle Eſprit, ajoûte-t-on un peu plus „ bas, n'eſt agréable qu'autant qu'il coule de ſource. Il perd tout ſon mérite s'il n'eſt extrêmement naturel. Courez donc non après l'Eſprit, „ mais après le Naturel. Aſſûrez à vos Lettres un „ air aiſé. L'Eſprit viendra ſi le fonds en donne; „ mais il en donnera toujours aſſez pour le beſoin „ qu'on en a." L'Auteur répète le même avis en parlant de l'Education des Garçons. Je ne puis m'empêcher de rapprocher deux endroits qui ont autant de rapport. Il remarque donc qu'on croit former le goût des Jeunes Gens en leur faiſant bien remarquer les traits d'Eſprit, les penſées brillantes qui ſe trouvent dans les bons Ecrivains. Mais pour lui il craint qu'on ne les jette par-là dans ce qu'il appelle la manie du bel Eſprit. „ Le jeune „ homme qu'on arrête à tout propos ſur ces traits „ plus marqués, & qu'on laiſſe gliſſer ſur les autres, s'accoutume à s'extaſier avec ſes Maîtres „ ſur tout ce qui s'appelle ingénieux. Il court après les Ouvrages ingénieux, après les Collections de penſées ingénieuſes. Dans tout ce qu'il „ lira ou entendra, il ſera à l'affut de l'Eſprit. De „ l'Eſprit, de l'Eſprit, voilà ſa paſſion & ſon tic. Il

„ fera

„ fera des efforts pour en trouver où l'on n'a pas
„ eu deſſein d'en mettre, & pour en mettre où il
„ n'en faut point. La Vérité, ajoûte Mr. P. n'a
„ non plus beſoin d'être préſentée avec un étala-
„ ge de penſées ingénieuſes, qu'elle n'a beſoin d'ê-
„ tre débitée avec des manchettes à dentelle, ou a-
„ vec des cheveux bouclés à trois étages. Les af-
„ faires ſoit Eccléſiaſtiques ſoit Séculières ne de-
„ mandent que de la dignité & de la droiture. Un
„ homme grave qui dans une Académie ou ſur
„ un Tribunal ouvre la bouche pour convaincre
„ ſon Auditoire qu'il a de l'eſprit, n'eſt pas moins
„ ridicule qu'un petit Maître en ſurplis. Quand
„ on adreſſe la parole au Public, c'eſt pour le con-
„ vaincre d'une Vérité qui l'intéreſſe. L'Eloquen-
„ ce n'eſt plus que Charlatanerie quand elle a une
„ autre intention." Ces réflexions doivent avoir beaucoup de force dans la bouche de notre Auteur. Il ſied bien à un homme qui a autant d'eſprit, & dans les écrits duquel l'ingénieux & le brillant eſt répandu à pleines mains, il lui ſied bien d'apprécier au vrai ce beau talent, & de donner là deſſus aux Jeunes Gens des idées juſtes, qui préviennent en eux le ridicule d'affecter de l'eſprit quand ils en manquent, ou d'étaler avec trop de complaiſance ce qu'ils en ont; & en général de préférer le brillant au ſolide, un raiſonnement concluant à un trait ingénieux, une penſée lumineuſe à un tour d'expreſſion gracieux & fleuri.

Je reviens à l'Education des Filles. Lorsqu'elles ont de l'eſprit & d'heureuſes diſpoſitions, notre Auteur conſent qu'on leur apprenne le Latin des bons Auteurs & des prières de l'Egliſe. Mais l'étude

de qu'il conſeille comme la ſeule propre à rendre une jeune Demoiſelle ſolide, ſans la rendre mélancolique & ſauvage, c'eſt celle de l'Hiſtoire jointe à la Géographie. Il veut qu'après avoir parcouru l'Hiſtoire Sainte & Prophane par le ſecours d'un Maître, elle ſe compoſe à elle-même un cours d'Hiſtoire Univerſelle, qu'elle tirera de l'Ouvrage des 6. jours, de *Prideaux*, de *Boſſuet*, de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de *Fleury*, de *Rollin*, de *Vertot*, des Traductions des Hiſtoriens Grecs & Latins, &c.

L'Auteur défend d'entretenir une jeune Demoiſelle de *Métaphyſique, de Géométrie, de Tourbillons, de Danſes miſtérieuſes des Planètes rapprochées, puis écartées les unes des autres dans des vuides immenſes & ſans le ſecours d'aucuns corps qui les pouſſent ou qui les ſéparent.* „Une Demoiſelle pourroit acquérir toutes ces connoiſſances, „ ſi ce ſont des connoiſſances, & demeurer cependant dans de profondes ténébres. Elle y courra „ le riſque de croire ſa raiſon capable de ſe ſuffire „ à elle-même, quoiqu'en allant très réellement „ d'obſcurité en obſcurité". J'avoue que j'aurois cru qu'une teinture de Phyſique & d'Aſtronomie, de Logique même & de Métaphyſique ſi l'on veut, n'auroit pas mal convenu à une Dame qui a de l'eſprit. Sans une certaine proviſion d'idées Philoſophiques, ne ſe trouvera-t-elle pas ſouvent arrêtée dans ſes lectures? *Les ſoirs* de Fontenelle, un peu de *Newtoniſme*, *l'Art de penſer*, lui embrouilleroient-ils plus l'eſprit que ce tas de diſputes ſubtiles, ſouvent frivoles & même ſcandaleuſes qui ſe ſont élevées de ſiècle en ſiècle, & dont l'Hiſtoire Eccléſiaſtique n'eſt preſque qu'un tiſſu;

dis-

disputes dont on vent pourtant qu'elle prenne une connoiſſance bien détaillée, puisqu'on la renvoie au long Ouvrage de Mr. Fleury?

Paſſons à l'Education des Garçons: on peut la rappeller à deux plans généraux. Selon le premier on ſe propoſe de faire ce qu'on appelle un agréable homme. L'art de plaire eſt tout ce qu'on lui recommande. Cet art, outre la ſoupleſſe qui en eſt l'ame, conſiſte en deux points, être beau Joueur & avoir l'air Cavalier. „ Le beau Joueur „ eſt une eſpèce de Héros qui eſt toujours prêt „ à obliger les autres & à faire leurs volontés. „ C'eſt un aimable Philoſophe que vous trou„ verez le même dans toutes les ſituations. Il „ aſſemble d'un air indifférent l'argent qu'il ga„ gne, & il acquitte d'un air riant les ſommes „ qu'il a perdues. Il a ſouvent la rage au fond „ de l'ame, mais la ſérénité eſt toujours ſur ſon „ front. Il n'y a perſonne qui n'admire ſon éga„ lité & qui ne vante ſon deſintéreſſement. Il eſt „ vrai que ce calme apparent n'empêche ni le „ ſang de ſe troubler, ni la noire mélancolie „ d'alterer le tempérament, ni le Héros bienfaiſant „ de périr de miſère". Il eſt vrai auſſi que le principal motif qui raproche des Joueurs n'eſt guère noble. „ Dans tout ce beau monde qui ne parle „ que d'obliger, que d'avoir des ſentimens, que „ de montrer un cœur noble & deſintéreſſé, il „ n'y a perſonne qui ne ſe mette au jeu dans le „ déſir ſincère & dans la ferme eſpérance de ga„ gner... Un Joueur ne fait politeſſe à un autre „ Joueur que dans l'intention très ſérieuſe de le „ dépouiller, de le réduire au dernier ſou, de ti„ rer de lui ce qu'il n'a point, & de le forcer à s'a-

qui-

„ quiter par des emprunts, qui deviennent alors „ de véritables vols. Le jeu n'eſt donc ni le lien „ d'une honnête Société, ni une ſimple perte de „ tems, ni une avarice palliée, mais une vraie pi„ raterie, un brigandage autoriſé par la coutume".

Voilà le cavalier caractériſé le petit Maître. Cet Etre ſingulier qui a exercé tant de pinceaux, eſt ici peint au vrai & d'une manière réjouiſſante.

Dans le ſecond plan d'Education on veut ſans négliger l'extérieur des enfans, les remplir à tems des connoiſſances d'uſage & des motifs propres ſoit à ſervir de frein à leurs paſſions, ſoit à incliner leur cœur à tous les devoirs du Chrétien. Il faut commencer de bonne heure ſans ſe rebuter de la lenteur des premiers progrès. „ Tout ce que „ l'on fait alors eſt obſcur & ſans beauté. C'eſt „ un fondement caché, il eſt vrai, mais c'eſt le „ fondement. J'aimerois autant livrer à un Aide„ maçon la direction des ſouterrains d'un Palais „ que d'abandonner les 7. ou 8. premières années „ d'un Garçon au gouvernement de quelque „ domeſtique ſans éducation & ſans vuës ".

On peut commencer à 4. ans à apprendre à lire à un enfant pourvu qu'on ſache lui en faire un jeu. Entre les artifices qu'on peut employer pour cela & qu'on indique ici, le Bureau Typographique inventé par Mr. *Dumas* de Montpelier eſt ſans contredit le plus utile. „ C'eſt une petite armoire plus „ large que haute, & contenant quatre ou cinq fi„ les de petites loges où l'on met en bon ordre „ différens paquets de cartes, au dos deſquelles „ ſont écrits les caractères des lettres, des ſyl„ labes, & de tous les ſons ſimples ou compoſés „ dont on a beſoin. Chaque loge porte une éti-

„ quette

„ quette qui annonce ce qu'on y renferme. La „ porte qui couvre tout le devant de cette Armoi„ re, à l'aide d'une double charnière s'ouvre de „ haut en bas, & étant abaiſſée ſur un apui préſen„ te une table à l'enfant. Il ſe tient debout devant „ cette table pour y ranger, comme feroit un Com„ poſiteur d'Imprimerie, les Caractères de tous „ les ſons qu'on lui demande, & qu'il tire des dif„ férentes loges où il les voit rangés". Le principal avantage du bureau, c'eſt qu'il ne fait pas demeurer les enfans en place, ce qui eſt leur plus grande croix, il les amuſe & les agite. Le bureau eſt fort en uſage en France, & mériteroit de l'être ailleurs. On s'en eſt ſervi pour l'Education du Dauphin.

Auſſi-tôt qu'un Enfant ſait lire & écrire, on le met au Latin: & par quoi débute-t-on? par une Grammaire qu'on lui fait apprendre & par des Thèmes François à traduire en Latin, langue qui lui eſt encore abſolument inconnue. Cette méthode, quoique généralement ſuivie, ne laiſſe pas d'être infiniment déraiſonnable. „ Je crois, dit l'Au„ teur, la Grammaire & la Compoſition Latine „ très néceſſaires. Mais, à mon ſens, il eſt beau„ coup trop tôt pour y ſonger. Savez-vous que „ cette Grammaire eſt un amas de choſes horri„ blement abſtraites; que ce tendre Eſprit qu'on „ en veut occuper ne voit rien de ce qu'on lui dit; „ que ſa mémoire ne retient que des mots; que „ ſon jugement ne ſaiſit & n'aſſemble point d'i„ dées. Pour ſurcroit d'injuſtice vous voulez „ qu'il raiſonne, & que par une conſéquence juſ„ te il vous livre un cas plutôt qu'un autre, & le „ gérondif en *dum* plutôt que le ſupin en *u*, tandis

„ que toutes ces choses lui sont absolument éga-
„ les. L'injustice est criante, il ne sait où il en
„ est ; il ne connoit distinctement que sa peine
„ & l'amertume de vos reprehensions. J'ose dire
„ que traiter ainsi des enfans de cinq & six ans, c'est
„ moutrir les Esprits plutôt que les former. J'im-
„ plorerois volontiers le secours des loix en leur
„ faveur."

L'Auteur revient souvent à faire sentir le ridicule d'une méthode si peu sensée. Exiger du Latin d'un enfant, c'est assigner un payement sur une caisse qu'on sait être vuide. Quand il parvient même, à force d'attention & d'efforts, à éviter les fautes grossières, qu'est-ce que sa composition? un Gallicisme perpétuel; un Latin manqué & pitoyable, aussi éloigné du vrai usage de la belle Latinité que le jargon des païsans l'est du François de la Cour; un patois de Rhème qui gâte l'oreille & le goût, & qu'on ne peut ensuite desapprendre quelques efforts qu'on fasse pour cela. Faut-il s'étonner qu'au sortir des Classes, au bout de plusieurs années employées suivant les méthodes ordinaires, si peu de jeunes gens soient en état de parler Latin avec justesse ou même de l'entendre.

La Méthode que notre Auteur substitue à celle-là est fondée sur cette maxime des plus grands Maîtres: *peu de règles & beaucoup de pratique.* Elle est tirée des avis de Mr. le *Fevre* de *Saumur*, de Mr. *Arnaud*, de Mr. *Du Guet*, & conforme aux idées de Mr. *Rollin*. Elle est d'ailleurs vérifiée & garantie par l'expérience. On l'a mise à l'épreuve, & toujours avec un très grand succès. Elle consiste tout simplement à suivre pour le Latin, la pratique universelle qu'on suit

pour

pour les Langues modernes. C'eſt de ne parler que d'après ceux qui parlent bien. Voici à quoi ſe réduiſent en peu de mots les Conſeils de notre Auteur.

1. Après avoir fait apprendre les Déclinaiſons & les Conjugaiſons & un certain nombre de mots Latins, en quoi on peut fort utilement ſe ſervir du Bureau Typographique, il faut expliquer de vive voix & ſans Grammaire les règles les plus communes. Pour cela il faut les rapporter à un certain nombre d'Exemples très courts, pris des bons Auteurs & rangés ſur une feuille volante imprimée ou écrite. Il eſt bon que l'enfant la copie. Une cinquantaine de ces exemples peut ſuffire. En voici les premiers. 1. *Mala mens, malus animus, culta novalia.* 2. *Funus procedit, ſequimur.* 3. *Rem omnem audies. Audita loquor.* L'enfant apprend ainſi peu à peu à diſtinguer le nominatif, le verbe principal, le régime de ce verbe, le verbe incident, les prépoſitions.

2. On paſſe aux Auteurs mêmes, on a des morceaux aſſez étendus qui en ſont pris, ſans y rien déranger. On ne ſauroit mieux commencer que par l'Hiſtoire Sacrée de Sulpice Sévère, ou par l'Abrégé d'Aurelius Victor, & continuer par des morceaux de Cornelius Nepos, & de Céſar. Columelle eſt auſſi très propre à mettre entre les mains des jeunes gens, à qui les idées champêtres plaiſent toujours. La Latinité en eſt belle, & on y traite de choſes très uſuelles d'une façon ſimple & en même tems pleine de fineſſe & de dignité. Il faudroit ſupprimer ce qui eſt trop difficile, & ſurtout certains détails ſur le Gouvernement des Haras.

3. En faiſant traduire une phraſe il eſt d'uſage d'en déplacer tous les mots pour les arranger comme ils le ſeroient en François. C'eſt ce qu'on appelle faire la conſtruction du Latin. Mais c'en eſt très réellement la deſtruction, puiſqu'on le diſloque & qu'on le ramène mot à mot au génie & à la ſtructure de notre Langue naturelle. Une Langue ne conſiſte pas ſeulement dans ſes mots, mais ſurtout dans la ſtructure. Comment donc veut-on graver dans la tête d'un enfant, un ſeul vrai tour Latin, ſi on ſe fait une loi de le décompoſer, d'en détruire la nature, & de le rendre ridicule auſſi-tôt qu'il paroît. Il faut donc ne jamais déplacer les termes des phraſes Latines qu'on traduit, mais ſeulement faire remarquer le ſujet & le verbe principal ſur leſquels la penſée roule; puis relire en dernier lieu la même phraſe Latine dans ſa parfaite intégrité pour en faire ſentir & goûter le tour.

4. A l'explication des Auteurs il faut joindre la compoſition du Latin. Mais il faut bien ſe garder de ſuivre la méthode commune, ſuivant laquelle on fait compoſer la jeuneſſe d'après de faux modèles, & on permet à un enfant de jetter toutes les phraſes dans les moules de ſa Langue maternelle. Soit donc que l'on faſſe compoſer de vive voix & ſur le champ, ſoit qu'on le faſſe la plume à la main, il faut toujours que ce ſoit avec le ſecours d'un modèle pur & agréable, & d'après le Latin d'un excellent Auteur qui aura été précédemment expliqué. Par-là on évite la coutume dangereuſe, & l'on peut dire cruelle de jetter un enfant dans le Labyrinthe d'un lugubre Dictionnaire, où il ne trouve point ce qu'il cherche, & où ce qu'il trouve le remplit de perplexités.

5. Après

5. Après avoir fait faire sur des règles données des Thèmes à un enfant avec une peine infinie & à l'aide du Dictionnaire, les Maîtres croyent faire beaucoup de dicter ces Thèmes corrigés. Mais on peut sans leur faire tort se défier de ce Latin, quelque conforme aux règles qu'il soit. Qu'on ne dicte donc aucune composition corrigée qui ne soit prise dans un Auteur des bons siècles de la Latinité.

Nous ne saurions rapporter tout ce que l'Auteur dit, soit pour expliquer sa méthode, soit pour en faire sentir les avantages, soit pour indiquer diverses adresses subsidiaires. Ceux que ce sujet intéresse particulièrement feront bien de ne pas s'en tenir à notre Extrait, & de consulter le Livre même.

A l'étude des Humanités succède dans les Ecoles celle de la Philosophie. Notre Auteur en dit aussi son sentiment. Le Lecteur instruit sera surpris de lui voir mettre au nombre *des monstres en fait de Physique, & des Fables qui feront la risée des siècles suivans, la Tendance par laquelle les Newtoniens prétendent que les Corps Planétaires & autres sont mus & réellement transportés les uns vers les autres dans le vuide.* Il prétend que c'est le jugement qu'en ont porté Mr. *De Fontenelle* & même plusieurs Anglois(*a*). Les Newtoniens pourroient opposer à Mr. *de Fontenelle* qu'on fait parler ainsi, Mr. *de Fontenelle* s'exprimoit

(*a*) L'Auteur avoit déjà dit p. 294. „ Les personnes les „ plus sensées avouent qu'elles regrettent plus le tems „ qu'elles ont donné au Newtonisme qui les laisse dans les „ mêmes ténèbres, que celui qu'elles ont mis à apprendre „ le quadrille qui les amuse quelquefois". Si ces personnes sont aussi sensées qu'on le dit, c'est une preuve qu'avec beaucoup de bon-sens on peut porter quelquefois les jugemens les plus pitoyables du monde.

primant tout différemment ailleurs (*a*), & à ces Anglois qu'on ne connoit guère, des François d'une grande réputation, Mr. de Maupertuis par exemple, qui dit (*b*) que *le principe de Mr. Newton explique merveilleusement tous les Phénomènes, & que plus on détaille & plus on approfondit son système, plus il paroît confirmé.* C'est une chose bien glorieuse pour Mr. *Newton*, que toutes les recherches & les découvertes des Académiciens envoyés au Pole & à l'Equateur viennent à l'appui de son système. Si notre Auteur eût seulement fait attention aux expériences (*c*) de Mrs. *Bouguer* & *de la Condamine* près de la montagne de Chimboraco & sur celle de Pichincha, auroit-il dit, comme il fait, *qu'on ne voit sur la terre rien de semblable* à ce que les Newtoniens prétendent avoir lieu dans les Corps Planétaires?

Nous ne ferons plus qu'indiquer les matières des Entretiens suivans, pour ne pas trop allonger cet Extrait. Le VI. roule sur la diversité des conditions. Le VII. sur les moyens de supprimer la Mendicité. Le VIII. traite des Domestiques & des Mercenaires. Le IX. des Gens d'Arts & de Métiers. Dans le X. il s'agit de la Nourriture de l'homme: on y donne des descriptions & des figures des machines qui en facilitent l'apprêt. Telles sont la charue, le bluteau, le tournebroche

(*a*) Voy. Eloge de *Newton* par *Fontenelle* dans l'Hist. de l'Acad. Roy. des Scienc.

(*b*) Disc. sur les différentes figures des Corps Célestes, ch. 2.

(*c*) Voy. *Maupertuis* ubi supra chap. 4. *La Condamine*, Relation d'un voyage dans l'Amérique Méridionale p. 110.

à poids, le tournebroche à fainée. On a encore plus prodigué les figures dans l'Entretien suivant, qui roule sur l'habit de l'homme. Il n'y en a pas moins de 25, dont plusieurs n'étoient guère nécessaires. On y entre dans une explication fort détaillée des Matières dont l'homme s'habille, des façons qu'on leur donne, des différentes sortes d'Etoffes qu'on en fait. La Taille & la Couture des habits, les Pelleteries & apprêts des cuirs, les Teintures sont les sujets des Entretiens XII, XIII & XIV. On trouve à la fin du Volume un Vocabulaire des termes usités dans les Manufactures de Lainage & de Rubanerie.

Notre Auteur a tout-à-fait épuisé la matière. Nous ne connoissons point d'exposition aussi détaillée que celle qu'il nous donne de tout ce qui regarde le Lainage, la Pelleterie, &c. ne seroit pas du goût de tous les Lecteurs. Il prend les devans là-dessus avec vivacité. „ Ces objets, dit-il, peuvent blesser l'imagination d'un petit Maître qui ne trouve plus de raison qu'il ne voit plus de badinage. Ils peuvent choquer un bel Esprit, qui se croit d'une espèce supérieure, parce qu'il a commenté son Rabelais & apostillé son Angelas ". Sans être ni l'un ni l'autre, qu'il nous soit permis de nous ranger parmi ceux qui souhaiteroient que l'Auteur eût été moins diffus sur tout cela. En général rien n'est plus convenable que d'apprendre à la jeunesse à estimer les Arts, à n'en mépriser aucun quelque bas que soit le rang de ceux à qui on en abandonne l'exercice. Il faut lui donner une idée des plus curieux, & lui faire voir les machines qu'on y employe; car la vue en apprend plus dans un quart-d'heure que les plus longs discours. Mais faut-il l'instruire de toutes les

menues opérations des Ouvriers, de cette multitude de termes dont l'uſage eſt borné dans l'enceinte des Manufactures? J'avoue que je crois une ſcience ſi profonde aſſez inutile. D'un côté l'étude en ſeroit infinie; car quel n'eſt pas le nombre des Arts? De l'autre côté de quoi ſert une Théorie ſi étendue à ceux qui ne ſont jamais appellés à en pratiquer les règles? Laiſſons ces détails ſi pouſſés aux gens de chaque Métier. *Non omnia poſſumus omnes.* Voudroit-on qu'on reſſemblât à cet Hippias (*a*) qui ſe vanta publiquement aux Jeux Olympiques, que non ſeulement il ſavoit toutes les Sciences & tous les Arts Libéraux, mais encore qu'il poſſédoit à fond tous les Arts Méchaniques, & que ſon manteau, ſes ſouliers, la bague qu'il avoit au doigt, tout étoit de ſa façon?

Je ne dois pas oublier que l'Auteur inſinue qu'il pourra paroître dans la ſuite ſur les Uſages de l'Antiquité & la Religion des Payens, un Ouvrage ſuffiſant ſans être diffus. Quoiqu'on ait déjà bien des Ecrits là-deſſus, celui qu'on ſemble nous promettre ne ſera point de trop, & ne ſauroit manquer d'être bien reçu du Public.

(*a*) *Cicero* De Orator. l. 3. c. 32.

AR-

ARTICLE X.

EXPLICATION *De la* Promesse *du* CENTUPLE. *Matth. XIX.* 29.

MONSIEUR,

VOus me demandez comment il faut entendre ce *Centuple* que Jésus-Christ fait espérer à ses Disciples, en dédommagement de ce qu'ils auront perdu en embrassant l'Evangile. Il faut convenir que cette Promesse a d'abord quelque chose de surprenant. *Quiconque*, dit le Sauveur, *aura abandonné, ou Maisons, ou Frères, ou Sœurs, ou Père, ou Mère, ou Femme, ou Enfans, ou Terres, à cause de mon Nom, il en recevra cent fois autant, & héritera la vie éternelle.* Outre St. Matthieu deux autres Evangélistes rapportent aussi cette Promesse. Les Interprétes ont été fort embarassés à l'expliquer. Ils n'ont su quel sens lui donner qui en justifiât parfaitement l'accomplissement.

La Promesse de la vie éternelle, ou ce dédommagement dans le Ciel, n'a aucune difficulté. Si à cet égard Jésus-Christ eût dit que ceux qui auront tout quitté pour le suivre, recevront non seulement le Centuple de ce qu'ils auront abandonné, mais mille fois davantage, il n'auroit pas encore dit assez. Cet Article n'est donc pas ce qui embarasse, mais St. Marc & St. Luc marquent clairement que l'on doit toucher ce dédommagement dans cette vie. *Dès à présent, dans ce siècle même,*

dit St. Marc, & St. Luc, *dans ce tems-ci* (a).

St. Marc rapporte les paroles de Jésus-Christ d'une manière à nous faire entendre que ce dédommagement devoit se faire non seulement dans cette vie, mais même pendant que la Persécution dureroit encore; *au milieu même des Persécutions*, ajoûte-t-il, autre circonstance qui rend encore difficile l'explication de cette Promesse.

Quelques Interprétes pour se tirer d'affaire ont essayé de traduire un peu autrement ces dernières Paroles; au lieu de ces mots, *avec les Persécutions*, comme il y a dans l'Original, ils voudroient que l'on traduisît, *après la Persécution*, c'est-à-dire, la Persécution étant cessée. On auroit moins de peine à concevoir ce redressement dans un tems calme & tranquile. Mais ceux qui connoissent le génie de la Langue Grecque, savent qu'à moins de lire autrement le Texte on ne sauroit changer la Version.

Mais en la laissant subsister, comment peut-on dire que des gens qui ont tout laissé pour l'Evangile, retrouvent au milieu même de la Persécution, le centuple de ce qu'ils ont laissé?

Mr. *Le Clerc*, après avoir fait une tentative pour changer un peu la Version, & nous avoir dit dans une Note que *ce n'est que lorsque la Persécution a cessé que l'on peut recouvrer sa Maison, ses Champs, & les autres biens dont on avoit été dépouillé*, conclud que s'il n'est pas permis de rien changer au Texte, le seul parti à prendre, c'est d'entendre ce dédommagement d'une manière spirituelle, & non à la lettre.

C'est

(a) *Marc X. 30. Luc XVIII. 30.*

C'eſt auſſi le parti qu'ont pris preſque tous nos Interprétes. Le génie de l'Evangile n'étant pas de faire eſpérer des biens temporels aux Chrétiens, on a cru devoir expliquer ces Paſſages d'une manière conforme à l'eſprit de la Religion Chrétienne, qui travaille continuellement à détacher nos cœurs de la Terre. Ce qui a ſurtout déterminé à prendre ce parti, c'eſt qu'on a cru qu'à moins d'entendre ce *Centuple*, des Graces ſpirituelles que Dieu accorde abondamment à ceux qui ont fait quelque ſacrifice à la Religion, il étoit impoſſible de juſtifier l'accompliſſement de cette Promeſſe.

Sur ces principes l'Explication la plus communément reçue parmi nous, c'eſt qu'à la vérité Dieu ne nous fait pas retrouver les mêmes avantages dont nous avons été privés dans une Perſécution, mais que cependant il ne laiſſe pas de nous dédommager, qu'il nous donne non ſeulement l'équivalent, mais beaucoup plus encore, qu'il nous fait goûter des biens ſpirituels qui, ſuivant l'évaluation qu'en doit faire la piété, valent cent fois davantage.

Voici la Note de Mr. *Le Clerc* ſur le XIX. Chap. de St. Matthieu. *Il recevra le Centuple*, „ c'eſt-à-dire, beaucoup plus qu'il n'aura perdu. „ Il faut entendre par-là la tranquilité de l'eſ„prit, la joie de ſe ſentir dans le bon chemin, „ le plaiſir qu'il y a à poſſéder la Vérité, & „ l'eſpérance du Salut éternel." Les Traducteurs de Berlin, que l'on met avec raiſon au rang des meilleurs Critiques, entendent auſſi cette Promeſſe, non des biens temporels, mais des avantages ſpirituels. Tous les Interprétes Proteſtans que j'ai conſultés ſont à l'uniſſon ſur cet Ar-

Article. *Erasme*, dont j'ai auſſi voulu voir la Paraphraſe, réduit tout aux biens de l'Ame, ſans aucun égard aux avantages temporels. En remontant plus haut, j'ai trouvé que c'eſt *Bède* qui eſt un des premiers qui ait donné ce ſens à cette Promeſſe.

Il faut convenir, MONSIEUR, qu'à regarder comment elle eſt exprimée dans St. Matthieu & dans St. Luc, cette explication pourroit avoir lieu. Le premier fait eſpérer *le Centuple*, & l'autre dit *qu'ils recevront plus qu'ils n'ont laiſſé*, ſans ſpécifier de quelle nature ſeront les biens qu'ils recevront en dédommagement.

Mais ſi nous écoutons St. Marc, on aura de la peine à s'acommoder de ce ſens. Cet Evangéliſte marque que le Sauveur employa en faiſant cette Promeſſe à ſes Apôtres, une répétition de termes qui ne permet pas de s'en tenir à cet équivalent de biens ſpirituels. *Je vous le dis en vérité, répondit Jéſus, perſonne n'aura quitté pour moi & pour l'Evangile, ſa Maiſon, ou ſes Frères, ou ſes Sœurs, ou ſon Père, ou ſa Mère, ou ſa Femme, ou ſes Enfans, ou ſes Terres, qui dès à préſent, dans ce ſiècle même, n'en reçoive cent fois autant, des Maiſons, des Frères, des Sœurs, des Mères, des Enfans, des Terres, au milieu même des Perſécutions* (a).

Jéſus-Chriſt veut dire viſiblement par-là que celui qui aura laiſſé des biens temporels, retrouvera l'équivalent & au-delà, en biens temporels. Autrement pourquoi reprendre les mêmes termes, s'il vouloit dire ſimplement que dans ces cas-là les biens de l'Ame nous dédommageront de la perte que

(a) *Marc.* X. 29, 30.

que nous aurons faite des biens de ce monde? Les Expreſſions du Sauveur ne vont pas là. Il nous dit que celui qui aura abandonné ſa *Maiſon*, recevra cent fois autant en *Maiſons*; que celui qui aura laiſſé ſes *Terres*, recevra cent fois autant en *Terres*, & que celui qui aura quitté ſes *Parens*, retrouvera cent fois autant de *Parens*. Voilà qui eſt préciſément dit.

Voici donc comment il ſemble qu'on doit entendre cette Promeſſe. Les Apôtres qui avoient tout quitté pour ſuivre Jéſus-Chriſt, devoient craindre naturellement de manquer des choſes néceſſaires à la vie; ils devoient craindre de ſe voir entièrement abandonnés. Le Sauveur croit devoir les raſſurer à cet égard. Pour les conſoler de ce qu'ils ont quitté leur Maiſon, il leur fait donc eſpérer qu'ils en retrouveront cent autres où ils ſeront bien reçus. Pour les conſoler de ce qu'ils avoient peut-être laiſſé quelques Champs, quelques Terres, il leur promet qu'ils en retrouveront cent fois davantage. Il veut dire par-là que le pain ne leur manquera pas, & qu'ils auront toujours de quoi ſubſiſter. Vous comprenez aſſez, MONSIEUR, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en avertir, qu'il ne s'agit point là de la propriété des Terres, mais ſeulement de leur produit. Jéſus-Chriſt ajoute qu'au lieu d'un Père & d'une Mère qu'ils auront laiſſés, ils retrouveront cent perſonnes qui auront pour eux la tendreſſe d'un Père & d'une Mère. Au lieu de quelques Frères & de quelques Sœurs qu'ils auront quittés dans leur Patrie, ils retrouveront un grand nombre de perſonnes qui s'affectionneront autant pour eux que s'ils étoient unis par les liens du ſang.

Le Sauveur promet donc à ſes Apôtres, que s'ils ont

ont quitté pour lui leur Patrie, & leur petit Patrimoine, ils ne doivent point craindre pour cela de manquer d'asile & de retraite; il leur fait entendre que toutes les Maisons des Fidèles leur seroient ouvertes, & qu'il se trouveroit un grand nombre de Chrétiens charitables empressés à les recevoir, & qui s'intéresseroient autant pour eux que le pourroient faire les Parens les mieux disposés en leur faveur.

L'Histoire des Apôtres peut aider à entendre cette Promesse. St. Paul dans son Epitre aux Galates, leur rend ce témoignage, que nonobstant la Persécution excitée par-tout contre lui, ils l'avoient reçu, non seulement comme un Frère, mais même comme un *Ange de Dieu*, comme ils auroient *reçu Jésus-Christ lui-même. Je vous rends ce témoignage*, ajoute-t-il, *que s'il eût été possible, vous vous seriez arraché les yeux pour me les donner* (a).

Ce même Apôtre dit encore aux Corinthiens, que *quoiqu'il n'eût rien, il possédoit tout.* (b). Comment St. Paul pouvoit-il se vanter d'être riche? C'est, dit St. *Chrisostome*, que toutes les Maisons des Fidèles lui étoient ouvertes, & qu'il étoit bien reçu par-tout. Il pouvoit dire que ce que les autres possédoient étoit à lui, puisqu'il en avoit l'usage.

Il me semble, MONSIEUR, que la Promesse de Jésus-Christ vous paroît assez claire présentement. Rappellez-vous, s'il vous plait, quelle en est l'occasion. *Pierre* avoit abandonné sa barque & & ses filets. *Jaques* & *Jean* s'étoient séparés de leur Père. *Matthieu* avoit quitté son emploi.

Tous

(a) *Galat IV.* 14. (b) 2 *Corinth. VI.* 10.

Tous avoient laissé ce qu'ils avoient. Ils avoient renoncé à leur industrie pour suivre le Sauveur. St. *Pierre* demande au nom de tous, quel dédommagement ils en peuvent espérer ? Jésus-Christ, après leur avoir promis des places distinguées dans son Royaume, leur fait espérer au milieu même de la Persécution, le Centuple de tout ce qu'ils auront laissé, c'est-à-dire, comme je viens de l'expliquer, qu'au lieu des secours qu'ils pouvoient espérer d'un Père, d'une Mère, de leurs Frères ou de leurs Sœurs, ils retrouveront un nombre très considérable de Fidèles qui les consoleront, qui les assisteront beaucoup mieux que n'auroit pu faire leur propre Famille.

Cet endroit de l'Evangile peut donner du jour à la Promesse que fait aussi Jésus-Christ dans son Sermon sur la montagne. Après avoir combattu par plusieurs raisons l'inquiétude que l'on pourroit avoir sur les moyens de subsister, il conclud de cette manière : *Cherchez premièrement le Royaume de Dieu & sa Justice, & toutes ces choses vous seront données par dessus* (*a*). On demande si Dieu donne toujours les choses nécessaires à la vie à ceux qui ont leur salut à cœur, qui cherchent surtout à s'instruire, & qui s'occupent principalement de la Religion ? Ne voit-on pas souvent des gens pleins de piété vivre dans la plus dure misère ?

Pour lever tout d'un coup cette difficulté, il n'y a qu'à dire que cette Promesse regardoit proprement les Apôtres, & qu'elle a eu son accomplissement à leur égard. Comme ils devoient être uni-

(*a*) *Matt. VI.* 33.

uniquement appliqués à leur emploi, comme ils ne pouvoient plus trouver leur entretien dans le travail de leurs mains, Jésus-Christ, pour les rassurer contre la crainte de périr de faim & de misère, leur promet que Dieu leur fournira les choses nécessaires à la vie, qu'il disposera des personnes charitables à pourvoir à leur subsistance.

Quoique cette Promesse regarde directement les Apôtres, ma pensée n'est pas cependant de la restreindre uniquement à eux, non plus que celle du *Centuple*. La manière dont cette dernière est exprimée dans St. Matthieu, semble faire espérer le même avantage à tous les Fidèles qui se trouvoient dans le cas de la Persécution. Jésus-Christ leur promet à tous que s'ils se séparent de leur famille à cause de l'Evangile, ils retrouveront une autre famille sans comparaison plus grande & plus nombreuse, où ils trouveront une Bienveillance, une Charité portée plus loin que celle qu'ils auroient pu attendre de leurs plus proches Parens. Il leur promet à tous que s'ils sont obligés d'abandonner leurs Biens & leur Patrie, ils retrouveront dans les Chrétiens d'un autre lieu tout autant de Frères disposés à partager avec eux ce qu'ils possèdent.

Vous voyez assez, MONSIEUR, sans qu'il soit nécessaire que j'en avertisse, que cette Promesse de Jésus-Christ suppose que la Religion Chrétienne sera déjà assez répandue. On voit bien qu'elle ne pouvoit avoir son entier accomplissement que lorsqu'il y auroit déjà un grand nombre de Chrétiens dans les lieux que parcouroient les Apôtres, & où les Fidèles persécutés dans leur Patrie, seroient venus chercher un asile.

Pour

Pour justifier la vérité de cette Promesse, il n'y a qu'à rappeller ces premiers âges de l'Eglise Chrétienne où les Fidèles n'étoient *qu'un Cœur & qu'une Ame*, & où les biens étoient communs entre eux comme on le voit dans le Livre des Actes des Apôtres.

Les Auteurs Payens eux-mêmes ont rendu cette justice aux Chrétiens, qu'ils pouſſoient la Charité fort loin pour ceux de leur Religion, ſurtout dans le cas de Perſécution. On ſait ce que, dit-là-deſſus *Lucien* dans un de ſes Dialogues. Il nous parle d'un homme qui s'étoit jetté parmi les Chrétiens, & qui enſuite avoit été mis en priſon comme un Chef de Secte. On ne ſauroit croire jusqu'où alloit l'empreſſement des Chrétiens pour ce Priſonnier, qu'ils regardoient comme un Confeſſeur de Jéſus-Chriſt. Ils lui portoient toutes ſortes de rafraichiſſemens. Ils s'intéreſſoient ſi vivement pour lui, qu'ils regardoient ſon malheur particulier comme une calamité publique. „On ne „ ſauroit s'imaginer, ajoûte cet Auteur, juſqu'à „ quel excès les Chrétiens pouſſent leur prodigalité dans ces ſortes d'occaſions. Ils ſe conſidèrent „ tous indifféremment comme Frères, & les „ biens ſont communs entre eux." (*a*).

C'eſt donc dans cette Charité des premiers Chrétiens, dans leur Hoſpitalité qu'il faut chercher la Clef de cette Promeſſe de Jéſus-Chriſt. J'étois ſurpris dès il y a long-tems, de ce qu'une Explication auſſi ſimple & auſſi naturelle ne fût venue dans l'eſprit d'aucun de nos Interprétes qui me ſoit connu.

(*a*) *Dans le* Philopatris *qui eſt ou de* Lucien, *ou au moins d'un Auteur Ancien.*

nu. C'eſt ce qui me détermina il y a quinze ou ſeize ans à la faire inſérer dans la *Bibliothèque Germanique* (a). Enfin j'ai eu le plaiſir de voir que Mr. *Dricberge*, Profeſſeur de Théologie chez les Remontrans de Hollande, a adopté ce ſens. Le hazard m'a fait tomber entre les mains une de ſes Diſſertations ſur *les Biens de la Nouvelle Alliance*, où il explique ce Paſſage par les empreſſemens que les nouveaux Chrétiens devoient marquer aux Apôtres à les ſoulager dans tous leurs beſoins. Voici donc comment il entend ces paroles de Jéſus-Chriſt, qu'ils retrouveront *le Centuple, avec la Perſécution*.

„ Cette Promeſſe, dit-il, ne régarde que les „ Apôtres, ou ceux qui de même qu'eux avoient „ tout abandonné pour s'attacher à la Doctrine „ de Jéſus-Chriſt. Ceux qui devoient prêcher l'Evangile avoient laiſſé ce qu'ils poſſédoient, & „ s'étoient ſéparés de leurs Parens, pour ſe donner tout entiers à la Commiſſion dont le Sauveur les avoit honorés. Mais ils retrouvèrent „ amplement l'équivalent de ce qu'ils avoient „ perdu. Les nouveaux Chrétiens qu'ils avoient „ gagnés à Chriſt, leur tenoient lieu de Frères „ & d'Enfans. Ils trouvèrent chez eux tous les „ ſecours qu'ils auroient pu attendre de leurs Parens naturels. Cette nouvelle Parenté cent fois „ plus grande que l'autre, leur étoit auſſi par conſéquent d'une beaucoup plus grande reſſource. „ Jéſus-Chriſt pouvoit donc leur dire avec fondement, qu'au lieu d'un Parent qu'ils avoient „ perdu, ils en retrouveroient cent autres.

Il

(a) *Biblioth. Germaniq. T. XXVI. p. 161.*

Il y a seulement une petite circonstance dans cette Promesse du Sauveur, que je ne voudrois pas entendre comme ce Savant. Il croit que quand il est dit qu'ils retrouveront ce Centuple *avec la Persécution*, c'est pour les avertir qu'au milieu de ces Douceurs qu'ils goûteroient de la part des nouveaux Chrétiens, ils ne devoient point se flatter que leurs Persécuteurs les laissassent en repos; qu'ils devoient se préparer à tous les effets de la haine de leurs ennemis, comme s'il leur eût dit, „ Malgré les soulagemens que je vous fais espé„ rer de ceux que vous aurez convertis à ma „ Doctrine, ne vous promettez pas pour cela de „ vous voir tranquiles dans la suite, la Persécu„ tion ira toujours son train". Mais je crois, *Monsieur*, que la pensée de Jésus-Christ est un peu différente, & qu'elle doit être tournée de cette manière: *Malgré la Persécution de vos ennemis qui voudroient vous faire périr de misère, vous ne manquerez de rien; & vous vous verrez soulagés abondamment dans tous vos besoins. Le feu de la Persécution n'empêchera pas que vous ne trouviez du rafraichissement.* Ce qui me détermine à renverser ainsi la Proposition, c'est qu'il paroît clairement que Jésus-Christ veut ici consoler ses Apôtres & les rassurer. La Persécution ne doit donc entrer qu'incidemment dans son discours. Elle n'y doit pas paroître comme une menace. Le Sauveur l'a fait dans d'autres occasions; mais ce n'étoit pas ici sa place. Après tout nous sommes d'accord pour le fond de l'explication Mr. *Drieberge* & moi. Cette légère différence doit être comptée pour rien. Je ne dois pas mê-

me diſſimuler qu'il a pour lui les Traducteurs de Berlin. Voici leur note ſur ces mots, *avec la Perſécution*. „ Jéſus-Chriſt, diſent-ils, ajoûta fort „ ſagement cette clauſe, afin que ſur cette Pro„ meſſe on ne ſe flattât pas de l'eſpérance d'une „ proſpérité temporelle ".

Les Moines de l'Egliſe Romaine s'appliquent d'une manière aſſez ingénieuſe, cette Promeſſe du Centuple. Ils diſent qu'ils ont fait vœu de pauvreté pour ſuivre les Conſeils du Sauveur donnés dans ce même Chap. au jeune Homme qui venoit le conſulter ſur les moyens de faire ſon ſalut. Jéſus-Chriſt l'exhorte à *vendre tout ce qu'il a pour le ſuivre*. C'eſt à cette occaſion qu'il fait à ſes Diſciples la Promeſſe de retrouver le Centuple de ce qu'ils auront laiſſé. Voilà notre cas, diſent les Religieux. Au lieu de la Maiſon paternelle que nous avons abandonnée pour déférer aux ordres de notre Maître, nous retrouvons cent Maiſons, c'eſt-à-dire, cent Couvens de notre Ordre où nous ſommes bien reçus quand nous ſommes obligés de voyager. Nous y retrouvons cent Pères, cent Frères & au-delà, tous diſpoſés à nous ſoulager & à nous fournir les choſes néceſſaires à la vie.

Vous voyez, MONSIEUR, que juſque-là tout quadre à merveille, & qu'on ſeroit preſque tenté de croire que le Sauveur les a eus en vue dans cette Promeſſe. Mais voici deux ou trois petites diſcordances qui nuiſent beaucoup à cette application. Nous venons de voir que Jéſus-Chriſt dit à ſes Diſciples qu'ils trouveroient toutes ces conſolations *au milieu de la Perſécution*. Voilà qui ne

ne convient point du tout aux Moines. C'eſt en pleine paix, & de leur bon gré qu'ils quittent & leurs Biens & leurs Parens.

Autre diſſonance, le Sauveur ſpécifie *la Femme* dans le détail qu'il fait des Parens qu'on aura quittés. Ce ſacrifice ne convient point à des Religieux. Rien de plus rare que d'en voir qui ayent été mariés. Il eſt vrai que le P. *Hardouin* a eſſayé de parer le coup. Il veut nous perſuader que c'eſt par erreur que *la Femme* paroît dans le Texte. Il faut remarquer, dit-il, que St. Marc dans la Vulgate, qui, ſelon ce Jéſuite, eſt l'Original ſur lequel le Grec a été donné dans la ſuite, ne parle point du tout de *la Femme*; & preuve qu'elle ne doit point s'y trouver, c'eſt que le Grec lui-même dans la répétition des mêmes Articles, ne fait plus de mention de *la Femme*, ce qui eſt une preuve qu'elle s'eſt gliſſée par erreur dans le commencement du Verſet.

On lui répond que ſon raiſonnement n'eſt pas concluant, qu'il y a d'autres Articles omis de même dans la reddition, & qui ſont abſolument néceſſaires dans le Texte. Le Parent le plus eſſentiel, & qu'il étoit le plus néceſſaire qui fût remplacé pour pourvoir aux beſoins des Diſciples exilés, c'eſt aſſurément un Père. Cependant il n'eſt non plus nommé qu'une fois dans St. Marc, & l'on ne le voit point revenir parmi les Parens qu'on doit retrouver après en avoir fait le ſacrifice.

Malgré cet exemple le Commentateur Jéſuite perſiſte à exclure *la Femme* du Texte de St. Marc. Il y a une raiſon particulière, replique-t-il, de ce que le *Père* ne revient pas dans les Articles repris par cet Evangéliſte. C'eſt à cauſe de la défenſe

fenſe qu'avoit faite Jéſus-Chriſt à ſes Apôtres d'*appeller perſonne leur Père ſur la Terre* (*a*). Je vous défie, MONSIEUR, avec toute votre pénétration d'eſprit de ſentir la conſéquence de ce raiſonnement. Mais ce qui ne manquera pas de vous frapper comme moi, c'eſt que celui qui nous fait reſſouvenir aſſez mal à propos, ce me ſemble, de cette défenſe de Jéſus-Chriſt à ſes Diſciples d'appeller perſonne leur Père ſur la Terre excepté leur Père naturel, ſoit préciſément un Religieux, à qui eſt affecté le titre faſtueux de *mon Révérend Père*. Mais ſi vous voulez voir évanouir toutes les petites ſubtilités du P. *Hardouin*, remarquez, je vous prie, que St. Luc dans ſon Evangile nomme *la Femme* d'une manière expreſſe, & que ſur ce point la Vulgate eſt conforme au Grec. On ſait même que l'Empereur *Julien* a fait ſur cet article de *la Femme* de mauvaiſes railleries contre les Chrétiens, preuve qu'elle étoit nommée dans les Exemplaires qu'il avoit entre les mains.

La plupart des Interprétes Catholiques-Romains ont expliqué cette Promeſſe du Centuple dans le ſens litéral, à peu près comme je l'ai développé; & à moins qu'ils n'ayent été engagés dans les Ordres Religieux, ils ne ſe ſont pas mis en peine d'en faire l'application au Genre de vie Monaſtique. Je vous avoue que je ſuis ſurpris que nos Commentateurs n'ayent pas ſuivi la même route. Seroit-ce par eſprit de parti, & pour écarter plus commodément l'application qu'en ont fait les Moines? J'ai peine à le croire. Je conjecture qu'ils ont eu une

(*a*) *Matth.* XXIII. 9. Voyez le Commentaire Poſthume du P. Hardouin ſur le N. T.

une autre raiſon de ſe déterminer pour le ſens ſpirituel ; c'eſt que l'on peut faire contre cette Promeſſe entendue à la lettre, quelques Objections qui apparemment les auront retenus. Il ſera bon de les examiner avant que de finir.

Le *Centuple* promis aux Apôtres, entendu dans le ſens littéral, ſuppoſe qu'ils n'ont manqué de rien pendant le cours de leur Miniſtère. Mais, nous dit-on, ils en parlent bien autrement eux mêmes. On n'a qu'à voir ſurtout la deſcription que St. Paul fait de ſes travaux dans une de ſes Epitres aux Corinthiens. Il dit qu'*il a fait naufrage trois fois, qu'il a été en péril ſur les Fleuves & ſur la Mer, en péril dans les Déſerts & même dans les Villes*. Outre les fatigues auxquelles il a été expoſé, il dit poſitivement qu'il *a ſouffert la faim, la ſoif & la nudité* (*a*). Voilà qui ſemble démentir cette Promeſſe du Centuple priſe à la lettre.

Mais vous voyez bien, MONSIEUR, qu'il y a du mal entendu dans cette objection. Tout le monde ſait aſſez que la vie d'un Apôtre doit être néceſſairement une vie dure & laborieuſe, les peines & les fatigues en ſont inſéparables. Les premiers Prédicateurs de l'Evangile devoient encore eſſuyer bien des contradictions & des traverſes. On ne doit donc pas être ſurpris d'entendre St. Paul étaler ici toutes ſes ſoufrances. La difficulté roule principalement ſur *la faim, la ſoif, le froid & la nudité* qu'il dit qu'il a ſoufert. Mais quelle en étoit la cauſe ? ſes Courſes Apoſtoliques. St. Paul parcourant différens lieux pour y répandre la Doctrine

(*a*) 2. *Corinth.* XI. 25. *& ſuiv.* & 1. *Cor* IV. 11.

triste de l'Evangile, devoit très souvent avoir de mauvais gîtes, & quelquefois n'en avoir point du-tout. Il pouvoit tomber entre les mains des Voleurs, comme il dit que cela lui étoit effectivement arrivé. Cet accident peut l'avoir dépouillé de tout pendant quelque tems. De-là suivent nécessairement *la faim, la nudité & le froid.* Ce n'est point faute d'hospitalité & d'affection pour lui de la part des nouveaux Chrétiens, qu'il s'est vu exposé à de semblables maux, mais c'étoit là comme une suite nécessaire des travaux de l'Apostolat.

Une comparaison rendra la chose encore plus sensible. Un Seigneur envoie un subalterne en païs étranger, & le charge de quelque commission importante. Il le munit de bonnes Lettres de recommandation. Mais cet Agent a le malheur d'avoir un très mauvais tems pendant son voyage. Il ne peut pas arriver au point marqué dans les gîtes destinés aux Voyageurs: il peut encore faire quelque fâcheuse chute & être volé sur la route. Il y a là plus qu'il n'en faut pour lui donner lieu de faire une description fort triste de son voyage. Mais ce qu'il a soufert en chemin ne rejaillit point sur les lettres de recommandation, qui nonobstant ces divers contretems peuvent avoir eu tout leur effet. L'application est aisée à faire aux Apôtres, qui malgré les incommodités auxquelles ils étoient exposés dans leurs courses, ne laissoient pas d'être fort accueillis par les Chrétiens chez qui ils arrivoient.

J'insisterai peu sur une autre difficulté qu'on peut faire à l'occasion de ce que St. Paul dit quelque part dans ses Epitres, *qu'il faisoit des Tentes pour gagner sa vie. Nous nous fatiguons à travailler de nos*

nos mains, dit-il (*a*). Il nous apprend lui-même que c'étoit une affaire de choix plutôt que de néceſſité. Il avoit pris ce parti par délicateſſe & pour n'être pas à charge (*b*). Il pouvoit bien y avoir eu quelque différence dans la manière dont les Apôtres étoient reçus dans les divers lieux où ils s'arrêtoient. Ils peuvent avoir été beaucoup mieux ſoulagés dans certains endroits, que dans d'autres. Mais la différence de la réception doit plutôt être venue du plus ou moins de facultés de ces nouveaux Chrétiens, que du plus ou moins d'empreſſement à recevoir leurs Hôtes. St. Paul aura donc travaillé de ſes mains chez ceux qu'il craignoit d'incommoder à cauſe de leur pauvreté.

Vous voyez, MONSIEUR, qu'on répond aſſez aiſément à ces difficultés. Cependant, comme je l'ai déja remarqué, je ne doute point qu'elles n'ayent arrêté nos Interprétes Proteſtans, & que ce ne ſoit ce qui les a déterminés à ſpiritualiſer tout à fait cette Promeſſe. Je ne ſaurois me perſuader que ce ſoit ſeulement par eſprit de controverſe qu'ils ſe ſont éloignés du ſens litéral, & pour prévenir l'abus que l'on faiſoit de cette Promeſſe dans les Cloîtres, comme ſi Jéſus-Chriſt y avoit eu en vue l'Hoſpitalité exercée dans les Couvens à l'égard des Religieux de leur Ordre qui y arrivent de païs étranger.

Pour montrer que nous n'aimons point à diſputer & que nous ſommes de bonne compoſition, je ſuis d'avis que nous conſentions que les Moines ſe faſſent, tant qu'ils voudront, l'application du Centuple

(*a*) 1 *Cor. IV.* 12. *Actes XVIII.* 3.
(*b*) 1 *Cor. IX.* 12.

tuple promis, pourvu qu'on la regarde comme une simple accommodation à la vie Monacale.

Nous pourrons auſſi à notre tour, en vertu de cette conceſſion, appliquer la Promeſſe du Centuple à pluſieurs Réfugiés ſortis de France à l'occaſion de la Révocation de l'Edit de Nantes. Cette Promeſſe ſemble avoir eu ſon accompliſſement à l'égard d'un nombre conſidérable d'entre eux, Miniſtres ou Séculiers qui ont été fort bien reçus dans les Païs étrangers où ils ont cherché un aſile; qui peu d'années après ſe ſont trouvés mieux accommodés des biens de la fortune, qu'ils ne l'auroient été en demeurant tranquilement dans leur Patrie. On peut fort bien appliquer cette Promeſſe du dédommagement à ces Artiſans induſtrieux, ou à ces habiles Négocians dont les affaires ont extrêmement proſpéré dans le lieu de leur Réfuge. On en a vu un certain nombre qui ont beaucoup plus gagné que perdu, en abandonnant tout dans le lieu de leur naiſſance. Cette application ſeroit d'autant plus juſte, que ces gens-là ſe ſont trouvés dans le cas de la Perſécution, circonſtance eſſentielle à cette Promeſſe, & que nous avons vu qui manque aux Moines de l'Egliſe Romaine, pour pouvoir ſe reconnoître légitimement dans ce que le Sauveur fait eſpérer à ſes Diſciples. Cependant il faut convenir que l'application qu'on en fait aux Réfugiés, n'eſt non plus qu'une ſimple accommodation. On en voit aſſez la raiſon; c'eſt que ces heureux Exilés qui ſe ſont vus dans une floriſſante proſpérité hors de leur Patrie, ne ſont pas le grand nombre; & la Promeſſe de Jéſus-Chriſt eſt exprimée d'une manière générale.

J'étois prêt à fermer ma Lettre quand la penſée

ſée m'eſt venue de conſulter la Paraphraſe de Mr. *Butini* ſur cet endroit de l'Evangile qui vient de nous occuper. Cet Auteur vous doit être connu. C'étoit un Miniſtre de notre ville, qui mourut encore aſſez jeune, il y a un peu plus de quarante ans. Il avoit beaucoup de génie. On a de lui des Sermons imprimés après ſa mort, & qui ſont eſtimés. On a encore de lui un autre Ouvrage poſthume ſous le Titre d'*Hiſtoire de la Vie de Jéſus-Chriſt*, imprimé à Genève in 4o. en 1710. C'eſt proprement une Paraphraſe harmonique des quatre Evangiles. J'ai été agréablement ſurpris d'y voir la Promeſſe du Centuple priſe dans le ſens litéral par un Interpréte Proteſtant. Voici comment il l'a paraphraſée.

„ Pour ceux, dit Jéſus-Chriſt, qui auront abandonné ou Maiſons, ou Frères, ou Père, ou Mère, ou Sœurs, ou Femme, ou Enfans, ou Terres „ de quelque nature qu'elles puiſſent être, plutôt „ que de trahir la Vérité, & de renoncer à la profeſſion de notre Evangile, la Providence pourvoira à tous leurs beſoins, dans le fort même „ de la Perſécution. Ils trouveront bien des ſecours dans les lieux de leurs retraites. Chacun „ s'empreſſera à leur tendre les mêmes ſervices, „ à leur témoigner la même tendreſſe que s'ils „ étoient liés avec eux par le parentage le plus intime. Des villes entiéres leur tiendront lieu „ des Parens qu'ils auront quittés &c. (a).

En voilà aſſez pour vous prouver que cet Auteur a bien pris cette promeſſe. Je ſuis &c.

(a) *Vie de Jeſus-Chriſt* p. 249.

AR-

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES,

DE GLASGOW.

ON prépare dans cette Ville une Edition complette des Oeuvres de *Cicéron*, dans le format des Editions d'Elzevier. Elle consistera en vingt petits volumes de poche, & les Souscripteurs en payeront à raison d'un sou par feuille pour le papier commun, & d'un sou & demi pour le plus beau. Les Caractères sont entièrement neufs, & l'échantillon qu'on a ajoûté au projet de Souscription est bien propre à encourager les Gens de Lettres, & surtout ceux de goût à se procurer cette Edition, qui surpassera tout ce que nous avons de plus parfait en ce genre. On compte que le premier Volume pourra être prêt vers le mois de Janvier prochain.

D'EDIMBOURG.

Nous annonçâmes il y a quelque tems (*a*) un Recueil de divers Ouvrages d'un Prélat presque également aimé des Anglicans & des Presbitériens. Un de ces derniers vient de publier le reste des Oeuvres de cet Archevêque. *The Expository* &c. C'est-à-dire, *Oeuvres Analitiques & posthumes de l'Archevêque* Leighton, *contenant* 1. *un Commentaire pratique sur la* 1. *Epitre de St. Pierre*: 2. *des Méditations sur les Pseaumes* 4. 32. *&* 130. *traduits du Latin*: 3. *Des Leçons sur le Pseaume* 6, *le* 6. *Chapitre d'*Esaïe, *& le* 12. *de l'Epitre aux Romains, qui n'avoient jamais paru jusqu'ici*: 4. *Deux Lettres aux Synodes de Dumblain & de Glascow; imprimées sur des Copies autentiques, & plusieurs autres Let-*

(*a*) Tom. XXXVII. p. 477.

Lettres publiées sur les Originaux de l'Auteur: 5. Des Règles & des Directions pour une Vie sainte. Le tout revu par P. Doddridge *Docteur en Théologie, qui y a ajoûté une Préface. En* 2. *Vol. in* 8.

DE LONDRES.

A Critical Commentary &c. C'eſt-à-dire, *Commentaire Critique ſur le Livre de l'Eccléſiaſtique, ou de la Science de* Jéſus *le fils de* Sirah, *ſervant de ſuite aux Commentaires de* Patrick *& de* Lowth. *Par* Richard Arnold *Bachelier en Théologie. In folio.*

An Expoſition &c. C'eſt-à-dire, *Expoſition du Nouveau Teſtament, où l'on découvre le ſens du Texte Sacré, on met dans tout leur jour les vérités de Théorie & de Pratique qui y ſont contenues, on éclaircit les paſſages difficiles, on diſſipe les contradictions apparentes, & l'on raſſemble tout ce qu'il y a d'important dans les diverſes Leçons & dans les Verſions Orientales de ce Saint Livre. Le tout enrichi de Notes tirées des plus anciens Auteurs Juifs. Par* Jean Gill *Docteur en Théologie. En* 3. vol. in *folio.*

Il paroîtra dans peu une Traduction Françoiſe du Livre de Mr. *Littleton* ſur la Converſion de St. *Paul*. C'eſt Mr. *des Champs* qui l'a compoſée, & l'approbation de l'Auteur qui l'a revue lui-même ne laiſſe aucun lieu de douter qu'elle ne ſoit digne de l'Original. Ce Livre au reſte, non plus que celui de Mr. *Weſt*, n'a pas été à l'abri de la chicane. Entre les Brochures auxquelles l'un & l'autre ont donné lieu, les deux principales ſont intitulées *The Hiſtory &c.* C'eſt-à-dire, *Examen de l'Hiſtoire & du caractère de* St. Paul *en une Lettre à* Théophile *Philoſophe Chrétien, écrite à l'occaſion des* Obſervations &c. *avec une Préface en forme de Poſtcript In* 8. *Supernaturals examin'd &c.* C'eſt-à-dire, *les Choſes ſurnaturelles examinées en quatre Diſſertations, qui ſervent de réponſe à trois Traités. La* 1. *roule ſur les* Obſervations &c. *de Mr.* Weſt: *la* 2. *& la* 3. *ſur les Miracles & les*

les Prophéties, en réponse à la Lettre de Mr. Jaloux aux Déistes; en 4. pour à réfuter la Défense des Institutions & des Doctrines particulières au Christianisme, in 8. Ces deux Livres partent d'une plume féconde en Ouvrages du même genre, & ne sont écrits ni avec moins de hardiesse ni avec plus de modération que les précédens. Un homme qui ne cherche que la Vérité, & qui à l'en croire est encore dans le cas de l'examen, ne peut-il proposer ses difficultés sans indécence & sans aigreur? Des railleries & des insultes siéent-elles à un Philosophe? Eh! quel Philosophe, hors Dieu! qui ôte au Créateur le pouvoir d'être maître de son Ouvrage, de modifier dans des occasions particulières les Loix qu'il a établies lui-même; d'éclairer par des voies extraordinaires des Etres bornés & capables de progrès; d'imposer des devoirs & de révéler des vérités, qui ne soient aux yeux mêmes des hommes des suites nécessaires de la nature des choses. Les Incrédules reprochent aux Chrétiens de donner un sens forcé aux passages de leur Bible, pour en faire évanouir les contradictions; mais ne montrent-ils pas eux-mêmes un art supérieur à les faire naître? Qu'on me produise deux Rélations différentes du même fait, & je me fais fort d'y trouver par les Règles de Critique des Déistes les mêmes inconstances, qu'ils reprochent aux Ecrivains Evangéliques. Que devient donc la certitude? L'Homme doit-il se conduire en aveugle, & n'être pas même sûr de la clarté du Soleil, qu'il apperçoit tous les jours? Que dans des Cercles, des Pièces de Théatre, des Romans on hazarde des traits injurieux ou railleurs contre nous autres bons Croyans; à la bonne heure, c'est là le champ des Déistes, & s'ils connoissoient leurs avantages, ils feroient bien de s'y tenir. Mais leurs Ecrivains de Livrets, leurs Penseurs philosophiques, leurs Philosophes moraux feront toujours le plus grand tort à leur cause, quand

ils

ja en entreprendront régulièrement la défense. On y reconnoîtra malgré eux moins l'effet de la conviction, que le désir du prétexte, & le goût de la singularité. Si je me suis un peu étendu sur ce sujet, c'est que j'ai cru que dans ces Nouvelles, où si souvent j'ai occasion de faire mention des Brochures de nos Esprits forts, il ne convenoit d'en dire du moins une fois ma pensée, après en avoir lu plusieurs avec tout le calme & toute l'impartialité dont je suis capable.

Combien ne sont pas plus aimables ces Auteurs qui animés du véritable esprit de la Religion s'attachent à la simplifier, & à la dégager des additions humaines, qui fournissent des prétextes à l'Incrédulité? Dans ce rang peut être mis le savant Evêque, dont le Livre sur la Communion a été si bien reçu du Public, & si mal de ses Confrères. En voici cependant un, qui vient à son secours, & qui pour montrer la justesse & qui plus est l'Orthodoxie des idées du Prélat a publié *A Defense* &c, C'est-à-dire, *Défense de* l'Explication naturelle & facile du Sacrement de la Ste. Cêne, *où l'on montre que la nature & les fins de ce souper sacré, expliquées à la manière de ce Livre, répondent au dessein & à l'origine de cette Institution, & qu'elles rempliſſent toutes les Promeſſes que l'Ecriture y a attachées. In* 8. Peut-être cependant y a-t-il lieu de craindre que l'Auteur défendu ne dise de son généreux Second,

Non tali auxilio, nec defensoribus iſtis
Tempus eget.

L'Ecrit de Mr. *Chandler*, que j'annonçai dans le Volume précédent, a été attaqué dans une Brochure qui porte pour titre *A Letter* &c, C'est-à-dire, *Lettre de* Mr. George Harveſt *Maître ès Arts à Mr.* Chandler *à l'occaſion de ſon Livre ſur les Souſcriptions à des Articles de foi. In* 8. Cette Lettre est plutot une récrimination qu'une réponse. On y reproche aux Presbytériens de n'é-

n'être pas moins rigides que les Episcopaux, & les Confessions de foi qu'ils exigent de leurs Ministres valent bien les Signatures contre lesquelles ils se recrient. Il est bon cependant de remarquer que tous les Non-conformistes ne sont pas également exposés aux retorsions de leurs Antagonistes.

The Life &c. c'est-à-dire, *la Vie de Mr.* Humphrey Prideaux *Docteur en Théologie & Doyen de Norwich, à laquelle on a ajoûté plusieurs Ecrits de sa façon, qui n'avoient jamais été publiés. In* 8. Les particularités de la vie d'un Auteur si connu ne peuvent qu'intéresser nos Lecteurs, & je me fais un plaisir d'en enrichir cette Bibliothèque. Mr. *Prideaux* nâquit en Cornouailles le 3 de Mai 1648. d'une famille distinguée de cette Province. Cadet & par cela même destiné à l'Eglise, il fit ses premières études à Westminster, & vint à Oxford en 1668. Les progrès qu'il fit dans les Belles-Lettres le mirent en état de prendre soin & d'enrichir de notes de Litérature une Edition de *Florus*, qui sortit des presses de l'Université en 1672. On voulut le charger ensuite de la publication d'un Manuscrit Grec de *Jean Malela* d'*Antioche*, mais après l'avoir lu il jugea cette histoire trop fabuleuse pour mériter de voir le jour. Elle a cependant été publiée depuis par Mr. *Hody* Professeur en Grec. *Henri Howard*, Comte de *Norwich* & depuis Duc de *Norfolk*, fit à peu près dans ce tems là présent à l'Université d'Oxford, de Marbres antiques, qui avoient été en la possession de son grand-père le Comte d'*Arundel*. Les Inscriptions qu'ils contenoient furent trouvées si dignes d'être connues du Public, qu'on jugea à propos d'en publier la description & l'explication. Ce fut Mr. *Prideaux* qui en eut le soin, & son Livre des *Marbres d'Oxford*, auquel il ne mit que deux ans, parut en 1676 en un Volume *in folio*. Il acquit beaucoup de réputation à l'Auteur, qui lui-même n'en fit jamais que peu

peu de cas, à cauſe de la précipitation avec laquelle il avoit été obligé de le compoſer. Appellé en 1679. à ſuccéder au Dr. *Busby* dans ſon Tître de Lecteur en Hébreu, il crut devoir travailler à rendre l'étude de cette Langue & du Rabinisme plus commune & plus facile, en publiant en Hébreu deux Traités de *Maimonide*, auxquels il ajoûta une Traduction Latine & des notes de ſa façon. Ils portent pour Tître *de Jure pauperis & peregrini apud Judæos*. Quoique Mr. *Prideaux* eût été fait Prébendaire de Norwich, dès l'année 1681, il ne laiſſoit pas de demeurer à Oxford, où il rempliſſoit l'office de Tuteur, & deſſervoit un Bénéfice, qu'on lui avoit donné à peu de diſtance de cette Ville. Mais lorſque le Roi *Jaques* ſuccéda à ſon frère, Mr. *Prideaux* prévit les violences qu'on alloit faire à cette Univerſité. Il jugea donc à propos de la quitter, après y avoir pris en 1686. le Tître de Docteur en Théologie, & avoir aſſiſté aux funérailles de ſon intime ami l'Evêque *Fell*. Il changea le Bénéfice qu'il avoit près d'Oxford pour un autre qui ſe trouvoit dans la Province de Norfolk, & que ſa Prébende de Norwich lui rendoit plus convenable. C'eſt dans cette dernière Ville qu'il alla habiter. Il ne ſe contenta pas d'y prendre de la Cathédrale un ſoin, dont ſes Confrères ſe repoſoient volontiers ſur lui; il oſa encore s'y oppoſer avec force aux Miſſionaires Catholiques, qui dans ce lieu de même que dans tous les autres travailloient avec autorité à faire des Proſélites. Il défendit la Religion Anglicane & en chaire & par écrit, & mérita l'indignation d'un parti, que l'oppoſition irritoit. La Révolution fit ceſſer cette guerre inégale, & rendit Mr. *Prideaux* aux études & aux honneurs. Il fut nommé à l'Archidiaconat de Suffolk en 1688, & s'appliqua dans ſes premières Viſites paſtorales, à diſſiper les ſcrupules de ceux, à qui les nouveaux Sermens faiſoient de la peine. Il ne ſe diſtingua pas moins dans les Aſſemblées.

du Clergé, qui furent tenus pour la réforme de la Liturgie. Mr. *Prideaux* l'auroit fort ſouhaitée, parce qu'il y trouvoit pluſieurs choſes, qui ſelon lui pouvoient plus facilement être corrigées que défendues. Mais le parti violent l'emporta alors, comme il l'emporte preſque toujours, & Mr. *Prideaux* ſe crut obligé de publier les raiſons qui lui euſſent fait ſouhaiter la correction. On ne lui vit pas moins d'éloignement pour l'*Eſprit de l'Egliſe*, dans les projets qui furent portés au Parlement contre la pluralité des Bénéfices, & dont l'Evêque *Burnet* étoit le principal Promoteur. Ces projets devoient échouer, & échouèrent en effet, malgré tous les ſoins & les adouciſſemens de Mr. *Prideaux*. Lui-même eut toute ſa vie la délicateſſe de ne conſerver aucun Bénéfice, auquel il ne put veiller. Il refuſa de ſe donner aucun mouvement pour obtenir l'Epiſcopat de Norwich, & aima mieux voir ce Siége rempli par un autre, que d'y ſuccéder à un Ami, que des ſcrupules en exclurent. Il y avoit longtems que Mr. *Prideaux* travailloit à une Hiſtoire complette des Sarrazins, mais il ſe borna enſuite à la *Vie de Mahomet* qu'il publia en 1697. Il fut fait Doyen de Norwich en 1702. & ne ſe vit pas plutôt dans ce poſte qu'il s'occupa à réformer les abus du Chapitre; projet qui attire toujours des ennemis, & qui ſuppoſe dans celui qui le forme autant de courage que d'intégrité. Les douleurs de la pierre, & les incommodités que lui laiſſa une taille mal faite & mal ſoignée l'engagèrent en 1710. à réſigner un petit Bénéfice, qu'il n'étoit plus en état de remplir. Ce ne fut auſſi depuis cette tems là, que d'une manière interrompue qu'il put s'appliquer à l'étude. Son *Hiſtoire des Juifs* fut le fruit de ſes intervalles de relâche. La première partie vit le jour en 1715. & la ſeconde deux ans après. Le Livre l'engagea à quelques Controverſes Epiſtolaires avec diverſes perſonnes, & entre autres avec ſon parent Mr. *Mogle*, & avec

Mr.

Mr. *Lloyd* Evêque de Worceſter. Caſſé par l'âge & par des infirmités multipliées Mr. *Prideaux* fit préſent, en 1721 à un Collège de Cambridge, de ſa Collection de Livres Orientaux, dont il avoit ſu faire un ſi bon uſage, & il mourut en 1724. âgé de 77. ans. A ce récit de la vie de Mr. *Prideaux* l'Editeur a ajoûté quelques Pieces originales de ce Savant. Les principales ſont des projets envoyés à deux Archevêques de Cantorbery, pour l'avancement du Chriſtianiſme dans les Indes, & un plan de réforme pour les Univerſités Angloiſes. Ses diſputes avec Mrs. *Moyle* & *Leyd* s'y trouvent auſſi.

Le premier volume de l'*Hiſtoire des Papes* (*a*) de Mr. *Bower* paroit depuis quelque tems. Le Période qu'il embraſſe s'étend depuis St. *Pierre* juſqu'au Pape *Célestin* en 432. Quoique ce volume ſoit moins intéreſſant que ceux qui doivent le ſuivre, il n'a pas laiſſé d'être très bien reçu des connoiſſeurs. On en pourra juger dans les païs étrangers, par la Traduction Françoiſe dont l'Auteur a chargé Mr. *Le Moine*, pour prévenir celles qu'on pourroit & que ſans doute on ne manqueroit pas ſans cela d'en faire à ſon inſu.

La traduction du Livre de Mr. *Burlamaqui* vient d'être publiée ſous le Titre ſuivant. *The Principles &c. c'eſt-à-dire, Les Principes du Droit naturel, où l'on établit le vrai Syſtême de la Morale & du Gouvernement Civil, & où l'on examine par occaſion les ſentimens de* Grotius, Puffendorff, Barbeyrac, Locke, Clark & Hutchinſon. *Ouvrage traduit du François de* J. J. Burlamaqui *Conſeiller d'Etat, & ci-devant Profeſſeur en Droit à Genève, par* Mr. Nugent. *In* 8. La Préface qu'on a miſe à la tête de cet Ouvrage eſt tirée de l'Extrait qu'on en a donné dans le XXXIX. Volume de cette Bibliothèque (*a*).

Voici

(*a*) Voy. Bib. Rais. Tom. XXXIX. pag. 475.

Voici un nouveau Cours de Logique fait ſur le modèle de tous les autres, & ni plus ni moins utile qu'eux. *The Elements &c.* c'eſt-à-dire, *Les Eléments de la Logique en quatre Livres. Par* Guillaume Duncan. *In* 8.

The Caſtle of Indolence &c. c'eſt-à-dire, *Le Château de l'Indolence, Poëme Allégorique écrit dans le ſtile de Spencer. Par* Jaques Thomſon. *In* 4. Ce Poëme, dans lequel l'Auteur s'eſt propoſé d'imiter le tour & les expreſſions d'un ancien Poëte Anglois, eſt diviſé en deux Chants, & chacun d'eux l'eſt en Stances régulières. Le Poëte décrit dans le premier Chant ſous l'image d'un Enchanteur, qui ſe tient ſur le chemin, & qui par ſes diſcours flateurs & ſes plaiſirs empoiſonnés ſéduit, énerve & ſubjugue les Voyageurs diſpoſés à le croire & à le ſuivre dans ſon Château, les charmes & les dangers de la molleſſe & de l'oiſiveté. C'eſt de cet état d'aſſoupiſſement que le Chevalier des arts & de l'induſtrie vient retirer dans le ſecond Chant ceux dont les facultés ne ſont pas encore entièrement anéanties. Il ouvre les yeux aux autres, & les livre aux maladies, aux dégoûts & aux remords, qu'ils ſe ſont eux-mêmes attirés. Les images de ce Poëme ne me paroiſſent ni fort neuves ni fort variées, l'Auteur s'appeſantit & devient harangueur en quelques endroits, & pèche ſouvent contre les loix de l'Allégorie & de l'arrangement naturel. On eſt cependant en quelque ſorte dédommagé de ces défauts par les beautés de détail, & par la nobleſſe des ſentimens du Poëte.

The Adventures of Natura &c., c'eſt à-dire, *Les Avantures de* Nature, *ou le progrès de la vie au milieu des paſſions. In* 8. L'Auteur a voulu tracer dans l'Hiſtoire de ſon Héros une image des caractères, des progrès, & des ſuites des paſſions dans les divers âges & dans les diverſes circonſtances de la vie, & le tout pour prouver que l'humanité eſt un mélange de vices & de vertus.

Parmi

Parmi les Satyres perſonnelles, qui ſe débitent continuellement ici, ſous le Tître d'Apologie ou de Mémoires, nous n'aurions pas diſtingué la ſuivante, ſi elle ne contenoit quelques Anecdotes aſſez curieuſes, & ſi elle n'étoit mieux écrite que ne ſont d'ordinaire les Pièces de ce genre. *Mémoirs &c.*, c'eſt-à-dire, *Mémoires de Me.* Pilkington *compoſés par elle-même, & dans leſquels ſont inſérées toutes ſes Poëſies & quelques Anecdotes ſur des Hommes illuſtres tels que Mrs.* Swift, Pope, *&c. In* 8. Les Vers de cette Elève de Mr. *Swift*, indépendamment des circonſtances qui les ont fait compoſer, ſont aſſez jolis pour mériter à cette Dame quelque rang entre les Poëtes de ſon ſexe. Que de *Saphos* par les graces & les écarts! qu'il y en a peu par les talens!

On a publié les Lettres de deux perſonnes de diſtinction, qui voyageoient en Irlande, & qui pour s'amuſer écrivoient à leurs amis de Londres leurs obſervations ſur les lieux qu'ils parcouroient. *A Tour &c.*, c'eſt-à-dire, *Voyage d'Irlande, en diverſes Lettres intéreſſantes, où l'on rend compte de l'état préſent de ce Royaume, & où l'on décrit les Villes, Villages, Terres, Rivières, Edifices, &c. qui s'y trouvent, avec diverſes obſervations ſur les moeurs, les coutumes, les antiquités, les curioſités, & l'Hiſtoire naturelle de ce païs, &c. In* 8. Ce n'eſt ici que la première partie du Voyage complet, & les Auteurs commenceront la ſeconde par la Deſcription de Dublin.

La Mortalité des Beſtiaux a donné lieu à un grand nombre d'Ecrits, trop peu conſidérables, pour que nous ayons cru devoir en conſerver même les Tîtres. En voici cependant un qui mérite d'être excepté. *Vegetius Renatus &c.*, c'eſt-à-dire, *le Livre de Végèce ſur les maladies des Chevaux & des Boeufs, qui contient les meilleures méthodes pour les conſerver en ſanté, pour les guérir lorſqu'ils ſont malades, & pour prévenir la*

communication & les progrès des maladies contagieuſes, ſuivant la pratique des anciens Romains. Ouvrage traduit en Anglois par l'Auteur de la Traduction de Columelle. In 8. Nous annonçâmes cette dernière Traduction il y a quatre ans(*a*), & celle-ci nous paroît mériter les mêmes éloges. L'Auteur Latin, quel qu'il ſoit, a recueilli avec ſoin les méthodes & les remèdes en uſage de ſon tems, contre les diverſes indiſpoſitions des Beſtiaux. Si quelques-unes de ces pratiques ſont abſurdes, & ſi en général il ne paroît pas avoir eu des connoiſſances fort étendues dans l'Anatomie, ce ſont là les défauts de l'âge plutôt que de l'Auteur, & qui n'empêchent pas que ſon ouvrage ne puiſſe fournir des lumières ſur l'état de l'ancienne Médecine. Des Chevaux aux Hommes le paſſage n'eſt pas grand, & qui guérit les uns peut entreprendre la cure des autres.

The Croonean Lectures &c., c'eſt-à-dire, *Diſcours ſur le mouvement muſculaire compoſés ſuivant l'inſtitution du Dr.* Croune, *& lus à la Société Royale dans l'année* 1747. par *Mr.* Browne Langrish *Docteur en Médecine & Membre de cette Société.* In 4. Cet Auteur avoit déja publié en 1738. un Eſſai ſur le même ſujet, & loin d'avoir changé d'idées, il y a été confirmé par le ſufrage du Docteur *Deſaguliers* (*b*). Il n'a donc fait dans ce nouvel Ouvrage que les développer & les ſoutenir par des raiſons & des expériences nouvelles.

The Doctrine of Ultimators &c., c'eſt-à-dire, *la Doctrine des* Ultimateurs, *qui procure une nouvelle acquiſition à la Littérature mathématique, & qui réſulte naturellement de la conſidération d'une Equation, entant qu'elle peut être ramenée de ſon état variable à un*-

(*a*) Voy. Bibl. Raiſ. Tom. XXXIV. Pag. 236.
(*b*) *Exp. Phil. Vol. II. p.* 323.

véritable Ultimum. *On y découvre les fondemens originels de ce que jusqu'ici on a appellé mal à propos Calcul des fluxions ou des différences, & après avoir dégagé cette partie relevée des Mathématiques, des méthodes aveugles & non Géométriques de déduction dont on s'est servi jusqu'ici, on prouve qu'elle dépend de principes qui peuvent être aussi parfaitement démontrés que les propositions les plus évidentes des Elémens de la Géométrie. Par Mr. J. Kirkby, Ecuyer de Waldershare en Kent, In 4. Chaque Equation*, dit l'Auteur dans sa Préface, *suivant les conditions qu'elle renferme, a une certaine limite, au delà de laquelle ses quantités inconnues ne sauroient ou s'élever ou décroître. Cette propriété, qui jusqu'ici a été ou peu connue ou imparfaitement expliquée, est aussi essentielle à ces quantités, tant qu'elles sont affectées par les mêmes conditions, que l'extention ou la divisibilité même. Ce qui détermine cette limite, & que faute d'un terme plus propre j'appellerai* l'Ultimateur *est la même chose que ce qui a été nommé* Différence *par quelques Mathématiciens &* Fluxion *par quelques autres.*

On vient de publier deux différens Traités sur la Trigonométrie plane & sphérique. L'un de ces Ouvrages est écrit par un Anonyme, qui s'est principalement proposé d'y montrer l'Analogie qu'il y a entre ces deux branches de la Trigonométrie. Mr. *Simpson* est l'Auteur de l'autre Ecrit, qui contient dans un ordre fort simple & fort méthodique les principales propositions utiles pour la résolution des Triangles plans & sphériques, & les principes du calcul des Logarithmes.

ARTICLE XII.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

LISTE des *Professeurs* de l'*Université* de CRACOVIE.

Le PATRON de l'*Université* est Son Excellence, Monseigneur JOSEF ANDRE COMTE EN ZALUSKIE ZALUSKI, premier Référendaire du Royaume.

AU COLLEGE MAJEUR.

MONSIEUR

Matthieu Ziethiewick, Docteur & Professeur en Théologie, Chanoine de l'Eglise Cathédrale, Vice-Chancelier de l'Université & Censeur des Livres du Diocèse de Cracovie. Il a fait imprimer l'Oraison funèbre sur la mort de Son Altesse, Staniſlas Szembek, Archevêque de Gnesne.

François Kalewski, Docteur & Professeur en Théologie, Prévôt de l'Eglise Collegiale de Toussaints.

Staniſlas Filipowiz, Professeur en Théologie, Doyen de l'Eglise Collégiale de St. Florian. Il a publié quelques Ouvrages sur les Mathématiques.

Caſimir Pataziowski, Professeur en Théologie, Chanoine de l'Eglise Collégiale de St. Florian. Il a publié plusieurs Panégyriques, & une Rhétorique pour l'usage des Ecoles sans ajoûter son nom.

Adalberte Grzymata, Professeur en Théologie, Doyen de l'Eglise de Ste. Anne. Il a publié quelques Thèses sur

la

la Philoſophie & la Théologie Morale.

Adalbert Goſzkowski Chanoine de St. Florian. Il a publié un Panégyrique ſur la mort du Chancelier Szembek.

André Cybulſki, Profeſſeur en Théologie, & Chanoine de St. Florian.

Joſeph Popiorek, Profeſſeur en Théologie, Chanoine de St. Florian. Il a publié quelques Ouvrages ſur les Mathématiques & quelques Oraiſons funèbres.

Antoine Krzyzowski, Profeſſeur en Théologie, Chanoine de St. Florian. Il a publié quelques Ouvrages ſur les Mathématiques & quelques Panégyriques.

Caſimir Steplowski, Profeſſeur en Théologie. Il a publié un Panégyrique ſur la mort de l'Illuſtriſſime Kaznowski & quelques Concluſions ſur la Philoſophie.

Laurent Sartorewicz, Profeſſeur en Théologie, Chanoine de St. Florian. Il eſt Aſtrologue, Mathématicien. Il a publié une Géographie en Polonois.

Paul Polaczek, Profeſſeur Royal en Philoſophie, Chanoine de Ste. Anne. Il a publié quelques Concluſions ſur la Philoſophie.

Michel Czernicki, Profeſſeur Royal en Philoſophie, Chanoine de Ste. Anne.

Jean Przypkowski, Profeſſeur Royal de Philoſophie & de Mathématiques & Archi-Diacre de Ste. Anne. Il publie des Almanacs chaque année.

Adalbert Bogaczewicz, Professeur Royal de Philosophie & d'Eloquence, Chanoine de Ste. Anne. Il a publié quelques Panégyriques.

Antoine Jeredziowski, Professeur Royal en Philosophie, Chanoine de Ste. Anne, & Prédicateur de l'Eglise Cathédrale de St. Gervais de Cracovie.

Au COLLEGE JURIDIQUE.

MONSIEUR *Jean Lubini*, Docteur & Professeur en Droit, Chanoine de Cracovie, à présent Recteur de l'Université.

Stanislaus Kistiakowski, Docteur & Professeur en Droit, & Archi-Diacre de l'Eglise Collégiale de Toussaints.

Adalbert Miskowski, Docteur & Professeur en Droit, Chanoine de l'Eglise de Toussaints. Il travaille à un Ouvrage sur le Droit du Royaume, qu'il mettra bientôt sous la presse.

Jean Pawlowski, Docteur & Professeur en Droit, Chanoine de l'Eglise de Toussaints. Il a publié : *Examen Episcoporum*, *Argenida Polska*.

Stanislaus Mamrzynski, Professeur en Droit, Doyen de St. Michel au Palais de Cracovie. Il a publié quelques Sermons, & deux Livres, dont le prémier s'appelle *Chwata Boska*, & le second, *Praxis Commissorialis*.

Casimir Jarmundowicz, Professeur en Droit, Chanoine de Toussaints. Il a publié plusieurs Panégyriques & un Livre sous le Titre de *Liber Decimarum*

rum. cum. supplemento de reductione Marcarum.

Antoine Wilkoszewski, Professeur en Droit, Chanoine de l'Eglise de Tousſaints, Directeur de l'Académie de Poſnanie.

Jean Rypinski, Professeur en Droit, Chanoine de l'Eglise de Tousſaints, Ancien du Collège des Juriſconſultes.

AVERTISSEMENT

*De l'*Auteur *des* deux Lettres *contre le* St. N. *insérées dans les* deux Parties précédentes *de ce* JOURNAL.

Comme je n'écris que pour la Vérité, & que je n'ai pour Mr. *van Swieten* que des ſentimens d'eſtime, je me hâte de reconnoître que ce Médecin a véritablement reconnu l'inflammation faite par le ſang épanché dans le tiſſu cellulaire, & que par conſéquent ma Critique ne porte que contre les Auteurs qui l'ont placé uniquement dans les Vaiſſeaux plus fins que ceux du ſang. Le paſſage de Mr. *van Swieten* m'étoit échappé, & je me fais un plaiſir ſenſible de lui rendre cette juſtice, ſans avoir été averti, en priant Mr. *Wolfain* de donner une place à cette Déclaration.

Daté le 19 Sept. 1748.

TA-

TABLE DES ARTICLES.

I. Lettre *du* Chev. Thomas Fitz-Osborne. *Pag.* 3.
II. Memoires *de l'*Academie Royale des Sciences *de* Suede, *pour les* Années, 1746, 1747. 19
III. Voyage autour du Monde *fait dans les* Années 1740, 1, 2, 3, & 4, *par* George Anson. 39
IV. Epitre, *A* Madlle. Sophie Roques *précedée d'une* Lettre *au* Père, Pasteur *A Basle.* 71
V. Explication adoucie *de la* Bulle *de* Clement VI. 97
VI. La Religion, Poëme *de* Mr. Racine, *traduit en* Vers Allemans. 114
VII. Histoire *de* l'Academie Royale *des* Sciences *de* Paris, l'Année 1743. 124
VIII. Traite *sur les* Miracles &c. par A. *Le Moine.* 153
IX. Le Spectacle *de la* Nature, le *Tome Sixième.* 183
X. Explication *de la* Promesse *du* Centuple. 201
XI. Nouvelles Literaires. 210
XII. Nouvelles Academiques. 232

CA-

CATALOGUE

DES LIVRES LATINS & FRANÇOIS.

qui ſe trouvent Chez J. WETSTEIN.

Acta Societatis Regiæ Scientiarum Upſalienſis, 4. figuris.

Caab Ben Zoheir Carmen in Laudem Muhammedis, item Amralkeiſi Moallakah, ex Editione G. J. Lette, 4

Celſii (Olavi) Hierobotanicon, ſive de Plantis Sacræ ſcripturæ Diſſertationes breves 8. II Tomi

Coluthi Raptus Helenæ, cum Animadverſionibus a Lennep. 8.

Erpenii Grammatica Arabica &c. ex editione A. Schultens; Edit. nova, 4.

Hagenbuchii Epiſtolæ epigraphicæ ad J. Bouhierium & ad A. F. Gorium &c 4.

Halleri Diſputationes Anatomicæ ſelectæ 4. III. Tom. fig.

Heerkens Panegyris de Laudibus GULIELMI Principis Arauſii, &c. Reipublicæ Belgii Gubernatoris, 4.

Hippocratis Opuſcula aphoriſtica ſemeiotico-therapeutica, una cum Jurejurando 8.

Hofmanni Opera omnia Médica Edit. nova fol. III. Tom.

Linnæi (Caroli) Flora Zeylanica, ſiſtens Plantas Indicas Zeylonæ Inſulæ, 8. fig.

——— Hortus Upſalienſis, exhibens Plantas exoticas Horto Academiæ Upſalienſis a ſeſe illatas ab Anno 1742. in Annum 1748, 8. figuris.

Miræi

Miræi (Auberti) Supplementum ad Opera diplomatica ſive Collectionis Diplomatum Belgicorum Tomus Quartus, fol.

Monumenta Germana quædam Antiquitatis eruditæ ex editione ac Diſſertationibus Conyers Middleton, 4. Londini, figuris.

Muſchenbroëk Inſtitutiones Logicæ, præcipue comprehendentes Artem argumentandi, 8.

Pauw (J. C.) Notæ in Pindari Olympia, Pythia, Nemea, Iſthmia, 8.

Richei Vindiciæ Prætoris Romani & Juris Honorarii, 8.

Schultens (Alberti) Commentarius in Proverbia Salomonis, 4.

Venema Diſſertationes Selectæ ad S. Scripturam V. & N. Teſtamenti, 4.

Virgilius Collatione Scriptorum Græcorum Iluſtratus, ex Editione Valekenaeri, 8.

Weſſelingii Epiſtola ad Venemam de Aquila in Scriptis Philonis Jud. fragmentis & Platonis Epiſtola XIII. &c 8.

Woiutyn Hulewicz (Alex. Gabr.) Inſtitutiones Linguæ Græcæ, Regulis quadraginta comprehenſæ, &c. 4.

LIVRES FRANÇOIS.

Bible avec un Commentaire litéral, compoſé de Notes choiſies tirées des meilleurs Auteurs, 4. le Tom. IV. partie première.

Dictionnaire Géographique Portatif, ou Deſcription de tous les Royaumes &c. traduit de l'Anglois ſur la 13. Edition de L. Echard, 8.

Hiſtoire Générale des Royaumes de Chypre, de Jé-

Jéruſalem, d'Arménie, & d'Egypte, comprenant les Croiſades &c. par le Chevalier Dominique Jauna, II Tom. 4. avec fig.

——— *des Voyages, ou Nouvelle Collection de toutes les Relations & Voyages qui ont été publiés juſqu'à préſent, 4. fig. le Tome 17me.*

——— *Univerſelle, Traduite de l'Anglois 4. le Tome IXme.*

Lettres de Mr. l'Abbé le Blanc concernant le Gouvernement, la Politique & les Mœurs des Anglois & des François III. Tom.

——— *d'une Dame Champenoiſe à une Dame de Qualité à la Haye contenant le Détail de pluſieurs Avantures galantes & comiques arrivées de nos jours 8.*

——— *d'une Péruvienne 8.*

Livre de Job traduit du Latin de Mr. Schultens, 4.

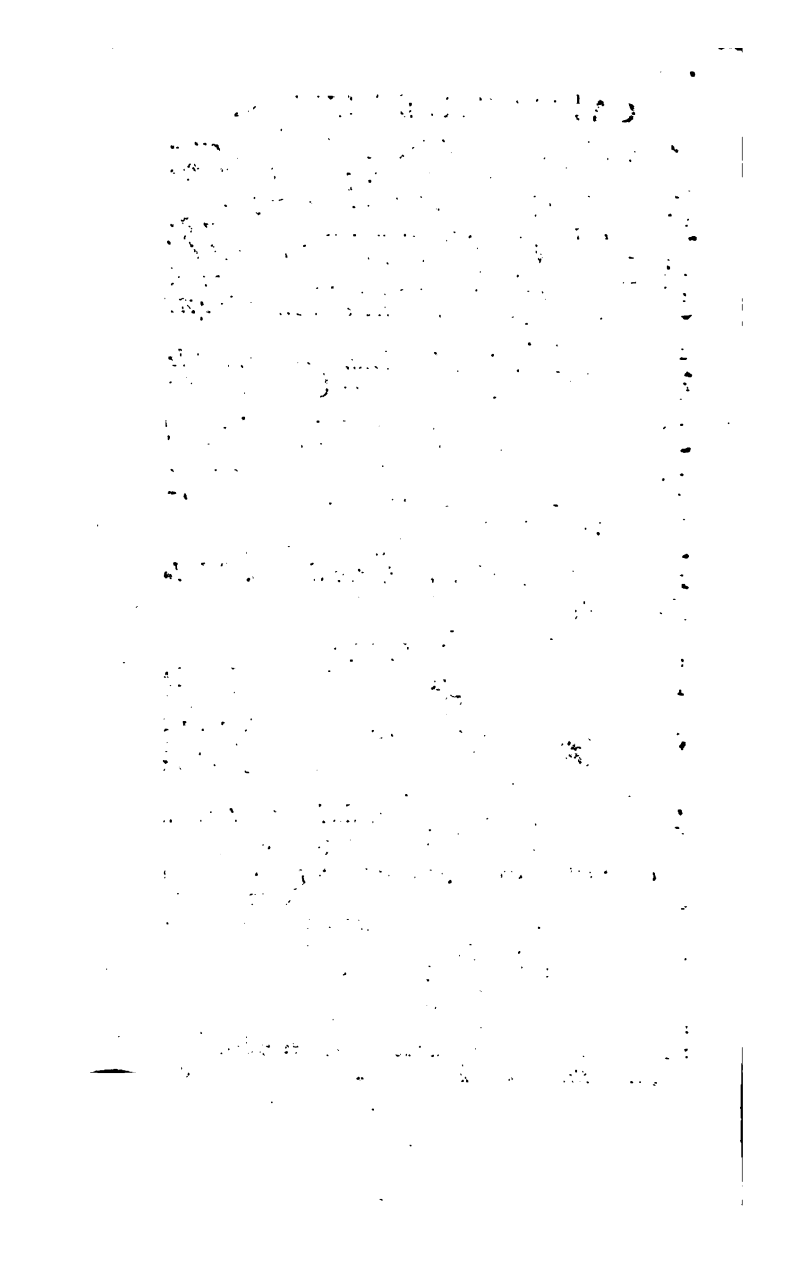
Les Mœurs, 8.

Oeuvres de Mr. Greſſet 8. II. Tom.

Recueil d'Actes, Négociations, &c. par Rouſſet 8. le Tom. XIX.

Spectacle de la Nature, ou Entretiens ſur les particularités de l'Hiſtoire Naturelle fig. Tomes VI & VIIme. 12.

Traité de Géographie, plus facile que tout ce qui a paru juſqu'à préſent, pour apprendre cette Science aux Jeunes Gens, 12.



BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE,

Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE,

1748.

TOME QUARANTE-UN

Seconde Partie.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLVIII.

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE

Pour les Mois

d'Octobre, Novembre & Decembre,

1748.

ARTICLE I.

HERMANNI VENEMA Diſſertationes ſelectæ ad ſacram ſcripturam Veteris & Novi Teſtamenti, quarum Tom. I. Part. I. continet diſſertationes quinque ad Librum GENESEOS *Leovardiæ* 1747.

C'eſt-à-dire,

DISSERTATIONS CHOISIES *ſur* l'Ecriture Sainte *du* Vieux & *du* Nouveau Teſtament, *dont la prémière partie du* Tome I. *contient cinq Diſſertations ſur la* GENESE à Leuwaarde 1747. in quarto pagg. 200.

MOnſieur le Profeſſeur *Venema*, après nous avoir donné deux ans auparavant des Diſſerta-

ſertations ſur les quatre *Monarchies de Daniel*, ſe propoſe de donner tous les ans un petit Volume, pour éclaircir des paſſages obſcurs du Vieux & du Nouveau Teſtament, tant par une nouvelle Verſion, que par une Paraphraſe plus ample, appuyée ſur des raiſons qui la confirment, ou qui combattent les Interprétations ordinaires. Il commence par la Genèſe.

Le prémier Paſſage regarde ce que Dieu dit à *Caïn* après ſon ſacrifice, Ch. IV. vers. 7. Voici le ſens des paroles ſelon notre Interprete: „ Ne ſavez-„ vous pas que, ſi vous faiſiez bien, cela affermi-„ roit votre prééminence, & vous aſſureroit les „ droits du prémier né? mais ſi vous faites mal, „ étant couché à la porte du péché, croyez-vous „ que votre frère Abel vous recherchera? & ſe-„ roit-il juſte que vous le commandiez comme „ ſon maître?" *Etre couché à la porte de quelqu'un* repréſente ou un Diſciple, ou un Galand, ou un Satellite (voyez 2. Sam. XI. 9.)

Le ſecond Paſſage ſe trouve Ch. VI. 3. où notre Auteur prend pour une Promeſſe, ce que les autres prennent pour une Menace. „ Mon Eſprit ne jugera „ pas toujours l'homme, c'eſt-à-dire, ma colère „ contre les Enfans d'Adam, ou contre Caïn & ſa „ Poſtérité, ne durera pas toujours: car il eſt auſſi „ de chair, c'eſt-à-dire, foible & digne de compaſ-„ ſion. Les effets de ma Malediction ne dureront „ que ſix vingt ans; ce tems expiré, les fils de Dieu, „ c'eſt-à-dire, Seth & ſa Poſtérité s'allieront avec la „ Famille de Caïn, & la Diviſion ceſſera". On prouve par le Verſet précédent, qu'Adam ou l'Homme, ou les Fils de l'Homme ſignifient la Famille de Caïn, comme les Fils de Dieu ſignifient la Famille

de

de Seth. On remarque que la raiſon *car il eſt chair* ne ſignifie jamais dans le Vieux Teſtament des Gens corrompus, incorrigibles & dignes de punition, mais plûtôt la foibleſſe humaine, qui eſt un objet propre de la Miſéricorde divine; voyez Pſeaume LXXVIII. 38. 39. C III. 14. Eſaie LVII. 16. On confirme le ſens de cette Prédiction par l'évènement, car Seth étant né d'abord après la mort d'Abel Ch. IV. 25., eut à l'âge de 105. ans un Fils appellé Enos, Ch. V. 6., & bien-tôt après les Sethites & les Cajanites ſe réunirent dans une même ſociété religieuſe Ch. IV. 26. auſſi bien que dans une même Famille par les liens du mariage Ch. VI. 2.

Sur le troiſième Paſſage Ch. IV. 1-7. qui permet de manger les animaux, & commande de mettre à mort les Meurtriers, nôtre Auteur fait pluſieurs Remarques, que nous ne ſaurions développer dans un court Extrait; c'eſt pourquoi nous renvoyons le Lecteur à la Diſſertation même.

La quatrième Diſſertation eſt beaucoup plus unie, quoique le Paſſage Ch. IX. 25-27. eſt incomparablement plus embarraſſé. En voici l'Interprétation: „ Noë prévoyant par l'Eſprit prophétique, que la Poſtérité de Canaan ſera beaucoup „ pis, que ſon Père Cham n'avoit fait, en découvrant la Nudité de Noë, prédit qu'elle ſera „ maudite de Dieu & condamnée à ſubir le joug „ de l'Eſclavage, & à ſervir l'un des frères de „ Cham, c'eſt-à-dire, la Poſtérité de Seth ou la Nation Juive. Il ajoûta encore une autre Prophétie „ qui regarde la Poſtérité de Sem & de Japhet, & „ dit: le Dieu de la Poſtérité de Seth, c'eſt-à-dire „ le Dieu d'Iſrael ſoit loué, elle poſſédera la terre „ de Canaan, & ſubjuguera les Canaanites. Dieu

„ logera au large la Posterité de Japhet, & lui donne-
„ ra beaucoup de terres à posséder, mais il n'habitera
„ que dans les Tentes de Seth, c'est-à-dire, parmi
„ les enfans d'Israel, parmi lesquels il dressera son
„ Tabernacle & établira son Culte public, desorte
„ que le reste des Canaanites sera obligé malgré
„ eux, de contribuer à ce Culte de Dieu, Josué Ch.
„ IX. 23." Il faut avouer que cette Interprétation est très claire & aisée: on montre en même tems les difficultés insurmontables, qui résultent de l'Interprétation ordinairement reçuë.

La dernière Dissertation, qui est la plus longue de toutes, roule sur ch. XV. 9-18. où Dieu représenta à Abraham dans une Vision, ce qui devoit arriver à sa Postérité, dans l'espace de 400. ans, qui finissent à la Sortie d'Egypte. Mr. *Venema* y réfute en passant une pensée creuse de Mr. *Chub*, qui avoit prétendu que Melchisedec avoit payé la Dixme à Abraham, contre le témoignage de l'Epître aux Hébreux. Ensuite il prouve, que *le partage des animaux par le milieu*, dont il est parlé au vers. 10. n'a pas été fait par Abraham, mais par Dieu lui-même. Il prétend aussi que quand il est dit au vers. 9. *prens moi une Tourterelle, & un Pigeon*, il faut l'entendre d'une seule Tourterelle, comme s'il avoit été écrit, *une Tourterelle, c'est-à-dire, le petit d'une Tourterelle*. Enfin il trouve dans *une Geniſſe de trois ans, & une Chèvre de trois ans, & un Belier de trois ans*, les douze Tribus d'Israel bien comptés, puisque trois fois trois ans font neuf, & les trois Animaux ajoûtés au nombre des années font douze. Il y en aura pourtant, auxquels ce calcul ne paroitra pas clair & net, & qui douteront s'il est permis de faire une Somme totale

de

de deux nombres d'un genre tout-à-fait différent, comme est le nombre des Animaux, & le nombre de leurs Années; outre que selon cette manière de raisonner la Tourterelle, qui avoit sûrement son âge aussi, nous fourniroit une treizième & une quatorzième Tribu, au lieu que l'Ecriture ne parle que de douze.

Ne pourroit-on pas entendre par les trois Animaux les trois Patriarches? *Abraham* représenté par *une Geniſſe*, parce qu'il avoit été idolâtre avant que de s'être mis sous le joug du Royaume de Dieu; *Iſaac* par *une Chèvre*, parce qu'il s'est marié fort jeune; & *Jacob* par un *Bélier*, parce qu'il fut Père d'une nombreuse famille? Enfin *Joſeph* & *Moiſe*, à la tête des enfans d'Israel, par la *Tourterelle* & le *Pigeon*, pour les raisons alléguées dans la Dissertation? Qu'il me soit permis de hazarder cette Conjecture, quoique je ne l'ose garantir.

ARTICLE II.

Der gegenwärtige Zuſtand der GÖTTINGISCHEN UNIVERSITAET &c.

G'est-à-dire,

ETAT présent *de* l'ACADEMIE *de* GOTTINGUE, *en* deux Lettres *adreſſées à un Gentilhomme, qui réſide dans l'Empire.* à Gottingue *chez* J. G. Schmidt 1748. de 78 pages in 4.

L'Auteur anonyme de ces deux Lettres est Mr. J. C. C. dont le nom reviendra dans la liste des Professeurs de Gottingue, & que nous y laisserons le soin de découvrir aux Curieux.

L'attention extraordinaire, que S. M. Britannique a eu depuis quatorze ans pour ſa nouvelle Académie, & l'honneur qu'elle vient de lui faire en en faiſant la viſite en Perſonne, nous ont fait eſpérer, qu'on verroit avec plaiſir un Extrait de ſa Deſcription.

Son Auteur commence par la ville, qui ſert de réſidence à Univerſité. Elle eſt aſſez grande, agréablement ſituée dans un vallon de douze lieues de longueur ſur une lieue de largeur, & dans un terrain des plus fertiles. Ses anciens Habitans n'ont pas ignoré les avantages de la régularité, la plus part de ſes rues ſont droites & bien éclairées, & on a ſoin d'y faire regner la propreté, que je préférerai toûjours à la magnificence, dès qu'il faudra opter.

Mr. C. entre dans le détail de la dépenſe qu'il y convient de faire. C'eſt pour ſes Compatriotes les Allemands, qu'il en a parlé. Les Académies étrangères ſont toutes, ſans exception, d'une plus grande dépenſe à tous égards.

La bénéficence du Prince en a facilité le ſéjour aux perſonnes, que la fortune n'a pas favoriſées. Il y a cent places diſtribuées en ſept tables franches, où des Etudiants, & ſur tout des Etrangers, font deux repas par jour, à ſix ſous de Hollande par ſemaine, petite redevance, qui ſert à augmenter le nombre des places, ſans peſer à ceux qui en profitent.

On trouve actuellement à Gottingue pluſieurs ornemens, qui manquent à d'autres Univerſités plus anciennes. Une Bibliothèque de 17000 Volumes y tient le prémier rang. Elle s'acroît à vuë d'œil, & s'enrichit principalement par les livres d'hiſ-

d'hiſtoire & de goût ; qu'on y fournit avec profuſion. On peut en jouir deux fois par ſemaine ; & il y a, pour la deſſervir, outre le Bibliothécaire, un Sous-Bibliothécaire qui eſt Mr. le Dr. *Matthiæ*, & un Aide.

La bonté du Prince y entretient *un Séminaire Philologique*, dans lequel neuf Etudiants, qui ſe dévouent au ſervice des Ecoles, ſont élevés à cet emploi ſous la direction du Profeſſeur en Eloquence. Ils y ſont encouragés & par des ſecours actuels, & par l'eſpérance d'être employés dans leur tems.

L'Anatomie ſi utile au Public parcequ'elle éclaire l'art de guérir, y eſt protegée avec la même liberalité. Des Privilèges étendus fourniſſent au Théâtre une trentaine de Corps humains par an. Le Public en fait tous les frais, & met le Profeſſeur en état de prêter aux Etudians des Corps, ſur leſquels ils peuvent s'inſtruire par eux-mêmes dans l'art de diſſequer, à des conditions, qu'on ne trouve pas ailleurs. On y donne penſion à un Proſecteur, qui eſt Docteur en Médecine, à deux Aides, qui ſont des Etudians, & à un Deſſinateur. Toutes ces perſonnes travaillent ſous la direction du Profeſſeur. Il a commencé un cabinet de préparations, & un recueil de deſſeins, dont pluſieurs ont paru.

Le jardin eſt vaſte, il y a outre les plantes ordinaires, un aſſortiment de plantes rares, naturelles des Alpes & des montagnes du Hartz, que le Profeſſeur a ramaſſé dans pluſieurs voyages. Un catalogue, qui va paroître avec pluſieurs planches de plantes nouvelles en va donner une idée.

La Phyſique, ſi brillante de nos jours n'eſt pas négligée ici. On a fourni au Savant, qui l'enſeigne,

une ſuite complete d'inſtrumens de phyſique, qui s'augmente tous les jours ſous ſes yeux & dont il fait l'uſage convenable dans ſes cours de Phyſique Expérimentale.

Les Exercices, & les Langues vivantes y ſont enſeignées par pluſieurs Maîtres, très bien payés, & par conſéquent bien choiſis. On ſe flatte d'y poſſeder la perſonne la plus capable pour enſeigner l'Anglois, qui ſoit en Allemagne.

Les prix des Leçons ſont ſi bas, en comparaiſon, de ceux que l'on paye en Hollande, que les Etudes ſont de toutes les dépenſes d'un Etudiant celle, qui eſt la moins conſidérable. C'eſt ſix ou quatre Risdales par Cours, & ce Cours dure toujours ſix mois.

Tout cela n'inviteroit perſonne, ſi les Profeſſeurs étoient ou peu habiles, ou peu exacts ſur leurs devoirs. Les Loix ont pris ſoin du dernier de ces articles, & des penſions, inconnues juſqu'ici en Allemagne, ont mis le Prince en état de choiſir entre les Sujets les plus célébres. Le fonds de l'Univerſité eſt double & quadruple des fonds des autres Académies de l'Allemagne, & le bon ordre des Finances du Prince, peut nous tranquiliſer ſur le bien-être futur de Gottingue.

La manière d'étudier approche trop de celle des Académies de Hollande, pour demander un grand détail. Les Etudians y ſont libres, ils choiſiſſent leur table & leur logement, il n'y a que les loix au deſſus d'eux. Mais ces loix ſont exactes, & la licence eſt bannie de l'Académie. On fait deux Cours par an, auſſi n'y a-t-il point de vacance, on n'y perd pas un moment de tems. Cette perte eſt double bien ſouvent. La jeuneſſe y perd & par le tems même quelle

le ne met pas à profit, & par les occupations frivoles, qu'elle ſe donne pour le perdre avec agrément.

Il y actuellement vingt-ſix Profeſſeurs à Gottingue, ce nombre eſt arbitraire; le Prince n'y eſt pas gêné, comme en bien d'autres Académies, par des nombres conſacrés, qui excluent le mérite étranger, & qui font languir dans l'attente celui des jeunes Savans.

Voilà les noms des Profeſſeurs de Gottingue, dont pluſieurs ſont connus, & les autres méritent de l'être.

Mr. *Jean Laurent de Mosheim* eſt à la tête des Théologiens. Sa traduction de Cudworth, ſa Morale Chrétienne, & cent autres Ouvrages, nous diſpenſent d'en faire l'Eloge. Il eſt Chancelier de l'Univerſité.

Mr. *Feuerlein*, qui poſſède à fond l'Hiſtoire littéraire de la Théologie: Mr. *Oporin* dont la piété relève le ſavoir, & Mr. *Ribov*, Orateur aplaudi & Philoſophe ſévère, ſont de la même Faculté. Mr. *Kortholt*, Editeur de quelques Volumes d'Epitres de *Leibnitz*, & Mr. *Kraft* Auteur d'un Journal Théologique, qui a beaucoup de vogue, y ſont adjoints.

Mr. *Heumann* eſt connu depuis longtems, tous les Journaux en ont parlé, il a donné une infinité de Pièces de critique ſacrée & profane.

Mr. *Gebauer* eſt prémier Profeſſeur en Droit. Il a réuni les agrémens des Belles Lettres avec le ſérieux de la Juriſprudence. Nous en avons annoncé l'Hiſtoire de *Richard* de Cornouaille T. XXXIII. P. 1. & il eſt occupé actuellement à donner ne Edition plus parfaite du Code. Il a acheté pour cet efet le recueil des Manuſcrits de

Mr.

Mr. *Brenckmann*, où s'eſt conſervé ce qui nous reſte du Code de Florence. Sa Bibliothèque eſt preſque au deſſus des forces d'un particulier, & par le nombre des Volumes, & par le choix.

Mr. *Wahl* fait ſon fort des Conſultes & du Droit Civil. Mr. *Ayrer* y ajoute l'amour des belles Lettres & de l'Hiſtoire. Mr. *Boehmer* s'applique aux parties pratiques du Droit; Mr. *Kable* eſt connu par pluſieurs Ouvrages; Mr. *Riccius*, Savant laborieux, eſt en même tems Sécretaire de l'Académie: Mr. *Putter* s'applique au Droit public, & à ce qu'on appelle le Procès de l'Empire.

Mr. *Schmauſs* tient un rang des plus diſtingués entre les Profeſſeurs du Droit public, & entre les Hiſtoriens de l'Allemagne. On l'a rappellé de Halle, où le Roi de Pruſſe, bon Juge en Mérite, l'avoit fait venir de Gottingue. Il eſt ſur la Conſtitution de l'Empire dans des idées bien différentes de celles, qu'on enſeigne en Saxe & dans d'autres Académies ſujettes à de puiſſans Electeurs. L'Empereur a ſelon Mr. *Schmauſs* bien des Droits & des Prérogatives que la puiſſance ſupérieure des Vaſſaux de l'Empire ne lui permet pas toujours d'exercer, mais que les loix lui attribuent.

Mr. *Claproht* joint les charmes de la Poëſie & du goût à la connoiſſance parfaite de la pratique du Droit. Ses Leçons trouvent l'accueil le plus favorable chez la jeuneſſe.

Mr. *Richter* le Médecin eſt en même-tems Poëte & litérateur, & Mr. *Brendel* a préferé de ſe livrer à la Pratique.

Nous avons parlé de Mr. *Haller* Profeſſeur

en

en Anatomie & en Botanique, dans plusieurs tomes de notre Journal: Tom. XXIX. P. II. Tom. XXXII. & dans le Tome XXXVI. P. I. comme aussi dans le Tome XL.

Mr. *Segner* est grand Analyste, & s'est fort bien tiré d'une controverse geométrique avec un célébre adversaire, c'est Mr. *Wolf*.

Mr. *Köhler* est Historien: le détail le plus exact des Généalogies & des affaires de l'Allemagne lui est familier. Il a beaucoup écrit, & les Médailles dont il a donné de nombreux Volumes, avec des éclaircissemens historiques, font une partie de ses Etudes favorites.

On peut voir ce que nous avons dit de Mr. *Gesner* dans l'Article de *Lucien* & ailleurs (T. XVI. XXV. XXXI.) Il est connu encore par son Edition des Auteurs *de Re rustica*, & par celle qu'il vient d'achever du *Thesaurus linguæ latinæ*.

Nous avons dit notre sentiment de Mr. *Holmann* T. XXXVII. P. II. T. XL. P. II.

On a de Mr. *Penther* des Ouvrages très considérables sur *l'Architecture pratique*.

Mr. *Waehner* est estimé pour sa connoissance profonde des Langues Orientales, & des Antiquités sacrées: Mr. *Michaelis* ajoute aux mêmes talens la Poësie & les Langues modernes, & Mr. de *Windheim* a traduit avec approbation plusieurs livres Anglois. Il enseigne les Sciences du goût & la Philosophie.

Des arrangemens si exacts & si utiles, & des soins qu'aucun Ministre ne s'est donné encore, n'ont pu que faire réussir les intentions de S. M. Britannique, & celles de Mr. de *Munchhausen* Curateur de

de l'Académie. Sa Majesté a témoigné de la manière la plus éclatante, combien elle étoit satisfaite de la propreté de la Ville, du bon ordre & des manières polies qui regnent chez les Etudiants; du goût des Arcs de Triomphe & les solemnités avec lesquelles on a célébré son arrivée, & des efforts que font les Professeurs pour faire fleurir l'Académie, à laquelle ce Monarque a bien voulu faire porter son nom.

Sept Comtes du S. Empire y étudient actuellement, le nombre des Gentilshommes est très considérable, & celui des Etudians passe six cens.

M. C. narre avec beaucoup d'agrément les choses, dont nous donnons un précis, & nous sommes persuadés qu'on liroit avec plaisir ses deux Lettres, si elles étoient traduites dans un Langage plus universel.

ARTICLE III.

ESSAI *sur la* FELICITE *de la* VIE *à* VENIR, en Dialogues. Par C.L. DE VILLETTE, *Ministre de l'Eglise Françoise de St. Patrick à Dublin.* Grand 8o. de 440 pages. A *Dublin* chez *S. Powell.* 1748.

ON fait paroître ici sur la Scène quatre Interlocuteurs, *Philémon*, *Eugène*, *Cléobule*, & *Théocrite*. Comme il n'y a rien de décidé sur la nature des plaisirs de l'autre Vie, chacun de ces Messieurs donne carrière à son esprit, qu'il fait souvent promener jusques dans les espaces imaginaires. La plus forte tâche tombe en partage à

Théo-

Théocrite, c'eſt lui qui ſe charge de développer tout le Syſtême de la *Félicité à venir*, de lever les doutes, d'éclaircir les difficultés, en un mot de parer tous les coups que lui portent les trois Champions qui combattent avec lui ſur l'Arène. Rien n'épouvante *Théocrite*, rien ne l'embaraſſe, la vuë de trois redoutables Adverſaires ne le déconcerte pas. Grand Philoſophe, profond Théologien, il appelle à ſon ſecours la Raiſon, le Témoignage, & fait valoir ſes armes avec tant de force, tant d'adreſſe & de dextérité, que chaque Joûte eſt pour lui une victoire. Jamais Héros n'entra en lice avec plus de confiance. *Je me flatte*, dit-il, *que j'ai prévu toutes les difficultés de quelque importance. J'ai préparé mes ſolutions: ainſi, en général, ma défenſe, non plus que votre attaque, ne ſera pas un impromptu.*

Dans le premier Dialogue les Adverſaires de *Théocrite* tâchent de ſaper tout l'édifice par les fondemens. L'entrepriſe eſt belle & des mieux concertées. Nous ne ſavons, dit *Philémon* (a) ce que c'eſt que le Ciel. L'Ecriture ne nous en parle que d'une manière vague; les images mêmes qu'elle emploie ne ſont que des Allégories. On ne pouvoit mieux commencer l'attaque; auſſi *Cléobule* l'a trouvé-t-il ſi belle, ſi forte, & ſi propre à faire quitter priſe à *Théocrite*, qu'il ſe joint à *Philémon* pour l'aider à terraſſer l'Ennemi commun. Comment, dit-il, faits comme nous ſommes, pouvons-nous nous former la moindre idée des biens du Ciel? Les Auteurs

(a) Le Lecteur doit être averti que, n'expoſant ici que le fonds du Syſtême, je ſuis obligé de faire parler chaque Interlocuteur fort laconiquement.

teurs Sacrés, bien loin de nous instruire sur cet article, semblent vouloir nous détourner d'en faire la recherche. Ils ne nous en parlent, que pour nous apprendre que nous n'en pouvons rien connoître. Ce sont, disent-ils, des choses *inénarrables*, des choses *que l'Oeil n'a point vues, que l'Oreille n'a point ouies, & qui ne sont point montées au coeur de l'Homme.* Ils nous disent enfin que *ce que nous serons n'est point encore manifesté.* Voila qui est précis; & la conclusion qu'en tire *Cléobule*, & qui n'est que trop bien fondée, c'est qu'une pareille recherche est non seulement inutile, mais même *frivole* & *téméraire.*

Vous, qui vous intéressez pour le pauvre *Théocrite*, vous le croyez sans doute vaincu, vous le plaignez. Rassurez-vous. Il n'est pas homme à se rendre si facilement. Il est de cet ordre de Gens, qui croient avoir le privilège de ne jamais rien céder. Leur opposez-vous la Raison, ils la traitent de mauvais Guide; leur alléguez-vous l'autorité de l'Ecriture, ils se servent de son témoignage même pour se défendre & vous attaquer. Suivant *Philémon* & *Cléobule*, la nature des Biens célestes nous est inconnue, nous ne saurions nous en former aucune idée: ils demandent à leur Adversaire qu'il la leur fasse connoître. Je vai, leur dit *Théocrite*, lever cette prémière difficulté. „ Il est très proba-
„ ble, *ce sont ses termes*, peut-être même évident,
„ que les Biens du Ciel sont analogues, peut-être
„ même semblables, au moins en plusieurs cho-
„ ses, à tous ceux des Biens de cette vie que l'on
„ doit reconnoître pour des Biens réels, & assor-
„ tis à l'excellence de notre être. La connoissan-
„ ce que nous avons, & de la nature de l'Univers,

„ &

„ & des voies de Dieu, nous fourniſſent de fortes
„ raiſons pour en être perſuadés.

Cette réponſe eſt un peu vague ; mais qu'importe, *Théocrite* a répondu, & cela lui ſuffit. La ſeconde difficulté, tirée du témoignage même de l'Ecriture, lui paroît un peu plus forte, mais elle ne détruit point ſon Syſtême, elle lui tient lieu de preuve. *Cela eſt*, dit-il, *éblouiſſant ; & puis c'eſt tout : quelques momens d'attention en démêlent le peu de ſolidité.* Il veut bien convenir que les *Biens* en queſtion ſont *inénarrables* ; mais il ne convient pas que nous n'en n'ayons nulle idée. Il allègue en ſa faveur ce que dit St. *Paul*, que *nous ne connoiſſons qu'en partie*. L'Apôtre inſinue par-là *que nous avons pour que nous pouvons aquerir un degré de connoiſſance de notre état futur, & que nos idées d'à-préſent, quelque imparfaites qu'elles ſoient, ſont au moins des idées juſtes*. C'eſt ainſi que chaque parti interprête l'Ecriture en ſa faveur, ils y trouvent le pour & le contre, c'eſt pour eux une épée à deux tranchans. Malheur à ceux qui n'ont pas la vraie clé de ce Livre.

Ce n'eſt que dans le ſecond Dialogue que l'Auteur, toujours ſous le nom de *Théocrite*, donne une idée bien détaillée de ſon Syſtême. Rien de plus ſingulier que ſa manière de penſer ; & ce qu'il y a de fort plaiſant, c'eſt qu'il n'avance preſque rien dont il ne trouve la preuve dans l'Ecriture Sainte. St. *Paul* & l'Auteur de l'*Apocalypſe* ſont ſes deux principaux garants. Il ſemble que plus un dogme eſt myſtérieux, plus on cherche à l'expliquer. De-là le nombre prodigieux de Sectes qui partagent chaque Religion. Il y a tel article ſur lequel on a déja bâti cent hypothèſes ; & ce qui fait voir la bifa-

rerie de l'esprit humain, c'est que les plus absurdes ont souvent eu le plus de Partisans. Ce sont même celles qu'on a défendues avec le plus de zèle & d'opiniâtreté.

Il y a *une Vie à-venir*. Il faut le croire, puisque l'Ecriture le dit. Ce point de la croyance des Chrétiens est exprimé en termes si clairs & si formels, qu'il n'est contesté par aucune de leurs Sectes. Cette *Vie à-venir* est accompagnée d'une *Félicité*. Cet autre point est aussi décidé, aucun Chrétien ne le revoque en doute. Mais en quoi consiste précisément cette *Félicité*? C'est ce que l'Ecriture n'explique pas: elle semble même avoir voulu imposer sur cette question un silence éternel. Mais l'Homme ne sauroit mettre un frein à sa curiosité, il ne sauroit se borner au Vrai qu'il connoit, il veut pénétrer jusques dans un état à-venir, dont l'économie lui est inconnue. Il ne croit que bien foiblement les objets de sa Foi; & cependant il veut encore s'en forger de nouveaux, sans nul égard ni pour sa Raison qui le contredit, ni pour les ordres sacrés de cette suprême Autorité qu'il fait profession de respecter.

Tout le Système de *Théocrite*, quoiqu'absorbé dans un grand nombre de questions assez étrangères, peut être réduit, pour ce qu'il a d'essentiel, aux propositions suivantes.

L'immortalité ne convient pas à l'Ame seule, elle convient aussi au Corps. Dieu seul est une Substance qui n'est point composée de matière. Toutes les autres Intelligences ont des Corps organisés, propres à leur fournir une infinité d'idées & de sensations. Le Corps que nous avons dans cette vie sera détruit au moment de notre mort; mais nous

nous en aurons alors un autre qui ſera infiniment plus parfait. Les organes de ce nouveau Corps, ou du moins ſes ſenſations, ſeront, à pluſieurs égards, analogues à nos organes, ou à nos ſenſations d'aujourdhui. J'ai cherché envain dans l'Ouvrage de l'Auteur les preuves de ces aſſertions. Il s'étend beaucoup ſur cette analogie; mais tout ce qu'il en dit n'eſt que pures conjectures. L'opinion de la Metemſicôſe eſt du moins auſſi bien fondée.

C'eſt une choſe curieuſe que de l'entendre raiſonner ſur l'état de ces corps dans le Ciel. Il ſe fait ſur cela de plaiſantes queſtions, qu'il réſout à ſa manière, c'eſt-à-dire auſſi fort plaiſammant. Mangera-t-on dans le Ciel? Y dormira-t-on? L'Auteur prétend que non; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que ces deux beſoins, qu'il appelle de *fâcheuſes ſujétions*, ne s'acordent guère avec l'état d'immortalité. Ces corps, en entrant dans le Ciel, ne ſeront pas ſi parfaits, qu'ils ne puiſſent le devenir encore davantage. *Ils feront*, comme le dit l'Auteur, *des progrès continuels, en fineſſe, en vigueur, en étendue.* Ceci a grand beſoin d'explication; voici celle qu'il en donne.

„ Aujourdhui nous nous trainons ſur la terre: „ nous ne pouvons nous empêcher de deſirer l'ai„ ſance, & la rapidité du vol des Aigles; peut-ê„ tre les ſurpaſſerons-nous.

Nous aurons donc des Ailes; car comment voler ſans ailes? Non, dit Mr. *de Villette*, nous n'aurons pas juſtement des ailes, *elles ſeroient embaraſſantes, & ſujettes à de grandes cataſtrophes. Le Tout-puiſſant peut nous conférer d'une autre manière, ou par d'autres moyens, le pouvoir de nous élancer dans les airs, & de traverſer ſans fatigue,*

avec une célérité admirable, de vaſtes régions. Vous jugez bien que, ſuivant ce Syſtême, il doit y avoir dans le Ciel, différens païs où l'on pourra voyager. Mais où eſt ce Ciel? C'eſt ce qu'on ne nous apprend pas; mais puiſqu'on doit y *traverſer de vaſtes régions*, il n'y a nulle doute qu'il ne faſſe partie de l'Univers, ou de cet eſpace immenſe occupé par des Mondes dont le nombre eſt peut-être infini. Quel plaiſir ne ſera-ce pas de *s'élancer* d'une Planète dans une autre, d'un Soleil ou d'une Etoile fixe dans un autre Soleil, & de faire par conſéquent pluſieurs millions de lieues en peu de tems, *ſans fatigue*, & *avec une célérité admirable*! C'eſt dommage qu'*Aſtolfe* ne nous ait pas appris la manière de faire ces ſortes de voyages, car il en avoit fait un à peu près pareil avec *St. Jean* (*a*).

A cette étonnante *agilité* l'Auteur joint la *force*, autre propriété qu'auront auſſi nos Corps dans le Ciel. Voici comme il en parle. „ A l'égard de la „ *force* proprement dite, il y a auſſi tout lieu de ju„ ger que nous aurons les moyens les plus com„ modes, & les plus nombreux, pour vaincre la „ réſiſtance des corps. Nos travaux corporels „ d'alors, de quelque nature qu'ils puiſſent être, „ n'auront que ce doux degré de peine, qui, dans „ bien des cas dans ce Monde même, en fait au„ tant de plaiſirs. Comme il ne s'agira plus alors „ de fréquens beſoins pour notre conſervation, „ toutes celles de nos occupations, qui demande„ ront

(*a*) Ce brave Paladin avoit été conduit dans la Lune par l'Apôtre *St. Jean*, & il y trouva entr'autres bien de la Folie & des Eſprits perdus. Voyez les *Mondes* de *Fontenelle*, ſecond Soir.

„ ront l'exercice de nos organes, reſſembleront
„ en beau à ce que nous faiſons ici bas pour nous
„ occuper agréablement. Je conçois que, ſans
„ nous laſſer, & avec une promptitude & une ex-
„ actitude, dont à préſent nos plus grands efforts,
„ nos ſoins les plus aſſidus, n'approchent pas, nous
„ pourrons remuer les élemens, arranger, aſſem-
„ bler, décompoſer les matières pour en tirer mil-
„ le tréſors cachés, que notre bon Créateur nous
„ laiſſera la ſatisfaction de chercher.

L'Auteur veut dire apparemment qu'on travaillera alors uniquement pour ſon plaiſir, à peu près comme font nos Dames dans leurs Cercles, où elles ne s'occupent que pour paſſer le tems ſans ennui & avec agrément. Mais quels peuvent être ces *tréſors cachés* qu'il faudra *chercher*? Aura-t-on alors beſoin des tréſors du Perou? La belle occupation pour des *Corps céleſtes*, que celle de *remuer les élémens*, *d'arranger*, *d'aſſembler* & de *décompoſer les matières*! Les uns travailleront peut-être aux Mines tandis que d'autres s'occuperont à la Chimie. Mais avec quoi préparera-t-on les matériaux, avec des inſtrumens, avec des mains ou des membres analogues aux mains? Il faut l'avouer, la penſée de notre pieux Miniſtre de Dublin eſt tout-à-fait burleſque. Ce doit être un homme d'un caractère bien ſingulier; il a l'imagination fort drôle.

Ce qu'il dit des *Senſations* qu'on aura dans le Ciel eſt à peu près dans le même goût. Il y en aura d'*analogues* à celles que nous avons à préſent, & de *nouvelles*, dont il eſt impoſſible de nous former aucune idée, parce que, pour connoître une Senſation, il faut néceſſairement l'avoir. Un A-

veugle ne peut deviner ce que c'eſt que la Vûe, ni un Sourd ce que c'eſt que l'Ouïe. Plus on aura de mérite & de vertu, plus on aura de *Senſations*.

„ Comme il eſt du reſſort de la puiſſance ſuprême „ de varier les Senſations à l'infini, il eſt digne de „ la munificence & de la bonté de Dieu d'en gra- „ tifier ſes Créatures intelligentes à meſure qu'el- „ les le mériteront par leur ſage conduite, & qu'el- „ les monteront d'une claſſe à une autre dans la „ gradation éternelle des états de félicité.

L'Organe de la *Vûe* nous ſera conſervé dans le Ciel, mais il ſera beaucoup plus parfait. Que feroient en effet des Aveugles dans le Ciel? De quel uſage leur ſeroit la lumiere? Quel avantage tireroient-ils de la beauté des objets qui s'y trouvent? D'ailleurs, comme le remarque très judicieuſement l'Auteur, *des Etres corporels, qui ſe mouvroient dans de profondes tenébres ....., s'entrechoqueroient fréquemment; ce ſeroit un affreux cahos.*

On aura donc des yeux dans le Ciel. Mais quels ſeront ces yeux, qu'auront-ils de plus parfait que ceux que nous avons ici-bas? Ces yeux auront peut-être les prérogatives de ceux des Oiſeaux de proie, ou de ceux de certains Reptiles & Inſectes. Cela ſeroit-il bien vrai, me direz-vous? C'eſt une conjecture que fait notre Miniſtre. „ Les Oiſeaux de „ proie, *dit-il*, découvrent du haut des Nues un „ petit Oiſeau à deux pieds de terre: il y a des Rep- „ tiles & des Inſectes, dont les yeux ſont ou faits „ & placés de façon, ou ſi nombreux, qu'ils „ voient de tous côtés. Peut-être ces avantages-là „ ſeront-ils réunis en nous". La *lumière* de ce ſéjour des Bienheureux ſera *invariable*, *éternelle*. Il

n'y

n'y aura point de Nuit. A quoi ſerviroit la nuit dans un lieu où l'on voit toujours, & où l'on ne dort jamais? *La Nuit*, dit Théocrite, *ne convient point à des Etres qui ne dorment pas.* La conſéquence eſt juſte.

Et des Oreilles, en aura-t-on dans le Ciel? N'en doutez pas. Si on n'y a pas juſtement des Oreilles, on y aura du moins *quelque choſe de ſemblable ou d'analogue*, ce ſera un *Organe de l'Ouie ſupérieur* à celui que nous avons aujourdhui. Sans cet Organe nous aurions un plaiſir de moins. Or ſuivant l'Auteur *le plaiſir de la Symphonie & de la Muſique ne doit point périr: il eſt à préſent ſi éminemment aſſorti à notre dignité, qu'apparemment il ne ceſſera pas de l'être lorſque nous ſerons habitans du Ciel.* L'Auteur remarque à ce ſujet, que les Sons harmonieux font naître divers ſentimens moraux, qu'ils nous diſpoſent à les recevoir, qu'ils les animent & les augmentent, quand on les a déja reçus.

Aux accens mélodieux
Quel cœur ſeroit inſenſible?

Il paſſe légerement ſur les plaiſirs du Goût & de l'Odorat, & ne dit pas un ſeul mot de ceux que le Toucher nous fait ſentir. Mais ce qui ſurprendra ſans doute ces vrais Phyſiciens, qui ſont au-deſſus des préjugés, c'eſt qu'il ne parle que d'une manière vague de ce ſixième Sens rétabli de nos jours (*a*) dans

(*a*) *G. Lamy* fait du *Sens de l'Amour* un ſixième Sens, qu'il diſtingue du Sens du Toucher, & de tous les autres. Voyez ſon *Explication mécanique & phyſique de l'Ame ſenſitive*, pag. 18. Mr. *Le Cat* dans ſon *Traité des Sens* pag. 15. & ſuiv. dit que le Sens de l'Amour eſt *une eſpéce de goût pour l'immortalité*; que *ſa nobleſſe & ſa délicateſſe fait la diſtinction la plus*

dans toute ſa dignité, & dont l'organe, l'objet & le ſentiment ſont ſi différens de ceux des autres Sens; de ce Sens qui fait goûter à l'Homme le plus grand des plaiſirs; qui imprime véritablement dans l'ame, des ſenſations tout-à-fait particulières, infiniment profondes, plus vives, plus exquiſes, que toutes celles qui nous viennent par les autres organes; de ce Sens qui exerce ſur l'Homme & ſur tous les Animaux le deſpotiſme le plus abſolu; qui interdit l'uſage de la parole, de la vue, & de la penſée même, qu'il change en ſentiment; de ce Sens enfin à qui nous devons notre exiſtance & notre bonheur, & ſans lequel toute la Nature ne feroit que languir.

Que le Monde ſeroit un étrange ſéjour,
Si l'Amour n'en faiſoit les charmes!
La Nature aux abois ſans ſecours & ſans armes
Se verroit périr chaque jour.

La raiſon qui peut avoir porté l'Auteur à priver les Corps céleſtes des doux plaiſirs de l'Amour, c'eſt qu'il ſuppoſe que dans le Ciel *il n'y aura point de Sexe*: il enſeigne qu'il y aura des Corps, même des Corps organiſés, mais ces Corps ne ſeront, ſelon lui, ni *mâles* ni *femelles*. Que ſeront-ils donc? Des Corps doués de nouveaux organes, d'organes analogues à ceux qu'ils ont préſentement; mais privés de ce qui fait l'une des principales parties de l'Humanité. De cette manière l'Hom-

marquée de l'Humanité, & la qualité la plus eſtimable de l'Eſprit & du Cœur; que cette *Senſation* enfin eſt *capable de s'élever juſqu'à la pureté morale, juſqu'au ſublime métaphyſique, &c.*

l'Homme ne ſera plus reconnoiſſable dans le Ciel, on retranche trop de ſon Corps, on y ajoute trop, la métamorphoſe eſt trop grande.

L'Auteur ſe forme une terrible difficulté, qui ſemble donner atteinte à l'indeſtructibilité & à l'immortalité des corps. „ Il eſt, *dit-il*, de la nature de tout ce que nous connoiſſons de corps, ſurtout des corps organiſés, qu'ils s'uſent, qu'ils dépériſſent à la longue: nous voila donc forcés à ſuppoſer des moyens de conſerver, & de reſtituer nos Corps incorruptibles. Ces moyens ſeront, ſans doute, ſi ſimples, ſi aiſés, ſi commodes, qu'on ne pourra les regarder comme des inconvéniens; & ce ne ſera que rarement, ou de loin à loin, que nous ſerons obligés d'en faire uſage". Voila la difficulté levée.

Reſte à ſavoir comment on remediera au *détriment* des Corps. On y remediera le plus facilement du monde. Chacun ſera le Médecin de ſon propre Individu. Point de Saignées, point de Purgations, point de Lavemens pour guérir les maladies des Corps céleſtes. On voit bien que tout cela devient inutile dans le Syſtême de l'Auteur. *Un ſeul acte de la volonté* ſuffira pour être guéri *dans un clin d'œil*. Ces cures ſeront merveilleuſes; mais ce qui ne le ſera pas moins encore, c'eſt qu'un Corps uſé, ou qui aura ſouffert quelque dommage, ſera *renouvellé pour un nombre innombrable de ſiècles*.

Voici un paſſage qui ſemble devoir renverſer tout ce bel édifice: *On eſt comme les Anges de Dieu au Ciel* (*a*): Or les Anges ſont des Eſprits purs; &

(*b*) Matth. XXII. 30.

ſi nous leur reſſemblons, nous n'aurons donc point de Corps, par conſéquent point d'Organes, point de Senſations. Bien plus, ſi nous ſommes alors ſans Corps, il n'y aura point de Réſurrection, elle ne ſauroit avoir lieu.

Cette objection n'a de force que dans la ſuppoſition que les Anges ſont des Eſprits purs, des Etres ſans Corps, ſans Organes, & dont la Spiritualité reſſemble parfaitement à celle de Dieu. En niant cette ſuppoſition, l'Auteur a gain de cauſe. Or il prétend que Dieu ſeul eſt un *Eſprit pur*, & il regarde comme très-probable le ſentiment de ceux qui donnent aux Anges des Corps organiſés. Il y a dans l'Ecriture des paſſages qui prouvent que les Anges n'ont point de Corps, & dans le même Livre vous trouvez d'autres paſſages qui vous apprennent que les Anges ont des Corps.

La même ſource fournit ici des armes à deux Adverſaires qui ſoutiennent le pour & le contre d'une opinion. Donnez-vous des Corps aux Anges, vous n'avez qu'à changer les objections de votre Adverſaire en preuves, & ſes preuves en objections. Dans cette ſorte d'eſcrime les deux Champions reſtent victorieux, aucun d'eux ne ſauroit perdre, puiſque l'un & l'autre ſont fondés. C'eſt ainſi que certaines diſputes deviennent éternelles, on ne ſe rend jamais, on revient ſans ceſſe à la charge; on ſe diviſe, on forme des Sectes, on ſe traite d'Hérétiques, on s'égorge, on ſe tue, & cela pour l'amour de Dieu.

Nos Interlocuteurs, & ſur-tout *Théocrite*, s'étendent fort ſur le bonheur qu'on aura dans l'autre vie, de *voir Dieu face à face*. Leur ſagacité leur fait naître ſur cela bien des conjectures. Comment

voir

voir *face à face* un Eſprit pur, une ſubſtance qui n'a point de parties, un Etre qui n'a aucune des propriétés ni de l'Eſpace, ni des Corps? *Selon les lumières naturelles*, dit Paſcal (*a*), *s'il y a un Dieu, il eſt infiniment incompréhenſible, puiſque n'ayant ni parties ni bornes, il n'a aucun raport à nous.*

Ces Meſſieurs n'entreprennent pas juſtement d'expliquer comment on verra Dieu, comment on le connoîtra; toute conjecture qu'on pourroit faire ſur cela, ils la regardent comme *téméraire* & *abſurde*. „ Mais, ajoutent-ils, ce que „ l'on peut avancer bien hardiment, c'eſt que nous „ le connoîtrons, Lui, & tout autre objet, avec „ une force, une facilité, une netteté de conception infiniment ſupérieures à tout ce que le plus „ beau genie peut eſpérer ici bas de la plus longue „ étude. Sans ſuppoſer que Dieu fera quelque „ changement à notre Ame même, ou ſe manifeſtera à elle immédiatement, on juge bien que, „ munie d'organes incomparablement plus commodes & plus parfaits, que ceux, auxquels elle eſt liée ſur la terre, elle aura de grands avantages pour bien connoître, & pour avancer en connoiſſance". Dieu étant un *Eſprit pur*, comme on le ſuppoſe ici, il eſt difficile, j'oſe même dire impoſſible de concevoir comment une plus grande perfection de nos organes pourra contribuer à le voir & à le connoître plus parfaitement. Un Eſprit, ſuivant l'idée qu'on en donne, ne fera jamais ſur les Sens la moindre impreſſion, il n'entrera point dans l'Ame par leur moyen. Puiſqu'il n'a point de parties, il ne ſauroit être ni vu ni touché. Reconnoiſ-

(*a*) Dans ſes nouvelles *Penſées*.

noissons un Dieu, un Créateur, adorons sa puissance, mais n'entreprenons jamais de fixer sa nature, nous ne pouvons que nous égarer dans cette recherche.

Ne sonde point de Dieu l'immense profondeur,
Travaille sur toi-même, & rentre dans ton cœur (a).

La plupart des Théologiens Chrétiens, tant anciens que modernes, se sont formé de Dieu une idée qui ne convient guère à cet Etre Suprême, & qui mérite d'être rectifiée. Leur Dieu, à ce que prétend *Eugène*, est un vrai Tiran, un Juge sevère, rigoureux, qui punit pour punir, & qui sous le beau nom de justice cache une véritable cruauté. Ils lui attribuent des desseins bisarres & affreux envers de foibles créatures, qui ne peuvent non plus se ravir une fatale existance, qu'elles ne peuvent se la donner. Ils enseignent que ces desseins, qui font frémir d'horreur, sont autant de Décrets absolus, irrévocables, & formés de toute éternité; que ceux qui n'ont pas reçu l'Evangile demeurent infectés d'une corruption qui les rend dès leur naissance les objets de la colère de ce même Etre qui les a créés, & qu'ils restent dans ce déplorable état de reprobation s'ils n'embrassent une Doctrine qu'on ne leur a jamais prêchée; que les Enfans de ces prétendus Réprouvés se trouvent enveloppés dans cette condamnation générale. Leur Dieu, sous la belle apparence du précieux don de la Liberté, assujettit tous les Hommes à un méca-

(a) *Pope* dans son *Essai sur l'Homme.*

caniſme qu'il a lui-même conçu & fabriqué avant la fondation du Monde. L'Homme fait-il le Mal, il ne le fait que parce qu'il eſt mu comme une vraie machine par des reſſorts infaillibles, & dont il n'a pas la direction : fait-il le bien, il ne le fait pas réellement, il n'y a qu'une part imaginaire, le ſeul eſprit de Dieu en eſt l'Auteur. Ce pauvre Automate humain incapable de faire aucun bien par lui-même, & forcé par ſa nature à faire le mal, ne laiſſera pas que d'être appellé en jugement, &, s'il eſt trouvé coupable, il ſera condamné ſans miſéricorde, & précipité dans un abyme de feu qui ne s'éteindra jamais.

Eugène condamne hautement cette Doctrine qui fait horreur, & qui n'a cependant encore aujourdhui qu'un trop grand nombre de partiſans. Il donne de l'Etre Suprême une idée bien différente, & fait aſſez connoître qu'il n'eſt point de ces Théologiens impitoyables qui ne mettent dans le Paradis que ceux qui croyent comme eux, & releguent dans l'Enfer tout le reſte du Genre-humain.

Une queſtion des plus importantes, & qui donne bien de l'occupation à nos quatre Interlocuteurs, c'eſt celle qui regarde l'éternité des peines. Leur ſentiment eſt, que les tourmens des Méchans auront une fin. Mais n'y a-t-il pas de la témérité à enſeigner cette Doctrine ? L'éternité des peines eſt un Dogme reçu de la plupart des Théologiens, & elle eſt marquée en termes bien clairs par un grand nombre de paſſages de l'Ecriture.

La difficulté eſt grande, mais elle n'eſt pas inſur-

ſurmontable. L'Anglois, en qualité d'Homme libre, regarde la liberté de penſer comme l'une de ſes prérogatives, il ne veut pas être gêné, ni s'aſſujettir ſervilement aux opinions des autres. A-t-il tort? *Locke* a réduit toute la Foi des Chrétiens à un très petit nombre d'articles, il croyoit qu'*il y a un Dieu* & que *Jéſus de Nazareth eſt le Meſſie*, tout le reſte lui paroiſſoit aſſez indifférent: auſſi a-t-il fait de la *Religion Chrétienne* une *Religion très Raiſonnable* (a). Le Docteur *Clarke* étoit Arien, & peut-être auſſi *Newton*, qui, ſur ſes vieux jours, s'aviſa de commenter l'*Apocalypſe*.

Pourquoi, à l'exemple de ces Grands hommes, notre Miniſtre de Dublin ne ſeroit il pas en droit de retrancher quelques-uns des articles de la Foi des Chrétiens, ou du moins de les expliquer ſuivant ſes lumières? Chez les Proteſtans on ne reconnoit aucun Tribunal où l'on juge de la Foi en dernier reſſort. L'examen de l'Ecriture eſt laiſſé à la diſcrétion des Particuliers. Le Philoſophe & le Manant ont également droit de décider. Mais outre ces motifs, qui peuvent autoriſer notre Miniſtre à rejetter le dogme de l'éternité des peines, il ſe fonde de plus ſur le témoignage des premiers Pères de l'Egliſe, chez qui l'*Annihilation* ou la *deſtruction totale des Méchans* tenoit lieu de la *Damnation éternelle*. „ Il y a, dit-il, tout lieu de „ croire, que pendant les deux ou trois prémiers „ ſiècles du Chriſtianiſme, l'*Annihilation* des Pé„ cheurs impénitens étoit la Doctrine générale„ ment

(a) Il eſt l'Auteur du Livre qui a pour titre: *Que la Religion Chrétienne eſt très Raiſonnable*, &c. Amſterdam, chez *Henri Weſtein* 1696.

„ ment reçue. On alloit même beaucoup plus
„ loin. Tout le monde sait que le grand *Origè-*
„ *ne* admettoit leur rétablissement sans en excep-
„ ter le *Diable*. Il est arrivé plus d'une fois dans
„ les siècles suivans, que l'on a chéri les erreurs
„ des Pères de l'Eglise, & que l'on a rejetté leurs
„ plus saines Doctrines".

Concluez delà que sur le même fondement chacun peut se bâtir une Religion : la Religion de *Calvin* diffère de la Religion de *Luther*, elle diffère de celle du Pape de Rome, & ne ressemble assurément guère à celle du Sr. *de Villette*. Il ne sauroit y avoir conformité de sentimens là où l'évidence manque. Quoique les Esprits des Hommes se ressemblent à certains égards par le commerce qu'ils ont ensemble, il y aura pourtant toujours entre eux une énorme différence, qui provient originairement de la différente structure de leurs cerveaux. Pour faire penser tous les Hommes de même, il auroit fallu les former sur le même modèle ; il auroit fallu donner aux fibres qui composent chaque Organe ; & sur-tout à celles qui agissent immédiatement sur l'Ame, les mêmes mouvemens, la même direction, la même force. Mais il falloit que non-seulement chaque Espèce, mais aussi chaque Individu fût fait sur un plan différent ; cela prouve davantage la puissance du Créateur.

AR-

ARTICLE IV.

LES MOEURS. Un Volume *in* 8. de 309 *pages*, ſans compter l'Epitre dédicatoire, l'Avertiſſement & le Diſcours préliminaire qui en contiennent 40. A *Amſterdam* aux dépens de la *Compagnie*, 1748.

VOici une nouvelle Edition d'un Livre qui a d'abord paru ſans privilège, ſans nom d'Auteur, ſans lieu d'impreſſion. Il a été brulé à Paris par la main du Boureau; & les Nouvelliſtes, qui nous l'ont annoncé, n'en ont parlé que comme d'une production monſtrueuſe qu'il falloit ſupprimer. Il faut donc, dira-t-on, que cet Ouvrage ſoit bien dangereux. Que contient-il? Y enſeigne-t-on l'irréligion? Y prêche-t-on le libertinage? Y renverſe-t-on les loix fondamentales de l'Etat? Y ſouleve-t-on le Peuple contre le Souverain? L'Auteur eſt-il un Traitre, un Scélérat, un Perturbateur du repos public? S'il ne ſe ſentoit pas coupable, ſe cacheroit-il avec tant de ſoin?

Cet Ouvrage d'abord ſi décrié, & contre lequel on a ſi fort prévenu le Public, n'eſt rien moins que digne du feu & des foudres de l'anatême. Rien de plus propre que la doctrine qu'on y enſeigne pour former un honnête-homme & un bon Citoyen. D'un bout à l'autre on n'y recommande que la pratique de la Vertu. On y peint le Vice avec les couleurs les plus noires pour en donner de l'horreur. Loin d'y enſeigner l'irréligion, on y établit l'exiſtance d'un Dieu Créateur de l'Univers, on y fait voir la néceſſité d'un Culte

reli-

religieux, on y recommande la piété envers cet Etre Suprême, comme étant l'Auteur de tout bien ; on fixe l'hommage & le respect qu'on lui doit; on y demasque l'Hipocrite & le faux Dévot.

Toutes les Vertus y sont mises sur le trône. Vous y trouvez l'éloge de la Sagesse, de la Prudence, de la Patience, de la Grandeur d'Ame, de l'Héroïsme, de la Justice, de la Sincérité, de la Bonne-foi, de la Tempérance, de la Chasteté, de la Sobriété, de l'Amour conjugal, de l'Amour paternel, de l'Amour filial, de l'Amitié, de l'Humanité, de la Bonté, de la Civilité, de la Complaisance. L'Auteur tâche de bannir de la terre tous les Vices par les traits naturels dont il les peint, & qu'il a tous tirés d'Hommes vicieux. Il condamne hautement la conduite de l'Intolérant, du Persécuteur, du Fanatique, qui regarde comme damnés tous ceux qu'il nomme Hérétiques, qui les hait, qui les dévoue aux flammes éternelles de l'Enfer. Il donne à l'Orgueilleux d'excellentes leçons, il lui apprend à se peser exactement, & à faire de son mérite un calcul juste & sûr. Il n'épargne ni l'Avare, ni l'Ambitieux ; il les rend l'un & l'autre mépriſables par les portraits qu'il en fait.

Voila une légère esquisse de ce Livre ; jugez après cela du caractère de l'Auteur. Pourquoi donc, me direz-vous, cet Ouvrage a-t-il été brulé à Paris ? Ne me faites pas cette demande ; je ne suis point du secret, & je ne connois aucun des Personnages vicieux à qui l'Auteur ôte le masque. Tous ses tableaux sont d'après nature : il le dit lui-même ; mais les noms de ses Originaux sont un mystère impénétrable, qu'il reserve *in petto*. La Scène est à la Cour de France, elle est à Paris, & j'en

fuis à cent lieues. Notre Anonyme a relevé les défauts de certains Ecclésiastiques ; il a répandu une espèce de mépris sur des Moines fainéants ; qui ne vivent que pour boire & manger, qui prient beaucoup Dieu sans l'aimer, qui font vœu de Chasteté sans être chastes, qui font du Mariage un Sacrement, & de la Virginité une Vertu, quoique leur Maître ait maudit un Figuier, précisément parce qu'il ressembloit à une Vierge.

En falloit-il davantage pour tomber dans la disgrace de ces Messieurs ? Ils ne sont ni assez débonnaires, ni assez endurans, pour *présenter la joue gauche à celui qui leur frape sur la droite*. Peut-être aussi l'Auteur s'est-il attiré la haine de ces Prélats entervés, débiles & perclus, *qui ne saisissent, tant leur foiblesse est extrême, tracer dans l'air avec deux doigts, ces Hiéroglyphes sacrés, que le Peuple dévot appelle Bénédictions*. En blâmant l'intempérance du *Sénateur* Eupotime, *de cette Fraternité organisée, qui ne font rien autre chose sur terre que boire, dormir & jaser*, n'a-t-il pas donné lieu à son ressentiment ? Ce ne sont là, je l'avoue, que des conjectures ; mais peut-être sont-elles assez bien fondées. Tout homme qui a vécu en Cour, trouve toujours assez de prétextes pour faire condamner au feu & le Livre où l'on découvre sa turpitude, & celui qui en est l'Auteur. Témoin l'infortuné *Grandier*, brulé vif comme Magicien, pour avoir écrit contre le Cardinal de *Richelieu* ; témoin *Servet*, qui subit à Genève le même supplice, à la sollicitation de l'aigre & de l'intolérant *Calvin*.

Le motif qui a porté notre Auteur à publier son Livre est, comme il l'avoue lui-même, d'un côté

de l'amour-propre, & de l'autre l'amour de la Vertu. Enflammé pour elle d'un zèle apostolique, il voudroit rendre tous ses Lecteurs vertueux. „ Je „ sai bien, dit-il, que je n'y réussirai pas : mais, „ si j'étois sûr d'en gagner seulement un sur mille, quelque pénible que soit le métier d'Auteur, „ je ne ferois plus que des Livres, & tous sur la „ même matière". Conformément au titre de cet Ouvrage, ce sont *les Mœurs* qui en font l'objet; la Religion n'y entre qu'autant qu'elle concourt à donner des Mœurs; & comme la Religion naturelle suffit pour cet effet, l'Auteur ne va pas plus avant. Il veut qu'un Mahométan puisse le lire aussi bien qu'un Chrétien: il écrit pour les quatre parties du Monde. On pourra se former une légère idée de son stile & de sa manière de penser par le détail que je vais donner de ce qui est contenu dans quelques-uns des Chapitres de son Livre.

De la Vertu.

Il faut mettre une grande différence entre l'honnête homme & l'homme vertueux. Tous les honnêtes gens ensemble ne valent pas un homme vertueux : ceux-là ne tiennent leurs titres que de leur bonheur, de leur opulence, & de leurs protections. „ Logez dans un magnifique Hôtel un „ heureux Concussionaire, que les besoins de l'Etat ont enrichi; donnez-lui un Suisse, des Livrées, un nom de Terre, il jouit de la misère „ publique, sa maison est élevée sur les ruines de „ cinq cens Familles : n'importe, il est honnête „ homme, puisqu'il est riche & qu'il respire.

Otez à ce Concussionaire les appuis fragiles qui le soutiennent; son honneur, qui en dépend, é-

prouvera les mêmes révolutions que ſa fortune A ne prendre l'honneur que ſur le pié courant, que devient celui de nos honnêtes gens, quand le charme de leur grandeur eſt diſſipé. Pour l'homme vertueux, ce ſont *les bonnes Mœurs* qui font ſes titres; titres ſolides, auxquels l'adverſité loin de l'en dépouiller, ajoute un nouvel éclat. „ Le „ Miniſtre Aſſyrien, ennemi de la Nation Juive, „ perd l'honneur avec la vie. Mais j'eſtime *Fou-* „ *quet* dans ſa diſgrace, & je révère *Saint Louis* „ dans les fers".

De l'amour qu'on doit à Dieu.

L'Auteur ſuppoſe ici, & avec raiſon, qu'il n'eſt point d'Amour deſintéreſſé. Quiconque prétend qu'on peut aimer quelqu'un pour lui-même, ne ſe connoit guère en affection. L'Amour ne nait que du raport entre deux objets, dont l'un contribue au bonheur de l'autre. Delà vient que „ toutes „ les perfections de Dieu, dont il ne reſulte rien „ pour notre avantage, peuvent bien nous cauſer „ de l'admiration, & nous imprimer du reſpect; „ mais elles ne peuvent pas nous imprimer de l'a- „ mour. Ce n'eſt pas préciſément, parce qu'il eſt „ tout-puiſſant, parce qu'il eſt grand, parce qu'il „ eſt ſage que je l'aime: c'eſt parce qu'il eſt bon, „ parce qu'il m'aime lui-même, & m'en donne „ des témoignages à chaque inſtant. S'il ne m'ai- „ moit pas, que me ſerviroient ſa toute-puiſſan- „ ce, ſa grandeur & ſa ſageſſe? Tout lui ſeroit poſ- „ ſible, mais il ne feroit rien pour moi: ſa ſouve- „ raine Majeſté ne ſerviroit qu'à me rendre vil à „ ſes yeux; il ſauroit les moyens de me rendre „ heureux, mais il les négligeroit. Qu'il m'aime

„ au

„ au contraire, tous ſes attributs me deviennent
„ précieux : ſa ſageſſe prend des meſures juſtes
„ pour mon bonheur ; ſa toute-puiſſance les exé-
„ cute ; ſa Majeſté ſuprême me rend ſon amour
„ d'un prix infini ".

Ne fait-on pourtant pas cet Amour un peu trop intéreſſé ? S'il eſt vrai que *l'Amour ne naiſſe que du rapport entre deux objets, dont l'un contribue au bonheur de l'autre*, comment voulez-vous que Dieu ſoit aimé par une Créature dont la vie eſt pleine de miſères & d'infortunes ? Quel eſt le *bonheur* de cet Eſclave qui gémit depuis trente ans ſous le joug d'un Maître dur & impitoyable? Quel eſt le *bonheur* de cet Anglois, qui a paſſé tous ſes plus beaux jours dans une profonde mélancolie, qui n'a gouté aucun plaiſir, & qui eſt ſur le point de s'ôter la vie par deſeſpoir ? Quel eſt le *bonheur* de cet honnête homme qu'un Miniſtre, animé d'un faux zèle de Religion, laiſſe pourrir depuis tant d'années dans un ſombre cachot ? Ils vivent, il eſt vrai, tous ces Infortunés ; mais la vie eſt-elle un bien lorſqu'elle eſt à charge ? Il y a des Hommes qui ſemblent n'être nés que pour ſouffrir & être toujours miſérables.

Je ne ſai ſi les bonnes Ames ne ſeront pas un peu ſcandaliſées du parallèle que fait l'Auteur, de l'Amour de Dieu avec cet autre Amour que les Dévots appellent profane, & à qui nous ſommes tous redevables de notre exiſtance. Il prétend que ce parallèle n'a en lui-même rien d'indécent, parce que l'Amour n'eſt un vice que dans les coeurs vicieux. „ Qu'on ne s'imagine point, *dit-il*, que
„ l'Amour de Dieu ſoit fort différent de celui-là:
„ il n'y a pas deux manières d'aimer ; on aime de

„ même son Dieu & sa Maitresse ; & ces diver-
„ ses affections ne diffèrent l'une de l'autre que
„ par la diversité de leurs objets & de leurs fins.
„ Ainsi l'Homme pieux, pénétré pour son Dieu
„ de sentimens semblables à ceux d'un Amant
„ passionné, voudroit le voir, le posséder, lui
„ être uni.

Notre Philosophe Moraliste ne se trompe-t-il pas, en disant qu'*il n'y a pas deux manières d'aimer*, & qu'*on aime de même son Dieu & sa Maitresse* ? L'Amour de la Musique n'est pas le même que celui que procure un beau Spectacle ; ce sont deux affections toutes différentes ; l'une appartient à l'Organe de l'Ouïe, l'autre à l'Organe de la Vue, & elles excitent toutes deux dans l'Ame des sentimens différens. L'Amour, cette passion commune à tous les Animaux, & que la Nature a inventée pour leur plaisir, diffère aussi infiniment des autres affections qui portent ce nom, & ni son Organe, ni son sentiment n'ont rien de commun avec les autres Sens. *La beauté de l'esprit donne de l'admiration, celle de l'ame donne de l'estime, & celle du corps donne de l'Amour. L'estime & l'admiration sont assez tranquiles ; il n'y a que l'Amour qui soit impétueux.* C'est ce que dit le Patriarche des Philosophes modernes (*a*). Or, suivant cette ingénieuse pensée, si c'est la beauté du corps qui donne de l'Amour, comment *aimer-on de même son Dieu & sa Maitresse*, puisque Dieu n'a point de corps ? D'ailleurs ce parallèle de l'union d'un Amant avec sa Maitresse & de l'union

(*a*) *Mr. de Fontenelle.*

nion de l'Homme avec Dieu, ne ſauroit jamais avoir lieu que dans un ſens très éloigné. On ſe perd, on s'abîme, lorſqu'en parlant de Dieu, on veut approfondir ce qu'on dit.

Du reſte, l'Auteur a cru devoir ſe juſtifier du choix qu'il a fait de cette ſorte d'Amour pour modèle de l'Amour de Dieu. *L'Amour*, dit-il, *eſt de toutes les affections celle qui remue l'ame avec le plus d'empire & de vivacité.* Il auroit pu ajouter, que le plaiſir de l'Amour eſt le plus grand des plaiſirs, & qu'on eſt heureux quand on aime.

Amour, c'eſt à toi que je livre
Le court eſpace de mes jours,
Et je ne voudrois toujours vivre
Que pour pouvoir aimer toujours.

Tu fais le charme de tout âge;
Tout âge languit ſans tes feux:
Tendre, jaloux, conſtant, volage,
Pourvu qu'on aime, on eſt heureux (a).

C'eſt une prévention aſſez généralement répandue parmi les Chrétiens, qu'on ne ſauroit aimer Dieu, ſans contrarier tous les inſtincts de la Nature. On ne s'aviſe effectivement guère de vanter la ſainteté d'un homme, qui fait tous les jours les quatre repas, qui mange indifféremment chair ou poiſſon, qui porte des habits propres & couche ſur le duvet, qui aime tendrement ſon Epouſe, & prend plaiſir à l'en aſſurer; quelques vertus qu'il ait d'ailleurs, quelques bonnes actions qu'il ait faites. „ On canoniſe à Rome, des Papes, des A-

„ na-

(a) *De la Motte.*

„ riachorètes, des Fondateurs d'Ordres, & des
„ Squelètes anonymes, quand on ne trouve rien
„ de mieux; mais on n'y canoniſe guère des Pè-
„ res de famille vertueux, s'ils n'ont été Rois,
„ ou du moins Ancêtres de Rois. Il eſt certains
„ Dévots qui s'imaginent que, pour bien aimer
„ Dieu, il ne faut aimer que Dieu; qu'il eſt ja-
„ loux, & ne veut pas qu'un Epoux ſoit amou-
„ reux de ſa Femme, ou un Amant de ſa Maitreſ-
„ ſe. Ils le peignent comme un Mari fantaſque
„ & biſarre, qui feroit un crime à ſon Epouſe d'ê-
„ tre attachée à ſon Serin. A force de ſophiſtiquer
„ l'amour Divin, on eſt venu à s'imaginer qu'il
„ n'y a que des hommes extraordinaires, qui ſoient
„ capables d'un ſentiment ſi relevé. On eſt bien
„ éloigné de croire qu'un homme d'une vertu
„ commune puiſſe atteindre juſques-là; & l'on
„ regarderoit chez les Chrétiens comme un blaſ-
„ phême, de ſuppoſer qu'un Turc pût aimer Dieu.

Du Culte intérieur qu'on doit rendre à Dieu.

Le Culte intérieur réſide dans l'Ame, c'eſt le ſeul qui honore Dieu, & qui ſoit digne de lui. C'eſt auſſi celui que vouloit rétablir dans le Monde le *Deſtructeur des Cérémonies Judaïques*, comme il paroit par cette belle réponſe qu'il fit à la *Samaritaine*, lorſqu'elle lui demanda ſi c'étoit ſur la Montagne de *Sion*, ou ſur celle de *Séméron*, qu'il falloit adorer. *Le tems vient*, lui dit-il, *que les vrais Adorateurs adoreront en eſprit & en vérité*. Si ce tems eſt déja venu, il n'a pas duré long-tems: on eſt redevenu Juif ou Payen.

C'eſt ainſi qu'avoient adoré les prémiers Pères du Genre-humain, & ces Hommes renommés dans

dans les Archives du Peuple Juif, qu'on appelle *Patriarches*. Ils n'avoient ni Temples ni Oratoires, point d'heures fixées pour la prière, point de formules d'Oraisons dressées, point de Rites ni de Cérémonies, point de Prosternations ni de Génuflexions. L'établissement des pratiques extérieures & des Cérémonies est l'époque de la décadence du Culte intérieur.

Du Culte extérieur.

N'accusera t-on pas notre Philosophe Moraliste d'enseigner ici une espèce de Déisme & l'indifférence des Religions? Que le Lecteur en juge par ce que je vais extraire de cet Article.

C'est aux Prêtres qu'on doit tout l'appareil du Culte extérieur. Ils crurent le rendre plus agréable à Dieu en le surchargeant de cérémonies. Ils imaginèrent des Jeux, des Danses & des Processions, des Impuretés légales & des Expiations superflues. La Religion dégénera chez toutes les Nations en de vains Spectacles. Comme les lumières de la Raison ne dictoient rien de précis sur la manière d'honorer Dieu extérieurement, on ne fut pas longtems d'acord sur cette matière. C'est à la seule Religion naturelle qu'il apartient d'être uniforme & invariable: toute autre est infailliblement sujette à des partages, des divisions & des vicissitudes.

De ce partage naquit un autre désordre. Les différentes Sectes que forma la diversité du Culte, conçurent les unes pour les autres du mépris & de l'animosité. Celles sur-tout qui se piquèrent du plus scrupuleux rigorisme, eurent grand soin d'établir, que quiconque rendoit à Dieu des hon-

leurs qu'elles proscriveient, qui ne lui rendoit pas ceux qu'elles avoient mis en vogue, étoit l'objet de son courroux, & le seroit un jour de ses vangeances. Delà ces haines irréconciliables, qui firent tant de fois couler le sang des Sectaires, sans jamais assouvir leur barbare acharnement. On a beau faire des efforts généreux pour la paix : quoi qu'ordonne la Religion Chrétienne elle-même, la plus pacifique de toutes dans la théorie, on ne se fait point à aimer des Damnés : cette méthode fanatique de dévouer des Hommes vivans à l'Enfer, n'est propre qu'à les faire massacrer.

L'Auteur croit qu'il est nécessaire de faire des actes extérieurs de Religion ; mais il prétend que cette necessité ne prouve rien en faveur de tel ou tel Culte particulier. „ Parmi ces signes destinés „ à répandre l'esprit de piété dans les cœurs, en „ est-il quelques-uns que Dieu affectionne singu„ lierement ? S'il en est, que le Théologien se pré„ sente, qu'il parle & me convainque. Pour moi, „ en attendant sa décision, je me renferme dans „ la sphère de la saine Raison ".

Le Culte intérieur est unique, il est connu de tous les Hommes ; mais il est une infinité de signes arbitraires par lesquels on peut marquer ses sentimens de piété envers Dieu. Tous ceux qui sont institués à cette fin sont innocens. „ Un Serpent „ tourné en cercle, la queue rentrant dans la tête, „ étoit chez les Egyptiens, un symbole clair de „ l'Eternité. Le Cercle ailleurs représentoit la Di„ vinité : chez les Hebreux elle étoit figurée par „ un Triangle. Les Cananéens se purifioient par „ les flammes ; les Juifs par des ablutions. Qu'im„ porte, en effet, qu'on peigne Dieu rond ou trian-

„ gu-

„ guliere, pourvu qu'on entende exprimer, ſoit
„ par le Cercle ou par le Triangle, qu'il eſt le
„ plus parfait de tous les Etres? Qu'importe qu'on
„ exprime la pureté par l'eau ou par le feu.... ?
„ Qu'importe qu'on immole à l'Etre Suprême
„ un Bœuf ou un Eléphant, une Brebis ou un
„ Bouc, un Merle ou un Cygne, &c ?

Des Hommes ſortant des mains de la Nature, & raſſemblés de tous les coins de la Terre pour conférer en commun ſur l'hommage qu'on doit à Dieu, ou rejetteroient tous les Cultes établis, ou s'il en eſt un qui mérite d'être affermi ſur les ruines des autres, ce ſeroit celui-là qu'ils choiſiroient unanimement. „ S'il eſt une ſorte d'hommage que
„ Dieu exige des Hommes par préférence à tout
„ autre, il faut bien qu'il ait pris ſoin de les en in-
„ former tous; ou croira-t-on qu'il attende après
„ nos Prêtres, & nos Docteurs, pour nous don-
„ ner des idées juſtes en matière de Religion ?....
„ L'unité (des Membres de la Société) a été
„ malheureuſement rompue par la multitude des
„ Cultes différens. Dans cet état le devoir du Sa-
„ ge eſt de s'attacher au Culte intérieur, qui n'eſt
„ pas ſuſceptible de diverſité. Et quant au Culte
„ extérieur dans lequel il eſt né, s'il eſt compati-
„ ble avec les principes de la Religion naturelle,
„ il doit ſe faire une loi de n'y jamais donner at-
„ teinte, ni en le troublant, ni en l'abjurant. Je
„ pardonne à un Turc d'être Muſulman; mais je
„ ne pardonne pas à un Chrétien de le devenir. Il
„ y a pis que du fanatiſme à allarmer les conſcien-
„ ces pour des matières qu'on ne juge pas intéreſ-
„ ſer la gloire de Dieu".

Voila, ſi je ne me trompe, le Déiſme tout pur,

& marqué en termes bien clairs. Reconnoître un Dieu, Créateur de l'Univers, l'adorer intérieurement, & être bon Citoyen, cela ſuffit, ſuivant notre Philoſophe pour être ſauvé. Fréquenter une Egliſe Chrétienne ou une Moſquée, c'eſt à peu près la même choſe. Etes-vous né Muſulman, reſtez Muſulman. La Religion de *Mahomet* vaut bien celle du *Deſtructeur des Cérémonies Judaïques :* on adore également Dieu dans l'une & dans l'autre. S'il y avoit un Culte qui fût plus agréable à Dieu que tout autre, n'en auroit-il pas *informé tous les Hommes*, ſans laiſſer ce ſoin à *nos Prêtres* & à *nos Docteurs* ?

Il n'y a donc point de Révélation : la Religion Judaïque, la Religion Chrétienne n'ont donc pas Dieu pour Auteur. Notre Philoſophe vous dit nettement que non. Le Culte intérieur vient de Dieu ; les Cérémonies ſont l'ouvrage des Prêtres. N'ont-ils pas *imaginé* les *Jeux*, les *Danſes*, les *Proceſſions*, les *Impuretés légales*, les *Expiations ſuperflues* ? Venez Meſſieurs les Rabins, venez Prêtres, Miniſtres & Dervis, *s'il eſt des Signes que Dieu affectionne ſingulierement, préſentez-vous* à notre Philoſophe, *parlez*, *convainquez-le ; en attendant votre déciſion, il ſe renferme dans la ſphère de ſa ſaine Raiſon.* Miſſionaires ! Convertiſſeurs ! ceſſez de faire des Proſélites, *n'allarmez* plus les *conſciences pour des matières qui n'intéreſſent pas la gloire de Dieu.* Voila effectivement la porte ouverte à toutes les Religions. *Porta patens eſto, nulli claudatur Honeſto.*

De l'Orgueil.

On a une méthode d'*arbitrer* le mérite des Hom-

Hommes, très chimérique & très fauſſe, c'eſt de les eſtimer par le bruit qu'ils font dans le monde. L'Auteur en donne pluſieurs exemples ; je n'en citerai qu'un ſeul, dont le Public connoit peut-être l'Original. „ *Callimaque* eſt le Poëte à la mode, „ il tourne bien un Vers, & philoſophe aſſez paſ- „ ſablement ; mais la Nature comme épuiſée par „ la production de ſon eſprit, n'a mis dans ſon „ cœur ni droiture ni probité.

De la Patience dans les Maux naturels.

Par les Maux naturels, l'Auteur entend ceux que le Créateur a inſéparablement attachés à la condition humaine. Les incommodités de l'enfance, les douleurs de l'enfantement, la perte des perſonnes qui nous ſont chères, les infirmités de la vieilleſſe, & la mort ; voila, à ce qu'il prétend, tous les Maux naturels. Tous les autres, ou ſont des Maux chimériques, ou ſont les fruits amers des deſordres du Genre-humain. De tous les Maux naturels, il ne voit de ſérieux que la mort des perſonnes qui nous ſont chères, & la nôtre. Il ne ſait pas préciſément juſqu'à quel point les douleurs de l'enfantement ſont aigues ; mais il ſe perſuade qu'elles ſont ſuportables, *par l'intrépidité des Veuves qui ſe remarient, & par l'exemple des Bêtes, qui les ſoufrent patiemment.*

Ces deux exemples ne prouvent rien en faveur du ſentiment de l'Auteur. Ne peut-on pas dire que dans les Veuves, c'eſt l'amour du plaiſir qui l'emporte ſur la crainte de la douleur ? Le nombre prodigieux de Femmes, qui meurent dans l'acouchement, ou peu de tems après, prouve, ce me ſemble, qu'elles doivent avoir beaucoup ſouffert.

Une

Une Veuve, qui se remarie, se rapelle le plaisir qu'elle a goûté, elle s'en promet de nouveaux, elle se flatte d'une heureuse délivrance en cas de grossesse, ou ne regarde peut-être que dans le lointain les douleurs que l'enfantement pourra lui causer.

A l'égard des Bêtes, qui a appris à notre Philosophe, qu'elles *soufrent* ces *douleurs patiemment* ? Quelque patience même qu'on leur suppose, le dégré de douleur qu'elles ressentent alors n'en est pas pour cela plus connu. Les Bêtes peuvent quelquefois soufrir beaucoup, & cependant fort patiemment. Leur Instinct l'emporte même souvent à cet égard sur notre Raison.

De la Bonté.

Entre autres remarques importantes que fait l'Auteur dans cet Article, en voici une touchant l'excessive sévérité des Loix de Police contre les Malfaiteurs, terme par où l'on entend communément les Voleurs & les Meurtriers. On juge d'ordinaire ces derniers dignes de mort, en vertu de la Loi du Talion, qu'on regarde comme émanée de la Loi naturelle, sans qu'on sache sur quel fondement. Notre Auteur n'aprouve pas cette sorte de punition. Il ne croit pas que la Loi naturelle, qui n'inspire que la douceur & l'indulgence, soufre qu'on réprime les Méchans par des inéchancetés, & qu'on punisse les Homicides par le meurtre. „ Je „ n'ai, *dit-il*, jamais été persuadé que Dieu ait per- „ mis aux Hommes de se détruire les uns les au- „ tres. Un Citoyen trouble la police de l'Etat: „ empêchez-le de le faire; vous le pouvez sans „ l'attacher à un Gibet".

J'en

J'en conviens, on peut empêcher un *Meurtrier* de commettre de nouveaux crimes, *sans l'attacher à un Gibet*; mais le nombre des Meurtriers n'augmenteroit-il pas sans la crainte de la Potence? D'ailleurs punir de mort un Scélérat, ce n'est pas commettre des *meschancetés*: la *destruction* d'un Homme est, je l'avoue, un mal physique, mais un mal souvent très nécessaire, & dont il résulte un grand bien pour la Société.

A l'égard des Voleurs qu'on met à mort, il trouve qu'il n'y a aucune proportion entre leur crime & la punition qu'on leur inflige. „ Employez-les, *dit-il*, comme Forçats à des travaux utiles: „ la perte de leur liberté les punira encore assez rigoureusement de leur forfait, assurera suffisamment la tranquilité publique, tournera en même „ tems au bien de l'Etat, & vous sauvera le reproche d'une injuste inhumanité.

Si les roues & les gibets, si la crainte d'une mort infâme, si la Religion même n'est pas un frein suffisant pour retenir les Scélérats dans leur devoir, peut-on se flatter que la simple menace des Galères *assurera suffisamment la tranquilité publique*? On doit cependant savoir bon-gré à l'Auteur de ses sentimens d'humanité, & je souhaiterois de tout mon cœur que ce qu'il propose pût avoir lieu.

Je crois devoir prévenir le Lecteur sur un reproche qu'on pourroit me faire. Vous avancez, me dira-t-on, que ce Philosophe n'enseigne point l'Irréligion, & cependant vous faites voir tant par ses propres paroles, que par les conséquences directes que vous tirez de sa doctrine, qu'il prêche ouvertement le Déisme & l'indifférence des Religions? Un Homme qui sape par les fondemens toute la Reli-

Religion Chrétienne, qui n'en recommande que l'écorce, & cela même par politique, mérite-t-il de paſſer pour bon Citoyen dans un Etat Chrétien, quelque vertueux qu'il ſoit d'ailleurs, & ſon Ouvrage n'eſt-il pas digne du feu?

Tout honnête Homme que me paroiſſe l'Auteur, quelque eſtime que j'aye pour ſon mérite & ſes talens, je n'ai garde de faire ſon apologie. Je laiſſe au Public éclairé à le juger. Qu'il me ſoit cependant permis de répondre à l'objection propoſée. Enſeigner qu'il y a un Dieu Créateur, Rémunérateur; qu'il faut l'aimer, l'adorer & donner au Peuple des marques extérieures du Culte intérieur qu'on lui rend, n'eſt pas, ce me ſemble, enſeigner l'Irréligion, c'eſt recommander toute Religion qui a pour baſe la Loi de Nature, & l'idée des perfections de Dieu. L'Auteur a eu ſoin d'avertir qu'il écrit *pour les quatre parties du Monde*, pour le Chrétien & pour le Mahométan. Impartial, tolérant, débonnaire, il aime tous les Hommes vertueux, de quelque Religion qu'ils ſoient. Il a voulu contenter toutes les Sectes. S'il ſe fût déclaré Quaker, on l'eût traité de Fanatique; s'il ſe fût dit Calviniſte, on l'eût appellé Hérétique; s'il ſe fût avoué Catholique, on l'eût fait paſſer pour Idolâtre. Il a cru devoir garder un juſte milieu, en ſe *faiſant tout à tous*, & obſervant, en qualité de Médiateur, une eſpèce de Neutralité.

Son but me paroit avoir été de faire regner la paix dans le Monde. Je ne ſai s'il y réuſſira. L'exemple d'*Eraſme*, de *Melanctou*, de *Grotius*, de *Bayle*, de *Locke* & de *Leibnitz*, devroient l'avoir détourné de ce projet. Je ne vois pas que les Chefs d'aucune Secte ſoient fort diſpoſés à entendre

dre parler de paix à de telles conditions ; ils aiment encore mieux la guerre. Pour réunir tous les Hommes au même point en fait de Religion, il faudroit détruire toutes les Religions, & en bâtir une nouvelle sur leur ruine. Voila un projet ; mais il est chimérique, & par conséquent toute réunion de cette nature me paroit impossible. D'ailleurs qui est-ce qui osera paroître en qualité de Médiateur. Pour être bon Médiateur il faut être Neutre. Mais pour être Neutre en fait de Religion, il n'en faut point avoir, & tout Homme qui feroit profession d'être sans Religion, ou qui n'admettroit que la Religion naturelle, seroit regardé comme un monstre, comme un objet digne de l'exécration du Genre-humain. Y-a-t-il quelqu'un qui voulût se charger de pareille fonction? Je ne le conseillerois à personne ; il y a trop de risque à courir.

ARTICLE V.

LES PRE'JUGE'S *du* PUBLIC, *avec des Observations*, par MR. DENESLE. Deux Volumes *in* 8. le prémier de 412 pages, le second de 468, sans la Préface & la Table des Chapitres. *Paris* chez *Giffart*, 1747.

VOici un homme d'esprit qui entreprend de détruire les Préjugés, tandis qu'il donne lui-même à entendre, que c'est une entreprise inutile, un projet tout-à-fait chimérique. „ L'Auteur, „ *dit-il* (*a*), avant de parler du Public *regnant*, „ rap-

(*a*) Préface.

„ rappelle celui des Siècles passés, & en fait la
„ comparaison, pour montrer que les Hommes
„ ont toujours jugé comment ils jugent, & ont
„ toujours été ce qu'ils sont.

Cela n'est-il pas fort plaisant? Si *les Hommes ont toujours jugé comme ils jugent, s'ils ont toujours été ce qu'ils sont*, pourquoi entreprendre de les réformer? Quelle apparence qu'on fasse aujourd'hui changer les Hommes, s'ils ont toujours été les mêmes dans tous les Siècles! Une conduite si constante, si uniforme, ne mérite pas le nom de préjugé, c'est la nature même de l'Homme, c'est un effet de la disposition de son Cerveau. Mais l'Auteur ne se trompe-t-il pas? Est-il bien vrai que *les Hommes ont toujours jugé comme ils jugent*? Non. La Religion a changé de face; les mœurs, les coutumes ne sont plus les mêmes. L'esprit de l'Homme est susceptible d'une variété infinie, il rejette aujourd'hui ce qu'il adoptoit hier, un rien le fait changer. *Descartes* a établi sa Philosophie sur les ruines de celle d'*Aristote*, & *Newton* a fondé la sienne sur les ruines de celle de *Descartes*. Voilà l'effet du préjugé. On ne juge donc pas toujours de même; & c'est ce que l'Auteur auroit dû d'abord établir, puisque c'est sur cela qu'est fondée toute sa critique.

Son plan est vaste & varié. Il s'attache principalement à relever les *ridicules* du Public, & sur-tout ceux des Gens de Lettres. Il n'épargne ni les morts ni les vivans: il nomme les premiers, il ne pouvoit s'en dispenser; il ne nomme pas les derniers, lorsqu'ils deviennent le sujet de sa critique, mais il les fait assez connoître. Il avertit cependant que, dans ses portraits, *il n'a eu particulierement personne*

en

en vue, & qu'ils ne sont faits que de pièces de rapport. Il ne faut pas l'en croire, c'est une ironie, il rioit sous cape en écrivant cela. Sa maxime est celle-ci: *parcere Personis, dicere de Vitiis.*

L'un des prémiers objets de sa critique est l'Homme en général. *L'Homme*, dit-il, *de sa nature est fait pour imiter. Quelque talent qu'on lui suppose, rarement il est créateur.* Voici de quoi le prouver. Nous n'aurions point l'*Enéide* sans l'*Iliade*. Nous n'aurions pas *Cicéron* sans *Démosthène*. *Pindare* a fait *Horace*; & ils ont produit tous deux dans ces derniers tems *Malherbe*, & *Rousseau*. *Boileau* doit ses Satires à *Juvenal*, qui devoit les siennes à *Horace* & à *Lucile*; comme ceux-ci devoient les leurs à quelques autres Satiriques qui les ont précédés. *Aristophane*, *Plaute*, & *Térence* ont fait sentir à *Molière* ce que c'étoit que la Comédie. *Corneille* & *Racine* ont appris de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Sénèque*, même, & de *Lucain*, à faire parler des Héros sur la scène. Et Mr. *de Voltaire* n'eût jamais imaginé la Henriade, s'il n'eût pas lu vingt Poëmes épiques. On peut dire la même chose des autres Arts & Talens. On sait bien quand la prémière Horloge a paru: mais sait-t-on quand la prémière roue a été inventée? La France n'a bien connu l'Architecture, la Peinture, la Sculpture & la Musique, que quand elle a commencé à copier l'Italie. C'est l'imitation qui fait les Maitres. Que leur resteroit-il, si l'on les obligeoit de restituer tout ce qu'ils prennent, ou s'il leur falloit en rendre compte?

C'est ainsi que parle l'Auteur. Mais lui, qui critique tant les Grands-hommes, & sur-tout les Modernes; Lui qui, d'un trait de plume, enlève aux

uns & aux autres la gloire de l'invention, ne mérite-t-il pas qu'on le critique à ſon tour ? Si, comme il le dit, *l'Homme, de ſa nature, eſt fait pour imiter*, n'eſt-il pas auſſi fait pour inventer ? Remarquez bien qu'il élève l'Homme, lors même qu'il veut l'abaiſſer, puiſqu'on ne ſauroit ſuppoſer un Copiſte ſans ſuppoſer un Auteur. Nie-t-on qu'il y ait des inventions ? Il y en a d'anciennes, il y en a de nouvelles, même en aſſez grand nombre ; tout le monde en convient ; il y a donc des Inventeurs, & parmi les Anciens, & parmi les Modernes.

Notre Critique fait paſſer ici en revue la plupart des Grands-hommes de l'Antiquité, bien plus pour faire remarquer leurs défauts, que pour faire l'éloge de leurs talens & de leur habileté. C'eſt apparemment pour ſuivre ſa maxime, *dicere de vitiis*. Il prétend qu'aujourd'hui on ſe rendroit infailliblement ridicule, ſi pour une certaine façon de penſer & de s'exprimer, l'on vouloit, par exemple, imiter la galanterie d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Tibulle*, de *Catulle* même & de *Virgile*. Entre les Odes qu'*Horace* a faites pour ſes Maitreſſes ; entre les Elégies d'*Ovide*, & de *Tibulle* ; *il y en a*, dit-il, *plus d'une que l'on ſifleroit ſans façon, & que l'on ne trouveroit rien moins que galante*. C'eſt ce qu'il tache de faire voir par des exemples ; & ces exemples ſemblant prouver en ſa faveur.

Virgile n'eſt pas plus épargné qu'*Horace*. Quelle Femme ne feroit pas fuir un Poëte galant, ſi, pour lui exprimer l'excès de ſa tendreſſe, il lui déclaroit *qu'il la cherche par-tout avec la même ardeur qu'un Loup pourſuit une Chèvre* (a). Compa-

(a) *Virgile*, Eclog. *Alexis*.

paraiſon fauſſe, dit notre Critique, & qui ſignifie trop, puiſqu'un Loup ne pourſuivit une Chèvre que pour l'étrangler.

On nous donne *Tite-Live* pour un excellent Hiſtorien; c'eſt un Modèle achevé. Cependant un Hiſtorien d'aujourd'hui qui affecteroit de lui reſſembler, & qui, à ſon exemple, chargeroit ſon Hiſtoire de Harangues qui n'auroient jamais été prononcées par ceux dans la bouche de qui il les mettroit; qui feroit précéder chaque Bataille, chaque Combat, d'une pièce d'éloquence débitée avec art par un Général; qui, par-deſſus tout cela, donneroit dans le prodigieux, & fatigueroit ſes Lecteurs de récits & de contes inſipides; un tel Hiſtorien ſeroit-il fort eſtimé? Lui paſſeroit-on tout cela en faveur de la pureté de ſon ſtile? Il y a bien de l'aparence que non.

Quelle idée doit-on ſe former des Muſiciens d'autrefois, de ces *Orphées*, de ces *Amphions*, & de tant d'autres dont il ne nous reſte que les noms? Une idée fort peu avantageuſe, ſuivant Mr. *Deneſle*. Il croit en effet, & peut-être ne ſe trompe-t-il pas, que ſi nos Muſiciens leur reſſembloient exactement, ils mériteroient à peine une place dans un Orqueſtre de Foire: leurs Inſtrumens, quelques miracles que l'on en raconte, ne donnent pas une grande idée de leur Muſique.

Boileau eſt, de tous les Modernes, celui à qui notre Auteur trouve le plus de défauts; auſſi ne l'épargne-t-il pas. Dès que ce Poète ſe fut érigé en Dictateur du Parnaſſe, il s'arrogea le droit de médire impunément. Malheur à tous ceux qui lui déplûrent, & dont les noms purent entrer dans un Vers, ſans en déranger l'harmonie. Après avoir

joui assez longtems de ce despotisme, il fut tourné lui-même en ridicule ; & la prémière attaque qu'on lui livra, fut presque aussitôt suivie d'une déroute générale. Ce même Public, que la lecture des Satires de *Boileau* avoit si agréablement amusé, ne vit plus dans ce même homme, qu'il avoit auparavant regardé comme un Poète sublime, qu'un exact, mais stérile Versificateur ; &, qui pis est, un Esprit caustique & dangereux. Sa dixième Satire lui fit elle seule plus de tort que toutes les autres ensemble. Il y attaquoit un peu trop rudement la Divinité de Paris, le Beau-Sexe, qu'apparemment il n'aimoit pas, ou dont il n'étoit peut-être point aimé.

La conjuration devint générale. Quelques-uns de ses Confrères relevèrent finement ses bévues. Les Femmes, qu'il avoit outragées, ne l'épargnèrent point, & lui auroient fait très volontiers le même traitement qu'autrefois les Bacchantes firent à *Orphée*. Elles aigrirent contre lui, les unes leurs Maris, les autres leurs Amans ; celles-ci leurs Parens, celles-là leurs Directeurs ; & crièrent toutes à l'Assassin. Les Tartufes, redoutables ennemis en tous tems & en tous Païs, & pour qui la vengeance a tant de charmes ; les Tartufes, qu'il avoit eu la témérité d'aller regarder sous le masque, se fourèrent dans la mêlée, & avec des armes sacrées, lui portèrent leur coup. Ils se plaignirent amèrement de ce que l'on permettoit l'impression d'un Ecrit aussi scandaleux, aussi indécent, aussi contraire à la vérité, aussi préjudiciable aux bonnes mœurs, & enfin aussi peu conforme au respect que l'on doit à la Religion, qui manque rarement d'être offensée quand ils le sont.

En-

En vain le Grand *Arnaud* tailla sa plume pour colorer la sotise de son Ami : on ne l'écouta pas. Et malgré tout ce qu'il put dire lui-même pour sa défense, il se vit traité chez tout le Beau-monde, de *froid Rimeur*, de *Copiste*, ou de *servile Imitateur*, de *Plagiaire*, d'*Homme de peu d'érudition*, de *mauvais Plaisant*, & d'*impertinent Auteur*. Ce qu'il avoit dit de lui-même, sans le croire, on le dit alors, comme si l'on en eût été persuadé. On publia qu'il n'étoit rien de plus qu'un *Gueux revêtu des dépouilles de Juvenal & d'Horace*. La faveur l'avoit enivré ; ses Rieurs l'avoient gâté ; un long succès l'avoit rendu *Fat* ; il étoit naturel qu'il se crût tout permis. Voila *Boileau* bien maltraité ; méritoit-il de l'être à ce point ?

Mr. de *Fontenelle* n'a pas lieu de se plaindre du jugement qu'en porte notre Critique ; il peut bien le mettre au rang de ses admirateurs, du moins pour ce qui regarde le genre pastoral. „ Il a relevé, dit „ celui-ci en le citant, la simplicité champêtre, „ par beaucoup de délicatesse. Il a ôté à ses Bergers les *Guêtres* & les *Sabots*. Sans les rendre „ magnifiques, il les a habillés avec élégance. Il „ les a amenés à la Ville & à la Cour. Il a chanté „ les Forêts ; mais en les chantant, il les a rendues „ dignes du monde le plus poli. Il s'est accommodé au gout de son siècle ; & par-là il a si bien réussi, que de longtems il ne prendra envie à aucun „ Poëte de s'égaier après lui sur cette matière". Cela est fort flateur ; mais depuis bien du tems Mr. *de Fontenelle* n'a plus besoin d'éloges.

Dans un Chapitre où l'Auteur traite du Poëme Epique, il raporte en peu de mots le jugement du Public sur la *Henriade* de Mr. *de Voltaire*, mais

ſans ſe déclarer lui-même ouvertement au ſujet de cette fameuſe Pièce. Lorſqu'elle parut, quel fut l'étonnement de tout le monde! Que de critiques d'une part! que d'éloges de l'autre! Jamais ſur un Ecrit les Connoiſſeurs, ou ceux qui ſe donnent pour tels, n'ont été plus partagés. Il ſembloit que la Diſcorde, qui allume le feu de la Guerre Civile dans ce Poëme, eût produit le même effet ſur l'eſprit des Lecteurs. „ Hé quoi! diſoient les uns, „ rien n'eſt plus froid. Ce n'eſt qu'une Hiſtoire „ ornée & miſe en Vers! L'on ne fera jamais autre choſe. Contentons-nous d'admirer ce que „ l'Italie, l'Eſpagne même & l'Angleterre ont „ produit en ce genre, ſans qu'il nous ſoit jamais „ permis d'eſpérer rien de ſemblable..... Avec „ quelle élegance, diſoient les autres, & quelle „ dignité le Poëte n'a-t-il pas traité ſon ſujet! „ Quelle grace & quelle nature dans ſes deſcriptions! Quelle ordonnance, quelle expreſſion, „ & quelle vie dans ſes Tableaux! Quelle reſſemblance & quelle ame dans ſes Portraits! Quelle „ vérité & quelle majeſté dans le caractère de ſes „ Héros! Quelle ſageſſe dans ſes Allégories! „ Quelle harmonie & quelle pompe dans ſes Vers! „ Quel ordre dans toute la contexture de ſon „ Poëme"! Si Mr. *de Voltaire* n'eſt point encore le *Virgile* de la France, on ne peut du moins lui conteſter la gloire de lui avoir fait ſentir le prémier qu'elle peut en produire un. Cette Pièce ſuffit pour aſſurer l'immortalité à ſon Auteur.

Mr. *Deneſle* parlant de la variété des Goûts, fait à ce ſujet quelques reflexions qui m'ont paru fort ſenſées. On ſait que cette même variété de Goûts, qui ſe trouve parmi les Savans & les Gens de

de Lettres, ſe retrouve également parmi cette Multitude que l'on appelle *le Public*. L'Homme de Cour, le Militaire, le Magiſtrat, le Bourgeois, la Prude, la Coquette, le Petit-Maître, le Vieillard, tout cela ne ſe reſſemble preſque point pour le goût. Il y a plus. Les Gens de même eſpèce ſont encore différenciés entre eux, par l'humeur, le caractère, le tempérament, les paſſions. On en rencontre quelques-uns qui ne veulent que des Livres utiles & ſérieux. Il y en a qui n'en veulent que d'amuſans; des Tragédies, des Comédies, des Rélations. D'autres n'en cherchent que de frivoles; des Romans, des Hiſtoriettes, des *Contes de Fées & de Peau d'Ane*. D'autres n'en demandent que de pernicieux ou d'indécens. Ceux-ci préfèrent les Sciences abſtraites; ceux-là ne liſent que des Nouvelles, des Gazettes, des Journaux; & le plus grand nombre ne lit rien du tout. Telle Femme préférera *les Mille & une Nuits* à tous les Ouvrages de *Bayle*; & telle autre *les Cent Nouvelles Nouvelles* à ce que nous avons d'Hiſtoires les plus intéreſſantes. Il y a peu de Jeunes-gens qui n'aiment beaucoup mieux les *Femmes Galantes* de *Brantôme*, ou tel autre Ecrit de cette nature, que toutes les Maximes de *la Rochefoucault*.

Faut-il s'étonner après cela qu'un Auteur ſoit ſi ſouvent la dupe de la bonne opinion qu'il a de ſon Livre! Mais à qui doit-il s'en prendre, au Public ou à lui-même? Il voudroit ſans doute qu'on enviſageât ſon Ouvrage dans le même point de vue qu'il l'enviſage lui-même, & qu'on en fît le même cas qu'il en fait. Mais cette prétention eſt déraiſonnable, elle eſt injuſte. Les goûts ſont différens. Plait-on aux uns, on déplait aux autres. Rien n'eſt ni ne ſau-

roit être au goût de tout le monde. Qu'eſt-ce en effet que le goût de tout le monde? Eſt-ce autre choſe que l'aſſemblage d'une infinité de goûts différens? La Nature eſt infinie dans ſes combinaiſons, & par-là elle a ſi ſagement pourvu à tout ce qui peut affecter, non ſeulement les Sens de l'Homme, mais encore ceux de tout ce qui eſt animé, que rien ne manque en elle, & qu'elle n'a rien d'inutile à cet égard. La différence des Organes produit des Senſations & des affections différentes. C'eſt cette différence qui donne de l'averſion ou du panchant; c'eſt elle qui produit des effets ſi oppoſés; qui rend les mêmes choſes nuiſibles ou profitables. C'eſt par elle que ce qui eſt un poiſon pour un Animal, eſt un aliment pour un autre.

Vous vous plaignez qu'il y ait tant de ſots Ecrits. Mais cette plainte eſt-elle fondée? Ne voyez-vous pas qu'ils ſont faits pour cette multitude de ſots Eſprits qui les liſent? Vous allez ſans doute vous recrier ſur la ſotiſe de ces Lecteurs & ſur leur mauvais goût. Mais prenez-y bien garde, ce que vous appellez ſotiſe, ce que vous appellez mauvais goût, eſt ſouvent l'effet d'une certaine conformation des Organes & ſur-tout de celle du Cerveau; vous accuſeriez donc alors la Nature, vous vous en prendriez à Dieu même, l'Auteur de la Nature, & de cette variété prodigieuſe que vous remarquez & dans les Corps & dans les Eſprits. Il y a des Sots; ſoit: la Providence le veut, & elle a pourvu à leurs beſoins. Tout ce que Dieu a fait eſt bien, il eſt dans l'ordre.

Ne ſoutenez donc plus que l'Homme eſt imparfait;
Le Ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet.
Tout annonce dans lui la ſageſſe profonde

Du

Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce Monde.
Un état plus parfait ne lui conviendroit point ;
Son tems n'eſt qu'un moment, ſon eſpace qu'un point (a).

Eſt-ce combattre un préjugé, eſt-ce le détruire, que d'oppoſer préjugé à préjugé ? Voici ce qui me fait faire cette queſtion. Mr. *Deneſle*, qui a varié ſon Livre, & qui m'oblige par conſéquent à varier cet Extrait, a cru devoir examiner, dans un Chapitre fait exprès, juſqu'à quel point on doit accorder la liberté d'écrire ſur la Religion, ſur le Gouvernement, & autres ſujets qui peuvent intéreſſer le Public. Là il compare ce qui ſe pratique à cet égard en Angleterre, en Hollande, en France. Il ſe déclare ouvertement contre cette ſorte de liberté que ſe donnent les Ecrivains Anglois & Hollandois, & tâche de faire voir qu'il eſt de la bonne police de réprimer en France une pareille liberté. Ce qu'il allègue en faveur de ſon Syſtême eſt capable d'en impoſer, par le tour ingénieux qu'il a ſçu donner à ſes raiſonnemens ; mais ce n'eſt dans le fond qu'une lueur de vraiſemblance, il ſuppoſe de faux principes, il tire de très mauvaiſes conſéquences, le dirai-je, il raiſonne très mal, il décide ſans être en droit de décider, car la raiſon ſeule ſe donne ; enfin, il oppoſe préjugé à ce qu'il nomme préjugé, & ſur ce fondement il ſe donne gain de cauſe & chante victoire. Il bat des ailes comme un Oiſeau qui prend ſes ébats. C'eſt un plaiſir de l'entendre lorſqu'il parle ſeul & qu'il n'eſt pas contredit ; on croiroit preſque qu'il a toujours raiſon. Le Lecteur en jugera.

„ Seroit-ce ſeulement, dit ce Critique, la li-
„ berté avec laquelle les Etrangers, comme les

(a) Pope, *Eſſai ſur l'Homme.* „ An-

„ *Anglois*, par exemple, où les *Hollandois*, jet-
„ tent ſur le papier tout ce qui leur vient dans l'eſ-
„ prit, qui détermineroit un *François* à les préférer
„ à ſes Compatriotes ? A cela il n'y a rien à repli-
„ quer. Ils l'ont toute entière cette liberté, & nous
„ n'en avons point du tout de cette eſpèce. Mais
„ en quoi conſiſte-t-elle principalement ? Quelles
„ ſont ſes vues ? Quel privilège donne-t-on en ce
„ Païs-là, à un Bel-eſprit, à un Savant, à un Phi-
„ loſophe ? Eſt-ce de pouvoir impunément é-
„ gayer ſon imagination ſur différens Syſtêmes de
„ Politique, de Morale, de Religion, ſans en pou-
„ voir jamais trouver un qui ſoit raiſonnable ?
„ Eſt-ce de pouvoir ſans aucun ménagement é-
„ crire contre les Loix, le Gouvernement, les
„ Princes, les Miniſtres, les Magiſtrats ? Voila
„ donc à quoi ſe réduiſent les prérogatives de cet-
„ te *Liberté Angloiſe*, que quelques-uns nous
„ vantent tant ?

Quel feu ! Quelle vivacité ! Quelle tirade de queſtions ! Il s'aplaudit, il triomphe. Il interroge, il répond, comme bon lui ſemble. Mais voyons un peu ſi tout ce qu'il dit eſt auſſi bien fondé qu'il le prétend.

Oui, ſans doute, c'eſt une prérogative, de pouvoir dire & écrire ce qu'on penſe ſur le Gouvernement & ſur la Religion. Je m'explique. Lorſqu'un Prince enfreint les Loix fondamentales de l'Etat, lorſqu'il opprime & qu'il tiraniſſe ſes Sujets, n'eſt-il pas permis, ne doit-on pas même reclamer ſes droits ? Faut-il ramper en Eſclave devant un Miniſtre, un Magiſtrat, qui foulent aux pieds la juſtice ? Réſiſter aux abus qui menacent la ruine du Gouvernement, c'eſt appuier le Gouvernement. A

quoi

quoi ſervent les Loix ſi on les abandonne à la diſcrétion d'un Miniſtre ambitieux? Tout Homme, je l'avoue, qui donne atteinte à l'autorité légitime de ſon Souverain, lorſqu'il ne paſſe pas les bornes du pouvoir qu'on lui a confié, doit être regardé comme criminel de Lèze-majeſté. Tout Homme qui travaille à détruire les Loix, à renverſer le Gouvernement, eſt un mauvais Sujet, un Perturbateur du repos public. Si notre Critique n'a pas voulu dire autre choſe dans ce que je viens de citer, je ſuis de ſon avis. La *Liberté Angloiſe* ne conſiſte pas, comme il le donne à entendre, à *pouvoir écrire ſans ménagement contre les Loix, le Gouvernement, les Princes, les Miniſtres, les Magiſtrats*; mais à pouvoir ſe roidir contre les abus du Gouvernement, contre la tirannie des Rois, contre la violence des Miniſtres, contre l'injuſtice des Magiſtrats. Voila l'une des *prérogatives* des Anglois, & je laiſſe à juger ſi elle mérite qu'on en faſſe cas.

„ Si c'eſt un défaut de liberté, *continue l'Auteur*, que la défenſe de rien écrire qui ſoit contraire à la Religion, au bon ordre, & à la Police d'un Païs, & s'il s'enſuit delà que les Sujets d'une telle Domination ne ſoient pas libres, on pourroit donc conclure auſſi par ce même principe, que l'on eſt Eſclave par-tout où il eſt défendu d'empoiſonner.

L'Auteur ſuppoſe ici ce qui eſt en queſtion, & raiſonne ſur un faux principe. On ne dit point qu'il ſoit permis d'écrire contre l'ordre & la Police d'un Païs, lorſque cet ordre & cette Police ſont conformes aux Loix; cette liberté d'écrire ne doit être permiſe qu'en cas d'abus, & lorſqu'un Etat n'eſt pas gouverné ſelon ſes Loix.

Quant

Quant à la Religion, l'Auteur n'en parle ici ni ailleurs que d'une manière vague. Quelle Religion a-t-il en vue? En Angleterre il y a des Athées, des Déistes, des Juifs, des Chrétiens de toutes espèces. Ceux-ci, qui ne prêchent que la paix & la charité, quoique toujours en guerre entr'eux, ont pour ennemis communs les Athées, les Déistes, & les Juifs. Toutes les Sectes Chrétiennes sont tolérées en Angleterre, & chacune d'elles sert Dieu à sa mode. La dominante, celle qui a la pieuse ambition d'être la maîtresse des autres, est la Secte des Episcopaux, appellée l'Eglise Anglicane, ou l'Eglise par excellence. Ses Ministres ont seuls le Droit de posséder les grands emplois, & de recevoir les Dixmes. Toutes ces Sectes ayant la liberté d'exercer leur Religion, le Gouvernement fait peu d'attention aux guerres qu'elles se font. L'Arien, armé de la Raison & de l'autorité de l'Ecriture, attaque & se défend, sans craindre les foudres de l'excommunication ni la rigueur des Loix. On ne fouette plus les *Quakers*, on ne les attache plus au pilori, pour oser prêcher contre le Clergé, contre les Evêques & les Prêtres. Il leur est permis de défendre leurs dogmes, d'attaquer même la doctrine de leurs adversaires, comme il paroit par leur apologie dédiée au Roi *Charles Second* par *Robert Barclay*.

Je demande donc à l'Auteur, s'il croit qu'il est contre l'ordre de permettre à toutes ces différentes Sectes de parler & d'écrire pour faire valoir leurs opinions sur la Religion? Si cette permission est contre le bon ordre, il doit aussi être contre le bon ordre de leur permettre le libre exercice de leur Religion. Or ni l'un ni l'autre n'est contre l'ordre, puis-

puiſque ni l'un ni l'autre n'eſt contre les Loix de l'Etat. Depuis *Guillaume Trois* toutes les Sectes Angloiſes ont la liberté d'exercer leur Religion, & d'interpréter l'Ecriture comme bon leur ſemble. A l'égard des Déiſtes, quoiqu'ils ſoient en très grand nombre en Angleterre & qu'ils ſe trouvent répandus dans preſque tous les Ordres de l'Etat, il ne leur eſt pas moins défendu d'écrire qu'en France, on ſévit même contre eux, mais avec moins de rigueur que dans les Païs Catholiques. Dans les Etats Proteſtans, où l'on reſpecte l'humanité, on ne croit pas qu'un Homme mérite d'être brulé vif, pour oſer dire ou écrire qu'il n'eſt pas Chrétien. Les Juifs ne reconnoiſſent pas le Meſſie; les brule-t-on aujourd'hui en France? Cependant lequel des deux eſt le plus coupable, le Juif ou le Déiſte? Le prémier fait profeſſion publique de renier *Jéſus-Chriſt*, le ſecond n'en dit ni bien ni mal, il regarde tous les Cultes extérieurs comme des modes différens par leſquels on exprime la Religion naturelle.

„ Il n'y a point de Viſionaire, *dit encore notre* „ *Critique*, d'Entouſiaſte, de Fanatique, d'Im- „ poſteur, à qui il ne ſoit libre de ſuivre ſes idées, „ & de commencer du moins à débiter ſes rêve- „ ries. Il n'y a point de Bandit, il n'y a point de „ Cervelle brulée, à qui il ne puiſſe tomber dans „ l'eſprit qu'il eſt né pour *redreſſer les Torts*, pour „ délivrer les Petits de la tirannie des Puiſſans, & „ qui ne puiſſe en conſéquence courir le Païs juſ- „ qu'à ce qu'il ſoit attrapé. Si donc toutes les fo- „ lies, ſi tous les crimes ſont libres à tout le mon- „ de en quelque Païs que ce ſoit, ſi même les plus „ grands ſont quelquefois les plus aiſés à com-

„ met-

„ mettre, de quoi peuvent ſe plaindre les ama-
„ teurs, les prôneurs de la prétendue liberté? La
„ carrière eſt ouverte, qui les empêche de courir
„ & de débiter leurs maximes? La difficulté, di-
„ tes-vous, l'impoſſibilité les rebute; la ſévérité
„ des Loix les effraie. Qu'ils ſe tiennent donc en
„ repos; qu'ils ſe taiſent; qu'ils n'écrivent plus.
„ Mais s'ils devenoient les maitres! Alors que
„ tout ce qui eſt défendu ſoit toléré, permis, con-
„ damné. N'auront-ils plus rien à craindre? Ne
„ leur reſtera-t-il plus rien à faire? Examinons
„ leur Gouvernement, leur Politique. Il s'agit
„ de ſe maintenir. La vieille erreur a encore des
„ Sectateurs cachés; elle en aura de hardis & d'en-
„ treprenans. Comment les contenir? Il faut des
„ Réglemens, des Ordonnances, des Edits, des
„ Loix.

„ Voila donc nos Gens, qui deviennent déja
„ Légiſlateurs, malgré qu'ils en ayent, & preſ-
„ que ſans qu'ils s'en aperçoivent. La néceſſité,
„ vous diront-ils, la raiſon, le bon ordre, l'utilité
„ commune le demandent. Les Hommes ne ſont
„ pas aſſez ſages, ne ſont pas aſſez bons, pour que
„ l'équité naturelle, pour que la raiſon puiſſe les
„ gouverner & les régir toute ſeule. Et, ce qu'il
„ y aura d'admirable, c'eſt que ces mêmes mo-
„ yens, qu'ils avoient condamnés comme injuſ-
„ tes, comme déraiſonnables, ſeront préciſément
„ les ſeuls qui leur paroitront les plus ſages, les
„ plus juſtes & les plus ſûrs.

„ Mais enfin s'en tiendront-ils là? Souffriront-
„ ils que les Savans, que les Philoſophes, les Eſ-
„ prits-forts, les Raiſonneurs, les Têtes à Syſ-
„ têmes, parlent, écrivent, dogmatiſent, ſe ſou-
„ lèvent,

„ lèvent, & faſſent ſoulever les Peuples contre les
„ ſages ordonnances, contre les Loix équitables
„ qu'ils auront établies? Sans doute que non. Les
„ ſuites pourroient en devenir funeſtes. Il faudra
„ des cachots, des priſons, des peines, des ſupplices.
„ Les voila, ſelon leurs anciens principes, tirans,
„ injuſtes & cruels. Tirans, en ce qu'ils uſurpent
„ ſur leurs Semblables, ſur leurs Frères, ſur leurs
„ Egaux, une autorité que la Nature ne leur a
„ point donnée. Injuſtes, en ce qu'ils veulent
„ faire dépendre de la volonté des Hommes, leur
„ façon de penſer, leur *tour d'imagination*, cho-
„ ſes qu'ils ſavent ſi bien n'être pas en leur pou-
„ voir. Cruels, en ce qu'ils détruiſent leur Eſ-
„ pèce; en ce qu'ils égorgent des Hommes pour
„ des *Sillogiſmes*. Mais ſi le nombre de ceux, qui
„ voyent de l'injuſtice, de l'extravagance, du deſ-
„ ordre, de l'abus, du crime, dans le Gouverne-
„ ment & la Police de ces nouveaux Légiſlateurs
„ devient par ſucceſſion de tems, ou tout à coup,
„ aſſez puiſſant pour les accabler à leur tour, & les
„ remettre dans la ſubordination, en les contraig-
„ nant de garder pour eux ſeuls leur *façon de con-*
„ *cevoir les choſes*: ſi enfin, pour n'avoir plus
„ rien à craindre de pareils attentats, ils exterми-
„ nent juſqu'au dernier de ces Rebelles; ne ſera-
„ ce pas avec juſtice, ſelon même leurs princi-
„ pes? Qu'ils conviennent donc que tout eſt bien
„ comme il eſt, & que malgré tous leurs vains Syſ-
„ têmes, il ne peut être mieux.

„ Rappellons-nous ce qui s'eſt paſſé, il y a ſeu-
„ lement deux Siècles; transportons nous ſous
„ ces Rois, où la foibleſſe du Gouvernement &
„ le malheur des tems permettoient de tout dire,

„ de tout écrire, de tout faire, & nous verrons quel „ raisonnable usage les Savans ont fait de la liber- „ té. Que d'horreurs! L'esclavage le plus dur „ est-il pire qu'une pareille Liberté? Les Hom- „ mes peuvent être contenus; feront-ils jamais „ capables de se contenir? Quelle peste, quel fleau „ plus à craindre pour les Peuples, que les dispu- „ tes des Savans, permises ou tolérées, sur tout „ ce qui leur tombe dans l'esprit! Les Séditieux „ ont-ils jamais manqué de s'en prévaloir? N'est- „ ce pas à proprement parler le règne des Scélé- „ rats?

Vaines déclamations; l'Auteur se bat contre une ombre. Emporté par le feu de son imagination, plein de l'idée du Pouvoir arbitraire & d'un Despotisme outré, il attribue aux Partisans de la Liberté des sentimens qui font horreur. Le Système qu'il leur prête est un Système imaginaire. Où enseigne-t-on que *toutes les folies, que tous les crimes sont libres à tout le monde en quelque Pais que ce soit?* Est-ce en Angleterre, est-ce en Hollande? Un Homme qui y parleroit sur ce ton, y seroit regardé comme un monstre, & on lèveroit contre lui. Ce n'est point à enseigner de pareils dogmes qu'on fait consister la Liberté. Cette prérogative consiste uniquement dans le juste usage des Droits du Peuple. Il ne faut pas que le Sujet je devienne Esclave, & je le deviendrois infailliblement s'il ne m'étoit jamais permis d'en appeller à la Loi.

Mais supposons, dit l'Auteur, que les Rebelles deviennent les Maitres, ne faudra-t-il pas qu'ils deviennent aussi Législateurs? Pour contenir les Peuples, il faut qu'il y ait *des Réglemens, des Or-*

don-

donnances, des Edits, des Loix; la nécessité, la raison, le bon ordre, l'utilité commune le demandent. Souffriront-ils que les Savans, les Philosophes, écrivent, dogmatisent, se soulèvent, & fassent soulever les Peuples contre les sages Ordonnances, contre les Loix équitables qu'ils auront établies. Il faudra des Cachots, des Prisons, des Peines, des Supplices.

Autre fausse imputation. L'Auteur change encore ici l'état de la question. Tout le droit que s'arrogent les Partisans de la Liberté, c'est de pouvoir s'opposer aux abus du Gouvernement, c'est de chercher à se tirer de l'esclavage où on veut les réduire, & non de se soulever contre les Loix. Le devoir du Souverain est de tenir ses engagemens, celui du Sujet est d'observer les Loix. L'accord est réciproque. Celui qui le rompt est le coupable. C'est en cela que consiste d'un côté la Tirannie, & de l'autre la Rebellion. Le meilleur Gouvernement consiste dans une juste harmonie entre le Chef & les Membres, qui tende au bonheur de tous. On ne devient point Sujet pour souffrir, ni Roi pour envahir. Tout doit aboutir à un centre où réside le bien-être.

Que les Spéculatifs recherchent follement
Quel plan est le meilleur pour le Gouvernement.
Tel qu'il soit, le meilleur, c'est le plus équitable,
Et dont le Bien public est l'objet immuable (a).

(a) Pope, *Essai sur l'Homme.*

ARTICLE VI.

TRACTATUS de Morbis internis Capitis, Authore JACOBO LAZERME, Regis Consiliario, & in Alma Facultate Monspeliensi Medicinæ Professore Regio. Cui accesserè quædam celebriorum Medicorum Monspeliensium circa eosdem affectus Consultationes, è Gallicâ Linguâ in Latinam conversæ.

C'est-à-dire :

TRAITE' *des Maladies internes de la Tête*, par Mr. JAQUES LAZERME, *Conseiller du Roi, & Professeur Royal en Médecine dans l'Université de Montpellier*. On y a ajouté sur les mêmes Maladies *quelques Consultations des plus célebres Médecins de cette Ville traduites du François en Latin*. Un *Volume in* 12. de 537 pages. *Amsterdam*, aux dépens de la *Compagnie*, 1748.

VOici un Ouvrage dont le fond n'est pas nouveau, il ne roule que sur des Maladies bien connues, & même très ordinaires. Je n'y ai trouvé aucun cas singulier, pas une seule Observation digne de l'attention d'un Médecin tant soit peu versé dans l'exercice de sa profession. Ce n'est qu'une simple répétition de ces Maladies dont nous avons déja des détails immenses, dans un nombre prodigieux de Livres qu'on ne lit presque plus. L'Ouvrage considéré dans ce point de vue ne sauroit être d'aucune utilité : loin d'enrichir le Pu-

Public, il le charge & l'accable d'un nouveau fardeau.

Mais un Recueil d'Observations ne peut-il pas être très instructif, sans qu'il contienne des faits singuliers? Oui sans doute. Si l'Auteur a assez de sagacité pour découvrir la véritable cause d'un Mal, qu'on ignoroit avant lui; si ses lumières lui font connoître la raison de tant de phénomènes admirables, toujours surprenans, qui accompagnent les Maladies les plus communes; si par ses recherches, ou par d'heureux hazards, il a trouvé le moyen de calmer un mal opiniâtre, ou de guérir une maladie regardée comme incurable; sa production, ne contînt-elle d'ailleurs que les cas les plus fréquens, aquerera par-là un mérite qui doit la faire estimer, un mérite même souvent supérieur à celui des plus belles & des plus brillantes découvertes.

C'est à cela principalement que doit se réduire l'examen de ce Traité, pour juger de sa juste valeur. L'Editeur, dont le jugement peut être suspect, n'en parle qu'avec éloge dans la *Préface*. Il est rare de trouver des défauts dans un Ouvrage dont on fait présent au Public, & il n'est pas moins rare de les faire remarquer lorsqu'on les connoit. La *Préface* d'un Livre n'en est guère l'histoire, qui est un Juge sévère, c'en est d'ordinaire l'éloge, qui est un flateur. Le Lecteur le sait, il s'y attend, & n'en est pas la dupe. Pour donner une légère idée de ces Observations, je vai parcourir ce qu'elles contiennent de plus essentiel, & je me propose sur-tout d'en faire remarquer les avantages & les défauts. Je sai qu'on gagne rarement par-là les bonnes graces d'un Auteur; mais du moins on s'aquite de son devoir à l'égard du Public, qui n'aime pas qu'on lui en impose.

Rien de plus important en Médecine que de bien distinguer les causes des Maladies. Le même mal est souvent produit par des causes opposées, & demande par conséquent des remèdes différens. Dans le traitement d'une Maladie il faut toujours remonter à sa source. Au nom seul d'une Maladie, l'Empirique sans héſiter propose son Spécifique; le vrai Médecin, plus prévoyant, plus sage, plus prudent, n'est d'abord que simple spectateur des Symptômes du Mal, il examine, il pèse toutes les circonstances qui peuvent lui donner quelque lumière, & ne prescrit jamais rien qu'après avoir trouvé la cause qui fait l'objet de ses recherches.

Un Homme maigrit, il s'affoiblit chaque jour, on dit d'abord, *il a la Phthisie*: ses Voisins, ses Amis, lui proposent chacun un remède. Un tel, dit-on, a été guéri avec ce remède, servez-vous-en, je vous répons du succès. Mais ces Personnes charitables savent-elles que pour guérir la Maladie qui porte ce nom, il faut en connoître la cause, & qu'elle peut être produite par plus de cent causes (je n'exagère pas), toutes différentes les unes des autres, & qui exigent souvent autant de différens remèdes? Un abscès dans le Foie, dans la Rate, dans l'Estomac, dans les Intestins, dans la Poitrine, dans les Reins, dans la Vessie, & dans plusieurs autres parties du Corps, peut donner lieu à la Phthisie. Elle est causée par l'Hydropisie, la Gonorrhée, l'Hémorragie, la Diarrhée, la Dyssenterie, le Diabète, par des Sueurs immodérées, & autres évacuations extraordinaires. Un Schirre dans les Viscères, la Gravelle, la Pierre dans les Reins, dans la Vessie, la produisent aussi. Elle est la suite d'u-

d'une infinité de Maladies négligées ou mal-traitées. Une trop grande foibleſſe dans les vaiſſeaux, des obſtructions, des humeurs viciées, le Scorbut, peuvent la faire naître. Voilà bien des cauſes de la Phtiſie, il faut les connoître & d'autres encore, pour la guérir.

Il faut rendre juſtice à l'Auteur de l'Ouvrage dont je donne l'Extrait, il indique avec ſoin les différentes cauſes des Maladies dont il donne la deſcription. Sa méthode à cet égard eſt raiſonnée; elle le diſtingue d'avec l'Empirique, & le met au rang des Grands Médecins.

Je prendrai pour exemple le Chapitre où il traite de la *Douleur de Tête*. Lorſqu'il vient à examiner les cauſes de cette Maladie, il les divíſe en onze claſſes, dont la plupart pourroient encore être diviſées en pluſieurs autres, & formeroient par conſéquent une longue liſte de cauſes des maux de tête. 1. Cette douleur provient ſouvent des crudités acides, qui ſont dans les premières voies, & qui épaiſſiſſent la maſſe du Sang. Ce Sang groſſier, porté à la Tête, ne circule que difficilement dans les vaiſſeaux, il les gonfle, il les dilate au-delà de leur ſphère ordinaire, & cela avec tant de violence, qu'on croit que toutes les membranes ſont tiraillées. En faut-il davantage pour cauſer de la douleur? 2. Dans la ſeconde claſſe ſe trouvent la Pléthore, & la ſuppreſſion des évacuations ordinaires. Dès que le Corps eſt trop plein de ſang, trop chargé d'humeurs, il s'en porte trop à la Tête, les vaiſſeaux s'empliſſent, la circulation ne s'y fait plus ſi librement, les membranes ſont dans un état violent, de là la douleur qui s'y fait ſentir. 3. Dans la Fièvre, l'agitation des humeurs, leur trop

grand mouvement, cauſent auſſi très ſouvent de violens maux de Tête, le ſang s'y portant alors avec trop de rapidité, & produiſant dans ſes membranes, des engorgemens, par la figure irrégulière de ſes parties. 4. La même incommodité vient auſſi de la grande chaleur du Soleil, lorſqu'on y eſt trop expoſé. 5. Elle vient même du froid, qui, en bouchant les pores, retarde le mouvement des humeurs d'où s'enſuit la plénitude des vaiſſeaux, leur gonflement, & par conſéquent la douleur. 6. Il y a des maux de Tête qui ne ſont que les ſymptômes d'autres Maladies, comme de la Vérole, des Ecrouelles, du Scorbut, du Rhume, des Pales-couleurs. Le ſang devenu viſqueux dans ces Maladies, ne circule pas avec autant de viteſſe qu'il devroit, il s'engorge dans les vaiſſeaux, produit des obſtructions, & par conſéquent de la douleur, dans les membranes du Cerveau.

Les maux de Tête, qui viennent de ces ſix cauſes, ne ſont que périodiques, parce qu'ils proviennent du ſeul vice des Fluides, auquel on peut remédier, du moins pour un tems. Mais il y a d'autres maux de Tête, qui durent preſque toujours, parce que les cauſes qui les produiſent, ſont permanentes, & ſouvent même incurables. Ces dernières cauſes peuvent être compriſes dans les cinq claſſes ſuivantes.

1°. La mauvaiſe conformation des parties de la Tête, des vaiſſeaux, des membranes, & le tiſſu ou la ſtructure trop ſerrée des os. Tous ces défauts rendent la circulation du ſang moins libre, ils empêchent l'évacuation des humeurs ſuperflues, troublent l'équilibre; d'où naît enſuite la plénitude, l'engorgement, la trop grande dilatation des vaiſ-

ſeaux

seaux capillaires, & des membranes qui en sont formées. 8. Des Vers, de petites Pierres trouvées dans la Tête, peuvent aussi causer de violentes douleurs. La Pierre écarte avec violence les parois des membranes qui la renferment, elle comprime par son poids les vaisseaux qui l'environnent, elle trouble la circulation des humeurs qui y sont contenues, & produit par conséquent de la douleur. L'effet des Vers est à peu près le même. 9. Il se forme dans la Tête différentes sortes de Tumeurs, des Abscès, qui y font de terribles ravages; & on n'est guère sujet à ces sortes d'accidens, sans en ressentir de la douleur. 10. Il faut porter le même jugement des Ulcères, de la Carie des os de la Tête, & des Cicatrices qui restent après les playes. 11. Enfin, les maux de Tête ont encore pour cause, les coups, les violentes contusions, qui, en faisant perdre aux vaisseaux cette force élastique qui leur est naturelle, donne lieu aux humeurs de s'y jetter en plus grande quantité, d'où naît ensuite la plénitude, l'engorgement, la dilatation & de ces mêmes vaisseaux & des membranes dont ils sont revêtus.

Outre ces causes des maux de Tête, il y en a encore d'autres, dont l'Auteur ne fait nulle mention, mais qu'on peut ranger dans quelqu'une de ces classes. Il suit la même méthode lorsqu'il traite des autres Maladies de la Tête. Il apprend par-là aux jeunes Médecins à remonter toujours à la source du mal, & à ne pas employer le même remède pour des Maladies qui portent à la vérité le même nom, mais qui demandent d'être traitées différemment, parce qu'elles reconnoissent des causes différentes. Cette partie de l'Ouvrage est l'une des

plus utiles & des plus instructives.

L'Auteur ne me paroit pas avoir si bien réussi dans l'explication qu'il donne des *Symptômes* des Maladies de la Tête, principalement de ceux qui accompagnent l'Epilepsie, la Phrénésie, la Manie, la Mélancolie. Il y a dans tout ce qu'il en dit du génie & de la sagacité; mais touche-t-il au but? La plupart de ces phénomènes sont inconcevables, ils sont souvent si extraordinaires, qu'on les a attribués au Démon, comme si le Démon avoit plus de pouvoir que la Nature même, qui fait tous les jours des miracles, & dont nous ne connoîtrons jamais toutes les merveilles. Vouloir rendre raison de ces effets singuliers, c'est se jetter dans le païs des conjectures, où l'on ne manque presque jamais de s'égarer. Comment expliquer par les Loix de la Mécanique cette force surprenante des Phrénétiques, toutes ces idées bisarres des Maniaques, cet accablement, cette tristesse & ce cruel desespoir des Hypocondres, qui appellent sans cesse la mort à leur secours, & meurent, pour ainsi dire, à chaque instant, par les tourmens qu'ils endurent, tourmens que nous ne pouvons comprendre, parce que nous ne les sentons pas?

O Mort, achève mon supplice,
C'est ton dernier coup que j'attens,
Frappe, frappe; par quel caprice
Me fais-tu languir si longtems?

. . . . . .

Savoir souffrir est le remède,
N'espérons point d'autre secours.
Ce mal terrible qui m'obsède,
Eternel Tyran de mes jours,
Jaloux ennemi, dont la rage

Sou-

Souvent de l'Ame la plus ſage
Obſcurcit le rayon divin,
Supplice honteux qui dégrade,
Eſt le deſeſpoir du Malade,
Et l'opprobre du Médecin (a).

Suivant Mr. *Lazerme*, le Délire des Mélancoliques vient de la trop grande tenſion & de la roideur des fibres du Cerveau. Ces fibres trop tendues produiſent de trop fortes vibrations; l'Ame frappée avec trop de violence, & agitée par ces mouvemens irréguliers, ſe forme alors des idées burleſques, elle croit voir ce qu'elle ne voit pas, elle eſt dans le délire. Un Fou n'eſt-il Fou que ſur un point; c'eſt qu'il n'y a que quelques-unes de ſes fibres qui ſoient trop tendues. Eſt-il Fou ſur la plupart des objets qui ſe préſentent à ſon eſprit; c'eſt que la plupart de ſes fibres ſont trop roides, elles trémouſſent trop.

Cela n'eſt-il pas bien inventé? J'ai lu cette ingénieuſe explication dans cent Traités de Phyſique & de Médecine. La plupart des Auteurs ſe copient. Cette raiſon leur a paru probable, ils n'en ont point trouvé de meilleure, ils l'ont adoptée. Mais ſur quoi eſt-elle fondée? Eſt-ce ſur l'expérience? On peut en douter. Ouvrez la tête d'un Hypocondre, diſſéquez ſon Cerveau, cherchez le recoin où l'Ame a fait ſa réſidence pendant la vie

(a) Ces Vers ſont de Mr. *Racine*, très ſujet lui-même à la Maladie contre laquelle il écrit. Il a fait une *Ode*, qui a pour titre, *Contre mes Vapeurs*; & de peur qu'on ne crût qu'il exagéroit ſes maux, il ajouta au bas d'une Strophe la Remarque ſuivante: *Je ſouhaite que ceux qui m'accuſeront d'outrer cette peinture, n'éprouvent jamais, par leur expérience, la fauſſeté de leur critique.*

vie de cet infortuné Mortel, &, si vous le trouvez ce recoin, dites-moi si les fibres de cette partie du Cerveau qui agissoient immédiatement sur l'Ame puisqu'elles devoient l'entourer, sont plus roides, plus tendues que les autres? Qu'on me dise où l'on a vu de la *roideur*, de la *tension*, dans ces fibres. Ce sont des filamens d'une finesse énorme, ils sont si déliés qu'on ne sauroit les apercevoir, pas même à l'aide de la meilleure Loupe. Toute la masse du Cerveau ne paroit que comme une pulpe, que l'on ne soupçonneroit jamais être composée de filets nerveux, si la raison ne venoit au secours de la foiblesse de la vue. D'ailleurs tout ce lacis est si molasse, si tortueux, si plein d'anfractuosités, qu'il n'y a pas lieu de croire, que les petits vaisseaux qui entrent dans sa composition, ayent la moindre roideur. Cependant ce sont ces mêmes vaisseaux, tout molasses qu'ils sont, auxquels on donne de l'élasticité, on leur fait faire des vibrations, on les fait trémousser aussi *prestement* que les cordes les plus roides & les mieux tendues d'un Violon.

Mais voici encore une remarque qui semble devoir renverser tout l'édifice de l'Auteur. Il y a une sorte de *Manie* qui vient uniquement de foiblesse & d'inanition; & pour la guérir il faut fortifier le Corps par de bons alimens, par des Cordiaux. Au-lieu de vuider les vaisseaux, comme cela se pratique dans une autre espèce de Manie causée par un excès de force ou par une trop grande agitation du sang, il faut les remplir; au-lieu de les humecter & de les ramollir, il faut leur donner de la roideur & de l'élasticité. Voilà par conséquent un cas, & même un cas très fréquent, où ni la trop grande dilatation des fibres, ni leur roideur,

ni

ni leur tenſion, ni leur vibration, ni leur mouvement trop impétueux, ne ſauroient être la cauſe du Délire mélancolique. Quelle eſt donc cette cauſe? Je ne la connois pas. Je vois ici un effet des plus merveilleux, mais je ne ſai d'où il part. Je ſuis fou toutes les nuits, lorſque je dors, ſans être hypocondre, le plus Sage l'eſt à peu près autant que moi, & je ne ſai pourquoi; qui pourra me l'apprendre?

Tous les Hommes ſont fous; & malgré tous leurs ſoins,
Ne different entre eux que du plus ou du moins (a).

Il m'a toujours paru que la grande Science d'un Médecin devoit principalement conſiſter dans ces deux points; *Trouver la Cauſe du Mal, & y appliquer le Remède.* Cela ne différe guère de cet autre Problême que *Piteárne* avoit entrepris de réſoudre: *Une Maladie étant donnée, trouver le Remède.* C'eſt ſur ces deux pivots que roule toute la pratique de la Médecine. Il eſt rare de pouvoir guérir un Malade, ſans connoître la cauſe de ſon Mal; & que ſert-il de connoître cette cauſe, ſi l'on ne ſait y appliquer le Remède convenable? Nous venons de voir ce qu'on doit penſer de la ſagacité de Mr. *Lazerme* à découvrir la cauſe des Maladies; voyons maintenant quelle eſt ſa pratique dans l'application des Remèdes.

On nous avertit dans la Préface de cet Ouvrage, que l'Auteur n'emploie qu'un petit nombre de Remèdes fort ſimples; & on ajoute en même tems que cette manière de traiter les Maladies, eſt ce qui diſtin-

(a) Boyleau.

distingue le plus la Pratique de Montpellier. Cette Pratique est excellente : *peu de Remèdes, des Remèdes simples.* Il ne reste plus qu'une condition à remplir, qui est d'employer pour chaque Maladie les Remèdes propres à les guérir, lorsqu'elles sont susceptibles de guérison. Ce n'est pas assez qu'un Remède soit simple, qu'il soit bon en général, il faut qu'il convienne à l'état du Malade. Pour que le Lecteur puisse juger de l'espèce & du nombre des Remèdes que l'Auteur emploie, & qui sont la base de sa Pratique, je les joindrai ici à la liste des Maladies dont il donne la description.

Pour les *douleurs de Tête*, la *Saignée*; des *Purgations* de *Sené*, de *Rhubarbe*, de *Manne* & de *Casse*.

Pour l'*Apoplexie*, la *Saignée*, le *Vin émétique*, des *Purgations* de *Sené*, de *Rhubarbe* & de *Manne*; des *Lavemens purgatifs*.

Pour le *Carus*, qui est une sorte de légère Apoplexie, la *Saignée*, des *Lavemens*, de fortes *Purgations* de *Sené*, de *Rhubarbe*, de *Manne* & de *Vin émétique*.

Pour le *Coma Somnolentum*, autre espèce d'Apoplexie, la *Saignée*, des *Lavemens*, de fortes *Purgations*.

Pour la *Léthargie*, la *Saignée*, des *Purgations* de *Sené*, de *Rhubarbe*, de *Manne* & de *Vin émétique*; des *Lavemens*, le *Quinquina*.

Pour la *Léthargie batarde* ou *Coma vigil*, des *Lavemens*, des *Purgations* de *Sené*, de *Rhubarbe* & de *Manne*; le *Quinquina*, des *Emulsions*, des *Bouillons rafraîchissans*.

Pour la *Phrénésie*, des *Tisannes rafraîchissantes*, de bonnes *Saignées* réitérées, des *Lavemens*, des

des *Emulſions*; des *Purgations* de *Senné*, de *Rhubarbe*, de *Tamarins* & de *Manne*; des *Vomitifs*.

Pour la *Manie*: ſi le Malade eſt furieux il faut le garoter, le renfermer dans un lieu obſcur & humide, le bien fouetter, pour l'empêcher de maltraiter les Aſſiſtans, & l'obliger à prendre des remèdes. Cela fait, il faut employer les *Saignées* du bras & du pied, les *Narcotiques*, de fortes *Purgations* de *Jalap*, de *Scammonée*, d'*Hellébore*, de *Senné* & de *Manne*; des *Bains* d'eau froide.

Pour la *Mélancolie*, la *Promenade*, l'*Exercice*, les *Compagnies*; des *Saignées* réitérées, des *Purgations* de *Senné*, de *Rhubarbe*, de *Manne* & de *Vin émétique*; des *Bains* domeſtiques, des *Narcotiques*.

Pour l'*Hydrophobie*, des *Scarifications* ſur la partie mordue, des *Ventouſes*, l'application d'un *fer chaud*, des *Rafraichiſſans*, des *Bains*, des *Bouillons* de Veau & de Poulet, des *Purgations* de *Senné*, de *Tamarins* & de *Manne*; le *Lait* de *Vache* ou d'*Aneſſe*, la *Saignée*.

Pour le *Vertige*, la *Saignée*, un *Vomitif*, des *Purgations* de *Senné*, de *Rhubarbe* & de *Manne*, des *Apéritifs*, des *Bains*, le *Quinquina*; tout cela ſuivant l'exigence des cas.

Pour les *Convulſions*, des *Saignées* réitérées, des *Lavemens* purgatifs, des *Narcotiques*, des *Purgations* de *Senné*, de *Rhubarbe* & de *Manne*, des *Sudorifiques*; ces remèdes doivent être appliqués ſuivant la diverſité des cauſes.

Pour les *mouvemens Spasmodiques* ou *Convulſifs*, les mêmes Remèdes, que dans l'Epilepſie.

Pour l'*Epilepſie*, la *Saignée*, un *Lavement* purgatif, le *Vin émétique*, des *Purgations* de *Senné*,

né, de *Rhubarbe* & de *Manne*, de *Jalap*, de *Scammonée*, d'*Hellébore noir*, &c. du *Thé*, du *Caffé*.

Pour la *Catalepſie*, un *Lavement purgatif*, la *Saignée*, le *Vin émétique*, des *Purgations* de *Sené*, de *Rhubarbe* & de *Manne*.

Pour l'*Incube*, la Saignée, s'il y a pléthore; des *Purgations* de *Sené*, de *Rhubarbe*, de *Manne* & de *Vin émétique*; des *Roborans*, des *Apéritifs*, la *Diète*, l'*Exercice*; point de Vin, point de Liqueurs fortes, point de plaiſirs de l'Amour. Dans cette Maladie *rien de plus dangereux*, dit-l'Auteur, que les *plaiſirs de l'Amour*, *parce qu'ils conſument les parties volatiles & balſamiques de la maſſe du ſang*, *ſans leſquelles les humeurs ne ſauroient circuler librement*. Cela eſt plus facile à recommander qu'à pratiquer.

Pour la *Paralyſie*, un bon *Régime*, des *Frictions*, la *Saignée*, un *Lavement purgatif*, diverſes ſortes de *Purgations* réïtérées, des *Bains*, des *Sudorifiques*, des *Véſicatoires*, des *Sétons*. Dans l'uſage de ces remèdes il faut avoir égard à l'âge & au tempérament du Malade. Suivant l'Editeur, dans ſes *Additions*, il y a des cas où le long uſage des *Bouillons de Poulet*, ou le *Lait d'Aneſſe*, réuſſit à merveille.

Pour le *Tremblement*: s'il vient d'épuiſement, il faut que le Malade ait de bons *Bouillons*, du bon *Vin*; qu'il mange de bonnes *Soupes*, de bonnes. *Panades*, des *Perdrix*, des *Chapons*, des *Pigeons*. Si le Tremblement eſt produit par le deſſéchement des Nerfs, il faut des Humectans, des Purgations de Sené, de Caſſe, de Manne. & s'il a pour cauſe le relâchement des fibres muſculaires, il faut une Diète ſèche, des *Purgations* de *Sené*, de *Rhu-*

Rhubarbe, de *Manne*, des *Apéritifs*, des *Fomentations* capables de rétablir le ton & l'élasticité des fibres.

Pour le *Catarre*, la *Saignée*, un *Lavement purgatif*, des *Décoctions émollientes*, *humectantes*, *adouciſſantes*; du *Thé*, une Infuſion de *Plantes Vulnéraires de Suiſſe*, des *Narcotiques*, des *Purgations* de *Rhubarbe*, de *Sené*, de *Manne*, de *Caſſe*; le *Lait* de *Vache* & d'*Aneſſe*.

Voila 19 ſortes de Maladies pour leſquelles l'Auteur ne preſcrit qu'un aſſez petit nombre de Remèdes, & même de Remèdes fort ſimples, fort connus, & qui ſe trouvent preſque par-tout. Ceux qu'il ordonne le plus fréquemment, & que l'on peut regarder comme ſes trois Chevaux de bataille, ſont ceux-là mêmes que recommande ſi fort le *Bachelier* dans la Comédie du *Malade Imaginaire* de *Molière*:

Clyſterium donare,
Poſtea ſegnare,
Enſuita purgare.

Remarquez bien que preſque toutes les *Purgations* ordonnées dans ces Maladies, ne ſont guère compoſées que de *Sené*, de *Rhubarbe*, & de *Manne*; c'eſt du moins ce qui en fait la baſe. Pourquoi cela? C'eſt que les Remèdes les plus ſimples, les moins violens, ſont toujours les meilleurs, pourvu qu'ils produiſent l'effet qu'on ſouhaite. Les bons Remèdes ne ſauroient jamais rien perdre de leur réputation: ceux-ci ont encore la leur toute entière, & la conſerveront apparemment longtems.

Il m'a paru que l'Auteur preſcrivoit quelquefois des Remèdes inutiles, ou qui n'ont pas les ver-

tus qu'on leur attribue ; que ſouvent il en ordonne pour des Maladies où ils ne conviennent pas, & que dans certains cas il mêle le Chaud & le Froid dans la même Recette. Il recommande, par exemple, comme un préſervatif contre l'Epilepſie, l'*Ongle d'Elan*, & le *Crane d'un Homme mort d'une mort violente*. On eſt revenu aujourd'hui de la bonne opinion qu'on avoit autrefois de ces deux ingrédiens. Il ordonne le *Quinquina* pour la *Léthargie*, pour le *Coma vigil*, & pour les *Vertiges*. Il me ſemble que ce Remède divin pour les Fièvres intermittentes, n'eſt pas fort propre pour ces trois Maladies.

Dans le *Tremblement* cauſé par le ſimple *relâchement des Fibres muſculaires*, qui ne peuvent ſe *contracter*, il ordonne une Potion faite avec le *Sené*, *la Rhubarbe*, le *Tartre ſoluble*, la *Manne de Calabre* & l'*Electuaire diacarthame*. Eſt-ce là un Remède roborant, eſt-ce un Remède propre à redonner aux Fibres le ton & l'élaſticité qui leur manquent ? Il joint à cette Purgation une *Opiate* que le Malade doit prendre l'eſpace de 9 jours ; mais cette *Opiate* eſt compoſée d'ingrédiens ſi diſcordans & ſi incompatibles, que je ne conçois pas quel peut avoir été ſon but. Il y entre du *Safran de Mars apéritif*, du *Sené*, de la poudre de *Cloporte*, du *Jalap*, du *Diagrède*, du *Sel Ammoniac*, du *Safran Oriental*, de la *Canelle*, de l'*Extrait d'Hellébore noir*, du *Syrop de Roſes ſolutives*, &c. Et après l'uſage de cette *Opiate* il fait renouveller la même Purgation qu'il avoit d'abord preſcrite. Du *Sené*, du *Jalap*, de l'*Hellébore*, des *Cloportes*, ſont-ce des Remèdes contre le *Tremblement* ! Sont-ce des Remèdes contre le *relâchement des Fibres* !

Dans

Dans une Emulsion qu'il donne pour rafraichir dans le *Coma vigil*, il mêle la *Confection d'Hyacinthe* avec l'*Eau de Chicorée*. N'est-ce pas là le Chaud & le Froid ? La *Confection d'Hyacinthe* échaufe, l'*Eau de Chicorée* rafraichit. Je me borne à ces exemples, parce qu'ils suffisent pour juger de l'Ouvrage.

ARTICLE VII.

EXPLICATION *du Titre* d'ETRANGERS *&* de VOIAGEURS *que* St. Pierre *donne à ceux à qui il écrit.* 1. Epitre Chap. II. vers. 11.

MONSIEUR.

DAns les petits entretiens que nous avons eu quelquefois ensemble sur la bonne méthode d'expliquer l'Ecriture sainte, nous sommes convenus qu'il faloit d'abord chercher le sens litéral. Les Règles de la Critique le demandent absolument. Ce n'est que par ce moïen que l'on entre dans les vues précises de l'Ecrivain sacré, & que l'on sent la justesse des raisonnemens qu'il emploie. Par-là l'on a la satisfaction de trouver plus de liaison & d'exactitude dans les Livres saints qu'en voulant y donner des sens trop recherchés. C'est ce que j'ai tâché de faire voir dans la Conversation que Notre Seigneur eut avec les deux sœurs *Marthe* & *Marie*, & qui est rapportée dans le X. Chapitre de St. *Luc*. J'ai essaïé de ramener tout cet Entretien au sens simple & litéral.

Je vai encore aujourd'hui examiner quelques Passages selon cette méthode. Il est vrai qu'elle n'agrée pas aux Prédicateurs. Ils disent que ces

vues ſi préciſes qu'on prête aux Ecrivains ſacrés & accommodées aux circonſtances où ils ſe trouvoient, ne conviennent pas préſentement pour expliquer l'Ecriture Ste. d'une manière utile & inſtructive, à des Chrétiens qui ſe trouvent dans une toute autre ſituation. Mais il eſt aiſé de rémédier à cet inconvénient. Quand on ſe croit trop reſſerré par quelque ſujet de cette nature, il eſt aiſé de prendre le large, & de prouver quelque propoſition qui ait du rapport à la matière, mais qui ſoit un peu plus d'uſage aujourd'hui. Quand j'aurai donné un ſens litéral qu'on trouvera un peu trop borné, & qui ſemble devoir trop gêner le Miniſtre qui a ce Texte à expliquer, je tâcherai d'indiquer en même tems comment il peut lui donner un peu plus d'étendue, afin d'avoir lieu de dire des choſes intéreſſantes pour ſes Auditeurs. J'ai cru ce Préambule abſolument néceſſaire dans la crainte que ceux qui occupent la Chaire, ne ſe préviennent contre les explications que je vai donner, par le petit intérêt qu'ils pourroient y avoir.

Le prémier Paſſage que je vai examiner, c'eſt ce beau Précepte de la 1re. Epitre de St. Pierre; *Je vous exhorte, mes chers Frères, comme Etrangers & Voyageurs, de vous abſtenir des Paſſions charnelles qui combattent contre l'ame* (*a*).

On entend tous de la même manière le fond même de cette Exhortation, je veux dire qu'il n'y a qu'un ſentiment ſur les Paſſions charnelles dont les Chrétiens doivent s'abſtenir. Mais les motifs que l'Apôtre emploie peuvent être pris de différente manière. Le 1r. : c'eſt la qualité d'*Etrangers* qu'il

(*a*) 1. *Pierre II.* 11.

qu'il donne à ceux à qui il écrit ; *Je vous exhorte comme des Etrangers*, comme des gens éloignés de leur Patrie, *à vous abſtenir des Convoitiſes de la chair*. On étend ordinairement ce motif à tous les Chrétiens en général. Comme le Ciel eſt leur Patrie, & qu'ils ſont étrangers dans ce monde, St. Pierre a pu les engager par-là à ne prendre aucune part aux paſſions des Mondains. On ne peut pas nier que ce ſens ne ſoit très beau, & tout à fait conforme aux idées des Ecrivains ſacrés. Cependant je croi qu'on peut entendre ces paroles d'une manière encore plus ſimple & plus naturelle, ſi l'on fait bien attention aux circonſtances où ſe trouvoient ceux à qui St. Pierre écrivoit.

Il faut d'abord dire un mot de ceux à qui cette Lettre eſt adreſſée. Il y a quelque partage là-deſſus. On y trouve quelques endroits qui ſemblent regarder les Gentils convertis à l'Evangile, mais il y en a auſſi d'autres qui regardent néceſſairement les Juifs qui avoient embraſſé le Chriſtianiſme. Il faut donc convenir que cette Epitre eſt pour les uns & pour les autres, mais particulièrement pour les Juifs. On n'a pour s'en convaincre qu'à jetter les yeux ſur l'inſcription qui eſt à la tête. *Pierre, Apôtre de J. Chriſt, aux Fidéles Etrangers & diſperſés dans le Pont, dans la Galatie, dans la Capadoce, dans l'Aſie, & dans la Bithinie.* Voila qui regarde clairement les Juifs devenus Chrétiens, & qui ſe trouvoient dans ces païs-là. On ſait que la perſécution d'*Antiochus l'illuſtre* Roi de Sirie, & diverſes autres cauſes avoient engagé quantité de Juifs à abandonner leur Patrie, & les avoient diſperſés dans les Provinces Païennes. Quand on rapproche donc le titre mis à l'Epitre, du verſet dont

nous cherchons le ſens, on ne peut preſque pas s'empêcher de ſentir que le mot *d'Etranger* doit y être pris de la même manière, c'eſt-à-dire dans ſon ſens propre & litéral. Ce n'eſt pas ſeulement dans nos Verſions que le terme eſt le même, mais on trouve la même conformité dans l'original (*a*). Il eſt bon de remarquer que le mot Grec que nous avons traduit par *Voyageurs*, ne ſignifie pas proprement des gens qui voyagent, mais déſigne ſimplement des gens qui ne ſont plus dans leur Patrie. Ceux à qui St. Pierre écrit & qu'il exhorte en qualité d'*Etrangers*, étoient donc véritablement tels, je veux dire qu'ils étoient hors de leur Païs natal.

Non ſeulement l'inſcription de l'Epitre prouve que le terme d'*Etrangers* doit être pris à la lettre dans cette exhortation de St. Pierre, mais le verſet ſuivant ſemble le démontrer. *Aiez une conduite honnête parmi les Gentils*, leur dit-il. Les voila donc placés parmi des Païens, & vivant avec eux, & par conſéquent hors de leur Païs. *Aiez une conduite honnête parmi les Gentils, afin qu'au lieu qu'ils médiſent de vous comme ſi vous étiez des malfaiteurs, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire, les engagent à glorifier Dieu, lorſqu'il les viſitera.*

Quelques Interprêtes ont été frappés de ces raiſons. Je n'en connois à la vérité que deux, mais peut-être y en a-t-il un plus grand nombre. Le 1^r. eſt un *Laurent* qui a donné un Commentaire ſur les Epitres de St. Pierre, & qui prend ces *Etrangers* dans le ſens litéral. L'autre eſt Mr. *Streſo* Miniſtre d'Amſterdam qui a auſſi publié un Commen-

(*a*) παρεπιδήμους.

mentaire ſur ces Epitres. Je ne l'ai pas vu ; mais voici ce qu'en a dit Mr. *Bernard* dans ſa *République des Lettres*. „ Bien des Interprêtes, dit-il, „ prennent ces termes d'*Etrangers* & *Voyageurs* „ dans un ſens métaforique. Mr. *Streſo* les prend „ dans le ſens propre. Les Juifs à qui l'Apôtre „ écrit étoient véritablement *Etrangers* & *Voyageurs* dans le *Pont*, dans la *Galatie* &c. Je „ ne ſai, *ajoute le Journaliſte*, ſi l'on peut douter de la vérité de cette Explication.

Je prévois, MONSIEUR, que vous m'allez faire une dificulté ; c'eſt qu'en prenant le mot d'*Etrangers* dans le ſens figuré, le motif qu'emploie St. Pierre a toute une autre force. Rien n'eſt plus convenable & plus à propos que de dire aux Chrétiens qui ſont des Etrangers dans ce monde, qu'ils ne doivent point avoir les mêmes déſirs, les mêmes paſſions que les Mondains. Les Convoitiſes charnelles conviennent à des gens qui font leur tout de cette vie, mais elles choqueroient beaucoup dans des perſonnes dont la Patrie eſt dans le Ciel, & qui par conſéquent doivent vivre dans un détachement entier pendant qu'ils ſont ſur la Terre. Il s'agit donc de voir ſi en prenant le mot d'*Etrangers* dans ſon ſens litéral, il reſte encore quelque force à ce motif emploïé par l'Apôtre.

Il eſt aſſez naturel de dire à des Etrangers que n'étant pas chez eux, ils ne doivent pas avoir les mêmes paſſions, les mêmes attachemens que ceux qui vivent dans leur païs, qu'ils ne doivent pas rechercher les mêmes choſes, ni avoir le même empreſſement que les Originaires du lieu. Ceux qui paſſent leur vie dans leur Patrie ont ordinairement

des paſſions plus vives que des gens qui ont changé de païs. Quand on eſt chez ſoi, quelle avidité n'a-t-on pas, par exemple pour s'élever aux Emplois? C'eſt là qu'on cherche à faire la meilleure figure que l'on peut. S'il arrive même par hazard que l'on donne quelque Charge honorable à un homme qui eſt hors de ſon païs, il ne ſera pas content juſqu'à ce qu'il ait pu rendre ſes Concitoïens témoins de ſon élévation, & le plaiſir le plus exquis que lui procure le poſte qu'il ocupe, c'eſt de le faire regarder dans ſa Patrie, d'un autre œil qu'on ne le regardoit auparavant. Ce n'eſt pas l'ambition ſeule qui devient plus vive, lorſqu'on paſſe ſes jours dans le lieu de ſa naiſſance, l'avarice y prend auſſi de nouvelles forces. Quand on eſt chez ſoi, on n'eſt jamais las d'accumuler. On ne ſe trouve jamais aſſez riche. Ce n'eſt pas à proportion de ſes beſoins qu'on cherche à amaſſer du bien, c'eſt que nous ne voulons pas qu'il ſoit dit que nous ſoyons moins riches que d'autres. Nous voudrions que nos Enfans fuſſent les meilleurs partis de notre ville. L'entêtement pour le Faſte, pour le Luxe, pour les Batimens tire encore preſque toute ſa force du ſéjour que nous faiſons dans notre Patrie. Le motif qu'emploie St. Pierre peut donc déja être fondé ſur le détachement où doivent être des Etrangers. Il n'eſt pas néceſſaire d'inſiſter plus longtems ſur cette raiſon; parce qu'elle eſt commune à tous les Etrangers. Elle a également lieu, ſoit qu'on prenne ce mot dans le ſens métaforique, ou dans le ſens litéral.

Pour vous prouver, MONSIEUR, qu'un Texte pris dons ſon ſens litéral comme celui-ci, n'empêche pas un Miniſtre qui l'explique de cette manière

re de dire des choſes quelquefois fort convenables à ſon Troupeau, c'eſt qu'on m'a rapporté que quelque tems après la Révocation de l'Edit de Nantes, un Prédicateur choiſit cette Exhortation de St. Pierre pour ſon ſujet, l'entendit dans le ſens propre, & prit occaſion de là de combattre la trop grande ardeur de quelques Négocians Réfugiés qui par leur avidité nuiſoient beaucoup au commerce des habitans naturels du lieu. Ce Texte expliqué litéralement donna lieu à de ſages Réflexions fort utiles & fort convenables aux uns & aux autres. On exhorta les Etrangers à avoir moins d'ardeur pour les Richeſſes, & les Négocians du lieu à ne pas regarder d'un œil trop jaloux les ſuccès de leurs Frères. On exhorta les uns à ne pas vouloir s'emparer de toutes les affaires, & on rappella aux autres les devoirs de l'Hoſpitalité Chrétienne.

Outre cette raiſon de convenance, je veux dire ce détachement où doivent être des Etrangers, l'état de ceux à qui St. Pierre écrivoit demandoit encore qu'ils s'abſtinſſent des paſſions de la chair. Ils vivoient parmi des Païens qui les obſervoient de près. *Aiez une conduite honnête parmi les Gentils*, leur dit-il dans le verſet ſuivant, *afin qu'au lieu qu'ils parlent mal de vous, comme ſi vous étiez des malfaiteurs, les bonnes œuvres qu'ils vous auront vu faire, les portent à glorifier Dieu, au jour qu'il les viſitera.*

Cet Apôtre dit donc ici deux choſes. La Ire que s'ils s'abandonnoient à des paſſions déréglées, les Païens ne manqueroient pas de les décrier comme des gens de mauvaiſes mœurs. Il ajoute en 2. lieu que cette prévention desavantageuſe ſeroit un grand obſtacle à la Converſion des Païens.

Ces Etrangers devoient ſe conduire d'une manière régulière pour fermer la bouche à la médiſance. Chacun ſait aſſez que dans les Habitans naturels d'un Païs, on remarque une certaine malignité à l'égard des Etrangers qui viennent s'établir chez eux. On eſt dans une attention continuelle pour découvrir leurs défauts. On les relève avec des tours malins & l'on a beaucoup de penchant à empoiſonner leurs actions. Les Juifs convertis au Chriſtianiſme ſe voïoient déja en bute à la malignité des Païens en qualité d'Etrangers; mais ce qu'il ne faut pas oublier de remarquer, c'eſt que la différence de Religion ajoutoit encore une nouvelle force à cette averſion & la rendoit infiniment plus vive.

Cette conſidération eſt importante pour prévenir une objection que l'on pourroit faire contre le ſens litéral que je veux établir. C'eſt que la qualité d'*Etrangers* de ces Juifs diſperſés, devoit être oubliée, puiſqu'ils étoient depuis longtems dans ces Païs-là. Mais la différence de Religion les faiſoit regarder de mauvais œil, & rafraichiſoit aux yeux des Païens cette eſpèce de tache de leur origine. Ajoutez encore que la manière de vivre des Juifs, juſqu'à leur converſion au Chriſtianiſme, les avoit tenus comme entièrement ſéparés des Idolâtres. Ils avoient pris ſoin de ne ſe confondre avec eux ni par leurs mariages, ni même par les uſages ordinaires de la vie.

Voici donc ce que St. Pierre veut dire à ces Chrétiens diſperſés & ſortis nouvellement du Judaïſme. „ Vous ſavez que vous n'êtes pas chez „ vous. Vous vivez parmi des gens qui n'ont ni „ la même origine, ni les mêmes ſentimens que

„ vous.

„ vous. Vous voila donc par-là exposés à leur
„ malignité. Ils épient toutes vos démarches a-
„ vec la dernière sévérité. La manière dont on
„ vous observe doit vous engager à vous observer
„ vous-mêmes. Rien ne peut vous mettre à cou-
„ vert de leur malignité, qu'une vie irréprocha-
„ ble. Conduisez-vous donc avec tant de sagesse
„ qu'ils n'aïent point de prise sur vous. Faites leur
„ voir une retenue entière à l'égard des plaisirs cri-
„ minels, & en général beaucoup de modération
„ dans la recherche des biens de la terre".

Il est vrai qu'une chose devoit affoiblir ce motif, c'est la corruption des Païens. Les passions étoient autorisées chez eux, & leur Morale étoit tout à fait relâchée. Il semble que des gens aussi corrompus ne devoient pas être des Juges fort sévères de la conduite des autres; il semble qu'il n'étoit pas nécessaire de prendre garde de si près à sa conduite avec des gens qui prenoient si peu garde à la leur. Mais cette difficulté ne fera aucune peine à ceux qui comme vous, MONSIEUR, ont étudié l'homme & qui connoissent ses bisareries. On nous voit tous les jours pratiquer tranquilement des choses que nous ne pouvons pas souffrir dans les autres; quelquefois ce sont les plus déréglés qui crient le plus haut contre le vice.

Il y a plus; on peut dire que par cela même que les Païens avoient de la complaisance pour certaines Passions, par cela même qu'ils les outroient, ils se soulevoient dès qu'ils les voïoient dans les autres. Qu'un homme ait bien de l'ambition, dès qu'il verra cette passion dans quelque autre, il ne la pourra pas souffrir. Qui est-ce encore qui crie le plus haut lors que des Etrangers cherchent par leur in-

induſtrie à amaſſer quelque bien ? C'eſt ordinairement quelque perſonne intéreſſée à qui ils font concurrence. Les paſſions voudroient ne trouver qui que ce ſoit dans leur chemin, qui s'oppoſât à leurs projets. Un Païen qui ſe trouvoit dans le lieu de ſa naiſſance étoit bien aiſe de ne trouver ni intempérant qui lui diſputât ſes plaiſirs, ni ambitieux qui le traverſât dans la recherche des honneurs, ni avare qui empêchât les Richeſſes de parvenir juſqu'à lui.

Un Auteur moderne, que je trouve ſous ma main, a fort bien développé cette Réflexion, „ Qui „ ſont ceux, dit-il, qui ſe plaignent avec le plus „ d'amertume de la dépravation du cœur hu„ main ? ſont-ce les perſonnes qui ſe diſtinguent „ par la plus haute ſageſſe ? Point du tout. Ces „ déclamateurs ſont bien ſouvent des gens dont „ la conduite déréglée des autres choque les vices, „ & non pas la vertu. Un Chicaneur de profeſ„ ſion, un Plaideur acharné ſe plaint qu'il n'y a „ plus de juſtice dans le monde. Il attaque les Ju„ ges dont la ſentence n'a pas favoriſé ſes préten„ tions. L'orgueilleux qui voudroit inſpirer à „ tous les hommes le profond reſpect qu'il a pour „ lui-même, découvre dans les autres hommes „ une hauteur impertinente, une inſuportable fier„ té". Ainſi les Chrétiens qui ſe ſeroient livrés à leurs paſſions, ne pouvoient point ſe flatter que la corruption des Païens les mit à couvert de leurs Médiſances, & le motif de St. Pierre ſubſiſte dans toute ſa force.

Cet Apôtre a encore une plus noble vue quand il veut que ces Etrangers diſperſés parmi les Païens, s'abſtiennent de toutes les paſſions déréglées, & vi-

vivent d'une manière toute ſainte. C'eſt *afin*, dit-il, *que les bonnes œuvres qu'ils leur auront vu faire, les portent à glorifier Dieu, lorſqu'il les viſitera.* Ce tems de la *Viſitation*, c'eſt le tems que Dieu appelleroit les Païens à la Foi, lorſqu'il voudroit par ſa bonté leur ouvrir les yeux & les attirer à l'Evangile.

Rien n'étoit plus propre à produire cet heureux effet que la bonne vie des prémiers Chrétiens. C'étoit-là une prédication continuelle, plus perſuaſive que tous les plus beaux diſcours. La vie pure & ſainte de ces Diſciples du Sauveur contribuoit autant aux progrès de l'Evangile que les Miracles mêmes. Ainſi, leur dit St. Pierre, ſi vous avez du zèle pour la gloire de Dieu, ſi vous voulez que notre ſainte Religion ſe répande & faſſe bien des Sectateurs, que vos mœurs ſoïent irréprochables. *Gardez une conduite régulière parmi les Gentils* & qu'ils vous voïent faire de bonnes œuvres.

En ſe tenant donc au ſens litéral d'*Etrangers*, vous voïez, MONSIEUR, qu'on ne laiſſe pas de développer fort heureuſement les motifs qu'emploie St. Pierre, & qu'on ne leur ôte rien de leur force. Cependant, je vous l'ai promis dès le commencement, vous me trouverez tout à fait traitable ſur le ſens figuré. Je ne prétens point l'exclure. Perſonne ne ſauroit trouver mauvais qu'un Prédicateur qui explique ce Texte, après avoir marqué les vues préciſes de l'Apôtre, prenne occaſion de ce titre d'*Etrangers*, de remarquer qu'il convient auſſi à tous les Chrétiens en général. Nous ſommes ſur la terre comme dans un lieu d'exil, dans un lieu de paſſage. C'eſt une vérité qui nous eſt enſeignée fréquemment dans l'Ecriture Ste., & que

St.

St. Pierre peut auſſi avoir eu en vue dans cet endroit. Il eſt aſſez ordinaire aux Ecrivains ſacrés que le ſens litéral les conduiſe à un ſens plus élevé.

On auroit tort de regarder ce ſens ſpirituel & figuré comme un langage trop miſtique. Nous pouvons prouver par la Nature même, que nous ſommes des Etrangers ſur la terre. C'eſt déja la condition de l'Homme en général. Son Corps eſt une Maiſon qui s'affaiſſe & qui ſe détruit inſenſiblement. St. Paul l'appelle *une Tente* * une Maiſon portative en attendant que nous aïons une demeure fixe. L'ame de l'homme prouve encore mieux cette qualité d'Etranger, que ſon Corps. Elle eſt immortelle. Elle n'eſt donc pas faite uniquement pour cette vie animale. Elle eſt deſtinée à quelque choſe de plus grand. Sans cette clé on ne comprend rien dans l'homme. Quand on penſe à la nobleſſe de notre Ame, à l'élévation de ſes déſirs que rien ſur la terre ne ſauroit ſatisfaire; quand on voit d'un autre côté la courte durée de la vie humaine, on ne ſauroit ſe tirer de cet embaras qu'en diſant que l'homme eſt deſtiné pour toute autre choſe que ce que nous voïons, & que la Terre n'eſt qu'un lieu de paſſage. Les Philoſophes du Paganiſme ont déja ſenti cette vérité. Ils ſe ſont regardés comme Etrangers ſur la terre. Ils en ont parlé comme d'un lieu d'exil. Ils ont comparé notre ſéjour dans ce monde à celui d'un Voyageur dans une hôtellerie.

Les anciens Patriarches, mais ſur tout David; ont fait profeſſion de ſe regarder comme Etrangers & Voyageurs ſur la terre. J. C. & les Apôtres inſiſtent continuellement là-deſſus. C'eſt une leçon que

(*) 2. *Cor. V.* 1.

que l'on trouve à chaque page de l'Evangile. On nous inculque continuellement qu'étant Etrangers dans ce monde, nous devons nous y conduire comme des Etrangers, que nous ne devons pas penſer à y faire de longs établiſſemens, que nous ne devons pas chercher des diſtinctions dans un lieu où nous ne faiſons que paſſer. Comme Etrangers & Voyageurs dans le ſens figuré, nous devons donc encore *nous abſtenir des paſſions de la Chair.*

Ce ſont là des Moralités ſi connues & qui ſe préſentent ſi naturellement que je n'y inſiſterai pas davantage. Mais on pourroit, ce me ſemble, donner les leçons un peu plus particulières à l'occaſion du ſecond motif qu'emploie St. Pierre. Il veut que ceux à qui il écrit s'abſtiennent des paſſions déréglées, pour prévenir les jugemens deſavantageux que l'on pourroit faire d'eux. Cette raiſon, quelque particulière qu'elle paroiſſe & adaptée aux circonſtances d'alors, peut encore être miſe en œuvre utilement aujourd'hui par un Prédicateur qui expliqueroit ce Texte. Il n'a qu'à mettre les Mondains de notre tems à la place de ces anciens Païens. Les Chrétiens vivent parmi des gens qui font leur tout de cette vie. Ces gens du monde, qui ſans contredit font le plus grand nombre, peuvent être regardés comme les naturels du Païs, & les Chrétiens comme les Etrangers. Les Mondains font des jugemens malins de ceux qui marquent de l'attachement pour la Religion, lorſque leur conduite n'y répond pas. Ils ſe moquent de la piété des Chrétiens, dès qu'elle n'eſt pas bien ſoutenue.

„ Voïez ces gens ſi déclarés pour le Chriſtia-
„ niſme, diſent-ils, ils ont dans la bouche les plus
„ bel-

„ belles maximes du monde, mais ſuivez leurs
„ actions vous les trouverez tout auſſi ambitieux,
„ tout auſſi intéreſſés que les autres. Ils font pro-
„ feſſion d'être des Etrangers ſur la terre. Cepen-
„ dant ils ont la même ardeur pour les biens du
„ monde que nous. Ils ſont tout de feu dès qu'ils
„ trouvent quelque ouverture pour augmenter
„ conſidérablement leur bien. Les Chrétiens di-
„ ſent que le Ciel eſt leur Patrie, que c'eſt là où
„ tendent tous leurs déſirs. Cependant la plupart
„ aiment tellement ce monde, qu'ils voudroient
„ n'en ſortir jamais. De-là vient cette triſteſſe
„ qu'ils laiſſent aſſez ſouvent paroître dans une
„ dangereuſe maladie, ces ſoupirs qu'ils pouſſent
„ aux approches de la mort. C'eſt qu'ils ſont fa-
„ chés de quitter ce monde qui poſſède véritable-
„ ment leur cœur.

Voila les jugemens que font les Mondains quand ils voient les Chrétiens ſi ardens pour les biens de la terre, & ſi attachés à cette vie. Voila par où ils prétendent autoriſer le dérèglement de leurs mœurs. On peut donc encore appliquer aſſez naturellement aux Chrétiens d'aujourd'hui la leçon de St. Pierre; on peut leur dire. *Je vous exhorte, mes Chers Frères, comme des Etrangers & des Voyageurs, à vous abſtenir des paſſions charnelles. Ayez une conduite régulière parmi les* Mondains, *afin qu'au lieu qu'ils médiſent de vous, ils voient vos bonnes œuvres qui les portent à glorifier Dieu.*

St. Pierre met en œuvre un troiſième motif pour porter les Chrétiens à ſe défier des Paſſions, c'eſt qu'*elles font la guerre à l'ame.* On voit aſſez qu'il veut dire par-là que nous devons les regarder comme les plus dangereux ennemis que nous ayons,

ions, comme des ennemis qui travaillent à rendre notre ame malheureuſe, qui lui font des bleſſures mortelles, & qui conſpirent pour la faire périr. Mais cet Apôtre veut auſſi nous faire ſentir par-là que nos Paſſions s'oppoſent à notre bonheur, même ſur la terre. Elles jettent notre ame dans l'agitation & dans le trouble. Souvent nous ſommes en proie à des Paſſions contraires, & cette guerre inteſtine ne peut que nous rendre très malheureux.

Vous voïez, MONSIEUR, qu'ici les Prédicateurs ont beau champ, & que pour développer ce motif, ils n'ont pas beſoin qu'on leur fourniſſe des ouvertures. Ma tâche à cet égard doit être ſeulement de faire voir quel rapport ce motif peut avoir avec le ſens litéral d'Etrangers & de Voyageurs que j'ai entrepris de faire valoir. La guerre que les Paſſions allument au dedans de nous eſt une raiſon de s'en abſtenir qui convient à tous les tems & à tous les lieux. Cependant voici une liaiſon aſſez naturelle de ce motif avec les précédens. Il auroit pu paroître aſſez dur & aſſez facheux à ces Chrétiens à qui St. Pierre écrit, de renoncer à toutes les douceurs des Paſſions, à tous ces objets que l'on recherche ordinairement avec le plus d'empreſſement, & cela ſimplement parce que les Païens trouvoient mauvais qu'ils donnâſſent leurs ſoins à ſe les procurer. „ Ne vous faites pas de peine, leur „ dit donc cet Apôtre, de vous refuſer ce que „ les Païens blâmeroient chez vous. Au fond „ vous n'y perdez rien. Le plaiſir que vous pou„ vez eſpérer de vos paſſions eſt mêlé de trop d'a„ mertume. Ce ſont de fauſſes douceurs que cel„ les qu'elles vous promettent. Elles ne ſont „ propres qu'à exciter le trouble au dedans de „ vous, dès que vous leur y aurez donné entrée,

» *Abſtenez-vous des Paſſions charnelles; elles* » *font la guerre à l'ame.*

J'oſe eſpérer préſentement, MONSIEUR, que vous ne direz plus que ces Explications ſi préciſes brident trop ceux qui ont à compoſer un ſermon. En voila un preſque complet qui porte la plus grande partie, ſur le ſens litéral de ce Texte, & où le ſens ſpirituel & métaforique vient ſi naturellement que rien n'y doit paroître forcé. Je crains ſeulement que vous ne me diſiez que tout cela auroit été mieux placé dans la Chaire, & vous aurez raiſon. Je m'apperçois un peu tard que dans le deſſein de me réconcilier avec les Prédicateurs, j'ai un peu trop fait le Prédicateur moi-même. Je vai donc baiſſer d'un ton. Pour mettre un peu de variété dans ma Lettre. Voici une Remarque de Littérature qui a du rapport avec les Etrangers & les Voyageurs de St. Pierre.

La 1re. Epitre de St. Pierre eſt adreſſée *aux Fidéles étrangers & diſperſés dans le Pont, dans la Galatie &c.* Celle de St. Jaques l'eſt *aux XII. Tribus qui ſont diſperſées dans le monde*, c'eſt-à-dire, à tous les Juifs convertis au Chriſtianiſme, éloignés de leur Patrie & répandus dans divers endroits de la terre. Il n'y a que ces deux Epitres qui aient cette Inſcription. Cependant dans une Bible manuſcrite de la Bibliotèque de Genève, il ſemble qu'on a voulu mettre auſſi dans cette claſſe la 1re. Epitre de St. Jean. On a de bonnes preuves que ce Manuſcrit a environ 800 ans. C'eſt la verſion Latine de St. Jérome. Cette Bible ſervoit autrefois dans la Cathedrale avant la Réformation. Voici donc le titre ſingulier de la 1re. Epitre de St. Jean dans cet ancien Manuſcrit, INCIPIT EPISTOLA AD PARTOS.

On

On eſt aſſez partagé ſur ce qu'a voulu dire ce Copiſte. Je fus témoin un jour d'une diſpute qui s'éleva dans la Bibliotèque de Genève, ſur ce titre bizare. Deux ou trois Hommes de Lettres diſoient leur ſentiment là-deſſus, & ne convenoient pas dans l'explication qu'ils en donnoient. L'un d'eux prétendoit que SPARTOS étoit là viſiblement pour SPARSOS. Le Copiſte, dit-il, faiſant réflexion que cette Epitre de St. Jean n'eſt pas adreſſée à une Egliſe particulière, mais qu'elle eſt du genre de celles qu'on appélle *Canoniques*, ou plutôt *Catholiques* c'eſt-à-dire Univerſelles, a trouvé à propos de l'étiqueter de même que la 1re. Epitre de St. Pierre, *ad Electos Sparſos*. Il a ſeulement abrégé & un peu défiguré cette Inſcription, mais qui ne laiſſe pas d'être reconnoiſſable. On ſait aſſez, ajouta-t-il, quel étoit le privilège des Moines du X. ſiècle. Ils eſtropioient impunément le Latin.

Un autre ſavant qui ſe trouva là, fut d'un ſentiment différent. Ce n'eſt pas dans l'Epitre de St. Pierre, dit-il, qu'il faut chercher la Clé de cette Inſcription, mais dans les Oeuvres de St. Auguſtin, ou au moins dans les Ecrits qu'on lui attribue. Ce Père a parlé plus d'une fois de l'Epitre de St. Jean comme adreſſée aux Parthes, ad *Parthos*, & c'eſt ce qu'a voulu dire le Copiſte, mais qui par erreur, a écrit AD SPARTOS (*a*). Quelques Anciens, dont

(*a*) Etiam illud dictum eſt à Joanne in Epiſtola *ad Parthos*. *Dilectiſſimi, nunc Filii Dei ſumus, & nondum apparuit quod erimus &c.* 1. Joan III. 2.

Auguſt. Quæſt Evang. Queſt. 39.

Poſſidius, qui étoit Diſciple de St. Auguſtin, & qui a écrit ſa vie, fait mention dans l'Indice qu'il a compoſé des Ouvrages de ce Docteur, de dix ſermons ſur cette Epitre, qu'il déſigne de cette manière. *De Epiſtola Joannis ad Parthos, ſermones Decem.*

le ſentiment a été ſuivi par de nos ſavans modernes, ont donc cru que St. Jean avoit écrit aux *Parthes*, c'eſt-à-dire aux Juifs convertis au Chriſtianiſme, qui demeuroient au de-là de l'Eufrate, & hors de l'Empire Romain, comme à *Niſibe*, & autres lieux où il y avoit un nombre conſidérable de Juifs. Quelques uns croient même que cet Apôtre avoit prêché l'Evangile à ces peuples.

Le prémier opinant ne ſe rendit point à toutes ces autorités. „ Je pourrois faire voir, dit-il, que „ les paſſages qu'on vient d'alléguer ſont fort ſuſ„ pects, & que St. Auguſtin n'a jamais dit ce „ qu'on lui fait dire; mais ce n'eſt pas proprement „ ce dont il s'agit; la principale raiſon que j'ai pour „ ne point trouver ici les *Parthes*, c'eſt que leur „ nom eſt trop défiguré & entièrement méconnoiſſable dans ce titre. Un Copiſte peut bien „ faire des fautes en écrivant, mais il eſt dificile „ qu'il en faſſe de la nature de celle qu'on attribue „ à celui-ci. C'eſt ordinairement dans la Lettre „ courante qu'on eſt ſujet à ſe méprendre, parce „ qu'on écrit fort vîte, mais cette Inſcription eſt „ en Lettres Majuſcules, & en Encre rouge. Les „ Titres écrits de cette manière, ſe font fort poſément & ſont même ordinairement compaſſés. Il eſt donc rare qu'on y faſſe des fautes auſſi remarquables que le ſeroit celle-ci, & ſi cela „ arrivoit, on ne manqueroit pas de les corriger. „ Elles ſont trop frapantes pour les laiſſer ſubſiſter. Je m'en tiens donc AD SPARSOS, par où le „ Moine Copiſte aura voulu dire que cette Epître eſt une Lettre circulaire aux Chrétiens diſperſés.

Celui qui plaidoit pour les *Parthes* avoit commen-

mencé à réfuter cette réplique, & même avec un peu trop de chaleur, lorſqu'un troiſième qui juſque-là n'avoit fait qu'écouter, prit la parole pour faire la fonction de Médiateur.

„ Il eſt aiſé de vous mettre d'accord, Meſſieurs, „ leur dit-il. Vous êtes au fond du même ſenti- „ ment ſans vous en appercevoir. L'un de vous „ ſoutient que le Copiſte a voulu dire, *ad ſparſos*; „ l'autre, *ad Parthos*. Vous n'avez qu'à vous „ rappeler la ſignification du nom des *Parthes*. Il „ ſignifie des gens *errans & diſperſés*. Pluſieurs „ bons Auteurs nous apprennent que c'eſt là la „ valeur de ce mot (*a*). Ainſi malgré l'oppoſition „ apparente de vos ſentimens, l'Inſcription aura „ toujours le même ſens. Cette Epitre ſera deſti- „ née à des gens errans & diſperſés.

La Diſpute finit par-là. Voilà comment ce Pacificateur, en leur jettant de la poudre aux yeux ſépara les Combatans. Cela me rappelle ce que dit Virgile du combat des Abeilles, qu'un peu de pouſſiére fait ceſſer;

Hi motus animorum, atque certamina tanta Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcunt (*b*).

Voici encore un Paſſage de l'Ecriture Ste, que je croi que l'on doit rapporter à ces Juifs diſperſés dans différentes Provinces, & par conſéquent du même genre que le précédent. Il a eu le ſort de celui de St. Pierre que nous avons examiné. On l'a voulu entendre dans un ſens ſpirituel & figuré, & l'Apôtre l'avoit pris à la Lettre. Il s'agit d'un en-

(*a*) *Scythico ſermone Parthi Exules dicuntur* Juſtin. Lib. XLI.

(*b*) *Æneid. Lib. IV. v.* 86.

endroit de la Prédication que ce même Apôtre fit aux Juifs, le jour de la Pentecôte, & qui eſt rapportée dans le 11. Chap. *des Actes*. Parlant des dons miraculeux, & de ceux qui peuvent y aſpirer, il leur dit, *Cette promeſſe eſt pour vous, & pour vos Enfans, & à tous ceux qui ſont loin, autant que le ſeigneur en appellera* (*a*).

On demande qui ſont ceux qu'il faut entendre par *ceux qui ſont éloignés*? Il ſemble d'abord que cela doit convenir aux Gentils. St. Paul dans ſon Epitre aux Ephéſiens déſigne deux fois les Païens par *ceux qui ſont loin*. *Chriſt*, dit-il, *eſt venu annoncer la paix à ceux qui étoient loin, & à ceux qui étoient près* (*b*). Il marque clairement par-là les Gentils & les Juifs. Il faut convenir qu'à la prémière lecture, ce Paſſage paroit tout à fait parallèle à celui dont nous cherchons le ſens, & il n'eſt pas ſurprenant que la reſſemblance en ait impoſé à preſque tous les Interprêtes qui ont cru que l'un expliquoit l'autre. La figure eſt aſſez belle de regarder les Gentils comme des gens éloignés de Dieu, & les Juifs comme un Peuple qui avoit Dieu près de lui. Cependant, MONSIEUR, je croi que vous conviendrez que ce Paſſage des Actes des Apôtres eſt encore un de ces endroits de l'Ecriture manqués, pour ne s'en être pas tenu au ſens ſimple & litéral. C'eſt ce que l'on peut démontrer.

Une preuve ſans réplique pour faire voir que par *ceux qui ſont loin*, St. Pierre n'a pas entendu les Gentils, c'eſt que cet Apôtre, tout éclairé qu'il étoit des lumières du St. Eſprit, ne connoiſſoit pas encore alors la vocation des Païens. Une Règle qu'on

(*a*) *Act. II. 39.* (*b*) *Ephes. II. 17. voiez auſſi le v. 13.*

qu'on ne sauroit assez inculquer aux Interprêtes, c'est que pour juger si deux Passages de l'Ecriture Ste. sont parallèles, ce n'est pas assez d'examiner la conformité des termes, il faut encore faire attention à la date, ou au tems que les paroles que l'on compare ont été écrites ou prononcées. St. Pierre fit cette Prédication aux Juifs à la première Pentecôte. Elle se trouve dans le II. Chap. des Actes des Apôtres. Or dans le Chap. X. de ce même Livre, où est rapportée l'histoire de *Corneille le Centenier*, il paroit clairement que cet Apôtre eut besoin d'une nouvelle révélation touchant la vocation des Gentils. Sur l'ordre qu'il reçut d'aller instruire un Païen, on lui voit beaucoup de surprise, une répugnance naturelle à tous ceux de sa Nation, & il falut un ordre réitéré du Ciel pour l'y déterminer.

Il est bien vrai que le Sauveur prêt à monter au Ciel, avoit dit à ses Apôtres, *Allez & enseignez toutes les Nations* (a). Mais ils n'appliquoient point aux Païens cet ordre de leur Maitre. Ils crurent qu'il falloit seulement le rapporter aux Juifs dispersés parmi toutes les Nations différentes.

Il y a plus; C'est que quand même cet Apôtre auroit été instruit alors de la vocation des Gentils, la prudence ne permettoit pas qu'il en fit aucune mention dans cette circonstance. Il étoit de la dernière importance pour le succès de la Conversion des Juifs à quoi il travailloit alors, qu'ils n'eussent pas le moindre soupçon qu'il pensât aux Païens. Ce n'étoit pas le point de marquer les graces que Dieu vouloit leur faire sous l'Evangile. Cela seul auroit

(a) *Matt, XXVIII.* 19.

auroit pu étouffer tous les bons ſentimens que ſa Prédication auroit excités dans ces Juifs.

Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir ce qui arriva longtems après à St. Paul. Il laiſſe entrevoir aux Juifs le deſſein que J. C. lui avoit témoigné de l'envoïer aux Gentils. Il n'en falut pas davantage pour les mettre en fureur. Ils avoient juſque-là écouté aſſez tranquillement le diſcours de cet Apôtre. Mais dès qu'il parle de ſa Miſſion vers les Gentils, il eſt interrompu par de grands cris. *Otez du monde ce Scélérat*, crioient-ils au Tribun (*a*). Voilà comment la jalouſie les ſaiſit, & les met hors d'eux-mêmes.

Si St. Pierre le jour de la Pentecôte, eut touché cette Corde, il n'auroit pas manqué de ſoulever de même les Juifs contre lui. Mais la plus grande preuve qu'il n'a rien dit de la vocation des Gentils dans cette occaſion, ni des graces que le ſeigneur leur réſervoit, c'eſt comme je l'ai dit d'abord, que c'étoit encore un miſtère inconnu pour lui.

En voila aſſez, ce me ſemble, pour prouver que St Pierre, dans ſon Diſcours aux Juifs, rapporté dans le commencement de l'hiſtoire des Apôtres, n'a pas pu & n'a pas du dire à ceux qu'il vouloit convertir au Chriſtianiſme, que les dons Miraculeux étoient deſtinés aux Gentils auſſi bien qu'à eux. Quand il dit donc, *La promeſſe eſt pour vous & pour vos Enfans, & même pour tous ceux qui ſont éloignés*, il a entendu par-là les Juifs diſperſés, & qui vivoient dans des Païs aſſez loin de Jéruſalem.

Quoi-

(*a*) *AB. XXII.* 21.

Quoique le gros des Interprêtes aïent entendu mal à propos par-là les Gentils, on doit cependant rendre la justice à quelques uns qu'ils ont trouvé de l'inconvénient à le prendre de cette manière. *Béze*, par exemple, a dit que par *ceux qui sont loin*, St. Pierre avoit voulu désigner la postérité la plus éloignée. On sait que les dons Miraculeux ont subsisté dans l'Eglise pendant plusieurs générations. Cette explication peut donc être admise. Je ne laisserai pas de remarquer que les descendans des Juifs pouvoient déja être compris dans le mot d'*Enfans*, car ce terme dans la Langue Hébraïque s'entend de la postérité. Il se prend aussi de même dans les Auteurs profanes.

Les Traducteurs de Berlin ont entrevu le véritable sens de ces paroles de St. Pierre, mais en hésitant un peu là-dessus. Voici leur note; *Par tous ceux qui sont éloignés, il faut entendre*, disent-ils, *tous les Juifs dispersés dans le monde, & leur postérité, le terme pouvant marquer la distance & des lieux & des tems.* Le mal est que sur les Ephésiens ils ont parlé un autre langage. Sur ce que St. Paul dit aux Païens, *Vous qui étiez autrefois loin*, nos Traducteurs oubliant ce qu'ils avoient dit sur les Actes, nous donnent les paroles de St. Pierre pour parallèles à celles de St. Paul.

Je ne connois aucun Interprête qui ait mieux expliqué ces paroles, & plus heureusement développé les inconvéniens de la manière ordinaire de les entendre que *Limborch* dans son *Commentaire sur les Actes des Apôtres*. Je vous y renvoie, & j'ose assurer que vous vous rendrez à ses preuves. Je suis &c.

ARTICLE VIII.

CONSEILS *de l'*AMITIE'. Seconde Edition. Un Volume in 16. de 286. pages. A *Lyon*, chez les Frères *de Ville*, 1747.

IL y a, à l'égard des ſentimens, beaucoup de conformité entre ces *Conſeils de l'Amitié* & les *Leçons de la Sageſſe*, dont nous avons donné l'Extrait dans un des Volumes de ce Journal (*a*). Nous avons dit, en parlant de ce dernier Ouvrage: *Il y a très peu d'Ouvrages plus propres que celui-là à inſpirer des ſentimens d'honnête-homme, & on ne ſauroit trop en recommander la lecture à toutes ſortes de perſonnes.* On peut porter le même jugement de celui que nous annonçons. Les *Conſeils* de l'Auteur tendent tous au bonheur de la Société. En les liſant on ſe ſent porté à la pratique de la Vertu, parce qu'il fait voir que ſans elle on ne ſauroit être heureux. Sa Morale n'a rien de rebutant, on peut la pratiquer dans tous les états de la vie. Il n'enſeigne point à rendre l'Homme inſenſible, ce ſeroit vouloir le priver de tous les plaiſirs, il ne travaille qu'à corriger les paſſions, en les ſoumettant à l'empire de la Raiſon perfectionnée, dont le fruit eſt la ſageſſe.

Jugez de ſa doctrine, de ſes ſentimens, de ſon cœur, de ſon eſprit, par les traits que je vais puiſer dans ſon Livre. Par-tout il regarde la Vertu comme la baſe de la vraie félicité, il la préfère à tout, il veut la faire regner, il la place ſur le trône. Elle a, ſelon lui, des attraits auxquels on ne réſiſte point. Etant tout à la fois l'objet, la perfection, la gloire & la

(*a*) Dans le *Tome* 34, page 347.

la récompense des Hommes; elle échape au plus habile pinceau, elle n'est ressemblante que dans les cœurs qui l'aiment.

De la Religion.

Il faut aimer la Religion, la respecter. Pourquoi? C'est l'ame de la vie. L'abolition de la Religion causeroit un bouleversement affreux. Otez ce frein, il n'y a plus de digue à opposer à l'ambition, à l'usurpation, à l'intérêt.

Je ne sai ce que le Public pensera de ce sentiment de l'Auteur, au sujet de la multiplicité des Religions. *La Nation*, dit-il, *la plus sertile en révolutions est celle dont la Religion n'a point de forme certaine, & qui, en les admettant toutes indifféremment, avoue en quelque façon qu'elle n'en a point.* Cela me surprend. Voila un Homme *pacifique*, & même très pacifique, à juger de son caractère par son Ouvrage, qui condamne, quoiqu'indirectement, la Tolérance des Religions. Que veut-il qu'on fasse? Un Souverain est-il maître d'inspirer à tous ses Sujets la Religion qu'il professe lui-même? D'ailleurs, qui lui a appris que la sienne est la meilleure? Il le croit, me direz-vous, il en est persuadé. Mais ceux qui ont une autre croyance, ceux qui adorent Dieu autrement que lui, soutiennent qu'il est dans l'erreur, & prétendent avoir raison. La dernière ressource du Souverain pour faire recevoir sa Religion, c'est de recourir à la force, c'est d'établir une Inquisition. Mais cette voie est injuste, elle est contraire à l'humanité. Notre Auteur dit lui-même que *c'est une tirannie que de vouloir asservir tout le monde à penser de même.* La multiplicité des Religions dans un Etat est un mal, j'en conviens; il seroit mieux qu'il n'y en eût qu'u-

qu'une ſeule, les révolutions y ſeroient moins à craindre : mais mal pour mal, il vaut mieux tolérer que de perſécuter. Je trouve très peu de juſteſſe dans cette penſée : *La Nation qui admet indifféremment toutes les Religions, avoue en quelque façon qu'elle n'en a point.* Pour qu'un Roi ſoit bien ſervi par ſes Troupes, faut-il juſtement qu'elles portent toutes les mêmes armes, le même Uniforme, & qu'elles faſſent l'exercice de la même manière. Le tems viendra, & il a déja commencé, qu'on rougira d'avoir tant diſputé ſur des modes.

De la Philoſophie.

On ne donne que trop ſouvent le nom de Philoſophie à ce qui ne l'eſt pas. Conſiſte-t-elle à mener une vie oiſive ; à ſe donner la liberté de parler de tout ; à faire le ſévère, le ſatirique, le difficile, à imaginer des Syſtêmes, à faire de nouvelles découvertes ? Non. L'Auteur prétend que les différentes Sectes, qui partagent les Philoſophes ſur l'explication de la Nature ne touchent point à la vraie Philoſophie, qui eſt la prémière de toutes les Sciences, puiſqu'elle eſt l'amour de la Sageſſe. Elevée au-deſſus des erreurs, des incertitudes, & des préjugés, elle n'a pour objet que la vérité de l'eſprit, la droiture du cœur, & la modération des paſſions.

Cette Philoſophie eſt la règle ſur laquelle il faut meſurer les Hommes pour ſavoir les eſtimer, parce que c'eſt celle à laquelle ils doivent ſe conformer. Elle travaille plus au-dedans de nous-mêmes qu'au dehors : delà vient qu'elle fait moins de bruit, & que la gloire qui en réſulte, eſt plus longtems inſenſible. L'héroïſme des Armes, celui de la Politique,

tique, dépendent ſouvent d'un ſeul trait, ſont connus de toute la Terre, brillent à tous les yeux, au moment qu'ils éclatent: celui de la Philoſophie, qui eſt le plus grand de tous, peut reſter toujours inconnu, il dépend des circonſtances pour paroître ce qu'il eſt; & ces circonſtances ne dépendent pas d'elle. La difficulté d'y parvenir, & l'obſcurité qui l'accompagne, en détournent la plupart des Hommes. Il n'y a de ſûrement attaché à cet héroïſme, que la ſatisfaction de faire le bien, la liberté & l'indépendance des paſſions, la tranquilité de l'ame au milieu des revers & des diſgraces qui tuent les autres. Ces merveilles ne tiennent point aux richeſſes & aux honneurs; elles n'y mènent point. On n'aime que ce qui brille, ou ce qui enrichit: la Philoſophie ne fait ni l'un ni l'autre.

Que de maux épargnés! Que d'inquiétudes terminées! Que de douleurs adoucies par les principes de la Philoſophie! Elle ſeule trouve des remèdes à tous les maux; elle ſeule adoucit ceux qu'elle ne peut guérir. Elle réprouve également cette fierté ſtoïque, qui dément la vérité des maux qu'elle reſſent; & cet héroïſme ſi vanté, mais ſi faux, des *Catons* & des *Cléopatres*, qui crurent l'arracher au triomphe de leurs ennemis, en ſe donnant la mort par la crainte de la recevoir.

Des Loix.

Il y a un *Bien* & un *Mal*. Cette vérité eſt inconteſtable. *Le Bien eſt la conformité de ce que nous faiſons avec la Loi: le Mal eſt l'oppoſition de ce que nous faiſons, à cette même Loi.* Il y a entre les Loix une ſubordination. Les Loix Naturelles ſont les prémières de toutes; les autres leur doivent leur naiſſance. La conſcience enſeigne à

tous

tous les Hommes l'obligation qu'elles imposent. Elles sont écrites dans tous les cœurs, mais on ne sait comment; c'est une merveille qu'il faut admirer, sans vouloir la pénétrer. Peut-être que l'Etre Suprême voulant pourvoir efficacement au bonheur des Hommes destinés à vivre en Société, leur a donné une règle invariable, qui leur apprend ce qu'ils se doivent: une règle qui, par un prodige inexplicable, est en même tems pour eux une Loi égale & universelle, une récompense de l'avoir observée, & une punition de l'avoir violée.

Quant aux Loix Civiles, l'Auteur fait voir que notre bonheur, notre tranquilité, notre intérêt, dépendent de leur observation; il va même jusqu'à prétendre que *la Nation la plus soumise est ordinairement la plus heureuse*, & que *vouloir se soustraire à l'Autorité est le plus grand des inconvéniens dans tous les Etablissemens humains*. Il semble pancher à croire que le Gouvernement Monarchique est le plus parfait de tous. Lui objecte-t-on l'inconvénient des mauvais Rois, il répond qu'on en compte peu dans les histoires, & que les Peuples ont moins souffert sous leur règne, que sous le règne des Rois indolens, qui n'ont pas sçu maintenir leur autorité.

Des Sociétés.

Les Hommes sont faits pour vivre ensemble, & contractent en naissant des obligations envers la Société, rien ne balance la Nature qui les y attache. Les besoins réciproques forment le second principe qui les réunit, & qui concourt à les rassembler. Les noms de Nation, de Patrie, de Maison, restraignent les devoirs généraux de la Société, mais ils ne les éteignent pas. L'amour du Sang

Sang est plus fort que l'amour de la Patrie. Il y a cependant des exemples du contraire. L'Auteur, condamne le Divorce, il souhaiteroit qu'on fît plus de cas qu'on ne fait du Mariage, qui perpétue la Société ; & qu'en s'intéressant à la multiplication des Hommes, on travaillât davantage à leur éducation, d'où dépend leur vrai bonheur. L'Auteur des *Lettres sur les Physionomies* a très bien démontré que *l'Education est le moyen le plus naturel d'augmenter les Vertus & de diminuer les Vices* (*b*).

Des Vices & des Vertus.

L'Auteur en veut dans cet Article à ceux qui ont défiguré les Vices & les Vertus, qui les ont confondus, & ont même triomphé de cette confusion, laquelle, à ce qu'il prétend, ne produira jamais que des égaremens. Il m'a toujours paru qu'on disputoit sur cette question sans s'entendre ; on embrouille les matières, on n'entre pas assez dans le détail, on n'examine pas les tems, les lieux, les mœurs, les coutumes, les cas, les circonstances, les différentes sortes de Gouvernement & de Religion. Celui-là passe pour vertueux dans la Société dont il est Membre, lorsqu'il en observe religieusement les Loix : il est vicieux, il est du moins regardé pour tel dans cette même Société, s'il les enfraint. Souvent il faudroit qu'il changeât de conduite, s'il changeoit de Païs.

Des Passions.

„ Il y a des gens qui n'ont point de Passions ; ce

(*b*) Voyez les *Lettres* 21 & 22. On y trouve des idées neuves ; l'Auteur va à la source.

„ ce ne ſont pas les plus malheureux : il y en a „ qui n'ont que des Paſſions ; ce ne ſont pas les „ plus heureux. Ces deux extrêmes ſont rares : il „ ne faut pas plus croire ceux qui ſe vantent d'en „ avoir, que ceux qui ſe vantent de n'en avoir pas: „ on joue la Paſſion & l'Indifférence". J'aimerois mieux dire avec l'Auteur des *Lettres* que je viens de citer (*a*), que *perſonne n'eſt ſans Paſſions ; & qu'il faut avoir mauvaiſe opinion des autres, pour croire qu'on leur perſuadera qu'on n'en a point.* Un Homme ſans Paſſions ne ſeroit en effet qu'un Corps ſans Ame, un pur Automate.

De toutes les Paſſions, notre Philoſophe n'en trouve point de plus *dangereuſe*, de plus *forte*, de plus *ſéduiſante*, de plus *agréable*, que l'*Amour*. Cela eſt vrai ; mais, pour la juſtifier, il auroit fallu ajouter, qu'elle eſt auſſi *la plus néceſſaire*. Sa force eſt fondée ſur ſa néceſſité ; & cela eſt dans l'ordre. L'Auteur de la Nature a attaché le plus grand des plaiſirs au devoir le plus indiſpenſable ; & ſans ce plaiſir, ſans cet attrait mutuel des Sexes, qui eût jamais voulu ſe donner la peine de produire ſon ſemblable ? Nous ſommes des ingrats. Pourquoi nous plaindre ſi amèrement des excès de cette Reine des Paſſions, à qui nous devons tout ce que nous ſommes, ſans laquelle nous ſerions encore dans le néant. Ne ſeroit-elle pas en droit de ſe plaindre de nous à ſon tour ?

On diroit que j'ai troublé
Tout l'ordre de la Nature ;

Ce-

(*a*) *Lettre* 3, page 23.

Cependant, quelle imposture !
Sans moi les Hommes n'auroient
Qu'une languissante vie ;
Je fais naître les desirs,
Je fais ces ardens plaisirs,
Par qui leur Ame est ravie,
Sans moi qu'ils ignoreroient ;
Et je vois leur injustice
Oublier tous mes bienfaits ;
Et sur le moindre caprice,
Traiter même de suplice,
Les biens que je leur ai faits (a).

Du Bonheur & du Malheur.

Notre Bonheur dépend de nous ; & l'Auteur entreprend de le prouver. *Dites à ceux qui se plaignent de n'être pas heureux, que c'est leur faute ; & vous ne leur direz rien que vous ne puissiez justifier.* Il pose pour principe qu'il y a par-tout un ordre, une symmétrie, un rapport, dont l'assemblage fait la beauté & la perfection des objets. C'est l'ordre, c'est la tranquilité, qui fait le Bonheur ; c'est le desordre, c'est le trouble, qui fait le Malheur. Notre Bonheur est donc le fruit de l'ordre de nos pensées & de la tranquilité de nos passions. Mais comment faire pour mettre de l'ordre dans ses pensées ? Qu'est-ce qu'on entend par cet ordre & cet arangement de pensées ? *C'est*, dit notre Philosophe Moraliste, *voir les choses ce qu'elles sont, & non ce que la Multitude les voit : c'est ne se former des opinions sur leur valeur, qu'a-*

(a) Chaulieu dans son *Voyage de l'Amour & de l'Amitié.*

qu'après un examen réfléchi; c'eſt les arranger dans ſa tête, ſuivant le rapport & la ſubordination qu'elles ont entre elles.

Pour vaincre les Paſſions, & ne pas ſuccomber aux maux qu'elles entraînent, *il faut regner au milieu de ſoi, ſe faire un état que la vue de la mort & la pauvreté même ne puiſſent altérer.* La douleur arache des larmes, que le courage doit ſécher: on peut ſe plaindre ſans s'irriter: on peut, ſans deſeſpoir, préférer la mort à la vie: on peut être pauvre ſans honte, & conſerver ſa liberté dans les fers.

Felix, qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, &c.

La belle Morale, mais qu'elle eſt difficile à pratiquer! Je demande à notre Philoſophe ſi l'on peut être heureux, lorſqu'on ſouffre, & ſur-tout lorſqu'on ſouffre cruellement. Il m'aſſurera que oui. *Regnez*, me dira-t-il, *au milieu de vous, faites-vous un état que la ſouffrance ne puiſſe altérer.* Mais cela, eſt-il poſſible? Je crois que non. Le bonheur conſiſte dans le bien-être; & poſſède-je ce bien-être quand je ſuis à la torture? J'ai beau vouloir me perſuader que je ſuis heureux dans les ſouffrances, la voix ſecrette qui parle en moi, le ſentiment de ce qui s'y paſſe réellement, ne me permet pas de me repaître longtems d'une idée ſi flateuſe. Ne peut-on pas, me direz-vous *conſerver ſa liberté dans les fers*? Erreur groſſière. Cela eſt contradictoire. Être dans les fers, c'eſt être Eſclave; & être Eſclave, c'eſt n'avoir point de liberté. Veut-on dire par-là que celui qui eſt dans les fers,

fers, peut être tellement maître de ſes penſées, de ſes ſentimens, de ſes paſſions, qu'il ne ſe laiſſe point trop abattre ? Si c'eſt là la penſée de l'Auteur, je ſuis de ſon avis, la choſe eſt poſſible. Mais je ſoutiens toujours que cet infortuné qui eſt dans les fers, n'eſt abſolument pas libre ; je ſoutiens qu'il ne ſauroit ſe le perſuader ; & delà je conclus que s'il regarde l'eſclavage comme un mal, il doit s'eſtimer malheureux, du moins à cet égard.

La douleur ne ſauroit changer de nature, elle ſera toujours néceſſairement un mal pour celui qui la ſouffre. Un Philoſophe peut bien pour un inſtant ſe faire illuſion en enflant ſon imagination ſéduite ; mais bientôt après il eſt rappellé malgré lui au ſentiment de ſes maux par la Nature plus forte & plus puiſſante. Envain les *Stoiciens* entreprirent autrefois de perſuader aux Hommes que leur propre Corps étoit pour eux quelque choſe d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférens, & que les douleurs qui affligeoient ce Corps étoient ignorées par le Sage, qui ſe retranchoit entièrement dans la partie ſpirituelle de lui-même. Quand un de ces Philoſophes, preſſé par la douleur d'une maladie violente, s'écrioit, en s'adreſſant à elle : *Je n'avouerai pourtant pas que tu ſois un mal* ; cet effort qu'il faiſoit pour ne le pas avouer, ce deſaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus ſincère qu'il pût jamais faire ?

Ces réflexions ne doivent pourtant pas nous détourner de faire uſage des Préceptes de l'Auteur ; ils ſont excellens pour ſupporter avec plus de conſtance, plus de calme & de tranquilité, la douleur, les afflictions, les revers de la fortune, & prévenir par-là le deſeſpoir.

Des Etats de la Vie.

Il y a beaucoup à profiter à la lecture de ce Chapitre. L'Auteur y fait voir entre autres, qu'on n'eſt véritablement eſtimable, qu'on n'eſt grand, qu'autant que l'on contribue au bonheur des autres, & que l'on fait un uſage utile de ſon induſtrie & de ſes talens. On s'imagine fauſſement qu'il n'y a que ceux qui occupent de grandes places, qui puiſſent prétendre à être utiles. Chacun peut l'être à ſa manière. Nous avons tous une ſphère à parcourir, grande ou petite. Les Arts mécaniques offrent tous quelque Ouvrier recommandable, qu'on reſpecte qu'on aime, qui conſeille, qui aide les autres: il n'y a pas juſqu'à un Pauvre, qui ne puiſſe être utile à un autre Pauvre. L'Auteur apoſtrophe, mais ſans oſer les nommer, tous ces illuſtres Fainéans devenus inutiles à la Société par un faux principe de Religion, qui ont fait de la Continence une Vertu, & qui s'imaginent ſervir Dieu & les Hommes en réduiſant tout leur travail à penſer qu'ils exiſtent. Serviteurs inutiles! Que de talens enſevelis, que d'Arts abandonnés, que de terres incultes auroient beſoin de votre ſecours, & vous appellent à grands cris, ſans en être écoutés! N'êtes-vous nés que pour profiter de l'induſtrie & du travail de l'Ouvrier, que pour vous nourrir de la graiſſe de la Terre! *Fruges conſumere nati*:

Les Chanoines vermeils & brillans de ſanté,
S'engraiſſoient d'une molle & ſainte oiſiveté (*a*).

Des Plaiſirs.

On diſtingue les Plaiſirs de l'Ame de ceux des Sens.

(*a*) Boyleau.

Sens. Les prémiers ſont ſupérieurs à tous les autres, ils durent plus longtems, ils nous raſſurent contre la plupart des évènemens de la vie. Il n'y a que l'étude, les connoiſſances, les réfléxions, qui elèvent les Hommes à l'heureux état de goûter des plaiſirs parfaits. Le Plaiſir de ſavoir n'eſt étranger qu'à ceux qui n'ont jamais ſçu qu'il exiſtât. Les Livres ſont à l'Ame ce que la nourriture eſt au Corps: elle languit, s'affoiblit, eſt réduite à rien, ſans cet aliment auquel les converſations ſuppléent rarement, qu'elles ne peuvent pas remplacer toujours. La vue des belles choſes, l'admiration qu'elles excitent, les réfléxions qu'elles produiſent, les connoiſſances qu'elles donnent, la ſenſibilité qu'elles cauſent, les découvertes qu'on y ajoute, deviennent des ſources intariſſables de Plaiſirs. L'eſprit eſt en quelque ſorte infini: il ne s'uſe pas; il ſe perfectonne par l'uſage qu'on en fait.

Il y a des Hommes qui ſe regardent comme malheureux, parce qu'accablés par les années, & ſouvent par la débauche, les plaiſirs des Sens commencent à leur manquer. Demandez à ces Senſuels, s'ils ont épuiſé le grand Livre de l'Univers, qui fournit tant de raviſſans ſpectacles; s'ils ſont ennuiés des productions de la Nature, à forçe d'y avoir réfléchi; s'ils ne trouvent aucun goût à l'exercice des Arts & des Talens; s'ils ne ſont pas curieux d'apprendre à connoître les mœurs, les coutumes des Nations étrangères, l'hiſtoire du Monde & la révolution des Empires. Voila de quoi les occuper agréablement.

Joignons à ces réfléxions de l'Auteur, celles d'un Homme d'autant moins ſuſpect, qu'il connoit parfaitement, & qu'il a goûté, même à longs

traits, les deux sortes de Volupté, celle des Sens & celle de l'Esprit (*a*). Il donne sans reserve la préferance aux plaisirs de l'esprit. „ La *Volupté* „ *des Sens*, dit-il, quelque aimable & chérie „ qu'elle soit, quelques éloges que lui air donnés „ la plume aparemment aussi reconnoissante que „ délicate d'un jeune Médecin François (*b*), n'a „ qu'une seule jouissance qui est son tombeau. Si „ le Plaisir parfait ne la tue point sans retour, il lui „ faut un certain tems pour ressusciter. Que les „ ressources des Plaisirs de l'esprit sont différen- „ tes! Plus on s'aproche de la Vérité, plus on la „ trouve charmante. Non seulement sa jouissance „ augmente les desirs; mais on jouit ici, dès qu'on „ cherche à jouir. On jouit longtems, & cepen- „ dant plus vite que l'éclair ne parcourt..... „ Passons en revue tous les objets de ces Plaisirs „ inconnus aux Ames vulgaires. De quelle beau- „ té, de quelle étendue ne sont-ils pas? Le Tems, „ l'Espace, l'Infini, la Terre, le Firmament, „ tous les Elémens, toutes les Sciences, tous les „ Arts, tout entre dans ce genre de Volupté. „ Trop resserrée dans les bornes du Monde, elle „ en imagine un million. La Nature entière est „ son aliment, & l'imagination son triomphe (*c*).

Des

(*a*) Mr. D. L. M. Auteur de l'*Homme Machine*, de *La Volupté*, de *Pénélope*, & de plusieurs autres Ouvrages, tous pleins d'esprit, & d'un stile vif, léger, coulant, agréable. On feroit plus de cas de ses productions, si, *de sa mordante plume* il ne

Faisoit couler les flots de fiel & d'amertume.

(*b*) Il parle de lui-même, & a en vue *La Volupté*, l'une de ses productions.

(*c*) Voyez la *Dédicace* qui est à la tête de *l'Homme-Machine*. Cette pièce m'a paru très bien tournée. Elle est a- di- es-

Des Honneurs.

Un Grand-homme a fait cette remarque judicieuſe (*a*). *La ſotiſe de l'eſprit humain eſt telle, qu'il n'y a rien qui ne lui ſerve à agrandir l'idée qu'il a de lui-même. Une belle maiſon, un habit magnifique, une grande barbe, font qu'il s'en croit plus habile; & ſi l'on y prend garde, il s'eſtime davantage à cheval ou en caroſſe qu'à pied.* Les Honneurs ſervent au même but, ils agrandiſſent l'idée qu'on ſe forme de ſoi-même; & voila pourquoi on les recherche avec tant d'ardeur. Notre Auteur fait voir que la plupart des Honneurs n'ont ſervi qu'à troubler, à forger des fers, & même à hâter la mort. Cependant la perte de ceux qui courent après ces phantômes de gloire ne corrige preſque perſonne. En faut-il être ſurpris? L'exemple des autres ne nous touche qu'un inſtant, ce n'eſt pour nous qu'un ſonge, on n'enviſage que les avantages préſens, & on ſe flatte d'éviter les revers par ſa ſageſſe & ſes lumières.

De la Politique.

Dans ce Chapitre notre Philoſophe prêche aux Rois & à leurs Miniſtres, la même Morale que leur a prêchée Mr. *de Fénélon* dans ſon *Télémaque*, & l'excellent Auteur de l'*Examen du Prince*

dreſſée à Mr. *Haller*, Profeſſeur en Médecine à Gottingue, que l'Auteur appelle *double Euſane d'Apollon, Suiſſe illuſtre, Francfortois moderne, ſavant Médecin, encore plus grand Poëte*, Mr. *Haller* eſt effectivement tout cela. Verſé dans la plupart des Sciences, il joint un profond ſavoir à beaucoup d'eſprit & de jugement; talens qui ſe trouvent rarement dans un même Homme.

(*a*) L'Auteur de la Logique de Port Royal.

ce de Machiavel (*a*). Cela ſuffit pour s'en former une haute idée.

Des Richeſſes.

Il y a ici de quoi faire un excellent Sermon ſur le mépris des Richeſſes. En dirai-je quelque choſe? Non. Ce ſeroit peine perdue, perſonne n'en profiteroit. Il me ſemble que plus on prêche le mépris des Richeſſes, plus on les aime. *Nitimur in vetitum.* Aujourd'hui on manque de foi. On ne croit pas pouvoir être heureux ſans être riche. Il eſt pourtant dit: *Bienheureux ſont les Pauvres*; mais cela ſe repète machinalement.

Des Hommes.

Quiconque mettroit en pratique les Conſeils que donne ici l'Auteur, auroit toutes les qualités d'un Honnête homme & d'un bon Citoyen. La variété qui y règne ne permet pas d'en donner l'extrait; & comme d'ailleurs ils méritent tous d'être lus, je ne ſaurois me déterminer à accorder la préférance à aucun.

Du Monde.

Je dirai de cet article ce que je viens de dire du précédent. Tout y eſt ſi varié, les penſées en ſont ſi détachées les unes des autres, qu'elles ne ſont pas ſuſceptibles d'extrait; il faudroit d'ailleurs pour les faire connoître, les tranſcrire en entier. L'Auteur y parle ſi pertinemment du Monde, qu'on voit bien qu'il le connoit. L'idée qu'il s'en eſt formée

(*a*) Mr. *de Voltaire*, ou tout autre qui penſe & qui écrit abſolument comme lui.

mée paroit beaucoup plus juſte, que celle que nous en donnent la plupart des Moraliſtes, qui le regardent comme le ſiège de l'injuſtice, de la corruption, & de tous les desordres. Les Eccléſiaſtiques ont toujours regardé le Monde avec un œil jaloux, &, pour ſe vanger d'y être d'ordinaire aſſez mal reçus, ils n'en ont jamais dit que du mal. Le Monde, ſuivant la judicieuſe remarque de l'Auteur, *fournit à tout, au Bien & au Mal*: on y apprend à ſe connoître beaucoup mieux que par la lecture d'un Sermon.

De l'Etude.

L'Etude que l'Auteur recommande particuliérement, c'eſt celle qui convient à tout le monde, à quelque âge & dans quelque état qu'on ſoit; qui délaſſe des occupations les plus graves; qui donne des graces au langage; qui polit l'eſprit, le caractère & les mœurs; qui nous familiariſe avec les beaux tems des Grecs & des Romains; qui nous retrace les Grands-hommes de toutes les Nations; qui nous fait connoître les divers talens de l'eſprit; qui nous apprend à en juger; qui nous inſpire ce goût pour les belles choſes, que le diſcernement naturel commence, & qui ne doit ſa perfection qu'aux Lettres.

Voila l'Etude que le monde aſſocie à tout; celle qu'il aime; la ſeule qu'il veut qu'on paroiſſe avoir faite: il faut en quelque façon lui dérober les autres. Il craint l'étalage des Savans; il eſt rare auſſi qu'il n'y entre de la vanité: les citations ennuient ou humilient les Auditeurs. Cette Etude eſt accompagnée de la modeſtie: elle ne reſſemble point à celle de ces Pédans qui diſputent ſans agrément; qui dé-

cident ſans autorité, & auprès de qui de jeunes Elèves prennent un ton déciſif, dont le monde aura pitié, juſqu'à ce qu'ils aient eu le tems de ſecouer la pouſſière qui les couvre, & qui les empêche de connoître, qu'il faut apprendre à douter, pour parvenir un jour à bien juger.

ARTICLE IX.

VOIAGE *de* Mr. ANSON, Second Extrait.

APrès avoir ſuivi l'Eſcadre Angloiſe dans ſon expédition, il eſt tems de rendre compte de ſes vues & de ſes obſervations. Le préjugé fait trop ſouvent négliger aux gens de mer les avantages de l'étude & de la réflexion. Semblables à l'élément indocile & impétueux qu'ils parcourent, ils font conſiſter leur gloire dans un courage aveugle & dans le mépris des arts, auxquels ils doivent leur conſervation. C'eſt rarement la Raiſon qui corrige; mais ſi quelquefois l'exemple produit cet effet, je n'en ſaurois propoſer de plus digne d'être imité que celui de nos Navigateurs. On reconnoit dans les Plans & dans les Cartes, dont ce livre eſt orné, la main d'un Deſſinateur & le génie d'un Mathématicien; mais ce Mathématicien & ce Deſſinateur étoit en même tems un des plus braves Officiers de la flotte. Il s'appelle Mr. *Brett*. Lieutenant ſous Mr. *Anſon*, & chargé par lui des commiſſions les plus importantes, il s'eſt depuis diſtingué dans le combat du *Lion*, dont il étoit Capitaine, avec le Vaiſſeau François l'*Eliſabeth*. Au mérite des Cartes, des Vues, & des Plans de ce livre,

vre, il faut joindre celui des diverſes remarques qui s'y trouvent. Elles tendent à fournir de nouveaux ſecours aux Navigateurs & aux Géographes, & à nous faire mieux connoître divers païs & divers peuples du monde. Je voudrois réunir tous ces objets ſous des points de vue généraux, & ne négliger de tant de découvertes intéreſſantes que les détails, la ſucceſſion des idées, & l'ordre des tems, qui les ont fait naitre.

Quoique des voyages pareils à ceux de Mr. *Anſon* aïent été faits diverſes fois, il s'en faut bien qu'il n'y ait trouvé les facilités qu'il auroit du ſe promettre de l'expérience de ceux qui l'ont devancé. La plus grande ſource d'erreurs & de difficultés nait du défaut des Cartes. L'Amérique Méridionale eſt peu connue, & les Cartes qu'on en a ne s'accordent point entre elles. Les deux principales ſont celles du Dr. *Halley* & de Mr. *Frézier*. Le ſavant Anglois ne ſe contenta pas d'obſerver dans ſes voyages les variations de la bouſſole, il s'attacha encore à déterminer la ſituation des lieux où il put aborder. Mais comme pour remplir ſa Carte, il fut obligé de comparer enſemble diverſes routes tenues par des Navigateurs moins habiles que lui, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ſoit reſté quelques défauts. Depuis la rivière de *La Plata* juſqu'au détroit, les terres déclinent trop vers l'Oueſt, le port de *St. Julien* eſt plus occidental de cinq degrés qu'il ne devroit l'être, & vers le détroit de *Magellan* l'erreur eſt de cinquante lieues. C'eſt ce que prouvent les obſervations de l'Eſcadre de Mr. *Anſon*, conformes à cet égard à celles qu'avoit fait en 1670. le Chevalier *Narborough*. Envoyé par Charles II. pour tâcher

de

de procurer aux Anglois un commerce immédiat avec les naturels du païs, le principal fruit qu'il rapporta de ſon voyage fut une Carte du détroit de *Magellan* meilleure que celles qu'on a publiées depuis, & dont il eſt ſurprenant qu'on ait ſi peu profité. On a vu ſa ſupériorité ſur celle de Mr. *Halley*, & cette ſupériorité eſt encore plus marquée par rapport à la Carte de Mr. *Frézier*. Cet Ingénieur eſt tombé dans un défaut oppoſé à celui de Mr. *Halley*. Il a trop rapproché vers l'Orient l'Amérique Méridionale, & s'eſt mépris de huit ou dix degrés ſur la longitude de pluſieurs lieux. La Carte qu'on nous donne dans la rélation que nous avons en main, eſt plus exacte qu'aucune des précédentes, entre leſquelles elle tient une eſpèce de milieu. Une Eclipſe de Lune obſervée à *Ste. Catherine* a permis de fixer la longitude de cette Ile, & comme depuis le Cap *Blanc* juſqu'à la pointe de l'Amérique nos Navigateurs n'ont guère perdu la terre de vue, ils ont pu déterminer aſſez exactement la direction de toute cette Côte. Quoiqu'ils aïent eu moins de facilité pour la partie Occidentale du Continent, le naufrage du *Wager*, & le retour d'une partie de l'équipage par le détroit de *Magellan* ont fourni des déterminations d'autant moins éloignées de la vérité, qu'elles s'accordent avec celles qu'on a trouvées dans quelques Manuſcrits des Eſpagnols.

Si la ſituation de l'Ile de *Juan Fernandes* avoit été mieux connue aux Anglois, ils n'auroient pas perdu à la chercher un tems qui leur étoit précieux. Leur malheur leur valut des connoiſſances ; & non contens de fixer la ſituation de cette Ile à 33 degrés 40tes. Sud, & à 110. lieues du *Chili*, ils en ont donné des

des Vues propres à la faire reconnoître, & des Plans qui en marquent la figure & les ports. Ils ont même eu l'attention de ne pas négliger une Ile plus petite ſituée près de *Juan Fernandes*, & nommée *Maſa-fueno*. J'omets ici les deſcriptions & les plans du port du *Chili* trouvé par le vaiſſeau de tranſport, des Iles de *Quibo* & de *Tinian*, des ports d'*Acapulco* & de *Chequetan* &c. parce que ſur tous ces articles je ne pourrois que redire ce que j'ai dit déja.

Cette Mer de 3. ou 4000 lieues, qui ſépare l'Aſie de l'Amérique, ſe trouve mieux décrite dans ce livre qu'elle ne l'avoit encore été. Une Carte manuſcrite trouvée ſur le *Galion*, & qui contenoit toutes les découvertes que les Eſpagnols ont faites depuis deux cent ans qu'ils traverſent cette mer, a été inſérée dans cet ouvrage après avoir été corrigée ſur les obſervations des Anglois. On y voit avec ſurpriſe que dans toute cette vaſte étendue on n'a juſqu'ici découvert que quelques Ilots diſperſés. Les Eſpagnols diſent unanimement que depuis les *Philippines* juſqu'à la *Californie* & au *Mexique* il ne ſe trouve pas un ſeul port. Quoique les *Ladrones* fourniſſent des rafraichiſſemens au *Galion*, il ne ſauroit par cette raiſon s'y arrêter. Auſſi une des inſtructions du Gouverneur de *Guam* eſt de tâcher de découvrir dans cette chaîne de petites Iles, qui probablement s'étendent du *Japon* à la *Nouvelle Guinée*, quelque port commode & aſſuré. Outre l'éloignement de celui de *Manile*, l'Ile de *Luçon* où il ſe trouve eſt tellement engagée parmi les autres *Philippines*, que le *Galion* perd beaucoup de tems & court un grand riſque, en paſſant au travers des canaux, qui ſépa-

rent

rent ces Iles les unes des autres. On trouve encore dans ce livre une Carte des *Philippines* prise aux Eſpagnols, & l'excès de circonſpection, qui les empêche de faire des découvertes, ſemble donner lieu d'eſpérer que le ſentier battu leur eſt parfaitement connu.

Une des découvertes les plus utiles aux Navigateurs, c'eſt celle de Mr. *Halley* ſur les loix de la variation de la bouſſole. Ce grand homme trouva en comparant un grand nombre d'obſervations que notre globe devoit être un aimant, ſur lequel il y avoit quatre points, propres à attirer nos petits aimans, & dont deux au moins changeoient continuellement de place. Il fixa les lieux, où ils ſe trouvoient, & les effets de leur combinaiſon & de leur mouvement. Ce fut là le prémier pas qu'il fit (*a*), mais après de nouvelles réflexions il prit un vol plus hardi (*b*). Au lieu de donner quatre poles à un ſeul aimant, il trouva plus naturel de ſuppoſer qu'il y avoit au centre de la terre un ſecond aimant, détaché de l'enveloppe extérieure, pourvu de même qu'elle de deux points attirans, & tournant tous les jours dans le même ſens, mais un peu moins vite qu'elle. Cette petite inégalité doit éloigner inſenſiblement les poles magnétiques du noiau de ceux de l'écorce, & faire faire aux prémiers une révolution vers l'Oueſt. Ce n'eſt que par une multiplicité d'obſervations qu'on pourra connoître la durée de cette révolution, au bout de laquelle les mêmes variations doivent revenir, & qui ſuivant les conjectures de Mr. *Halley*

(*a*) En 1683. *Tranſact. Philos.* No. 148.
(*b*) En 1692. *Ibid.* No. 195.

ley peut être de ſept ſiècles. Cette hipothèſe, qui au dedans de notre monde en renferme un autre & peut-être pluſieurs, s'eſt trouvée juſqu'ici confirmée par les voyageurs les plus exacts. Pour les mettre mieux en état d'en juger & de s'en ſervir, Mr. *Halley* publia en 1700 une Carte, où par le moïen de Courbes tracées autour des quatre points qu'il avoit déterminés, il fixa la variation de l'aiguille aimantée, telle qu'elle l'étoit alors. Il ne manquoit pour ſa perfection que de comprendre les variations de la Mer pacifique. Mr. *Halley* qui ſur ce ſujet manquoit d'obſervations, s'étoit contenté dans ſes Mémoires d'indiquer en gros quelles elles doivent être pour répondre à ſon Syſtême, & il eut le plaiſir de voir ſes conjectures confirmées par la table des variations obſervées en 1709 par Mr. *Woodes Rogers* dans ſon voyage autour du monde (*a*). Enfin celles de Mr. *Anſon* jointes à celles des Eſpagnols donnent à cette hipothèſe un nouveau degré de vraiſemblance, & cet accord ſeroit plus merveilleux que la variation elle-même, ſi l'hipothèſe qui l'explique n'étoit conforme à la vérité.

Outre l'uſage de cette Théorie, pour rectifier les variations de la bouſſole, elle fourniroit encore, ſi elle étoit complete, un moïen facile de s'aſſurer de la Longitude. C'eſt ce qui manque le plus aux Navigateurs. Le Ciel, qui fait connoître la route d'un vaiſſeau le long d'un Méridien, n'eſt que d'un foible ſecours lorſqu'il en change; & l'eſtime dont on ſe ſert pour y ſupléer eſt trop imparfaite pour qu'on y puiſſe compter. On ſait que l'inſtrument emploié à cet uſage, & qu'on appelle

(*a*) Voy. la Relation de ſon Voyage; & les *Tranſact. Philoſ.* de 172. N. 368.

le *Ligne de Lok*, dépend de la préciſion des diviſions de la corde, qui ſe déroule pendant que le vaiſſeau s'avance, de l'exactitude avec laquelle on meſure le tems dans lequel ce déroulement ſe fait, & ſurtout de l'immobilité du morceau de bois, qui ſuſpendu ſur la mer fait connoître par ſon éloignement du vaiſſeau l'eſpace que celui-ci a parcouru. Mais chacune de ces choſes eſt peu certaine, & la dernière l'eſt moins qu'aucune des autres. Elle ſuppoſe que la ſurface de l'eau ne change point de place, & c'eſt ce qui ſouvent eſt faux, parce que les Marées & les Courans tranſportent le vaiſſeau avec la mer qui le ſoutient. Voici donc un nouvel obſtacle à la navigation, qui ne pourroit être levé, à moins qu'on ne ſût en quels lieux la Mer a du mouvement, & quelle en eſt la direction & la rapidité. Mais loin d'avoir ces connoiſſances ſur les Courans, à peine en devine-t-on la cauſe. On ſoupçonne cependant qu'ils dépendent des vents, qui ſouflant longtems du même côté chaſſent vers les Côtes une grande quantité d'eau. Cette eau acumulée & repouſſée par la Terre doit s'échapper le long d'elle, pour être en équilibre avec le reſte de l'Océan. Si telle eſt l'origine des Courans, il s'enſuit qu'il ne doit point y en avoir en pleine mer, & qu'en général leur cours doit être pareil à celui des côtes. Auſſi nos Navigateurs n'en ont-ils trouvé que le long du *Breſil* & du *Mexique*, dans les environs du Cap *Horn*, près des Iles de *Juan Fernandes* & de *Tinian* &c. & dans tous ces lieux ils ont eu ſoin d'en obſerver la viteſſe & la direction. Il eſt facile de le faire, lorſqu'ils portent d'un Pole à l'autre, en comparant le chemin fait par l'eſtime avec la différen-

rence de la hauteur. D'autres fois en tems de calme on peut directement obſerver leur mouvement, & c'eſt par ces deux moiens qu'on a trouvé des Courans aſſez rapides pour faire parcourir en vingt quatre heures vingt, trente, & même quarante milles au Vaiſſeau. Mais lorſque la direction des Courans ſuit celle de la longitude, ce n'eſt, faute de point fixe, qu'en découvrant la terre qu'on s'apperçoit de leur effet. C'eſt ce qui arriva au *Centurion*, lorſqu'il ſe vit prêt d'échouer ſur la Côte du Cap *Noir*, dont il ſe croioit à cent lieues.

Une cauſe pareille à celle des Courans produit encore les vents de terre. Les Vents d'Oueſt pouſſent continuellement vers les montagnes & les Côtes eſcarpées du *Chili* & de la *Terre de Feu* une grande quantité d'air, dont il n'y a qu'une petite partie, qui puiſſe s'échapper au deſſus d'elles & dans les intervales qu'elles laiſſent. Le reſte de l'air doit donc être repouſſé, & ſi les rochers qui le réfléchiſſent ſont perpendiculaires au vent, il faut qu'il ſuive dans le retour une direction oppoſée à celle qu'il avoit, & détruiſe ou affoibliſſe l'impétuoſité du Courant qui lui ſuccède. L'air s'acumule à meſure qu'il perd de ſon mouvement, mais pour peu qu'il arrive de changement à ſa direction, la tempête doit ſuivre l'inaction forcée où il étoit. C'eſt là peut-être la cauſe de ces ouragans furieux, qui le long de la Côte Occidentale de l'Amérique ſuccédoient à des intervales de calme & de tranquilité. Comme il eſt plus ordinaire que les Côtes ſoient inclinées au vent, l'air réfléchi doit prendre une direction qui peu à peu ſe réduit au paralléliſme, & c'eſt apparem-

ment ce qui arrive le long de la Côte du *Brefil* & de la *Patagonie*. Outre ces deux causes des vents de terre, il y en a une troisième, qui ne peut guère avoir lieu que près des Iles, ou dans des endroits, où le Continent n'a que peu de largeur. Des torrens d'air portés vers les montagnes peuvent en partie se faire jour au travers des ouvertures qu'elles laissent, & former des tourbillons, dont la violence dépend de la quantité d'air acumulé, & la direction de celle des ouvertures, qui lui ont servi d'entonnoirs. C'est là, si je ne me trompe, ce qui produit les vents de terre de l'Ile de *Juan Fernandes*, & peut-être ceux de la Côte du *Mexique*.

Il y a longtems que l'on a observé dans de certaines parties du Globe des vents ou constans ou périodiques. On appelle les premiers *Alisés*, & les seconds *Moussons*. Les causes générales par lesquelles on rend raison de ces vents doivent être modifiées par diverses causes particulières, telles que la situation des terres, le voisinage des montagnes, les diverses degrés de la chaleur &c. En attendant que la physique de notre globe se perfectionne, ce qu'on peut faire de plus utile, c'est de multiplier les observations & de tâcher de les réduire à des règles fixes. Celles que Mr. *Halley* a proposées pour l'Océan *Athlantique* (*a*) sont sujetes à quelques exceptions; du moins nos Voyageurs ont-ils trouvé que les vents d'Est des deux côtés de la Ligne ne tenoient ni du Nord depuis le 4. jusqu'au 25. degré de latitude Septentrionale, ni du Sud depuis le 21. jusqu'au 27. degré de latitude Méridionale. Mais ces exceptions sont lé-

(*a*) *Trans: Phil.* No. 183.

légères au prix de celles qu'ils ont observées dans la Mer *Pacifique*. Ce ne fut qu'un mois après être partis de *Quibo* & à 200. lieues du Continent qu'ils eurent des vents alisés, & après avoir quitté le *Mexique*, il ne leur suffit pas de s'éloigner de 70. ou 80. lieues de terre, & de gagner la hauteur de 13. ou 14°, pour les obtenir. Des vents contraires ou variables les retinrent pendant sept semaines, & les vents alisés qu'ils eurent ensuite ne continuèrent que jusqu'à 300. lieues des *Ladrones*, ce qui prouve, ce semble, que les terres influent sur les vents à une beaucoup plus grande distance qu'on ne le soupçonneroit & qu'on ne l'a dit jusqu'ici. En faudroit-il encore conclure avec un (*a*) de ceux qui ont fait la rélation du même voyage, qu'on manqua la saison de traverser cette Mer, de même qu'on avoit manqué celle où il auroit fallu y entrer.

En effet le seul tems propre pour passer de la Mer du Nord à celle du Sud, c'est celui de l'été, qui dans les païs Méridionaux est au mois de Decembre. Comme il y fait plus froid que du côté du Nord, la navigation y doit être en hiver desagréable & dangereuse. Aussi Mr. *Frézier* qui fit le voyage dans cette saison se plaint-il du froid, des glaces, & de la longueur des nuits. Le tems des Equinoxes est encore moins convenable. Il y fait toujours froid, & les vents contraires y soufflent avec plus de violence qu'en tout autre tems. C'est ce que les Escadres Angloise & Espagnole éprouvèrent. A peine pendant deux mois se passa-t-il deux

(*a*) Mr *Pascoe Thomas*. Les Espagnols, qui doivent connoître cette Mer, font le trajet d'Amérique en Asie deux mois avant le tems où le firent les Anglois.

deux jours ſans tempête, & la navigation de Mr. *Anſon* fut de plus de quatre mois depuis le *Breſil* juſqu'à *Juan Fernandes*, au lieu que celle de Mr. *Rogers* fut faite en été dans la moitié de ce tems.

Le voyage quoique plus long ſe feroit en moins de tems, ſi au lieu de paſſer le détroit de *Le Maire*, on ſe tenoit à l'Eſt, & ſi on ne tournoit à l'Occident qu'après s'être ſuffiſamment avancé vers le Sud. Il y a lieu de croire qu'au delà de la *Terre des Etats* ſe trouve une Mer libre de Côtes, d'Ecueils, & de Courans, & les Vents y ſont certainement moins impétueux que dans le voiſinage des terres. Si juſqu'ici la plûpart des Navigateurs ſe ſont engagés dans ce détroit, c'eſt que ſur Mer autant que ſur Terre l'exemple l'emporte ſur la Raiſon. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la plûpart des vaiſſeaux qui paſſent par le détroit pour entrer dans la Mer du Sud prennent le large pour en ſortir, & qu'ils conviennent tous que tant au Sud qu'à l'Eſt de la *Terre des Etats*, il n'y a point de terres qui puiſſent s'oppoſer au paſſage (*a*).

Depuis qu'on a trouvé au *Breſil* de l'or & des diamans, les Anglois ont lieu de ſe défier d'amis que l'intérêt engage à devenir infidèles. Les Gouverneurs de Ste. *Catherine*, & probablement ceux de toute la Côte font avec les Eſpagnols de *La Plata* un échange de métaux, & fruſtrent leurs Rois d'une partie de leurs droits. Ce négoce, qui les lie entre eux, doit les rendre ſuſpects aux Anglois, ou ſi la néceſſité oblige ceux-ci de relâcher ſur la Côte,

(*a*) Frézier *Voyage de la Mer du Sud. Tom.* II. *p.* 505. & 506.

te, le port de *Rio Janeiro* plus éloigné de *La Plata*, & mieux fourni que *Ste. Catherine*, mériteroit d'être préféré. Mais après tout il vaudroit mieux être indépendant, & on le seroit, si l'on découvroit près des parties Méridionales quelque lieu, où l'on pût se préparer au passage, & se procurer de l'eau & des rafraichissemens. Nos Navigateurs en indiquent deux, qui probablement rempliroient toutes ces vues. L'un est l'Ile de *Pépis* située au 47. degré. Elle fut découverte en 1680. par le Capitaine *Cowley* (*b*), qui n'y aborda pas, mais qui la vit d'assez près, pour juger que son port suffiroit pour contenir mille vaisseaux, & qu'on n'y manqueroit ni d'eau ni de bois. Plus prochaines du Pole de quatre degrés, les Iles de *Falkland* paroitroient encore mieux convenir. *Frézier* en parle sous le nom d'*Iles nouvelles*, & *Rogers* qui les cotoia, leur donne une étendue de deux degrés. Elles lui parurent fertiles, abondantes en bois, & fournies de plusieurs ports. Toutes ces Iles sont assez éloignées du Continent, pour que le Climat en soit tempéré, & les dernières sont si avancées, que Mr. *Rogers* ne fut que trente cinq jours après les avoir quittées, avant que d'arriver à *Juan Fernandes*. Comme le retour de la Mer du Sud est plus facile que l'entrée, il y a lieu de croire qu'on pourroit aller delà à *Juan Fernandes* & en revenir en deux mois. Il conviendroit donc d'envoyer quelques vaisseaux légers à la découverte de ces Iles, & de les engager à examiner en même tems toutes les Côtes à l'Orient & à l'Occident de

(*b*) Voyez son Voyage à la suite de ceux de *Dampier Tom.* V.

de la *Patagonie*. Il peut y avoir des ports juſqu'ici peu connus, & les habitans de ces païs ou ne connoiſſent pas les Eſpagnols ou ſont peu diſpoſés à les aimer.

Ce qui rend les longues navigations redoutables, ce ſont les maladies, auxquelles on y eſt ſujet. Elles dépendent des Climats qu'on traverſe, des proviſions que l'on a, & ſur-tout de l'air qu'on reſpire. Les ardeurs du Soleil au *Breſil* produiſent à terre & à plus forte raiſon ſur des vaiſſeaux ces fièvres brûlantes appellées *Calentures*, dont on ne réchappe qu'à peine & rarement ſans incommodités. Il eſt plus difficile de rendre raiſon de ces maladies ſcorbutiques, qui moins violentes dans leur commencemens s'enracinent peu à peu, détruiſent par degrés, & ne ſe guériſſent qu'à terre. Dans l'Extrait précédent j'ai donné quelque idée des progrès de celles, qu'on éprouva à la ſortie du détroit. Les ſimptômes les plus communs étoient les taches de la peau, les enflures & les ulcères des jambes, les laſſitudes & le découragement. Le moindre chagrin & le plus léger exercice ſuffiſoient pour terminer les jours des malades, qui dans leurs lits paroiſſoient encore vigoureux. L'influence de ce mal ſur les bleſſures étoit fort ſurprenante. Les plaies d'un invalide bleſſé à la bataille de *La Boine* ſe rouvrirent & parurent auſſi fraiches qu'elles l'avoient été. Les calloſités d'os briſés & réunis ſe diſſolvoient de nouveau. Enfin ce mal prenoit ſouvent les ſimptômes & les apparences de divers autres maux.

S'il ne ſe fut manifeſté que dans le trajet du Cap *Horn*, on en auroit attribué la cauſe à la rigueur du Climat & au défaut des proviſions. Mais les An-

Anglois furent fort surpris de voir reparoître le même mal, lorsqu'ils quittèrent l'Amérique. Ils ne manquoient pas pour lors de viande fraîche, le vaisseau étant chargé des volailles & des cochons de *Paita*. La pêche fournissoit abondamment, & les pluies rempliſſoient les tonneaux qu'on vuidoit. Enfin le Climat des environs de la Ligne ne paroiſſoit pas devoir causer des maladies croniques pareilles à celles des environs du Pole. Ce phénomène singulier, sur lequel le Chirurgien du vaisseau avoua son ignorance, est attribué par notre Auteur à quelque défaut de l'air de mer. Il conjecture que cet air manque de quelqu'une des propriétés nécessaires pour le soutien de la vie, & que les dérangemens qu'il produit ne se manifestent qu'à la longue, & ne peuvent être réparés que par les exhalaisons de l'air de terre. Sur ce pié-là ce seroit simplement la longueur du trajet, qui rendroit ce mal plus ou moins pernicieux. Mais il ne le fut point sur les vaisseaux de *Frézier* & de *Rogers*; les *Galions* qui mettent six mois à passer de *Manile* au *Mexique* ne souffrent quelquefois que peu de cette maladie, & au contraire un vaisseau François qui en 1721 fit ce voyage en cinquante jours perdit par le Scorbut la plus grande partie de son équipage. Remarquons encore, que dans une autre Rélation on attribue le retour de ce mal au défaut de l'eau qu'on avoit prise à *Chequetan*, & que notre Auteur convient lui même que cette eau étoit un peu saumache. Joignez à cela les chaleurs & le calme, qui malgré les soins du Chef à faire entrer l'air dans son vaisseau & à y entretenir la propreté devoient exciter des exhalaisons corrompues, & il ne sera peut-être pas nécessaire de re-

reçourir à des causes cachées pour démêler l'origine de ce Scorbut. Comme cette dernière maladie fut beaucoup plus facilement guérie par les fruits aigres de *Tinian* que la précédente ne l'avoit été à *Juan Fernandes*, il semble que l'une étoit le Scorbut chaud & putride, & le second le Scorbut muriatique, qui plus lent dans ses progrès est aussi plus opiniâtre dans ses effets. (*a*)

Je finis ici cet Extrait, & pour ne pas abuser de la patience de mes Lecteurs, je renvoie à une autre fois les observations de nos Voyageurs sur l'histoire naturelle & civile des païs qu'ils ont visités.

(*a*) On peut voir dans *Boerhaave* la description de ces deux espèces de Scorbut. Il eut été à souhaiter que cette description eut été connue du Chirurgien du *Centurion*.

ARTICLE X.

LE SPECTACLE *de la* NATURE *ou* ENTRETIENS *sur les* particularités *de l'*Histoire naturelle *qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux & à leur former l'esprit*. Tome VII. p. 555. 8o. à la Haie chez *Jean Neaulme*. 1747.

APrès avoir traité de la nourriture & de l'habit de l'homme dans les derniers Entretiens du Tome précédent, il étoit naturel de débuter dans celui-ci par ce qui regarde son *logement*. C'est le sujet du XV. Entretien qui est le prémier de ce volume. On y fait connoître par des figures toutes les pièces de charpenterie. On y explique les différentes manières de maçonner. On fait des remarques sur la tenacité des matériaux que la maçonnerie

nerie emploie. On insiste sur la nécessité qu'il y a que le rez de chaussée d'une maison soit plus élevé que le terrain de son assiette. Enfin on fait sentir combien il importe que les chemins dans un Etat soient bien entretenus.

Le XVI. Entretien roule sur *l'Ameublement*. On soupçonneroit que l'on va nous entretenir de cette multitude d'arts qui contribuent à nous meubler: Mais il n'en est rien. L'Auteur ne s'est pas prévalu du droit que lui donnoit ce titre. Après quelques généralités à l'honneur des artisans, il se borne à décrire le tour du Diamantaire, la Fonderie & le laminoir de plomb. Il est remarquable que rien n'a prise sur le Diamant que la poussière même du Diamant. La meule frotteroit vainement contre un Diamant que l'on taille, si on n'y jettoit entre deux quelques goutes d'huile & un peu de cette poussière, qui n'est autre chose que les menues parcelles qui se sont détachées de deux Diamans que l'on a éguisés l'un contre l'autre pour en ébaucher la taille.

XVII. Entretien. Viennent ensuite *les Arts qui instruisent l'*Homme: Titre vague qui n'indiquant rien de précis, laisse à l'Auteur une pleine liberté de nous entretenir de tout ce qu'il voudra. Il use de ce privilège & réunit sous ce titre une multitude de sujets entre lesquels il n'y a pas grand rapport. Cette variété, qu'on pourroit presque appeller confusion, a pourtant ceci d'avantageux qu'il n'est guère de lecteur qui ne doive y trouver quelque chose qui l'intéresse.

Rien ne contribue plus à notre instruction que la Lumière. Quel seroit en effet l'état des Sciences si le Genre-humain eut été condamné à vivre dans

d'épaiſſes ténébres? Notre Auteur a donc du parler de la lampe, de l'huile d'olive qu'on y emploie le plus communément, des chandelles, des cierges, des bougies, de la cire & des différentes manières dont tout cela ſe prépare & ſe fait. On trouve ici la deſcription & la figure d'un flambeau d'Etude perfectionné par les avis de Mr. *de Molieres*.

Pendant le jour, la Lumière s'introduit dans les maiſons & dans les caroſſes par les vitres & les glaces. Ce qui conduit notre Auteur à traiter des verreries & de la manière de couler, de dégroſſir & de polir les glaces. Les miroirs n'ont pas du être oubliés; car quel fonds inépuiſable d'inſtructions toujours intéreſſantes n'y trouvent pas une infinité de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe? On renvoie à la fin du volume un mémoire plus étendu & fort curieux ſur le coulage & le ſouffrage des glaces de ſaint Gobin château entre Laon & la Fère en Picardie.

XVIII. Entretien. *La Muſique, la Peinture, la Gravure* ſont auſſi deſtinées à nous inſtruire. Nous naiſſons tous Muſiciens. Le prémier pas de la Muſique de tous les peuples qui ont eu quelque culture a été de former un chant: le ſecond de nourrir & de relever ce chant par d'agréables conſonances. L'Harmonie eſt ainſi une beauté du ſecond ordre. C'eſt ſur ce principe que travailla *Lulli*, ſuivi encore aujourd'hui par quantité de fameux Muſiciens. Une foule d'imitateurs & de mauvais copiſtes du célèbre *Rameau* ont introduit une muſique preſque purement inſtrumentale, où l'on ne cherche que l'Harmonie. Elle ne ſert pas à accompagner des paroles. Ce n'eſt guère qu'une ſuite de ſons non ſignificatifs, où il n'y a rien de ſoutenu,

au, de ſuivi, de moelleux, de paſſionné, de conforme aux accens de la voix humaine. On y aime le deſordre, le ſurprenant, le biſarre, la rapidité, l'emportement. „ C'eſt aujourd'hui, dit notre „ Auteur, à qui l'emportera en viteſſes & en ſingularités pénibles. L'Auditeur étonné ſe recrie „ & le Muſicien ſe croit dans le Ciel. On ſent venir toutes ſes menues addreſſes. D'abord paiſible, puis emporté, tout à coup il s'arrête, ſon „ archet va par bonds, par ſauts, viennent les ſoupirs, viennent les tonnerres, viennent les échos. „ Il ſemble fuir, on ne l'entend plus. Peu à peu il „ ſe raproche, roule, plane, grimpe, tombe & ſe „ relève. Il marche enſuite fredonnant, gazouillant, ſautillant, volcant, pirouettant, papillonnant. S'il quitte les airs bruſques & les déchiquetures de la voix des oiſeaux qu'il contrefait „ ſans ceſſe & à propos de rien, ce ſera pour vous „ livrer les cris de toute une baſſecour, le bruit du „ canon & des bombes, ou le raclement des tourniebroches ou les fracas des charrettes. De tout „ ce qui fait bruit dans la nature la voix humaine & l'expreſſion du cœur eſt ce qu'il imite le „ moins, ou ce qu'il ſe pique le moins de ſuivre: „ toujours dans le merveilleux ou dans le ſingulier, jamais dans le naturel". Notre Auteur appelle cette Muſique *Baroque*, il donne à l'autre le nom de *chantante*: il fixe par une tranſaction les départemens de l'une & de l'autre; il adjuge la poſſeſſion des fêtes Eccléſiaſtiques à la muſique chantante, dont la principale affaire doit être de plaire au peuple Chrétien par une mélodie toujours majeſtueuſe, toujours douce & praticable, & de l'inſtruire par des airs qui ſoient ſentis de tous, que le tout même

même du chant grave dans la mémoire, & qui ſe rediſent dans les familles. Notre Auteur preſcrit à cette Muſique des règles auſſi ſages qu'elles ſont peu ſuivies dans ſon Egliſe. „ La Muſique même „ la plus chantante, dit-il, ſe gardera bien d'enle- „ ver au peuple Chrétien le chant des Pſeaumes, ni „ de s'aproprier ſans partage l'Hymne & le Canti- „ que. Tous ces chants où l'on permet au peuple „ de faire ſa partie conjointement avec les Baſſes „ & les Inſtrumens qui ſoutiennent l'accord ſont „ aſſez doux pour l'émouvoir & aſſez ſimples „ pour lui laiſſer la plus entière liberté de s'occu- „ per du ſens des paroles qu'il recite. La multitu- „ de des voix ne cauſe ici aucun trouble. La Mu- „ ſique n'a d'autres obligations ni d'autres droits „ que d'entrer dans le goût du public. Elle ſe plai- „ ra donc à l'aſſocier à ſon chant. Elle peut faire „ compoſer & approuver des paroles Françoiſes „ pour en donner le ton aux curieux après l'offi- „ ce, au lieu d'un renvoi qui ne ſignifie rien. C'eſt „ adroitement leur apprendre à chanter & à prier. „ Ces agréables leçons ne tarderont pas à deſcen- „ dre au plus petit peuple.

La Muſique Chantante établie par *Lulli* & *Quinaut*, dans les concerts publics & les ſpectacles, avoit fait des maux infinis. *Lulli* exténuoit à deſſein ſes talens pour ſe rendre populaire; il ne publioit rien qui ne fut ſingulièrement mélodieux & facile à être retenu. *Quinaut* lui fourniſſoit des paroles qui quadroient parfaitement à ſes ſons. Malgré le peu de vigueur du ſtile, les termes étoient ſonores & très intelligibles. L'impreſſion de raviſſement étoit générale ſur les Petits comme ſur les Grands. A peine un nouvel air s'étoit-il fait entendre

endre a Paris qu'on le rediſoit de ville en ville juſqu'aux pieds des Pyrenées & des Alpes ; & par-là ſe repandoient & ſe perpétuoient les pernicieuſes leçons de la Morale la plus lubrique ; car *Lulli* & *Quinaut* n'eurent aucun reſpect pour les bonnes mœurs. Ils mirent tout en œuvre pour enyvrer la raiſon en donnant de beaux ſemblans, même des dehors de vertu à la forfanterie, à la vengeance, à l'adultère, & à tous les vices. A cet emploi de la Muſique ſi juſtement blamé par notre Auteur, qu'il nous ſoit permis d'oppoſer celui qu'en faiſoient les anciens Grecs. *Ils emploioient uniquement cet art*, dit Plutarque (*a*), *au culte des Dieux, & à l'éducation de la jeuneſſe. Toute leur Muſique étoit tournée du côté des ſacrifices & des autres cérémonies religieuſes dans leſquelles on chantoit des Cantiques à l'honneur des Dieux, & les louanges des Grands hommes.* Quel contraſte ! Qu'on ſeroit étonné de voir dans le ſein du Chriſtianiſme des établiſſemens pernicieux à la vertu, ſoutenus & encouragés par autorité publique, ſi un uſage trop commun ne nous avoit accoutumés à regarder bien des choſes comme indifférentes, qui ne le ſont nullement. Je reviens à notre Auteur. Il donne avec beaucoup de raiſon pour département à la Muſique Baroque, les Spectacles & les Concerts où elle ne peut être ni plus ſignificative ni plus ſcandaleuſe qu'une grêle de coups qu'on feroit tomber ſur un coffre. Des Sonates qui ne ſignifient rien, de l'Italien qu'on n'entend point, ou du François qui ſe convertit en Arabe par les caſca-

des

(*a*) Voi. ſon Dialogue ſur la Muſique, traduit par Mr. *Burette* dans les Mémoires, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres Tome 14. de l'Edition d'Amſterdam.

des & les hoquets de la prononciation, révoltent le bon goût, mais ne sauroient corrompre les mœurs.

La Peinture est dans son origine, une Ecriture faite à entendre & dont le plaisir est inséparable. Le mal est, comme le remarque notre Auteur, qu'on abuse étrangement de ce bel art, ainsi que de la gravure. Les Salles publiques, les Temples même ne sont point à l'abri de la licence des Peintres.„ Lors-„ qu'*Adrien* VI. entroit dans la Chapelle du Vati-„ can, il disoit à la vue des Nudités dont *Michel* „ *Ange* l'a remplie, qu'il lui sembloit entrer dans „ l'étuve d'un Baigneur". Outre les représentations obscènes qui deshonorent également & ceux qui y prostituent leur pinceau, & ceux qui aiment à les acquerir & à les voir, & qui ne sont propres qu'à ruiner l'innocence & les mœurs; la liberté seule de peindre le nud paroit à notre Auteur d'une dangereuse conséquence. Selon lui, c'est enseigner que la modestie de nos mœurs qui veut qu'on ne paroisse qu'habillé, est une gêne déraisonnable, qu'il est beau de s'en affranchir & de revenir à la simplicité du prémier âge, ou à la liberté des Brasiliens & des Patagons. Je doute fort cependant qu'on s'avise jamais d'en faire l'essai. La rigueur du climat sera toujours un rempart plus que suffisant contre une pareille innovation. Notre Auteur voudroit que les Peintres & les Graveurs s'exerçâssent dans l'Historique. Une suite d'Estampes contenant les faits les plus curieux, les usages les plus nécessaires pour l'intelligence des faits & les inventions qui nous intéressent en tout genre, seroit d'une utilité générale. Pour procurer au public un si grand avantage, il faudroit qu'il se fit une association pareille à la société de l'encouragement

des

des Sciences formée à Londres depuis quelques années. Le plan de cet établiſſement étoit ſi beau & ſi digne de ceux qui l'avoient formé, que quoiqu'il n'ait pas eu toutes les ſuites avantageuſes qu'on pouvoit s'en promettre, je ne puis m'empêcher de tranſcrire ici ce que Mr. *Pluche* en dit: P. 159.

„ Pluſieurs Seigneurs, le Chancelier d'Angleterre
„ & quantité de Savans aiſés, au nombre de ſoixan-
„ te & plus, ſe ſont réunis en une ſorte d'Académie qui a ſes ſéances reglées toutes les ſemaines.
„ Ils ſont commencé par mettre dans une bourſe
„ commune chacun une douzaine de guinées aux-
„ quelles chacun ajoute deux guinées nouvelles
„ d'année en année. Cette avance qui n'eſt rien
„ pour des perſonnes riches & amies des Sciences
„ forme un fond qui ſubſiſte toujours & s'accroit
„ plutôt que de ſe diſſiper. L'intention de la Com-
„ pagnie eſt d'encourager le travail des Savans Anglois & Etrangers en faiſant les Editions de leurs
„ Ouvrages, & en leur en aſſurant le profit le plus
„ ample qu'il eſt poſſible. Tout Ouvrage qui leur
„ eſt préſenté en quelque langue qu'il ſoit écrit,
„ eſt d'abord examiné par des Connoiſſaires capa-
„ bles d'en juger. Si, ſur leur raport, la Compagnie
„ juge l'Ouvrage propre à éclaircir une partie des
„ Sciences & à rendre ſervice à ſa ſociété, en reſ-
„ pectant la Religion, les Princes & le Prochain,
„ elle le fait proprement imprimer, & en confie le
„ débit à un Libraire. On commence par prélever
„ les frais avancés pour le papier, l'impreſſion &
„ la vente. Le reſte eſt fidèlement remis à l'Au-
„ teur en quelque païs qu'il ſoit".

On grave en bois & en cuivre. On grave en cuivre de trois manières, au burin, à l'eau forte & en

en manière noire. Tout cela eſt ici fort nettement expliqué.

Aucun art ne contribue plus à notre inſtruction que celui d'écrire; on en traite dans le XIX. Entretien. Et comme le Papier eſt le fondement & le ſupport de l'Ecriture, l'Auteur a cru devoir décrire au long la manière de le faire, après avoir dit un mot des différentes matières qu'on emploioit pour écrire avant l'invention de notre Papier qui fut ſubſtitué à celui d'Egypte dès le VIII. ſiècle.

XX. Entretien. L'Auteur a été ainſi conduit à nous donner une *Paléographie Françoiſe*, morceau curieux où remontant de ſiècle en ſiècle juſqu'au cinquième, il fait voir par des exemples choiſis les changemens arrivés à la manière d'écrire des François & à leur Langue. C'eſt une choſe remarquable que l'Ecriture du commencement du XVI. ſiècle & de la fin du XV. dans lequel on trouva l'art d'imprimer, eſt la plus difficile de toutes quoique la moins éloignée de notre âge. A meſure qu'on remonte, les Inſcriptions & même les Manuſcrits deviennent plus liſibles: l'écriture en devient conforme à celle des Médailles & ne diffère plus de l'ancien caractère Romain. Comme la Langue Françoiſe elle-même va toujours en ſe rapprochant de plus en plus de la Langue Latine qui lui a donné l'Etre, notre Auteur fait un précis curieux de la naiſſance & du progrès du François. J'en donnerai une idée.

Les Romains devenus maîtres des Gaules y entretinrent des armées & des Préfets. Dans la ſuite pluſieurs Empereurs y réſidèrent. Les Gaulois s'accoutumèrent ainſi à entendre le Latin. Les Procès ſe plaidoient en Latin. Les Prières de l'Egliſe,

&

& même les inſtructions depuis le IV. ſiècle, ſe faiſoient en cette Langue, d'ailleurs cultivée depuis longtems dans les Ecoles de Bourdeaux, de Lyon, d'Autun, de Bezançon, & de Reims. „ Ainſi „ toutes les perſonnes bien élevées la parloient, „ & le peuple entendoit ce qui ſe diſoit en cette „ Langue. Il vint à la parler lui-même & à n'en „ parler plus d'autre, parce que c'étoit l'unique „ Langue du Commerce. Mais il en altéra la pu„reté, ſoit en la conſtruiſant mal, ſelon le génie „ de ſon ancienne Langue Gauloiſe, ou de ſon pa„tois provincial; ſoit en la mêlangeant de diffé„rens termes ordinaires aux Barbares qui s'établiſ„ſoient parmi eux, ou qui avoient ſéjourné dans „ les Gaules; ſoit en négligeant, comme faiſoient „ ces barbares, la régularité des Inflexions & des „ Genres; ſoit enfin en prononçant les mots latins „ de façon à leur donner l'air d'une nouvelle Lan„gue. Les Francs mêlés parmi les Gaulois des„apprirent de même leur Langue Teutonique ou „ Allemande. On n'en fit preſque plus d'uſage „ qu'à la Cour des Rois de France, parce qu'ils „ étoient de familles Germaniques. Mais en appre„nant la Langue Romaine avec les Gaulois, les „ Francs ſe conformèrent à l'uſage vulgaire, ſans „ ſe mettre en peine de la régularité du Latin, é„tant militaires pour la plupart, & ne faiſant pas „ alors grand uſage des Lettres. Ainſi ſe forma „ la Langue Romaine vulgaire & uſitée dès la pre„mière Race de nos Rois. On continua même à „ l'appeller *Sermo Romanus*. L'Accent qui dans „ la prononciation élevoit l'avant dernière ſylla„be des mots faiſoit aſſez ſouvent ſauter la voiel„le de la dernière. Ainſi *ſanctus Spiritus* ſe pro-

„ nonçoit & s'écrivoit de façon à faire disparoître „ l'*u* final. On disoit donc *sants Espirits*, comme „ il se voit dans tous les anciens Symboles. De-là „ vient que l'habitude d'appeller la langue vulgaire *sermo Roman's*, en a fait abreger le nom en „ celui de *Romans* ou de *Romance*. Les Conciles „ qui exhortent les Pasteurs à instruire les fidèles „ en cette Langue populaire plutôt qu'en un Latin „ régulier qui étoit moins entendu de plusieurs, la „ nomment aussi très ordinairement la *Romaine „ Rustique* ou simplement la *Rustique*". Le Latin des Gens de Lettres se ressentit beaucoup de ce jargon grossier. La barbarie du X. siècle & les voyages pour le recouvrement de la Terre sainte achevèrent de tout gâter. Dès lors le Latin n'étant presque plus entendu „ l'usage d'écrire en Romans prévalut. L'on donnoit le nom de Romans ou de „ Romance, ou de Romancier à tout ce qui s'écrivoit en Langue vulgaire soit vers, soit prose. „ Les Contes de Chevalerie qu'on fit pour amuser „ les Croisés, quand ils étoient dans l'inaction, étant bien reçus par tout, les Romans, c'est-à-dire, le François prit toujours plus de faveur". De-là le nom de Romans est resté aux livres pleins d'avantures imaginaires.

Dans l'impossibilité de donner dans un Extrait une idée de l'Ecriture & du langage de chaque siècle, nous nous contenterons de transcrire un morceau de St. *Bernard* (*a*) aussi remarquable par les

(*a*) „ Se il avient que entre la goule & la bource tu „ soies juges, le plus souvent non mie pour lai goule, mais „ pour lai bource rens & donne la sentence. Car li goule „ si prueve par affection son delir & entention, ne ses te„ moignages point ne jure de verités dire. Mais li bource „ prue-

les penſées que par le ſtile. Il eſt tiré d'une de ſes lettres à un Seigneur de ſes amis qui lui avoit demandé des Conſeils d'Economique. Pour en faciliter l'intelligence, nous en donnons une Traduction un peu paraphraſée que nous tirons des notes dont Mr. *Pluche* a accompagné ce morceau.

„ S'il arrive que vous aiez à juger entre la bouche & la bourſe, prononcez le plus ſouvent non „ en faveur de la bouche, mais de la bourſe. Car „ la bouche prouve par un ſentiment vif & paſſionné ce qu'elle deſire & ce qu'elle demande. „ (Son procedé mérite qu'on ſe défie d'elle). Les „ témoins qu'elle fait parler en ſa faveur ne font „ point ſerment de dire la vérité. Mais la bourſe prouve ce qu'elle propoſe par des moyens évidens & réguliers, par le garde-manger, par le „ lieu où on tient le bois, par le grenier & par la „ cave qui ſe trouvent vuides ou le ſeront bientôt. Mais vous plaidez mal & avec dureté contre la bouche quand c'eſt l'Avarice qui ferme la „ bourſe. Jamais l'Avarice ne jugera avec droiture & juſtice entre la bouche & la bourſe. Car „ qu'eſt-ce que l'Avarice? c'eſt la meurtrière d'elle-même. Qu'eſt-ce encore que l'Avarice? la „ crainte de s'appauvrir ".

XXI. Entretien. Les Cloches ſont deſtinées à annoncer les fêtes, & à donner une infinité d'autres avis.

„ prueve ſon entention evidemment & deuement, par la „ huge, par la voie, par lou grenier, par lou celier qui de „ tous biens ſont veudies ou en briefs temps ſeront veudies. Adont tu plaidies mal & aprement encontre la „ goule quant avarice clot la bource. Jamais l'avarice juſtement & droitement ne jugeroit entre lai goule & lai „ bource: & quelle choſe eſt avarice: C'eſt li murtriere „ d'elle même. Qu'eſt ce avarice doubte povretes".

avis. Notre Auteur a donc dû placer entre les Arts qui inſtruiſent l'homme, celui de *fondre les Cloches*. Il entre là-deſſus dans le plus grand détail. Il traite d'abord des proportions ſoit ſimples qui ont lieu entre les différentes parties d'une cloche pour donner un ſon juſte & agréable, ſoit relatives qui ſe trouvent entre pluſieurs cloches entre leſquelles il doit y avoir accord. Une Cloche eſt ſonore dans toute ſon étendue. Le ſon du bord qui eſt la partie la plus épaiſſe eſt le ſon dominant. Mais la partie ſupérieure du vaſe donne auſſi le ſien. Si le diamètre de cette dernière partie eſt au diamètre du bord comme un à deux, le bord ſonnera l'*ut* grave, tandis que le vaſe ſupérieur ſonnera l'octave aigue; ce qui fait un accord agréable qui s'entend ſans être remarqué, parce que deux octaves juſtes reſſemblent beaucoup à l'uniſſon. Il y a même des Cloches où l'on entend un troiſième ſon qui eſt celui de la partie du milieu. Une ſeule Cloche peut donc faire une harmonie qui touche ceux qui s'y connoiſſent le moins. Mais le concours de ces différens ſons peut devenir faux & déſagréable ſi le Fondeur règle mal les proportions de la Cloche. Celles qu'on trouve ici ſont priſes du P. *Merſenne* & de remarques communiquées à l'Auteur par Mr. *Cochu* Organiſte de Châlons ſur Marne. La Conſtruction du moule & la fonte du métal font deux autres points ſur leſquels non plus on ne laiſſe rien à déſirer.

Mr. *Pluche* termine cette matière par l'examen de deux Queſtions curieuſes. L'une regarde l'effet du ſon des Cloches ſur la Foudre. Selon les uns, dit notre Auteur, ce ſon diſſipe l'orage, ce qu'il ne croit point. Selon d'autres le ſon ou le battement de

de l'air trace une route au feu encore ſuſpendu, & le détermine ſur l'Egliſe où l'on ſonne. Depuis 30. ans Mr. *Pluche* a été témoin de cinq orages où la Foudre tomba ſur cinq différens clochers dont toutes les cloches étoient en branle. Et des perſonnes dignes de foi lui ont raconté bien d'autres pareils évènemens. Il conſeille donc de ne pas ſonner pendant le mauvais tems. On peut remarquer que ce que l'Auteur rapporte ici comme deux ſentimens différens, n'en eſt proprement qu'un. Ceux (*a*) qui prétendent que le ſon des cloches diſſipe l'orage, ſoutiennent en même tems que, dans de certaines circonſtances, ce ſon détermine la Foudre à tomber ſur l'endroit même où l'on ſonne. Du reſte on ne peut guère conteſter l'effet du ſon des cloches ſur les nuages & ſur les météores qui en dépendent. La plupart des Phyſiciens & ſur-tout *Deſcartes* & ſes Diſciples n'en ont pas douté. Les obſervations même de notre Auteur confirment cette idée qui ſe trouve auſſi appuiée par beaucoup d'autres. On peut voir en particulier un fait bien remarquable rapporté dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1703. De plus on prétend avoir obſervé que pendant les Siéges on a toujours un ciel pur & ſans nuages, ce qu'on attribue au bruit du Canon. Pourquoi le ſon des Cloches ne produiroit-il pas des effets à peu près ſemblables. Il en devroit produire de bien plus grands s'il en faloit croire ceux qui s'imaginent que la Bénédiction ou l'eſpèce de batême qu'on adminiſtre aux cloches leur imprime une vertu ſurnaturelle, & qui regardent bonnement le pouvoir de leur ſon ſur les tem-

(*a*) *Voi.* Regis Phyſique *liv.* 5. Ch. 27. No. 5.

tempêtes comme une preuve de l'Autorité de l'Egliſe. Cette idée chimérique eſt appuiée ſur le Pontifical Romain (*a*).

L'autre Queſtion roule ſur un Phénomène curieux obſervé à Reims qui attira l'attention du Czar en 1717. La merveille conſiſte en ce que, lorſque l'on ſonne une certaine cloche de l'Abbaie de St. Nicaiſe, un pilier boutant ſe met en branle avec la cloche, va & vient avec elle, & ceſſe de ſe mouvoir quand elle ceſſe de ſonner, quoique ce pilier ſoit à 18. piéds de diſtance de la tour, près de 40. piéds plus bas que la cloche & ſans avoir aucune apparence de rapport avec elle. Quelque autre cloche que l'on ſonne des 12. quil y a, le pilier reſte en repos. On trouve ici une explication fort ſimple & fort naturelle de ce Phénomène.

Les grandes ſtatues de bronze qu'on élève à l'honneur des Rois & des Grands-hommes entretiennent le ſouvenir de leurs belles actions. L'art de les jetter en fonte doit donc être compté entre ceux qui inſtruiſent l'homme. Comment refuſer le même honneur à l'art de battre monnoie, puiſque le mot Latin *moneta* vient de *monere* avertir? Enfin les Pendules, les Montres, les Horloges de toute eſpèce, que ſont-elles, ſinon des moniteurs fidèles toujours prêts à nous donner des inſtructions infini-

(*a*) Vide *Pontificale Romanum* Romæ. Ann. 1611. editum *Entre autres Oraiſons qu'on récite dans la Bénédiction des Cloches, il y en a, une pag.* 378, *où l'on lit ces paroles.* Ut cum melodia illius (tintinnabuli) auribus infonuerit populorum, creſcat in eis devotis fidei, procul pellantur omnes inſidiæ inimici, fragor grandinum, procella turbinum, impetus tempeſtatum, temperentur infeſta tonitrua, ventorum flabra fiant ſalubriter ac moderatè ſuſpenſa. *Voiez à peu près les mêmes choſes.* p. 374 & 379.

nîment utiles? Tels ſont les ſujets des Entretiens XXII. & XXIII. Nous nous contentons de les indiquer. C'eſt tout ce que la briéveté requiſe dans nos Extraits nous permet de faire.

XXIV. Entretien. On examine enſuite la Queſtion ſi ce ſont les Arts ou les Sciences qui ont le plus contribué au bonheur du Genre-humain. On décide en faveur des Arts.

Il y a des gens qui s'effraient de l'accueil favorable que notre ſiècle fait à l'Hiſtoire naturelle & à la Phyſique expérimentale. Il leur ſemble que les Belles Lettres ſont menacées d'une prompte décadence. On leur prophétiſe ici que leurs allarmes ſont ſans fondement; & on les aſſure que le public préfèrera toujours aux Auteurs durs & mauſſades ceux qui écrivent avec goût & avec politeſſe, & qui joignent les graces du langage à la juſteſſe de leurs connoiſſances. On ne lit preſque plus, dit Mr. *Pluche*, ni *Etienne Paſquier*, ni *Mezerai*. Mais cette remarque eſt-elle bien propre à tranquiliſer les zélateurs de la Litérature. Ce qu'ils craignent, ce n'eſt pas que le bon François ou le bon Allemand ſe perde. Leurs frayeurs ont un tout autre objet. Ils appréhendent que le goût pour les Mathématiques & la Phyſique n'envahiſſe tout, qu'on ne néglige l'étude des Langues & des Antiquités, qu'on ne préfère les obſervations d'Inſectologie aux recherches ſur les Inſcriptions & les Médailles, qu'on ne ſache plus de gré à Mr. *Trabaud* de ſon excellent Traité ſur le mouvement & l'équilibre, qu'à Mr. *Crevier* de ſa belle Edition de *Tite Live*. Franchement, leurs terreurs ſont-elles paniques?

Notre Auteur attribue à certaines gens, aparem-

ment les mêmes qui dans le Tome précedent, préferoient le Quadrille à la Philoſophie de *Newton*, il leur attribue, dis-je, un jugement qui étonne. Selon eux *s' Graveſande* traite la Phyſique de la manière la plus dure, & la plus rampante. Ils craignent que les jeunes gens ne ſe gâtent le ſtile & le tour d'eſprit en le liſant. *Swammerdam* n'eſt pas jugé avec plus d'équité. Mr. *Pluche* auroit pu faire remarquer à ces gens-là, qu'il y a deux manières d'écrire ſur la Phyſique, qui toutes deux ont leur prix & leur utilité. Dans l'une on ſe propoſe d'exciter la curioſité des jeunes gens, de leur inſpirer du goût pour cette Science, & d'en donner une teinture au commun des Lecteurs. Dans ce but très légitime & très-louable, on ne peut traiter ſon ſujet d'une manière trop gracieuſe, trop élégante, trop fleurie, on doit le préſenter revêtu de tous les ornemens que l'art & l'imagination peuvent lui prêter.

Ut pueris olim dant Cruſtula blandi
Doctores elementa velint ut diſcere prima.

Dans l'autre manière on creuſe; on approfondit; on va auſſi loin que la connoiſſance humaine peut atteindre. On écrit pour des Lecteurs déja inſtruits juſqu'à un certain point, & avides de nouvelles lumières. On néglige les fleurs & les ornemens qui ne feroient que retarder & dont d'ailleurs le ſujet n'eſt pas ſuſceptible. On ne veut qu'être entendu. L'ordre & la clarté du diſcours ſont tout ce qu'on ſe propoſe. Si on écrit en Latin, on ne ſe pique pas de n'emploier que des mots des bons ſiècles. Comment en effet parler Electricité & Optique uniquement en termes de *Cicéron*?

Ces deux ſortes d'Ecrivains méritent les éloges

&

& la reconnoiſſance du public. Loin de ſe mépriſer & de chercher à ſe faire valoir les uns aux dépens des autres, ils doivent ſentir qu'ils ſe prêtent de mutuels ſervices. N'eſt-ce pas dans l'Auteur profond que l'Ecrivain qui orne, puiſe ſes matières? Et ſans celui-ci les découvertes de l'autre ſeroient-elles auſſi connues? N'eſt-ce pas à l'Ecole de l'Ecrivain orné que commencent à ſe former les meilleurs Diſciples de l'Auteur profond?

Le XXV. Entretien contient diverſes réflexions ſur le *Commerce*. On y fait l'éloge du Dictionnaire de *Savary*.

On parle dans le XXVI. *des Voyages*, de l'eſprit dans lequel on les doit faire, & des utilités qu'on en retire. On tâche de perſuader aux Nobles que le Commerce ne les deshonore point. Entre autres avis que notre Auteur veut qu'on donne à un jeune Voyageur, il dit, qu'il faut lui inculquer envers „ ceux qui penſent autrement que lui une retenue „ & une douceur invincible. Il doit déteſter dans „ ſon cœur toutes les ſéparations; mais il ne doit „ jamais haïr ceux qui reſtent ſéparés. Nulle to„ lérance ſur la pluralité des Miſſions. Mais il y a „ une tolérance juſte & néceſſaire, c'eſt la tolérance extérieure qui ne tue ni ne maltraite perſonne „ parce qu'elle aime tout le Genre-humain. Le „ Voyageur ne ſauroit donc trop ſavoir que l'eſ„ prit de Charité eſt l'ame du Chriſtianiſme". Une tolérance qui ne permet aucun mauvais traitement contre ceux qu'on croit être dans l'erreur, recommandée hautement dans un livre *approuvé*: voilà une preuve bien précieuſe des progrès que le Genre-humain, comme le diſoit Mr. l'Abbé de St. *Pierre*, fait peu à peu vers la raiſon univerſelle.

Encore un pas, & les peuples ſont heureux. Il faut ſeulement qu'une manière de penſer auſſi raiſonnable & auſſi conforme à la nature & à l'humanité, paſſe des Ecrits & des diſcours des perſonnes éclairées, dans le cœur & la conduite de tous les Souverains, & de ceux qui ſous eux ont, en petit ou en grand, l'exercice de leur pouvoir. Ah! Si nous touchions à ce période fortuné! Qui ſait ſi nous n'en ſommes pas plus près qu'on ne penſe? Toutes les Sciences ont fait depuis cent ans des progrès qui ſurprennent; pourquoi la Morale & la Politique n'auroient-elles pas leur tour? Nous regardons en pitié des opinions abſurdes qui étoient en honneur il n'y a pas deux ſiècles: pourquoi la poſtérité n'enviſageroit-elle pas du même œil, l'opinion ſi dénaturée qu'il faut dragonner des gens que l'éducation a engagés dans des ſentimens qui nous paroiſſent erronés, & qui y ſont retenus par une perſuaſion auſſi forte & auſſi peu libre que celle qui nous attache nous-mêmes à d'autres idées?

La *Politique* ou le Gouvernement des peuples fait la matière du dernier Entretien. On y parle de l'Avocat, du Médecin, du Juge, du Militaire, du Roi, de ceux qui gouvernent ſous lui, & du Peuple. L'on y donne d'une manière indirecte aux uns & aux autres de fort bonnes leçons. On y réduit toute la Politique & toute la Morale à cette belle Maxime: *Aime les hommes & fai leur ce que tu voudras.* On y inſiſte ſur la néceſſité qu'il y a d'aimer non ſeulement ceux qui ſont du même corps que nous, ou qui font partie du même Etat civil, mais tous les hommes en général de quelque nation qu'ils ſoient, & dans quelque païs qu'ils vivent. En faiſant du bien à nos Compatriotes, il ne faut

faut jamais perdre de vue celui des autres peuples. Car „ toutes les liaiſons humaines ſont ſubordonnées à l'amour du Genre-humain, que nous „ ne pouvons offenſer ſans offenſer nôtre pré„ mier devoir, & ſans travailler contre nos inté„ rêts les plus chers ". L'Auteur (a) prétend que la France pourroit avec facilité s'emparer de tout le commerce, & abſorber les profits de ſes Voiſins. Elle n'auroit qu'à augmenter ſa Marine, à faire des Réglemens captieux, capables de dégoûter les autres Nations d'avoir à faire avec elle, à allarmer le Nord des progrès de la Moſcovie, à ſe ſaiſir du Fort de Cronenburg & de l'Ile de Rugen, & à s'emparer par-là du commerce de la mer Baltique. Mais en même tems il lui conſeille une conduite toute oppoſée, bien plus propre à la rendre ſolidement floriſſante ſans la rendre haiſſable. C'eſt de n'emploier ſes armes que pour conſerver ce qui lui appartient, & d'ouvrir avec toutes les Nations un commerce légitime & régulier où elle puiſſe faire quelques profits avec les autres ſans priver ceux-ci des profits qu'ils peuvent eſpérer de faire avec elle. „ Ce n'eſt pas aſſez pour rendre nôtre ſociété agréable au Genre-humain d'éviter le repro„ che de Conquérans, il faut encore éviter celui „ de Monopoleurs; parce que le peuple conque„ rant enlevera toujours moins de pièces de dou„ ze ſols à ſes Voiſins que le peuple, monopoleur „ ne lui enlevera de Guinées ou de Louis d'or ". Il faut avouer que l'un & l'autre ſont à craindre. Il me ſemble pourtant qu'il y a entre eux cette différen-

(a) Je laiſſe au Lecteur le ſoin de pénétrer la penſée de notre Auteur.

rence énorme, que le peuple monopoleur laisse vivre en paix ceux au desavantage de qui il tâche de s'enrichir; au lieu que le Conquerant porte partout l'effroi, il pille, il brule, il massacre.

ARTICLE XI.

THE HARLEYAN MISCELLANY, *or a* Collection of Scarce, curious and entertaining Pamphlets and Tracts, as wel in Manuscript as in Print, found in the late *Earl* of *Oxford's* Library. Interpersed with historical, political and critical Notes, with a Table of the Contents &c.

C'est-à-dire:

MELANGE HARLEYEN, ou *Recueil de Brochures & Traités rares, curieux & amusans, tant en Manuscript qu'imprimés, trouvés dans la Bibliothèque du feu Comte d'*Oxford; *parsemés de Notes historiques, politiques & critiques* avec un *Index alphabéthique*. Tom. VI. Quarto de 564. *pag.* sans la Continuation du Catalogue, & deux Index, dont un regarde le Tom. V. où il avoit été omis. A Londres 1745.

IL y a dans ce Volume LIII. Pièces, dont voici les Titres en abrégé.

1. Avis de W. P. à M. *Sam. Hartlib*, sur les moyens de perfectionner les Arts & les Sciences. à Londres 1648. pag. 1.

2. Plus ample explication du Bureau d'*Adresse publique*, pour les commodités de la vie, c'est-à-dire, un endroit où l'on établiroit une espèce de trafic de bons offices, où l'on s'adresseroit pour demander ou offrir du secours, selon les divers besoins de la vie à Londres 1648. 13.

3. *Corne d'abondance*, Recueil d'expériences, observations &c

& découvertes très lucratives &c. Pièce burlesque & satirique. 26.

4. l'Unique moyen propre à rétablir l'honneur, la liberté, la Paix & le Bonheur de l'Angleterre, à Londres. 1648. 35.

5. La Religion naturelle & la Religion révélée s'expliquant mutuellement; En deux Essays. Le 1. traite de la Religion essentielle à l'homme; & le 2. De l'Etat des Ames après la mort. M. S. 39.

6. Discours du *Lord* Général *Cromwell*, prononcé le 4 de Juillet 1653. dans la Chambre du Conseil, devant une assemblée composée des Personnes revêtuës de l'autorité souveraine de la Nation, à Londres. 1554. 52.

7. *Le Loyal Observateur:* Ou Mémoires historiques de la vie & des faits de *Roger* le *Violon*. C'est le Chev. *Roger l'Estrange*. Pièce Satirique. à Londres. 1683. 61.

8. Nouvelles surprenantes du pays de *Gales*, touchant une femme agée de 130. ans. à Londres 1667. 66.

9. Le Procès & la Condamnation du Colonel *Adrian Scroope*, Jean *Carew*, *Thom. Scott*, *Grig. Clement*, & le Colonel *Jean Jones* qui avoient jugé le Roi Charles, avec leurs Défenses, leurs Réponces &c. le 12. d'Octobre 1660. 68.

10. L'Apologie du Sçavoir: où Requête adressée au Parlement, pour la Liberté de la Presse. à Londres. 1679. 71.

11. Diverses Pièces de différens Auteurs, concernant l'Université d'Oxford, à Londres. 1659. 72.

12. Prières & Complainte du Laboureur à *Christ*, écrite vers l'An 1300. 84.

13. Discours de Milord *Digby*, à la Chambre des Communes, sur les Parlemens triennaux, le 19. de Jan. 1640. 106.

14. L'Opinion de Mrs. *Perkins*, *Bolton* & autres, touchant les Combats de Coqs, publiée pour montrer que cette récréation est peu digne d'un Chrétien, à Oxford. 1660. 110.

15. Justification de Mr. *Howell* accusé d'être ennemi des Parlemens &c. à Londres 1677. 115.

16. Deux Lettres qui se trouvent dans une Histoire d'Angleterre imprimée à Paris; l'une est du Pape au Prince de Gales aujourd'hui Roi d'Angleterre; & l'autre est la Réponce du Prince, imprimées en l'an des découvertes 1642. 119.

17. L'Etat présent de l'*Ecosse*. Description du Pays, vrai caractère & Mœurs du Peuple, écrit par un Anglois. 1670. 121

18. Viande de Carême de *Nashe*, contenant la Description, l'Origine & les progrès de la Ville d'*Yarmouth* dans *Norfolk*. Avec une nouvelle Comédie de l'Eloge du Hareng sor. à Londres. 1599. 129.

19. *Pier-*

19. *Pierre* propoſé pour Modèle: où le vrai chemin du bonheur de ce Monde. Oraiſon funèbre de M. *Hugh Peters*, à Londres. 1659. 163.

20. Dernier Diſcours de Mr. *Oliv. Plunket* Primat Titulaire d'*Irlande*, exécuté à *Tyburn* le 1. de Juillet 1681. 169.

21. *Democrite devenu Politique*: ou 20. Queſtions *ſtrictement* propoſées aux vrais Anglois. à Londres. 1659. 173.

22. Requête des Etudians de *cambridge*, préſentée au Parlement le 5. de Janvier 1642. ſur la Nouvelle de l'emprisonnement des Evêques; avec leur appel au Roi à Londres. 1642. 176.

23. Relation du noir Complot d'Et. *Blackhead* & *Rob. Young*, contre la Vie de pluſieurs Perſonnes de diſtinction, écrite par l'Evêque de *Rocheſter* l'un des accuſés. à Londres. 1692. 178.

24. La ſeconde partie de la même Relation, où l'on découvre le caractère & la conduite abominable des Accuſateurs. 194.

25. La Potion de l'Evêque: ou Dialogue entre l'Archevêque de Cantorbery & ſon Médecin. 1641. 255.

26. Diſcours prononcé dans la Chambre des Communes par l'Evêque de Coventry & Litchfield, cité pour ſe juſtifier à Londres. 1641. 256.

27. Interrogatoire & Procès de *Marg. Fell.* & *Greg. Fox* en 1664. pour ne pas vouloir désobéir à l'ordre poſitif de *Chriſt*, de ne point jurer du tout. 258.

28. Remarques choiſies, ſur les Offices & les Officiers de la Milice d'Angleterre, avec le pouvoir du Parlement à ce ſujet. Ecrit en 1641. M. S. 274.

29. Lettre adreſſée à un nouveau Membre de Parlement, ſur la mauvaiſe adminiſtration des Deniers publics. à Amſterdam. 1710. 278.

30. La manière dont le Duc de *Monmouth* a été arrêté, par ordre du Roi. à Londres. 1685. 295.

31. Traité de la Monarchie. 1. De la Monarchie en général. 2. De cette Monarchie en particulier. à Londres. 1689. 296.

32. Les Calamités de l'Angleterre, & les moyens de la rétablir dans ſon ancienne grandeur. à Londres. 1696. 332.

33. *Travail en vain*; ou ce que ſignifie peu de choſe, ou rien du tout; En 8. Articles. à Londres. 1700. 346.

34. Vue de la Cour de St Germain, depuis 1690. juſqu'en 1695. & l'accueil qu'on y fait aux Proteſtans. à Londres 1696. 350.

35. Relation de l'Incendie de *Whitehall* le 4. de Janvier 1698. 367.

36. Avis

36. Avis de ſaiſon pour prévenir les malheurs du feu qui arrivent par négligence, par trahiſon, ou autrement. à Londres. 1643. 368.

37. Mariage femelle entre la Maitreſſe d'un Matelot & la femme d'un Charpentier. à Londres. 1684. 371.

38. Faits rélatifs à l'Adminiſtration des affaires en *Ecoſſe*, ſous le Duc de *Lauderdale*. 373.

39. Diſcours touchant le ſuccès des Parlemens précedens, à Londres. 1642. 377.

40. Ajournement du Duc de *Norfolk*, devant le Duc de *Shrewsbury*. à Londres. 1685. 381.

41. Le grand Impoſteur examiné: ou la Vie, le Procès & l'Interrogatoire de *Jaques Nayler*, le Quacre ſéduit & ſéduiſant. à Londres. 1656. 392.

42. La Vocation de *J. Bale* à l'Evêché d'Oſſorie en *Irlande*, des Perſécutions qu'il y a eſſuiées, & ſa délivrance. à Rome. 1553. 402.

43. Caractère d'un Caffé & ſymptômes d'un Eſprit de Ville. à Londres. 1673. 429.

44. Les Caffés juſtifiés, en réponce au Caractère d'un Caffé. à Londres. 1675. 433.

45. Le Meſſager des Morts: ou, merveilleux & redoutable Dialogue, entendu de pluſieurs perſonnes entre les Ames de *Henry* VIII. & *Charles* I. à Paris. 1657. 437.

46. Relation d'un Voyage en *Guiane*, ſur la Rivière des Amazones &c. à Londres. 1613. 449.

47. Lettre d'un Eccléſiaſtique de la Campagne à ſon frère, touchant quelques imputations injurieuſes aux Evêques. 481.

48. Propoſitions du Comité pour régler le ſens, la forme & la pratique de la Loi. 488.

49. La Malédiction du Pape: ou l'excommunication, tel le qu'elle ſe pratique dans l'Egliſe Romaine. à Londres. 1681. 493.

50. Hiſtoire ſurprenante & véritable de *Perkin Warbeck* ſe proclamant *Richard* IV. à Londres, 1618. 494.

51. Lettre du Chev. Geor. *Wakeman*, écrite de Paris, à ſon Ami le Chev. *W. S.* à Londres. 1681. 550.

52. Hiſtoire ſecrette de la Confrairie des Têtes de Veau; ou le Républicain démaſqué à Londres. 1703. 552.

53. Le ſupplice de *Ravaillac*, exécuté le 25. de Mai, 1610. 560.

N°. 1. Projet de Mr. W. P. adreſſé à Mr. *Sam. Hartlib*, pour l'avancement de quelques articles particuliers de Savoir. A Londres : 1648.

Mr. W. P. ayant inventé un Inſtrument avec lequel on peut écrire en même tems deux copies toutes ſemblables, & auſſi vîte qu'on en expédie une par la voye ordinaire, fit des réflexions ſur les progrès des Arts & des Sciences & conçut ce Projet qui contribueroit beaucoup à leur perfection, ſi l'on pouvoit l'exécuter.

Avant que d'entreprendre ce grand ouvrage, dit l'Auteur, il faut raſſembler des Ouvriers en établiſſant un Rendez-vous général où les perſonnes capables où remplies de bonne volonté puiſſent s'adreſſer ; c'eſt-à-dire, un *Bureau d'Adreſſe* ſelon le Plan de Mr. *Hartlib*, où les beſoins & les deſirs de tous puiſſent être notifiés à tous ; où l'on puiſſe apprendre ce qui eſt déja fait en matière de de Savoir ; ce que l'on fait actuellement & ce que l'on a deſſein de faire : afin que par cette communication générale de deſſeins & d'aſſiſtance mutuelle, les Eſprits & les efforts du monde ne ſoient plus comme autant de tiſons épars qui s'éteignent bientôt, mais qui donneroient une lumière & une chaleur utiles, s'ils étoient raſſemblés. Car l'état préſent des hommes reſſemble à un champ où l'on vient de livrer bataille, & où l'on voit des bras, des jambes & des yeux diſperſés ça & là, leſquels, faute d'être unis & d'avoir une Ame qui les anime, ne ſervent qu'à nourir les Corbaux & à infecter l'air. De même, on voit bien des gens d'eſprit & d'induſtrie, épars dans le monde, dont les uns travaillent à faire ce qui eſt déja fait & s'alambiquent pour inventer ce qui eſt déja trouvé. D'autres

tres ſont embarraſſés par des difficultés, manque de quelques directions que d'autres leur donneroient volontiers, s'ils en avoient connoiſſance. Enfin un homme a beſoin, pour pouſſer un Projet, d'une modique ſomme qu'un autre ſeroit charmé de lui fournir pour le même deſſein; mais ces deux perſonnes n'ont point d'occaſion d'entendre parler l'un de l'autre; & le projet tombe quelque avantageux qu'il puiſſe être.

Après avoir raſſemblé les Ouvriers & les choſes néceſſaires pour l'Ouvrage, il faudra 1. voir ce qui eſt déja ſuffiſamment fait, & mettre à l'écart tout ce qui eſt recherché, litigieux & fantasque. 2. Cette revue pourra ſe faire en examinant tous les Livres, & en remarquant toutes les inventions mécaniques. 3. De cette manière on pourra extraire & raſſembler tout ce qui eſt de la Sçience réelle & expérimentale. 4. Il faudra choiſir des perſonnes capables de faire ces Lectures, & leur donner de ſages directions touchant ce qu'ils doivent extraire des Livres. 5. Chaque livre ſera lû par différentes perſonnes, pour prévenir les mépriſes, & la négligence des règles preſcrites. 6. Ces règles doivent être telles que les Lecteurs qui les obſerveront, puiſſent s'accorder exactement dans leurs Extraits. 7. De tous ces livres on en pourra compoſer un ſeul. 8. On aura ſoin d'y mettre des *Indices* & des Tables commodes & exactes pour y trouver d'abord ce dont on aura beſoin.

Ayant trouvé par-là l'état préſent des Arts & des Sçiences, on changera des perſonnes capables de travailler à les porter plus loin, & on leur donnera une penſion honnête. On en propoſera pluſieurs, l'un au deſſous de l'autre, à chaque Art afin

qu'en cas de mort ou de quelque autre accident la place ſe trouve d'abord remplie. L'on examinera, du moins tous les ans, leurs progrès, afin de leur donner des récompences extraordinaires, à proportion. Mais pour ne point manquer de bons Sujets pour cet important Ouvrage, il faut les préparer de bonne-heure par l'Education: Voici ce que nous en penſons.

1. L'on établira des maiſons d'étude (*Ergaſtula literaria*) où l'on enſeignera aux enfans à faire quelque choſe pour vivre, auſſi bien qu'à lire & à écrire. 2. Leur éducation ſera confiée, non aux plus indignes de tous les hommes, comme cela ſe fait d'ordinaire, mais à des perſonnes capables & de bonnes mœurs. On admettra à cette ſorte d'éducation tous les Enfans de 7. ans & au deſſus, ſans en excepter aucun pour cauſe de Pauvreté: car tel qui mène aujourd'hui la Charue auroit pû être capable de conduire l'Etat. On peut faire gagner la vie aux Enfans pauvres, en les occupant à des choſes convenables à leur intelligence & à leurs forces. On ne fera point apprendre d'abord aux Enfans à lire & à écrire, moins encore les Langues étrangères; mais on cultivera leur mémoire en leur faiſant remarquer & retenir tous les Objets ſenſibles & les actions naturelles & artificielles, que les Maitres auront ſoin de leur expliquer. Ils prendront par le travail, ou par récréation, des exercices propres à les rendre ſains, agiles & vigoureux. On leur enſeignera à lire & à écrire par une méthode plus courte & plus aiſée qu'on ne fait aujourd'hui. On leur donnera les préceptes de la mémoire artificielle, ſi leur capacité le permet. Ils apprendront à deſſiner, quelque ſoit leur deſtination, & ſurtout l'Arithemétique & la Géométrie.

On

On employera les voyes les plus propres pour découvrir & éprouver leurs diſpoſitions tant du corps que de l'Eſprit, leur mémoire, leur penchant au vice ou à la vertu, & à quel vice ou à quelle vertu ils ſont principalement enclins. Ceux qui auront du goût pour l'étude des Langues, les apprendront; mais cela ſe peut faire par une méthode bien plus aiſée que celle qui eſt en uſage. Rien de bas, d'inutile ou de défendu ne s'enſeignera dans ces Maiſons. Ceux qui ſe trouveront nés avec des talens pour la muſique, y ſeront avancés. Les Enfans même de la plus haute extraction apprendront, dans leur bas âge, quelque métier agréable, comme à tourner, à peindre, à graver, ciſeler, ſculpter, &c. à polir les glaces: l'Horlogerie, à tailler les Diamans, & à les mettre en œuvre: la Botanique, le Jardinage, la conſtruction des Vaiſſeaux, l'Architecture; à faire des confitures & des parfums & à teindre; la Chymie, le Raffinage des métaux, l'Anatomie; &c. Par-là, ils ſeront moins expoſés à être trompés par les Ouvriers: ils en ſeront plus induſtrieux; l'ambition naturelle à la Nobleſſe leur fera ſurpaſſer les ouvriers ordinaires; étant en état de faire des expériences, ils les feront à moins de frais & plus exactement qu'on ne les feroit pour eux; la République des Arts y gagnera beaucoup; lorſque les Riches s'attacheront à faire des expériences, ils ſeront les *Mecenes* & les Patrons des Arts; cela leur ôtera les occaſions d'employer mal leur tems & leur Argent; & comme ce ſera pour eux un grand ornement dans la Proſpérité, ce ſera tout de même un refuge dans l'adverſité.

Comme l'Auteur veut faire tout entrer dans ſon Plan, il lui faut de grands bâtimens & une vaſ-

te étendue de terrein. Car outre que chaque Art ou chaque métier doit avoir son Laboratoire à part, il veut qu'on y élève & qu'on y entretienne toute sorte d'Animaux & de plantes exotiques, qu'on y rassemble des quatre parties du monde tout ce qui peut s'y trouver de curieux & qu'on y fabrique de tout ce qui sert dans la vie. Il nomme ensuite les Officiers à qui le soin de cette espèce de République sera confié, il leur distribue leurs différens employs, dans le détail desquels il entre, pour marquer avec quelle exactitude ils devroient s'en acquitter, & il insiste sur le degré de capacité qu'ils doivent avoir. Il donne aussi des Leçons aux Disciples, après en avoir donné aux Maîtres, & il expose au long la méthode de faire les Compilations d'une manière qui réponde à son but. Enfin pour engager le Monde à seconder ce grand dessein, il en cite les principaux avantages; car, dit-il, le nombre en est infini, & il est impossible de les mettre à leur juste valeur. Je laisse à mes Lecteurs le plaisir de les deviner. Il faut avouer que si ce Projet étoit praticable, il seroit d'une utilité immense. On apprendroit dans un moment, tout ce qu'on auroit envie de savoir; on verroit d'un coup d'œil tout ce qui s'est fait dans un art, & tout ce qui s'est dit sur un sujet; & peut-être que la honte d'être d'abord découverts feroit perdre à la plupart des faiseurs de livres l'habitude fatiguante pour le Lecteur, de répeter les uns après les autres ce qui avoit déja été dit mille & mille fois par ceux qui les ont précédés.

No. V. *La* Religion naturelle *& la* Religion révélée *s'expliquant l'une l'autre. En* deux Essays. *On montre dans le* 1. quelle Religion est essentiel-

le

le à l'homme. *Et dans le* 2. l'état des Ames après la Mort, *tel qu'il eſt révélé dans l'Ecriture*, Manuſcrit publié pour la prémière fois.

La Nouveauté de cette Pièce à l'égard du Public, les Sujets qu'on y traite, & la manière dont ils y ſont traités, nous engagent à lui donner la préference dans cet Extrait. Nous ſouhaiterions que l'Auteur eût daté ſon Ouvrage, & pouvoir dire s'il eſt antérieur ou poſtérieur à *la Religion eſſentielle à l'homme* imprimée à Amſterdam en 1738. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'on ne peut pas accuſer Mlle. H. Auteur de ce dernier livre, d'avoir profité des *Eſſays* que nous annonçons, mais l'Auteur des *Eſſays*, pourroit bien avoir profité du Livre de Mlle. H. Quoiqu'il en ſoit, ils ſe rencontrent en pluſieurs articles, comme on le verra dans la ſuite. Mais notre Auteur nous paroît plus exact, plus clair & plus ſolide, & ſi précis que nous ne ferons guère que le traduire mot à mot; au lieu que l'autre s'inſinue dans les Eſprits en égayant, par ſon ſtile enjoué & leger, les matières les plus ſérieuſes.

Dans la Religion tous les vrais Principes ſont fondés ſur un ſeul; ce ſeul Principe eſt celui de l'Etre ſuffiſant à ſoi. Toute relation entre deux Etres intelligens repoſe néceſſairement dans la Nature de l'un & de l'autre. Or la Religion n'eſt eſſentiellement rien de plus, qu'une Relation entre Dieu & l'homme. C'eſt pourquoi elle ne peut être fondée que dans la Nature de ces deux Etres. Donc, tout point de Doctrine, toute Opinion qui eſt évidemment oppoſée à la Nature de Dieu & à la Nature de l'homme doit être cenſée fauſſe, ou du moins étrangère à la Religion eſſentielle à l'homme.

Il fait clairement de-là, que la Religion eſſentielle à l'homme doit être ſimple, évidente, exempte de toute contradiction; qu'elle doit exclure tout ce qui eſt faux & imaginaire; qu'elle ne peut exiger de l'homme de plier ſa Croyance à ce qui ſent l'impoſſibilité, moins encore à ce qui ſent la Contradiction.

Si Dieu eſt ſuffiſant à ſoi, il eſt parfaitement déſintéreſſé; car ce qui eſt infini, ne peut rien perdre comme il ne peut rien acquerir. C'eſt pourquoi il n'a point créé l'homme pour augmenter ſa propre félicité; par conſéquent il n'a pû le créer capable de bonheur, pour d'autre fin que pour le rendre heureux. Si c'eſt là ſa fin, comme on n'en ſauroit douter, cette fin ſubſiſte invariablement; donc Dieu eſt intéreſſé à faire le bonheur de ces Etres qu'il a créés.

Il eſt naturel de conclure de-là, que puiſque Dieu ne fait rien pour ſon propre avantage, il n'a rien en vue que l'avantage de ſes Créatures; que tout ce qui s'appelle Religion, ſe réduit là. Si l'on objecte là contre, ce que l'Ecriture dit: que Dieu a fait toutes choſes pour ſa gloire: je répons que ce n'eſt pas des expreſſions de l'Ecriture, que nous nous formons l'idée de Dieu, mais, qu'au contraire, c'eſt par l'idée de Dieu que nous rectifions tout ce que ces Expreſſions ſemblent lui attribuer d'imparfait ou de contradictoire; ainſi toute autre idée de la Religion eſt ſi éloignée d'honorer Dieu, que réellement elle le deshonore en le ſuppoſant ſemblable aux hommes, leſquels, à cauſe de leur inſuffiſance reconnue, ne peuvent être parfaitement déſintéreſſés.

La prémière idée qu'un homme a, c'eſt qu'il exiſte; il trouve qu'il ne ſauroit être l'Auteur de

ſa

ſa propre exiſtence, qu'ainſi cette ſource d'exiſtence réſide ailleurs. Où doit-elle réſider ? Il faut que ce ſoit dans quelque Etre qui n'ait reçu ſon Exiſtence d'aucun autre. Partant, l'homme eſt obligé d'avouer qu'il y a un prémier Etre, un Etre exiſtant par lui-même. Cette prémière découverte qui, comme on voit, eſt une ſuite inévitable de l'expérience, ſuffit pour le conduire à d'autres, c'eſt-à-dire, à des idées plus particulières touchant les Attributs de ce prémier Etre. Comme tout ce que nous ſommes capables de toucher, de goûter ou de connoître, doit néceſſairement procéder de cette prémière cauſe, cette idée nous conduit à découvrir dans le prémier Etre, non ſeulement le Pouvoir, mais encore la Sageſſe & la Bonté, & cette découverte vient encore de l'expérience.

Rien ne nous eſt plus familier que l'épreuve du ſentiment de la joye. Ce ſentiment qui n'eſt que momentané dans l'homme, lui donne l'idée d'une félicité plus réelle, dont celle qu'il reſſent n'eſt qu'un échantillon. De cette expérience, il conclud que l'Auteur de ſon être l'ayant fait capable d'un ſentiment ſi délicieux, doit être la ſource de toute félicité.

Une autre choſe qu'il ſent, le mène encore plus loin ; je veux dire l'inclination invincible qu'il a pour le bonheur ; & comme ce deſir eſt inſéparable de ſon Etre, il doit l'attribuer tout de même à l'Auteur de ſon Exiſtence. Cette concluſion le mène à une autre ; il trouve qu'on ne parvient point dans ce Monde à un bonheur complet ; par conſéquent il doit y avoir un autre monde après celui-ci, lequel accomplira cette fin. Un homme acquiert toutes ces idées en ſe conſidérant ſimplement lui-même.

Introduiſons-le à préſent dans la Société. Il remarque que la Terre produit toutes les choſes néceſſaires à la ſubſiſtance de l'homme, mais que la diviſion inégale de ces choſes fait naître le langage du mien & du tien ; ce langage en occaſionne un autre qui eſt celui de juſte & d'injuſte, de vrai & de faux. Quand on entend les hommes ſe dire l'un à l'autre, cela eſt faux, cela eſt injuſte, il s'informe de la ſignification de ces Termes, & il trouve, que le *faux* conſiſte à nier ce que l'on ſçait être vrai, ou à affirmer ce que l'on ſçait ne pas l'être ; que ce qu'on appelle *injuſte* conſiſte à ôter à un autre ce qui lui appartient, ou à manquer à ſa promeſſe.

Mais nonobſtant les idées claires qu'il a du vrai & du faux, du juſte & de l'injuſte, cependant en examinant les choſes de plus près, il voit que quelquefois le menſonge appuye tellement l'injuſtice, que les Juges les plus éclairés ſont fort embaraſſés à diſcerner qui a tort ou raiſon, & que ſouvent l'Innocent ſouffre, & le Méchant échappe. Il conclud de-là que ſi un Etre ſouverainement équitable ſouffre pour un tems que la Juſtice ne ſoit pas droitement adminiſtrée, c'eſt parce qu'il ſe reſerve le ſoin de la rendre ey-après dans la plus exacte proportion, lorſque l'Injuſte & le Meurtrier recevront la rétribution due à leur violence, & le Pauvre & l'Innocent, qui ſuccombent ſous le poids de l'injuſtice, recevront une récompence équivalente.

De-là on peut voir que la Religion réelle n'eſt pas tant au deſſus de la portée de l'homme, que quelques uns voudroient le perſuader ; car elle conſiſte bien moins dans la Connoiſſance que nous acquerons par les inſtructions des autres, que dans celle

que

que nous recevons de nous-mêmes, par ſentiment & par expérience.

Mais peut-être, quelqu'un dira-t-il, qu'une Religion telle que celle-ci fondée ſur nos facultés naturelles eſt inſuffiſante pour le Salut ; que ce n'eſt uniquement que la Religion de la Nature infiniment au deſſous de la Religion révélée, laquelle n'eſt point fondée ſur le ſentiment & l'expérience, mais ſur la foi, puiſque le Chrétien eſt obligé à croire ce qu'il ne voit point ?

Ne nous laiſſons point égarer par un attachement ſervile à des mots. La Religion naturelle eſt, dit-on, grandement inférieure à la Religion révélée. Cette propoſition cloche. En voici une équivalente : Le Naturel, dans les Enfans, eſt grandement inférieur à l'éducation. L'uſage de l'éducation n'eſt très certainement point de détruire la Nature, mais de la perfectionner. La Religion révélée doit être à l'égard des hommes, ce que l'éducation eſt à l'égard des Enfans, elle ne peut bâtir que ſur le fondement de la Nature.

Cela poſé, il eſt clair que la Religion révélée eſt relative à nos facultés naturelles, & qu'elle ne doit ni les détruire, ni leur être ſubſtituée. Cette idée de *Subſtitution*, que nous adoptons ſans y prendre garde, paroîtroit ridicule dans tout autre cas, comme on peut le prouver par un exemple pris de l'éducation. Un Ecolier a un Génie naturel pour l'Arithmétique, & il ſouhaite d'en apprendre les règles. Un Maître lui met en main un Livre de comptes tout faits ; alors, l'Ecolier n'a rien à faire qu'à croire ſans examen l'exactitude de chacune des règles, étant aſſez ſûr que le Maître ne s'eſt pas trompé. Je dis que dans ce cas-là

le Livre ſeroit ſubſtitué à la place de la capacité naturelle que l'Ecolier a de chiffrer ; il n'exercera point cette capacité, puiſqu'il trouvera l'Ouvrage tout fait. Mais en ſera-t-il mieux ? Tout ce qu'il ſaura, c'eſt qu'il doit croire ſans ſavoir pourquoi, que telle & telle figure miſes enſemble font une certaine ſomme.

Vous me dites de même que je dois croire ſans examen, parce que Dieu l'a dit ; mais cet examen que vous excluez, en ſuppoſe néceſſairement un autre, & peut-être pluſieurs, avant que je puiſſe me convaincre de ceci. Car, de ce que je ſçais qu'il y a un Dieu, il ne s'en ſuit pas que c'eſt lui qui parle dans un tel Livre. Ce Livre, dites-vous, porte avec lui des marques de vérité qui doivent le faire recevoir. Fort bien. Vous ne prétendez donc plus que je croye ſans examen, puiſque vous m'invitez à juger de ce Livre par les marques de vérité qu'il porte avec lui ? Mais comment en jugerai-je ? Par quelle règle ſerai-je en état de diſcerner ce que vous appellez marques de vérité ? Il faut, pour cela, que je conſulte les Principes de la Vérité & que de-là je me forme une idée de ces marques.

C'eſt certainement ſe laiſſer mener par une fauſſe idée que de conſidérer la Religion révélée & la Religion naturelle comme oppoſées l'une à l'autre. Il ſuffit pour décider la Queſtion de ſe demander à ſoi-même ſi les Moyens peuvent être oppoſés à la Fin, & ſi nous pouvons raiſonnablement élever les moyens au deſſus de la fin à laquelle ils ſont ſubordonnés ?

Mais enfin, ſuppoſé que notre homme raiſonnable ait examiné ce Livre & qu'il ſoit entièrement perſuadé par les caractères qu'il y a découverts, qu'il contient la volonté de Dieu révélée ; Car il

ne

ne doit pas trouver étrange que la Divinité s'intéreſſe aux hommes qui ſont l'ouvrage de ſes mains, & qu'elle employe divers moyens pour les perfectionner, comme un Père fait à l'égard de ſes Enfans ; que Dieu nous ayant placés parmi un ſi grand nombre d'Objets différens, il ait la condeſcendance de nous avertir & de nous inſtruire de l'uſage que nous en devons faire, & que conſidérant la Briéveté de la Vie, il nous avertiſſe auſſi de ce que ſera notre futur héritage, ſelon l'uſage que nous aurons fait de notre tems ici-bas. En examinant cette Révélation, il trouve qu'elle s'accorde très bien avec la Religion de ſon Entendement. Il trouve que *Jeſus Chriſt* qui en eſt l'Auteur déclare lui-même que la Loi & l'Evangile ſe réuniſſent dans l'accompliſſement de cette immuable Loi : *faites aux autres comme vous voudriez qu'ils vous fiſſent* ; Loi qu'il a appuyée par la plupart de ces Préceptes.

Mais, dira-t-on, ſi toute la Doctrine de *Jeſus Chriſt* ſe réduit-là, qu'a-t-il enſeigné aux hommes, qu'ils ne ſcuſſent auparavant ? Je réponds qu'à proprement parler, *Jeſus Chriſt* n'a rien requis des hommes que ce dont ils pouvoient découvrir eux-mêmes la juſtice. Il en appelloit en toute occaſion à leur diſcernement. Il ne fonde jamais ſes Préceptes ſur ſa propre autorité, mais ſur leur accord avec le ſens commun, ſur la force de la Vérité que les hommes ſont capables de ſentir lorſqu'ils ne s'y oppoſent pas volontairement : *Si je ne dis pas la Vérité, ne me croyez point.* Il invite les hommes à examiner, & il ſoumet ſes actions au jugement des plus ſimples.

Or telle eſt la nature de l'Entendement qu'il ne peut

peut rien croire que ce qu'il découvre être vrai. Si Dieu obligeoit les hommes à croire des choſes dont ils ne puſſent pas diſcerner la vérité, il déſavoueroit, en ce cas-là, cette faculté intelligente qu'il leur a donnée; la Vérité n'auroit plus aucune force pour les convaincre & pour les perſuader; ils ſeroient comme ces Idoles dont il eſt dit *qu'elles ont des yeux & ne voyent point &c.* Si les hommes peuvent croire ce qui leur plaît, pourquoi en appellons-nous au ſens commun & faiſons-nous ces queſtions qui ſont dans la bouche de tout le monde: *n'eſt-il pas vrai, n'eſt-il pas juſte?* Suivant quoi nous voyons que *Jeſus Chriſt* parle toujours aux hommes, en leur ſuppoſant l'Entendement & la Liberté. Il en appelle à l'entendement des Juifs contre leurs loix & leurs coutumes qu'ils comptoient pour les plus ſacrées, comme l'obſervation du *Sabbath*, &c. Car le ſens commun auroit dû leur avoir dit que le *Sabbath* avoit été fait pour l'homme, & non pas l'homme pour le *Sabbath*. Ainſi on ne violoit point le *Sabbath*, comme ils le prétendoient, en faiſant ou en recevant du bien ce jour-là. Il ne s'arrête pas à la Lettre, il entre dans l'Eſprit de la Loi, il en appelle à eux-mêmes, ſi chacun d'eux refuſeroit ou ne ſe croiroit pas obligé de prendre ſoin de ſon Bœuf ou de ſon Ane, ce jour-là?

Mais alors on demande, ſi l'Entendement eſt de nature à ne pouvoir rien croire que ce qu'il découvre être vrai, que ferons-nous des Myſtères de la Religion révélée? Le mot *Myſtère* marque quelque choſe de caché dont Dieu s'eſt reſervé la Connoiſſance; c'eſt pourquoi bornons-nous à des Vérités évidentes & certaines. Si l'on en uſe ainſi, quelle en ſera la conſéquence? Cela nous empê-

che-

droit-il de connoître & de pratiquer les devoirs de la Religion naturelle & de la Religion révélée? Non, mais nous ignorerions beaucoup de choſes. Nous ignorerions à la vérité cet Art qui s'appelle *Controverſe*; nous n'aurions point d'idées de ces diſtinctions de mots & de ces ſubdiviſions à l'infini qui ont groſſi les Dictionnaires; nous ignorerions les noms de Secte, d'*Ariuniſme*, de *Pelagianiſme*, de *Sociniuniſme*, &c; nous n'aurions pas ſçu à quel point on peut porter l'animoſité, le reſſentiment, la bigotterie & l'ambition ſous le nom de zèle. Si nous avions ignoré ces choſes, le Monde n'y auroit-il pas gagné à d'autres égards? les Guerres de Religion les plus ſanglantes de toutes auroient été inconnues. Les Chrétiens auroient, ſans toutes ces Controverſes, étudié la Religion qui conſiſte à être bons. L'Evangile ne les mèneroit que là; ils y trouvent à chaque page des inſtructions pour ſe rendre ſincères, équitables & bienfaiſans. On compteroit ſans religion (& ils n'en ont point en effet) tous ceux qui ſeroient deſtitués de ces Vertus, ou qui auroient les Vices oppoſés. Car ce qu'on appelle *Dévotion* ne pourroit tenir lieu de Religion à ceux en qui les fondemens de la Religion manquent. Les hommes ne ſe damneroient pas les uns les autres; ce privilège leur ſeroit inconnu, auſſi bien que celui de tyranniſer les conſciences des autres.

Mais ſi vous mettez les Myſtères de côté, la Religion ſe réduira à quelque choſe de ſi ſimple, que les plus Ignorans l'entendront. Quel avantage les Sçavans auront-ils par deſſus eux? Seroit-il raiſonnable que ceux qui ſe conſument dans des recherches laborieuſes touchant les Myſtères, ne

fus-

fuſſent pas plus avancés que la plupart des gens ſans Lettres ? Pour répondre à cela, je dis que je ſçais que l'Evangile fut prêché aux Ignorans ; & je ſçais auſſi que la Religion propre pour tout le Genre humain, doit être à la portée des Ignorans. D'où je puis conclure avec juſtice que *Jeſus Chriſt* ne requit de qui que ce ſoit de pénétrer dans des choſes obſcures ; je vais même plus loin dans ma croyance ; je ſuis perſuadé que ce qui eſt Myſtère pour les gens ſans Lettres ne l'eſt pas moins pour ces Sçavans qui ſe ſont épuiſés peut-être en recherches inutiles. Ceci n'eſt-il qu'une ſimple conjecture ? Point du tout. Ces Sçavans ont multiplié les Contradictions à proportion qu'ils ont eſſayé d'expliquer les Myſtères. Que ceux donc qui aiment la Vérité, embraſſent dans toute ſa force cette Maxime : *Les choſes cachées ſont pour l'Eternel, mais les choſes révélées ſont pour nous & pour nos Enfans à jamais, afin que nous les faſſions* (*a*).

Toutes les fois que nous nous faiſons à nous-mêmes cette queſtion, quel eſt le but ou le deſſein de la Religion ? La Réponce qui ſe préſente le plus naturellement, c'eſt que la Religion eſt deſtinée à nous rendre bons, c'eſt-à-dire, droits, équitables, bienfaiſans, ſincères ou vrais dans nos diſcours auſſi bien que dans nos actions ; tous les Chrétiens approuvent unanimement cette réponce. Si c'eſt là le but de la Religion, comme nous en convenons tous, faut-il, avant que d'être capable de l'atteindre, connoître parfaitement toutes les différentes explications qu'on donne aux différens Paſ-

ſa-

(*a*) Deut. XXIX. 29.

ſages de l'Ecriture, & quel en eſt le véritable ſens? Mais peut-être que toute ma vie ne ſuffiroit pas à cette Etude? Quand donc dois-je commencer à être bon & honnête homme? De-là je puis conclure en toute ſûreté que la partie eſſentielle de la Religion, c'eſt la Droiture & la Sincérité, & que la partie acceſſoire, c'eſt la connoiſſance des choſes particulières que l'Ecriture nous offre.

Quand une choſe contient deux parties, l'une eſſentielle & l'autre acceſſoire, pour ſavoir quelle eſt la partie eſſentielle, ſi vous en retranchez une partie, & qu'en ce faiſant vous ne détruiſiez pas l'Eſſence de la choſe, il eſt clair que la partie retranchée n'eſt qu'acceſſoire. Or je demande: ſi vous retranchez de la Religion ce fond de Droiture dont on vient de parler, & que vous ſubſtituiéz à la place toute la Connoiſſance qu'offre la Révélation écrite, qu'arrivera-t-il? Un homme dans ce cas-là auroit-il quelque religion? D'un autre côté, ſi vous retranchez de la Religion cette Connoiſſance acquiſe & que vous ſubſtituiéz à la place un fond de Droiture tel qu'on l'a décrit, je demande ſi un tel homme n'aura point de Religion? Je dois cependant remarquer que ce qui n'eſt qu'acceſſoire pour un Particulier, peut être eſſentiel à l'égard d'un autre, car ſi la ſincérité m'oblige à recevoir toute Vérité ſenſible & évidente, toutes les Vérités qui me paroiſſent telles, deviennent eſſentielles par rapport à moi.

Montrons à préſent de quelle manière on doit pratiquer cette Religion eſſentielle. La comparaiſon que nous ſommes enclins à faire en toute occaſion de l'Etre ſuprême avec ces hommes que nous appellons *Souverains*, eſt capable de nous

nous faire tomber dans une infinité de mépriſes. Cela accoutume les Chrétiens, dès l'Enfance, à regarder la Religion comme quelque choſe par où Dieu eſt honoré. Ainſi, ils s'imaginent de bonne heure en eux-mêmes que quand ils le prient ou le louent, il leur en eſt fort obligé, de même que quand ils font l'Aumône, ou ce qu'on appelle de bonnes œuvres, ils acquièrent honnêtement le Ciel.

Si dans la ſuite ils ne penſent pas ſi groſſièrement, cette opinion ne laiſſe pas de ſubſiſter dans le fond, quoique peut-être ſi ſecrettement qu'ils ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes. Nous trouvons que nos diſcours ordinaires reçoivent quelque teinture de cette Opinion; nous parlons de glorifier Dieu & de lui rendre l'honneur qui lui eſt dû, comme d'une choſe qui lui eſt avantageuſe; nous inſinuons qu'il doit être grandement offenſé, pour ne pas dire inſulté, par ceux qui refuſent de lui rendre cet hommage.

La Diſtinction tirée entre ce que nous devons à Dieu & ce que nous nous devons à nous-mêmes donne lieu à pluſieurs d'en faire des Articles ſéparés. Ils lui donnent ſa Portion, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme; ils mettent à part un certain tems pour l'adorer; bref ils rendent à Dieu ce qu'ils penſent être ſon dû, deſorte qu'il y a bien des gens qu'on auroit de la peine à convaincre que cette partie de la Religion qui ſemble ſe rapporter uniquement à Dieu, ne tend, comme tout le reſte, qu'au ſeul avantage de l'homme: car ſi, ſelon le Principe fondamental qu'on a poſé, Dieu eſt un Etre ſuffiſant à ſoi, nos Adorations ne peuvent être avantageuſes qu'à nous-mêmes.

Mais encore, quelles étranges Métamorphoſes quel-

quelques-uns ne s'imaginent-ils pas que la Dévotion produit ! Durant ces heureuſes minutes un Injuſte revêt des ſentimens d'Equité, un Cruel des ſentimens d'Humanité, un Orgueilleux des ſentimens d'Humilité. Or examinons s'il y a dans tout cela quelque choſe de réel ; ſi nous ne nous en impoſons pas à nous-mêmes? *Revêtir des ſentimens!* Cette Phraſe ne ſemble-t-elle pas impliquer Contradiction? Eſt-il au pouvoir d'un homme de prendre les ſentimens qu'il lui plaît ? Non, mais il peut fortement ſe l'imaginer ; & ces ſentimens imaginés, pour ne pas dire imaginaires, s'appellent des *ſentimens revêtus*, parce qu'on en a revêtu les apparences que l'on prend enſuite pour la Réalité.

Ce qui prouve qu'ils ne ſont qu'empruntés, c'eſt que nous les dépouillons d'abord. Cela s'éprouve dans les tems de grande Dévotion ; ils ne ſont pas plûtôt paſſés que, dès le lendemain nous trouvons que nous ne ſommes plus les mêmes hommes que nous avions cru être le jour précédent. Et cependant c'eſt dans ces efforts de Dévotion que pluſieurs font conſiſter le Chriſtianiſme. Ils ſe plaignent & ſe blâment eux-mêmes de leur Tiédeur, & du manque de ferveur qu'ils devroient avoir, mais nullement de leur Négligence à pratiquer les Devoirs qui découlent de la Bénéficence. Ils lamentent ſur-tout leur malheureuſe mémoire, en ne retenant rien des bonnes choſes qu'ils liſent ou qu'ils entendent ; mais ils ne penſent point à ſe blâmer de ne pas s'acquitter des Devoirs dont ils ſe ſouviennent. Ces ſentimens empruntés dont ils font tant de cas, ſont ce qui leur fait négliger l'étude d'eux-mêmes. Ils ſe tourmentent pour des

choſes qui ne ſont pas en leur pouvoir, & ſouvent ſi négligent ce qui mérite leur plus grande attention. Nul effort imaginaire ne peut mériter le nom de Vertu ; car la Vertu doit être fondée ſur la Vérité. Je demande : un homme de ſix piés de haut peut-il ſe perſuader qu'il n'en a que quatre ?

Il eſt clair que les Paſſions ne ſe commandent point. Nous ne pouvons aimer, haïr ou craindre ſi nous ne penſons pour en avoir reçu l'ordre. Mais alors, dites-vous, ſi les Paſſions ne ſont point ſuſceptibles de commandement ; ſi l'amour par exemple ne ſe peut commander, parce que le cœur n'eſt fait de manière à n'aimer rien que ce qui lui paroît aimable, que ferons-nous de pluſieurs Préceptes de l'Evangile qui nous ordonnent d'aimer notre Prochain comme nous-mêmes, &c. ? Faut-il ſuppoſer que l'Evangile nous preſcrit l'impoſſible, ou faut-il ſuppoſer aveuglement que nous pouvons aimer dès qu'on nous l'ordonne ? Ce n'eſt ſûrement ni l'un ni l'autre. La 1. ſuppoſition ſeroit injurieuſe à l'Auteur de l'Evangile, & la 2. oppoſée aux Loix naturelles. Quel milieu prendrons-nous donc ? Il eſt clair que la Nature & l'Evangile ont la même origine. Quand donc je lis : *tu aimeras ton Prochain comme toi-même. Par là, tous connoîtront que vous êtes mes Diſciples, ſi vous vous aimez l'un l'autre* : Examinons les autres Paſſages de l'Evangile & la Difficulté ceſſera d'abord ; nous y trouverons d'autres Préceptes de la même teneur qui feront évanouir cette difficulté. Voici une Propoſition qui ſuffira : *Toutes les choſes que vous voudriez que les hommes vous fiſſent, faites-les leur de même, car c'eſt la Loi & les Prophètes.*

Ne

Ne nous eſt-il pas commandé par ce Précepte d'être équitables ou de tâcher de l'être? Sans contredit. Ici donc la voix de l'Evangile & la voix de la Nature ne ſont qu'une ſeule & même voix; par conſéquent nous ne pouvons refuſer d'y ſouſcrire, il n'y a point lieu au prétexte d'impoſſibilité. Vous voyez même que dans ce ſens-là, il n'eſt pas impoſſible d'obéir au Précepte de notre Sauveur, *d'aimer nos Ennemis*. Il vous montre lui-même comment vous devez vous en acquitter; c'eſt en leur faiſant du bien. Or il eſt manifeſte que nous pouvons aiſément concevoir de la différence entre *aimer quelqu'un*, & *lui faire du bien*. Si l'un n'eſt pas en notre pouvoir, l'autre y eſt certainement; car pour aimer une perſonne, il faut que nous la croyions douée de quelque qualités aimables, au lieu que pour lui faire du bien, il ſuffit de la voir dans le beſoin.

Pour conclure comme j'ai commencé: Je dis que dans la vraye Religion tout ce qu'on appelle les *Devoirs de l'homme*, ſoit relatifs à Dieu, à nos Prochains, ou à nous mêmes, conſidérés exactement, ſe fondent pour ainſi dire l'un dans l'autre, & tendent tous à lui procurer du bien, & cette félicité pour laquelle il a été fait. Car vû que Dieu eſt un Etre ſuffiſant à ſoi, il ne fait rien pour ſon propre avantage, il ne peut avoir d'autre vue que l'avantage de ſes Créatures. Par conſéquent, tout ce qu'on appelle Religion ſe réduit là; toute autre idée de Religion eſt ſi éloignée d'honorer Dieu que réellement elle le deshonore; car autrement vous le ſuppoſez tel que les hommes, leſquels en conſéquence de leur inſuffiſance reconnue ne ſauroient être parfaitement déſintéreſſés.

De-là, il eſt évident, il eſt même démontré que le Principe de l'Etre ſuffiſant à ſoi, bien loin de ruiner la Religion, en eſt au contraire la vraye baſe. Tant s'en faut qu'il détruiſe la Morale, qu'il en renferme les motifs les plus forts: car l'Etre ſuffiſant à ſoi n'ayant pas beſoin de ſes Créatures, n'a, dans ce que nous appellons Religion, point d'autre intérêt en vue que le leur, point d'autre deſſein que celui de les rendre heureuſes. C'eſt tout ce qu'il s'eſt propoſé en les créant, & c'eſt où tendent uniquement toutes ſes Loix.

Suit l'Eſſai ſur l'état des Ames après la mort &c. que je reſerve pour une autre occaſion, afin de finir cet Extrait par quelque choſe de moins grave.

N. XIX. *Pierre* propoſé pour modèle: *Ou* le parfait ſentier à la félicité de ce Monde, *expoſé dans une* Oraiſon funèbre prêchée à l'enterrement *de* Mr. *Hugh Peters* mort depuis peu. Par J. C. Traducteur de *Pineda* ſur *Job*, & un des *Eſſayeurs*.

Gusman. Liv. I. Ch. 2. v. 4.

Amicus Plato ſed magis amica veritas.

A Londres, 1659.

Après qu'on eut chanté les deux premières Strophes de l'Hymne dixième de *Lorme*, douze chanſons de Sion ſur l'air du Vaiſſeau de treſſe, le Miniſtre prit le Texte ſuivant.

Gusman Liv. II. Ch. 3. v. 26. la dernière partie.

Faiſons, pendant que nous vivons, uſage de notre tems, car la voie d'un homme finit en un jour.

Cet-

Cette Oraison funèbre est une mordante Satire des *Presbytériens* contre les *Episcopaux*, faite du tems de Charles II. où la haine de parti étoit encore dans toute sa force. Cette Piéce est composée avec beaucoup d'art, & celui qui l'a faite étoit bien en état de faire un bon Sermon. En voici l'abrégé.

Le But de ce *révérend* Théologien, dans ces Paroles, est de nous prêcher l'excellence de l'Esprit & de la Politique humaine, dans ce monde trompeur & amateur de lui-même. Pouvoit-il choisir un Texte plus propre à louer les louanges de notre Frère décédé que voila? Vous savez tous qu'il étoit grand Disciple de notre Auteur, qu'il imitoit exactement dans sa vie pieuse & exemplaire. Pour bien expliquer ces paroles, nous ferons comme les Menuisiers qui démontent une Armoire en piéces qu'ils rassemblent ensuite. Je me sers de cette comparaison pour que vous sachiez que je sais moi-même, que je suis un Prédicateur, selon la dernière institution. Vous avez dans ces paroles 1. Une exhortation: *faisons*. 2. Le tems où l'on doit agir, *pendant que nous vivons*. 3. La chose à quoi nous sommes exhortés, *faire usage de notre tems*. 4. Enfin la raison de cette exhortation, *car la vie d'un homme finit en un jour*. D'abord quant à l'exhortation *faisons*; ce mot signifie quelquefois, *ne vous empêchez pas*, comme dans *Longuerue*, Chap. XII. v. 8. *Ne m'empêchez pas*, dit la Dulcinée, *de jouir de votre aimable compagnie*. Cependant cette expression employée dans ce passage par voye de requête, est ici une espéce de *Charge* pour animer à une action. *Faisons*; quand? *pendant que nous vivons*. Nous est une particule *distinctive*

qui montre qu'il y a une eſpèce de gens à qui notre cher *Gusman* refuſe les précieuſes conſolations annoncées dans ce verſet. Par *nous*, il entend les gens pieux tels que vous & moi. Les autres, ce ſont nos Ennemis qui voudroient nous avoir coupé les oreilles. Si le mot ne marquoit pas cette diſtinction, notre cher Frère ne ſe fut pas donné tant de pieux mouvemens pour avancer les uns & perdre les autres. *Pendant que nous vivons*, c'eſt-à-dire pendant que nous avons du Pouvoir & de l'Autorité, pendant que nous ſommes en Faveur auprès de celui ou de ceux qui gouvernent, ou ſi vous voulez, pendant qu'on nous croit bons & fidéles & qu'on nous confie des employs. Lors, dis-je, que le Seigneur nous fera tomber de telles occaſions entre les mains, alors, mes Frères, *faiſons uſage de notre tems*, ne lâchons pas priſe, employons toute ſorte d'efforts, voyes, complots, moyens, manières, tours, politiques, *per fas & nefas*, pour avancer nos deſſeins. Et quand nous avons obtenu ce que nous cherchions, faiſons tout de même pour le conſerver, de peur que les Impies ne nous enlèvent notre butin & ne ſe moquent de nous. Les Pères de l'Ordre de l'Induſtrie tinrent un Concile en 1590, où ils firent un Decret pour que chacun gardât le ſien & enlevât aux autres ce qu'il pourroit. Vous voyez que je n'avance rien ſans autorité. La raiſon des paroles, c'eſt que *la vie de l'homme finit en un jour*; comme qui diroit qu'elle eſt fort courte. Autrefois elle avoit plus d'une aulne, aujourd'hui elle n'a que quatre doigts. Combien de tems *Methuſelah* ne vécut-il pas pour jouir du fruit des travaux de la jeuneſſe? Mais notre cher Frère Mr. *Peters* n'a pas plûtôt eu

eu une fortune, un Carosse & un ou deux *Onezimes*, pour le servir, pensant jouir des bénédictions de la Créature, que la mort nous l'a enlevé plus vîte qu'un petit garçon n'escamote les pommes d'une Fruitiére. Quelques-uns ont comparé la vie à un Lis; je croi qu'ils se trompent, car on en tire une huile qui prolonge les jours de l'homme en guérissant les Apostumes & les coups à la tête. D'autres, avec aussi peu de raison l'ont comparée à la Rose, puisqu'on en fait une conserve bonne pour la toux ennemie de la vie. C'est pourquoi, d'accord avec cette grande lumiére de l'Eglise d'Espagne *Lazarille de Tormes*, je comparerai notre Frère au Souci. Car comme les fleurs de Souci sont l'ornement d'un Potage qui est la nourriture du corps, il faisoit l'ornement de notre Religion qui est la nourriture de l'ame; & même comme cette fleur se ferme au coucher du Soleil, il finit aussi en un jour, le propre jour que le Soleil de notre Religion fut obligé de se retirer de *Whitehall*.

Cela suffit pour l'Explication. Je passe à la Doctrine qui sort de mon Texte, comme un Renard sort de la Tanière. C'est que chaque *Professeur*, voyant qu'il n'a pas longtems à rester dans ce monde, doit faire de son Tems le meilleur usage possible; je le prouverai par la raison & par des exemples. Par la raison; car chacun est obligé de travailler à sa propre conservation. La Nature nous enseigne, en cas de nécessité, à chercher de quoi subsister. C'est être homicide de soi-même, que de ne le pas faire, dit *Guzman* dans son second Livre ch. 3. v. 15. De-là vient qu'il entreprit de si grands exploits. Il vola le goblet d'argent du Cuisinier, du pa le Cardinal, &c. C'est ce devoir qui oblige les Bouchers

à prêcher, & les Savetiers à prier; qui leur enseigne d'abord à professer la Religion, & ensuite à prendre sur eux la salutaire fonction du Ministère. Le Défunt savoit parfaitement bien toutes ces choses, qui le firent persister dans son devoir jusqu'à la fin. Il goûta bientôt les douceurs du gain de la Prédication, & il en sçut si adroitement faire usage, qu'il étoit aimé de ses Supérieurs, & qu'il est mort avec la bénédiction de *Job*, c'est-à-dire, que sa fin a été plus heureuse que son commencement. Il y a donc un devoir imposé à chaque *Professeur*. Venons à la 2de. Partie de la Doctrine, & montrons en quoi consiste ce devoir. Il est vrai que le Texte est si clair que vous l'entirerez aussi aisément que la moelle d'un os de mouton. Mais peut-être ne savez-vous pas ce que c'est que *devorer sage de votre tems*? Je vais vous le dire. Sachez donc, mes Frères, qu'il y a des Essaims d'hommes qui font profession de la Religion, lesquels ont des métiers & des occupations différentes. Or pour que chacun puisse profiter dans sa vocation, il y a neuf dons requis: le don de convenable hardiesse: le don d'impertinence: le don de Mensonge: le don d'accuser & d'informer: le don d'ignorance: le don de Tromperie: le don de Rapine: le don d'Avarice: & le don d'Hypocrisie. J'ai placé la hardiesse à l'avantgarde, & l'Hypocrisie à l'arrière-garde, parce que je sais qu'un *Professeur* ne peut guère s'engager dans une Entreprise sans l'une, & en sortir sans l'autre. Or quoiqu'un *Professeur* doive toujours avoir ces dons opérans en lui-même, cependant il y a des *Professeurs* plus obligés les uns que les autres de les posséder dans la perfection. Les dons d'Impudence, de Mensonge, de Trom-

Tromperie, appartiennent proprement à ceux qui vendent & achetent. Les dons d'Informer, d'Ignorance, de Mensonge, & d'Hypocrisie ajoutés à ceux-là conviennent aux personnes qui briguent des Emplois civils & militaires; mais tous ensemble sont requis pour faire un Ministre de la Parole. D'abord pour qu'un *Professeur prêchant* puisse *faire des sages de soutons*, il doit avoir un grand fond d'impudence, 1. pour vous animer aux plus téméraires Entreprises; 2. pour vous mettre en état de mépriser les reproches qu'on pourroit vous faire. Davericmple, *mes Bien Aimés*, un de vos Ennemis possede-t-il un Bénéfice après lequel votre ame languit? Allez trouver vos Supérieurs, dites-leur que cet Homme est scandaleux, mal-intentionné, que vous êtes meilleur que lui, & qu'ils vous mettent en sa place. Si l'on vous rebute & qu'on vous appelle *Imposteur*, Démon &c. servez-vous de votre impudence & moquez-vous d'eux. Le don d'impertinence vous est également nécessaire. Peut-être n'êtes-vous ni Lettré ni Savant, & pour tant vous pouvez être obligé de parler deux heures de suite. Ayez donc un bon Magazin d'Impertinences, pour remplir votre tâche, telles que sont les fréquentes répétitions, les Historiettes &c. Le troisiéme don est celui de Mensonge qui peut vous être très avantageux. On vous ordonne de prêcher pour l'intérêt de vos Supérieurs: si vous êtes fourni de doctrine propre à tromper les Ames, si vous avez le vrai art de mentir & d'enjoler le Peuple, en leur disant que c'est la véritable Cause que vous défendez, que Dieu les approuvera de s'y ranger, il vous en reviendra un profit très considérable. Une autre chose requise à un homme qui veut *faire*

uſage de ſon tems, c'eſt le don d'Accuſation & de Calomnie. Ne ſavez-vous pas que les Calomnies reſſemblent aux taches d'encre d'Imprimeur qui ſont auſſi difficiles à ôter qu'elles ſont aiſées à faire? Voyez-vous en faveur un homme dont la Diſgrace avanceroit vos intérêts? Lancez contre lui les dards enflammés de la Calomnie. On le chaſſera de ſa place & vous verrez vos deſſeins accomplis. Le cinquième don eſt celui d'Ignorance; car vous devez ſavoir qu'il y a peu de gens ſages en Autorité. Croyez-vous donc, *O Galate inſenſé*, que quelqu'un voudra avancer un plus habile homme que lui? Non. Faites donc du moins ſemblant d'être ignorant. Et ſi après être parvenu, vous devenez plus habile que vos Frères, alors, *faites uſage de votre tems*, comme dit le bienheureux *Machiavel* dans ſon livre *du droit chemin aux employs: que chacun joue le perſonnage qui lui paroît convenir le mieux à la réuſſite de ſes deſſeins.* Remarquez auſſi que notre défunt Frère n'avança jamais aucun de ceux que les Payens appelloient *graves*, *ſages* & *ſavans*; mais ſeulement des gens de la lie du peuple & de la moindre capacité. Un Savant & un Ignorant vinrent un jour le trouver pour ſolliciter un Bénéfice; il demanda au premier ce que c'étoit que la Foi? Il répondit ſelon l'Ecole. Le Défunt fit la même queſtion à l'autre qui repliqua que la Foi étoit une jolie chanſon pour endormir dans le giron de *Jeſus Chriſt*. Beni ſoit le Seigneur, s'écria-t-il, en levant les mains au Ciel, beni ſoit le Seigneur qui a révélé ces choſes aux Simples! Mon ami, vous méritez le Bénéfice.

Une autre choſe importante, c'eſt le ſon de Trom-

Tromperie. Car vous ſavez, *mes Bien Aimés*, que le Peuple eſt une eſpèce de Créatures ſimples qu'il faut tromper pour leur bien. Or leur bien, c'eſt le bien & la ſûreté de leurs Gouverneurs. Ne trompe-t-on pas les Enfans, pour leur faire avaler une Médecine, en frottant de miel le bord de la Coupe? De même nous adouciſſons les Médecines amères du Peuple, qui ſont les Taxes & les Impôts, par les Attraits de la Religion & de la Liberté.

Une choſe encore qui convient naturellement à celui qui veut *faire uſage de ſon tems*, c'eſt l'Avarice. Un *Profeſſeur* eſt ſujet à des Revers; il peut être obligé de s'enfuir; il doit donc ſe précautionner contre l'Adverſité. La plupart des *Profeſſeurs* vous en donnent l'exemple. Leurs portes ſont continuellement fermées à l'Indigent; ils ne feroient pas la dépenſe d'une croute de pain pour ſoulager celui qui les ſollicite par les prières les plus vives & les plaintes les plus amères. Auſſi, non contens des Bénéfices que nous poſſédons, nous établiſſons des Sermons (*a*) & des Congrégations particulières qui nous rapportent un revenu prodigieux.

Le dernier Article important, c'eſt le don d'Hypocriſie. Celui qui veut exécuter un Deſſein, doit s'y prendre par les meilleures voyes. S'il ne peut pas réuſſir par la force, il doit eſſayer la ruſe. Or il n'y en a point de comparable à celle de paroître pieux. *Tibere* le meilleur des Empereurs Chrétiens diſoit que *celui qui ne ſait pas ſeindre ne ſait*

(*a*) *Lectures*, c'eſt des ſermons extraordinaires où l'on prouve les Dogmes de la Religion.

sait pas gouverner. Chacun de vous sait combien cette vertu fut avantageuse au Docteur & à *Guſman* son cher Maître. Le Prédicateur prouve l'utilité & le succès de chacune de ces neuf belles qualités par des exemples pris de la conduite de plusieurs Ministres du tems dont il s'agit. Puis il passe à l'Application.

Si c'est ainsi, dit-il, que chaque *Professeur* doit faire usage de son tems, je vous exhorte tous à amasser de l'Argent, à acquérir des Métairies, à vous faire des Amis à la Cour & à les engager à s'acquitter de leurs promesses. La graisse du pays vous appartient de droit, *mes Bien Aimés*, ne vous laissez pas enlever *Canaan*. Si vos Supérieurs veulent que vous les adoriez, adorez-les, car ils sont *Dieux*. S'ils veulent que vous prêchiez une fausse Doctrine & que vous trompiez le Peuple, faites-le. Si c'est leur intérêt, c'est le vôtre. Ne vous nourrissent-ils pas? Ne nous vêtent-ils pas? Ne vous donnent-ils pas de gras Bénéfices? Mais, on dira: cela est injuste! Ecoutez notre cher Frère *Horace* de sacrée mémoire: *ne vetitum nefas ruimus*: il faut donc s'attacher à ce qui est défendu. Je le prouve par deux ou trois motifs, pour finir. 1. Si vous ne le faites pas, gare la Misère & la Pauvreté. *Guſman* se trouvant en détresse se fit d'Eglise, sachant bien qu'un *Dominus vobiſcum* n'éprouva jamais la faim. On vous regardera comme des Sots de ne pas profiter du tems & des circonstances qui vous sont offertes. Voilà pour les inconvéniens. Mais, 2. considérez les biens qui en reviennent. Si vous *faites usage de votre tems*, les hommes vous respecteront, vous adoreront, & vous placeront au haut bout dans leurs

leurs Assemblées ; pendant que vous serez à *calfourchons* sur leurs Consciences ; comme *Balaam* sur son Ane, sans qu'ils doivent la moindre rude. Les Femmes vous fêteront ; & vous farcirons non seulement le ventre, mais aussi la bourse, s'il ne se mangera pas un bon morceau à la table de leurs Maris que vous n'y soyez invités. Quand vous descendrez de Chaire tout en sueur, elles vous mettront dans un lit bien baſſiné ; & avec leurs mains douces & délicates, elles frotteront vos membres fatigués. Ce sont-là, *mes Bien Aimés*, des plaisirs & des avantages précieux, oui, vous dis-je, *très précieux*. Je conclurai donc par les paroles de mon Texte : *Jusques, pendant que nous vivons, usage de nos richesses* &c. Et prenons pour modèle la vie & les mœurs de notre cher Défunt, qui &c.

ARTICLE XII.

OUVRAGE de PENELOPE ; ou MACHIAVEL *en Médecine*, par ALETHEIUS DEMETRIUS. Deux Volumes in 8. le prémier de 382 pages, le second de 367. A *Berlin* (*a*). 1748.

ON a de la peine à concevoir comment un Homme puisse de gayeté de cœur sacrifier son repos, la fortune, au plaisir de s'égayer en toute liberté aux dépens du Genre-humain. Mais pour bien juger de ce plaisir il faut le sentir. La Satire doit certainement avoir de puissans attraits. Ce panchant, cette passion, cette espèce de fureur, car

(*a*) C'est pour donner le change au Lecteur : ce Livre n'a pas été imprimé à *Berlin*, mais en Hollande.

car c'en eſt une, de dire tout ce qu'on penſe ſans ménagement, a-t-elle ſa ſource dans l'amour propre, eſt-ce un effet de la jalouſie ou de la mauvaiſe humeur de ceux qu'elle poſſede ? On pourra juger d'eux plus favorablement, eſt-ce l'amour de la Vérité, du Bien public, qui les entraîne ? On n'en ſait rien. Les Satiriques mêmes auroient bien de la peine à nous l'apprendre. Nos panchans, nos paſſions, naiſſent avec nous, &, pour en connoître la cauſe, il faudroit trop retrograder; il faudroit remonter juſqu'à la prémiere origine de l'Homme, laquelle nous eſt inconnue. Pour expliquer la plupart des phénomènes de la Nature on a forgé des mots vuides de ſens, des mots qui n'expliquent rien, on a inventé les termes d'*Impulſion*, d'*Attraction*, de *Sympatie*, pour cacher ſon ignorance. L'Aimant attire le Fer, c'eſt l'effet de l'Attraction. Deux Cœurs s'aiment, ils s'uniſſent; c'eſt auſſi l'effet de l'Attraction: car comment nos *Newtoniens* expliqueront-ils autrement l'Amour, ce panchant naturel & réciproque des deux Sexes?

Appliquez cela au caractère de tous ces Cenſeurs du Genre-humain. Demandez-leur ce qui les porte à la Satire. S'ils ſont ſincères, ils vous diront que c'eſt un mouvement machinal à eux inconnu, un panchant invincible, une force, une puiſſance, qui les entraîne malgré eux. Cela eſt dans leur caractère; ce ſont des Arbres qui portent les fruits qui leur ſont propres. *Juvenal*, ce fameux Satirique, a bien dit en parlant de lui-même, qu'il eſt difficile de ne pas faire une Satire; mais il n'en donne pas la raiſon phyſique, il ne la ſavoit pas, il n'en allégue que le motif. Qui

„ pour-

„ pourroit, dit-il, ſouffrir ſans émotion les dé-
„ réglemens d'une Ville ſi corrompue? Qui pour-
„ roit être inſenſible, ou aſſez maître de lui-mê-
„ me pour ſe retenir? Quoi! je verrai ce gros *Ma-*
„ *thon*, cet Avocat, qui alloit à pied il n'y a que
„ deux jours, je le verrai, dis-je, à préſent, por-
„ té dans ſa magnifique Litière, qui ne peut tenir
„ que lui ſeul, toute large qu'elle eſt. Je verrai
„ venir enſuite un *Régulus*, ce déteſtable Délà-
„ teur, qui, après avoir ruiné ſon meilleur Ami,
„ va bientôt enlever à une Nobleſſe qu'il a abî-
„ mée, le peu qui lui eſt échapé du naufrage.

Difficile eſt Satiram non ſcribere. Nam quis iniquæ
Tam patiens Urbis, tam ferreus, ut teneat ſe?
Cauſidici nova cum veniat Lectica Mathonis
Plena ipſo: & poſt hunc magni Delator Amici,
Et cito rapturus de Nobilitate comeſa
Quod ſupereſt ..... (*a*).

Mr. *de la Mettrie*, car c'eſt lui qui eſt l'Auteur de cet Ouvrage, auroit auſſi bien de la peine à nous dire, tout Philoſophe qu'il eſt, ce qui l'a porté à compoſer une ſi violente Satire. Sont-ce des *charmes magiques*, ſemblables à ceux qu'il reconnoît dans les *myſtères cachés de* Cypris, *toujours inconnus aux Amans* (*b*)? Eſt-ce un effet de ſa *forme univerſelle*, comme le diſoit *Montagne* en parlant de ſes panchans. Un *Homme-Machine* (*c*) porté naturellement à la Satire, en con-

(*a*) Juvenal, Sat. I. v. 28, & ſuiv.
(*b*) Voyez ſon Livre *de la Volupté*, page 17.
(*c*) Le petit Livre qui a pour titre *L'Homme-Machine*, eſt de ſa façon.

conſéquence de la diſpoſition particulière de ſon Cerveau, & d'une trop grande élaſticité de certains reſſorts qui le font agir violemment, n'eſt guère en état de réſiſter au torrent qui l'emporte. Semblable à une Girouette qui tourne à tous vents, ſa volonté cède aux impreſſions des objets, il n'eſt pas en ſon pouvoir de règler autrement ſes mouvemens. Les objets agiſſent ſur ſes nerfs, ſes nerfs ébranlés vont frapper ſon Ame, ils la reveillent, la font trémouſſer, & lui font jouer le jeu qui répond au ton ſur lequel ils ſont montés. Suivant cette théorie, dites-moi ſi un tel Homme peut s'empêcher d'être ſatirique? Auſſi a-t-il pris pour deviſe ces trois Vers de *Boyleau*,

Je ne ſai pas au Ciel placer un Ridicule:
D'un Nain faire un Atlas, ni d'un Lâche un Hercule.
J'appelle un Chat un Chat, & Rolet un Fripon.
(*a*) . . . . . .

Quant aux motifs qui l'ont porté à compoſer cet Ouvrage, où les Médecins ſont ſi fort maltraités, voici en général ce qu'il nous en apprend dans ſa *Dédicace* à Mr. le Vicomte *du Chayla*.

L'utile médiſance, & non la calomnie,
M'a fait du Ridicule employer le pinceau.
Sans nulle ambition, ſans nulle jalouſie,
Des mœurs des Médecins j'ai tracé le tableau.

Cette Dédicace eſt en Vers, mais en aſſez mauvais Vers, ce qui ne doit pas ſurprendre, Mr. *de la Mettrie* ne s'étant jamais donné pour Poëte. Après

(*a*) Boyleau Sat. I.

près cette pièce vient une courte *Epitre* à tous les *Rois*; à qui il a cru devoir aussi présenter son Ouvrage. *Je m'imagine*, leur dit-il, *que la Vérité vous est d'autant plus chère, que on vous la dit rarement; & que vous-mêmes, Grands Rois, vous serez peut-être, hélas! comme notre dernière Dauphine (a) & tant d'autres, livrés aux mains de ces ignorans présomptueux que je peins ici.*

L'*Epitre* aux *Rois* est suivie d'une Epitre adressée aux *Médecins de Paris*. Celle-ci est une Satyre d'autant plus piquante, qu'il se moque d'eux, lors même qu'il fait semblant de les louer. *Votre subtile conduite*, leur dit-il, *m'a dicté tout ce que j'écris, & vos sueurs m'ont enhardi à publier des sotises dignes de l'immortalité. Si je réussis*, Messieurs, *ce sera par une voie singulière, car je ne flatte personne, & il n'y eut jamais de Guenons si fidelement représentées que vous l'êtes.*

Dans une troisième *Epitre*, qui est destinée pour son Fils (b), il lui apprend que l'amour de la Vérité a produit sa disgrace, & que son exil a fait naître le bonheur, dont il jouit maintenant (c), & dont son Fils va aussi bientôt jouir. *Vous allez jouir enfin des fruits d'un heureux exil, heureux doublement! la tempête qui jette le Père sur le rivage, éclaire la route du Fils.*

A la suite de toutes ces pièces vient enfin une assez longue *Préface*, dont le but principal est de faire

(a) Il prétend que la Dauphine n'est morte que par l'ignorance de son Médecin qui la fit trop saigner.

(b) Ce fils est resté en France pendant l'exil de Mr. *de la Mettrie*.

(c) Il est Médecin de Sa Majesté Prussienne, & jouit d'une pension assez considérable.

faire voir que bien loin de regarder l'Auteur de mauvais œil, on doit au contraire lui ſavoir quelque gré des ſervices qu'il rend au Public. Effectivement, quel mal fait-il, ſi ce qu'il dit eſt bien fondé. Je n'attaque, dit-il, que des *Brigands*, je n'en veux qu'à la *friponnerie*. Pourquoi ne transmettroit-on pas dans l'hiſtoire de notre Art, comme dans celle des Empires, la contagieuſe mémoire des Méchans mal connus, pour nous faire aimer & eſtimer les Bons, toujours trop longtems cachés? Si la découverte de l'erreur eſt le prémier pas vers la Vérité, l'horreur du Vice eſt le prémier & peut-être le plus grand attrait de la Vertu.

Il ſoutient d'ailleurs qu'il ne fait que ſuivre l'exemple de quantité de Médecins, qui ont déploré le malheur de la Médecine, ou plutôt des Malades, & n'ont point épargné leurs Confrères. *Qui ne ſait que le déſordre a toujours allumé le zèle, & que la Médecine a eu dans tous les tems ſes Théophraſtes?* Il cite à ce ſujet *Hecquet*, *Le François*, *Bernier*, *Guy-Patin*, *Le Clerc*, *Freind*, *Gédéon Harvey*, célèbre Médecin de Londres, qui vit encore, & qui a fait un ſi ſanglant Ouvrage contre ſes Confrères, qu'il n'a pas balancé de l'intituler *Satyra Harveyana*. Le Docteur *Tralles* a chaſſé, le fouet à la main, comme autant de *Filoux*, tous ces donneurs de Pierre hématite, d'yeux d'Ecreviſſes, de Coraux, de Perles préparées, d'écailles d'Huitres, & autres *friponneries* bien nommées *abſorbantes*, puiſqu'elles n'abſorbent que trop en effet l'argent des pauvres Malades.

Après cela, ſortant un peu hors de la ſphère de la Médecine, il allègue l'exemple de *Paſcal*, de *Boyleau*, de *Molière*, de *La Bruyère*, de *Regnier*, dont

dont les mânes, glorieusement en paix, jouissent des mêmes privileges, que celles des *Théophraste*, des *Juvenal*, des *Perse*, des *Horace*. *Molière*, sur-tout, cet homme incomparable en son genre, a joué, hué, sifflé, berné les Médecins en plein théatre, & telle Famille d'entre eux qu'il n'aimoit pas.

Reste à se justifier sur le plan assez bizare qu'il a suivi. *Vous serez*, dit-il, *revolté, à l'aspect d'un tissu, dont le* Judaïsme *dispute la trame au* Machiavélisme, *ou, pour parler chymiquement, de l'amalgame de ce double monstre.* Imaginez un Père, qui, voulant mettre son Fils à l'abri des suites de la luxure, & lui inspirer le plus grand dégoût de l'impudicité publique, le meneroit dans un mauvais lieu, & lui feroit voir la prostitution, & la Vérole en personne, avec toutes leurs infamies. Tel est le rôle hardi qu'il joue. C'est un mélange de tant de couleurs, une étoffe si singulièrement bigarée que, pour en bien juger, il faut la voir dans tous ses jours.

Vous direz sans doute, n'est-ce pas là un poison ? & celui qui le présente, n'est-il pas un Meurtrier? Attendez. Le poison cesse de l'être par la manière dont il est préparé. Il y a bien de la différence entre *Machiavel* & Mr. *de la Mettrie* : entre le *Prince* de cet Auteur & cette *Pénélope*. *Machiavel* donne les maximes les plus détestables, sans jamais les blâmer : il les donne trés sérieusement, & chez lui la Morale est toujours sacrifiée à la Politique. Mr. *de la Mettrie* prend une voie toute opposée ; s'il conseille d'imiter les ruses & les tromperies des Fourbes, il veut qu'on se souvienne qu'il met ces conseils dans la bouche de *Ma-*

chiavel, que c'eſt lui qui parle dans tout le *Machiavéliſme*. Si quelquefois il ne ſoutient pas tout-à-fait ſon perſonnage, c'eſt qu'il a voulu faire ſentir, que tel eſt le caractère de la Vérité, qu'elle ne peut ſe maſquer, & qu'on la dévoile même en cherchant à la couvrir.

Un *Machiavéliſte* parle par ſa bouche dans les quatre prémières Parties de l'Ouvrage : le langage qu'il tient aux Médecins eſt le langage d'un Fripon. „ Soyez, leur dit-il, hipocrites, fourbes, „ rampant, comme un Courtaut de boutique, „ Charlatan comme *Sylva*, *Savantas* comme *Aſtruc*, *tout à tous*, St. *Paul* l'a dit, ou ſans caractère, pour les avoir tous. Croyez que ſi vous „ êtes heureux, ſi quelque vieille édentée d'un „ grand crédit, ou quelque jeune Fringante d'un „ plus grand apas, a juré votre bien-être, vous eſcaladerez de force les murs de la Fortune, avec „ la ſeule & ferme échelle de tous les vices.

Endurcis-toi le cœur, ſois Arabe, Corſaire, Injuſte, Violent, ſans Foi, Double, Fauſſaire (*a*).

Dans la cinquième ou dernière Partie, qui a pour titre l'*Anti-Machiavéliſme*, nouvelle décoration, & Pièce nouvelle. Les Médecins que l'Auteur avoit d'abord peints en Héros de *Racine*, ou tels qu'il prétend qu'ils ſont trop communément, il les élève à la noble dignité des Héros de *Corneille*, c'eſt-à-dire, qu'il finit par les peindre tels, qu'ils devroient tous être, & tels qu'il en connoit pluſieurs, qu'il loue auſſi volontiers qu'il a cenſuré

(*a*) Boyleau.

ſurés les autres : là il n'eſt plus queſtion d'eſprit, d'imagination, de galanterie, de ruſes, de charlatanerie, de folie, de vices peints en beau ; tous ces Acteurs diſparoiſſent, & d'autres les remplacent. Ces nouveaux venus ſont la vraie Religion, la plus utile Religion du Médecin, le ſavoir, la probité, la bonne foi.

Sois Studieux, Savant, Officieux, Sincere, Apprens l'art de guérir, dédaignes l'art de plaire.

Voila une idée générale de l'Ouvrage de *Pénélope*, entrons dans le détail, & commençons par *l'Inutilité* de toutes les parties de la Médecine, *prouvée*, pour me ſervir des expreſſions mêmes de l'Auteur, *comme la Religion de l'Abbé d'Houteville, par des Faits.*

De l'Inutilité de l'Anatomie.

L'étude de l'Anatomie a été dédaignée par les plus excellens Médecins de tous les ſiècles. Voici des exemples. *Hippocrate* regardoit l'Anatomie & toute la ſcience du Corps humain, comme ayant moins de rapport à la Médecine qu'à la Peinture (*a*), & lui-même ne ſavoit guère qu'une groſſière Oſtéologie. *Sydenham*, autre Médecin Clinique, qui a illuſtré l'Empiriſme en Angleterre, ne ſavoit pas un mot d'Anatomie. *Freind* (*b*), ce

(*a*) *Medici quidam & Sophiſtæ dicunt quod impoſſibile eſt eum Medicinam cognoſcere, qui non novit quid ſit Homo, & quî primùm compactus ſit. Ego vero ea quæ ab aliquo Sophiſtâ, aut Medico, de Naturâ dicta, aut ſcripta ſunt, minùs cenſeo ad Artem Medicam ſpectare, quàm ad Pictoriam.*

(*b*) Dans une Lettre à *Richard Frewin.*

ce beau Génie Anglois, convient que l'utilité de l'Anatomie n'a point encore été démontrée. *Clifton* en nie hardiment la néceſſité. *Santeul*, de la Faculté de Paris, eſt mort convaincu, que rien ne nuit plus à l'Art de guérir, que la connoiſſance du Corps humain. *Harvée*, qui a rapporté les cauſes des Maladies à ſa découverte de la *Circulation du Sang*, ne fut regardé de ſes Contemporains que comme un Diſſéqueur de Puces, de Serpens, de Papillons & d'Inſectes.

Il n'y a pas un ſeul Médecin qui ſoit à la fois Anatomiſte & bon Praticien. *Duverney* ſe voyant malade, & craignant de quitter ce bas Monde, fit venir un Confeſſeur & des Livres de Dévotion. Il en liſoit un pour la prémière fois de ſa vie, lorſque *Molin* (*a*), ce vieux Meſſager d'*Eſculape*, entra dans la chambre de l'Anatomiſte au deſeſpoir. *Comment*, *Confrère*, dit-il, en lui ſerrant la main avec confiance, *quoi! eſt-il poſſible que vous vous affligiez pour ſi peu de choſes?* Ce que je ſai d'Anatomie me fait trembler, dit Duverney. *Monſieur*, reprit Molin, *vous connoiſſez votre Corps; mais je le guérirai mieux que vous, ſans le connoître.* Ces paroles conſolantes firent renaître la douce eſpérance au cœur du Bonhomme; &, *ce que vous ſavez* (*b*) fut remis à une autre fois: *paſſato il pericolo*, *Gabbato il Santo*, dit le Proverbe Italien.

Sui-

(*a*) Il eſt bon d'avertir que Mr. *de la Mettrie* déguiſe preſque toujours les noms des Médecins de Paris. Je crois que ce Molin eſt Mr. *Du Moulin*, qu'il nomme auſſi *Philantrope*, *Roulmier d'Eſculape*, & le *Caron de ces bords*, dans ſon Tableau de la Médecine.

(*b*) *Voltaire* ſur la mort de l'Abbé de *Chaulieu*.

Suivant notre Censeur, la plupart des Anatomistes sont précisément à la Médecine, ce que sont à la Chirurgie toutes ces Sangsues du Corps, qui ne vivent que du Sang qu'ils tirent. *Duverney* & *Winslow* sont, dit-il, des Génies fort étroits, uniquement livrés à l'Anatomie, dont la sphère sensible répond à celle de leur esprit. Ni l'un ni l'autre n'a éclairé la Médecine. *Winslow* enseigne l'Anatomie, comme le Moine de *St. Denis* montre le *Trésor*, excepté que l'un fait toujours une Oraison à la fin de son Discours, & que l'autre voyant qu'on se moque de lui, ferme sa Boutique en jurant.

De l'Inutilité de la Botanique.

L'Auteur se délecte & prend ses ébats dès le commencement de ce Chapitre, en parlant des Amours des Plantes; cette matière lui plaît apparemment, on voit bien qu'il en a lui-même dans l'aîle:

Mon cher Ami, j'en ai dans l'aîle
Je suis perdu, j'ai regardé Cloris (*a*).

Son début est aux dépens des pauvres Plantes, dont il fait connoître toutes les galanteries; &, comme s'il voulait en même tems les tourner en ridicule, il les nomme toutes par les noms burlesques de Famille que les Pédans en Botanique leur ont donnés. „ Les Plantes, dit-il, sont Mâles „ & Femelles. Les unes demeurent dans la même „ maison, & couchent ou ensemble (*b*), ou séparément (*c*); les autres habitent différentes mai- „ sons

(*a*) *Scarron.*
(*b*) Les *Hermaphrodites.*
(*c*) *Monœcia.*

„ ſons (*a*), & y vivent en nombreuſe Famille (*b*),
„ ou chacune dans leur petit menage (*c*), comme
„ les Hollandois. Telle Femme a pluſieurs Maris
„ (*d*), & tel Mari a pluſieurs Femmes (*e*), dont
„ le fripon ne ſe contente pas toujours. Delà tou-
„ tes les *Catins* de la Botanique (*f*), ſouvent né-
„ ceſſaires pour réparer la ſtérilité des Femmes
„ légitimes (*g*). De plus il y a encore, admirez
„ l'analogie & la ſimplicité de la Nature ! des Ri-
„ vaux favoriſés (*h*), des Maris auſſi commodes
„ que dans le ſein de *Paris* (*i*), des Jaloux ou des
„ *Aldobrandins* (*k*) : il s'y fait des Partis, comme
„ à la guerre (*l*) ; enfin, excepté la Claſſe immenſe
„ (*m*) de celles qui *le font à huis clos*, parce que la
„ Nature leur a refuſé la clé des champs, & la li-
„ berté de s'ébattre en plein vent, toutes les Plan-
„ tes ſe fécondent ouvertement à la manière des
„ Animaux.

Après ce préambule, Mr. *de la Mettrie* fait paroître ſur la ſcène *Linnæus*, Auteur d'un nouveau Syſtême de Botanique, déja adopté par quelques Naturaliſtes, mais dont le fond eſt regardé par notre Cenſeur comme quelque choſe de plaiſant & de comique. *L'Art*, dit-il, *de connoître les Plantes par leur Sexe, eſt, à mon gré, la plus jolie choſe du monde.* Mr. *Linnæus* eſt fort mal mené dans tout ce Chapitre, & on n'y épargne guère davantage quelques autres Botaniſtes. Mrs. *Cliffort*, *Gronovius*, *van Royen*, *Burman*, *Juſſieu*, y jouent chacun leur rôle. L'Auteur croit que

(*a*) *Dioecia.* (*b*) *Singeneſia Polygamia.* (*c*) *Monogamia.* (*d*) *Polyandria Monogynia.* (*e*) *Monandria Polyginia.* (*f*) *Singeneſia Polygamia-ſuperflua.* (*g*) *Singeneſia Polygamia neceſſaria.* (*h*) *Didynamia & Tetradinamia.* (*i*) *Monodelphia.* (*k*) *Diadelphia Decandria.* (*l*) *Triadelphia, Tetradelphia.... Polyadelphia.* (*m*) *Cryptogamia.*

que *Boerhave* eſt peut-être le ſeul Grand-homme qui n'ait pas dédaigné de briller dans cette Science. Il dit nettement qu'*aucun grand Botaniſte ne fut jamais grand Médecin*. Le Prince & le Héros des Botaniſtes, *Tournefort*, étoit un Médecin des plus médiocres : les doſes de ſes remèdes ſont terribles ; *auſſi*, diſoit-il, *quand je purge un Malade, il faut qu'il rende l'ame, ou les humeurs, car je le doſe bien*. La Botanique n'eſt-elle donc d'aucune utilité à un Médecin ? Elle lui eſt inutile pour guérir, mais non pour réuſſir. Le Peuple a mis les Plantes en crédit, tout ſéduit ſous ce nom, c'eſt le véhicule de la fortune; ainſi, Médecins, parlez des Simples ſans les connoître, & ne les épargnez pas dans les Tiſannes & les Bouillons de vos Malades.

De l'Inutilité de la Chymie.

J'ai eu beaucoup de plaiſir à lire ce Chapitre, où l'Auteur ſe moque finement & de la Chymie & de Chymiſtes. Je ne croyois pas qu'on pût montrer tant d'eſprit ſur une matière auſſi ſèche que celle-là. Il y a ici, du ſérieux, du badin, du burleſque, du comique, des hiſtoriettes, des anecdotes vraies ou fauſſes, de la Satyre ; le tout aſſaiſonné de très bon Sel attique. Jamais Homme ne prit tant de formes à la fois dans un ſi petit eſpace. Qu'il eſt délié, qu'il a de ſoupleſſe ! Je ſuis fâché que ce morceau ne ſoit pas ſuſceptible d'Extrait, & que je ne puiſſe le faire connoître en détail. Je n'en tranſcrirai que ces deux lignes, par leſquelles la ſcène finit. *De toutes les Maitreſſes du monde, il n'en eſt guère de plus ruineuſe que la Chymie*. Elle eſt donc plus qu'inutile à un Médecin.

De l'Inutilité de la Phyſique, même du Corps humain.

La plus grande partie de ce Chapitre n'eſt gue-

te qu'une violente invective contre les plus fameux Médecins de Paris, morts ou vivans. L'Auteur fait de quelques-uns le portrait le plus affreux. *Riolan* n'étoit qu'un pitoyable chicaneur, qui écrivit exprès contre *Harvée* & sa *Circulation*. *Denyau* fut choisi par la Faculté de Paris pour anéantir le Système du Docteur Anglois, & le 9 Septembre 1683 il soutint une Thèse dans laquelle il conclut que le *Quinquina* est détestable dans les Fièvres intermittentes. Mr. *Perraut* soutint la *même sottise* le 24 Fevrier 1684, & Mr. *Mauvilain* le 9 Mars suivant.

Tous ces orgueilleux Docteurs s'armèrent contre l'Emétique, & voulurent le proscrire comme un vrai poison. Ils avoient à leur tête *Guy Patin*, esprit borné, petit Ecrivain, sérieux & mauvais Singe de *Rabelais*, dans l'art de médire, diseur de bons mots, plagiaire de mauvais contes, Docteur sans doctrine, Régent sans théorie, Empirique sans expérience, superficiel & mordant Littérateur. *San-Grado* (*a*) étoit un Fou célèbre, comme tout chef de parti, & tout-Ecrivain volumineux qui fait une Secte. Auteur entousiaste, sans ordre, sans connoissances profondes, ni puisées dans l'expérience, il ne voyoit par-tout dans le Corps humain que l'image d'un Pendule, & de ses Oscillations. Il n'employoit d'autres remèdes que la Saignée, l'Opium, l'Eau chaude, & les Pommes cuites. Du reste *San-Grado* étoit un honnête homme, il mépriſoit les Fripons.

Que dire d'*Andry*, de *Sylva*, de *Col de Villars*, de *Mongin*, de *Malouët*, de *Santeul*, de *Malouin*, & de

(*a*) *Hecquet*, si je ne me trompe.

de *Tuillier*. Quel attelage faire de toutes ces *Rosses Hippocratiques*? *Astruc* n'a fait que réchauffer les hypothèses de *Chirac* son Maître, sur la structure des parties, ses fermens, & tout ce mauvais Laboratoire que tant de Chimistes ont si ridiculement transporté dans le Corps humain. *Chirac*, le superbe *Chirac*, élevé de la Boutique d'un Barbier au trône de l'Art, infecta la Médecine par cet esprit de dispute qu'il porta par-tout, par sa démangeaison d'imaginer & de tout supposer sans preuves. Avare par goût, desintéressé par politique ou par faste; décidant sur le sort des Etats, comme sur celui des Malades; aussi mauvais Politique, que mauvais Philosophe; fertile en projets, qu'il ne fut presque jamais exécuter; il auroit perdu la Médecine, si le Monde Médecin n'eût été peuplé que de ses Sectateurs. Tous ces *Facultaristes* n'étoient pas *physiciens*; ils ont cependant tenu le haut du pavé, & ont été des Législateurs en Médecine. La Physique est donc inutile au Médecin; & c'est la conclusion de ce Chapitre (*a*).

De l'Inutilité de la Chirurgie.

Si l'ignorance parvient plus que le mérite & la science, il doit s'ensuivre que l'Inutilité de la Chirurgie est aussi bien démontrée que celle de toutes les

(*a*) Il y a vers la fin, une assez longue Note, où l'Auteur s'égaie aux dépens de Mrs. *Boerhave* & *Musschenbroeck*. Il reproche à celui-ci d'avoir fait venir à grands frais (d'imagination) de Russie, des *particules glaciales*, *qui l'ont mis en agence*, dit-il, *entre chaque particule d'eau, comme un Os dans son Articulation*. Il reproche à *Boerhave*, son Maître, (car il n'épargne personne, tant il aime la Vérité) d'avoir débité bien des chimères, qui fondent tout son Système aphoristique.

les autres parties de la Médecine. Ce raiſonnement eſt de l'Auteur ; & comme la conſéquence me paroit fort juſte, je crois qu'il eſt aſſez inutile de donner ici le moindre détail des preuves de cette vérité.

Voila donc une tâche finie ; car notre Cenſeur prétend avoir démontré, à ſa manière, l'*Inutilité de toutes les parties de la Médecine*. Mais ſi cette ſcience eſt inutile aux Médecins, quelles autres ſciences leur conviennent donc le mieux pour ſe faire valoir & réuſſir dans leur profeſſion ? Quelles autres Sciences ! Toutes les *Connoiſſances étrangères à la Médecine*, la *Littérature*, l'*Ichthyologie*, l'*Amphibiologie*, l'*Ornitologie*, la *Tetrapodologie*, la *Muſique*, la *Géométrie*. Ce ſont là les Titres d'autant de Chapitres qui font une nouvelle Partie de ſon *Machiavel*, & qui ne diffèrent de ceux dont je viens de donner le précis que par rapport aux objets ; car du reſte, le ſpectacle eſt à peu près le même à divers égards, & occupe agréablement le Lecteur par la grande variété qui y règne.

Outre tous ces dehors ſcientifiques, les Médecins peuvent encore en choiſir une infinité d'autres, tels que le Génie, ou les Fortifications, l'Architecture, l'Aſtronomie, la Géographie, la Navigation, la Perſpective, le Deſſein, la Gravure, la Sculpture, l'art de faire des Moules, des Microſcopes, des inſtrumens de Phyſique, & même la Cuiſine que *Boerhave* n'a pas dédaignée. Il y a des Médecins qui ſont Antiquaires, Médailliſtes, Politiques, Grammairiens, Rhéteurs, Logiciens, Métaphyſiciens, Moraliſtes, Théologiens, Controverſiſtes, Hiſtoriens, Mytologiſtes, Aſtrologues, Al-

Alchymiſtes, Météorologiſtes, Etimologiſtes, Poëtes, & la pratique de leur art les fait ordinairement vivre à leur aiſe.

Vous en trouvez qui ſe contentent de meſurer la dilatation des corps par le feu, la croiſſance des Tortues, les pieds cubes d'eau qui tombent ſur la terre. Faute d'autres Patiens, quelques-uns s'amuſent à étouffer des Oiſeaux dans le Vuide de *Boyle*, à couper les jambes de devant à certains Animaux, pour leur apprendre à marcher en Hommes: ils ouvrent des Chiens en vie, après les avoir cruellement régalés pour voir les Veines Lactées, & le nouveau Chyle; ils empalent des Inſectes ſur la pointe d'une aiguille; par exemple des têtes de Mouche, pour avoir l'honneur d'obſerver avec le nouveau Microſcope Anglois leurs 1400 yeux. Il y en a qui vont à la chaſſe des Papillons, à la quête des Plantes, des Coquillages, des Araignées, des Vers à ſoie.

Quoique les parties de la Médecine ſoient, ſuivant notre Cenſeur, ce qu'il y a de moins eſtimé, il convient cependant qu'il ne faut pas tout-à fait les dédaigner. „ La fortune eſt ſi capricieuſe que ce ſavoir ne laiſſe pas quelquefois de réuſſir. Il eſt permis à la rigueur d'apprendre ſon métier pour s'amuſer. „ Il eſt vrai, *ajoute-t-il*, que j'aimerois „ mieux déchifrer la Muſique ancienne & moderne, avec *Dodart*, *Burette*, *Sauveur*, excommenter des Romans avec *Falconet*, faire des „ Comédies avec *Procope*, parcourir les chemins „ du Languedoc avec *Aſtruc*, & faire un Traité „ de Phyſique générale avec *Helvétius*.

Ce n'eſt pas tout. Dans ce Négoce, car la Médecine en eſt un, il y a encore une infinité d'autres

ron-

routes qui conduisent à la fortune. La gravité qu'il faut affecter, le manège qu'il faut jouer, le tout hardi, décisif, imposant, la fraude, la présomption, le mystère, la charlatanerie, & toutes les iniquités qui la suivent, en sont la base. Ceux qui vendent de mauvaises marchandises, sont bientôt abandonnés, les Faux-monnoyeurs sont pendus. Mais la Médecine éprouve un sort tout différent. Le Clinquant, le Similor s'y confond avec l'Or véritable : c'est un métal, que peu de gens sont en état d'examiner au creuset; &, ce qu'il y a de plus faux, pourvu qu'il soit merveilleux en apparence, est toujours ce qui a le plus de charmes pour le Public, parce qu'il ne juge de ce qu'il achète, que par le Fripon qui le lui vend. Enfin ce n'est presque jamais sur la foi des Connoisseurs qu'on choisit le Marchand, c'est sur la foi du Public, qui ne connoit pas plus le Marchand que la marchandise.

Voila, dira-t-on, bien des difficultés, elles effraient, elles déconcertent. L'Auteur en convient. Il ne veut pourtant pas qu'on se décourage; il entreprend, au contraire, de prouver qu'il est facile de réussir dans cette carrière, quelque immense & périlleuse qu'elle soit, & que *la Rose de la Médecine, qui est l'Argent, peut se cueillir, sans que les mains les plus délicates en soient blessées, pourvu qu'elles soient adroites*. C'est dans cette vue qu'il propose l'exemple d'un grand nombre de Médecins qui se sont élevés sans talens. Il en trace le portrait, pour faire voir que tous les défauts & tous les vices sont autant de degrés qui font monter un Médecin au premier rang, s'il est heureux. Je ne dirai rien de ces portraits, le Public les connoit déja, puisqu'ils font partie d'un autre petit Ouvrage qui a paru

ru il n'y a que quelques années, & qui, avec l'*Hiſtoire* de *l'Ame*, a donné lieu à la diſgrace & à l'exil de l'Auteur (*a*).

Me voici arrivé à la dernière partie du *Machiavéliſme*. Elle a pour titre général, *Politique des Médecins*, & eſt partagée en ſix Chapitres & une *Concluſion*. L'Auteur y indique toutes les routes qu'il faut tenir pour faire fortune en Médecine. Quoique ce ſoit toujours *Machiavel* qui parle, je ne conſeillerois pas à un jeune Médecin de négliger entièrement ſes avis; il ne feroit que ramper toute ſa vie, s'il n'avoit pour apui de ſa fortune que le Savoir & la Vertu. Je ne donnerai qu'une très légère idée de ces préceptes; les détails où entre l'Auteur, les applications qu'il fait, les exemples qu'il allègue, les faits qu'il rapporte, ne ſauroient trouver place ici. J'en ſuis fâché. Le beau de ces ſortes de Pièces, c'eſt *l'enſemble*, c'eſt l'arangement des matériaux, c'eſt le verni qu'un Homme d'eſprit ſait leur donner; c'eſt l'ordre dans lequel il les range, & mille petits ornemens, qui ſe perdent toujours néceſſairement dans un Extrait, quelque long même qu'il ſoit.

Politique des Médecins entre eux.

Le point le plus délicat & le plus difficile de toute

(*a*) Voyez la *Politique du Médecin de* Machiavel, *ou le chemin de la Fortune ouvert aux Médecins*. Ouvrage réduit en forme de Conſeils par le Docteur *Fum-Ho-Ham*, & traduit ſur l'Original Chinois par un nouveau Maitre ès Arts de *Sy-Cõme*. Première Partie, qui contient *les Portraits des plus célèbres Médecins de Pekin*. C'eſt un petit Livre de 64 pages, que l'on peut regarder comme l'Avant-coureur de *Pénélope* dont nous donnons l'Extrait. Il y a dans cette Brochure un Portrait que je ne retrouve pas dans *Pénélope*; c'eſt celui de *l'Empereur Julien*, que l'Auteur nomme auſſi *Archiatre*, ou *Prémier Médecin*.

de la politique de la Médecine, c'eſt celle des Médecins entre eux. On peut dire d'eux ce que *Caton* diſoit des Valets: autant de Médecins autant d'Ennemis; ou avec Machiavel: *Figulus Figulum odit, Medicus Medicum.* Un jeune Médecin, dont la réputation n'eſt pas encore bien établie, doit chercher d'abord quelque vieux Docteur qui l'introduiſe chez les Malades ſubalternes; &, s'il eſt aſſez heureux pour en trouver un qui ait ce rare excès de bonté, il doit tâcher d'en tirer parti, & même de le ſupplanter ſans cérémonie. On en a vu mille exemples: pourquoi ne les ſuivroit-on pas? Rarement les Médecins s'aſſemblent pour le ſoulagement du Malade; ils diſputent beaucoup, ils s'échauffent ſur des vétilles, & laiſſent le pauvre Malade aller tranquillement dans l'autre monde. Chacun dit alors: *eſt-ce ma faute? je m'en doutois, j'avois prévu l'évenement: ce n'étoit pas mon avis qu'on fît ce remède.* Le Malade eſt-il guéri, nos Docteurs s'encenſent, & ſur-tout le prémier qui a ouvert la ſcène: c'eſt toujours lui qui a tout fait, qui a guéri & ſauvé le Malade.

Un jeune Médecin ne doit jamais être d'un avis particulier, s'il ne ſe ſent capable d'entraîner tous les eſprits par la force de ſes lumières & de ſon éloquence. Toutes ſes raiſons ne tiendront pas contre le bouclier de la prétendue expérience des vieux Médecins: c'eſt l'Egide de *Pallas*. Il doit ſonger qu'en Médecine, comme dans le Mariage, *Deux têtes de la Barbe eſt plus que parfaite.* Il n'a pas, comme un Vieillard, le droit de tuer impunément.

Vous avez des maximes pour vous, contre moi jusqu'au
jour d'hui;
Ne vous ont donné droit de faillir, comme lui.

La bonne politique demande que l'on épouſe ſouvent

vent les modes, les goûts, les hypothèses des autres Médecins Conſultans. Il faut avoir ſoin d'arriver un quart d'heure avant les autres, pour gagner la confiance du Malade; il eſt bon auſſi de ſortir le dernier, pour dire qu'on a mis ſes Confrères ſur la voie. On doit plus travailler à gagner la confiance des Auditeurs par des Diſcours étudiés, qu'à trouver des remèdes. Etes-vous conſulté ſur la cauſe de la mort de quelque Malade d'un Confrère que vous voulez perdre, demandez d'abord à voir les Recettes de ce Docteur, pour les critiquer. Que l'Apoticaire les apporte lui-même à votre tribunal. Ici ce ſera un combat d'élémens contraires; là une Drogue au moins inutile; un mélange biſare ou impoſſible; une doſe trop forte, qui purgeroit un Cheval. *Ai-je tort, Monſieur l'Apoticaire*, direz-vous en le regardant d'un air flateur, avec un compliment aſſorti ſur le droit qu'il a de juger dans ſon propre Barreau? Alors le *Donneur de Cliſtères*, ſouriant agréablement, ſe rengorgera comme un Docteur, en paſſant la main ſous ſon menton, ſe donnera un air de réflexion, & repartira enſuite politeſſe pour politeſſe; *j'avois fait*, dira-t-il, *les mêmes obſervations que Monſieur, & je vous avoue qui j'en ai bien ri.*

De la Politique des Médecins avec les Malades.

Aujourd'hui l'étude, le ſavoir, le mérite ſont inutiles à un Médecin. Il ne lui faut qu'une Affiche, comme à un Charlatan. Parens, Amis, Protecteurs, Femmes ſur-tout (& à *Amſterdam* un beau Caroſſe à deux Chevaux avec une Maiſon de grande apparence), tout en ſert: la faveur peut tout ſans le mérite; & le mérite ne peut rien ſans la fa-

veur. On ne gagne rien à pâlir ſur les Livres qu'une figure Socratique qui n'eſt guère du goût des Dames. L'intrigue & le patelinage, ſans ſavoir & ſans eſprit, font tous les jours la fortune & le bonheur d'un Médecin. „ Votre Maiſon, dit „ l'Auteur, doit annoncer un Homme aiſé. Pré„ mier Etage, ou au moins un ſecond, Porte co„ chère (il parle de *Paris*), ou bâtarde, un Por„ tier pour écrire l'adreſſe des Malades, un Equi„ page (car les Chaiſes ſont pour les Maîtres à „ danſer, & les Fiacres au continu ſont mal hon„ nêtes); enfin une Bibliothèque de parade, qui „ n'oblige point à lire; une Femme à ſoi qui n'o„ blige point à..... (car il faut qu'un Médecin ſe „ marie); une Sale de Conſultans, &c. tout cela „ eſt néceſſaire à qui veut ſe donner pour Méde„ cin ". Je n'en dirai pas davantage ſur cet article important. Je renvoie tout Médecin qui aime ſes intérêts, à ce Chapitre, je l'exhorte à le lire avec attention, & à profiter des avis qu'il contient. Je parle très ſérieuſement, & je donnerois ce conſeil au meilleur de mes Amis. Il n'y a abſolument pas d'autre route à tenir que celle-là pour faire fortune.

De la Politique par raport à la Religion.

Les Prêtres, les Dévotes, ne ſont pas inutiles à un Médecin. Ils lui ouvrent bien des portes qui lui ſeroient fermées; ils l'introduiſent par-tout, ils s'arment pour lui. Il faut s'attacher à ces Gens de Dieu, & ſur-tout aux Directeurs accrédités, & aux Prédicateurs célèbres. Les dehors ſpécieux de Religion ſont un myſtère, à l'abri duquel ſe cachent l'Hipocrite & l'Hipocriſie. Avec le Vulgaire il faut s'enveloper dans ce voile impoſteur.

Il y a ſur cet article de la *Religion du Médecin* plu-

plusieurs anecdotes curieuses & assez plaisantes. Je n'en raporterai que deux.

Un fameux Curé de Paris disoit à W..... (*a*) : *Je crois que vous êtes un fort mauvais Médecin.* C'est apparemment, lui répondit le Docteur, parce que je suis Anatomiste. *Non*, repliqua le Curé, *c'est parce que vous êtes Dévot ; je n'ai jamais vu aucun bon Médecin crédule.* „ Delà vient que nos Médecins, par une politique singulière, lorsqu'ils croient devoir aller à l'Eglise, en certains „ jours solemnels, ont soin de s'y cacher. *Caron* „ étoit caché & endormi au tems de Pâques, derrière un pilier de St. Eustache ; *Biribi*, qui l'y „ découvrit, l'éveilla, en lui disant : *Tu quoque mi Brute.* Vous me prenez sur le fait, dit Caron, *cela me coute deux Consultations de* 12 *livres chaque.*

Un ancien Médecin de Cour, plus curieux de chasse que de Médecine, ne put éviter dans sa vieillesse de succomber aux attraits du dangereux Amour. „ Une jeune Fille de 14 ans, fort précoce, avoit imaginé, pour divertir le tourment „ d'impatiente Nature, de se servir de sa Poupée, „ *non hos datum munus in usus.* Dans l'usage lubrique qu'en fit la petite Libertine, la tête resta „ séparée du corps de l'instrument, & produisit „ des accidens. Le Docteur fut appellé. Or devinez ce qu'il fit. Le P..... ôta secretement cette „ tête ; mais plus secretement encore, il en introduisit une autre, dont les vestiges coutèrent au „ Médecin 30000 livres. Celui-là pouvoit bien „ s'écrier, avec l'Auteur de la *Girardière*, *Dieux des Tetons, tu m'as perdu !* De

(*a*) *Mr. Winslow.*

De la Politique avec les Hérétiques en Médecine.

Le but de l'Auteur dans tout ce Chapitre eſt d'apprendre au Médecin le rôle qu'il doit jouer, lorſqu'il ſe voit raillé, mépriſé par les Gens du monde, les Grands Seigneurs, les Financiers, les Petits-Maîtres. Il donne aux Docteurs le canevas du manège médical; c'eſt à eux à l'embellir & à le broder.

De la Pratique de la Médecine de Paris, expoſée par Gilblas *dans la perſonne du Docteur* Sangrado.

La Science eſt inutile à un Médecin, il lui ſuffit d'avoir de l'eſprit & du manège. C'eſt ce que l'Auteur a fait voir ailleurs. Mais ici il prouve qu'au défaut de l'eſprit, un Syſtême peut ſuffire, tel que celui de *Hecquet*, dont il fait le portrait ſous le nom de *Sangrado*. Un Médecin choiſit il le Syſtême de ce Chef, il n'a que trois choſes à dire: boire de l'Eau chaude & ſaigner dans la maladie; des Pommes cuites & du Fromage dans la convaleſcence; des Légumes dans la ſanté. La méthode *Sangradienne* ne ſatisfait-elle pas pleinement, on peut ſuivre les étendarts du fier *Chirac*, ou ceux du brillant *Sylva*; avec le prémier, on aura des Purgatifs & des Vomitifs; avec le ſecond, on ſaignera à toute outrance. Un autre apprendra le grand art de cliſtériſer; ainſi dans la Médecine de *Paris*, on a toute celle de Molière, *Saignare, purgare, clyſterium donare* (*b*).

Dans le dernier Chapitre du *Machiavéliſme* notre Cen-

(*b*) Voyez ci-deſſus l'Extrait de l'Ouvrage de M. *Lavaſſé*, p. 321.

Censeur prouve très bien, que *la Médecine n'est qu'une Comédie.* Molière avoit dit avant lui, qu'un Médecin n'est qu'une espèce de Comédien *destiné à amuser les Malades, jusqu'à ce que la Nature les ait guéris, ou que les remèdes les aient tués.*

Tel est le précis du *Machiavélisme* en Médecine. Dans le reste de l'Ouvrage, qui est l'*Anti-machiavélisme*, l'Auteur défait sérieusement sa propre toile. S'il a d'abord donné à de dangereux prestiges, toute la force dont ils étoient susceptibles, il les dissipe ensuite, il fait disparoître la séduction, & renverse dans la dernière partie de sa Pièce tout le ridicule imposteur des prémières. Il ne pouvoit guère refuser cette consolation aux Médecins; c'est le baume des plaies qu'il leur a faites. Tout manège cesse dans l'*Anti-machiavélisme*, le Savoir & l'Art y sont respectés, & la Raison de concert avec la Probité, couronne l'Ouvrage. L'expérience fait voir qu'on réussit mieux par la voie la plus battue, celle du *Machiavélisme*, que par celle-ci, qui lui est directement opposée. Mais Fripon dans l'une, on est Honnête homme dans l'autre, la seule digne de quiconque a les moindres sentimens d'honneur & d'humanité.

Je borne ici mon Extrait pour dire un mot de l'Auteur. A juger de lui par cette Satyre, & quelques-autres productions de cette nature, vous allez, Lecteur, vous le représenter comme le plus méchant des Hommes. Quelques faux Dévots en ont déja fait un Monstre. Vous le savez, on est porté à croire que le Satyrique est un méchant homme, un mauvais Citoyen. C'est un préjugé. Un Prédicateur qui déclame contre les vices, est-

pour cela un méchant Homme? *Regnier*, *La Bruyère*, *Boyleau*, *Molière*, *Steele*, *van Effen*, *Montesquieu*, l'excellent Auteur des *Mœurs*, tous ces Satyriques, & tant d'autres Modernes que je pourrois vous nommer, ſont-ils donc ſi méchans? Regardez-vous comme de mauvais Citoyens, ces Grecs & ces Romains, tous ces Grands-hommes de l'Antiquité, qui s'égaioient aux dépens du Public, ſans avoir rien à craindre ni de leurs Prêtres, ni de leurs Magiſtrats? Vous-même, vous admirez leurs Ouvrages immortels; cette lecture vous ravit.

On peut être Satyrique, & avoir d'ailleurs de très belles qualités. L'Auteur dont je vous parle, eſt un Homme plein d'humanité. Sa candeur, ſa franchiſe, ſon bon cœur, lui ont fait de puiſſans Amis, qui lui ont généreuſement tendu la main dans ſon exil. Dans le Régiment, où il a été employé en qualité de Médecin, il étoit aimé, chéri, adoré, de tous les Officiers. Celui qui a publié les *Penſées Chrétiennes miſes en parallèle* avec les *Penſées Philoſophiques*, nous apprend dans l'*Avis au Lecteur* (a), que *des Diſcours très relâchés* ſur la *Religion*, & *des Mœurs aſſortiſſantes firent congédier notre Auteur du Régiment des Gardes Françoiſes après la Bataille de Fontenoi & la mort de Mr. le Comte* de Grammont *ſon Protecteur*. Il n'eſt que trop ordinaire à certaines Gens d'allier le zèle de Religion avec la cal-

lom-

(a) Ces Penſées Philoſophiques ne ſont pas de Mr. de *la Mettrie*: ſon ſtile n'eſt ni ſi mâle, ni ſi nerveux. Il eſt encore moins l'Auteur d'autres Ouvrages traduits en partie de l'Anglois, & qu'on lui attribue très mal-à-propos dans le même *Avis*, puiſqu'il eſt certain qu'il n'entend pas un ſeul mot d'Anglois.

lumnie. Mr. *de la Mettrie* s'étoit attiré un grand nombre d'ennemis en écrivant avec trop de liberté contre divers abus. Peut-être auſſi, car il ne faut pas ſe flatter, avoit-il trop maltraité des perſonnes de mérite, ou d'un grand crédit. On jura la perte, & il fut réſolu de l'écraſer. Mais il falloit un prétexte. Ni *Boyleau* ni *Molière* n'avoient point été traduits en juſtice pour avoir joué la Cour & la Ville. On alla fouiller dans l'*Hiſtoire naturelle de l'Ame*, l'un des Ouvrages de Mr. *de la Mettrie*. On y trouva qu'il ne parloit pas de l'Ame humaine avec aſſez de reſpect, & qu'il ſembloit douter de ſes qualités ſpirituelles, avouant ingénûment qu'il ne connoiſſoit pas bien ſa nature, & qu'elle pourroit bien n'être que matiére, puiſqu'il n'eſt pas contradictoire que la penſée ſoit le mode d'un Corps organiſé. Il n'en fallut pas davantage; on cria à l'impiété. *Crucifige!* *Crucifige!* On lui fit ſon procès. Il fut condamné à être brulé vif, & ſes cendres jettées au vent. Il échapa à la Juſtice. Son Livre fut brulé par la main du Boureau, comme on a brulé celui des *Mœurs* qu'on vient de rimprimer en Hollande, & qui fait les délices de tous ceux qui aiment la Vertu.

Voila tout le crime de Mr. *de la Mettrie*. Ses ſentimens ſur l'Ame ont ſervi de prétexte pour le faire condamner; & la haine de ſes Ennemis a été la véritable cauſe de ſes malheurs. Les deux tiers des Beaux-eſprits de France ſont aujourd'hui Déiſtes; pourquoi ne les condamne-t-on pas au feu, car la plupart ſont connus? C'eſt qu'ils ſont plus politiques que notre Auteur, plus prudens, ſi vous voulez, & moins ſatyriques. Je ne ſaurois l'approuver à cet égard; mais j'ai cru de-

voir lui rendre justice sur le reste. Pourquoi n'a-t-il pas suivi ses lumières? Il ignore peut-être combien il est dangereux d'écrire des Sciences. *Cette voie*, dit-il lui-même (a), *est glissante, celle qui fait son étude de l'Homme, doit m'avertir de ne pas avoir l'Homme pour ennemi.*

(a) Voyez le *Traité de la vie heureuse* par Sénèque avec un *Discours du Traducteur sur le même sujet*, à Amsterdam 1748. Il y a dans ce petit Livre quelques pensées, & qui est de Mr. *de la Mettrie*, des traits hardis, du feu, de l'imagination, de l'esprit, des idées neuves puisées dans le sein même de la Nature; mais il a besoin d'être retouché en plusieurs endroits. Il y parle en homme libre. Son sort bien qu'il se trouve maintenant dans un Port où il est à l'abri des insultes de l'ennemi.

ARTICLE XIII.

MEMOIRES de L'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES, Année 1743 (a).

Sur les Eaux Minérales de St. Amand en Flandre, par Mr. Monnet.

CEs Eaux sont à trois lieues de *Valenciennes*, & à trois-quarts de lieue de la Ville de *St. Amand*, dans une Prairie qui dépend d'une Ferme appartenante à l'Abbaye de même nom. Elles sont aujourd'hui si accréditées, que les Etrangers & les François y vont avec une égale confiance, pour être soulagés de différens maux qui ont résisté aux remèdes ordinaires. Il y a un Hopital entretenu par le Roi pendant quatre mois de l'année, pour les Soldats qu'on y envoie de toutes les Garnisons de la Flandre & du Haynaut. On y traite toutes les

(a) Voyez l'Extrait de l'*Histoire* dans le Tome 41. page 124.

commodités de la vie, tant pour l'habitation que pour la promenade.

Les Eaux de St. Amand renferment trois Fontaines différentes, qui sont, 1. la *Fontaine du Bouillon*, ainsi nommée à cause des bouillons qui s'élèvent presque continuellement du fond du bassin à la superficie de l'eau; 2. la *Fontaine d'Arras*, qui porte ce nom, parce qu'un Evêque d'Arras l'a mise en crédit par sa guérison; 3. la *Source ferrugineuse*, découverte en 1720, & autour de laquelle on a trouvé en fouillant la terre des marcassites ferrugineuses. Outre ces trois Sources, on trouve près de la Fontaine d'Arras des *Boues noires*, dont la vapeur sulfureuse & l'odeur desagréable, semblable à celle des Oeufs pourris, se répandent fort loin.

On trouve dans ce Mémoire de Mr. *Morand*, l'examen des eaux de ces trois Fontaines, & celui des *Boues noires*. Les eaux de la *Fontaine du Bouillon* contiennent vraisemblablement du Fer & du Soufre. Elles sont douces, légères, rafraichissantes, apéritives & diurétiques. Une de leurs vertus principales est contre la Gravelle, les maux de Reins, & les glaires des Urines. Il y a cependant lieu de douter qu'elles soient d'une grande efficacité dans le cas de la Gravelle, bien qu'on les donne encore, & avec succès, dans les obstructions. Les eaux de la *Fontaine d'Arras* sont d'un jaune-clair & brun, un goût de Soufre très décidé, & une odeur desagréable semblable à celle que laisse la poudre à canon après avoir été enflammée. Elles ont en gros les mêmes propriétés que celles de la Fontaine du *Bouillon*; mais comme elles sont beaucoup plus fortes, & qu'en général les Malades les trouvent plus pesantes, il s'en fait une bien

moindre consommation. Les eaux de la *Source ferrugineuse* sont froides, & laissent, en les buvant, un goût de fer. Cette Source est négligée.

Quant aux *Boues noires*, elles sont extrêmement vantées pour les maux de jambes, pour les foiblesses dans les membres, les paralysies, les Rhumatismes, les gonflemens dans les jointures, & sur-tout pour les *Retractions* des tendons & des nerfs à la suite des grandes blessures. Les Malades se plongent dans ces eaux, & s'y tiennent à l'aide de chassis de bois quarrés, qui font des espèces de loges séparées pour chaque Malade. Mr. *Morand* enseigne la manière d'imiter ces Boues avec du Charbon de terre & de l'eau.

Différens moyens de rendre le Bleu de Prusse plus solide à l'air, & plus facile à préparer, par Mr. Geoffroy.

Suivant la remarque de Mr. *Geoffroy*, l'utilité de ce Mémoire dépend en partie de l'expérience. Il s'y est proposé de diminuer la dépense de l'opération du Bleu de Prusse, & il a rempli cette première partie de son dessein. Il s'est aussi proposé de rendre cette couleur plus solide & moins nuisible aux couleurs voisines; c'est aux Peintres & au tems à en décider.

Manière dont se forme la Glace dans les grandes Rivières, par Mr. l'Abbé Nollet.

Le but de ce Mémoire est de faire voir que la congélation des Rivières ne commence pas par leur fond, comme quelques-uns l'ont prétendu, mais par leurs bords & par leur superficie, comme on convient qu'il arrive aux Etangs, &, en général,

ral, à toutes les eaux dormantes. Suivant l'opinion vulgaire la glace des Rivières commence par le fond, & s'en détache ensuite pour s'élever à la superficie de l'eau. Mr. *Hales*, dans son excellent Traité de la *Statique des Végétaux*, a embrassé cette opinion, excepté le cas dont il s'agit de la théorie générale. Il dit formellement avoir vu en même tems sur une Rivière, & la glace de la superficie, qui avoit un tiers de pouce d'épaisseur, & à travers celle-ci, une autre glace adhérente au fond, laquelle étant rompue se trouva de près d'un demi-pouce. Mr. *Nollet* a démêlé tout ce qu'il y a d'équivoque dans ce fait; & l'autorité de Mr. *Hales* méritoit bien une pareille discussion.

Sur le Zinc. Second Mémoire, par Mr. Malouin.

Plusieurs expériences ont fait connoître à Mr. *Malouin* que le Zinc a quelques propriétés, qui n'avoient encore été attribuées qu'à l'or: il a trouvé qu'il a aussi quelque chose de commun avec le Mercure; enfin il a remarqué dans ce demi-métal, des singularités qui le distinguent de toutes les matières métalliques, dans les choses mêmes qui leur sont communes à toutes. Dans ce second Mémoire il rapporte ce qui l'a conduit à ces connoissances; il y rend compte aussi de la dissolution du Zinc par les alkalis fixes & par les volatils; & enfin il le termine par le détail d'une expérience qu'il a faite sur le Phosphore & sur le Zinc mêlés ensemble.

Sur les Os. Quatrième, cinquième, sixième & septième Mémoires, par Mr. du Hamel.

On trouvera dans le prémier de ces Mémoires de nouvelles preuves qui établissent, que les Os croissant en grosseur par l'addition de couches os-

seu-

ſeuſes qui tirent leur origine du Périoſte, comme le corps ligneux des Arbres augmente en groſſeur par l'addition de couches ligneuſes qui ſe forment dans l'écorce. Dans le Mémoire ſuivant il fait voir par pluſieurs expériences comment ſe fait la crûe des Os, ſuivant leur longueur; & il prouve que cet accroiſſement s'opère par un mécaniſme très approchant de celui qu'obſerve la Nature pour l'allongement du corps ligneux dans les Bourgeons des Arbres. Pour faciliter l'intelligence de ce qu'il établit, il commence par donner une idée du Périoſte, plus exacte que celle qu'on en a ordinairement; c'eſt un préliminaire dont il ne pouvoit guère ſe paſſer. Pour qu'on ait plus de confiance au ſentiment qu'il propoſe ici, il rapporte dans le ſixième Mémoire quelques obſervations des plus célèbres Anatomiſtes & des plus habiles Praticiens, tant ſur les Os ſains que ſur les Os malades, pour faire voir qu'elles s'expliquent ſimplement & naturellement ſuivant ſes principes, dont même elles ſemblent être autant de preuves. Le Septième Mémoire contient le détail d'une maladie ſingulière, pendant laquelle une Fille a perdu à différentes fois preſque tout l'Humerus, ſans que ſon bras ſe ſoit accourci, & ſans qu'elle en ait été eſtropiée.

Sur les Couleurs accidentelles, par Mr. de Buffon.

Les Couleurs naturelles ſont celles qui dépendent uniquement des propriétés de la Lumière. Suivant le Syſtême de *Newton* il y a pluſieurs moyens de produire les Couleurs. Le prémier de ces moyens eſt la Réfraction. Un trait de lumière, qui paſſe à travers un Priſme, ſe rompt & ſe diviſe, de façon qu'il produit une image colorée compoſée

passe d'un nombre infini de Couleurs ; & les recherches qu'on a faites sur cette image colorée du Soleil, ont appris que la lumière de cet Astre est l'assemblage d'une infinité de rayons de lumière différemment colorés, que ces rayons ont autant de différens degrés de réfrangibilité que de Couleurs différentes, & que la même Couleur a constamment le même degré de réfrangibilité. Mais le plus puissant moyen que la Nature emploie pour produire des Couleurs, c'est la Réflexion ; toutes les Couleurs matérielles en dépendent ; le Vermillon n'est rouge que parce qu'il réfléchit abondamment les rayons rouges de la lumière, & qu'il absorbe les autres. Il en est de même de toutes les autres Couleurs.

Ces Couleurs sont *naturelles*, mais il y en a d'autres que Mr. *de Buffon* appelle *accidentelles*, & qui dépendent peut-être plus de notre organe que de la lumière : lorsque l'œil est frappé ou pressé, on voit des Couleurs dans l'obscurité ; lorsque cet organe est mal disposé ou fatigué, on voit encore des Couleurs. Lorsqu'après avoir regardé fixement le Soleil, on vient à fermer les yeux, ou que, les yeux ouverts, on entre tout-à-coup dans un lieu obscur, on voit successivement sur le disque du Soleil qui demeure empreint dans l'imagination, & plus souvent comme sur une muraille, du blanc, du jaune, du rouge, du verd, du bleu, ou du violet, & enfin du noir, à peu près dans l'ordre des couleurs prismatiques, & quelquefois sans ordre & à diverses reprises, selon que les ébranlemens & les convulsions du Nerf optique s'affoiblissent plus ou moins promptement. C'est ce genre de Couleurs qu'on peut nommer accidentelles, parce qu'elles chan-

changent ſans qu'il arrive aucun changement à la ſurface des corps auxquels on les raporte.

Avant Mr. *de Buffon* perſonne n'avoit remarqué la correſpondance ſyſtématique de ces Couleurs avec celles qu'on nomme réelles ; par exemple, que le rouge y produit le verd, qu'au jaune ſuccède le bleu, & que ces Couleurs accidentelles, mêlées avec les réelles, donnent les mêmes phénomènes que ces dernières mêlées avec d'autres de même nature. Une obſervation, dont le détail eſt trop long pour être rapporté ici, a engagé Mr. *de Buffon* à faire quelques recherches ſur la lumière du Soleil levant & du Soleil couchant, & ſur la lumière qui paſſe à travers différens milieux colorés, dont il promet de rendre compte à l'Académie dans un autre Mémoire.

Obſervation anatomique ſur un Animal nommé le Renard armé *par les Indiens du Madure.*

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans cet Animal, c'eſt une Apophyſe pointue, ou une eſpèce de Corne longue d'environ 5 lignes, recouverte d'une ſubſtance dure, blanche & polie comme l'émail des Dents, qui eſt ſituée à la réunion des deux Temporaux avec l'Occipital. Ceux qui ont vu de ces Animaux vivans aſſurent qu'ils ſe ſervent de cette Corne pour leur défenſe.

Sur l'Ouie des Poiſſons, & ſur la tranſmiſſion des Sons dans l'eau, par Mr. l'Abbé Nollet.

On demande ici ſi les Poiſſons ont le ſens de l'Ouie, ou s'ils ne l'ont pas. Cette queſtion ſeroit bientôt décidée, s'il étoit vrai que cette ouverture qu'on voit à la tête des Poiſſons, & qu'on nomme com-

communément *les Ouies* (*Bronchiæ*), fussent en effet des organes propres à leur faire entendre les sons, puisqu'on ne peut guère supposer que la Nature leur eût accordé un sens dont ils ne feroient point d'usage. Quelques Auteurs prétendent qu'ils sont parfaitement sourds; mais cette opinion n'est pas celle du plus grand nombre, on est assez généralement persuadé qu'ils sont sensibles & attentifs au bruit. Les Pêcheurs font la pêche en silence, ce qui suppose qu'on a éprouvé que le bruit est contraire à la pêche. On raporte des exemples de Poissons domestiques, qui s'assemblent au bruit d'une cloche, ou de quelque autre instrument, lorsqu'on veut leur donner à manger. Pline parle de Poissons qui accouroient lorsqu'on les appelloit par leur nom.

On ne manque pas de faits en faveur de l'ouie des Poissons; mais ces faits sont-ils bien vrais, n'ont-ils pas été déguisés par les circonstances qu'on y a ajoutées, ou par celles qu'on en a supprimées? D'ailleurs une vue subtile, ou quelque autre sensation, des ébranlemens communiqués au fond ou aux parois du bassin où l'on entretient les Poissons, de petites agitations dans l'eau, peuvent les avertir de mille mouvemens extérieurs qui se lient avec l'habitude qu'ils ont prise de venir à certaines heures au bord & à la surface de l'eau, & qui répondent en apparence à des signes que nous ne rapportons qu'au bruit, & dont les autres effets nous échapent.

Pour bien éclaircir la question de l'ouie des Poissons, il faut de nécessité examiner auparavant celle-ci. La transmission des sons, comme objet de l'ouie, est-elle possible à travers l'eau? Ne l'est-

elle

elle pas, il faudra convenir que les Poissons n'entendent point sous l'eau, puisqu'ils ne sauroient entendre si le son ne parvient pas jusques à eux. Pour savoir si cette transmission est possible, Mr. l'Abbé *Nollet* s'est plongé lui-même dans l'eau à plusieurs reprises, en divers tems & à différentes profondeurs, jusqu'à 18 pouces au dessous de la surface de l'eau, & avec toutes les attentions nécessaires pour rendre ses observations concluantes, & le résultat en a été que non seulement le bruit quoique plus ou moins affoibli, se transmettoit à travers l'eau, mais encore l'espèce de bruit, les tons & les articulations de la voix humaine.

Les Poissons peuvent donc entendre sous l'eau. Mais entendent-ils, ont-ils de quoi entendre? Cette question, qui est la principale, reste toujours indécise. Mr. l'Abbé *Nollet* est assez porté à croire que les trémoussemens de l'eau peuvent les avertir des bruits qui se font autour d'eux.

Sur la cause du Strabisme ou des yeux louches, par Mr. de Buffon.

Le Strabisme consiste dans une disposition vicieuse de l'organe de la Vue, qui fait que quand l'un des deux yeux se dirige vers l'objet, l'autre s'en écarte & se dirige sensiblement vers un autre point. La cause ordinaire de cette incommodité, est l'inégalité de force dans les deux yeux. Lorsque l'un des deux yeux se trouve beaucoup plus foible que l'autre, on écarte l'Oeil foible de l'objet qu'on veut regarder, ou l'on ne fait pas l'effort nécessaire pour l'y diriger, & l'on ne se sert que de l'Oeil le plus fort. C'est ce que Mr. *de Buffon* prouve par un grand nombre d'observations. Il y a des cas où l'on peut espérer de diminuer

truer ce défaut, & même de le corriger entièrement. Le moyen eſt fort ſimple. Il ne s'agit que de couvrir pendant quelques jours le bon œil avec un bandeau d'étoffe noire. L'Auteur a guéri de cette manière un grand nombre d'enfans & quelques adultes ; & on trouvera dans ſon Mémoire la raiſon de cette pratique.

Remarques ſur les Monſtres. Cinquième & dernière Partie. Par Mr. Winſlow.

Nous avons déja expoſé le ſujet de cette diſpute ſur les Monſtres entre Mrs: *Lémery* & *Winſlow*, dans l'un des Volumes de ce Journal (a), où nous avons cru devoir propoſer quelques raiſons qui ſemblent favoriſer le ſyſtême de Mr. *Lémery*, ou qui peuvent du moins ſervir de réponſe à quelques-unes des objections de Mr. *Winſlow*. Le nouveau Mémoire dont il s'agit ici, eſt le dernier que Mr. *Winſlow* ait deſſein de donner ſur cette matière, ſoit à cauſe de la mort de Mr. *Lémery*, ſon illuſtre Antagoniſte, ſoit parce qu'il croit après cela la queſtion ſuffiſamment éclaircie d'après les pièces rapportées de part & d'autre. Il obſerve que Mr. *Lémery* lui attribue pluſieurs propoſitions qui ſont manifeſtement contraires à la manière dont il s'étoit expliqué ; il en rapporte des exemples, & il revient ſur quelques articles qu'il avoit traités trop ſuccinctement ou qu'il avoit omis, & qui lui ont paru dignes d'être accompagnés des mêmes réflexions que ceux où il étoit entré auparavant dans le plus grand détail.

C'eſt

(a) Tome 39, p. 118.

C'est principalement à ces deux objets que se réduit cette cinquième & dernière Partie des remarques de Mr. *Winslow* sur les Monstres, & elle renferme le résultat de toutes les réflexions dans les quatre articles suivans, par lesquels il sera facile de juger de semblables systêmes, & de ceux des deux systêmes, des Foetus monstrueux d'origine & des Foetus monstrueux par accident, peuvent être employés selon les différens cas des conformations extraordinaires. 2. Dans certains cas on ne doit employer qu'un des deux, savoir lorsqu'on n'a point de raison suffisante à donner en faveur de l'autre. 3. Il y a des cas où l'on est obligé de recourir à l'un & à l'autre, en ce qu'aux conformations extraordinaires d'origine il peut en être survenu d'autres par accident. 4. Il se trouve plusieurs cas où les plus habiles Physiciens & Anatomistes seroient fort embarassés à choisir entre les deux Systêmes.

Telle est la doctrine de Mr. *Winslow* sur les Monstres, doctrine adoptée par Mr. *Haller*, dont le témoignage doit avoir d'autant plus de poids, qu'il a examiné presque en cette occasion tous les Monstres, & qu'il en a disséqué lui-même un très grand nombre. Je crois cependant avoir lu dans quelque Ouvrage de cet illustre Professeur de Gottingue, que la formation des Animaux pouvoit bien être le résultat du mélange de deux liqueurs qui s'épaississent, qui s'organisent insensiblement, suivant des loix qui nous sont inconnues. S'il y a de telles loix, je demande si tous les Foetus monstrueux ne peuvent pas être tels par accident. On m'accordera du moins que, dans ce cas, il n'est plus question de Foetus monstrueux d'origine.

Tout

Tout Corps organique, régulier ou irrégulier, monstrueux ou non monstrueux, doit son origine, sa forme particulière, à la différente combinaison des parties du Fluide dont il est composé. Ce système du mélange des deux Semences m'a paru longtems absurde, je trouve aujourd'hui, après de mûres réflexions, qu'il n'est pas tout-à-fait insoutenable. On peut facilement changer de sentiment lorsqu'on n'en adopte aucun que par provision.

Construction d'un Obélisque à l'extrémité septentrionale de la Méridienne de l'Eglise de St. Sulpice.

L'un des principaux avantages de l'Instrument dont on donne ici la description, c'est de servir à déterminer les ascensions droites du Soleil en Hiver, & par conséquent son véritable lieu dans l'Ecliptique vers le tems de son passage par le Perihélie.

Observation du passage de Mercure devant le disque du Soleil, faite le 5 Novembre 1743. par Mr. Cassini.

Cette observation du passage de Mercure par le Soleil, est la neuvième depuis l'invention des grandes Lunettes, c'est-à-dire, depuis environ l'an 1610. La première de ces observations fut faite à Paris le 7 Novemb. 1631 par *Gassendi*. Ce passage, en cette conjonction inférieure écliptique avoit été prédit par *Kepler*, & il en avoit même publié une Ephéméride l'année précédente, qui fut celle de sa mort. Il devoit cependant y avoir eu trois autres conjonctions écliptiques de Mercure, depuis l'invention des Lunettes jusqu'en 1631, savoir en 1615, en 1618, & en 1628, toutes visibles de quel-

que endroit de la Terre, & celle de 1618 le pouvant être même de divers lieux de l'Europe.

En 1651 *Shakerley*, Astronome Anglois, alla exprès à Surate dans les Indes Orientales, pour y observer un de ces passages de Mercure devant le Soleil, qui ne devoit arriver que la nuit en Europe. Quelle ferveur! Ce fut la seconde des neuf observations. Elle fut suivie des six autres en 1661, 1677, 1690, 1697, 1723, 1736, & l'a été enfin de celle du 5 Novembre 1743, qui est la neuvième. Il est bon de remarquer que tous ces passages de Mercure par le disque du Soleil tombent dans le commencement de Mai & de Novembre, leur retour périodique, enfant qu'il résulte des révolutions de la Terre & de Mercure autour du Soleil, & du voisinage des Nœuds, le trouvant jusques ici renfermé dans ces limites. On trouvera dans le Mémoire de Mr. *Cassini* tout ce qui a rapport à ce phénomène, savoir, des observations, des calculs, des recherches astronomiques, dont il a très bien détaillé les circonstances.

Sur une maladie du Siphon lacrimal, dont les Auteurs n'ont point parlé, par Mr. Petit.

Cette maladie est une obstruction totale des conduits lacrimaux, en conséquence de laquelle les larmes tombent continuellement sur la joue. Elle diffère de la Tumeur lacrimale qui n'est pas Fistule, parce qu'elle n'est pas remplie de larmes; & elle diffère de la Fistule, parce qu'elle n'est pas ouverte. Elle est souvent causée par la Rougeole & par la petite Vérole, & quelquefois elle est la suite de la Fistule lacrimale & de la Tumeur lacrimale qui n'est pas Fistule. Mr. *Petit* enseigne à bien connoître cette maladie, il fait voir clairement

ment en quoi elle consiste, il en rapporte plusieurs exemples, & donne enfin le détail des opérations dont elle est susceptible.

Nous croyons qu'il suffit de faire remarquer ici que la guérison complette de cette maladie, loin d'être une chose facile, n'est pas même toujours possible, puisqu'il y a des cas où l'on ne guérit que la tumeur, sans pouvoir remédier au larmoyement qui reste toute la vie. Il y a souvent beaucoup d'habileté à pouvoir dire jusqu'à quel point une maladie est susceptible de guérison. Pour guérir le larmoyement, il faut nécessairement déboucher les conduits lacrimaux, ce qu'on ne sauroit souvent faire, parce qu'ils sont oblitérés, au point de ne pouvoir être ouverts ni par la Sonde, ni par les Injections.

Observations météorologiques faites à l'Observatoire Royal pendant l'année 1743, par Mr. Maraldi.

Pluie. La hauteur de la Pluie tombée à l'Observatoire a été de 13 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, ce qui marque une année sèche. La Pluie tombée, pendant les six prémiers mois de l'année, a été de 6 p. 10. l. $\frac{1}{2}$, & celle qui est tombée pendant les six derniers mois, a été de 6 p. 41. $\frac{1}{2}$.

Baromètre. La plus grande hauteur de Baromètre a été de 28 p. 7 l. le 2 & le 21 de Janvier, le 12 & le 23 de Décembre par de grands brouillards; & la moindre hauteur a été de 27 p. 6 l. $\frac{1}{2}$ le 18 de Juillet par un tems couvert & un grand vent de Sud-ouest.

Thermomètre. La plus grande chaleur est arrivée le 17 Juin, que la liqueur de l'ancien Thermomètre est montée à trois heures après midi à

74^{d} $\frac{1}{2}$, & celle du Thermomètre de Mr. *de Réaumur*, exposé au Nord, à 26^{d}; la liqueur de ce dernier Thermomètre est montée au même degré le 31 de Juillet. Le plus grand froid est arrivé le 7 de Janvier, que la liqueur de l'ancien Thermomètre est descendue à 22^{d}, & celle du Thermomètre de Mr. *de Réaumur* à 5^{d} $\frac{1}{2}$ au dessous de la congélation.

La *Déclinaison de l'Aiguille aimantée* a été observée plusieurs fois de 4 pouces, 15^{d} 10'.

Mémoire sur différentes Pétrifications tirées des Animaux & des Végétaux, par Mr. l'Abbé de Sauvages.

Ce Mémoire est très curieux. Il contient de nouveaux monumens ou d'un Déluge universel, ou de quelque autre bouleversement général arrivé sur notre Globe. Je n'en donnerai qu'une légère idée.

On voit près d'Alais une veine de terre, qui s'étend à plusieurs lieues, toujours d'un même grain de Gravier & d'Ochre, qui n'est point interrompue, quoique coupée par des Ruisseaux, des Rivières & des Collines. Cette veine forme une espèce de chaîne ou de bande, & a la direction du Midi au Nord. Elle semble avoir coupé & séparé les terres qui sont à ses côtés, & qui ont toutes un grain différent du sien.

Il y a dans cette veine toutes sortes de productions du règne lapidaire, & quantité de Pétrifications. Sur le sommet d'une Montagne Mr. *de Sauvages* trouva des Pétrifications de différens Coquillages de Mer, qui paroissent être les mêmes que ceux des Côtes; mais cette Montagne voi-

voisine, plus élevée en poste d'autres qui sont parfaitement étrangers, comme des Cornes d'Ammon ou Nautiles applatis, de grosses Bélemnites ou Dactyles, des Entroques, & enfin un Coquillage pierreux d'une forme singulière, dont on n'a peut-être encore jamais parlé. Ce que celui-ci a de plus remarquable, & qui le distingue proprement de tous les autres, ce sont des espèces de Rosettes qui tapissent le dedans & le dehors, & qui y sont tracées comme autant de tourbillons; chacun de ces tourbillons est composé de plusieurs cercles concentriques, quelquefois irréguliers, mais toujours parallèles & à des distances à peu près égales l'un de l'autre. Parmi ces Coquillages pierreux les uns sont entièrement détachés du Rocher, d'autres y tiennent encore & y sont incorporés; tous sont d'un grain de terre différent du Rocher, ce qui donne lieu de croire que leur pétrification est antérieure à celle du Rocher dans lequel, ou dans le limon duquel, ils ont été ensuite enveloppés.

Il y a dans la même endroit des Pétrifications d'un autre genre, des Lithoxylons ou Bois pierreux. Mr. l'Abbé *de Sauvages* donne la description d'un de ces Bois, qui est un fragment d'un tronc d'arbre, qui a un pied & demi de largeur, & un peu moins de hauteur. A en juger par sa couleur & la direction de ses fibres, on le prendroit d'abord pour du vrai bois; mais la matière pétrifiante l'a si intimement pénétré, que c'est à tous égards une vraie pierre, plus pesante même que d'autres de pareil volume. Pour s'assûrer de son état, Mr. l'Abbé *de Sauvages* en jetta quelques éclats au feu, il les y fit rougir sans qu'ils s'altérassent, ils ne don-

nèrent ni cendre ni fumée; ils s'éteignirent dès qu'il les en eut retirés, comme auroit fait une pierre commune, sans avoir perdu sensiblement de leur poids. Il reconnut à certaines marques, que ce Lithoxylon étoit un morceau de Châtaignier, arbre qui croît dans les environs; il put même compter ses années par le nombre de ses couches, il y en avoit environ 60 depuis le cœur ou la moëlle jusqu'à l'aubier.

Dans le voisinage de ces Pétrifications on en trouve d'autres d'une autre espèce, qui tirent aussi leur origine des Végétaux. Ce sont des Phytobiblions ou Feuilles pierreuses de Plantes, dont les unes sont du Païs, & croissent aux environs, d'autres sont parfaitement étrangères; & Mr. *de Sauvages* ne sache pas en avoir vu qui en approchent, dans ce nombre prodigieux de Plantes du Jardin Royal de Paris, ramassées de tous les coins du monde par les soins de Mrs. *du Fay*, *de Buffon*, & *de Jussieu*. Celles du Païs ne sont point confondues avec les étrangères, & quoiqu'fort près les unes des autres, elles sont par-là séparées. Parmi les premières on découvre plusieurs sortes de Fougères, des Iris, des Geraniums, des Cyanus, &c. dans lesquels non seulement la feuille de la Plante, mais encore la tige & quelquefois la fleur sont bien représentées, & presque aussi bien conservées que celles qui sont vivantes.

Il n'en est pas de même des Plantes étrangères, on n'en voit que les feuilles, qui sont hautes, larges & minces. Les plus grandes de ces feuilles approchent beaucoup, seulement par la taille, de celle du Musa ou Bananier. Mr. *de Sauvages* a mesuré 8 pouces de largeur d'un bord à l'autre;

pour

pour ce qui est de la longueur, il n'a pu la suivre dans le Rocher au-delà de 5 ou 6 pieds. Les nervures, qui relevent ces feuilles, ont cela de particulier qu'elles ne partent point de l'arrête du milieu, mais de la paie à laquelle elles sont perpendiculaires, & sont bien paralleles entre elles.

Toutes ces feuilles se trouvent sur des Côtes élevées, sèches, pierreuses, stériles, & elles y sont enfoncées bien avant dans le Rocher. Des Ravines ont emporté les veines de terre, qui étoient entre deux, à la hauteur d'une toise & demie, & ont mis les Pétrifications à découvert. La pierre dans laquelle elles sont incorporées, se détache aisément; elle est d'un gris d'Ardoise, & semble être formée d'un limon marécageux. Quelque minces que soient les couches de cette pierre, on y trouve toujours des feuillages, ce qui donne lieu de croire que ces feuilles ont été envelopées dans ces espèces d'Ardoises. Mr. l'Abbé *de Sauvages* nous promet de continuer sur cela ses recherches, & nous fait espérer une nouvelle moisson, qui pourra contribuer à enrichir l'Histoire naturelle.

Lettre de Mr. Deliſle, écrite de Petersbourg le 24 Août 1743, & adreſſée à Mr. Caſſini.

Cette Lettre sert de Supplément à un Mémoire de Mr. *Deliſle*, inséré dans le Volume de 1723, page 105, pour trouver la Parallaxe du Soleil par le passage de Mercure dans le disque de cet Astre. Mr. *Deliſle*, après avoir exposé la méthode qu'il propose pour déterminer la parallaxe du Soleil, laisse aux Astronomes de l'Académie à juger si elle leur paroit bonne, & s'ils peuvent se flatter d'observer les passages de Mercure sur le Soleil assez exac-

exactement pour en tirer l'uſage qu'il fait eſpérer ; en attendant qu'ils le puiſſent faire avec plus de préciſion dans le paſſage de Vénus ſur le Soleil, que l'on attend l'an 1761, ſuivant l'avertiſſement que Mr. *Halley* en a donné.

Les Mémoires que nous omettons dans cet Extrait, pour ne pas trop le charger, ſont. 1. De l'*Orbite de la Lune* dans le Syſtême de Mr. *Newton*, par Mr. *Clairaut*. 2. Sur l'*inégalité des hauteurs du Soleil au Solſtice d'Eté*, & ſur l'*augmentation apparente de l'obliquité de l'Ecliptique* depuis quelques années. 3. Extrait de quelques *Obſervations Aſtronomiques*, faites au Collège Mazarin pendant l'année 1743, par Mr. l'Abbé *de la Caille*. 4. Sur la *Comète* qui a paru au commencement du Mois de Février 1743, & ſur l'*Orbite de la Comète* de 1729, par Mr. *Muraldi*. 5. Sur le *Cas irréductible du troiſième degré*, par Mr. *Nicole*. 6. Sur les *Réfractions*, par Mr. *Caſſini de Thury*. 7. Obſervations *Botanico-météorologiques* pour l'année 1742, faites aux environs de *Pluviers en Gâtinois*, par Mr. *du Hamel*. 8. De la *Conjonction de Mars avec Saturne & Jupiter*, par Mr. *Caſſini*. 9. De la *Conjonction inférieure de Mercure au Soleil*, obſervée à Paris le 5 Novembre 1743, par Mr. *Le Monier* Fils. 10. Sur une *Conjonction de la Lune à l'Etoile 1 du Sagittaire*, avec des recherches ſur la plus grande inclinaiſon de l'Orbite au plan de l'Ecliptique, & ſur la plus grande Latitude de la Lune, par Mr. *Le Monier* Fils.

A R-

ARTICLE XIV.

LETTRE à Meſſieurs les Auteurs de la BIBLIOTHEQUE RAISONNÉE.

MESSIEURS,

SI tant d'excellens Traités, dans leſquels la Vérité de la Religion Chrétienne eſt démontrée, ne ramènent pas les Incrédules de leurs égaremens; on croiroit du moins qu'ils devroient être frappés des Exemples terribles qui ont ſouvent été offerts à leurs yeux, dans la perſonne de leurs ſemblables.

Qu'ils nous citent un ſeul Chrétien, qui ait toujours été pleinement perſuadé de la Vérité de ſa Religion, & qui, dans ſon lit de mort, l'ait deſavouée; qui ait fait éclater ſa douleur, ſes remords, ſon déſeſpoir d'avoir cru à l'Evangile: & nous leur nommerons une multitude d'Eſprits-forts qui, aux approches du trépas, ont hautement reconnu leur aveuglement & leur folie & ont été en proie à des angoiſſes qui faiſoient frémir ceux qui en étoient les témoins.

Il n'a pas toujours été permis à ces derniers d'en inſtruire le Public; ſouvent ils n'en auroient pas même été crus ſur leur parole. Mais il y a eu des Cas où ces Mourans mêmes ont voulu que leur malheur devînt une leçon pour les autres, & ont employé ce qui leur reſtoit de vie à réparer, autant qu'en eux en étoit, les outrages qu'ils avoient faits à la Religion: Il me ſeroit aiſé d'en alléguer divers Exemples; & je dois en groſſir la liſte.

Peu de tems avant le Siége de cette Ville, je fus appellé auprès de Mr. *de la Serre*, ci-devant Lieutenant de la Compagnie Franche de Mr. le Chevalier

de Vial. Je le trouvai pénétré de triſteſſe à l'idée des péchés qu'il avoit commis. Mais ce dont ſon ame étoit navrée; ce qui excitoit dans ſa Conſcience les bourrellemens les plus amers; & ce qu'il craignoit de ne pouvoir effacer par les larmes qu'il ne ceſſoit de répandre; c'étoit qu'il avoit compoſé quelques écrits contre la Religion. Ecrits, de ſon propre aveu, contraires au bon ſens, à l'évidence, à ſes véritables ſentimens: ne concevant pas, diſoit-il, comment il avoit eu ſeulement la penſée d'avancer & de défendre des opinions, également abſurdes & impies. Il ſentit aiſément que ſa repentance éxigeoit de lui plus que l'aveu qu'il venoit de me faire; c'eſt pourquoi, la veille de ſa Mort, il dreſſa la Déclaration ci-jointe, qu'il lut lui-même en préſence de témoins un moment avant que de mourir: Proteſtant que, s'il avoit encore quelque eſpérance de pardon, elle n'étoit fondée que ſur la Miſéricorde de Dieu en Jeſus-Chriſt, & ſur l'horreur que lui inſpiroient ſes iniquités, ſurtout, les fruits odieux de ſon imagination déréglée. Il me chargea, de plus, de rendre ſa Déclaration publique. Les circonſtances dans leſquelles notre Ville s'eſt trouvée me juſtifieront de n'avoir pas plutôt répondu à ſes intentions, & je ne doute pas, Meſſieurs, que vous ne concouriez volontiers à les remplir, en inſérant cette Piéce dans votre Journal. En la tranſcrivant ſur l'Original, qui eſt entre mes mains, j'ai cru ne devoir pas toucher au ſtile peu exact de l'Auteur. Qu'on aie égard à l'état de ſon Corps; qu'on ſe repréſente les mouvemens de ſon Ame; & l'on s'arrêtera peu à ſes expreſſions.

J'ai l'honneur d'être, *Meſſieurs*,

Votre très humble & très obéiſſant Serviteur *Perrard*,

Paſteur de L'Egliſe Walonne de Maeſtricht

à Maeſtricht ce 10 *Octobre* 1742.

DE-

DECLARATION.

PRêt à rendre à Dieu mon ame, & véritablement pénétré de sentimens de repentir des scandales que j'ai pu causer par mes Discours, & par mes Ecrits, je déclare que la suite d'un livre intitulé, *Les Sentimens de Monsieur Guillaume Burnet sur la Religion, ou Examen de la Religion par Monsieur de Saint Evremond*, dont je suis l'Auteur, est le fruit d'une Imagination échauffée, & enivrée dans le libertinage: qu'ainsi je déclare que mes sentimens y sont contraires, & supplie ceux entre les mains de qui se trouve ce Livre de vouloir le brûler comme un Livre pernicieux, & un des fruits du Libertinage. Je prie aussi ceux qui ont entre les mains un Manuscrit que j'ai composé *sur la Nature de l'Ame*, de vouloir bien le brûler & le regarder comme un Ecrit dangereux, pernicieux fruit d'une folle Imagination, & qui n'est rempli que d'absurdités; ainsi que je déclare moi-même le croire: demandant, du meilleur de mon cœur, pardon à Dieu & à la Religion de ces misérables Ecrits, ainsi que de quelques traits contre la Religion qui se rencontrent dans un Livre intitulé: *Lettres sur les mœurs & Caractères des différens Etats qui composent la France*, qui est entre les mains du Sieur .... Libraire à ...., à qui j'en ai vendu le Manuscrit.

Fait à Maestricht le 10 Avril 1748.

De la Serre.

P. S. *On croit devoir avertir que le Manuscrit* sur la Nature de l'Ame *n'existe: que les autres ne soient pas imprimés ailleurs; & qu'il y a lieu d'espérer qu'ils ne le seront jamais.*

A R-

ARTICLE XV.

NOUVELLES LITERAIRES.

D'Oxford.

UN Anonime vient de publier un Ecrit intitulé, *Epiſtola, altera peregrinantis, altera ruſticantis, in* 8. Perſuadé que les exemples font plus d'effet que les préceptes, l'Auteur a voulu fournir à la jeuneſſe Académique des modèles de ſtile. L'une des deux Lettres qu'il donne eſt écrite en Grec, & contient un récit abrégé d'un voiage de France accompagné de réflexions ſur le culte qui y eſt établi. La ſeconde Lettre eſt en Latin, & l'on y trouve une deſcription fort vive & fort ironique des principaux plaiſirs de *Bath*.

De Doctorum auctoritate in rebus Sacris, Concio coram Academiâ Oxonienſi habita Jan. 1. D. 1748. *A* Carolo Whiting *S. T. B. Coll. Oriel Socio.*

De miraculis in Eccleſiâ Chriſtiana, concio ad Academiam Oxonienſem pro gradu Baccalaureatus in S. Theologia Jun: 19. 1748. *A* Jacobo Ibbetſon *S. T. B. Coll. Exon. Socio & Reverendo admodum Epiſcopo Lincolnienſi a Sacris.*

De Londres.

The Theory of Chriſtianity &c. c'eſt à dire *La Théorie du Chriſtianiſme expoſée avec ſimplicité en douze Diſcours ſur les articles du Symbole Chrétien, auxquels on a ajouté par voie de ſupplément à l'Article XII. un Eſſai d'explication de l'Egliſe univerſelle & de la communion des Saints. Par* J. Carrington *Maître ès arts, Chanoine d'Exeter, Recteur de Claymorth, & Chapelain de l'Evêque d'Exeter. In* 8. Ces Diſcours ſont dit-on écrits d'une manière claire, conciſe, & propre à rendre la connoiſſances de ces articles importans auſſi

auſſi générale que facile.

L'Auteur, qui a publié des Commentaires à la maniére de Mr. *Locke*, ſur diverſes epitres de St. Paul & ſur celles de *St. Pierre* & de *St. Jude*, vient encore de nous donner dans le même genre une Paraphraſe & des notes ſur les Epitres de *St. Jean* en un volume *in* 4.

La métode des incrédules a été de tout tems de décrier la Révélation, en tournant en ridicule les faits qu'elle emploie. C'eſt pour repouſſer leurs railleries & en ſuivant un plan approuvé par le Dr. *Waterland*, que les Sermons ſuivans furent compoſés. *Nineteen Sermons &c.* C'eſt-à-dire *Dix-neuf Sermons ſur la création, la chute & la redemtion de l'homme, ſur les ſacrifices d'Abel & de Caïn, & ſur la réjection & la punition de ce dernier. Par* H. Felton *Dr. en Théologie, & en ſon vivant Principal du college d'Edmond à Oxford. In* 8.

On va tendre plus portatifs, moins chers, & plus communs deux ouvrages fort différens, ſavoir les Sermons du Dr. *Tillotſon* en douze petits volumes, qui ne couteront que quinze ſchelings, & les Eſſais de Milord *Shaftsbury*, Bible, que les Eſprits forts ont ſubſtituée à la nôtre, & dont ils publient tous les jours des Copies & des Commentaires.

La Demonſtration &c. c'eſt-à-dire *Manifeſtation de la volonté de Dieu par les lumieres de la Nature, en huit Diſcours, précédés d'une introduction ſur la recherche de la Vérité & les ſources de l'erreur, & d'une lettre à l'Archevêque de Cantorbery ſur les perſécutions de Religion & la liberté de penſer, où l'on prouve que cette liberté ſert d'appui à la Vérité & appartient de droit à tous les hommes. In* 8.

On promet dans peu une Traduction Angloiſe du livre intitulé *les Mœurs*. Un Traité deſtiné à faire de bons citoiens en animant les hommes à une bienveillance univerſelle peut-il mériter d'être brulé, & fut-

il

si digne de ce sort, est ce par là qu'on le réfute ?

Un de nos plus estimables Ecrivains s'occupe perfectionner un Ouvrage que l'on publiera par souscription. Il aura pour titre *Discours* &c. c'est-à-dire *Discours sur les Principes de la Religion Naturelle, les Vertus de la Société. Par* Jacques Foster. Un volume *in* 4. Les souscripteurs recevront une gravure de ce livre, dont le premier volume paroîtra au mois d'Avril. Il roulera sur les vérités de la Religion Naturelle, & contiendra des exercices de dévotion appropriés aux divers sujets. Le second volume qui traitera des devoirs de la Société, ne sera prêt qu'au mois d'Octobre.

The Works &c. c'est-à-dire *Les Oeuvres de la Marquise de* Lambert, *qui contiennent les Avis à sa fille & à son fils, les Traités sur l'amitié & sur la vieillesse, les Réflexions sur les femmes, le goût & les richesses, avec plusieurs lettres de cette Dame, des Traductions du* Télémaque, *de Mr.* Rivière, *de Mde.* Tencin, *& diverses Pièces qui n'avoient point encore été publiées, savoir des Pensées sur des sujets curieux, quelques Contes, & des Réflexions sur l'Eloquence, les Romans, &c. & les affaires du tems. Ouvrage dédié à Mde. la Duchesse de* Buckingham. *Reflections* &c. c'est-à-dire *Réflexions sur la constitution & les passions des hommes, divisées en trois articles, savoir* I. *sur la constitution de l'homme; sur les Passions telles que la Vanité, la honte, l'amour, la tendresse, la faveur, l'esprit, l'imitation, l'esprit de critique, l'amitié, l'amour*, &c. 3. *sur les Scènes différentes de la vie, de la mort, de la Religion* &c. *Par* Daniel Defreman *Dr. en Medecine. In* 8.

Le cœur des femmes offrira-t-il une carrière plus vaste encore que celui du cœur ? On en jugeroit ainsi par le dessein des Auteurs d'un nouvel Ouvrage, qui servira en quelque manière de continuation au Spectateur des Dames, & qui paroîtra

mêmes mains. Dans le deſſein où ils ſont d'embraſſer dans une ſuite de Lettres, qu'on doit ſuppoſer écrites par des Dames, tous les ſujets où les paſſions ont quelque part, ils ne croient pas pouvoir le borner à moins de trois Volumes in 8vo. Chacun de ces Volumes ſera diviſé en plusieurs Parties, qui paroîtront tous les mois. Le premier a déja vu le jour, & contient des Lettres déclamatoires, intéreſſantes, & propres à rendre la Sageſſe aimable & la Vertu aſſiſe.

Plan of the Eſſay, c'eſt-à-dire. *Plan d'un Eſſai ſur le Dictionnaire, avec un Eſſai du tout l'Ouvrage en deux Dialogues. Par M. Lancaſter Dr. en Droit in* 8.

Les Ouvrages de goût que la paix a fait venir de France ont été ſi bien reçus en Angleterre qu'on en a traduit la plupart, & qu'on en a imprimé quelques-uns dans la langue où ils ont été compoſés. De plus, bien des Gens, auxquels on a fait cet honneur, je n'en rapporterai que deux, qui ne donneront pas une haute idée des Anglois chez qui ils ont été enlevés. *Le Cocuſinage des Anglois dans la Religion.* Ce livre eſt trop bête pour qu'on puiſſe paſſer à l'Auteur de s'être trompé. Il faut avouer pourtant que bien des Anglois ont pris pour eux les traits ſanglans que *Parnell* a lancés contre les Ecoſſois. On n'a pas compris que le Satirique qui portoit ce titre devoit être Anglois pour juger ſi l'application étoit fondée, & qu'il n'eſt point honteux de ſe tromper, mais il eſt honteux de s'en refuſer l'aveu.

Plus merveilleux que la Fable, l'Auteur du *Monde merveilleux* a emprunté l'idée, le nom & la plupart des idées d'un Roman Anglois que le Dr. *Arbuthnot* publia en 1712, & qui ſe trouve parmi les Oeuvres mêlées du Dr. *Swift*. Celui-ci n'a rien ajouté d'heureux à ce qu'elle donne déja à une fiction ſingulière. L'Auteur a voulu faire l'apologie de la tranſmutation merveilleuſe à un jeune Gentilhomme, lorſque *Sénéchio* étonneroit un air Italien qu'il devoit chanter. Il devoit le premier ſe

reſſentir de la métamorphoſe, la manifeſter par une grimace ſingulière, & être ſalué par les ſpectateurs & les ſpectatrices. On juge bien que le Sage fut ſemblable, & lorſque *Sinazine* commença ſon air, les yeux des petits Maîtres coururent vers ceux des Dames, l'embarras & certains geſtes inquiets de celles-ci formerent, dit-on, un ſpectacle des plus originaux.

Le ſecret d'alonger les jours n'eſt guère moins incroiable & ſeroit encore plus recherché que celui de changer de Sexe. Voici un Auteur qui vient nous apprendre ce merveilleux ſecret. Son livre eſt intitulé, *Hermippus redivivus &c.*, c'eſt-à-dire *Le nouvel Hermippe, ou le triomphe du Sage ſur la vieilleſſe & le tombeau; où l'on donne une méthode pour prolonger la vie & la force de l'homme, & où l'on explique une Inſcription Ancienne dans laquelle ce important ſecret eſt révélé*, in 8. Cette ſeconde Edition d'un livre bien reçu il y a quatre ans, mérite encore mieux l'approbation du Public par les additions qu'on y a faites. C'eſt un mélange de vérités importantes & d'ingénieux traits de critique. Le but de l'Auteur eſt de montrer qu'il eſt poſſible de conſerver ſa vie humaine & d'en reculer les limites plus qu'on ne le fait communément. Il a recours pour cet effet à la raiſon & à l'expérience. L'une aſſure que ce n'eſt que faute de ſoins & par nos propres excès que nous nous retirons une infinité de fois avant l'anticipées. Nos jours trop abrégés par une telle conduite pourroient dans cela s'étendre juſqu'à la durée des anciens Patriarches, du moins à un période d'un ſiècle & demi ou de deux ſiècles. Pour de tout cela des exemples ils ne manquent point à notre Auteur, & le choix qu'il fait de ceux qui conviennent le mieux à ſon deſſein montre en lui autant de génie que d'érudition. Lui objectez-vous qu'il y a pour tous les hommes un terme fixe, qu'il ne dépend pas d'eux de reculer, il répond que ce terme n'eſt que chimère,

qui

qui ne s'accorde ni avec les promeſſes faites à l'ancien peuple, ni avec les prières des Princes pieux qu'il plût à Dieu de retarder leur mort. L'art prétendu des Aſtrologues, offre une objection encore moins ſolide, & eſt traité dans ce livre avec tout le mépris qu'il mérite. Celui des Alchimiſtes eſt plus ménagé, & les exemples que l'Auteur allegue de ceux qui ont poſſédé le grand œuvre, & ſont peut-être quelques-uns vivent encore, le portent à conclure qu'il doit y avoir dans la Nature quelque ſecret pour prolonger la vie, que les Adeptes ont décrit d'une manière intelligible par les ſeuls Sages, de peur des conſéquences qu'il pourroit avoir. C'eſt ce ſecret qu'on brûle de connoître, & que notre Auteur a découvert dans l'Inſcription ſuivante.

Æſculapio & Sanitati L. Gladius Hermippus
Qui vixit annos 115 (ou ſelon d'autres 155. dies 5.
Puellarum ephebium
Non rerum mirabitur Baſſus
Quæ Bolorii vinum duxit

C'eſt cette haleine, ce ſuuſſe de vie de jeunes filles de neuf à treize ans qui peut prolonger les jours d'un vieillard. Auſſi porte Auteur s'attache à prouver que les ſens qui ont le plus vécu, y ont eu recours ſoit par inſtinct ſoit par raiſon. Mais ce remède eſt ſpécifique, c'eſt que pour des ſages chez qui les paſſions ſont éteintes, & dont l'uſage ne pourroit qu'être dangereux à de jeunes gens qui, juſqu'à ſoixante ans n'ont beſoin que de vivre & d'obſerver les règles de la modération. Vous voiez auſſi par-là pourquoi les Alchimiſtes n'ont pas voulu publier leur ſecret; mais notre Auteur qui ne craint pas ſi fort les ſuites, n'eſt peut-être la ſeule inconſéquence qu'on puiſſe lui reprocher, & ſans laquelle il ne ſeroit pas aiſé de s'aſſurer ſi tout ce qu'il dit n'eſt qu'une ingé-

meuse plaisanterie.

Un de nos plus fameux Chirurgiens vient de faire paroître un Ecrit intitulé, *Essai sur l'art de guérir, dans lequel on établit les Principes de la Nature &c. Recueil de bons faits, la manière dont ils s'opèrent, & les Inductions, & les bases de plusieurs maximes.* Par Jean Freke *Chirurgien de l'Hôpital de St. Barthelemi, & Membre de la Société Royale* &c. Je jugerois volontiers que cet Essai, qui n'a pas été porté dans un volume de cette grosseur, (c) est l'Ouvrage du même Auteur sur l'Electricité, que je pourrois plus aisément à celui-ci. Le plus compliqué à l'écume de savon, la croute inflammable du lange, la fluidité, mucosité qui reste dans la main, & les sensations les plus acres presentes dans les opthalmies peuvent faire juger du reste, qui y répond parfaitement.

Un autre Auteur, qui a mis à profit la lecture de ceux qui ont écrit sur l'Electricité, se propose de publier par souscription *A Treatise concerning Electricity, par D. Wilson &c.* Ce doit être un traité du détail de plusieurs expériences, par lesquelles l'Auteur cherche à faire les loix de l'Electricité. Pour y réussir, il commencera par les phénomènes les plus simples, & passera par degrés aux plus composés, tels que ceux de la phiole, & des corps animés qui en portent. Il donnera une méthode de changer les corps électriques en non électriques & réciproquement, &c. Tout cela sans y ajouter quelque nouvelle étincelle. Cet ouvrage mécanique intitulé *Un homme guéri par la simple électricité d'une surdité de cinq années &c.* Le succès de cet Ouvrage dépendra du nombre de ceux qui voudront y souscrire, & qui n'en [illegible]

Mr. *Watson* vient enfin de nous donner [illegible] *vans &c.* c'est-à-dire *Details of experiments &c.*

(c) *Mr. Rad. Tom. XXVII. Part. II. pag.*

quelques Membres de la Société Royale, pour découvrir le plus court chemin d'une maniere à se communiquer à de grandes distances avec des réflexions & jugements sur les vitesses respectives de l'électricité & du son, in 8. Il paroit que ce pouvoir merveilleux s'étend du moins à deux milles, & qu'à cette distance son progrès est instantané. Ces expériences ont aussi été insérées dans un nouveau Cahier des Transactions Philosophiques, qui commence l'année que nous venons de finir. Mais le N°. 484. qui devoit le précéder & qui finit avec l'année 1747 le Volume 44. des Transactions, n'a pas encore paru.

Des Cartes détaillées & portatives d'un païs sont extrêmement utiles à ceux qui y habitent ou qui veulent le connoître. On débite ici deux Ouvrages de ce genre. Le premier se publie par cahiers détachés qui renferment chacun quatre planches, & qu'on achète pour six sous. Il y aura douze de ces cahiers, qui tous rassemblés formeront un recueil complet sous le titre *Pocket Maps Anglois, ou Cartes nouvelles & exactes de l'Angleterre & du Païs de Galles réduites à un format portatif pour l'usage des voiageurs*, in 8. L'autre Ouvrage est déjà achevé, & est intitulé *Géographia &c.* c'est-à-dire *Géographie de la Grande Bretagne, ou Cartes exactes de l'Angleterre, de l'Ecosse & du Païs de Galles &c.* in 8. Il y a soixante Cartes pour l'Angleterre & la Principauté de Galles, & 44. pour l'Ecosse.

Nous venons nouvellement de nous donner une nouvelle Edition du *Dictionaire du Roy*, augmentée de trois mille mots, & enrichie d'une Dissertation de Mr. Duvarit sur la prosodie Françoise. Le premier fruit de la paix est de faire renaître dans les divers peuples le désir de s'entendre.

On vient de traduire ici & de dédier au Prince de Galles le nouvel ouvrage d'un Roi qui sait écrire aussi bien que regner. Il porte pour titre *Memoirs &c.* c'est-à-dire *Mémoires de la Maison de Brandebourg*,

in 8. Ce n'eſt pas pour louer cet ouvrage que nous en annonçons la traduction ; c'eſt uniquement pour achever de convaincre les Etrangers que les Anglois ne manquent point de goût.

Amſterdam.

J. *Wetſtein* donnera dans peu le ſeizieme & dernier Tome de l'*Hiſtoire Romaine* de Mr. *Rollin*, continuée par Mr. *Crevier* depuis le neuvieme. Ce Volume achève l'Epoque à laquelle Mr. *Rollin* fixa d'abord ſon Ouvrage, & renferme encore, outre les *Faſtes Conſulaires* depuis la fondation de Rome, une *Table Générale des Matieres* de tous les ſeize Tomes.

Ce n'eſt pas pourtant là la fin de la République qui limite le travail de Mr. *Crevier*. Ce ſavant Auteur en fera renaître & la ſplendeur & la décadence ſous un Regne deſpotique, lorſqu'après la Bataille d'*Actium* cette puiſſante République, réduite ſous l'Autorité & ſous le pouvoir du ſeul *Octavien*, aura changé de nom avec ſon Maître. Il ſera queſtion déſormais de l'Empire Romain, ou plutôt de ſes Empereurs, dont Mr. *Crevier* nous va donner l'Hiſtoire comme une ſuite à l'Ouvrage dont nous annonçons ci-deſſus la fin.

La maniere, dont il s'eſt acquité des engagemens qu'il avoit pris par vénération pour la mémoire d'un Maître chéri, & qu'il s'eſt étudié de ſuivre de fort près en rendant l'Hiſtoire utile aux Lecteurs, & en la tournant toujours au profit de la vertu & à la gloire de la Religion, ne peut que prévenir le Public en faveur de cette Suite, où la Matiere ne ſera ni moins riche, ni moins intéreſſante.

Le Libraire ſe propoſe de la donner Volume à Volume à l'uſage de ceux qui ſe ſont pourvus de ſon Edition de l'*Hiſtoire Romaine* & qui ſouhaiteront cette Continuation, laquelle ſera imprimée dans le même goût & du même caractere ; il n'en chargera pas néanmoins les ſeize Volumes, pour ceux qui les voudront ſéparément, & ſans cette ſuite.

TA-

TABLE DES ARTICLES.

I. Observations choisies sur l'Ecriture Sainte. pag. 243
II. Etat présent de l'Academie de Gottingue. 247
III. Essai sur la Felicité de la Vie à Venir. 254
IV. Les Mœurs. 272
V. Les Préjugés du Public. 289
VI. Traité des Maladies internes de la Tête. 308
VII. Explication du Titre d'Etrangers & Voiageurs, que S. Pierre donne &c. 323
VIII. Conseils de l'Amitié. 346
IX. Voiage de Mr. Anson, Second Extrait. 362
X. Le Spectacle de la Nature, le Tome VII. 376
XI. Melange Historique, ou Recueil de Brochures & Traités rares &c. le Tome VI. 396
XII. Ouvrage de Fenelon sur Machiavel en Médecine. 429
XIII. Memoires de l'Academie Royale des Sciences, pour l'Année 1743. 456
XIV. Lettre de Monsieur Vernede, avec une Déclaration du Sr. De la Serre. 475
XV. Nouvelles Literaires. 478

TABLE DES MATIERES.

A.

Académie Royale des Sciences de Paris. Extrait des Mémoires de l'année 1742. 456.

Aderell (Mr.), Chirurgien, Auteur d'un Livre sur *les Plaies fraîches.* 27. Sa maniere de panser une Playe empoisonnée accompagnée de Bubons. *ibid.* & 28. Tumeur dont il donne la description. *ibid.*

Addiſon. Jugement sur ses productions. 5.

Aiguille aimantée. Observations sur la déclinaiſon. 229.

Ame. Sur les trois hypothèſes de l'union de l'ame & du Corps. 72. Combien il eſt difficile de connoître cette union. 74.

Amitié. Idée outrée que les Anciens s'en formoient. 72. *Conſeils* de l'*Amitié.* Extrait d'un Ouvrage qui porte ce Titre. 346. Eloge de ce Livre. *ibid.*

Amour (le Sens de) doit être regardé comme un cinquiéme ſens, différent de celui du Toucher & de tous les autres. 263, 264. L'Amour eſt la plus forte de toutes les affections. 279. Eſt de toutes les Paſſions la plus dangereuſe, la plus agréable, la plus néceſſaire. 342.

Angleterre. Sur quel pié y eſt la Religion. 300.

Anglois. ſi les Auteurs Anglois méconnoiſſent l'enjouement & les graces légéres cultivées chez les François. 314.

Animaux. S'il y a de la cruauté de la part des Hommes à tuer les Animaux. 13, 14.

Anſon (Mr. *George*), Chef d'Eſcadre de ſa Majeſté Britannique. Prémier extrait de la relation de ſon Voyage autour du Monde. 39. Second Extrait. 260. Qui ſont ceux qui ont eu part à cet Ouvrage. 40. Départ de l'Amiral avec ſon Eſcadre. 42. Son arrivée à Madére. 43. & à l'Iſle de Ste. Catherine ſur la Côte du Breſil. *ibid.* Il mouille devant l'Ile. *ibid.* Il relache à ce jolien Port de la Pamgonie. *ibid.* Maux auxquels il fut expoſé après avoir paſſé le Détroit

mer de le Maire. 44. Il prend la route de l'Ile de Juan Fernandes, où il arrive après s'en être écarté 45, 46. Il se rend maître de Paita. 55. *& suiv.* Son arrivée à l'Ile de Quibo. 57. Il quitte les Côtes de l'Amerique, & prend la route d'Asie. 63.

Adanson (Mr. *Abraham*). Ses découvertes sur les Polypes. 26.

Bassandrier (le Pere *Guillaume le Vaillant de la*), Jésuite des Pays-bas. Idée de la *Nouvelle Science des Nombres*, &c. 135, 136.

Bec-de-Lievre. Observation sur le dedans extraordinaire de la bouche d'un Enfant né Bec-de-Lievre. 127.

Bernard (Mr.). Portion remarquable tirée d'une de ses Lettres à un Seigneur. 387

Bertholet (Mr. *Simon-Charles*). Ses expériences sur une nouvelle espèce de Blé Sarazin. 22.

Bleu de Prusse. Moyens de le rendre plus solide à l'air. 458.

Boerhaave, accusé d'avoir débité des chimères. 443.

Bonheur & Malheur. Ce que l'on entend par bonheur. 353. Si on n'est malheureux que par sa faute. *ibid. & suiv.*

Botanique Son inutilité. 439.

Boulanger, jugement sur cet Auteur. 121, 122.

Boussole. Découverte sur les lois de la variation de la Boussole. 366, *& suiv.*

Boyer (Mr.). Son Histoire des Vapeurs. 227.

Brandt (Mr.). Découvertes de ce Chimiste. 24.

Brebis. Cause d'une maladie épidémique de ces Animaux. 35.

Burlamaqui (Mr.). Traduction Angloise de ses Principes du Droit naturel. 482. 237.

C.

Cassini (Mr. l'Abbé *de la*). Ses Ephémérides des Mouvemens Célestes. 138. Ses Leçons élémentaires de Mécanique. 140.

Carte Céleste de Mr. d'*Heronville*. 138. Projet de Cartes de la France par Mr. *Buache*. 129. Cartes des Côtes & des Mers des Indes Orientales & de la Chine, avec des Mémoires sur les Côtes & sur la Mer, & des instructions concernant les Voyages qu'on y peut faire, par Mr. *d'Après de Mannevillette*. *ibid. & suiv.*

Casuiste ne doit pas être légèrement condamné pour avoir assisté de deux doigts la paupière d'un blessé. 129.

Catoptrique. Explication de la prétendue de Centuple dans St.

Matthieu. 208, *suiv.*
Chayla (Mr. le Vicomte *de*) Livre qui lui eſt dédié. 432.
Chenilles qui font beaucoup de tort au Blé, & comment il faut les détruire. 22, 23.
Chiens. Deſcription d'un Ver qui vient à la langue des Chiens, & qui les fait ſouvent mourir. 225.
Chirac. Caractère de ce Médecin. 369.
Chirurgie. Inutilité de cette Science. *ibid.*
Chriſtianiſme (le). Pourquoi il n'eſt pas encore répandu par-tout. 179, & *ſuiv.* S'il eſt vrai que dans le Chriſtianiſme on ne trouve que des apparences de Citoyen. 181.
Chubb (Mr.), accuſé d'avoir eu un deſſein formé de ſaper imperceptiblement les fondemens du Chriſtianiſme, dans ſon Diſcours ſur les Miracles. 154. Attaqué ſur ſa définition des Miracles. 156, 157, & *ſuiv.* Il ſe déclare contre les Miracles. 175.
Chymie. Inutilité de cette Science. 481.
Cigale de la Chine. 29.
Clément VI. Explication de la Bulle de ce Pape. 97.
Cloches. Remarques ſur les Cloches. 388. Effet de ſon des Cloches ſur la fonte. *ibid.* Phénomène curieux cauſé par une Cloche de Reims, & obſervé par le Sieur en 1717. 390.
Coati Mondi, Animal de l'Amérique. Sa deſcription. 45, 46.
Comètes Idée d'un Ouvrage de Mr. *Le Monnier* ſur la Théorie des Comètes. 137.
Conditions de la vie. Il n'eſt pas néceſſaire d'occuper les grandes places pour être utile au Public. 256.
Continence. Réflexion ſur l'état de Continence. *ibid.*
Corderie. Traité de l'Art de la Corderie par Mr. *du Hamel.* 145.
Coton. Manière de faire une nouvelle eſpèce de Coton. 35.
Couleurs. Remarques ſur les Couleurs accidentelles. 440.
Cycloïde. Nouvelles démonſtrations des principales propriétés de la Cycloïde. 136.

D.

Damnés (les). Voyez *Enfer.*
Dauphine. Cauſe de la mort de cette Princeſſe. 438.
Deliſle (Mr.) Lettre de cet Aſtronome à Mr. *Caſſini.* 473.
Deneſle (Mr.) Extrait de ſes *Préjugés du Public.* 289.
Douleur. Si on peut ſe perſuader qu'on ne reſſent point de douleur lorſqu'on ſouffre cruellement. 334, & *ſuiv.*

Dynamique. Traité de Dynamique par Mr. *d'Alembert* 141.

E.

Eaux minérales de St. Amand en Flandres. 456.
Education. Plan d'une bonne Education. 185, *& suiv.*
Electricité. Expériences curieuses faites par Mr. *Stroemer* sur l'Electricité. 34.
Eléphans. Grandeur de ces Animaux. 216. Juſqu'à quel âge ils croiſſent. *ibid.*
Enfer. Idées des peines des Damnés ſeront éternelles. 269, 270.
Enigme. Jugement ſur l'art de les déchiffrer. 8.
Epinay (Mde. d') juſtifié contre ſes accuſateurs. 120.
Eſquinancie cruelle. 38.
Etrangers. Explication du titre d'*Etrangers* & de *Voyageurs* donné par *Pierre* à ceux à qui il écrit. 225, *& ſuiv.*
Etude. Quelle ſorte d'Etude eſt la plus recommandable. 361.

F.

Fièvre maligne accompagnée de Bubons. Voyez *Acrell.*
Fièvre tierce. Prompte mort d'une Femme, qui, fatiguée d'une Fièvre tierce, prit de la Poudre-à-canon avec de l'eau de vie. 32.
Fontenelle (Mr. de) a très bien réuſſi dans le genre paſtoral. 295

G.

Galium. Voyez *Garance.*
Garance. Eſpèce de *Galium* qui donne une teinture rouge auſſi vive, & auſſi conſtante que la Garance. 30
Garcin (Mr.), Docteur en Médecine. Obſervation de cet Auteur. 124. Donne en lui-même le ſujet d'un exemple d'une Paralyſie ſingulière. 131
Geer (Mr. de). Ses recherches ſur les Inſectes. 22
Glace. Son évaporation. 20. Manière dont elle ſe forme dans les grandes Rivières. 458.
Goûts. Réflexions ſur la variété des Goûts. 296, *& ſuiv.*
Guy Patin. Caractère de ce Médecin. 442.
Gouvernement. Diverſes réflexions ſur le Gouvernement. 300, *& ſuiv.* En quoi conſiſte le meilleur. 307, 350.
Glacière. Plan donné par Mr. *Lauraens* d'une Glacière pour conſerver les Viandes en Eté. 32. Autre plan par Mr. *Herlman.* *ibid.*

H.

Haller (Mr.), Profeſſeur en Médecine à Gottingue, &c. Eloge de ce Savant, dans une *Note* 359.

Har-

Harlequin (*Mélange*). Extrait du Tome VI de ce Mélange. 296, *& ſuiv.*
Hecquet. Idée de ce Médecin.
Heſſelius (Mr. *Jean*). Deſcription qu'il donne d'une maladie ſingulière. 28. Découverte qu'il a faite.
Hiorter (Mr.) Ses obſervations ſur la Comète de 1729.
Autres obſervations de ſa façon.
Hobbes. Comment on doit entendre ce qu'il a avancé, que *la force fait le droit*.
Homicide. Si un Homicide doit être puni de mort, *&ſuiv.*
Homme. Si, de ſa nature, il eſt fait pour vivre en ſociété.
Il a été formé tel qu'il doit être en ſociété.
Honneurs. Pourquoi on les recherche avec tant d'ardeur.
Horace. Jugement ſur ſes Odes.
Hypocondres. Voyez *Mélancolie*.

I.

Immortalité (l') ne convient pas à l'Ame ſeule, mais auſſi au Corps.
Ivoire rendu flexible & tranſparent.
Joueur. Portrait d'un Joueur.
Juvenal. Motif de ſa Satire.

L.

L'Art. Manière de l'apprendre, *&ſuiv.*
Lazerme (Mr. *Jacques*), Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Montpellier. Extrait de ſon Traité des *Maladies internes de la tête* 308. Idée de cet Ouvrage. *ibid.* & *ſuiv.* & de la pratique de l'Auteur. *&ſuiv.*
Leibnitz. Son Syſtême ruine la liberté de l'Homme & même celle de Dieu. 74. Philoſophes illuſtres qui ont attaqué ce Syſtême. *ibid.* Idée qu'on donne de Mr. *Leibnitz*. 77. 78. Expoſition de ſon Hypothèſe, & critique qu'on en fait, 79, *& ſuiv.*
Lemery (*Louis*). Sa naiſſance. 250. Il quitte le Barreau, & embraſſe par goût la profeſſion de Médecin. *ibid.* Il entre à l'Académie Royale des Sciences en qualité d'Elève. *ibid.* Comment il ſe range de Mr. *Andry*, qui avoit attaqué ſon Traité des Alimens. *ibid.* Il monte à la place d'Aſſocié de l'Académie. *ibid.* Il achète une charge de Médecin du Roi. *ibid.* Il ſuccède à Mr. *Geoffroy* dans la Chaire de Chimie du Jardin Royal. *ibid.* Combien il étoit re-

réservé à prononcer sur la vie ou sur la mort des Malades. 251. Son attachement pour la Duchesse de Brunswic. ibid. Confiance qu'avoit en lui la Princesse de Galles, femme de George I. Médecin. ibid. Ses Ouvrages. ibid. Sa dispute avec Mrs. Douglas & Wagstaff. 252. Son caractere. ibid.

Ebrahim (Mr. *Abraham*), Ministre d'Evreux, Ville, & Chapitre du Duc de Penthievre. Ouvrage de ces Auteurs. 175.

Libbe aux Auteurs de cette Bibliothèque au sujet de Mr. de la Serre. 475.

Lettres Juives. Remarques sur leur décadence. 391.

Lettres d'Amabed sur les Loix, la Religion, le Gouvernement, Divers Traités sur cette matière. 299, & suiv.

Linnæus (Mrs.) Description qu'il donne d'une Plante, d'un Insecte, & d'un Animal de l'Amérique. 2. Idée de son Système de Botanique. 440.

Liquides. Expériences sur leur évaporation. 15.

Locke. A quoi ce Philosophe a réduit toute la foi des Chrétiens. 270.

Loix naturelles & Civiles. 340, 350.

Lucrece, accusé mal-à-propos d'athéisme. 260.

Lulli. Jugement sur sa Musique. 220. Accusé de n'avoir eu aucun respect pour les Mœurs. 381.

M.

Machiavel en Médecine. Voyez *Penelope*.

Machines. Diverses sortes de Machines & Inventions, savoir, une *Machine hydraulique*, une Machine pour dresser les Arbres & leur donner le tort, un *Pantographe* ou *Singe* pour copier le trait de toutes sortes de Desseins & de Tableaux, une *Horloge* d'une demi-minute. 141, 142.

Maladies. Voyez *Bonheur*.

Mariage. Qui de deux fait le plus de tort à la Société, ou le célibataire qui débauche la femme d'autrui, ou celui qui voit une personne libre, & qui évite d'assurer l'état des enfans par un engagement régulier. 185.

Matrice. Observation sur une double Matrice. 121.

Mœurs. Jugement sur les maux attachés inséparablement à la Nature humaine. 285.

Médecins. Sciences à l'aide desquelles ils peuvent se faire valoir & réussir dans leur profession. 441. & suiv. Politique des Médecins entre eux. 447. Et avec les Malades. 449. Par rapport à la Religion. 450.

TABLE

Méchanique. Leçons élémentaires de Méchanique par Mr. l'Abbé *de la Caille.* 140.
Mélancolie. Tourmens, inquiétudes inexpliquables de ceux qui sont sujets à cette maladie 314, 315. Difficulté de connoître la vraie cause du Délire mélancolique. *ibid. & suiv.*
Mercure. Observation du passage de cette Planète devant le disque du Soleil. 447.
Météorologiques (*Observations*) faites en 1743. 448.
Monnier (Mr. *Le*). Sa *Théorie des Comètes.* 227.
Monstres Remarques sur les Monstres par Mr. *Winslow.* 465.
Mort. Si l'on doit condamner le desir qui nous porte à souhaiter qu'on se souvienne de nous après notre mort. 9. Quel est l'âge auquel il meurt le plus ou le moins de monde. 27.
Musschenbroek (Mr.). Reproche qu'on fait à ce Philosophe. 443.
Mystères. Remarques sur les Mystères. 412, 413.

N.

Naissance (la) des Garçons & des Filles est à peu près égale. 3.
Newton. Idée peu avantageuse qu'on donne de son Système. 197.

O.

Obélisque. Construction d'un Obélisque. 467.
Orgueil. Quelle est la méthode ordinaire d'arbitrer le mérite des hommes. 284, 285.
Orties (les) peuvent servir de nourriture aux Vaches. 22.
Os. Grand Os fossile trouvé en Bourgogne, & qui est suivant toutes les apparences l'os d'un Eléphant. 126. Mémoire sur les Os. 459.
Ovaires dans lesquels on a trouvé des Cheveux, des Os & des Dents. 328.

P.

Paléographie Françoise. 384.
Palmquist (Mr le Baron de) Problême dont il donne la solution. 23.
Papes. Nouvelle Histoire des Papes. 227.
Paralysie sans sentiment, quoique les mouvemens de la partie insensible ne soient point détruits. 129. Autre Paralysie de même nature. 130.
Passions. Si on peut être sans Passions. 351, 352. Quelle est la plus forte, la plus séduisante. *ibid.* Moyen de vaincre ses Passions. 354.

Peinture. Réflexions sur cet Art. 382. & sur la trop grande licence des Peintres. *ibid.*
Pénélope ou *Machiavel en Médecine.* par Mr. *de la Mettrie.* Extrait de cet Ouvrage. 429.
Pétrifications. Différentes sortes de Pétrifications qu'on voit près d'Altis. 470.
Pierre de Bologne. Observation sur cette Pierre. 135.
Pierre-ponces vues sur la Mer. Conjecture sur le lieu de leur origine. 124.
Poissons. Si les Poissons entendent. 462.
Pope. Idée de sa manière d'écrire. 6.
Préjugés du Public (Les). Extrait d'un Ouvrage qui porte ce titre. 289.

Q.

Quinault. Reproche qu'on lui fait. 381.

R.

Racine (Mr). Son Poëme sur la Religion traduit en Vers Allemans avec des Remarques. 114. Jugement sur cette Traduction *ibid.* & *suiv.* Fautes qu'on y trouve 122. & *suiv.* Fort sujet à la mélancolie, se plaint lui-même amérement des maux que cette maladie lui fait souffrir 314, 315.
Rameau. Mauvais imitateurs de sa Musique. 378.
Renard armé. Observation sur cet Animal des Indes. 462.
Richesses. Pourquoi il est inutile d'en prêcher le mépris. 369.
Riz. Remarques sur la culture de cette Plante. 134.
Robins. (M.), Membre de la Société Royale de Londres, Physicien & Ingénieur, a contribué à perfectionner le Voyage de l'Amiral *Anson* autour du monde. 40.
Roques (Mlle. *Sophie*), Fille de Mr. Roques Pasteur de l'Eglise Françoise à Bâle. 72. Epitre qui lui est adressée sur l'union de l'Ame & du Corps. *ibid.*
Rudenschiold (Mr.). Ses recherches sur les Sapins. 24.

S.

Sangsues (les) incommodent extrêmement les Poissons dans les Rivières. 28, 29. Moyen proposé pour remédier à cet inconvénient. *ibid.*
Sapins. Combien d'années ces Arbres peuvent vivre. 24. Sapins fossiles que quelques Naturalistes jugent antérieurs au Déluge. 134, 135.
Schutzer (Mr.), Chirurgien, fait une cure considérable. 31.
Scorbut marin. Remarques sur cette cruelle & fâcheuse maladie. 374, & *suiv.*

Sene-

Senaque justifié contre les accusations de *Rapin*. 120, 124
Siphon lacrimal. Cause de cette maladie, & moyen d'y remédier. 466.
Solitaire sorti par un abcès à l'aine. 83. Conjectures sur l'origine de ce Ver. *ibid.*
Spinoza, accusé mal-à-propos d'Athéisme. 120
Stephens (Mlle). Effet remarquable de son remède contre la Pierre. 382.

T.

Tête (*Douleur de*). Ses causes. 311, & *suiv.*
Tillotson. Idée peu avantageuse de sa manière d'écrire. 6.
Tolérance. Remarques sur la Tolérance. 333.
Tremblement de Terre arrivé aux environs de Christianſand en Norvège le 7 février 1745. 37.
Trewald (Mr). Divers Mémoires de sa façon. 28, 29.

V.

Vaisseaux. Recherches sur la figure la plus commode des Vaisseaux, par Mr. *Pierre Elvius*. 36.
Vapeurs. Comment on doit expliquer leur élévation. 21
Vatel (Mr. *de*) prend la défense du Système de Mr. *Leibnitz* contre Mr. *de Crousaz*. 89.
Vents. Remarques sur certains Vents. 369, & *suiv.*
Ver qui vient à la langue des Chiens. Voyez *Chiens*.
Vers à soye. Si on peut en introduire l'usage en Suède. 29
Vertu. Différence entre l'honnête homme & l'homme vertueux. 215.
Vices & *Vertus*. Si on doit les confondre. 351.
Virgile, critiqué. 292.
Voltaire (Mr. *de*). Jugement sur sa *Henriade*. 295, & *suiv.*
Voyages. Dans quel esprit on doit les faire. 393.

W.

Wilderius (Mr. *Nicolas*). Ses expériences sur l'évaporation des Liquides, 19.
Winslow (Mr.) Trait curieux qui le regarde. 451.

Y.

Yeux louches, ou *Louchisme*. Moyen de guérir cette incommodité. 484.

Z.

Zinc. Mémoire sur le Zinc. 458.

Fin de la Table.